Le Monde

www.lemonde.fr

56e ANNÉE – N° 17246 – 7,50 F - 1,14 EURO FRANCE MÉTROPOLITAINE

VENDREDI 7 JUILLET 2000

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

LE MONDE DES LIVRES
LE MONDE DES POCHES

■ Au sommaire :
Thoreau,
un dossier théâtre,
les poches de juin

Barak-Arafat à Camp David

■ Bill Clinton réunit un sommet israélo-palestinien à partir du 11 juillet

■ Dernière chance pour le président américain de faire la paix au Proche-Orient

■ Prudence israélienne, pessimisme palestinien

■ Crise politique à Jérusalem

Lire page 2 et notre éditorial page 16

Concurrence : l'Europe punit Volkswagen

● Les juges européens condamnent le constructeur allemand pour non-respect des règles de la concurrence ● En Italie, Volkswagen empêchait les étrangers d'acheter ses voitures vendues moins cher qu'en Allemagne ● Une amende record : 90 millions d'euros

LE GROUPE automobile Volkswagen a été condamné, jeudi 6 juillet, à une amende record de 90 millions d'euros (590 millions de francs) par le Tribunal de première instance des communautés européennes.

L'affaire remonte au début des années 90. Volkswagen avait empêché la réimportation massive des modèles Audi et Volkswagen d'Italie vers l'Allemagne et l'Autriche. A l'époque, il était plus avantageux pour un Allemand ou un Autrichien d'acheter sa voiture chez un concessionnaire Volkswagen en Italie, notamment en raison du taux de change. Depuis 1993, date d'entrée en vigueur du marché unique européen, tout ressortissant de l'Union peut acheter des voitures dans n'importe quel pays membre, sans payer de droits de douanes spéciaux.

Volkswagen, pour restreindre ces importations parallèles, contingentait les approvisionnements de ses concessionnaires italiens et avait instauré un système de prime qui conduisait à les décourager de vendre des voitures à des clients non italiens. Ce cloisonnement partiel du marché commun a conduit la Cour européenne de justice à condamner Volkswagen à la plus forte amende jamais infligée à une seule entreprise. Jeudi matin, le groupe allemand a fait savoir qu'il étudiait la possibilité d'un recours de cette décision dans les deux mois.

D'autres constructeurs comme les français Renault, Peugeot et le germano-américain Daimler-Chrysler font l'objet d'enquêtes de la part de Bruxelles sur des affaires similaires. Depuis sa création en 1989, le Tribunal de première instance des Communautés européennes a jugé 336 cas de concurrence, dont 14 concernaient des accords de distribution de véhicules automobiles.

Lire page 17

L'ÉTÉ DES FESTIVALS

Avignon

Notre supplément de seize pages

Pour la première fois, un spectacle de danse, *Le Laveur de vitres*, de Pina Bausch, ouvre le Festival d'Avignon, jeudi 6 juillet. Ensuite, c'est Isabelle Huppert qui se lancera à la conquête de la Cour d'honneur, dans *Médée*. Notre supplément et nos informations sur le Festival d'Arles p. 28-29

En route vers le référendum

JACQUES CHIRAC devait annoncer, jeudi 6 juillet, sa décision de convoquer, au plus tard le 8 octobre, un référendum sur la réduction du mandat présidentiel à cinq ans. Le président de la République, qui s'est entretenu du sujet avec Lionel Jospin mercredi matin, devait tenter de corriger l'effet négatif de son intervention télévisée du 5 juin et indiquer de façon plus convaincante son soutien à une réforme de *« modernisation »* des institutions. La date retenue répond au souci présidentiel de faire une campagne référendaire courte. Le chef de l'Etat a demandé aux partis de droite de l'aider à limiter le risque d'abstention.

Lire page 6

« Son pair ne pensé pas à lui et sa maire ne l'aimait poing »

CONVOQUÉ à l'épreuve de français du brevet national des collèges, Victor Hugo aurait sans doute rêvé meilleur traitement. Non pas parce que quelques lignes sur Gavroche ont servi de support à la dictée proposée aux élèves de troisième des académies de Paris et d'Ile-de-France : l'hommage de l'éducation nationale aux grands auteurs est classique. Mais parce que les conditions de correction instaurées cette année permettaient de belles entorses à la langue française.

Pour la première fois, les élèves étaient évalués sur douze mots-cibles répartis dans un texte de six lignes. Il leur suffisait donc d'orthographier correctement des mots tels que *mais, à, aimait, pitié, orphelins...* pour engranger un demi-point par mot. Toute autre faute d'orthographe ne pouvait pénaliser les élèves que de deux points au maximum, l'épreuve étant notée sur six. En poussant le bouchon un peu loin, comme l'a fait le Collectif anti-Allègre, toujours actif sur Internet, un texte écrit phonétiquement pouvait prétendre à un honorable 4 sur 6 (sur 40 points pour l'ensemble des épreuves de français).

Ce score aurait donc pu saluer un caricatural « torchon », fourni par les membres du collectif : *« Pour temps il avait un paire est une mer. Mais son pair ne pensé pas à lui et sa maire ne l'aimait poing. S'étaient un de ses enfants dinieux de pitié antre tous ki ont perd et mêre ait qui sont orphelins... »* Jusqu'en 1999, l'orthographe des collégiens était évaluée sur un texte deux à trois fois plus long et qui, de l'avis général, comportait un niveau de difficulté acceptable. Les changements intervenus *« ont tendance à positiver »* l'épreuve d'orthographe, *« seul exercice où l'on ne peut que perdre des points »,* rappelle un prof de français.

Une autre partie de l'épreuve de français a fourni aux enseignants un motif d'inquiétude sur le niveau scolaire exigé des collégiens. Il leur était demandé de mettre au présent les verbes d'un texte conjugués à l'imparfait, *« un exercice digne de l'école primaire »,* selon un enseignant de français. *« Ces contenus pédagogiques sont stupéfiants pour juger des élèves candidats à l'entrée au lycée »,* estime un correcteur du brevet, pour qui *« la maîtrise de la langue écrite par les élèves décroît, alors on casse le thermomètre »*. Seule la rédaction sur un sujet imposé a conservé, aux yeux des profs de français, un niveau digne d'une fin de scolarité obligatoire. Mais, là encore, afin de ne pas pénaliser les élèves, deux points maximum peuvent être soustraits à la note finale (sur quinze) lorsque la copie, d'une trentaine de lignes, est truffée de fautes.

Localement, l'exaspération du corps enseignant a été attisée par les traditionnelles *« consignes de tolérance »* fournies par certains rectorats pour *« maintenir ou améliorer les résultats »*. En réaction, une soixantaine de profs du Val-d'Oise ont décidé d'attribuer la moyenne à toutes les copies. Réquisitionnés en début de semaine pour recorriger les copies, ils s'y sont pliés, *« dans l'intérêt des élèves »*. L'an dernier, les trois quarts des collégiens ont obtenu leur brevet. Un examen qui ne conditionne en rien la suite de leur parcours scolaire.

Stéphanie Le Bars

TANAKA

SÉRIES DE L'ÉTÉ

Animaux en balade

4. Le vol plané du martinet noir

Sa vie, c'est voler, même en dormant. Le martinet noir parcourt 1 million de kilomètres par an, à 100 km/h, une vitesse qui le met à l'abri de tous les prédateurs, sauf les chasseurs. p. 14

Lyon : les virus du labo P4

SUSAN FISHER-HOCH

SOUPÇONNÉE d'avoir stocké des échantillons suspects sans précautions suffisantes, Susan Fisher-Hoch, la directrice américaine du laboratoire P4 de Lyon, spécialisé dans l'étude des virus dangereux, a été licenciée. Cette mesure relance les polémiques autour de cette installation « sensible » construite en pleine ville.

Lire page 25

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KRD ; Espagne, 225 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 270 PTE ; Réunion, 10 F ; Sénégal, 900 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

M 0147 - 707 - 7,50 F

POINT DE VUE

J'avoue tout *par Alain Finkielkraut*

PERCÉ à jour par Philippe Sollers (« Les nouveaux bien-pensants », *Le Monde* du 17 juin), confondu par Claude Lanzmann (« Ils sont partout ! », *Le Monde* du 1er juillet), dépouillé par l'un et l'autre de tous mes alibis et de tous mes faux-semblants, je suis acculé, je n'ai plus le choix, je ne peux plus continuer à bluffer ni à feindre. L'heure a sonné pour moi de passer aux aveux et de révéler le fond de mon âme. Longtemps mon patronyme a fait illusion ou diversion, mais le voile se déchire, l'insoutenable vérité apparaît en pleine lumière : je suis antisémite. L'antisémitisme est mon choix originel et la clé de tous mes engagements.

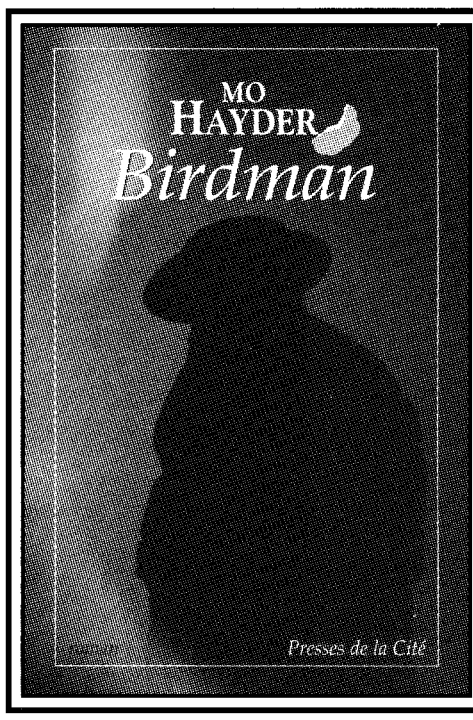
Avec une clairvoyance phénoménale, Lanzmann a tapé dans le mille : j'exècre le monde dont je viens. Moi dont la famille a été presque entièrement anéantie dans les camps et les ghettos de Pologne, je n'ai qu'une idée en tête : effacer Auschwitz, débarrasser l'humanité de l'encombrant souvenir de la Shoah, oublier toute cette histoire, changer de sujet, repartir de zéro, tourner la page.

C'est pour mieux camoufler ma négationniste volonté d'en finir que j'ai consacré en 1982 un essai à l'affaire Faurisson et – Lanzmann, magistral herméneute, l'a démontré de manière irréfutable – c'est pour dire *« bouclez-la ! »* aux voix venues de l'autre rive que j'ai écrit mon dernier livre.

En dénonçant tout récemment la pétition contre un écrivain signée par les plus hautes personnalités de la vigilance et où le mot *« criminel »* revient quatre fois, j'ai agi en digne émule des procureurs staliniens et de l'accusateur public du IIIe Reich. En décidant de lire attentivement les écrits de l'inculpé pour juger par moi-même loin de la foule déchaînée, j'ai joué à l'impartial et j'ai dissimulé sous le manteau du scrupule ma complète absence d'émotion, mon cœur froid comme de la glace.

Lire la suite et le point de vue de Georges Bensoussan p. 15 et p. VIII du « Monde des livres »

***Alain Finkielkraut** est professeur à l'Ecole polytechnique.*



Lire sous le soleil

LE THRILLER ÉVÉNEMENT DE L'AN 2000

« On dévore plutôt qu'on ne lit ce pavé de 504 pages. Intrigue verrouillée, suspense en béton, final grandiose. »

Bruno Corty - Le Figaro littéraire

« Captivant et barbare, un thriller d'une perversité rare. »

Laurence Vidal - Gala

PRESSES DE LA CITÉ

REUTERS

ATHLÉTISME

Pérec revient en forme

Trois fois championne olympique (400 m en 1992 et 1996, 200 m en 1996), Marie-José Pérec a effectué, mercredi 5 juillet à Lausanne, une bonne rentrée sur 200 m. La Française briguera une nouvelle victoire sur 400 m, aux Jeux olympiques de Sydney, dans deux mois et demi. p. 24

International	2	Communication	20
France	6	Tableau de bord	20
Société	10	Aujourd'hui	23
Régions	12	Météorologie	26
Carnet	13	Jeux	26
Abonnements	13	Culture	28
Horizons	14	Guide culturel	30
Entreprises	17	Radio-Télévision	31

DIPLOMATIE **Le président américain, Bill Clinton, a annoncé, mercredi 5 juillet, l'ouverture d'un prochain sommet entre le président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat, et le premier ministre israélien Ehoud Barak, à Camp David près de Washington, à partir du 11 juillet. ● L'OBJECTIF est de parvenir à un *« accord-cadre »* donnant une réponse aux questions les plus épineuses : le statut de Jérusalem, le sort des colonies juives, et le retour ou l'indemnisation des réfugiés palestiniens. ● BILL CLINTON souhaite *« progresser là où ce sera possible »*, mais avertit qu'il n'y a *« pas de garantie de succès »*. ● EN ISRAËL, le leader du parti russophone a annoncé sa démission du gouvernement, et les ministres du Parti national religieux menacent de faire de même. ● LE DIRIGEANT palestinien Abou Alaa estime que ce sommet est *« voué à l'échec »*. *(Lire aussi notre éditorial page 16.)***

M. Clinton propose un nouveau Camp David pour la paix au Proche-Orient

Le président américain a annoncé la tenue d'une réunion près de Washington, à partir du 11 juillet, entre Ehoud Barak et Yasser Arafat et en sa présence, pour sortir enfin de la « pitoyable monotonie de la quête » de la paix et fixer les termes d'un « accord-cadre »

JÉRUSALEM
de notre correspondant

Le sommet tripartite entre Palestiniens, Israéliens et Américains qui, il y a encore quelques jours, paraissait si improbable que beaucoup avaient fini par penser qu'il ne se tiendrait pas, aura bien lieu, à partir du 11 juillet, dans la résidence de Camp David, à l'est de Washington. Prenant la parole au cours d'un point de presse spécialement convoqué pour l'occasion, Bill Clinton, mercredi 5 juillet, a annoncé qu'en s'y rendant, Israéliens et Palestiniens avaient pour objectif de *« parvenir à un accord sur les questions fondamentales ayant alimenté un demi-siècle de conflit »*. Selon le président américain, la prochaine rencontre, à laquelle il a promis de consacrer *« le temps qu'il faudra pour avancer »* constitue le *« seul moyen pour aller de l'avant »*. *« Il n'existe pas de réponse facile et certainement pas de réponse indolore, et par conséquent il n'y a pas non plus de garantie de succès »*, a cependant averti M. Clinton qui, reprenant un argument souvent utilisé par le premier ministre israélien, Ehoud Barak, a fait remarquer que *« la paix, dans de telles circonstances, a toujours un prix, et aucune des deux parties ne peut atteindre 100 % de ses objectifs »*.

« Pour le premier ministre Barak et le président Arafat, le défi de la semaine prochaine sera de commencer à tracer les contours d'une paix attendue depuis longtemps, une paix qui pourra satisfaire la quête de sécurité du peuple israélien, de reconnaissance et d'une authentique réconciliation avec les Palestiniens, (...) *une paix qui comble l'aspiration légitime du peuple palestinien à décider de son sort sur sa propre terre et à bâtir un meilleur avenir »*, a conclu le président Clinton, en se disant convaincu que Yasser Arafat et Ehoud Barak étaient *« conscients des enjeux »* auxquels ils faisaient face.

Aucune précision n'a encore été donnée sur l'organisation ni la durée d'une réunion qui, selon les sources israéliennes habituellement les mieux informées, aurait dû se tenir dans la dernière décade du mois de juillet, précédée d'un *« pré-sommet »* entre négociateurs déjà présents aux entretiens de Stockholm (*Le Monde* daté 4 juillet). Amputée de cette réunion préliminaire, le sommet de Camp David pourrait cette fois se faire en deux temps, une interruption d'une semaine séparant deux sessions de négociations.

« Nous avons conscience qu'il serait dangereux de mettre en présence les dirigeants israéliens et palestiniens si leurs positions ne sont pas suffisamment proches », estimait il y a encore deux jours un porte-parole de la Maison Blanche, pour lequel toute discussion sur la date de convocation du sommet était alors *« prématurée »*. Est-ce à dire que les positions sont désormais plus proches ? Il serait bien hasardeux de l'affirmer ou de l'infirmer, alors que Yasser Arafat, comme Ehoud Barak, et en dépit des déclarations définitives auxquelles ils se risquent parfois, se sont fait une spécialité de garder pour eux seuls une bonne partie des éléments de la négociation.

A Camp David, la discussion devrait porter sur les dossiers les plus délicats du processus de paix lancé avec les accords d'Oslo d'août 1993 qui avaient été remis à plus tard. Selon différentes sources israéliennes, la discussion la moins difficile à trancher devrait porter sur la superficie du territoire où sera proclamé éventuellement le futur Etat palestinien, laquelle, selon les interlocuteurs, varie de 85 % à 92 % de la Cisjordanie occupée (hors Jérusalem, plus Gaza). Le dossier le plus épineux, en revanche, semble être précisément celui de Jérusalem, où les Palestiniens revendiquent l'installation de leur capitale, ce dont les Israéliens ne veulent pas entendre parler. Figure également au menu des entretiens de Camp David le dossier des réfugiés palestiniens. Là aussi, l'approche israélienne diffère profondément de celle des Palestiniens, qui défendent le principe du droit au retour des personnes chassées par les guerres de 1948 et 1967.

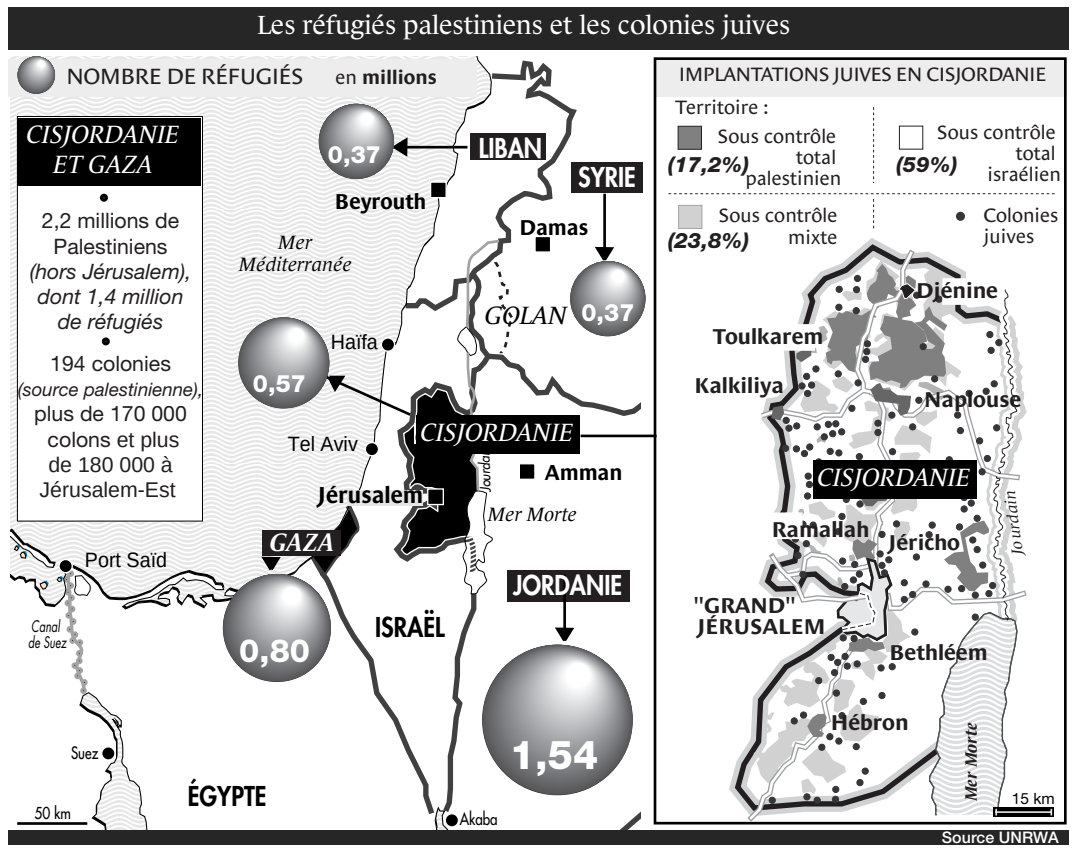
Si tout se passe bien, affirment des proches de M. Barak, tout pourrait être conclu à la fin du mois de juillet. C'est faire bonne mesure du scepticisme palestinien, illustré notamment par la sortie de Ahmed Qoreï (Abou Alaa) qui, dès l'annonce du sommet, a brutalement estimé que celui-ci était *« voué à l'échec »*, compte tenu du fossé qui sépare les positions des deux partenaires. Un ministre de l'Autorité palestinienne, Nabil Chaath, a été à peine moins direct, déclarant qu'il eût mieux valu passer plus de temps dans les préparatifs avant de convoquer le sommet, qui est le résultat *« des pressions israéliennes »* sur l'administration américaine. *« Nous espérons que ce sommet aboutira à un succès »*, a plus prudemment commenté un conseiller de Yasser Arafat, à l'issue de la réunion convoquée pour décider de la participation palestinienne.

Le dossier le plus épineux reste celui de Jérusalem

Ces réactions peu encourageantes chez les Palestiniens ont leur pendant du côté israélien, où, dès l'annonce du prochain sommet, le ministre de l'intérieur, Nathan Chtcharansky, chef de file du parti russophone Israël BeAlya, a annoncé qu'il présenterait sa démission dimanche, reprochant à Ehoud Barak d'être disposé à trop de concessions en faveur des Palestiniens.

Pour des raisons analogues, les trois ministres du Parti national religieux feront vraisemblablement de même, tandis que le parti ultra-orthodoxe Shass reste dans la coalition, mais soulève de vives réserves sur l'opportunité du sommet, qu'il envisage de boycotter. Il y a quelques semaines, ces trois partis, vivement opposés au transfert à l'Autorité palestinienne de trois agglomérations contiguës à Jérusalem, dont celle d'Abou Dis, avaient déjà menacé de quitter la coalition de M. Barak.

G. M.



Trois obstacles majeurs

Selon le calendrier fixé en septembre 1999 à Charm el-Cheikh, Israéliens et Palestiniens auraient dû s'entendre sur un accord-cadre en février 2000 pour conclure une paix définitive le 13 septembre.

● **La superficie du futur Etat palestinien :** quelle sera la superficie du territoire où sera proclamé le futur Etat palestinien ? Selon les interlocuteurs israéliens, elle varie de 85 % à 92 % de la Cisjordanie (hors Jérusalem), plus Gaza. Yasser Arafat exige la restitution de la totalité de la Cisjordanie occupée depuis 1967, conformément à la résolution 242 des Nations unies dont le principe a été contesté, jeudi 29 juin, par le conseiller juridique du gouvernement israélien, Eliakim Rubinstein. Cette question est compliquée par la présence de plus de 170 000 colons juifs dans 194 colonies (de source palestinienne), dont le sort est à débattre.

● **Jérusalem :** Israël en a fait sa capitale « unifiée et éternelle » et a proposé diverses solutions : souveraineté israélienne sur toute la ville, accompagnée d'un régime d'autonomie municipale pour la partie arabe, souveraineté palestinienne sur les Lieux saints musulmans, etc. Les Palestiniens veulent faire de la partie orientale de la ville, conquise en 1967, la capitale du futur Etat palestinien.

● **Le retour des réfugiés :** les Israéliens ont avancé plusieurs éléments de solution mêlant mesures humanitaires (très limitées) de réunification des familles, compensations financières et conférence internationale. Les Palestiniens défendent le droit au retour de leurs réfugiés.

L'accord de la dernière chance pour M. Barak comme pour M. Arafat

ANALYSE

L'affaiblissement de la majorité israélienne pousse Ehoud Barak à précipiter la paix

JÉRUSALEM
de notre correspondant

Sur un ton de bravade dont il n'est pas coutumier, Ehoud Barak, mercredi, a prévenu : *« Même si je ne reste qu'avec neuf ministres* [ceux du seul Parti travailliste] *et un quart de la Knesset, nous y arriverons. »* Autrement dit : je conclurai un accord de paix avec les Palestiniens sans tenir compte de ma majorité parlementaire sinistrée, puis je le soumettrai à référendum. Une consultation que le premier ministre israélien se dit convaincu de gagner et qui lui permettra, espère-t-il, de tourner l'opposition grandissante de la Knesset à sa démarche.

Car tel est le problème d'Ehoud Barak : à mesure qu'approchent les échéances, les parlementaires renâclent, l'accusant de vouloir donner trop pour mettre fin au vieux conflit israélo-palestinien. Au fil des mois, sa majorité, que M. Barak voulait la plus large possible, s'est effritée. Elle risque de se réduire encore, après l'abandon de ceux qui, russophones d'Israel BeAlya ou conservateurs du Parti national religieux (PNR), refusent, par conviction ou cécité, de sauter devant l'obstacle.

Sur le papier, grâce aux voix des parlementaires aujourd'hui hors de la coalition mais favorables au processus de paix, Ehoud Barak dispose toujours d'une majorité. Mais elle est réduite et fragile, et l'opposition de droite peut se permettre de la délégitimiser au prétexte que l'Etat juif ne saurait engager son avenir sur un traité dont la ratification dépendrait des voix déterminantes des députés arabes. Pour contourner cette difficulté, Ehoud Barak n'a qu'une solution : en appeler au suffrage universel. C'est la raison pour laquelle, depuis plusieurs mois, il tente d'organiser ce sommet que vient littéralement de lui offrir Bill Clinton. Avec un accord signé et une réelle perspective de paix, ses chances de gagner un référendum, voire des élections législatives anticipées, sont grandes. Avec des négociations par étapes, qui se traînent en favorisant le développement de toutes les polémiques et de tous les chantages, ses risques de perdre sont plus grands encore. S'il veut conclure la paix tout en se maintenant au pouvoir, Ehoud Barak devra donc convaincre les Palestiniens qu'il est temps de signer. Et il ne peut y arriver qu'en faisant de significatives concessions.

SURENCHÈRE

Si Ehoud Barak fait face à la révolte de ceux qui estiment qu'il en donne trop, Yasser Arafat, lui, doit compter avec ceux qui lui reprochent d'être disposé à se contenter de trop peu. Cette surenchère a pris naissance sur les difficultés et les retards de la négociation, suscités, entre autres, par le choix d'Ehoud Barak de négliger trop longtemps le dossier palestinien au profit du dossier syrien. Elle a acquis une vigueur nouvelle avec le retrait israélien du Liban, vécu dans le monde arabe comme une victoire majeure – la première depuis bien longtemps – contre l'orgueilleuse puissance militaire de Tsahal. Pour une bonne partie de l'opinion publique palestinienne, la leçon est désormais claire : il y a moyen de faire plier l'Etat juif, et ce n'est pas en négociant.

Ce n'est pas par hasard si, depuis cette date, l'Autorité palestinienne, qui, elle aussi, a son opinion publique, a haussé le niveau de ses exigences, donnant à ses revendications une formulation maximaliste abandonnée depuis bien longtemps. Yasser Arafat n'en pense vraisemblablement pas moins. Mais, sachant son partenaire affaibli, il ne se prive guère de pincer une corde qui peut lui rapporter quelques avantages supplémentaires tout en rehaussant un prestige sensiblement écorné.

Il a cependant une limite : que ses revendications et la mobilisation, y compris violente, qu'elles suscitent parfois ne produisent pas dans l'opinion israélienne un rejet tel qu'il signerait l'échec de M. Barak et le retour au pouvoir de la droite, y compris de Benyamin Nétanyahou, qu'un récent sondage crédite d'un score surprenant face à l'actuel premier ministre dans l'hypothèse d'une élection. C'est, en substance, ce que le président égyptien, Hosni Moubarak, ne cesse de dire à son frère palestinien : s'il veut gagner, M. Arafat doit traiter et conclure avec M. Barak. Les deux hommes sont donc aujourd'hui fonctionnellement liés, et aucun ne peut faire l'économie de l'autre s'il veut atteindre ses objectifs. Il y a là une base réelle pour un accord, même s'il implique des choix difficiles et si, jamais, l'irrationalité ne peut être totalement écartée.

Georges Marion

Le « forcing » de la diplomatie américaine

WASHINGTON
de notre correspondant

C'est dans une conférence de presse impromptue, notifiée seulement quelques dizaines de minutes à l'avance, mercredi 5 juillet, que Bill Clinton a annoncé la réunion d'un nouveau « sommet », à Camp David, sur le Proche-Orient.

Le président américain sera partie prenante dans les négociations de la dernière chance qui s'ouvriront, mardi 11 juillet, dans sa résidence de vacances, entre Yasser Arafat et Ehoud Barak. Auparavant, un petit groupe d'experts des deux parties se rencontrera à Washington. M. Clinton compte s'y impliquer de manière très active, dit-on à la Maison Blanche, partageant son temps avec Washington, si nécessaire jusqu'à son départ, le 19, pour la réunion du G 8 à Okinawa (Japon). Mais la secrétaire d'Etat, Madeleine Albright, ne sera pas du voyage, impliquée *« à temps plein »* dans les pourparlers.

Qu'est-ce qui a bien pu pousser Bill Clinton à prendre une initiative aussi risquée à six mois et demi de la fin de son mandat, surtout après le fiasco de la tournée proche-orientale de Mme Albright, le mois dernier ? Tout simplement, a-t-il expliqué, parce que les problèmes qui restent à régler ne peuvent être résolus qu'au plus haut niveau. Comme l'a expliqué un officiel américain, la négociation est comme une bicyclette, si elle s'arrête, elle chute et, pour le moment, elle est allée dans le mur.

Il importe donc d'éviter qu'un blocage ne dégénère en surenchère porteuse d'amertume, ajoute-t-il. Par ailleurs, l'administration craint, selon Richard Haass, de la Brookings Institution, qu'une proclamation d'indépendance par l'Autorité palestinienne, le 13 septembre, comme en a décidé l'OLP lundi 3 juillet, ne conduise à une crise plus grave. M. Haass ne croit guère qu'une solution globale puisse sortir de ces quelques jours de négociations intensives, qui se dérouleront dans un quasi-black-out médiatique. Mais il espère qu'un accord-cadre, définissant les objectifs à atteindre, permettra de gagner du temps et de repousser de quelques mois la déclaration d'indépendance. Ce qui serait déjà pas mal, étant donné les difficultés internes que connaissent actuellement MM. Arafat et Barak.

LES ATOUTS DE M. CLINTON

Directeur de l'institut de recherches Middle East Quarterly, Daniel Pipes est plus pessimiste et appréhende qu'un échec ne sonne le glas des efforts de médiation américains. Surtout après le fiasco qui a sanctionné, il y a quelques mois, les tentatives américaines pour renouer le dialogue entre les Israéliens et les Syriens, illustré par la rencontre infructueuse à Genève entre le président américain et Hafez El Assad.

Un officiel, dont l'anonymat doit être préservé mais qui joue un rôle-clé dans les négociations, reconnaît que ce sera *« très difficile »* et qu'il faudra peut-être se satisfaire de résultats partiels : *« Nous devrons travailler sur tous les dossiers, tout en nous efforçant de progresser là où ce sera possible. »*Beaucoup reposera donc sur l'entregent de M. Clinton – dont on sait qu'il ne rechigne pas à prendre les négociateurs par la main, ni à passer la nuit à jouer les« M. Bons Offices »–, qui insiste sur la qualité de ses relations personnelles avec MM. Arafat et Barak, sur son talent de persuasion, y compris financière, et sur les éventuelles pressions qu'il pourrait faire peser sur l'un ou l'autre. Car les deux protagonistes attendent de lui qu'il fasse fléchir l'autre. Même si c'est le premier ministre israélien qui s'est montré le plus insistant pour organiser ce sommet.

M. Clinton n'a donc pas grand-chose à perdre : si Camp David débouche sur un succès, rien ne l'empêchera de s'en prévaloir dans le bilan de ses deux mandats, ni le vice-président Gore de s'en servir dans sa campagne. Le symbolisme de Camp David, qui avait vu la conclusion du premier accord israélo-arabe, entre Israël et l'Egypte en 1978, à l'issue de deux semaines de dures négociations menées par Jimmy Carter, se révélerait ainsi payant. Mais le président ne serait guère affecté par un échec : il n'aurait qu'à expliquer qu'il a fait tous les efforts possibles mais en vain, que les Etats-Unis ne peuvent vouloir la paix au Proche-Orient plus que les Israéliens et les Palestiniens.

En tout cas, Bill Clinton a reconnu, mercredi, qu'après sept ans et demi d'efforts, il connaissait une certaine lassitude face à un processus qui n'en finit plus, en expliquant que *« les objectifs sont souvent occultés, je dirais, comme vous le savez tous, par la pitoyable monotonie de cette quête »*. Mais il en va de son image dans l'Histoire, tout comme du risque d'une explosion incontrôlée dans une région du monde qui demeure cruciale pour la politique américaine.

Patrice de Beer

L'Europe s'apprête à sacrifier ses associés africains et des Caraïbes dans le conflit sur la banane

L'OMC et les Etats-Unis ont refusé tous les compromis de Bruxelles

Les Quinze arrivent au terme de leurs idées de compromis pour tenter de sortir la tête haute du conflit qui les oppose aux multinationales américaines, soutenues par Washington, quant à l'organisation du marché de la banane. Les propositions suggérées le 5 juillet par la Commission européenne montrent que l'Union s'apprête à sacrifier les intérêts des pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique, qui lui sont associés.

BRUXELLES
de notre bureau européen

La Commission européenne a soumis, mercredi 5 juillet, de nouvelles propositions pour tenter de mettre fin à la *« guerre de la banane »* qui, depuis sept ans, oppose les Quinze aux Etats-Unis, ainsi qu'à plusieurs producteurs d'Amérique latine. Suite à ce différend, l'Union subit depuis un an de la part de Washington – et avec la bénédiction de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) – des sanctions commerciales (droits de douane portés à 100 % sur certains produits) pour un montant de 191 millions de dollars. Les solutions qu'elle avait préconisées en novembre 1999 pour échapper à la crise ont été rejetées, après huit mois d'âpres négociations, par ses interlocuteurs américains.

Les nouvelles propositions seront débattues par le Conseil des ministres des affaires étrangères du 10 juillet, le premier sous présidence française. La Commission semble à peine croire à cette ultime tentative et annonce déjà qu'elle fixe une date-butoir à la négociation : si celles-ci n'ont pas abouti en octobre, elle se rallierait à une formule dont elle sait qu'elle serait acceptée par l'OMC, mais qui risquerait de pénaliser tant les producteurs communautaires (Antilles françaises, Canaries....) que, surtout, leurs homologues des pays associés d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP). Leur protection ne serait plus alors assurée que par des droits de douane, alors qu'elle repose aujourd'hui sur l'existence de contingents tarifaires.

INTÉRÊT DES MULTINATIONALES

La France, l'Espagne et la Grande-Bretagne sont hostiles à une telle perspective, mais on ne voit guère comment ils réussiront à s'y opposer en cas de nouvel échec des négociations. Comme l'ont souligné les commissaires Franz Fischler (agriculture) et Pascal Lamy (commerce) en présentant leurs nouvelles propositions, le mandat donné en 1999 par les Quinze est de parvenir à une formule acceptable pour l'OMC. Il est difficile en effet d'affirmer constamment son soutien à l'OMC comme rempart efficace pour se préserver de l'unilatéralisme américain et en même temps de refuser de s'incliner devant ses décisions. Et cela est vrai même quand l'OMC se montre à l'évidence davantage à l'écoute des intérêts des multinationales américaines que sensible aux difficultés économiques gravissimes que connaissent les producteurs africains.

L'UE a d'autant plus hâte de trouver un compromis que Washington menace de renforcer les sanctions en appliquant le système dit du *« carroussel » :* la liste des produits frappés serait modifiée tous les six mois, ce qui désorganiserait encore davantage les exportations européennes vers les Etats-Unis.

En 1999, la Commission a proposé de modifier en deux temps le régime communautaire d'importations de bananes : à partir du 1er janvier 2006 la protection de la production communautaire et de celle des pays ACP ne serait assurée que par des droits de douane. Mais, dans l'intervalle, subsisterait un régime transitoire de quotas tarifaires plus sécurisant pour les producteurs de l'UE et ACP. Il restait à s'entendre sur la manière de répartir ces contingents entre les différents opérateurs concernés. Les Américains, qui veulent purement et simplement éliminer les quotas, ont contesté les périodes de référence proposées par Bruxelles comme base de calcul.

Dans l'hypothèse d'un nouvel échec et si l'UE se résigne à une protection uniquement tarifaire, il lui faudra alors négocier à l'OMC le montant des droits de douane à appliquer. Ceux-ci devraient être sensiblement relevés si l'UE veut donner des garanties à peu près suffisantes aux producteurs communautaires et ACP. Le commissaire Fischler a rappelé que si le nouveau système pénalise commercialement les producteurs de l'Union, ils pourront bénéficier de versements compensatoires financés par le budget européen. Mais rien de semblable n'est prévu pour leurs collègues du Cameroun ou de la Somalie...

Philippe Lemaître

Le nouveau gouvernement d'Ulster confronté à l'offensive des Orangistes

POUR la première fois depuis deux ans, l'armée britannique s'est déployée mercredi soir 5 juillet dans plusieurs quartiers de Belfast afin d'épauler le nouveau gouvernement biconfessionnel d'Irlande du Nord face aux extrémistes protestants, qui manifestent violemment depuis le début de la semaine contre les restrictions apportées aux traditionnelles marches annuelles de l'ordre d'Orange. Cette démonstration de force massive a limité les incidents dans la nuit de mercredi à jeudi.

Quelques heures plus tôt, le chef de la police royale d'Ulster (RUC) avait averti que des extrémistes protestants prévoyaient de se servir d'engins explosifs et d'armes à feu contre des policiers. La police en tenue anti-émeute avait refoulé en fin d'après-midi dans un bastion « loyaliste » du centre de Belfast une soixantaine de jeunes masqués qui s'étaient emparés d'un autobus pour en faire une barricade. Selon les chiffres communiqués par la police, 29 policiers ont été blessés durant quatre nuits de troubles qui ont atteint un niveau oublié depuis la signature des accords de paix d'avril 1998.

La tension monte à l'occasion de la marche du 9 juillet à Drumcree. Cette marche, qui célèbre l'anniversaire de la victoire en 1690 de Guillaume d'Orange sur les troupes catholiques du roi Jacques II, a été ces dernières années le prétexte d'une épreuve de force avec les autorités, depuis que celles-ci interdisent aux Orangistes de traverser une enclave catholique se trouvant sur leur parcours traditionnel. C'est la première fois qu'elle se déroule depuis que le gouvernement autonome de la province, dirigé par David Trimble et comprenant protestants et catholiques, est en place, conformément aux accords de paix.

Les radicaux protestants ont échoué mardi 4 juillet dans une tentative de profiter de la tension ambiante pour obtenir un vote de l'Assemblée d'Irlande du Nord demandant l'exclusion du gouvernement des deux représentants du Sinn Fein, l'aile politique de l'organisation indépendantiste catholique IRA. – *(Reuters.)*

Turquie : un an de prison pour le leader islamiste Necmettin Erbakan

ISTANBUL
de notre correspondante

La Cour de cassation turque a confirmé, mercredi 5 juillet, une peine d'un an de prison à l'encontre de l'ancien premier ministre islamiste, Necmettin Erbakan, 74 ans, pour *« incitation à la haine raciale ou religieuse »,* ce qui entraîne son interdiction d'activité politique à vie. Il est reproché à ce vieux routier de la politique turque d'avoir, lors d'un discours prononcé en 1994 à l'occasion d'une visite dans le Kurdistan turc, accusé les autorités laïques d'avoir remplacé les prières musulmanes dans les écoles par des slogans nationalistes.

Condamné aux termes de l'article 312 du Code pénal, le chef islamiste devra passer, selon un jeu de remises de peines, quatre mois et vingt-six jours en prison. Le premier ministre, Bülent Ecevit, a déploré la condamnation de M. Erbakan. *« Nous devons, bien sûr, respecter la décision du tribunal »*, a déclaré le chef du gouvernement, *« mais je dois dire que je ne suis pas satisfait que M. Erbakan doive être emprisonné pour un discours prononcé il y a six ans. »* Considéré comme le père spirituel du mouvement islamiste qu'il avait fondé, il y a plus de trente ans, Necmettin Erbakan, bien qu'officiellement écarté de la scène politique après la dissolution de son parti de la Prospérité (Refah) en janvier 1998, continue d'exercer une influence considérable en coulisses, notamment au sein du parti de la Vertu (Fazilet), le successeur du Refah interdit.

UN MOUVEMENT AFFAIBLI

En mai de cette année, le premier congrès officiel du Fazilet, tenu jusque-là par des associés de longue date de l'ancien premier ministre, a cependant révélé les limites de son emprise. Le dirigeant actuel du Fazilet, Recai Kutan, n'est parvenu à garder la direction du parti que de justesse, face à un groupe de réformateurs dirigé par l'ancien ministre Abdullah Gül. Un membre de ce courant réformateur vient d'ailleurs de demander aux tribunaux d'invalider les résultats du congrès, au prétexte que le règlement régissant les élections des responsables du parti n'avaient pas été respecté.

Désormais affaibli par ces divisions internes, le mouvement islamiste se trouve sous la pression des institutions étatiques qui poursuivent une lutte incessante contre l'islam politique. Le parti de la Vertu est actuellement sur la sellette. La Cour constitutionnelle devrait bientôt se prononcer sur la requête du procureur Vural Savas qui, non seulement demande la dissolution de cette formation islamiste perçue comme le successeur du Parti de la prospérité interdit, mais réclame également l'expulsion du Parlement des 103 députés islamistes. Une telle décision aurait des conséquences politiques importantes, puisqu'elle entraînerait la tenue d'élections partielles dans plus de circonscriptions pour remplir les sièges vacants.

La condamnation de Necmettin Erbakan risque d'avoir un impact non seulement sur la direction future du mouvement islamiste, mais aussi sur les relations entre Ankara et l'Union européenne. Avant de pouvoir accéder à l'Europe, la Turquie doit accomplir des réformes démocratiques afin de remplir les critères de Copenhague. L'emprisonnement d'un ancien premier ministre sur la base d'un discours prononcé durant une campagne électorale ne contribuera pas à convaincre les Européens que des réformes sont en cours. Si certaines institutions étatiques, notamment le Conseil national de sécurité (MGK), dominé par les militaires, demeurent réticentes au changement, le président Ahmet Necdet Sezer a lancé la semaine dernière un nouvel appel en faveur d'une révision de la Constitution, et à la levée des obstacles à la liberté d'expression.

Nicole Pope

La bombe H et les faiblesses du contre-espionnage français

POUR obtenir des Etats-Unis leurs secrets nucléaires, quand ils peinaient à concevoir les armes de la dissuasion tant réclamées par le général de Gaulle, les ingénieurs français ne pouvaient rien attendre du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (Sdece), l'ancêtre de l'actuelle DGSE (direction générale de la sécurité extérieure). *« Je n'ai jamais rien vu venir du Sdece »*, reconnaît Alain Vidart, qui a longtemps travaillé au sein de la direction des applications militaires (DAM), chargée par le Commissariat à l'énergie atomique (CEA) de mettre au point les têtes nucléaires. *« Il ne fallait pas trop compter là-dessus »,* confie-t-il aujourd'hui aux historiens.

Ce constat figure dans une thèse de doctorat en histoire que vient de soutenir, à l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne, un jeune chercheur, Jean-Damien Pô, actuellement sous les drapeaux à la Fondation pour la recherche stratégique. Cette thèse couvre, durant les années 1958-2000, des activités souvent demeurées très secrètes. Mais, aujourd'hui, les archives du CEA commencent à s'entrouvrir et les responsables, muets à l'époque pour raison d'Etat, consentent à égrener quelques souvenirs.

La physique nucléaire était, aux Etats-Unis, en ex-Union soviétique ou en Grande-Bretagne, soumise à de redoutables contraintes de sécurité et de confidentialité. Les documents accessibles sont alors fragmentaires, voire sibyllins et ils donnent naissance à une *« littérature grise »* dont il faut se méfier, même si elle provient d'alliés. Par le renseignement, la DAM va chercher à accéder aux connaissances de pays qui ont devancé la France en la matière. Un circuit se met en place, au ministère des armées, pour dresser la liste des sujets sur lesquels les travaux des ingénieurs du CEA achoppent. Peine perdue. Le Sdece rédige des rapports dont l'intérêt est *« mineur »*, pour ne pas dire inexistant, selon M. Pô, qui fait état du témoignage de M. Vidart, un polytechnicien entré à la DAM en 1959 et qui en a assuré la direction de juillet 1985 à avril 1988.

IMPASSE SCIENTIFIQUE

A deux reprises, le Sdece a été sollicité. Avec des succès divers, si l'on en croit les archives. En 1959, d'abord : il lui faut obtenir, aux Etats-Unis, des informations sur des recherches menées par une université de l'Utah. Le Sdece piétine. En 1966, ensuite. *« Les besoins spécifiques et techniques »* de la DAM sont placés en tête des priorités du plan gouvernemental de renseignement. Le Sdece n'est guère plus brillant.

La thèse de M. Pô met en évidence combien, faute de pouvoir disposer des connaissances nécessaires sous une forme (légale) de coopération entre alliés ou selon des méthodes (qui l'étaient moins) relevant de l'espionnage, les ingénieurs du CEA ont longtemps peiné en matière de recherches sur le thermonucléaire. La France semble s'être même mise, au départ, dans une impasse scientifique. L'accession à la bombe H, qu'on peut dater du tir expérimental *Canopus*, sur l'atoll de Fangataufa, en août 1968, est tardive par rapport aux essais des autres puissances.

Apparemment, le déblocage de la situation a été favorisé, à l'été 1967, par une *« fuite »* d'origine britannique, un scientifique du centre de recherches d'Aldermaston que « traitait » alors un attaché militaire à l'ambassade de France à Londres. En dépit des obscurités qui masquent encore aujourd'hui cette affaire, les conseils du savant britannique ont contribué à remettre le CEA sur la voie que l'un de ses experts avait explorée, dès 1964-1965, sans entraîner la conviction de ses confrères.

Jacques Isnard

M. Milosevic va pouvoir briguer un nouveau mandat présidentiel

BELGRADE. Le Parlement fédéral yougoslave devait débattre, jeudi 6 juillet, d'un projet de modification de la Constitution pour permettre à Slobodan Milosevic, président de la Fédération depuis 1997, de briguer un nouveau mandat. Les partis qui le soutiennent ont proposé mercredi le vote d'un amendement afin qu'il puisse se représenter en 2001. Le nouveau dispositif prévoit un mode d'élection au suffrage universel alors que le président yougoslave était jusqu'alors élu par le Parlement. Une fois voté, l'amendement réduira l'influence du Monténégro puisque cet État, unique partenaire de Belgrade au sein de la Fédération moribonde, compte 650 000 habitants contre 8 millions en Serbie.– *(AFP.)*

Les Etats d'Asie centrale s'unissent pour lutter contre le terrorisme

DOUCHANBÉ. Les cinq Etats composant le « Groupe de Shanghaï » (Russie, Chine, Tadjikistan, Kirghizstan, Kazakhstan) ont décidé, mercredi 5 juillet, lors de leur sommet à Douchanbé, au Tadjikistan, de créer un centre antiterroriste pour lutter contre les trafics de drogue et d'armes. Basé à Bichkek, la capitale du Kirghizstan, ce centre devra empêcher les incursions d'*« extrémistes islamistes »*. Créé en 1996 pour résoudre des problèmes frontaliers, le Groupe de Shanghaï s'est dit récemment prêt à contrer l'influence des Etats-Unis dans la région. Dans une déclaration commune, le Groupe de Shanghaï a en outre apporté son soutien à Moscou et Pékin dans leur opposition au projet américain de système national de défense antimissile (NMD). – *(AFP.)*

Fidel Castro a décoré le père d'Elian

LA HAVANE. Le président cubain Fidel Castro a décoré, mercredi 5 juillet, le père du petit Elian en le qualifiant de *« géant moral de notre patrie »*. Juan Miguel Gonzalez était allé aux Etats-Unis retrouver son fils, retenu par sa famille cubaine de Miami. Une fois l'enfant récupéré et les obstacles juridiques levés, il avait choisi de rentrer à Cuba, malgré le souhait implicite des autorités américaines de le voir faire défection. Dans sa première intervention publique depuis le retour d'Elian le 28 juin, Fidel Castro a indiqué qu'il n'avait *« jamais ressenti une aussi intense émotion que lorsque j'ai vu émerger par la porte du petit avion Juan Miguel et Elian »*. – *(AFP, Reuters.)*

AFRIQUE

■ **ALGÉRIE : 37 personnes ont été assassinées en quatre jours** dans cinq tueries pérpétrées par des groupes armés dans les régions de Blida et de Tipaza, aux portes d'Alger, ainsi que dans l'ouest, dans la région de Relizane, annonçant une nette reprise des violences après une relative accalmie. Depuis la fin de l'application de la loi sur la concorde civile, le 13 janvier, plus de 1 000 personnes, avec une moyenne de 200 personnes par mois, ont été tuées.– *(AFP.)*

■ **MAURITANIE : deux Français,** dont le premier sécrétaire de l'ambassade de France, Georges Guinets, ont été expulsés le 1er juillet dans le cadre de l'affaire Ould Dah, rapporte mercredi *Le Calame*. Selon l'hebdomadaire, les deux Français ont été accusés *« d'activités anti-mauritaniennes »* et *« d'espionnage et de menées subversives »*. A l'ambassade de France en Mauritanie, on se refusait mercredi à tout commentaire. Accusé de *« crimes de torture »* le capitaine Ould Dah avait été arrêté et incarcéré à Montpellier il y a un an, alors qu'il effectuait un stage dans une école militaire française. Mis en liberté provisoire sous contrôle judiciaire, il avait échappé à la justice française et regagné son pays en avril.– *(AFP.)*

AMÉRIQUES

■ **CANADA : une quarantaine d'immigrés clandestins chinois** en instance d'expulsion se sont mutinés, mardi 4 juillet à Prince George (Colombie-Britannique), pour protester contre leur renvoi en Chine, brisant des fenêtres et bloquant l'entrée de leur dortoir. Quelque 600 immigrés clandestins chinois sont arrivés l'an dernier au Canada à bord de bateaux de pêche et de cargos.– *(AFP.)*

ASIE

■ **INDONÉSIE : au lendemain d'un premier attentat à la bombe,** mardi 4 juillet, qui n'a pas fait de victime, la police a annoncé, mercredi, avoir découvert au moins deux autres engins explosifs au TNT dans les bureaux du procureur général à Djakarta, Marzuki Darusman, qui mène l'enquête sur les conditions de l'enrichissement de l'ex-président Suharto et de sa famille. Les locaux ont été évacués. L'explosion de mardi avait eu lieu une heure après le départ de l'immeuble du plus jeune fils de l'ancien chef de l'Etat, Hutomo *« Tommy »* Mandala Putra, venu y subir un interrogatoire.– *(AFP, Reuters.)*

EUROPE

■ **UNION EUROPÉENNE : les députés européens ont refusé,** mercredi 5 juillet, par 340 voix contre 210 et 15 abstentions, la création d'une commission d'enquête parlementaire sur Echelon, le système anglo-saxon d'écoute des communications auquel la Grande-Bretagne est associée. Ce réseau de surveillance planétaire est notamment soupçonné de servir à l'espionnage industriel. Le Parlement européen a cependant décidé la création d'une *« commission temporaire »,* mais dépourvue de moyens d'investigation.

■ **UKRAINE : la quasi-totalité de la somme nécessaire** pour financer un nouveau sarcophage en béton pour le réacteur numéro 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, est désormais réunie, ont annoncé les pays donateurs réunis mercredi 5 juillet à Berlin. Quelque 320 millions de dollars supplémentaires ont été rassemblés, portant à 715 millions de dollars la totalité des dons promis, soit 90 % des 768 millions nécessaires aux travaux, a indiqué le ministre allemand de l'environnement, Juergen Trittin.– *(AFP.)*

ISTH
Enseignements Supérieurs Privés
SUP'DEUG
Droit 1ère et 2ème années
Eco 1ère et 2ème années
• Toutes facultés
• Toutes matières
• Petits groupes.
Session intensive d'été : Août
Suivi annuel/semestriel
Tél. : 01 42 24 10 72
www.isth-es.com

115.000 F
petite chambre à 100 mètres de République. Indépendante : WC, coin cuisine et douche. 6ème étage sans ascenseur. Sur cour clair. Idéal pièd à terre ou étudiant.
Tél. soirée : 06.08.09.10.11

Les Nations unies décrètent un embargo sur les diamants en provenance de Sierra Leone

Le trafic illégal de gemmes finance l'activité d'une rébellion armée sanguinaire

Le Conseil de sécurité des Nations unies a décrété, mercredi 5 juillet, un embargo de dix-huit mois sur le trafic illégal des diamants de Sierra Leone, qui finance la rébellion armée dans ce pays où la guerre civile sévit depuis 1991. La résolution 1306, adoptée par 14 voix et une abstention (celle du Mali), interdit le commerce des diamants extraits des zones tenues par le Front révolutionnaire uni (RUF) de Foday Sankoh.

NEW YORK (Nations Unies)
de notre correspondante

C'est en trois phases que le Conseil de sécurité des Nations unies entend définir, courant juillet, son rôle dans le règlement de la guerre civile en Sierra Leone. La première, entamée mercredi 5 juillet par l'adoption de la résolution 1306, impose un embargo sur les exportations de diamants en provenance de Sierra Leone, où plus de 90 % des mines sont sous le contrôle des rebelles du Front révolutionnaire uni (RUF). La deuxième étape concerne le mandat des forces de l'ONU sur place. La troisième est liée au jugement du caporal Foday Sankoh, chef du RUF, considéré par l'ONU comme *« personnellement »* responsable de la violation des accords de paix signés le 7 juillet 1999 à Lomé.

La résolution 1306 a été adoptée par 14 votes favorable. Le Mali s'est abstenu et les Etats-Unis ont exprimé des *« réserves »*. Rédigée par les Britanniques, l'ancienne puissance coloniale dont l'intervention militaire, début mai, à Freetown, a été décisive pour repousser l'offensive des rebelles, elle interdit l'importation de tous les diamants bruts de Sierra Leone tant que Freetown n'aura pas créé son propre système de certification pour ses pierres précieuses et repris le contrôle des gisements diamantifères.

La mesure est accompagnée d'un renforcement de l'embargo frappant déjà les fournitures d'armes aux rebelles sierra-léonais.

GROUPE D'EXPERTS

Le texte demande aussi au secrétaire général de l'ONU de constituer un groupe d'experts chargé de *« rassembler les informations sur des liens entre le commerce des diamants et le commerce des armes »*. L'ambassadeur britannique à l'ONU a estimé que, désormais, *« le commerce des diamants de Sierra Leone sera cher et plus difficile »*.

Innovatrice et courageuse, la résolution n'a cependant pas recueilli le soutien du Mali, seul pays africain de la région membre du Conseil de sécurité. Expliquant son abstention au moment du vote, l'ambassadeur Moktar Ouane a jugé *« inacceptable »* que le Conseil fasse explicitement allusion au rôle joué dans le trafic illégal des diamants par le Liberia, mettant en cause son président, Charles Taylor.

Rappelant que le président Taylor a joué un rôle déterminant pour la libération de centaines de « casques bleus » pris en otage par les rebelles, l'ambassadeur malien s'est dit préoccupé par cette *« accusation »*. D'autres pays membres se sont pourtant félicités de la décision du Conseil de faire référence à la contrebande de diamants sierra-léonais qui transite, pour l'essentiel, par le Liberia. Le représentant du gouvernement de Freetown, Ibrahim Kamara, a encouragé le Conseil à *« citer des noms »*.

Prenant la parole lors du débat, M. Kamara, a déclaré : *« Nous avons toujours soutenu que cette guerre en Sierra Leone n'était pas idéologique, tribale ou régionale, mais que ses racines se trouvent dans les diamants, les diamants et encore les diamants »*. Il faut, a-t-il dit, que le Conseil nomme ceux qui favorisent le trafic illégal des diamants : *« Je vous demande de le faire au nom des enfants sierra-léonais dont l'avenir a été définitivement détruit à cause de la brutalité de ceux qui veulent encore plus de diamants »*. Le Britannique, sir Jeremy Greenstock,a affirmé qu'il est *« bien connu que les diamants de la Sierra Leone transitent par le Liberia et la Guinée »*. Selon lui, *« il est également connu que l'exportation de diamants par le Liberia dépasse de très loin ses capacités de production »*. Selon une étude citée récemment par le *Financial Times*, le Liberia exporte en effet jusqu'à soixante fois plus de carats que ce que ses propres gisements peuvent fournir.

CLAUSE DE SORTIE

Un autre point qui a divisé le Conseil concerne la proposition française sur l'imposition de sanctions limitées dans le temps. Ainsi les sanctions sur les diamants sierra-léonais ne sont imposées que pour une période de dix-huit mois renouvelable. C'est la deuxième fois que Paris réussit à faire en sorte qu'une résolution imposant des sanctions comprenne une clause de sortie, pour éviter qu'elles ne deviennent *« éternelles »* comme c'est le cas pour l'Irak, sous embargo depuis dix ans.

Cependant, si un grand nombre de pays approuvent l'initiative de Paris, les Américains considèrent que des sanctions limitées dans le temps sapent *« l'autorité du Conseil de sécurité »*. Les États-Unis sont *« convaincus que les sanctions doivent induire un changement de comportemen. Or si elles sont limitées dans le temps, elle ne feront que réconforter les coupables »*, a dit Nancy Sodenberg.

Le Conseil de sécurité devait commencer jeudi ses consultations sur le mandat de la force de l'ONU en Sierra Leone (Minusil). La plupart des pays membres souhaitent simplement endosser le rapport de Kofi Annan qui recommande de porter les effectifs de la Minusil à 16 500 hommes, alors que les États-Unis insistent pour que le mandat soit modifié pour inclure l'imposition de la paix et l'occupation par la force des zones diamantifères occupées par les rebelles du RUF.

A. B. P.

TROIS QUESTIONS À...

ROBERT FOWLER

1 Ambassadeur canadien à l'ONU, vous avez montré, dans un rapport, en mars, sur l'exportation illégale des diamants d'Angola, comment la vente des pierres entretenait les guerres en Afrique. Êtes-vous satisfait de la manière dont votre initiative progresse ?

J'en suis ravi. Je constate qu'il est désormais universellement accepté que les conflits en Afrique sont directement liés à l'industrie mondiale du diamant. Les pierres précieuses nourrissent ces guerres. Empêcher le commerce des pierres incriminées est un moyen pacifique de contribuer au retour à la paix.

2 Les diamants africains deviennent des « pierres sales ». Cette réputation peut-elle nuire au commerce légal des diamants ?

Hélas oui. C'est un très grand risque. Dans mon rapport sur l'Angola, j'ai bien pris soin de dire que 3,5 % ou 4 % de l'industrie du diamant peuvent être considérés avec suspiscion, et que 96 % sont totalement licites. Je cite souvent l'exemple du rôle qu'a joué Brigitte Bardot pour démanteler l'industrie de la fourrure au Canada. Quand vous savez que trois ou quatre pays dépendent fondamentalement de leurs diamants pour leur produit national brut et que des centaines de milliers de gens y travaillent, il serait extrêmement irresponsable d'incriminer globalement ce secteur d'activité.

3 Vous avez nommé explicitement dans votre rapport des pays et des chefs d'État en exercice qui ont profité du commerce illégal des diamants. La référence au Liberia dans le transit des diamants en provenance de la Sierra Leone a été un dilemme pour le Conseil de sécurité. Quelle est votre position dans ce débat ? Que pensez-vous de la proposition française de limiter les sanctions dans le temps ?

Il est vital de ne plus cacher la vérité sur le rôle du Liberia. Il faut dire les choses comme elles sont. Quand aux sanctions limitées dans le temps, je suis d'accord avec la position française. Il ne faut plus que les sanctions restent indéfiniment en place contre un pays si un seul membre permanent décide qu'elles ne doivent pas être levées. Le meilleur exemple bien sûr est l'embargo contre l'Irak qui dure depuis dix ans.

Propos recueillis par Afsané Bassir Pour

Les pierres du Congo-Kinshasa excitent toutes les convoitises

ANVERS
de notre envoyé spécial

Les richesses diamantifères de la République démocratique du Congo (RDC, ex-Zaïre) sont devenues un enjeu majeur à l'échelon régional africain. Le retour en force du diamantaire Maurice Tempelsman, les visées du Zimbabwe sur le groupe public Miba et la prise de contrôle des gisements de Kisangani par le Rwanda illustrent cette course aux « pierres de feu » congolaises, objet de toutes les convoitises.

Lorsqu'il s'est rendu récemment à Kinshasa, le président Laurent-Désiré Kabila a accueilli à bras ouverts le négociant américain d'origine belge. Aux quatre coins de l'Afrique riche en diamants, Maurice Tempelsman a ses entrées là où les ambassadeurs se cassent le nez. L'ancien compagnon de Jackie Kennedy, président-fondateur de la grosse firme diamantaire new-yorkaise Lazar Kaplan International, a récemment obtenu du chef de l'Etat en personne la concession diamantaire de Tshikapa, près de la frontière angolaise. Une belle réussite, préparée dans le plus grand secret pour éviter de devenir à son tour une cible de la campagne sur les « diamants de la guerre ».

Le discret retour de M. Tempelsman en RDC est en fait la conséquence de son départ forcé d'Angola. Avec l'appui du département d'Etat américain et un remarquable flair, ce fringant septuagénaire travaillant aux frontières du négoce et de la politique a longtemps acheté des diamants aux deux camps en présence, le régime du président José-Eduardo Dos Santos et le mouvement rebelle Unita de Jonas Savimbi.

En 1997, ce commerçant subtil, doté d'un tempérament « cohabitationniste », était parvenu à regrouper au sein d'un même consortium les bureaux de vente du gouvernement de Luanda et ceux de l'Unita, pourtant en conflit armé depuis vingt-cinq ans. En vain. Il s'est ensuite brouillé avec le président Dos Santos, qui lui reprochait le soutien de Washington au Rwanda et à l'Ouganda, parrains des trois mouvements rebelles anti-Kinshasa. En RDC, l'Angola, en effet, est, avec le Zimbabwe et la Namibie, le principal allié du président Kabila. Or, aux yeux de M. Dos Santos, Maurice Tempelsman se confond à ce point avec le département d'Etat qu'on peut se demander qui, de l'homme ou de l'institution, est le fruit de l'autre.

Ce mécène du Parti démocrate ne préside-t-il pas le très puissant Council on Africa, une association regroupant les industriels, miniers et pétroliers, opérant sur le continent africain ? Il est par ailleurs très proche du couple Clinton, qui, dit-on, ne peut rien lui refuser. Derrière la mollesse de la position américaine sur la question de la lutte contre les « diamants de sang », bien des observateurs anversois voient d'ailleurs l'influence de « Tonton Maurice », comme l'appellent affectueusement de nombreux dirigeants africains.

Malgré son influence à Washington, Maurice Tempelsman a cependant trouvé plus fort que lui en Angola en la personne du diamantaire russo-israélien Lev Leviev, qui a mis la main sur la commercialisation des diamants. M. Leviev est en effet très bien introduit auprès des marchands d'armes ukrainiens et russes qui équipent au moindre prix les soldats gouvernementaux. Depuis l'imposition en octobre 1999 par le conglomérat sud-africain De Beers, numéro un mondial de la commercialisation des pierres brutes, d'un embargo sur la production angolaise, Lev Leviev règne en maître à Luanda.

UN CAMOUFLET POUR M. KABILA

Maurice Tempelsman se tourne alors vers la RDC, où son nom ouvre toujours les portes malgré ses attaches washingtoniennes. M. Kabila a besoin de liquide pour payer la facture du soutien militaire du Zimbabwe, qui a dépêché 10 000 hommes stationnés dans la ville diamantifère de Mbuji-Mayi (Kasaï-Oriental), siège de la Minière de Bakwanga (Miba). Saignée à blanc sur le plan financier par le pouvoir de Kinshasa, privée des investissements nécessaires pour moderniser des installations vétustes, la Miba est la première source de devises du pays. Alors que l'autre compagnie minière nationale, la Gécamines (cuivre et cobalt notamment), n'est plus que l'ombre d'elle-même, la Miba continue de produire 3,5 millions de carats par an grâce au savoir-faire de son partenaire privé, le belge Sybeka (coentreprise entre la De Beers et l'Union minière).

Cédant à l'« amicale » pression des militaires zimbabwéens, Laurent-Désiré Kabila a accepté de leur transférer une concession de diamants d'une valeur supérieure à 1 milliard de dollars appartenant à la Miba.

Mais des prévisions d'exploitation irréalistes, la présence d'investisseurs omanais douteux et le casse-tête juridique représenté par cette expropriation *de facto* et sans indemnisation de la Sybeka ont fait capoter ce projet. Engagé dans la lutte contre le trafic de diamants en Afrique, le Foreign Office britannique a fait annuler l'entrée de la société en question, Oryx, à la Bourse de Londres. Furieux de ce camouflet, M. Kabila a démis de ses fonctions trois ministres, dont celui des mines, Frédéric Kibassa Maliba, en charge du secteur du diamant.

Dernier point chaud : Kisangani, la capitale de la province orientale, et ses comptoirs. Les troupes du président rwandais, le général Paul Kagamé, se sont assuré le contrôle du marché diamantaire de la troisième ville de RDC au détriment de leurs « alliés » ougandais, après d'âpres combats.

D'après des informations dignes de foi, les Rwandais utiliseraient des prisonniers hutus pour explorer le lit de plusieurs rivières de la région, riches en gisements alluvionnaires encore peu exploités. Des intermédiaires libanais et indiens rachèteraient les pierres de qualité gemme, destinées à la joaillerie, pour les acheminer, via Kigali, à Anvers, place tournante du négoce des diamants africains. Ni vu ni connu. Bien malin en effet qui, entre secret et faux certificats de provenance, en décèlera l'origine.

Marc Roche

Les militaires ivoiriens ont regagné leurs casernes

Après avoir négocié avec les soldats mutins, le général Gueï, chef de la junte, affirme qu'un coup d'Etat était en préparation

L'ÉPREUVE de force de quarante-huit heures entre les soldats mutins et la junte au pouvoir en Côte d'Ivoire semble avoir pris fin, mercredi 5 juillet dans la soirée, avec l'annonce du dénouement de la crise à la télévision nationale. *« A partir de maintenant, on peut travailler dans les normes. On vous présente nos excuses et ça ne va plus se répéter »,* a déclaré le porte-parole des mutins, le quartier-maître de la marine ivoirienne Alain Kakou, à l'adresse de la population d'un pays paralysé depuis mardi matin.

Après cette annonce, le chef de la junte, le général Robert Gueï, a affirmé que *« c'était un coup d'Etat qui était préparé »,* en recevant les responsables des partis politiques. *« Certains politiques étaient à la base »,* a-t-il ajouté, sans plus de précisions. *« Dans l'ombre,certains pensent qu'ils peuvent corrompre nos soldats. Nous avons consigné les preuves, mais nous ne voulons pas distraire le calendrier électoral. Les enquêtes continuent à être menées et il ne faut pas penser que ça va être gratuit. Le CNSP* [le Comité national de salut public, la junte] *prendra toutes ses responsabilités, le moment venu. »*

Auparavant, le quartier-maître Kakou avait affirmé que le mouvement de mécontentement relevait d'*« un problème exclusivement militaire ».* Il avait appelé à *« rentrer dans les casernes »* les soldats de toutes les unités du pays qui étaient descendus mardi dans les rues d'Abidjan et d'autres villes pour réclamer un *« butin »* de plusieurs millions de francs CFA qu'ils estiment mériter pour avoir rendu possible le putsch du 24 décembre 1999. Il a fait son annonce en présence du numéro 4 de la junte, le général Mathias Doué, et du chef d'état-major, le général Soumahila Diabakaté.

Alors qu'était attendu le dénouement de la plus grave crise que la transition, mise en place par le général Gueï depuis le renversement du président Henri Konan Bédié, ait connue, on assistait à Abidjan à une reprise en main de la situation par la gendarmerie, demeurée loyale au CNSP et à son chef. Ce dernier a passé la crise au QG de la gendarmerie à Abidjan.

RÉUNION DE CONCERTATION

Les habitants d'Abidjan sont, dans leur grande majorité, demeurés terrés chez eux et les appels du CNSP à reprendre le travail mercredi matin sont demeurés vains. Parfois les mutins sont intervenus pour empêcher les Abidjanais de se rendre au travail, en les faisant descendre des minibus qu'ils avaient empruntés ou en empêchant la circulation.

La junte a invité les chefs des partis politiques à une réunion de concertation, au QG de la gendarmerie, dans le camp d'Agban, le « refuge » du général Gueï. Le Rassemblement des républicains (RDR) de l'ancien premier ministre Alassane Ouattara, engagé depuis des semaines dans une épreuve de force avec la junte, a refusé de prendre part à cette réunion, affirmant que *« la situation actuelle était purement militaire ».*

Cette crise intervient à moins de vingt jours d'un référendum sur une nouvelle Constitution. Prévu le 23 juillet, ce référendum constitue une étape importante du processus qui doit permettre le retour de la Côte d'Ivoire à un régime démocratique promis par la junte avant la fin octobre. – *(AFP.)*

Mexique : les « dinosaures » du PRI accusent le président Zedillo de « trahison »

Le parti au pouvoir est en crise après la défaite de son candidat à l'élection présidentielle du 2 juillet

Une atmosphère de règlement de comptes règne au « bunker », le siège du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI), qui a subi, dimanche 2 juillet, sa première défaite électorale depuis 1929. La vieille garde, en la personne de l'ancien ministre de l'intérieur Manuel Bartlett, accuse le président Ernesto Zedillo, surnommé le *« Gorbatchev mexicain »* par les analystes politiques, de *« trahison »* et réclame sa démission.

MEXICO
correspondance

Une atmosphère de règlements de comptes règne au Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) après la victoire historique de Vicente Fox à l'élection présidentielle. Le parti tant redouté, encore tout-puissant la semaine dernière, n'arrive même plus à relever la tête. Dans les couloirs du « bunker » du parti, qui dresse encore fièrement ses deux bâtiments modernes sur l'avenue des Insurgés, au centre de Mexico, on n'en vient pas encore aux mains, ni au revolver – une pratique jadis courante –, mais l'on se mitraille déjà de mots durs et blessants.

Le président Ernesto Zedillo, félicité par de nombreux chefs d'Etat étrangers pour avoir su mieux que personne préparer l'alternance, doit, dans son pays, travailler sa garde. Cadres et militants d'une formation qui n'avait jamais connu la défaite le désignent comme le principal responsable de la débâcle et l'accusent de *« trahison ». « Le président a perdu sa capacité de leader. Il n'est plus le chef moral du PRI. Il ne peut plus rester aux commandes une minute de plus »,* a dit Manuel Bartlett, un « baron » du parti soupçonné d'avoir organisé, en 1988, quand il était ministre de l'intérieur, la fraude qui permit à Carlos Salinas d'emporter l'élection présidentielle contre le leader de la gauche, Cuauhtémoc Cardenas.

De telles attaques de la part du PRI contre un président – monarque absolu, selon les normes mexicaines - auraient constitué jadis un véritable crime de lèse-majesté, d'autant que le chef de l'Etat, *« premier des "PRistes" »,* a toujours été reconnu comme le chef suprême du parti. *« J'ai fait mon devoir »,* a simplement répondu Ernesto Zedillo. *« Ma mère m'a toujours dit que, lorsque l'on fait son devoir, on n'est pas forcément remercié »,* a-t-il ajouté.

Parti-Etat ou Etat-Parti, le PRI, décapité, paraît actuellement incapable de se trouver un chef. Dulce Maria Sauri, la secrétaire générale du parti, a, en bonne logique, présenté sa démission après la défaite de l'ex-ministre de l'intérieur Francisco Labastida au scrutin du 2 juillet. Mais elle a dû rester en place. Non pas que les « PRistes » souhaitent qu'elle reste, mais tout simplement parce que, empêtrés dans leurs luttes intestines, ils ne sont pas encore parvenus à lui trouver un successeur. L'idée du président Zedillo de la remplacer par Francisco Labastida – devenu le symbole même de la déroute – a évidemment été rejetée, et désormais deux factions se font face : les rénovateurs, derrière celui qui reste chef de l'Etat jusqu'en décembre, et les conservateurs – appelés « dinosaures » au Mexique –, qui n'ont jamais inclus dans leur vocabulaire des mots comme transition ou alternance.

D'autres, plutôt que de rentrer dans une bataille dont on se demande bien qui pourra en sortir vainqueur, battent la campagne à la recherche d'un nouveau protecteur. Le chef du syndicat des chemins de fer, Victor Flores, un des « gros bras » du PRI, n'y a pas été par quatre chemins. Il n'a pas hésité à s'adresser directement au nouveau maître, Vicente Fox, pour lui proposer ses services. *« Moi et mes amis, nous sommes à votre entière disposition »,* lui a-t-il dit...

Vicente Fox est finalement l'un des rares à avoir eu des mots aimables envers le PRI. *« Cette défaite est pour lui l'occasion de se restructurer pour devenir un véritable parti d'opposition »,* a-t-il dit. Mais le nouveau président souhaite surtout ménager Ernesto Zedillo, avec lequel il compte mettre au point, d'ici à sa prise de fonctions, le 1er décembre prochain, le processus de transition. M. Fox veut même passer quelques jours, voire quelques semaines, au palais présidentiel pour étudier les dossiers avec son prédécesseur et travailler sur le budget pour l'année prochaine afin d'en présenter un projet au Parlement dès septembre. Une proposition de cohabitation, en quelque sorte, que le président en titre a acceptée sans hésitation, ce qui, de nouveau, a surpris au plus haut point les « PRistes » orthodoxes.

« L'antiPRisme du président est manifeste », a dit Manuel Fuentes Bove, qui a récemment quitté le conseil politique (sorte de comité central) du PRI, excédé par les idées saugrenues du président Zedillo. *« Il a voulu jouer les Gorbatchev et il a fini par porter préjudice à notre parti »,* a-t-il ajouté. La comparaison avec Mikhaïl Gorbatchev s'impose désormais. Ernesto Zedillo est en effet dans une situation semblable à celle qu'a connue l'ex-dirigeant soviétique, admiré à l'étranger mais très critiqué chez lui pour les réformes qu'il a voulu mettre en œuvre. *« Le PRI va s'effondrer à la manière des partis communistes d'Europe de l'Est »,* estime ainsi l'analyste José Antonio Crespo. *« Des fractions vont apparaître. Il est possible que le parti change de nom et que des membres importants fassent défection vers d'autres formations politiques. C'est une désintégration, une fracture totale »,* affirme-t-il.

André Renaud

L'ex-président Salinas dans le collimateur

Le président élu, Vicente Fox, qui entrera en fonctions au 1er décembre, a indiqué avoir pour objectif d'éliminer la corruption en six ans. Tout en appelant à la réconciliation nationale, il a annoncé son intention de créer une *« commission nationale de la transparence »,* chargée d'enquêter sur les crimes et infractions commis sous le régime du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI). L'une des personnalités susceptibles d'être mises en cause est l'ancien président (1988-1994) Carlos Salinas de Gortari. *« La commission devra examiner le cas de Carlos Salinas et, si elle découvre des faits criminels »,* les transmettre au ministère public, a dit M. Fox dans une interview au journal *Reforma.* M. Salinas de Gortari a quitté le Mexique en mars 1995 au milieu d'une tourmente financière qui a entraîné la faillite de milliers de petits épargnants. Son frère, Raul Salinas, accusé d'être impliqué dans le trafic de drogue, a été condamné en janvier 1999 à cinquante ans de prison pour le meurtre de l'ancien secrétaire général du PRI José Francisco Ruiz Massieu.

CONSTITUTION **Jacques Chirac devait annoncer, jeudi 6 juillet, lors d'une allocution solennelle, que le projet de loi constitutionnelle instituant le quinquennat sera soumis au référendum entre le 24 septembre et le 8 octobre. ● LE CHOIX DE LA DATE répond à un double souci du président de la République : raccourcir au maximum la durée de la campagne et éviter la coïncidence avec la date d'ouverture de la chasse. ● LES OPPOSANTS au quinquennat sont en ordre dispersé. A l'extrême droite, Jean-Marie Le Pen et Bruno Mégret feront campagne séparément. Charles Pasqua et Philippe de Villiers effaceront difficilement leur brouille. Une partie des élus RPR ne sont pas disposés à faire campagne pour le « oui ». Le PCF organise une consultation de ses adhérents. ● LE CALENDRIER électoral de 2002, qui place les législatives avant la présidentielle, continue de susciter la controverse.**

Le référendum sur le quinquennat aura lieu au plus tard le 8 octobre

Jacques Chirac devait annoncer sa décision de faire approuver cette révision constitutionnelle par le corps électoral, jeudi 6 juillet, lors d'une allocution télévisée. Ni l'Elysée ni Matignon ne veulent ouvrir le débat sur le calendrier électoral de 2002

LE RÉFÉRENDUM aura bien lieu. Jacques Chirac devait annoncer son choix depuis l'Elysée, jeudi 6 juillet, dans une déclaration radiotélévisée : les Français diront s'ils souhaitent ramener le mandat présidentiel de sept à cinq ans. L'occasion est importante. Car le chef de l'Etat doit désormais marquer plus nettement son adhésion au quinquennat afin de dissiper la désastreuse impression produite par son intervention télévisée du 5 juin. Plus de tergiversations. Le chef de l'Etat le répète maintenant clairement : le quinquennat est une réforme de *« modernisation »* de nos institutions afin d'adapter la vie politique à l'accélération de la société. A vrai dire, l'option présidentielle pour le référendum n'est pas une surprise. Car si, le 5 juin, M. Chirac avait pu paraître assez peu enthousiasmé par la réduction de la durée du mandat présidentiel, il avait en revanche marqué clairement sa *« préférence »* pour la voie référendaire. Mais l'adoption massive par les sénateurs (228 voix contre 34), le 29 juin, du projet de loi constitutionnelle instaurant le mandat de cinq ans dans les mêmes termes que le texte voté par les députés peu avant a relancé un temps l'hypothèse du Congrès, du moins dans l'esprit de tous ceux qui craignent un échec de la consultation populaire, une abstention massive et une mobilisation des tenants du « non » au quinquennat.

Malgré les appels, les visites, les messages de dizaines de parlementaires conseillant au chef de l'Etat de choisir la voie du Congrès pour ratifier la modification constitutionnelle, M. Chirac n'a pas varié. *« Que penseraient les Français si on ne les consultait pas dans une affaire aussi importante »*, a-t-il toujours rétorqué à ceux qui l'engageaient à renoncer au référendum. Le chef de l'Etat, qui croit fermement que son avenir politique tient bien plus à sa popularité et à son rapport personnel aux Français qu'à sa légitimité sur les partis de son camp, ne voulait pas avoir l'air d'engager une réforme de cette importance par un débat animé et tranché par les seuls responsables politiques.

UN « NON » FRAGILISÉ

Par ailleurs, M. Chirac est aujourd'hui convaincu que le camp du « non » est trop divisé et affaibli pour être réellement menaçant. La fragilité d'un Charles Pasqua, englué dans les querelles du RPF avec Philippe de Villiers, rend sa campagne, aux yeux du président, plus aléatoire. Quant à l'extrême droite, elle reste aussi très secouée par la querelle fratricide de ses chefs, Bruno Mégret et Jean-Marie Le Pen. Les communistes, qui auraient pu marquer fermement leur désaccord, devraient pour leur part opter finalement, à l'instar de Robert Hue, pour une *« abstention critique et offensive »*. Certes, il y a bien la position de quelques personnalités, tel Raymond Barre, qui ont déjà fait savoir leur opposition au quinquennat. Mais l'Elysée les croit isolées et incapables de mobiliser réellement des électeurs.

Reste que le référendum présente bien des risques. Car si la victoire du « non » paraît fort peu probable – les enquêtes d'opinion soulignant depuis plus de dix ans l'adhésion massive des Français au mandat de cinq ans –, une abstention massive des Français serait forcément analysée comme un avertissement pour le pouvoir.

Dans ces conditions, le choix de la date du référendum est déterminant et... bien plus complexe qu'il n'y paraît. Dès le départ, en effet, l'Elysée et Matignon se sont accordés sur un principe : organiser le référendum le plus rapidement possible afin que la campagne électorale soit courte. Trois dates possibles ont donc été d'abord arrêtées : le 24 septembre, le 1er octobre, le 8 octobre. Le 24 septembre est la date qui a eu d'emblée la faveur de M. Chirac comme celle de Lionel Jospin. Mais plusieurs conseillers ont souligné une difficulté : elle marque l'ouverture générale de la chasse en France. Les abstentionnistes, souvent figurés dans les caricatures comme des pêcheurs, pourraient alors être... des chasseurs. Par ailleurs, le Conseil constitutionnel, qui règle l'organisation du référendum, comme le CSA, qui supervise l'expression publique de la campagne, ont toujours poussé pour que le référendum ait lieu le 8 octobre, afin de disposer d'un délai *« convenable »* pour organiser la consultation.

Quoi qu'il en soit, le président a déjà engagé le RPR et l'UDF à se mettre en campagne afin de l'*« aider »*, a-t-il dit à ses amis. Cet été, les partis devraient donc organiser, *« un peu mollement parce que les Français sont en vacances »*, reconnaît un responsable du RPR, quelques réunions publiques. Mais c'est à la rentrée que les meetings et, surtout, la campagne médiatique s'organiseront.

Le président devrait cependant donner la ligne directrice de la campagne dès le 14 juillet, lors de son traditionnel entretien télévisé. L'exercice est compliqué par le fait que les Français ont désormais compris que son ralliement est récent et imposé en partie par la nécessité : M. Chirac aura soixante-neuf ans en 2002 et il sera plus facile de solliciter le renouvellement de son mandat pour cinq ans que pour sept. Il est également délicat parce que l'Elysée craint que la campagne ne soit désormais *« polluée »* par les affaires judiciaires à Paris. L'exercice est compliqué, enfin, parce qu'il l'oblige à reconnaître son accord avec M. Jospin. Alors même que les deux hommes, un an et demi plus tard, devraient s'affronter.

Raphaëlle Bacqué

Les précédents

Onze référendums ont eu lieu en France depuis 1945. Trois ont été organisés en 1945 et 1946, et huit depuis 1958.

● **28 septembre 1958.** Approbation par 84,20 % des suffrages du projet de Constitution de la Ve République (19,51 % d'abstentions).

● **8 janvier 1961.** Approbation par 74,99 % des voix de l'*« autodétermination »* et de l'organisation des pouvoirs en Algérie (26,24 % d'abstentions).

● **8 avril 1962.** Approbation des accords d'Evian sur le cessez-le-feu en Algérie par 90,80 % de « oui » (24,66 % d'abstentions).

● **28 octobre 1962.** L'instauration de l'élection du président de la République au suffrage universel obtient 62,25 % de « oui » (23,02 % d'abstentions).

● **27 avril 1969.** La réforme du Sénat et des régions est repoussée par 52,41 % des voix (19,86 % d'abstentions).

● **23 avril 1972.** L'élargissement de la CEE à la Grande-Bretagne, à l'Irlande, au Danemark et à la Norvège, proposé par Georges Pompidou, est approuvé par 68,31 % des votants (39,75 % d'abstentions).

● **6 novembre 1988.** 79,99 % des voix approuvent le nouveau statut de la Nouvelle-Calédonie (63,10 % d'abstentions).

● **20 septembre 1992.** La ratification du traité de Maastricht sur l'Union européenne est approuvée par 51,05 % des voix (30,31 % d'abstentions).

Quel calendrier électoral pour 2002 ?

« MISSION ACCOMPLIE », se félicitait Valéry Giscard d'Estaing, dans *Le Monde* (du 4 juillet), au lendemain de l'adoption du projet de loi sur le quinquennat par les sénateurs. *« Première »* mission, aurait-il dû préciser. Dès le lendemain du référendum, l'ancien président de la République devrait faire campagne en faveur d'une modification de la date des élections présidentielle et législatives. M. Giscard d'Estaing considère, en effet, que *« dans la culture de la Ve République qu'il faut préserver, et surtout avec le quinquennat, l'élection présidentielle doit se situer avant l'élection législative »*, comme il l'a répété, vendredi 30 juin, sur Europe 1. Or, en 2002, l'élection des députés précédera celle du président de la République.

L'ancien président n'est d'ailleurs pas le seul à juger absurde ce calendrier électoral. Le sénateur (PS) Robert Badinter et le président de l'UDF, François Bayrou, plaident tous deux pour une inversion des dates.

SUSPICION DE « MAGOUILLE »

Cette hypothèse a bien évidemment été examinée à l'Elysée comme à Matignon. Devant ses interlocuteurs, Jacques Chirac est apparu hostile à toute modification du calendrier qui ferait aussitôt suspecter ses auteurs de *« magouille »*. Cet argument a d'ailleurs été repris publiquement par le porte-parole du RPR, Patrick Devedjian, qui affirmait, le 30 juin : *« Il ne faut pas vouloir manipuler pour des raisons de convenance* [un calendrier] *qui a toute sa cohérence. »*

Le président de la République considère surtout que l'actuel calendrier le sert, en ce qu'il limite les velléités d'autonomie présidentielle de M. Bayrou et d'Alain Madelin au premier tour et contraint les députés de droite à l'union avant les législatives. A Matignon, on ne se montre guère plus favorable à un changement de date, qui mettrait la majorité « plurielle » à dure épreuve. Pour le PCF et les Verts, la priorité des élections législatives sur la présidentielle est le seul vrai moyen de pression sur leurs alliés socialistes. Inverser le calendrier serait, pour eux, un *casus belli*. Au PS, le sujet est donc tabou.

Au-delà de ces intérêts tactiques essentiels pour M. Chirac et M. Jospin, il reste que ce serait la première fois, sous la Ve République, que des élections législatives conditionneraient, en la précédant de quelques semaines, l'élection présidentielle. Ce débat-là, avec ses conséquences sur le régime – présidentiel ou parlementaire –, mérite largement d'être ouvert. Sauf à donner le sentiment, comme Raymond Barre l'a suggéré, de vouloir escamoter une réforme *« traitée un peu comme une réformette dont on essaie de se débarrasser rapidement »* alors qu'elle est *« fondamentale »*.

Pascale Robert-Diard

La mosaïque des « non » et des abstentionnistes

L'ARMÉE de ceux qui diront « non » ou s'abstiendront lors du référendum destiné à faire ratifier le quinquennat par les Français n'est pas une phalange soudée. Lors des dernières assises du RPR, le 17 juin, Jacques Chirac avait adressé un message à des militants indifférents, voire hostiles à la réduction du mandat présidentiel. *« Je vous demande votre soutien actif à cette réforme »*, avait-il dit. Il n'est pas sûr de l'obtenir, plusieurs caciques du « parti du président », comme Christian Poncelet, président du Sénat, ou Josselin de Rohan, président du groupe du Sénat, ayant déjà refusé de prendre part au vote du texte au Palais du Luxembourg.

Les responsables de la droite veilleront cependant, d'abord, à ne pas déstabiliser le chef de l'Etat en faisant campagne pour le « non ». Au RPR comme à l'UDF ou à Démocratie libérale. Raymond Barre l'a clairement indiqué, mercredi 5 juillet, sur France-Inter : *« Je voterai "non" sans aucun état d'âme »*, a indiqué le maire de Lyon, qui avait déjà voté contre à l'Assemblée.

Il a aussitôt ajouté : *« Je ne ferai pas campagne, parce que je crois que cette affaire a été traitée un peu comme une réformette dont on essaie de se débarrasser rapidement alors que je crois personnellement que c'est une affaire fondamentale. »* S'il ne fait pas campagne, a précisé l'ancien premier ministre, c'est pour ne pas *« apparaître comme foncièrement hostile à la politique générale du président de la République »*.

A droite, il y a ceux qui, par discipline, ne pousseront pas l'audace jusqu'à voter « non » et qui « iront à la pêche ». Il y a surtout ceux qui, à la droite de la droite, mettront à profit la campagne pour faire flèche de tout bois contre l'Europe fédérale, la cohabitation et le chef de l'Etat. Les frères ennemis du Rassemblement pour la France (RPF), Charles Pasqua et Philippe de Villiers, vont faire campagne séparément. Le discours du député de Vendée, le 14 juin, à l'Assemblée nationale, a donné le ton de ce que pourrait être sa campagne : virulente et ciblée sur M. Chirac, accusé d'être le *« cambrioleur »* des institutions. M. Pasqua, qui va lancer une souscription, profitera de cette tribune référendaire pour réaffirmer qu'un quinquennat « sec », réforme *« de circonstance »*, c'est *« mauvais à 100 % »*.

Marie-France Garaud, députée européenne et défenseur sourcilleux des institutions de la Ve République, a déjà invité les Français à traiter la question *« par le mépris et l'indifférence »*. A l'extrême droite, tout est bon pour que la campagne référendaire tourne au procès de la cohabitation et de l'Europe. Le Front national (FN) prépare déjà affiches et tracts pour dire *« non à Chirac, non à Jospin et sa majorité socialo-communiste »*, assure *Français d'abord*, organe officiel du parti de Jean-Marie Le Pen. Le Mouvement national républicain (MNR) de Bruno Mégret va appeler les Français à *« manifester par le "non" leur désaveu de la politique de MM. Chirac et Jospin »*.

La gauche « plurielle » est elle aussi divisée. Le Parti socialiste fera campagne, même si son premier secrétaire n'a pas caché, récemment, qu'il aurait préféré la réunion du Parlement en Congrès. Au PS, Jacques Delors a été une des rares grandes figures à annoncer la couleur : il votera « non », mais il *« ne battra pas les estrades »*. Certains, comme Daniel Vaillant, ministre des relations avec le Parlement, ou Robert Badinter, ancien garde des sceaux, redoutent un *« détournement »* de la campagne, qui deviendrait une machine de guerre contre l'Europe au moment même où la France en assure la présidence.

Le Parti communiste avait appelé à une *« abstention active »* avant le vote du projet de loi constitutionnelle à l'Assemblée nationale et au Sénat. Une abstention *« critique et offensive »*, avait même renchéri son secrétaire national, Robert Hue. Toutefois, le collège exécutif du PCF a décidé, le 4 juillet, d'organiser une consultation de ses militants sur le quinquennat, qui reste, selon lui, *« une opération politicienne »*. Les adhérents devront dire, par un vote individuel, *« s'ils sont d'accord ou non pour que le Parti communiste français organise une campagne active et offensive pour l'abstention en cas de référendum »*. Ce n'est qu'après cette consultation, qui s'achèvera le 17 juillet, que le PCF fera connaître sa stratégie.

Jean-Michel Bezat

Un risque d'abstention massive, selon les sondages

Les sondages en attestent : la « grande affaire » du quinquennat ne passionne guère, pour l'heure, les Français. Certes, ils continuent à se dire, très majoritairement, favorables à la réduction de la durée du mandat présidentiel (75 % dans la dernière enquête de l'IFOP) et ils préfèrent que cette réforme soit soumise au référendum (59 %, selon l'IFOP), plutôt qu'entérinée par le Parlement réuni en Congrès (37 %).

En cas de référendum, ils voteraient « oui » au quinquennat à 74 % pour CSA, 82 % pour l'IFOP et 85 % pour BVA. A condition, toutefois, qu'ils décident d'aller voter. Or rien n'est moins sûr : si 61 % des personnes interrogées par CSA se disent certaines d'aller voter, elles ne sont que 39 % à afficher une telle certitude selon Ipsos, et 42 % selon l'IFOP, et la réalité de la participation est généralement inférieure aux déclarations d'intention. C'est dire que le risque d'abstention à ce référendum est majeur.

Des divergences sur l'avenir de la Corse se font jour au gouvernement

M. Talamoni rappelle les conditions d'un accord

LE « PROCESSUS » engagé il y a sept mois par Lionel Jospin pour redessiner l'avenir de la Corse a été troublé, mercredi 5 juillet, par une cacophonie ministérielle d'autant plus gênante qu'un accord global entre le gouvernement et les élus de l'île semble désormais à portée de main. Alors que Corsica nazione, par la voix de son chef de file, Jean-Guy Talamoni, confirmait, deux jours plus tôt, son désir de rester jusqu'au bout dans la discussion, une valse de déclarations a exposé sur la place publique la sourde bataille que se livrent depuis trois jours les « antiprocessus » du ministère de l'intérieur et les meneurs de jeu de Matignon.

Interrogé à l'issue du conseil des ministres, Jean-Pierre Chevènement a cru pouvoir annoncer que *« le gouvernement se réunira demain pour parler de la Corse, et c'est à ce moment-là* (...) *qu'il prendra sa position »*. Quelques instants plus tard, le ministre chargé des relations avec le Parlement, Daniel Vaillant, qui rendait compte du conseil des ministres, s'empressait – sur consigne de Matignon – de corriger les propos de M. Chevènement : *« Je ne crois pas que le gouvernement arrête sa position à cette occasion. Le moment sera peut-être venu plus tard de prendre une décision, mais nous n'en sommes pas là. »*

« FERMER » LES DISCUSSIONS

Comme le message manquait singulièrement de clarté, l'entourage du premier ministre faisait savoir, dans l'après-midi, que la réunion permettrait d'arrêter des *« orientations »*. *« S'il y a discussion sur la Corse* [à la réunion de jeudi], *c'est bien pour arrêter des orientations. Le gouvernement n'a pas débattu depuis longtemps sur la Corse. Il y aura une discussion, une délibération et donc des conclusions. Cela ne veut pas forcément dire que l'on entrera dans les détails »*, indiquait-on à Matignon. Une ultime nuance était apportée à la sortie du déjeuner qui réunissait les ministres autour de Lionel Jospin à Matignon. M. Chevènement n'a dit qu'*« espérer »* l'adoption d'une position, ajoutant aussitôt qu'il n'y avait *« pas de contradiction »* entre ses propos de la matinée et ceux du porte-parole du gouvernement.

Les déclarations de M. Chevènement ne devaient rien au hasard. En annonçant lui-même que M. Jospin allait réunir, jeudi, les ministres concernés par le dossier corse (économie, budget, intérieur, agriculture, transports et équipement, tourisme, éducation nationale) pour arrêter *« une position »*, M. Chevènement a tenté de « fermer » les discussions. Pour cinq des sept sujets isolés lors des réunions de travail, les « solutions » proposées le 3 juillet aux participants font la quasi-unanimité chez les élus et les trois préfets – Alain Christnacht, conseiller pour les affaires intérieures de M. Jospin, Jean-Paul Proust, directeur du cabinet de M. Chevènement, et le préfet de Corse, Jean-Pierre Lacroix. Il s'agit de l'enseignement de la langue, de la réforme de la fiscalité, de la loi-programme sur quinze ans, pour un montant qui reste à ajuster, et de la reconnaissance d'une spécificité insulaire par l'Europe (*Le Monde* du 4 juillet).

En revanche, le débat sur l'*« organisation institutionnelle »* de l'île et les *« compétences »* de la future assemblée territoriale a été relancé, lundi 3 juillet, au gand dam de M. Chevènement. Le ministère de l'intérieur n'a pas pu imposer la suppression du deuxième département (une même formation se réunissant alternativement en conseil général ou en assemblée territoriale), solution qu'il préfère à la création d'une assemblée unique *sui generis,* sans départements. Surtout, alors qu'il croyait clos le débat sur la dévolution de pouvoirs législatifs à la future Assemblée – la fiche distribuée aux élus se contente d'un inventaire gradué des compétences pour tout *« état des lieux »* –, M. Christnacht a choisi de répondre aux élus impatients (*Le Monde* du 5 juillet) : *« Je suis pour une économie de moyens, mais je suis prêt à aller jusqu'à une réforme constitutionelle ; seulement, dites-nous ce que vous voulez, et majoritairement »*, a-t-il déclaré, acceptant de laisser les élus corses tenter de s'entendre et de dégager une majorité sur ces sujets, les 12 et 13 juillet, à l'Assemblée territoriale, avant de revenir à Matignon, le 17, pour une ultime réunion de synthèse.

La solution a visiblement beaucoup agacé le ministère de l'intérieur, qui souhaite boucler un accord *« à cadre constitutionnel constant »*, quitte, semble-t-il, à laisser de côté les nationalistes. A Matignon, en revanche, on estime que le *« large »* accord souhaité par M. Jospin passe d'abord par l'adhésion des nationalistes, et donc par le dépassement du clivage créé par les deux motions qui se sont opposées à Ajaccio, en mars. Place Beauvau, on prévenait, mercredi soir, que, *« même si les élus parviennent à s'entendre, ils ne peuvent décider seuls. Le gouvernement n'acceptera pas n'importe quoi »*. Entre les deux, Lionel Jospin se cantonne, pour l'heure, à un rôle d'arbitre muet.

Ar. Ch.

TROIS QUESTIONS À...

JEAN-GUY TALAMONI

1 Vous êtes élu nationaliste à l'Assemblée de Corse et vous participez aux réunions de Matignon. Que pensez-vous des déclarations de Jean-Pierre Chevènement, qui *« espère »* que la *« position du gouvernement »* sur l'avenir de la Corse sera arrêtée le 6 juillet ?

Cette déclaration est en contradiction totale avec la démarche proposée par Alain Christnacht aux élus de la Corse. Le conseiller du premier ministre a en effet demandé aux élus de l'Assemblée de Corse d'apporter des réponses définitives aux questions majeures que représentent notamment la simplification administrative de l'île et le pouvoir législatif qui pourrait être dévolu à la future assemblée territoriale. Il a été décidé, lundi 3 juillet, de provoquer une réunion des responsables des neuf groupes de l'Assemblée de Corse, à Ajaccio, les 12 et 13 juillet, et de transmettre nos réponses au gouvernement. Il serait curieux que ce dernier prenne une position définitive avant même de nous avoir entendus sur... des questions qu'il nous a posées. N'est-ce pas M. Christnacht qui, lundi, affirmait que *« ce n'est pas à Paris, mais aux élus de la Corse, d'apporter des réponses sur ces sujets »* ?

2 Pensez-vous que, dans le « dialogue » qu'il a engagé avec les Corses, le gouvernement parle d'une même voix ?

Je n'ai aucune raison de dire le contraire, puisque je n'ai assisté à aucune polémique ou désaccord entre les préfets qui sont nos interlocuteurs hebdomadaires. Jusqu'à présent, ils nous ont toujours présenté conjointement les positions du gouvernement. Il est important, pour la suite du processus, que cette cohésion soit maintenue – ou retrouvée. Aujourd'hui, les nationalistes parlent d'une seule voix. J'espère que c'est également le cas du gouvernement français.

3 Vous avez souhaité participer jusqu'au bout au « processus » engagé par M. Jospin. Sur quels sujets mis au débat ne transigerez-vous pas ?

Le cœur du débat, c'est évidemment le pouvoir législatif. Nous ne pouvons, pour notre part, passer un accord qui ne prendrait pas en compte la dévolution de pouvoirs législatifs à l'Assemblée territoriale dans certains domaines de compétence : en matière économique, sociale et culturelle, ainsi que d'aménagement du territoire.

Propos recueillis par Ariane Chemin

Le RPR est impatient que la justice règle l'affaire des faux électeurs parisiens et le cas de M. Tiberi

M. Delanoë (PS) met en cause la responsabilité du chef de l'Etat

La présidente du RPR, Michèle Alliot-Marie, a souhaité, mercredi 5 juillet, que la *« justice tranche vite »* dans l'affaire des faux électeurs du 5e arrondissement de Paris, après la mise en examen de l'épouse du maire de la capitale, Jean Tiberi. De son côté, M. Séguin réaffirme qu'il ne conclura aucune alliance avec la liste de l'actuel maire de Paris en vue du second tour des élections municipales.

« PHILIPPE SÉGUIN ? *Il faut qu'il attende que le fruit devienne définitivement mûr et pourri, et qu'il tombe de lui-même... »* Symptomatiques de l'état d'esprit des députés RPR de province, depuis longtemps exaspérés par l'interminable feuilleton des affaires parisiennes, les propos de Philippe Auberger, recueillis au lendemain de la mise en examen de Xavière Tiberi dans l'affaire des faux électeurs du 5e arrondissement (*Le Monde* du 6 juillet), ne sont guère diplomatiques. Plus disert que certains de ses collègues, qui craignent de voir Jacques Chirac directement menacé par cette affaire, le député de l'Yonne nous a fait part de son *« agacement »* devant cette nouvelle affaire qui ne peut conduire, selon lui, qu'à *« une perte d'image considérable »*. L'ignorance du maire de Paris ? *« Ce n'est pas crédible. Mme Tiberi était la préposée de M. Tiberi. Dans ces cas-là, on endosse. »*

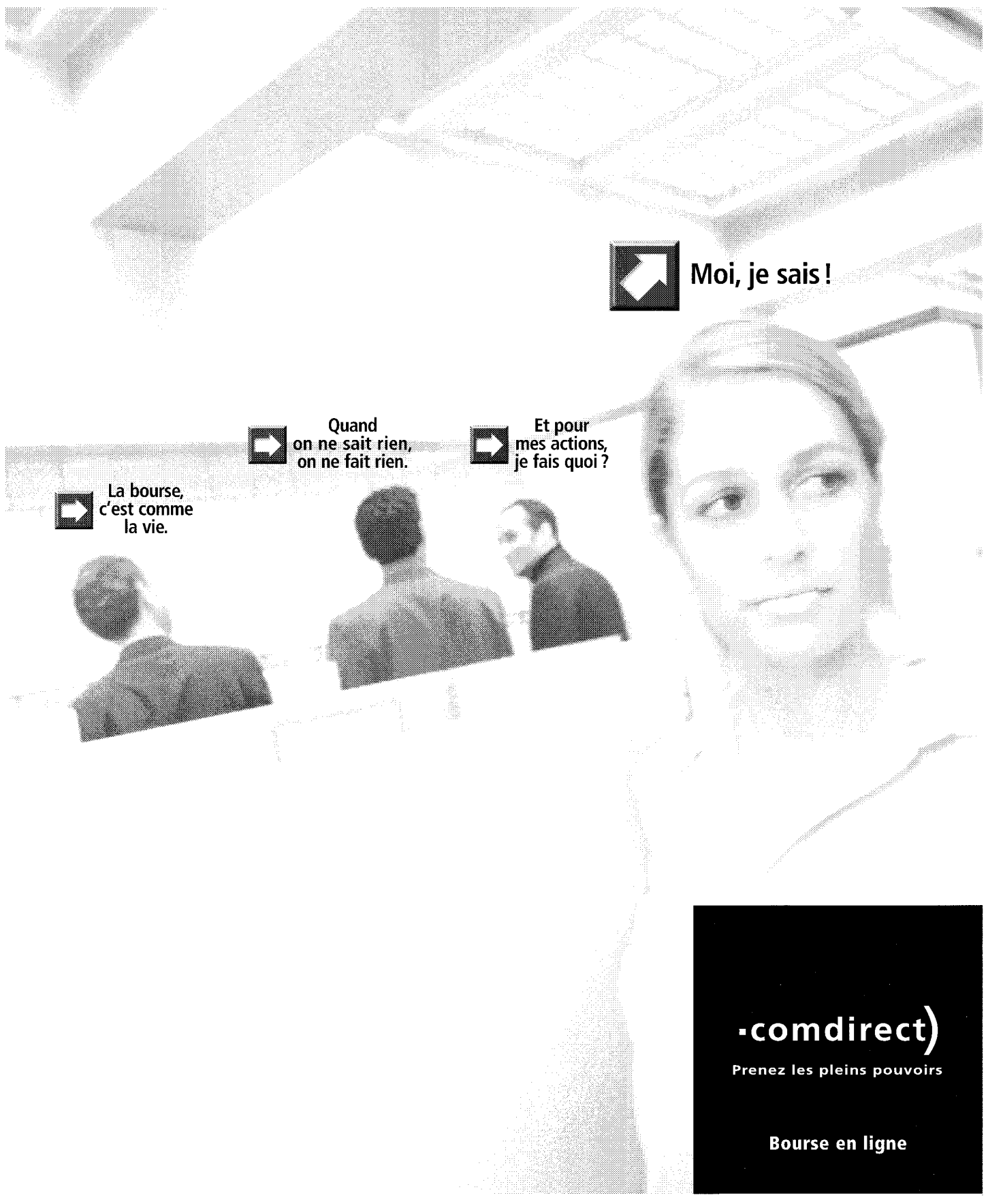
Pour sa part, la direction du mouvement gaulliste s'en remet à la justice, dont elle attend avec impatience qu'elle règle à sa place le « cas » Tiberi. *« Il faut que la justice tranche vite et que, s'il y a faute, elle tranche durement »*, a déclaré mercredi la présidente du RPR, Michèle Alliot-Marie. Prenant les devants, le président du groupe RPR de l'Assemblée nationale, Jean-Louis Debré, avait indiqué le matin même que, *« si les faits étaient avérés, s'il était établi que M. et Mme Tiberi aient commis les actes qu'on leur reproche,* [il souhaitait] *qu'ils soient exclus du RPR et qu'il n'y ait aucun compromis avec eux »*. *« Pour exclure quelqu'un, il faut avoir des preuves. La preuve, c'est la condamnation définitive »*, a précisé le porte-parole du RPR, Patrick Devedjian, soulignant que *« la fraude électorale, c'est le début du totalitarisme »*.

CAMPAGNE ÉCLIPSÉE

Conseiller politique du RPR, François Fillon souhaite également que *« la justice se prononce le plus vite possible »*. *« On ne peut pas vivre toute la période de la précampagne municipale dans ce climat »*, a relevé sur RMC ce proche de M. Séguin. Pour le député des Vosges, qui s'efforce d'incarner la « rupture » depuis qu'il a reçu l'investiture de son parti pour la bataille des municipales, le risque est en effet grand de voir sa campagne éclipsée par les suites judiciaires des affaires parisiennes. *« Ce climat de suspicion, fondé ou non, est préjudiciable à la vie publique »*, souligne M. Séguin dans un entretien publié jeudi par *France Soir.* Tout en invoquant le respect de la présomption d'innocence, le député des Vosges souhaite *« donner aux Parisiens la garantie qu'il y aura demain transparence et désintéressement »*. Interrogé sur une alliance au second tour avec M. Tiberi – hypothèse qu'il avait déjà écartée –, M. Séguin réplique : *« Comment voudriez-vous, après avoir milité pour un code de déontologie, que je m'allie ente les deux tours à des gens qui n'y auraient pas souscrit ? Ce serait décrédibiliser toute ma démarche. »*

Sanctionné pour avoir défendu, le 30 mai, l'idée que le chef de l'Etat était le principal responsable de la fraude électorale dans la capitale, le député Vert Noël Mamère est revenu à la charge. *« Il y a le feu au plancher pour la droite, pour M. Tiberi, et pas simplement pour son épouse. Il y a aussi le feu au plancher pour le président de la République »*, a affirmé mercredi le député de Gironde, en invitant à *« désanctuariser ces fonctions que l'on respecte aujourd'hui comme des monarchies républicaines »*. Estimant que M. Tiberi *« devrait démissionner »*, Bertrand Delanoë a également mis en cause le président de la République : *« Jacques Chirac a été maire de Paris pendant dix-huit ans et Jacques Chirac a été avec toute l'équipe qui l'entourait responsable effectivement »* de cela, a affirmé, sur LCI,le candidat socialiste à la Mairie de Paris. Interrogé sur la chaîne parlementaire du Sénat, Le ministre des relations avec le Parlement, Daniel Vaillant, a invité pour sa part à *« regarder du côté de toute la droite »* et notamment de *« Philippe Séguin, qui est tout autant concerné, s'agissant du RPR, dont il a présidé les destinées pendant un certain temps »*.

Jean-Baptiste de Montvalon



Acheter ? Vendre ? Quelles valeurs ? comdirect vous donne les moyens de prendre les bonnes décisions. Leader européen de la bourse en ligne, comdirect diffuse gratuitement l'information économique et financière commentée, des recommandations d'analystes, des études fondamentales et vous fournit des outils d'aide à la décision personnalisés. **1er site financier européen,** comdirect vous invite à agir de façon indépendante et avisée et transmet vos ordres en temps réel. Prenez les pleins pouvoirs.
comdirect fait partie du groupe Commerzbank.

N° Vert 0 800 887 887 **www.comdirect.fr**

Medef et CFDT reprochent à Mme Aubry un coup de force sur l'assurance-chômage

Un bureau extraordinaire de l'Unedic est convoqué

Un bureau de l'Unedic a été convoqué « en urgence » vendredi 7 juillet par son président (Medef), Denis Gautier-Sauvagnac. Deux actes juridiques pris par Martine Aubry pour proroger l'ancienne convention d'assurance-chômage sont à l'origine de ces tensions. Le Medef et la CFDT ne croient pas à un argument technique.

LA GUERRE des nerfs continue. Entre le gouvernement et les signataires de la nouvelle convention d'assurance-chômage, en premier lieu le Medef et la CFDT, tout est désormais prétexte à échauffement. Vendredi 7 juillet, un bureau extraordinaire de l'Unedic a été convoqué *« d'urgence »* par son président, Denis Gautier-Sauvagnac (Medef). A l'ordre du jour de cette réunion : deux actes pris successivement par la ministre de l'emploi, Martine Aubry, et interprêtés, pour certains, comme une provocation.

En attendant d'évaluer le contenu de la nouvelle convention d'assurance-chômage – et notamment le dispositif du « PARE », plan d'aide au retour à l'emploi signé par le patronat, la CFDT et la CFTC – et de l'agréer, la ministre a publié un décret pour reconduire, sans date limite, l'ancienne convention venue à expiration le 30 juin (*Le Monde* du 1er juillet). Cette mesure, destinée à éviter un vide juridique, a été complétée, le 4 juillet, par un courrier, adressé à l'Unedic, et accompagnée d'une courte convention, purement technique aux yeux du ministère. En trois petits articles, ce texte, soumis à la signature de la direction de l'organisme paritaire, reconfirme l'Unedic dans ses missions de gestion et de recouvrement des cotisations d'assurance-chômage. Ici aussi, aucune échéance n'est donnée et surtout pas celle du 21 juillet que la CFDT et le Medef avaient fixée au gouvernement pour se prononcer. Comme le décret, la convention de « sécurisation juridique » s'appliquera jusqu'à l'*« entrée en vigueur »* de nouvelles règles du jeu. *« Cette procédure est la stricte application du code du travail, si on veut éviter toute contestation juridique »*, affirme le ministère.

Le patronat et la CFDT, extrêmement nerveuse sur le sort réservé à son accord, ne croient pas un instant à l'argument technique. *« Le gouvernement met le doigt dans un engrenage redoutable. Il veut forcer par la contrainte l'Unedic à signer son document. Si le bureau refuse, on ira tout droit à l'étatisation du régime et Martine Aubry en portera la responsabilité »*, avertit la centrale de Nicole Notat. Elle juge que la convention technique n'était pas nécessaire puisque le décret, déjà superflu à ses yeux, proroge l'ancienne convention assurance-chômage de 1997 et donc son article 4.

LES NON-SIGNATAIRES SATISFAITS

Celui-ci reconfirmait déjà l'Unedic dans ses missions. *« Cela ressemble à un coup de force »*, insiste la CFDT, qui rend par ailleurs la ministre responsable du *« désarroi des salariés »*, à propos du dispositif de préretraites contre embauches (Arpe), dont la reconduction est suspendue.

Plus tempérée dans le ton, la CFTC estime toutefois que le décret était largement suffisant. Du côté des non-signataires, la CGC et FO voient eux aussi *« un signal politique »* dans la démarche de Mme Aubry. *« Je ne suis pas particulièrement désappointé »*, ironise Jean-Luc Cazettes, président de la CGC, pour qui cette *« initiative intéressante montre que le gouvernement n'est pas sur la ligne d'un agrément sans réserve »*. *« Ce n'est surtout pas un courrier technique »*, commente Jean-Claude Quentin, de FO. *« Soit le président de l'Unedic signe le document, soit il refuse et prend la responsabilité de la rupture et de l'étatisation »*, ajoute-t-il. Force ouvrière, qui entend profiter de la situation pour jouer les *missi dominici,* plaide désormais pour une solution *« de compromis »*. Elle invite le Medef à se contenter, pour le moment, d'une convention d'assurance-chômage avec des mesures immédiates comme la baisse des cotisations, la suppression de la dégressivité des allocations, ou encore la reconduction de l'ARPE. Cette proposition avait déjà été formulée lors d'une rencontre avec la CGT et la CGC. *« Il faut des mesures rapides sur l'indemnisation »*, approuve Jacqueline Lazarre, de la CGT. Les trois non-signataires préparent une déclaration commune dans la perspective du Comité supérieur de l'emploi prévu le 19 juillet pour exercer leur droit d'opposition au « PARE ».

Isabelle Mandraud et Caroline Monnot

M. Emmanuelli prône des priorités fiscales éloignées de celles de M. Fabius

Concernant l'impôt sur le revenu, les élus socialistes préconisent une baisse pour les tranches basses du barème et le statu quo pour la plus haute. La suppression de la redevance télévision est en débat

HENRI EMMANUELLI n'a pas apprécié que la position de Laurent Fabius sur la fiscalité des stock-options rallie la quasi-totalité des députés socialistes. Le président de la commission des finances à l'Assemblée nationale a bien l'intention de marquer de son empreinte le budget 2001. A cet effet, après avoir consulté des syndicats, des économistes et réuni, le 28 juin, les membres socialistes de la commission des finances pour arrêter la philosophie qu'ils souhaitaient voir apparaître dans le prochain projet de loi de finances (*Le Monde* du 24 juin), il a présenté au groupe PS de l'Assemblée, mercredi 5 juillet, les orientations qu'il préconise. Celles-ci, sur de nombreux points opposées à celles de M. Fabius, ont fait l'objet d'un large consensus. Quelques heures auparavant, M. Emmanuelli, accompagné de Didier Migaud, rapporteur général, et d'Augustin Bonrepaux, le porte-parole des socialistes à la commission des finances, avait rencontré le patron du PS, François Hollande.

« Finalement, les commissaires socialistes ont repris le thème de Lionel Jospin, qui souhaite réconcilier les classes moyennes et les classes populaires », confie un participant. Pour les classes moyennes, M. Emmanuelli préconise un allègement du taux pour la première tranche de l'impôt sur le revenu (IR), de 9,5 % à 5 %. Si les recettes de l'Etat le permettent, les taux des deuxième et troisième tranches pourraient également être abaissés.

CONTRE UN « IMPÔT NÉGATIF »

Mais il est foncièrement opposé à une baisse du taux marginal de 54 %, comme le souhaitait M. Fabius quand il était président de l'Assemblée nationale. *« Personne, dans la salle, n'a protesté »*, témoigne un député.

Quant à l'intégration de l'abattement de 20 % dans le barème de l'IR, que le gouvernement a mis à l'étude, les députés ont exprimé leurs craintes devant les effets induits d'une telle mesure. Ils se sont également prononcés en faveur du relèvement du plafond du quotient familial, que le gouvernement avait abaissé à 11 000 francs en 1999.

Pour les classes populaires, celles qui ne payent pas d'impôt sur le revenu, M. Emmanuelli, soutenu par la majorité des députés, milite pour que l'on augmente le pouvoir d'achat des bas salaires et que l'on incite les exclus à reprendre un emploi. Il a exclu l'idée d'un « impôt négatif », étudiée à Bercy. *« On risquerait d'entériner une zone de très bas salaires dans laquelle les salariés vivraient en cumulant leurs revenus avec cette allocation. Par ailleurs, cela risquerait d'influencer les négociations salariales : les patrons pourraient prendre en compte cette allocation »*, a développé un participant.

La préférence des élus socialistes va à une baisse de la contribution sociale généralisée (CSG), sous la forme d'une baisse de son taux (actuellement de 7,5 %), pour les plus bas salaires. Enfin, les députés socialistes ont évoqué l'idée de supprimer la redevance télévision.

Virginie Malingre

Le PS affirme son attachement à des accords sociaux majoritaires

LE PARTI SOCIALISTE a adopté, lors de son bureau national du 4 juillet, un document de Gaëtan Gorce, responsable national à l'emploi, intitulé « Manifeste social ». L'examen de ce texte, prévu quinze jours plus tôt, avait été différé pour que puisse être discuté l'accord sur l'assurance-chômage qui venait d'être conclu (*Le Monde* du 21 juin). D'emblée, M. Gorce dénonce l'*« offensive du Medef »*, qui *« se traduit par une volonté explicite de mise en cause des règles de l'assurance-chômage, une tentative de démantèlement du code du travail à travers l'émergence de nouveaux contrats et une logique de contournement du service public de l'emploi inacceptable pour nos concitoyens »*.

Alors que l'organisation patronale a engagé, depuis plusieurs mois, son offensive sur la « refondation sociale », les socialistes entendent réaffirmer une conception du politique *« en charge de la cohésion sociale »*. A leurs yeux, le *« changement social »* doit reposer à la fois sur la loi, *« qui doit assurer à toutes et tous les mêmes garanties »*, et *« de plus en plus »* sur la négociation. Or la *« revitalisation de la négociation collective »* suppose *« un partage clair des responsabilités de l'Etat et des partenaires sociaux »* et *« une clarification des rôles respectifs de la loi et de la négociation »*, souligne M. Gorce. A cet égard, le PS prône *« une dynamisation de la négociation de branche »*.

Surtout, le PS reprend l'idée, avancée déjà lors de sa convention sur l'entreprise, en novembre 1998, que, pour être valides, les accords sociaux doivent être signés par des syndicats majoritaires. En rappelant son attachement au *« principe majoritaire, élément essentiel de légitimité démocratique et de l'équilibre d'une négociation collective rénovée, comme condition de validité des accords »*, le PS suggère – de manière à peine voilée – au gouvernement et à Martine Aubry de ne pas valider une convention sur l'assurance-chômage qui ne serait signée que par deux syndicats, la CFDT et la CFTC.

Michel Noblecourt

DÉPÊCHES

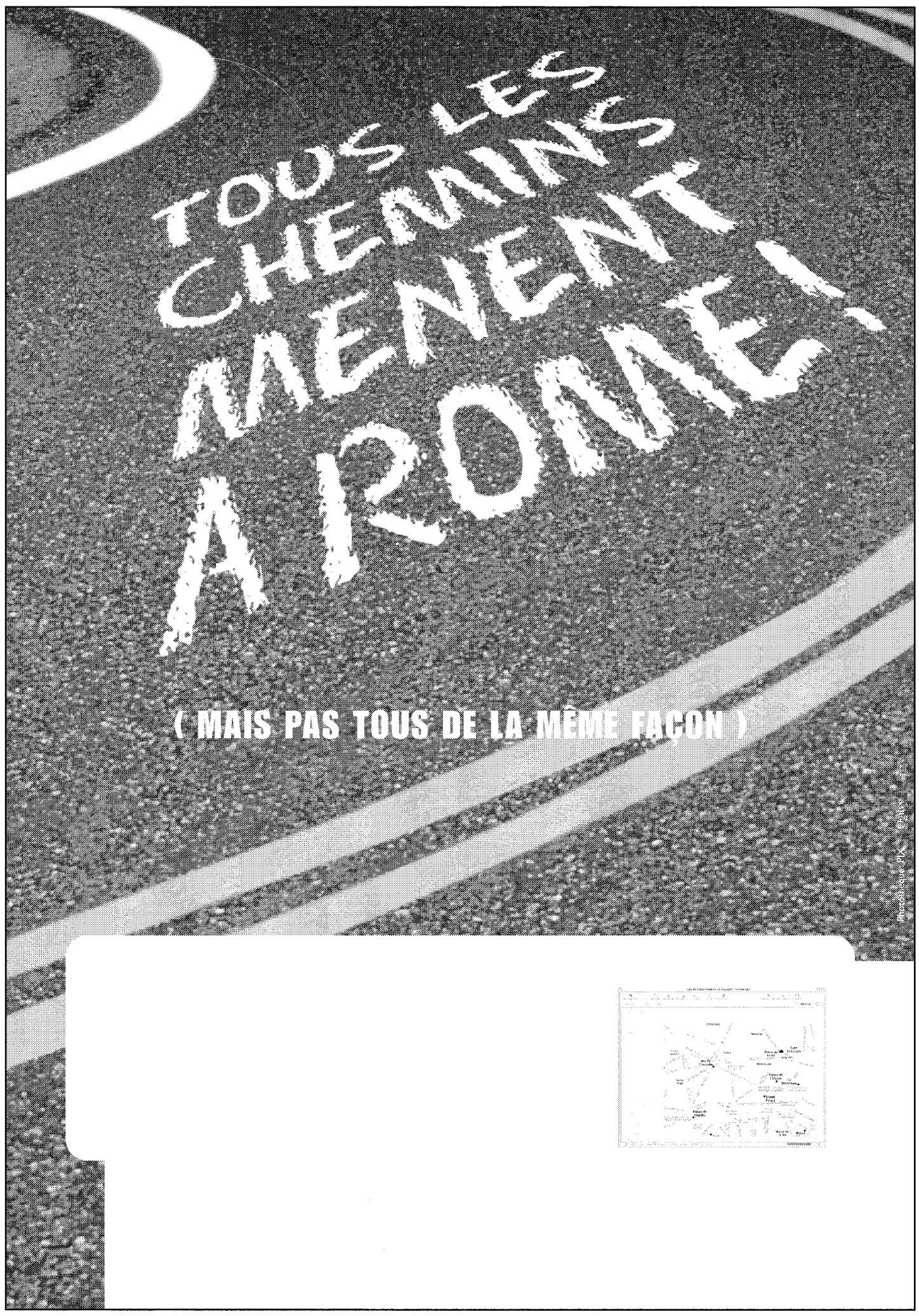
■ **MUNICIPALES : le député socialiste Serge Blisko a annoncé, mercredi 5 juillet, qu'il est candidat** à l'investiture socialiste dans le 13e arrondissement de Paris pour les élections municipales de mars 2001, après le retrait du député Jean-Marie Le Guen. M. Blisko a reçu le soutien de Marie-Pierre de la Gonterie.

■ **IVG : les membres socialistes de la délégation aux droits des femmes de l'Assemblée nationale préparent une proposition de loi** sur l'interruption volontaire de grossesse, qu'ils présenteront à leur groupe à la rentrée. Ce texte ne concernera pas seulement la délivrance, sans prescription médicale, de la « pilule du lendemain », mais portera aussi sur l'allongement du délai légal pour l'avortement ou bien encore sur la suppression de l'autorisation préalable pour les mineures.

■ **OPPOSITION : François Fillon, conseiller politique du RPR, a souhaité,** mercredi 5 juillet, sur RMC, que *« ceux qui ont quitté le RPR pour aller au RPF parce qu'ils voulaient défendre leur conception de l'Europe et de la nation reviennent »* au RPR.

■ **NUCLEAIRE : Dominique Voynet, ministre de l'environnement, s'est prononcée,** mercredi 5 juillet, lors d'un colloque organisé à l'Assemblée nationale, pour *« un plan national de gestion de déchets radioactifs intégrant l'ensemble des éléments, y compris les déconstructions des installations existantes ». « La sortie du nucléaire, n'est-elle pas maintenant une aspiration plus ou moins explicite des électriciens des pays développés ? »*, a-t-elle demandé.

■ **RÉGIONS : Jean-Pierre Raffarin, président DL de Poitou-Charentes, a été réélu** président de l'Association des régions de France (ARF), mercredi 5 juillet.



JUSTICE **Le premier rapport d'activité du Conseil supérieur de la magistrature dans sa composition actuelle, rendu public jeudi 6 juillet, contient de sévères critiques contre les projets de réforme engagés par Elisabeth Guigou et suspendus depuis l'échec de la réforme constitutionnelle. ● LES REPRÉSENTANTS des magistrats rejettent notamment les textes de la chancellerie sur la mobilité et la responsabilité des juges, qui pourraient *« faire peser sur les magistrats une suspicion de comportement fautif que les données objectives ne viennent pas confirmer »,* indique le rapport. ● LA POLICE JUDICIAIRE est soupçonnée par le CSM d'*« obstruction dans l'exécution d'instructions, de transmissions tardives et de rétention d'informations »* dans les dossiers d'instruction. ● LES SANCTIONS disciplinaires infligées aux magistrats sont publiées en annexe du rapport.**

Le CSM critique les projets de réforme d'Elisabeth Guigou

Dans un rapport d'activité rendu public jeudi 6 juillet, le Conseil supérieur de la magistrature manifeste son opposition aux textes de la chancellerie sur la responsabilité et la mobilité des magistrats, en panne depuis l'échec de la réforme constitutionnelle

POUR LA PREMIÈRE FOIS depuis son entrée en fonctions, en juin 1998, l'actuelle formation du Conseil supérieur de la magistrature (CSM) sort de sa réserve en rendant public, jeudi 6 juillet, son rapport d'activité. Depuis le report sine die de l'adoption de la réforme constitutionnelle, qui devait modifier la composition et les prérogatives du CSM, le Conseil a été pérennisé dans sa composition actuelle et devrait poursuivre son mandat jusqu'en 2002. Or l'actuel CSM entretient à l'occasion des relations conflictuelles avec la ministre de la justice, Elisabeth Guigou, dont il a rejeté plusieurs propositions de nominations de magistrats. Répondant aux critiques que ses choix avaient suscitées, le CSM fait part, en retour, de ses réserves sur les projets de réforme de la garde des sceaux, notamment en matière de statut ou de responsabilité des magistrats.

Dès son entrée en fonctions, le CSM avait fait entendre sa différence en refusant à de nombreuses reprises de nommer les candidats que lui soumettait la chancellerie, et notamment certains magistrats classés à gauche. Cette attitude avait provoqué la colère du Syndicat de la magistrature (SM, gauche), qui avait dénoncé l'*« arbitraire »* du Conseil et réclamé qu'il motive ses avis afin d'aboutir à une *« transparence minimale »* sur sa pratique. Mme Guigou, qui s'est engagée à respecter tous les avis, même négatifs, du Conseil, a publiquement déploré, le 22 juin, son refus de nommer Roland Kessous, membre fondateur du Syndicat de la magistrature, au poste de premier avocat général à la Cour de cassation (*Le Monde* du 26 juin).

« MOTIVER SES AVIS »

Malgré ces critiques, le CSM n'est pas disposé à changer sa pratique. Le Conseil, qui a rendu, de juin 1998 à août 1999, 27 avis défavorables sur 1 139 nominations de magistrats du siège et 15 avis défavorables sur 452 nominations de magistrats du parquet, concède qu'il *« pourrait décider, pour des raisons d'opportunité, de motiver ses avis, notamment lorsqu'il donne un avis non conforme à une proposition de nomination présentée par la chancellerie »*. Mais il ne lui a finalement *« pas paru souhaitable »* d'instaurer la motivation des avis de manière systématique, au motif qu'il *« serait alors conduit à faire apparaître des appréciations parfois péjoratives, qui risqueraient de nuire ensuite au déroulement des carrières des personnes concernées »*.

Le CSM rappelle toutefois que *« s'il dispose du droit d'empêcher une nomination du siège et d'un pouvoir équivalent pour le parquet (...), il ne peut en aucune manière substituer un projet de nomination à celui de la chancellerie »*. *« Le ministre détient le monopole de la présentation des projets de mouvement »* de la magistrature, déplore-t-il, en rappelant que la ministre de la justice, confrontée à un veto du Conseil sur une candidature qu'elle a proposée, *« demeure libre de choisir un autre magistrat, de présenter de nouveau le candidat initial, voire de ne pas pourvoir le poste »*.

Au reste, le CSM ne ménage pas ses critiques envers les projets de réformes d'Elisabeth Guigou. Ces textes, reportés sine die faute d'adoption de la réforme constitutionnelle, portaient notamment sur le statut et la mobilité des magistrats. Le CSM estime que le projet imposant aux présidents de tribunaux et aux premiers présidents de cours d'appel de changer de poste tous les cinq ans remettrait en cause le principe de l'inamovibilité des juges du siège, et n'aboutirait qu'à *« fragiliser leurs pouvoirs au sein des juridictions »*. De la même façon, le CSM regrette le manque de moyens persistant des tribunaux, en dépit de l'augmentation des budgets de la justice. *« Proclamer que la justice est indépendante,* indique le rapport, *ne peut suffire si, dans le même temps, la collectivité nationale ne lui offre pas les moyens réels de remplir toutes ses missions. »*

En matière disciplinaire, le CSM – qui rend publiques, pour la première fois, les sanctions qu'il a prononcées (*lire ci-contre*) –, se montre également très réservé envers les projets de Mme Guigou. Réagissant au débat sur la responsabilité des magistrats, présentée par la garde des sceaux comme le corollaire d'une indépendance accrue, le CSM se prononce contre tout changement du régime de leur responsabilité. Il s'oppose notamment à la création d'une *« commission nationale d'examen des plaintes des justiciables »*, qui serait *« de nature à faire peser sur les magistrats une suspicion de comportement fautif que les données objectives ne viennent pas confirmer »*. *« Au contraire,* affirme le rapport, *les informations dont le Conseil dispose, y compris dans le cadre de ses attributions disciplinaires, ne révèlent pas que le comportement des magistrats se soit dégradé. »*

« DOUBLE DÉPENDANCE DES OPJ »

Enfin, le CSM s'inquiète des relations qu'entretient la justice avec la police judiciaire. Théoriquement placés sous le contrôle des magistrats, les officiers de police judiciaire (OPJ) sont également soumis à leur propre hiérarchie – *« c'est-à-dire à toute la chaîne de commandement qui remonte jusqu'au ministre de l'intérieur »*, précisent les représentants des magistrats. *« La double dépendance des OPJ peut les conduire à transmettre des éléments d'une enquête couverte par le secret à des autorités non judiciaires »,* souligne le CSM. Le Conseil, qui a recueilli des informations à l'occasion de déplacements dans les tribunaux, n'évoque aucune affaire en particulier, mais affirme que *« les exemples ne manquent pas de lenteur ou même d'obstruction dans l'exécution d'instructions, de transmissions tardives ou, plus grave, de rétention d'informations »* par la police.

Le rapport précise néanmoins que le *« rattachement intégral »* de la police judiciaire au ministère de la justice présenterait *« plus d'inconvénients que d'avantages »*, estimant que *« la question de fond est de savoir si l'autorité judiciaire peut être indépendante quand une autre autorité, en l'espèce l'exécutif, peut intervenir »* dans les procédures judiciaires.

Cécile Prieur

Un organe de nomination et de discipline

Organe de nomination et de discipline des magistrats, le Conseil supérieur de la magistrature (CSM) a été fondé en 1946, et réformé en 1958 et en 1993. Il participe, sous forme d'avis ou de propositions, à la nomination des magistrats, exception faite des procureurs généraux. Il propose des candidats aux postes de premier président de cour d'appel et de président de tribunal. Son avis conforme est nécessaire pour la nomination des autres juges du siège – un avis simple suffit pour celles des procureurs. L'actuelle formation du CSM comprend, outre le chef de l'Etat et le garde des sceaux (président et vice-président de droit), six magistrats du parquet et six magistrats du siège, élus par leurs pairs. Tous appartiennent à l'Union syndicale des magistrats (USM). Siègent également un conseiller d'Etat et trois personnalités extérieures choisies par les présidents de la République, du Sénat et de l'Assemblée nationale.

Des sanctions plus ou moins sévères contre des magistrats fautifs

LE CSM PUBLIE, en annexe de son rapport, six des neuf décisions disciplinaires rendues en 1999, sans mentionner l'identité des magistrats sanctionnés. Voici le détail de quatre d'entre elles.

● **Magistrat en poste hors métropole,** M. X. reçut, le 12 juin 1997, trois collégiennes, qui faisaient un travail sur les droits de l'enfant. Il invita l'une d'elles à revenir le voir. M. X. a reconnu, après l'avoir nié, qu'au cours de la deuxième rencontre il avait caressé les cheveux de la jeune fille, l'avait embrassée au coin de la bouche et avait posé la main sur sa poitrine. Le parquet avait classé sans suite l'affaire. Le CSM a relevé que ces faits ont entraîné pour l'adolescente *« un trouble dont ses proches ont porté témoignage et que cette situation s'est trouvée aggravée par les dénégations initiales de M. X, qui ont contraint la jeune fille à se soumettre à une enquête judiciaire éprouvante pour elle »*.

Estimant que *« ces faits ont porté gravement atteinte à l'image de la justice »,* le CSM a infligé à M. X., le 26 mars 1999, un abaissement d'échelon.

● **Juge du siège,** Mme X., qui cherchait à se procurer un médicament anorexigène à base d'amphétamines a falsifié un imprimé à en-tête d'un hôpital. Elle a fabriqué, de mars 1996 à septembre 1997, de fausses ordonnances aux noms de médecins et de malades imaginaires. Condamnée à 5 000 francs d'amende par le tribunal correctionnel, elle a ensuite été poursuivie sur le terrain disciplinaire.

« Ces faits constituent un manquement à la probité », estime le CSM, qui l'a sanctionnée d'un abaissement d'échelon, le 2 avril 1999.

● **Procureur de la République,** Mme X. a *« omis »* de déclarer ses revenus pour les années 1994, 1995 et 1996 à l'administration fiscale et d'acquitter sa taxe d'habitation, ne répondant à aucun avis ou lettre de relance. Le CSM souligne qu'elle n'a pu *« donner une explication crédible à cette abstention persistante à se soumettre à ses obligations fiscales, se bornant à reconnaître qu'elle se sentait incapable d'affronter la réalité bien qu'elle eût totalement conscience de la gravité des faits et qu'elle disposât, à son compte en banque, de la somme nécessaire »*.

Considérant que *« l'attitude de ce magistrat révèle une absence de rigueur caractérisant un grave manquement aux devoirs de son état et portant atteinte à la crédibilité et à l'autorité »* de sa charge, le CSM lui a retiré, le 2 avril 1999, sa fonction de procureur.

● **Membre du parquet,** M. X. était poursuivi disciplinairement pour une série d'incidents constatés en 1997 : il avait parlé, lors d'une audience, à un prévenu d'un différend qui les avait opposés, sans rapport avec les faits ; tenté de fournir à un policier poursuivi pour violences volontaires des informations sur son dossier ; eu *« des gestes d'une familiarité excessive et déplacée »* à l'égard d'un mineur ; abusé de sa qualité de magistrat pour obtenir des gendarmes de ne pas lui dresser de contravention alors qu'il circulait à une vitesse excessive.

« Si chacun de ces faits, pris isolément, ne constitue pas, par lui-même, un manquement intolérable à la déontologie du magistrat, leur accumulation, sur une brève période de temps, traduit une inadaptation fondamentale de M. X. au devoir de son état », a jugé le CSM, qui a ordonné, le 9 juillet 1999, sa mise à la retraite.

C. Pr.

M. Lissouba, ancien président du Congo, poursuit un journaliste pour diffamation

HENRIK LINDELL est un journaliste en colère. Indigné de devoir s'expliquer sur un article publié le 4 novembre 1999 dans *Témoignage chrétien* dans lequel il évoque la situation dramatique de la population du Congo-Brazzaville, victime d'une guerre civile latente. Indigné surtout de devoir justifier les propos peu amènes qu'il tient envers Pascal Lissouba, ancien homme fort du régime, actuellement en exil à Londres, qualifié de président *« archicorrompu »* et *« népotiste »*. Celui-ci n'a pas apprécié, comme il n'a pas digéré les passages relatifs au rôle de sa milice dans les exactions commises contre la population civile. Henrik Lindell s'est donc retrouvé, mardi 4 juillet, devant la dix-septième chambre du tribunal correctionnel de Paris pour répondre de *« diffamation »* et d'*« offense envers un chef d'Etat étranger »*.

PROCÈS

« C'est un article engagé, reconnaît le prévenu. *Mais en aucun cas je n'ai voulu exagérer les dégâts commis ou la culpabilité manifeste des différents protagonistes, car Lissouba n'est pas seul en cause. »* Et M. Lindell d'invoquer son droit à une *« légitime révolte »* face *« au délabrement matériel, aux conditions de vie abominables et à l'extrême pauvreté de la population »* qu'il met en parallèle avec le *« grand confort »* dans lequel vit aujourd'hui M. Lissouba à Londres. *« Il a aussi un hôtel particulier à Paris,* ajoute-t-il, *et la question est de savoir comment il l'a eu »*. Le journaliste a son opinion sur la question, largement reprise par les témoins de la défense : c'est l'argent du pétrole, et singulièrement de la société Elf, qui financerait le train de vie des dirigeants congolais. *« Elf a financé la campagne électorale de Lissouba pour la présidentielle de 1992, puis lui a cédé un terrain pour que sa milice puisse s'y entraîner »,* accuse M. Lindell.

« La guerre civile a été alimentée par Elf qui a soutenu les deux factions rivales [celle du président Lissouba et celle de Denis Sassou N'Guesso, qui prendra sa place après le coup d'Etat de 1997] *»,* enchérit Noël Mamère. Le député Vert est persuadé lui aussi que M. Lissouba n'est pas le seul responsable. *« Tous les dirigeants politiques congolais ont été nourris pour mener la guerre, par un certain nombre d'entreprises qui avaient des intérêts économiques à défendre »,* explique-t-il.

« SOUS CONTRÔLE D'ELF »

Avec Claude Angeli, rédacteur en chef au *Canard enchaîné,* le tribunal, présidé par Martine Ract-Madoux, plonge plus profondément encore dans les eaux troubles de la politique française en Afrique. *« Elf verse directement de l'argent aux chefs d'Etat par l'intermédiaire des fonds de souveraineté, même quand ils ne sont plus au pouvoir,* soutient-il. *C'est Elf qui entretenait les milices de Sassou N'Guesso pendant sa traversée du désert. Le Floch-Prigent* [ancien PDG de l'entreprise] *a lui-même reconnu que le Congo était sous contrôle d'Elf. »* Le journaliste assure d'ailleurs que, durant la guerre civile, la région de Pointe noire, qui concentre l'essentiel des réserves de pétrole, *« a continué à fonctionner admirablement »*, alors que le reste du pays sombrait dans le chaos.

Absent du procès, Pascal Lissouba a fait déplacer le ban et l'arrière-ban des dignitaires de son régime déchu. Une belle brochette d'anciens ministres et de hautes personnalités, tous en exil, venus dire tout le bien qu'ils pensaient de leur ancien président et de son irréprochable régime. Parmi eux, Agathon Note, ancien président du Conseil constitutionnel, qui jure que M. Lissouba, démocratiquement élu, a *« toujours respecté la légalité constitutionnelle »*. Il est pourtant bien obligé de reconnaître que la juridiction suprême qu'il présidait et dont la création était inscrite dans la Constitution votée en mars 1992, n'a été mise en place que cinq ans plus tard. *« La seule et unique décision que le Conseil constitutionnel a prise en juillet 1997, c'est la prorogation du mandat de M. Lissouba »,* ironise Me Antoine Comte, avocat de Henrik Lindell.

Les déclarations offusquées des témoins de la partie civile ne troublent pas le substitut du procureur, François Cordier, qui préfère rendre hommage à Henrik Lindell pour la qualité de son enquête et pour lequel il réclame la relaxe.

Jugement le 19 septembre.

Acacio Pereira

Le Cneser se prononce contre le projet de diplôme unique de gynécologie-obstétrique et gynécologie médicale

LE CONSEIL NATIONAL de l'enseignement supérieur et de la recherche (Cneser) s'est prononcé, lundi 3 juillet, contre la maquette d'enseignement du nouveau DES (diplôme d'études spéciales) unique de gynécologie-obstétrique et gynécologie médicale proposé par Dominique Gillot, secrétaire d'Etat à la santé et aux handicapés. La commission scientifique et la commission permanente ont clairement exprimé leur refus, respectivement par 10 et 9 voix contre ; aucune voix ne s'est portée pour soutenir le projet. Deux membres ont refusé de voter. Ce vote du Cneser, qui ne rend que des avis consultatifs, est la conséquence logique de sa propre prise de position, le 15 mai, en faveur de deux diplômes distincts, l'un en gynécologie-obstétrique et l'autre en gynécologie médicale (*Le Monde* du 15 juin).

La formation à la spécialité de gynécologie médicale avait disparu il y a quatorze ans, pour cause d'harmonisation européenne. *« C'est une spécialité qui a accompagné et favorisé l'émancipation des femmes au sein de la société française,* explique Gisèle Jeanmaire, gynécologue à La Roche-sur-Yon (Vendée), *grâce à la maîtrise de la contraception et l'accompagnement des troubles de la sexualité du couple. Autant dire qu'il s'agit d'une régression sociale dont nous ne mesurons pas encore aujourd'hui toute l'ampleur. »* La gynécologie-obstétrique est seule depuis à être enseignée et sanctionnée par un diplôme. Il s'agit d'une discipline chirurgicale dont le domaine d'application comporte les accouchements et la chirurgie gynécologique. La spécialité médicale, quant à elle, traite les problèmes hormonaux féminins, depuis la puberté jusqu'à la ménopause, la fécondité, la contraception, la prévention des cancers gynécologiques, cancers du sein et cancers de l'utérus et des ovaires.

Le rôle majeur joué par les gynécologues médicaux dans la prévention de la stérilité et des cancers était destiné à disparaître du simple fait du vieillissement des spécialistes. Pourtant, font valoir les défenseurs de la spécialité, le bilan de leur action en termes de santé publique est excellent, plaçant la France dans les tout premiers rangs pour la survie aux cancers gynécologiques et la faible fréquence des hystérectomies (13 %), qui sont dans les autres pays développés subies par plus de 50 % des femmes.

Plus d'un million de signatures ont été recueillies au bas de la pétition « Touche pas à mon gynéco »

Devant cette disparition programmée, des gynécologues et des groupes de femmes ont créé, en 1997, le Comité de défense de la gynécologie médicale (CDGM). Après trois ans d'une mobilisation partie d'Albi, le CDGM a recueilli plus d'un million de signatures au bas de sa pétition « Touche pas à mon gynéco », réclamant le rétablissement d'un enseignement et d'un diplôme autonomes de gynécologie médicale. Il a, en outre, organisé une manifestation qui a rassemblé des milliers de personnes à Paris, le 25 mars 2000, et montré ainsi la volonté des femmes de continuer à être suivies et soignées par leur gynécologue.

Le 13 juin, Mme Gillot avait annoncé le rétablissement de la spécialité de gynécologie médicale et a présenté la maquette d'un nouveau DES, commun aux spécialités de gynécologie-obstétrique et de gynécologie médicale. Les propositions du ministère ont satisfait la Fédération nationale des collèges de gynécologie médicale et la Société française de gynécologie, mais n'ont pas entraîné l'adhésion du CDGM. Celui-ci a donné son accord sur le contenu des maquettes d'enseignement, mais maintient que *« seul un diplôme spécifique de gynécologie médicale garantira son existence à long terme et mettra enfin cette spécialité à l'abri des rivalités »*.

Le CDGM réclame donc toujours deux diplômes distincts de gynécologie-obstétrique et de gynécologie médicale. C'est, selon le Comité, le seul moyen de garantir la mise en place et le maintien des postes hospitaliers et universitaires nécessaires au déploiement de la nouvelle spécialité. Les craintes sont justifiées par le fait que les gynécologues-obstétriciens ne veulent pas de cette autonomisation de la spécialité médicale et freinent sa mise en place. L'avis négatif du Cneser démontre que l'organe consultatif a lui aussi été sensible à ces arguments.

Elisabeth Bursaux

Les autorités sanitaires européennes réclament le retrait des vaccins contenant du mercure

Cette mesure de précaution vise principalement l'immunisation des nourrissons contre l'hépatite B

L'Agence européenne d'évaluation des médicaments a recommandé, mardi 4 juillet, que les vaccins contenant des composés de mercure ne soient plus utilisés chez les nourrissons et les jeunes enfants. Cette mesure, visant à prévenir d'éventuels risques neurologiques, concerne principalement l'immunisation contre l'hépatite B. Deux des trois vaccins commercialisés en France contiennent actuellement un dérivé du mercure.

L'AGENCE européenne d'évaluation des médicaments a annoncé, mardi 4 juillet à Londres, que seuls les vaccins ne contenant pas de composé à base de mercure devaient dorénavant être utilisés chez les nourrissons et les jeunes enfants. Le même jour, l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé (Afssaps) a fait savoir qu'elle s'associait aux décisions de l'Agence européenne ; décisions qui devraient, en pratique, conduire à l'arrêt de l'utilisation de deux des trois vaccins protecteurs contre l'hépatite virale de type B actuellement commercialisés en France, ainsi que de sept vaccins antigrippaux.

La molécule incriminée, parce que potentiellement toxique, est le thiomersal (ou mercurothiolate sodique), un composé contenant du mercure et utilisé depuis plus de vingt ans, en tant que produit conservateur, par l'industrie pharmaceutique dans la composition de certains médicaments et vaccins. *« Aux Etats-Unis, afin d'étudier l'éventuelle toxicité des faibles doses de mercure apportées par le thiomersal contenu dans certains vaccins, les Centers for Disease Control and Prevention ont coordonné la réalisation de deux études épidémiologiques visant à rechercher l'existence d'une association entre la dose cumulée de mercure apportée par les vaccins aux nourrissons dans les six premiers mois de vie et la survenue d'atteintes neurologiques et rénales*, précise-t-on auprès de l'Afssaps. *Les observations rapportées dans ces études n'ont pas permis de conclure à l'existence d'un risque associé au thiomersal, et de nouvelles études sont nécessaires. »*

On souligne d'autre part, auprès de l'Agence européenne du médicament, avoir demandé il y a un an déjà, aux responsables de l'industrie pharmaceutique concernés, de travailler au retrait du thiomersal dans les préparations vaccinales et de soumettre un plan d'action permettant d'atteindre au plus vite cet objectif.

Des vaccins antigrippaux aussi concernés

Outre les deux vaccins protecteurs contre l'hépatite virale de type B (Engerix B 10, HBVAX DNA), six vaccins antigrippaux commercialisés en France contiennent du thiomersal et devraient, à ce titre, ne plus être utilisés. Il s'agit du Vaxigrip enfant, du Vaxigrip et du Mutagrip (Aventis Pasteur MSD), du Fluarix (Smithkline Beecham), de l'Immugrip (laboratoires Pierre Fabre), de l'Influvac (laboratoires Solvay Pharma). D'autre part, le vaccin antigrippal Fluvirine (laboratoires Evans Medical) contient des *« traces »* de mercure, un élément qui n'est pas mentionné dans le dictionnaire Vidal des médicaments. De tous les vaccins antigrippaux commercialisés en France seul le Previgrip (laboratoires Cassenne) est fabriqué sans mercurothiolate sodique.

La vaccination antigrippale est fort peu mise en œuvre dans les deux premières années de la vie, à l'exception des enfants souffrant de certaines maladies de longue durée et qui, à ce titre doivent être protégés contre cette infection virale saisonnière.

A la même époque, l'agence européenne avait également recommandé aux autorités sanitaires *« l'utilisation de vaccins sans thiomersal, quand ces derniers étaient disponibles, pour la vaccination des nouveau-nés »*. Quoique n'ayant pas permis de conclure d'un point de vue scientifique, les études épidémiologiques américaines concernant la possible nocivité de doses cumulées de mercure administrées, *via* les vaccins, aux nourrissons ont conduit les autorités sanitaires européennes à prendre publiquement position.

En pratique, c'est la vaccination contre l'hépatite virale de type B qui est la plus visée. Cette vaccination est en effet officiellement recommandée chez tous les nourrissons à partir de l'âge de deux mois, et deux des trois vaccins commercialisés en France contiennent du thiomersal (à hauteur de 25 microgrammes par dose de 0,5 ml). Il s'agit de l'Engerix B10 (de la firme SmithKline Beecham) et de l'HBVAX DNA (d'Aventis Pasteur MSD). Seul le Genhevac B Pasteur ne comporte pas, dans sa composition, de mercure.

« Les modalités pratiques des vaccinations des nourrissons aux Etats-Unis, où il n'existe pas de combinaison vaccinale, peuvent conduire à des expositions plus importantes de composés contenant du mercure dans les six premiers mois de la vie, a expliqué au *Monde* le docteur Benoît Soubeyrand, directeur médical d'Aventis Pasteur MSD. *En France, les différentes associations vaccinales protégeant en même temps contre la diphtérie, le tétanos, la poliomyélite et l'infection à* hæmophilus influenzæ b *ne contiennent pas de mercure, et les doses contenues dans les seuls vaccins contre l'hépatite B sont, et de très loin, inférieures au seuil pouvant être considéré comme susceptible d'induire des pathologies. »*

Les multinationales Aventis Pasteur MSD et SmithKline Beecham ont d'ores et déjà mis au point des vaccins anti-hépatite B *thiomersal-free* (« sans thiomersal ») qui viennent d'être autorisés à la commercialisation aux Etats-Unis. Ces deux firmes ont également déposé auprès de l'Agence européenne du médicament des demandes en ce sens. A Londres – où l'on est prêt à accorder une autorisation de commercialisation au terme d'une procédure accélérée –, on estime toutefois que les deux géants pharmaceutiques, qui ont une nouvelle fois privilégié le marché américain, n'ont pas les moyens d'assurer une production suffisante à l'échelon européen.

Tous ces éléments surviennent alors que le vaccin contre l'hépatite B est, depuis quelques années, au centre d'une controverse grandissante en France quant à son innocuité, à tel point qu'il n'est plus utilisé, en dépit des recommandations officielles, que sur un nourrisson sur quatre (*Le Monde* daté du 4-5 juin). Aussi les responsables sanitaires français redoutent-ils que la nouvelle mesure, prise au titre du principe de précaution, n'amplifie rapidement les réactions de méfiance vis-à-vis d'une méthode préventive qui a fait la preuve de son efficacité.

Jean-Yves Nau

Bavure : deux policiers condamnés à sept mois avec sursis

LE TRIBUNAL de grande instance de Lille a condamné, mercredi 5juillet, Laurent Wattel et Albert de Coster, policiers de la brigade anticriminalité (BAC) de Tourcoing (Nord), à sept mois de prison avec sursis pour *« homicide involontaire »*. Sidney Manoka, jeune boxeur amateur zaïrois, était mort *« asphyxié par compression thoracique »* lors de son interpellation, en novembre 1998 dans les rues de Mouvaux. Les deux policiers, comme leurs trois collègues qui avaient comparu devant le tribunal (*Le Monde* du 27 avril), ont été relaxés des poursuites de *« non assistance à personne en danger »*. Le parquet avait requis des peines de dix à douze mois de prison avec sursis. La famille de la victime et les associations qui s'étaient portées partie civile ont protesté contre la légèreté des peines prononcées.– (*Corresp.*)

DÉPÊCHES

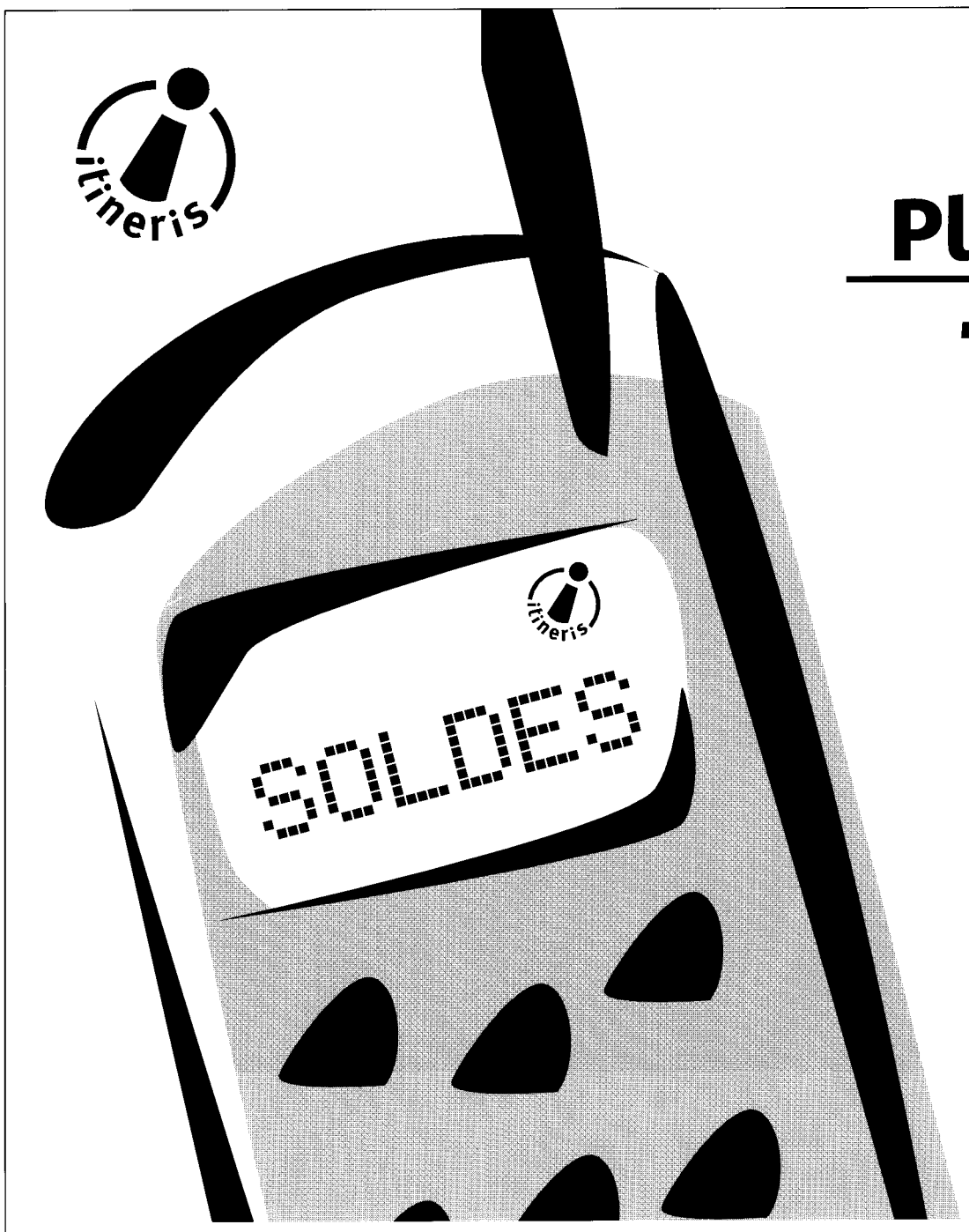
■ **ÉDUCATION : Jack Lang, ministre de l'éducation nationale, et Dominique Gillot, secrétaire d'Etat à la santé et aux handicapés,** ont annoncé, mercredi 5 juillet, un *« plan d'action »* pour améliorer la prise en charge des enfants atteints de troubles du langage. Il s'appuiera sur les recommandations d'un rapport consacré à *« l'enfant dysphasique et l'enfant dyslexique »*, rendu public par les deux ministres. Selon cette étude, *« environ 1 % des enfants présentent des troubles sévères du langage oral et environ 4 à 5 % présentent de grandes difficultés du langage écrit »*. Pour combler le retard de la France dans la prise en compte de ce public, le rapport préconise un diagnostic dès la maternelle, une formation des enseignants, une meilleure information des familles.

■ **JUSTICE : écroué depuis le 10 avril pour « assassinat et viol » après la mort de la petite Océane,** noyée à Pamiers (Ariège), Pascal Forki a été remis en liberté, jeudi 6 juillet, par la chambre d'accusation de la cour d'appel de Toulouse. Le parquet général avait constaté *« l'absence de charge »* contre M. Forki. Un rapport d'autopsie conclut à une mort par hydrocution et à l'inexistence de traces de violences sexuelles sur le corps d'Océane, à l'inverse des premières constatations médicales. Mis en cause par la mère de l'enfant (*Le Monde* du 13 avril), M. Forki a toujours contesté l'accusation.

■ **Nicolas Bouygues a été condamné à trente mois de prison, dont dix mois ferme, pour *« faux et usage de faux »*,** mercredi 5 juillet, par le tribunal correctionnel de Paris. Il était poursuivi en qualité de PDG de l'entreprise de bâtiment Cico-Holding, pour avoir acquitté des fausses factures d'un montant de 17 millions de francs, au début des années 90. Egalement condamné à 300 000 francs d'amende, il doit purger sa peine de prison selon le régime de la semi-liberté.

■ **Le parquet préconise le renvoi de Roland Dumas devant le tribunal dans l'affaire des statuettes antiques** achetées par Christine Deviers-Joncour, son ancienne compagne, avec l'argent du groupe Elf. Si les juges d'instruction suivent ces réquisitions, ce dossier sera joint à celui pour lequel M. Dumas, M^me^ Deviers-Joncour et cinq autres prévenus doivent être jugés par le tribunal correctionnel de Paris et dont le procès, prévu pour le 19 juin, a été reporté en raison de l'état de santé de l'ancien président du Conseil constitutionnel (*Le Monde* du 21 juin).

■ **PRISONS : Patrick Marest, délégué national de l'Observatoire international des prisons (OIP),** estime, après les rapports des commissions d'enquête du Sénat et de l'Assemblée nationale (*Le Monde* du 6 juillet), qu'*« en quatre mois, les parlementaires ont pris la mesure de la situation, alors qu'en trois ans, M^me^ Guigou n'a jamais fait de la prison une priorité »*. L'OIP demande la création d'un secrétariat d'Etat à la condition pénitentiaire.



Plus tard, ce sera trop tard !

Les soldes sur les mobiles c'est maintenant dans votre Agence France Télécom.

Début des soldes : **24 juin** pour le département 80 - **26 juin** pour les départements 43 et 95 - **27 juin** pour les départements 02, 08, 10, 14, 16, 21, 27, 28, 35, 37, 41, 45, 50, 51, 52, 53, 58, 59, 60, 61, 62, 71, 72, 75, 76, 77, 78, 79, 86, 87, 88, 89, 91, 92, 93, 94 - **28 juin** pour les départements 54, 55, 57 - **30 juin** pour les départements 18, 19 - **1er juillet** pour les départements 01, 03, 07, 09, 11, 12, 15, 22, 24, 25, 26, 29, 31, 32, 33, 34, 36, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 46, 47, 49, 56, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 73, 74, 81, 82, 85, 90 - **5 juillet** pour le département 30 - **7 juillet** pour les départements 04, 13, 23, 84 - **8 juillet** pour le département 05 - **10 juillet** pour les départements 17 et 48 - **15 juillet** pour les départements 02B, 06, 83 - **22 juillet** pour le département 02A.
Offre valable sous réserve de l'achat d'un StarTac 85, Motorola CD 930, Bosch 909 DB, Nokia 5110 ou Samsung SGH 2100 et sous réserve de la souscription concomitante à un forfait Itineris d'une durée minimum de 12 mois (hors abonnement Itineris à 49 FTTC/mois). Forfaits de communications en France métropolitaine hors numéros spéciaux, dans la zone de couverture du service.

& france telecom bienvenue dans la vie.com

France Télécom SA au capital de 4 098 463 604 € - 380 129 866 RCS Paris Leo Burnett

Le Monde des
DEBATS
ÉTÉ 2000
Spécial
Littérature
François Bon, Geneviève Brisac,
Michel Crépu, Marc Dachy,
Jacques Jouet, Éric Neuhoff,
Jean d'Ormesson, Daniel Pennac,
Henri Raczymow,
Tiphaine Samoyault

N'oublions pas le sida
Claudine Herzlich, Arnaud Marty-Lavauzelle,
Alfred Spira/Patrick Verspieren
L'Europe se réveille
Jacques Delors, Geoffrey Howe,
Michel Barnier, Jérôme Vignon
Jeffrey Alexander,
critique théorique de P. Bourdieu
Michel Wieviorka
Les journalistes, l'Audimat
et la démocratie
Philippe Lefait/Cyril Lemieux
Le climat modifié
Philippe Courtier/Gérard Mégie,
Benjamin Dessus, Hervé Le Treut
Mensuel.
En vente 25 F chez votre marchand de journaux

Je m'abonne au *Monde des Débats* :

❑ M. ❑ Mme ❑ Mlle
Nom : Prénom :
Adresse :
Ville : Code postal :
Tél. : Fax :
EC16

❑ 1 an (11 numéros) pour 209 F, au lieu de 275 F (prix au numéro).
Je bénéficie d'une réduction exceptionnelle de 22 %.
Étranger : 269 F TTC (40,90 euros).

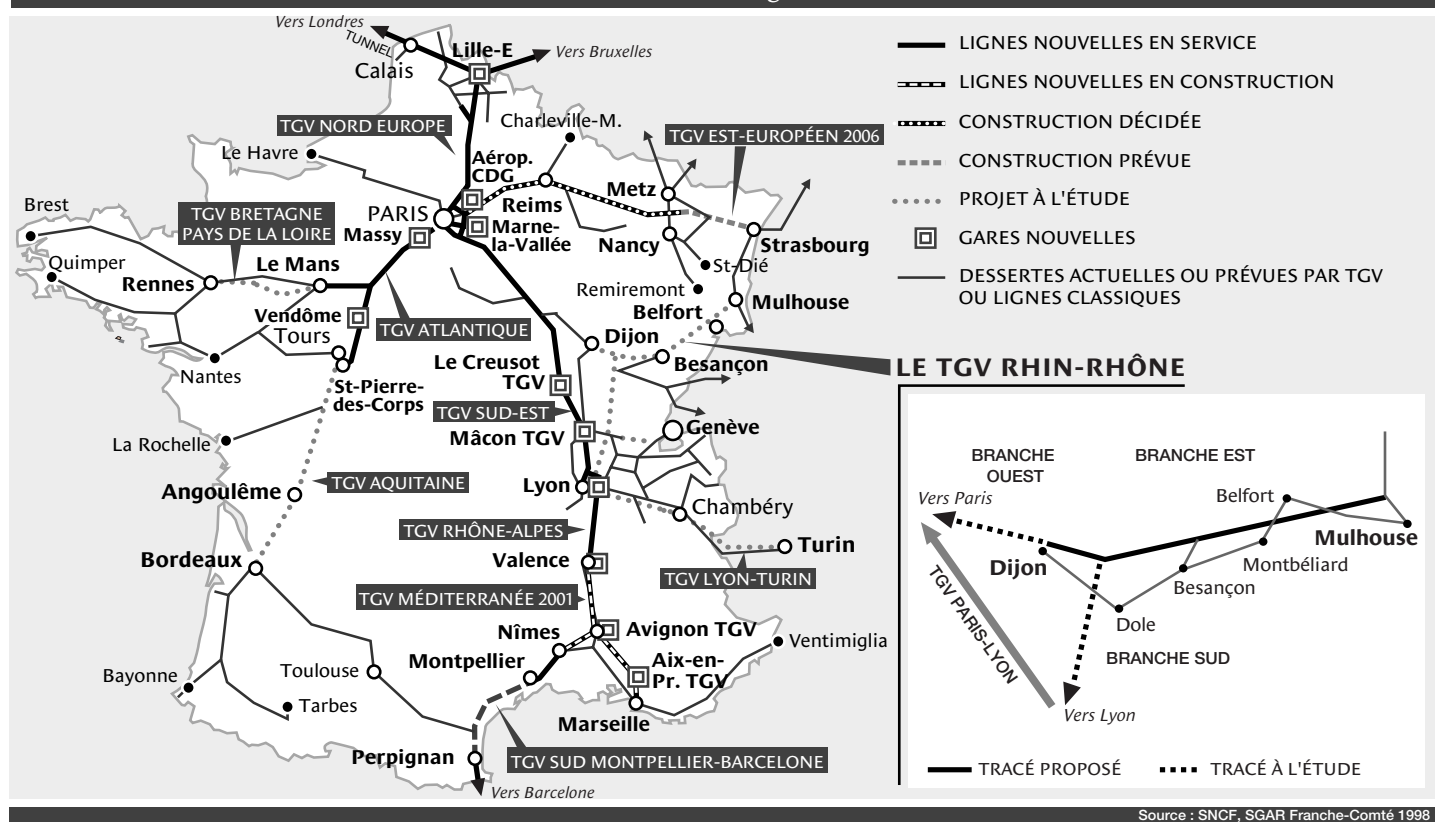
❑ Je joins mon règlement par chèque bancaire
ou postal à l'ordre de : *Le Monde des Débats*
Service Abonnements
70, rue Compans 75019 Paris. Tél. 01 44 84 85 00

Date d'expiration :
❑ Je règle par carte bancaire n° :
❑ Je souhaite recevoir une facture acquittée.
Date et signature :

Conformément à la « Loi informatique et Libertés », vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

TGV Rhin-Rhône : la bataille Dole-Belfort

Le choix du tracé de cette liaison à grande vitesse en Franche-Comté oppose deux villes et deux membres du gouvernement : Dominique Voynet et Jean-Pierre Chevènement



Source : SNCF, SGAR Franche-Comté 1998

DOLE
de nos envoyés spéciaux

Ce soir du 25 mai, Dominique Voynet, défendant devant le Sénat la loi sur la chasse, n'était donc pas dans sa bonne ville de Dole pour participer au débat public sur la réalisation de la branche sud du TGV Rhin-Rhône. La ministre de l'aménagement du territoire et de l'environnement avait déjà eu l'occasion de rappeler sa position une dizaine de jours plus tôt à Besançon, lors d'une réunion du même type : *« Nous voulons des gares dans les villes, là où sont les clients et les connexions avec le réseau régional. »* Et Didier Chateau, conseiller municipal (Verts) de Dole, était dans la salle des fêtes de la sous-préfecture du Jura pour rappeler l'opposition de sa chef de file au projet concocté par le Réseau ferré de France (RFF) : *« Il est nécessaire de réexaminer le schéma présenté de sorte qu'il soit à la hauteur d'un aménagement du territoire cohérent. »*

Le débat ne date pas d'aujourd'hui. Le TGV Rhin-Rhône devrait comporter deux branches. L'une reliera Mulhouse à Dijon et desservira notamment Belfort, ville d'attache de Jean-Pierre Chevènement. L'autre rejoindra Lyon. Mais dans les deux cas, Dole ne bénéficiera pas du train à grande vitesse. A l'automne 1998, alors que le ministre de l'intérieur se trouve en réanimation à l'hôpital du Val-de-Grâce, Mme Voynet intervient auprès de Jean-Claude Gayssot, ministre de l'équipement et des transports, pour qu'il exclue Trans Europe TGV du comité de pilotage. Cette association a été créée par M. Chevènement et est présidée par le socialiste Jean-Marie Bockel, député et maire de Mulhouse. *« Elle a fait fort »*, commentait à l'époque Pierre Moscovici, ministre délégué aux affaires européennes. *« C'est un coup de poignard dans le dos »*, hurlait Christian Proust (Mouvement des citoyens), président du conseil général du Territoire de Belfort.

Mais malgré ses efforts, comme le parrainage d'un collectif visant à remettre en question le tracé retenu, la ministre perd une première bataille, elle qui voulait que ne soit pas envisagé un tronçon allant au-delà de Besançon. Autrement dit, que le reste du dossier soit gelé en attendant des jours meilleurs. Le 5 juillet 1999, M. Gayssot retient la solution proposée par le comité de pilotage qui consiste à réaliser une première tranche entre Petit-Croix (Territoire-de-Belfort) et Auxonne (Côte-d'Or). L'enquête d'utilité publique, qui se termine le 29 juillet prochain, pourrait permettre de trancher la question d'ici à la fin 2001.

« GARE-BETTERAVE »

La perspective de réaliser une branche sud du TGV Rhin-Rhône a relancé la polémique. Claude Martinand, président de RFF, l'homme par lequel tous les malheurs de Mme Voynet arrivent, lance l'idée d'ouvrir une voie en direction de Lyon via la Bresse. Pour répondre aux objectifs de rentabilité et du gouvernement – doubler le fret ferroviaire en dix ans –, il veut aussi assigner à cette ligne le transport de marchandises entre le nord et le sud de l'Europe, avec une variante vers l'Italie dans le cadre du projet de liaison par rail Lyon-Turin. Comme le stipule la loi Barnier du 2 février 1995, est créée une commission particulière du débat public sur la branche sud.

La réunion de Dole, où M. Proust, proche de M. Chevènement, a dû affronter une *bronca* du public, a montré combien les municipales interfèrent dans ce dossier qui oppose des membres du gouvernement. Du côté de M. Chevènement, se trouve M. Moscovici qui est engagé dans la conquête de la cité de Montbéliard (Doubs). Il y a aussi Yves Colmou, qui convoite Lons-le-Saunier (Jura) et qui, en attendant, est directeur de cabinet de Daniel Vaillant, ministre des relations avec le Parlement. De l'autre, Mme Voynet qui vise Dole. Paradoxalement, elle trouve ses principaux alliés dans le camp adverse : l'actuel maire, Gilbert Barbier (UDF), demande de *« geler pendant quelque temps le projet dans le triangle Besançon-Dole-Dijon »*. M. Barbier a même brandi la menace d'un recours contre la déclaration d'utilité publique pour la liaison Mulhouse-Dijon que pourrait prendre le gouvernement dans les dix-huit prochains mois.

En substance, l'argument des Dolois, qui ont peur d'être les laissés-pour-compte, est de réclamer que le TGV passe par la gare actuelle de la ville. Or, en raison du passage du fret sur la voie envisagée, le RFF a prévu de construire une nouvelle gare, quelques kilomètres à l'ouest de la cité jurassienne. Les Dolois dénoncent cette *« gare-betterave »*. Pour faire bonne mesure, ils ont aussi dénoncé une autre gare, prévue au nord de la ville, pour Besançon. Ici, l'argument est financier. *« Faire passer le TGV au centre de Besançon engendra un coût supplémentaire de 2 à 3 milliards de francs, dû notamment à la nécessité de percer un tunnel »*, commente Claude Guéant, préfet de région de Franche-Comté.

ATTENDRE LES MUNICIPALES

Le président de RFF, M. Martinand, n'a pas manqué de relever qu'il avait compris que Mme Voynet était *« contre le transport des marchandises par voie ferrée »*. Afin de mettre les choses bien en place, le président de RFF a affirmé sur un ton solennel : *« Il ne peut y avoir de branche sud sans la liaison Mulhouse-Dijon. »* Et le préfet a rappelé que *« sans marchandises, il n'y aura pas de branche sud »*.

M. Martinand est décidé à revenir à Dole pour dissiper les *« incompréhensions »*. Le préfet de région, quant à lui, se veut optimiste : *« Après les municipales, nous entrerons dans une phase plus constructive. »* En attendant, la région Franche-Comté a voté le 27 juin sa contribution à la réalisation de la branche allant vers l'Est malgré l'opposition de Gérard Bailly, président (RPR) du conseil général du Jura.

Marcel Scotto
et Jean-Pierre Tenoux

La commune de Mesquer demande des dédommagements à TotalFina

NANTES
de notre correspondant

Le fioul que transportait l'*Erika* est-il un déchet ? Sur les plages de la côte atlantique souillées par la marée noire, la question a de quoi faire hausser les épaules. Devant le tribunal de commerce de Saint-Nazaire, mercredi 5 juillet, elle a pris une tournure juridique lourde de conséquences potentielles pour TotalFina. La commune de Mesquer (Loire-Atlantique) demande à la compagnie pétrolière de lui rembourser les 454 000 francs de dépenses liés au nettoyage de ses plages.

La thèse des avocats de Mesquer, Corinne Lepage, ancienne ministre de l'environnement, et Christian Huglo, délaisse l'application du droit maritime international au profit du droit français de l'environnement. Si la Civil Liability Convention (CLC), signée en 1969, attribue la responsabilité d'une pollution maritime au seul transporteur du produit, et si, en cas de marée noire, l'indemnisation du préjudice est mutualisée par le biais du Fonds international d'indemnisation pour les dommages dus à la pollution par les hydrocarbures (Fipol), la loi française du 15 juillet 1975 fait remonter cette responsabilité au *« producteur des produits générateurs des déchets »* jusqu'à ce qu'ils soient confiés à un établissement habilité à les traiter.

UNE DÉCISION ATTENDUE

Le principe pollueur-payeur de ce texte obligerait donc TotalFina à financer les travaux de nettoyage et de remise en état des côtes. Les deux avocats estiment par ailleurs que le Fipol *« n'aura pas assez d'argent et mettra des années à payer »*. L'application de la loi de 1975 apporterait, selon eux, une solution nouvelle et radicale à la fois plus efficace et plus juste. Toutes les collectivités publiques concernées attendent la décision du tribunal de Saint-Nazaire pour s'engager sur la même voie si Mesquer obtient gain de cause.

Les avocats de TotalFina ont dénoncé *« la fiction juridique et la cosmogonie mentale »* que constitue, à leurs yeux, la thèse de Mesquer. Pour Me Jean-Pierre Boivin, le fioul de l'*Erika* est parfaitement identifié par le droit français et international comme un *« produit manufacturé »*, utilisé, par exemple, par les centrales électriques thermiques, telle celle de Cordemais, à quelques kilomètres de Saint-Nazaire.

Selon eux, il n'a rien à voir, au plan scientifique, avec un déchet ou alors *« la moitié des produits issus du raffinage du pétrole en seraient également »*. Brocardé comme un *« non-sens technique, juridique et économique »*, la qualification du fioul de l'*Erika* de déchet n'entraînerait, de toute façon, pas la mise en œuvre de la loi de 1975, faute de décret d'application concernant ce produit, ajoute l'avocat. La mise en cause directe de TotalFina contredirait également le droit maritime international, que la France est tenue et a intérêt à appliquer. La convention de 1969 a fait du transporteur le responsable *« parce qu'il est plus facile à identifier qu'un trader domicilié aux Bahamas achetant et revendant une cargaison de pétrole au cours de son transport »*, estime-t-il. Selon les avocats de TotalFina, le système actuel d'indemnisation marche bien : *« Aucune lacune n'est à combler par la jurisprudence. »* Réponse du tribunal le 8 novembre.

Dominique Luneau

« Erika » : les victimes indemnisées à 50 %

Réuni à Londres, mercredi 5 juillet, le Fonds international d'indemnisation pour les dommages dus à la pollution par les hydrocarbures (Fipol) a décidé de rembourser pour l'instant à 50 % les dommages causés par la marée noire de l'*Erika*, alors que la France évalue entre 800 millions et 1,5 milliard de francs les pertes du seul secteur touristique (*Le Monde* du 5 juillet). Le taux d'indemnisation définitif sera *« fixé à l'automne »*, une fois connus les dommages réels subis par les professionnels du tourisme à l'issue de la saison, a-t-on expliqué à Paris dans l'entourage du ministre des affaires étrangères, Hubert Védrine. Le Fipol dispose d'une enveloppe maximale d'indemnisation de 1,2 milliard de francs (183 millions d'euros), financée essentiellement par les contributions des compagnies pétrolières des 44 pays membres.

Naissances

M. et Mme Dominique NAUDIN,
M. et Mme Christian TESSIER,
Mathieu et Yannick NAUDIN,
ont la très grande joie d'annoncer la naissance de leur petit-fils et fils,

Malo.

Le 22 juin 2000, à La Rochelle.

15, rue du Collège,
17000 La Rochelle.

Anniversaires de naissance

Barbouze,
Sainte-Nitouche,
Emilien,
Rose-Marie,
souhaitent à

Maurice

un heureux anniversaire.

Mariages

M. et Mme Bernard RASCLARD
sont heureux de faire part du mariage de leur fils

Vincent
avec
Mlle Sandra CARRONDO.

La célébration religieuse a eu lieu le samedi 1er juillet 2000, en l'église Saint-Etienne de Roanne.

Clos Génissieux,
106, allée des Centaurées,
38330 Saint-Ismier (Grenoble).

Pacs

– Paris.

Pascale DUFLOT
et
Bertrand BOTINEAU

sont heureux de faire part de leur pacs, conclu le 30 juin 2000.

Décès

– Dominique et Danièle Mars,
leurs enfants,
Marie-Christine et Daniel Liardon,
leurs enfants et petits-enfants,
Rosette Lienhart,
ont la douleur de faire part du décès de leur mère, belle-mère, grand-mère, arrière-grand-mère et amie très chère,

Gil,
vicomtesse d'ARTOIS,

survenu le 3 juillet 2000.

Les obsèques seront célébrées à Biarritz, en l'église Sainte-Eugénie, le samedi 8 juillet, à 9 h 15.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

– Claire Guinier,
son épouse,
Nicole et Etienne-Alain Hubert,
ses enfants,
Agnès et Guillaume Pezzana,
Denis Hubert,
ses petits-enfants,
Sarah, Chloé et Judith Pezzana,
ses arrière-petites-filles,
Elisabeth et René Heitz,
sa sœur et son beau-frère,
ont la douleur de faire part du décès de

André GUINIER,
professeur honoraire
à l'université Paris-Sud,
membre de l'Académie des sciences,

survenu le 3 juillet 2000.

87, avenue Denfert-Rochereau,
75014 Paris.
104, boulevard Arago,
75014 Paris.

– Le président,
Le vice-président,
Les secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences,
ont la tristesse de faire part du décès à Paris, le 3 juillet 2000, de leur confrère

André GUINIER,
membre de la section de physique
de l'Académie des sciences,
professeur émérite
à l'université Paris-Sud-Orsay.

Il a consacré son œuvre scientifique à l'étude des solides par la diffraction et la diffusion des rayons X. On lui doit des perfectionnements devenus classiques à ces techniques, pour les poudres, les suspensions colloïdales ou les molécules. Il a appliqué avec succès ces méthodes à l'étude d'alliages métalliques et de cristaux imparfaits. Ses travaux lui ont valu des prix scientifiques français, allemands et suédois. Il a présidé l'Union internationale de cristallographie, et a créé et dirigé pendant six ans la Délégation aux relations internationales de l'Académie des sciences.

– Le président de la Société française de physique
a la tristesse de faire part du décès, le 3 juillet 2000, du

professeur André GUINIER,
éminent physicien
spécialiste des rayons X
et de la matière condensée,
membre de l'Institut,
ancien président de la Société
et fondateur du prix
Jeune Chercheur-Daniel Guinier.

La Société française de physique s'associe à la douleur de sa famille.

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde *», sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.*

– Les amis de Robert et Hertha Liebknecht
ont la douleur de faire part du décès, le 27 juin 2000, à son domicile de

Hertha LIEBKNECHT,
née **GOLDSTEIN,**

à l'âge de quatre-vingt-seize ans.

L'incinération a eu lieu le 30 juin.
Ses cendres rejoindront celles de son mari, à Friedrichsfelde, à Berlin.

Nos pensées iront toujours vers une amie qui nous a beaucoup apporté sur le plan personnel et qui nous a fait connaître une grande tradition européenne internationaliste.

Lise MASQUILLIER

s'est éteinte dans sa soixante-quinzième année.

Nous lui dirons adieu le vendredi 7 juillet 2000, à 16 h 30, au cimetière de Nemours (Seine-et-Marne).

Cet avis tient lieu de faire-part.

Famille Geay,
2, rue Gensoul,
69110 Sainte-Foy-lès-Lyon.

– Le Seigneur a accueilli dans sa Lumière

M. Paul PESCHETEAU,
commissaire-priseur honoraire,
officier de la Légion d'honneur,
chevalier de l'ordre national du Mérite,

endormi dans sa Paix, le 5 juillet 2000, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, muni des Sacrements de l'église.

M. et Mme Dominique Libert,
M. et Mme Henry Badin,
ses enfants,
Laurence et Bernard Mouterde,
Constance, Paul et Vincent,
Olivier Libert,
Nicolas Badin et Caroline Rostang,
Xavier Badin et Emmanuelle Marsault,
sa fiancée,
Brice Badin,
ses petits-enfants et arrière-petits-enfants,
vous invitent à partager leur Espérance en la Résurrection en participant à la célébration eucharistique qui aura lieu le samedi 8 juillet, à 9 heures, en l'église Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, Paris-4e, suivie de l'inhumation au cimetière d'Ardes-sur-Couze (Puy-de-Dôme).

Ils rappellent à votre souvenir pour les associer dans votre prière, son épouse,

Mme Paul PESCHETEAU,
née **Jeanne VIGIER.**

Ni fleurs ni couronnes.

– Mme Suzanne Pierron Rio,
son épouse,
Michel et Brigitte Pierron,
Olivier et Laurence Pierron,
Claude et Jean-Loup Archambeaud,
Laurence et Bruno Bouchard,
François Pierron,
ses enfants,
Edouard, Quentin, Thibault, Amélie, Marguerite, Constance, Hugues, Benoît, François, Claire, Justine, Arthur, Alix et Eliott,
ses petits-enfants,
Toute sa famille et ses amis,
ont la tristesse de faire part du décès de

Gilbert PIERRON,

survenu à Seurre, le 5 juillet 2000, à l'âge de soixante-treize ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le samedi 8 juillet, à 9 heures, en l'église Saint-Martin de Seurre, suivie de l'inhumation au cimetière.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Mme Suzanne Pierron,
18, rue du Faubourg-Saint-Georges,
21250 Seurre.

– Aix-en-Provence. Paris.

Emmanuel Pignault,
son époux,
M. et Mme Stéphane Gonzalez
et leur fille Hélène,
ses enfants et petite-fille,
Simone Bourlard,
sa sœur,
Les familles parentes et alliées
font part du décès de

Claude-Marie PIGNAULT,
née **COLLIN,**

survenu le 3 juillet 2000.

Priez pour elle.

Les obsèques ont eu lieu le jeudi 6 juillet.

– Mme Jacques Raynaut,
sa femme,
Mlle Emmanuelle Raynaut,
sa fille,
M. et Mme Claude Raynaut,
son frère et sa belle-sœur,
M. Philippe Metello,
son neveu,
Toute sa famille,
ont la douleur de faire part du décès de

Jacques RAYNAUT,
neuropsychiatre, psychanalyste,

le 26 juin 2000.

Les obsèques ont eu lieu le 30 juin, à Bordeaux, dans l'intimité familiale.
Une cérémonie sera organisée en sa mémoire en septembre, à Paris.

17, rue Etienne-Marcel,
75001 Paris.
19, rue Pedroni,
33000 Bordeaux.

– L'Institut national de la statistique et des études économiques
a la tristesse de faire part du décès de

Jean RIPERT,
directeur général de 1967 à 1974.

Le directeur général,
L'ensemble du personnel, actif et retraité,
adressent à son épouse, ses enfants et à sa famille leurs plus sincères condoléances.

(*Le Monde* du 5 juillet.)

– Mme Valentine Rozan,
son épouse,
M. Maurice Salmon,
son neveu,
ont la grande peine de faire part du décès, le lundi 19 juin 2000, à l'âge de quatre-vingt-dix ans de

M. Calixte ROZAN,
magistrat,
chevalier de la Légion d'honneur,
officier du Mérite national.

1, rue Métropole,
05200 Embrun.

– Ses enfants et sa famille,
ont la tristesse de faire part du décès du

docteur Georges VERROUST,

le 5 juillet 2000, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Les obsèques seront célébrées en l'église Saint-Jean-Baptiste de Sceaux (Hauts-de-Seine), le lundi 10 juillet, à 14 h 30.

Ni fleurs ni couronnes.

– Marie-Brigitte et Georges Winter,
Guillaume Winter et Sarah Jacquemin,
Nicolas Winter,
Anne Winter,
Simone Gournay,
Ewa et Michal Jaszunscy,
Renée et Pierre Morin,
ont le regret de faire part du décès de

Stanislas David WINTER,
chevalier de la Légion d'honneur,

survenu le 5 juillet 2000, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Les obsèques auront lieu au cimetière de Bourg-la-Reine, rue de la Bièvre, le lundi 10 juillet, à 9 h 45.

Ni fleurs ni couronnes.

Ceux qui désirent témoigner leur amitié peuvent adresser un don à la Fondation de France.

31, avenue Victor-Hugo,
94240 L'Hay-les-Roses.

Anniversaires de décès

– Le 7 juillet 1999,

Nicole LE MESLE,

nous quittait.

Ayez une pensée pour elle.

– Il y a dix ans, le 7 juillet 1990, le

docteur Henri MILLER,

nous quittait.

Nous pensons à lui.

– A l'approche du premier anniversaire de sa mort, un service religieux sera célébré le 13 juillet 2000, à 14 h 30, en l'église Notre-Dame d'Auteuil, 1, rue Corot, Paris-16e, métro Eglise-d'Auteuil, à la mémoire de

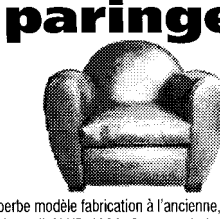
Jean VILLÉGIER,
inspecteur général honoraire
de l'Instruction publique,

25 avril 1905 - 21 juillet 1999.

A l'issue de la célébration, les parents et amis de Jean Villégier pourront lui rendre un dernier hommage en allant se recueillir sur sa tombe, au cimetière d'Auteuil, 55, rue Claude-Lorrain, Paris-16e, métro Exelmans.

CARNET DU MONDE
Fax : **01-42-17-21-36**
Téléphone :
01-42-17-39-80
01-42-17-38-42
01-42-17-29-96
e-mail: carnet@mondepub.fr.

Le véritable fauteuil CLUB de paringer



Superbe modèle fabrication à l'ancienne, copie fidèle du fauteuil CLUB 1930. Structure bois massif, cuir pleine fleur patiné à la main, sur ressorts et crin véritable - tous coloris - Son prix : 15 000 F.
Exposé : 121, rue du Cherche-Midi, 75006 PARIS - Tél. : 01.42.22.22.08
12, rue de la Chaise, 75007 PARIS - Tél. : 01.45.44.10.44

SOUTENANCES DE THÈSE
85 F TTC - 12,96 € la ligne
Tarif Etudiants An 2000

■ **LOTO : résultats des tirages nº 54** effectués le 5 juillet 2000. **Premier tirage :** 6, 8, 33, 35, 39, 44 ; numéro complémentaire : 40. Rapports pour 6 numéros : 5 546 595 F (845 573 €) ; 5 numéros et le complémentaire : 118 115 F (18 007 €) ; 5 numéros : 10 320 F (1 573 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 380 F (58 €) ; 4 numéros : 190 F (29 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 34 F (5,18 €) ; 3 numéros : 17 F (2,59 €).
Second tirage : 3, 19, 24, 37, 40, 41 ; numéro complémentaire : 32. Pas de gagnant à 6 numéros ; 5 numéros et le complémentaire : 52 890 F (8 063 €) ; 5 numéros : 7 095 F (1 081€) ; 4 numéros et le complémentaire : 330 F (50,31 €) ; 4 numéros : 165 F (25,15 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 34 F (5,18 €) ; 3 numéros : 17 F (2 59 €).

Le Monde DOSSIERS & DOCUMENTS
LES CLES DE L'INFO

Au sommaire du numéro de juillet-août

L'état des conflits dans le monde

Au moins dix guerres internationales et vingt-cinq guerres civiles font encore rage dans le monde. Les causes en sont souvent multiples : regain des nationalismes, revendications territoriales, folie des dictateurs, haînes religieuses et ethniques. Un dossier pour faire le tour des conflits dans le monde.

Chez votre marchand de journaux 12 F - 1,83 €

Plus : **LES CLÉS DE L'INFO**
4 pages pour décoder l'actualité

Partez en vacances avec Le Monde

FAITES SUIVRE OU SUSPENDRE VOTRE ABONNEMENT PENDANT VOS VACANCES :

● Retournez ce bulletin au moins 10 jours à l'avance sans oublier de nous indiquer votre numéro d'abonné (en haut à gauche de la «une» de votre journal).

● Si vous êtes abonné par prélèvement automatique, votre compte sera prélevé au prorata des numéros servis dans le mois.

RECEVEZ LE MONDE SUR LE LIEU DE VOS VACANCES.

Retournez-nous au moins 10 jours à l'avance ce bulletin accompagné de votre règlement.

DURÉE	FRANCE
❑ 2 semaines (13 nº)	96 F/14,64 €
❑ 3 semaines (19 nº)	139 F/21,19 €
❑ 1 mois (26 nº)	173 F/26,37 €
❑ 2 mois (52 nº)	378 F/57,63 €
❑ 3 mois (78 nº)	562 F/85,68 €
❑ 12 mois (312 nº)	1 980 F/301,85 €

Offre valable jusqu'au 31/12/00

Vous êtes abonné(e) — *Pour les suspensions ou transferts vacances : un numéro exclusif 0 803 022 021 (0,99 F TTC la minute)*

Votre numéro d'abonné **(impératif)** : |_|_|_|_|_|_|_|
Prénom : ..... Nom : .....
Commune de résidence habituelle (impératif) : |_|_|_|_|_|
❑ Suspension vacances (votre abonnement sera prolongé d'autant)
du : ..... au : .....
❑ Transfert sur le lieu de vacances (France métropolitaine uniquement)
du : ..... au : .....
Votre adresse de vacances :
Prénom : ..... Nom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : .....

Vous n'êtes pas abonné(e) — *Pour tout autre renseignement : 01.42.17.32.90 de 8 h 30 à 18 h du lundi au vendredi*

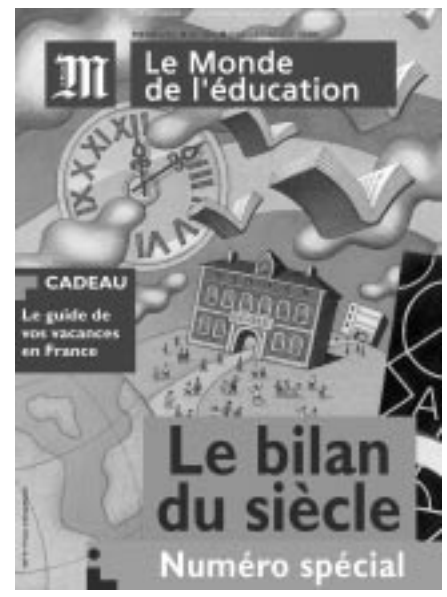
001MOVAC

Votre adresse de vacances :
du : ..... au : .....
Prénom : ..... Nom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : .....
Votre adresse habituelle :
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : .....
Votre règlement : ❑ Chèque bancaire ou postal joint
❑ Carte bancaire nº : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Bulletin à renvoyer à : Le Monde - Service Abonnements 60646 Chantilly Cedex

Date et signature obligatoires :

Le bilan du siècle



En cadeau : le guide des vacances familiales en France

Juillet-Août

1900-2000, un siècle d'éducation.
Héritage : des grands fondateurs à nos jours.
Laïcité, mixité, école pour tous : des premières conquêtes aux défis de demain.
Diplômes, disciplines, élèves, formation des enseignants : tout a changé...

Entretien avec Alain Touraine : « L'inégalité vient surtout de ce qui se passe dans l'école. »

Les nouvelles missions de l'école, selon Philippe Meirieu.

LE MAGAZINE RÉSOLUMENT ENSEIGNANT
Le Monde de l'éducation
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

LES MIGRATEURS EN BALADE 4

Le vol plané du martinet noir

C'est un drôle d'oiseau à tête d'ébène qui parcourt 1 million de kilomètres par an, dort en planant et ne connaît aucun prédateur, tant sa rapidité est foudroyante. Hormis les chasseurs, le martinet noir n'a rien à craindre entre ciel et terre

A l'embouchure de la Gironde, en face de Royan, les terres du Sud-Ouest deviennent de plus en plus sèches et plates et se rétrécissent en un triangle aigu, la pointe de Grave, une fine langue de sable et de pins, quelques maigres dunes où la marine nationale entretient une base et conserve un ancien sémaphore élégant. C'est là que le bac arrive qui permet de franchir la Gironde, là que l'on trouve les campeurs qui fuient la rive droite trop peuplée en été, là surtout que l'on peut observer au printemps les plus belles migrations d'oiseaux. La Ligue de protection des oiseaux, la LPO, dont le siège est à Rochefort, dans la Corderie royale, envoie régulièrement des ornithologues sur place, qui s'installent sur la dune, équipés de jumelles et d'un calepin et notent le passage des oiseaux. Ils sont accompagnés de bénévoles et armés de patience, restant ainsi tournés vers le sud pendant plus de deux mois, de la mi-mars à la fin mai, du lever au coucher du soleil. Selon Olivier Maigre, jeune ornithologue présent sur le terrain, on a relevé le premier martinet noir à la pointe de Grave le 7 avril, cette année. Dès le 2 mai, on en dénombrait 3 026, et le 6 mai 33 611. Au 17 mai, le total était d'environ 52 000 sujets.

La pointe de Grave est un site de passage très fréquenté par les migrateurs – on en compte plus de 250 000 chaque année, appartenant à 130 espèces différentes – qui n'aiment pas voler au-dessus de l'eau, où ils ne peuvent pas se poser en cas de besoin, et ne trouvent pas leur nourriture. Ils profitent donc au maximum de la pointe terrestre pour ne franchir la Gironde qu'au dernier moment et se regroupent ainsi en un goulot d'étranglement comme dans certains cols de montagne des Pyrénées, dont le plus fameux est celui d'Organbidexka, *« col libre »,* c'est-à-dire sans chasseurs. Au printemps, on voit donc pêle-mêle des tourterelles et des bondrées, des hirondelles de cheminée ou de fenêtre, des pinsons des arbres, des chardonnerets, plus rarement des coucous, des milans, des cigognes. Et aussi des martinets noirs, que l'on connaît moins bien que les autres. La tourterelle est familière, la cigogne apporte les enfants aux Alsaciens, le coucou est le saint patron des liens du mariage, mais le martinet ? Il est à mi-chemin du proche et du lointain. On le voit mais on ne l'attrape pas. On l'entend mais il n'est déjà plus là. Or le martinet noir, artiste éblouissant et discret, est le seul à partager avec l'albatros le privilège encombrant chanté par Baudelaire : *« Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. »*

On le confond souvent avec l'hirondelle, à laquelle il ressemble. Comme elle, il a des ailes courbes et pointues en forme de faux. A côté du martinet pâle et du martinet alpin, existe le martinet noir (*Apus apus*), celui qui nous intéresse. Il est noir de loin, vu d'en bas, brun foncé de près. Il mesure de seize à dix-sept centimètres de long pour une envergure de quarante-deux à quarante-huit centimètres. On le voit en France piailler par bandes en se poursuivant le soir, en été, ou dans les villes par-dessus les toits, toujours en hauteur. On signale une forte présence du martinet à Montmartre, par exemple. Ce qui le distingue de tous les autres oiseaux, c'est qu'il est de loin celui qui consacre la plus grande partie de son existence au vol. Selon Guy Jarry, éminent spécialiste du martinet noir, entre autres, et biologiste au CRBPO (Centre de recherche sur la biologie des populations d'oiseaux), on peut estimer qu'en quinze ou dix-huit ans de vie, à raison de cinq cents kilomètres par jour pour ses simples activités de confort, le martinet noir vole environ un million de kilomètres par an.

Autant dire que les trajets de la migration ne constituent pas une performance pour lui. Celle-ci s'étend de l'Arctique et du nord de l'Europe en été à l'Afrique en hiver, jusqu'au bloc forestier équatorial du type congolais. Comme beaucoup d'oiseaux, il suit la population des insectes. Le martinet est de ceux qui arrivent le plus tard chez nous et il en repart le plus tôt. Il capture sa nourriture en vol, des coléoptères, des diptères, des araignées arrachées à leur toile par le vent. Il a des besoins alimentaires considérables. En période de reproduction, c'est-à-dire pendant son été européen, il est capable d'abandonner son nid et ses petits pendant des heures pour aller chercher sa nourriture, à des centaines de kilomètres au besoin. Ses œufs en incubation ou ses petits peuvent résister au réchauffement, ils se mettent comme en suspension, abaissent leur température pour consommer le minimum d'énergie.

Il pond une fois par an, jusqu'à trois œufs. Les femelles se mettent sur le nid et les mâles les accompagnent. C'est une des rares périodes de sa vie où le martinet se pose. Pas pour longtemps, l'incubation dure une quinzaine de jours, les petits sont abondamment nourris, gavés jusqu'à l'embonpoint. Puis carrément abandonnés. La croissance des oisillons s'achève avec la fin des graisses accumulées. Après, ils se débrouillent tout seuls pour quitter le nid.

D'où un grand nombre de faux départs. Or un faux départ est mortel pour le martinet. Il a des ailes immenses et des pattes ridiculement courtes, on le classe parmi les *« apodidés »*, les animaux dépourvus de pieds. Il ne peut pas se redresser pour se soulever, décoller. Une fois qu'il est à terre il est perdu. A moins qu'on ne le relance en l'air comme un cerf-volant. Ou d'avoir la chance de tomber entre les mains de certains bénévoles, comme M^me^ Effinger, à Poissy, non loin de Paris, qui chaque année recueille et soigne des dizaines de martinets en péril.

A l'origine, c'est un oiseau des falaises, qui a profité des constructions humaines pour s'affranchir de son milieu rupestre et venir habiter dans les villes. C'est pour cela qu'il niche en hauteur, sous les toits. Il a besoin d'une déclivité pour plonger dans le vide et prendre son envol. Une fois en l'air, il y reste pendant des jours. Pour se nourrir, il ouvre le bec. Un joli bec quand il est fermé, pointu, profilé pour la vitesse, affreusement grand quand il l'ouvre, un entonnoir à bestioles, ce qui le rapproche du bien nommé engoulevent. Pour boire, il passe au ras de l'eau avec son bec inférieur en cuiller, selon le principe des Canadair. Le martinet gagne à être vu de loin. De près, il fait peur, les Anglais le surnomment *« devil's bird »*, l'oiseau du diable. « *Comme chaque fois que les hommes rencontrent un animal de couleur noire*, dit M. Jarry. *S'il était blanc, il serait en vitrine au Muséum. Mais noir... Avec cette gueule gigantesque. En plus on ne sait pas ce qu'il fait la nuit. Il est mystérieux.* » La nuit, entre autres choses, il dort.

Mais le martinet dort en vol, bien sûr. Il s'élève très haut (il lui arrive de monter jusqu'à 8 000 mètres quand il a l'occasion de repérer, grâce à son extraordinaire acuité visuelle, un nuage d'insectes prisonniers d'une bulle d'air chaud qui monte) et se laisse dériver en dormant, d'un œil, de l'autre, quelques instants, pas plus. Le martinet dérive énormément. Son fuselage de grand voilier lui permet de profiter de tous les courants ascendants, de remonter au vent comme un fin régatier. C'est un planeur et un coureur. *« Sa gageure est d'être un insectivore aérien qui habite en ville. Ce que ne font pas les hirondelles dans des grandes villes polluées comme Paris, avec une telle densité d'habitation. Le martinet qui habite dans Paris va chercher à manger du côté des forêts de Sénart ou de Fontainebleau. Quand on peut voler à 80 ou 100 km/h, ce n'est pas une affaire.* » De plus, le vol plané est économe en énergie, contrairement au vol battu qui en consomme beaucoup et oblige l'oiseau à se ravitailler souvent, donc à s'exposer beaucoup au danger.

Les grands aviateurs sont chastes en général. Le septième ciel se trouve au fond des draps, mais dans le vrai ciel, la chose est vite expédiée. *« C'est un attouchement de cloaque à cloaque,* précise M. Jarry*, avec injection de spermatozoïdes. Ils font ça en vol. Est-ce répété ? Je ne sais pas. Cela prend une fraction de seconde, c'est extraordinaire.* » C'est un point de vue, sans doute. Le martinet est-il fidèle ? On ne sait. Pour en être tout à fait sûr, il faudrait baguer les oiseaux avec des radio-émetteurs, mais l'équipement efficace serait trop lourd pour eux.

Le martinet ne connaît pratiquement pas de prédateur. Il n'y a pas de rapace assez rapide pour le prendre de vitesse. Il a trop de ressources. Il n'est vulnérable que pendant la nidification, c'est pourquoi, avant de changer de site, il se montre très prudent, étudie le terrain pendant trois ou quatre ans avant de se décider. Le martinet est en général très fidèle à son site de nidification, ce qui peut lui jouer de mauvais tours : on a repéré dans les nids, après le départ des oiseaux, des petites mouches plates restant à l'état de larves pendant l'hiver et ne se réveillant qu'au printemps pour parasiter les conduits auditifs des martinets et les déséquilibrer mortellement. C'est pourquoi les amis de cet oiseau détruisent régulièrement son nid, par hygiène, qu'il reconstruira volontiers au même endroit.

Les seuls prédateurs qu'on lui connaît sont les enfants de République centrafricaine, qui à l'automne, au moment de l'éclosion des termites, attachent les gros insectes à de longs fils très fins que les martinets gobent comme des hameçons. Nous n'avons pas de termites assez gros en pointe de Grave pour que les enfants jouent à ce jeu cruel, mais nous avons mieux, les chasseurs. Le chasseur de jadis était un individu mâle, plus ou moins camouflé, qui attrapait les oiseaux au filet avant de les engraisser. Ou il s'installait tranquillement en haut des pylônes, au passage des migrateurs, fabriquant lui-même ses cartouches, ce qui prenait un certain temps et limitait les dégâts, et descendait à midi récompenser ses efforts d'une bonne entrecôte de bœuf. Le jour venu, il votait pour les candidats amis de la chasse. Aujourd'hui, le chasseur est moins paisible et plus stressé. Ses cartouches sont produites en usine et ne coûtent que quelques dizaines de centimes l'unité, de quoi se montrer généreux au moment de l'assaut.

Bien entendu, le martinet est protégé par la loi, comme la tourterelle des bois. Mais un accident est si vite arrivé. Dans les parages de la pointe de Grave, on entend sans arrêt des coups de fusil, plus de mille en début de matinée, on doute qu'ils soient très sélectifs. Alain Bougrain-Dubourg vient chaque année protester et se fait immanquablement insulter. Après tout, quoi de plus régulier que les mouvements des saisons, des migrations ?

Autrefois, les protecteurs des oiseaux, les ornithologues, recevaient des menaces de mort. Aujourd'hui, ils n'ont plus droit qu'à des injures. Il semblerait même que la question de la fameuse tradition soit posée. La tradition de tuer pour rien. *« Après tout, dans maints pays, la torture est une tradition. Doit-on la perpétuer pour autant ? »*, demande un des bénévoles présents.

En ce mois de mai, le genre humain se divise ici en deux catégories, ceux d'en haut, de la dune, les aériens, et ceux d'en bas, les terriens forts en gueule. Un autocar s'arrête au pied de la dune, une troupe braillante en sort. Dès que l'un des terriens aperçoit un oiseau, il crie *« Pan ! Pan ! »*, comme un simulacre de chasse. Ses copains trouvent cela très drôle et en rajoutent à leur tour. Ce sont des Médocains. Des rugbymen. En s'approchant d'eux, on constate qu'il s'agit en fait d'une classe de garçons qui vont prendre le bateau pour aller jouer un match sur la rive droite. Si jeune et déjà convaincus qu'« *il faut deux Charentais pour faire un Girondin* » et autres aphorismes virils. On se demande pourquoi les oiseaux s'obstinent à passer au-dessus d'une telle engeance. L'ornithologue répond : « *Parce qu'ils n'apprennent pas à se méfier. Il faudrait que cela rentre dans leur code génétique et cela prend des millions d'années. Et ceux qui meurent ne sont plus là pour raconter.* »

Artiste éblouissant et discret, il est le seul à partager avec l'albatros le privilège encombrant chanté par Baudelaire : « Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. »

Michel Braudeau
Dessins : Tanaka

Demain : L'éternité menacée de la tortue luth

Comment s'est fabriqué l'« effet Bové »

par Christophe Gallaz

JOSÉ BOVÉ : cette figure s'est idéalement glissée dans l'opinion publique internationale et touche exactement les sensibilités contemporaines. Le procès de Millau vient d'illustrer à quel point. Pourquoi ? L'homme, bien sûr, use habilement des moyens publicitaires à sa disposition. Il pressent à merveille ce qui peut s'ériger en symboles et il sait, surtout, comment les opposer de manière pédagogique : le roquefort mûri dans des cavernes telluriques ne peut que triompher, dans l'inconscient des foules sinon dans leurs pratiques d'achat réelles, contre le hamburger haché dans ces mégalopoles qui les oppressent et les asphyxient quotidiennement.

L'affaire est néanmoins plus complexe et plus significative. Elle nous renseigne à la fois sur les fantasmes qui règnent aujourd'hui dans nos esprits, et sur la manière extrêmement subtile dont ces fantasmes sont recyclés par la machine économique.

Observons donc le visage de notre homme. C'est un emblème parfait. Le regard y est mobile, au milieu de traits burinés par le plein air, tandis que la moustache et la pipe se combinent efficacement devant la bouche pour ne la laisser produire qu'une parole sélectionnée, donc vraie. Bové paraît en somme à mi-distance du campagnard et du marin, ce que confirme entièrement son cadre d'existence personnel : il réside sur un causse du Massif Central, autrement dit sur un océan de calcaire immobile.

Il agrège ainsi deux univers que nos représentations culturelles ont depuis longtemps l'habitude de différencier. D'un côté, l'univers solide et maternel des enracinements, des lopins, des clôtures, des possessions, des dépendances, des abris protecteurs, des labeurs sédentaires et des compagnonnages nécessairement ajustés par la proximité vernaculaire. Et, de l'autre, l'univers fluide et risqué des vents qui balaient la surface des eaux, de l'errance accomplie sur des chemins flottants, des vastitudes illimitées et d'une solitude infinie sous la voûte des cieux.

Bové suggère par là qu'il ne sera le jouet d'aucun automatisme habituellement induit, selon notre imaginaire collectif actuel, par l'un ou l'autre de ces décors. Il ne se perdra ni dans l'ordre confiné des détails ni dans celui des généralités volatiles. Il saura voir de près, comme font les terriens, tout en sachant considérer de loin, comme font les navigateurs. Il saura compter, mais il saura transcender les chiffres et les statistiques. Il aura le sens du geste et de l'action, mais il aimera les idées. Il sera colérique, mais il se concentrera comme un sage. Il connaîtra la splendeur des socles, mais il en profitera pour instituer des dynamiques.

Voilà comment Bové, dépassant des registres a priori peu compatibles, additionnera des audiences qui resteraient normalement séparées. Il séduira les experts parce que, en leur donnant un peu d'espace et de grand large, il les libèrera de leur propre spécialisation. Il amadouera les militants, parce qu'il leur donnera de quoi stimuler leurs propres utopies. Puis il convaincra tous ceux qui ne sont ni des experts, ni des militants : les majorités silencieuses, parce qu'il leur aura parlé de manière aussi belle qu'utile en conjuguant le parler poétique et la démonstration documentée.

Ainsi s'érigera-t-il en représentation parfaite. Sa seule silhouette incarnera plusieurs siècles de l'histoire européenne et leurs anecdotes innombrables, exaltantes ou sanglantes, reliant miraculeusement le soulèvement des paysans contre leurs seigneurs au milieu du XIV[e] siècle aux plus récentes tractations menées au sein de l'Union européenne. Réduisant tous les clivages sociologiques répertoriés, à force de marier le fonds tutélaire de la ruralité provinciale aux repères les plus évocateurs de la modernité, il sera le catalyseur de résumés prodigieusement apaisants et par conséquent prodigieusement convaincants : en comparaison, n'importe quel tribun sera disqualifié pour inadéquation grave.

Tous aimeront donc Bové, et tous voudront s'approprier l'une ou l'autre de ses facettes présumées. Les salariés de Michelin, en délicatesse avec leur propre patron, estimeront qu'il inscrit ses combats dans la perspective des luttes ouvrières. Quelque temps plus tard, les Verts français lui demanderont d'accompagner leurs propres débats. Les organisations de consommateurs elles-mêmes ne seront pas longtemps en reste, qui le remercieront de concourir aussi vigoureusement à leurs propres objectifs.

> Il séduira les experts. Il amadouera les militants. Puis il convaincra les majorités silencieuses, parce qu'il leur aura parlé de manière aussi belle qu'utile en conjuguant le parler poétique et la démonstration documentée

En s'attachant si rondement l'opinion publique, au sens littéral de l'adverbe, Bové deviendra le fétiche des médias et leur icône à vocation multiple. Les responsables de la presse paysanne et syndicaliste traditionnelle lui rendront grâce de vivifier leur propre cause. Les commentateurs du *Nouvel Observateur*, guetteurs de prémices en tout genre, verront qu'il inaugure une civilisation nouvelle. Les rédacteurs de *L'Humanité* lui verront nécessairement un peu de rouge à la boutonnière, quand leurs confrères de *Libération* le salueront comme celui qui cristallise exemplairement l'air du temps.

Bové poursuivra parallèlement sa voie dans le microcosme des politiciens. Parmi les socialistes, le premier ministre Lionel Jospin ne lui serrera la main qu'au moment de le rencontrer dans l'enceinte du Salon de l'agriculture, dans l'effort désespéré de le réduire, en ce lieu, au statut d'un campagnard primesautier. Mais Jacques Chirac, président de la République, n'ayant cessé d'établir sa propre carrière sur un vieux gisement de mythologie rurale, et par ailleurs opposant politique de son premier ministre, n'aura rien économisé pour lui signifier dans l'intervalle un peu de complicités subliminales. Ainsi se manifestera ce qu'on appellera l'« effet Bové ». L'homme disparaîtrait-il comme personne physique, à ce stade, que rien ne changerait. L'« effet Bové » se poursuivrait seul, conférant au récit un statut canonique. On se remémorerait le démontage par ses soins et ceux de ses compagnons du restaurant McDonald's à Millau, et ce démontage acquerrait la valeur d'une révélation. On évoquerait ensuite son bref emprisonnement consécutif à ce délit, et cet emprisonnement prendrait le sens d'une pénitence arbitraire. Les sympathisants de Bové seraient des fidèles, en somme, dont lui-même serait le guide persécuté.

Notre époque est peuplée de gens astucieux, notamment parmi les commerçants et les financiers. Ils comprendraient qu'à ce point des choses Bové ne serait plus guère qu'une image, c'est-à-dire un produit : un produit paysan, bien sûr, du genre appellation contrôlée qui fait un tabac dans les supermarchés. Ayant noté que le personnage s'était rendu dans la ville de Seattle pour y perturber les assises de l'Organisation mondiale du commerce en novembre 1999, ils l'auraient donc officiellement convié dans la petite bourgade helvétique de Davos, en janvier 2000, pour conférer une touche un peu sauvage aux discours qu'y tiendraient les grands patrons de l'économie planétaire.

Bové n'aurait pas accepté la proposition, y flairant quelque piège. Il aurait seulement pris le train pour rejoindre Berne, capitale helvétique située sur son itinéraire, où il aurait salué de simples militants paysans, ses collègues suisses, dans la foule amassée sur les quais.

Puis il aurait rejoint Davos aux côtés de protestataires étiquetés comme tels, et bombardés à ce titre de grenades lacrymogènes, pour se douer une dernière fois de réalité. Un peu de fortifiant pour sa part intime, avant la reprise des grandes manœuvres. Un bref instant de retrouvailles entre lui-même et lui-même face à la foule dispersée par la perte de ses propres origines, à laquelle le système lance de temps en temps quelques fétiches pour l'aider à dissimuler ses contradictions, et la séduire à nouveau.

Bientôt, José Bové le savait, il ferait l'objet d'un procès, et ce serait alors trop tard, sans doute : devenu stéréotype intégral, il ne constituerait plus guère à Millau que le motif d'une attraction touristique majeure, attirant dans la petite ville plus de touristes à la fois qu'elle n'en avait dénombré depuis des siècles.

Christophe Gallaz *est écrivain et chroniqueur.*

La Shoah, fait d'histoire

par Georges Bensoussan

LAISSONS de côté Renaud Camus et ses accents de Xavier Vallat en juin 1936 interpellant Léon Blum à la Chambre sur l'impossibilité pour ce *« vieux pays gallo-romain »* d'être gouverné *« par un talmudiste subtil »*, laissons l'écrivain de talent à ses nostalgies de fichier qui m'interdiraient de parler de la France. Et venons-en à l'essentiel, c'est-à-dire à la fin du point de vue de Claude Lanzmann, dans la page Débats du *Monde* (1[er] juillet).

Oui, la Shoah est un fait d'histoire et d'histoire seulement. Pas une catastrophe métaphysique, pas une survenue mystique mais un événement-césure, une rupture de fond dans l'histoire humaine. La sacralisation de la Shoah et le vocabulaire quasi mystique dont use Lanzmann sont le plus sûr chemin de la relativisation qui menace cette catastrophe. A force de ramener tout débat intellectuel à son film (emblématique est à cet égard la façon dont le texte commence par la défense de Philippe Meirieu et se clôt dans l'exaltation d'un film duquel procède, semble-t-il, toute parole sur le sujet), à force de refuser l'historicisation de la Shoah et de tonner contre les historiens, Lanzmann pave le chemin des relativistes de toute obédience qui demain, quand les derniers témoins se seront effacés, auront beau jeu de ramener la Shoah à un épisode sanglant de l'histoire humaine pour en noyer la singularité dans un lamento éploré sur *« ce siècle de fer »*.

Si ce n'était qu'affaire de personnes, le débat n'aurait guère d'intérêt, hors du microcosme de la rive gauche. Mais il en va de la mémoire de la Shoah, de son enseignement et de sa transmission aux générations qui viennent. Tous sujets qui nous sont essentiels. La connaissance historique du génocide de juif formule les questions qui nous fondent comme sujets politiques dans des sociétés de masse, les nôtres, gérées par un biopouvoir qui fut aussi l'un des chemins du crime d'Etat. C'est en inscrivant la Shoah dans l'histoire, en montrant comment elle prend sa place dans le *Sonderweg* allemand (l'exception allemande), dans l'histoire de l'Europe et dans celle des génocides plus largement encore que la singularité se démontre. En l'enracinant dans ce terreau de nos désastres que fut la Grande Guerre, cette entreprise d'annihilation de l'adversaire ; en l'ancrant, entre autres, dans l'histoire de l'eugénisme et dans l'émergence du biopouvoir. C'est par cette inscription seule que le souvenir de la Shoah ne s'effacera pas et regardera tous les hommes et non les seuls juifs. Non en usant de termes sacrés qui prêtent à sourire quand ils confineront demain au ridicule. Et qui, dès aujourd'hui, confortent des adversaires assez nombreux et de mauvaise foi pour qu'on n'ait pas à leur faciliter la tâche.

> La sacralisation et le vocabulaire quasi mystique dont use Lanzmann sont le plus sûr chemin de la relativisation qui menace cette catastrophe

L'effort d'enseignement et l'accumulation de connaissance auxquels nous nous attelons, loin des effets de plume et de manche, ont pour objet de faire en sorte que les jeunes générations aujourd'hui au collège et au lycée, et pour lesquelles la seconde guerre mondiale est de l'histoire très ancienne, sachent ce que fut la Shoah. Qu'au-delà de la douleur laissée par un monde englouti et meurtri dans sa descendance, le génocide juif a touché chaque être humain dans son statut de personne et combien, à travers ces millions d'existences réduites à l'état de débris, c'est en chacun que l'humanité a été anéantie. Il s'agit de penser hors de la répétition et de l'invocation rituelle à l'*« indicible »*, car sinon, à quoi servirait cette accumulation de connaissances, comme l'écrivait juste avant sa mort Michel Foucault, si ce n'était justement pour se déprendre de soi-même et pour penser autrement ?

Georges Bensoussan*, professeur d'histoire à Paris, dirige la « Revue d'histoire de la Shoah ».*

J'avoue tout

Suite de la première page

Ce n'est pas la probité qui m'anime, c'est la cupidité et c'est la complaisance. Ce n'est pas la carrière du vrai qui m'intéresse, c'est la mienne. Comme l'a bien vu Lanzmann, je me suis jeté, tête baissée, dans le paradoxe pour assurer ma promotion – ce créneau est très porteur – et pour prendre, avec Renaud Camus, la relève de Le Pen qui commence à accuser la fatigue. Assez finassé, en effet : l'auteur de *La Campagne de France* est mon camarade de combat, nous sommes de mèche, moi et ce littérateur médiocre, ce plumitif hitlérien qui pousse l'outrecuidance jusqu'à se parer d'un nom admirable : pourquoi pas Renaud Sartre, pendant qu'il y est ?

Si l'étrange objet de ma sollicitude se dit *« Français par l'appel du 18 Juin »*, et s'il confesse son *« immense admiration pour l'attitude britannique pendant la seconde guerre mondiale »* ainsi que sa *« grande humiliation de l'attitude française »* (la défaite, la collaboration, les dénonciations), ne vous y fiez pas : il cache son jeu, il donne le change.

La France qui renaît en lui, c'est – le sagace Lanzmann, là encore, ne s'y est pas trompé – la France que j'aime, celle qui a organisé la déportation de mon père et le voyage sans retour de mes grands-parents : la France rafleuse, fanatique et veule de *Je suis partout*.

C'est parce que l'anticonformisme de Jörg Haider me subjugue absolument que je suis resté insensible à l'appel au boycottage du Festival de Salzbourg lancé par la Résistance européenne et que j'ai même fondé, pour tous les Autrichiens désireux de s'inscrire, *« un club des mal-pensants et des Français de souche »*.

C'est parce qu'au lieu de regarder *Shoah* en boucle, je lis et relis, entre autres, *La Trêve* ou *Si c'est un homme*, que j'ai pu reprocher à Philippe Meirieu de s'appuyer abusivement sur l'œuvre de Primo Levi pour destituer la parole des professeurs. Or, j'en prends conscience trop tard et le rouge au front, je n'aurais jamais dû me laisser détourner de *Shoah*. Car *Shoah*, c'est la Shoah. L'œuvre, c'est la chose. Le monument, c'est l'événement. L'anamnèse de la douleur se confond avec le destin de l'auteur. Négliger celui-ci, c'est insulter celle-là. Honorer les morts, à l'inverse, c'est encenser Lanzmann. Le devoir de mémoire est un devoir d'adulation.

Le deuil de l'humanité s'atteste, depuis le film, dans le panégyrique interminable de celui qui l'a fait. Il faut vraiment que je sois le plus monstrueux des hommes pour trouver ce culte bizarre et pour refuser toutes ces identifications. Je porte, par surcroît, d'horribles chaussures blanches. Mort à moi !

Alain Finkielkraut

Le Monde
21 *bis*, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : **01-42-17-20-00.** Télécopieur : **01-42-17-21-21.** Télex : **202 806 F**
Tél. relations clientèle abonnés : **01-42-17-32-90**
Changement d'adresse et suspension : **0-803-022-021 (0,99 F la minute).**
Internet : **http ://www.lemonde.fr**

ÉDITORIAL

Réussir Camp David II

BILL CLINTON se plaignait récemment que *« la quête »* de la paix au Proche-Orient fût d'une ingrate *« monotonie »*. Il a pourtant pris le risque, mercredi 5 juillet, de convoquer, pour le 11, un sommet tripartite avec Yasser Arafat, le chef palestinien, et Ehoud Barak, le premier ministre israélien. Le lieu est symbolique : Camp David, résidence d'été des présidents américains, près de Washington, où, sous la pression de Jimmy Carter, fut conclue, en 1978, la paix entre Israël et l'Egypte. L'objectif est affiché et ambitieux : obtenir un accord cadre mettant fin au conflit israélo-palestinien.

Le résultat, de l'aveu même du président Clinton, est rien moins que garanti. Mais l'alternative – ne rien faire – n'était pas envisageable tant l'accumulation des frustrations devant le surplace de la négociation peut déboucher sur une explosion de violence chez les Palestiniens. Ils ont d'ores et déjà fait savoir qu'ils ne resteraient pas passifs en cas d'échec des pourparlers : ils déclareront unilatéralement le 13 septembre la création d'un Etat palestinien sur la totalité des territoires conquis par Israël en juin 1967, y compris Jérusalem-Est. Et les Israéliens ont d'ores et déjà annoncé qu'ils ne le permettraient pas.

Il ne faut pas s'y tromper : il y a maintenant des polices armées chez les Palestiniens et tout affrontement avec les Israéliens ne ressemblera pas à une nouvelle « guerre des pierres ». Le chef d'état-major de Tsahal disait récemment qu'il envisageait tout à fait de devoir envoyer les chars dans les grandes villes palestiniennes. Tel est l'enjeu de ce Camp David II : éviter le pire d'ici à la fin de l'été. M. Clinton n'avait pas vraiment le choix. On lui fera porter une part de responsabilité en cas d'échec du sommet. Mais on ne lui aurait pas pardonné de ne pas avoir tout essayé pour sortir le dossier israélo-palestinien de l'enlisement.

On connaît la physionomie que prendra tout accord sur les quatre points les plus conflictuels entre les protagonistes. La superficie de l'Etat palestinien : il couvrira près de 90 pour cent des territoires. La question de Jérusalem : large autonomie pour la partie arabe de la ville et localisation de la capitale palestinienne dans l'un de ses faubourgs. Le problème des implantations : la majorité des colons resteront sous souveraineté israélienne. L'avenir des réfugiés palestiniens : la solution passera par une reconnaissance, purement formelle, de leurs droits et par l'attribution, très réelle, d'une indemnité financière.

Le vrai problème est que, tel quel, cet accord représente un peu plus que ce que nombre d'Israéliens sont prêts à céder et beaucoup moins que ce que nombre de Palestiniens sont disposés à accepter. Dans un cas comme dans l'autre, le compromis sera dur à faire entériner. C'est là qu'intervient M. Clinton. Il devra convaincre l'un et l'autre de ses interlocuteurs que le temps ne joue pas en leur faveur. Le capital politique dont ils disposent ne cesse de s'effriter. Il faut prendre le risque de le dépenser, à Camp David. Cela s'appelle le courage politique.

Le Monde est édité par la **SA LE MONDE**
Président du directoire, directeur de la publication : **Jean-Marie Colombani**
Directoire : **Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy,** directeur général ;
Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint

Directeur de la rédaction : **Edwy Plenel**
Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomeau
Directeur artistique : Dominique Roynette
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment
Rédacteurs en chef :
Alain Frachon *(Éditoriaux et analyses) ;*
Laurent Greilsamer *(Suppléments et cahiers spéciaux) ;*
Michel Kajman *(Débats) ;* Éric Fottorino *(Enquêtes) ;*
Éric Le Boucher *(International) ;* Patrick Jarreau *(France) ;* Anne Chemin *(Société) ;* Claire Blandin *(Entreprises) ;*
Jacques Buob *(Aujourd'hui) ;* Josyane Savigneau *(Culture) ;* Christian Massol *(Secrétariat de rédaction)*
Rédacteur en chef technique : Eric Azan

Médiateur : **Robert Solé**

Directeur exécutif : Eric Pialloux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ;
partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982),
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la **SA LE MONDE**
Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.
Capital social : 166 859 €. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du *Monde,*
Fonds commun de placement des personnels du *Monde,*
Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du *Monde,* Le Monde Entreprises,
Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude-Bernard Participations.

Les droits de l'homme face aux droits des Etats

LA QUESTION des droits de l'homme est au centre de la réflexion contemporaine sur l'organisation de la société. Elle n'est pourtant nullement réglée par l'enthousiasme communicatif qui la pose, depuis la chute du Mur et la fin des idéologies, en référence quasi unique. Le colloque qui s'est tenu du 30 juin au 2 juillet à Saint-Jacques-de-Compostelle, à l'initiative de l'Union européenne, de l'Unesco et du quotidien *El Pais*, a permis de clarifier un peu les termes employés et de proposer quelques solutions. Ce processus est évidemment à mettre en relation avec l'engagement pris par la présidence française de l'Union européenne de parvenir, avant la fin de l'année, à l'élaboration d'une Charte des droits fondamentaux de l'homme. Les experts européens travaillent actuellement à la rédaction de ce texte. La tâche est rude, en raison notamment des réticences britanniques.

Il s'agit de définir avec rigueur les mots que l'on utilise, car ils ne sont pas les mêmes selon les espaces culturels et linguistiques dans lesquels ils sont prononcés. Il existe, pour résumer, deux traditions. Celle qu'a inaugurée la Révolution française parle des *« droits de l'Homme »*. Elle met l'accent sur le citoyen, pris individuellement. L'autre tradition, qui parle anglais, traite des *« human rights »*, les *« droits humains »*. Les *« droits de l'Homme »* contre les *« droits humains »* ? La querelle est plus profonde qu'une simple affaire de grammaire. C'est toute la philosophie des droits de l'homme qui en découle.

MISÉRABLES CHAUVINS

Dans la tradition française, le citoyen pris individuellement et abstraitement est la référence essentielle. Dans la tradition anglo-américaine – et espagnole, *« derechos humanos »* – l'individu est perçu, avant tout, comme membre d'une communauté, et c'est à ce titre qu'il jouit de droits inaliénables. Ce n'est pas par hasard qu'Amnesty International, fondée à Londres par des militants anglophones, emploie de préférence des expressions telles que *« human rights »* en anglais, ou *« droits humains »* en français, ou encore *« derechos humanos »* en espagnol. Pierre Sané, actuel secrétaire général d'Amnesty International, sénégalais et francophone, a fait lui aussi le choix des *« droits humains »*.

« Ces droits sont-ils universels ? », s'interroge le professeur José Vidal-Beneyto, organisateur du colloque de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les révolutionnaires français, de même que les signataires de la Déclaration onusienne de 1948, en étaient persuadés. Certains, en Afrique et en Asie, émettent quelques doutes. Il faudra encore un peu de temps pour les convaincre que ces droits ne sont pas une diabolique invention de l'homme occidental mais qu'ils sont réellement universels. *« Sont-ils intelligibles pour tous ? »* La querelle philosophique et grammaticale évoquée plus haut n'est malheureusement pas vidée. Il reste des combattants, sur les fronts de la philosophie et de la grammaire, et même de simples et misérables chauvins, en France notamment. Certains sont encore à des postes importants dans l'appareil d'Etat, d'autres sont candidats à des fonctions électives, à Paris, et ailleurs.

M. Vidal-Beneyto, qui enseigne à l'université Complutense de Madrid et à la Sorbonne, à Paris, a été un des acteurs du changement en Espagne en tant qu'opposant à Franco. Il conseille l'Unesco et quelques autres institutions internationales. Voici les pistes de réflexion qu'il propose. Il y a tout d'abord la question de l'extension des droits. Faut-il ouvrir l'espace ou le fermer ? Aux droits naturels, politiques, économiques et sociaux faut-il ajouter de *« nouveaux droits »*, par exemple à un *« environnement sûr »*, à la *« diversité biologique »* ? Oui, répond-il. Il faut que le domaine soit extensible, et non pas clos.

UNE CONTRADICTION

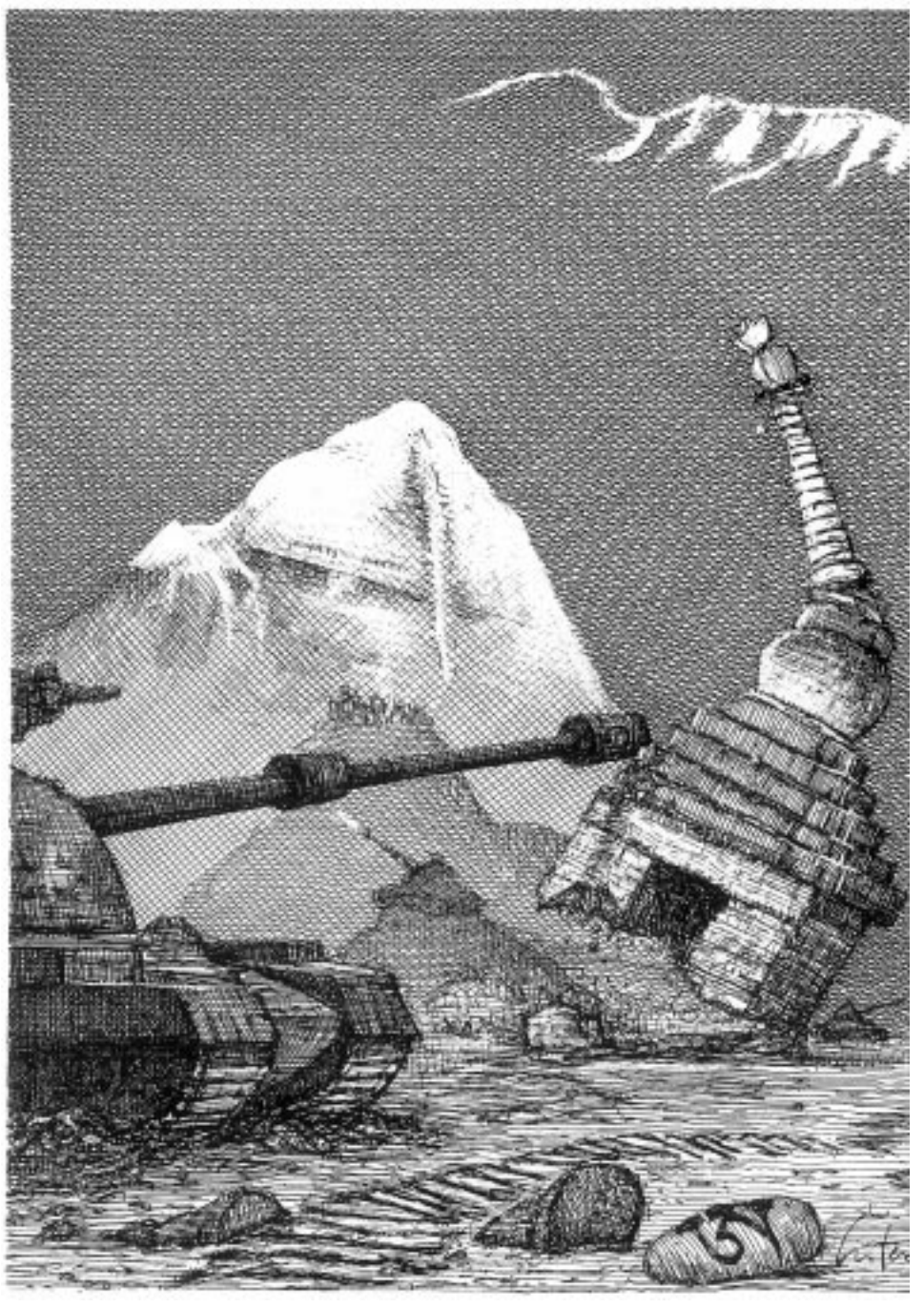
Peut-on établir une hiérarchie des droits ? Ce sont surtout, à l'époque actuelle, les écologistes qui posent cette question. Ils affirment qu'il y a des droits plus importants que d'autres parce qu'ils ont rapport avec la survie de l'humanité, voire, pour les plus radicaux d'entre eux, avec la permanence de la vie sur la planète, indépendamment de la pérennité de l'espèce humaine.

On trouve enfin les droits des peuples. Jadis, cela était clair. Tout peuple était censé pouvoir créer un Etat. Les Français ont popularisé cette idée, en Europe et dans le monde, avec un certain succès, depuis la Révolution. Il n'est pas sûr que cela soit toujours aussi souhaitable. L'Espagne en est un bon exemple et même un cas d'école. Elle a résolu la plupart de ces questions par l'autonomie. Il reste la question basque, aussi tragique que celle de l'Irlande. La France, jadis centralisée et jacobine, est entrée elle aussi dans cette tourmente. Les Bretons et les Corses manifestent à l'occasion leur singularité. Peut-il exister des peuples sans Etat ? Oui, bien sûr.

Le problème décisif reste l'application des droits. Les plus belles déclarations ne sont rien si elles ne sont pas suivies d'effet. Or, il existe une contradiction. Si on veut que les droits soient appliqués, on ne peut actuellement que se tourner vers les Etats, lesquels sont souvent les premiers violateurs. Pour leur lier les mains, une seule solution : des textes contraignants, européens ou universels, qu'on appelle des conventions. La Charte européenne des droits de l'homme, actuellement en cours de rédaction, sera l'un d'entre eux. En attendant cette échéance, c'est-à-dire le Conseil européen de Nice en décembre 2000, le colloque de Saint-Jacques-de-Compostelle a permis de lancer l'idée, soutenue par Danièle Mitterrand et Amnesty International, d'un moratoire universel de cinq ans sur la peine de mort. Les Etats-Unis, mais aussi la Chine, sont évidemment visés par cet appel.

Dominique Dhombres

Civilisation *par Leiter*



IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

Malaise en Allemagne

LES ÉVÉNEMENTS de Corée ont suscité en Allemagne diverses réactions dues à la similitude apparente des situations, peut-être aussi à certains gestes soviétiques qui pourraient être destinés à troubler les esprits s'ils ne répondent pas à des intentions plus inquiétantes.

L'Allemagne coupée en deux, comme la Corée, avec deux gouvernements, comme celle-ci, l'un d'obédience soviétique, l'autre sous la protection des Occidentaux, évoque nécessairement des comparaisons qui, dans les circonstances présentes, ne peuvent manquer d'impressionner les populations.

Il est vrai qu'à la réflexion, les situations diffèrent : l'Allemagne occidentale est occupée par les Alliés, alors que les troupes américaines avaient évacué la Corée du Sud. L'Allemagne n'est pas un théâtre accessoire du conflit entre l'Est et l'Ouest, elle se trouve au centre même de ce conflit, elle en est le point sensible par excellence : une action militaire y déclencherait immédiatement une guerre entre les grandes puissances.

Si l'on admet – ce qui jusqu'à présent demeure vraisemblable – que l'URSS ne songe pas à provoquer une guerre générale, l'Allemagne n'est pas plus menacée qu'elle ne l'était avant le 25 juin. Rien ne saurait justifier un affolement qui pousse déjà les habitants de certaines villes à stocker les denrées alimentaires.

En vain dira-t-on que les Alliés occidentaux sont là pour défendre l'Ouest : en réalité, ils sont assez loin d'être prêts et c'est là la véritable cause du malaise allemand.

(7 juillet 1950.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Adresse Internet : **http://www.lemonde.fr**

Télématique : 3615 code LEMONDE
Documentation sur Minitel : **3617 code LMDOC (5,57 F/mn)**
ou **08-36-29-04-56 (9,21 F/mn)**

Le Monde sur CD-ROM : **01-44-88-46-60**
Index du *Monde* : **01-42-17-29-33.** *Le Monde* sur microfilms : **03-88-71-42-30**

Films à Paris et en province : **08-36-68-03-78**

Les transformations du paysage intellectuel

LA FIGURE de l'intellectuel, telle qu'un siècle d'histoire en a tracé le contour depuis l'affaire Dreyfus, fait aujourd'hui l'objet d'une tendance à la déconstruction, voire au dénigrement. L'un des moindres paradoxes n'est pas que ces diagnostics de dépassement ou de maladie qu'elle suscite sont précisément dressés dans les revues généralistes, autrement dit dans le lieu à la fois traditionnel et longtemps privilégié, de l'intervention de l'« intelligence » dans la vie de la cité. Tandis que, depuis plus de dix ans, l'histoire des intellectuels est devenue une discipline constituée, avec ses chercheurs et ses universitaires, les journaux ouvrent plus volontiers leurs colonnes aux opinions comme aux controverses propres à l'intelligentsia. La période est à la mutation des modes d'expression et du rôle d'intellectuels plus médiatisés que naguère et qui, plus accessibles, ont du coup perdu de leur magistère d'antan.

Les revues généralistes, grande spécialité française à côté des revues scientifiques ou spécialisées, demeurent pourtant des laboratoires irremplaçables pour jauger l'esprit d'une époque. Force est de constater, à la lecture des centaines de pages consacrées aux intellectuels par deux numéros récents d'*Esprit* (mars-avril et mai 2000 ; *Le Monde* du 21 mars) et par la dernière livraison du même *Débat*, que d'importantes mutations sont en cours. Si elles ne laissent guère préfigurer ce que sera l'intellectuel de demain, elles paraissent rejeter dans le passé celui dont la voix était si familière, de Zola à Sartre. Reflet tout autant qu'acteur de la vie de l'esprit, *Le Débat* a, depuis vingt ans, régulièrement pratiqué le balisage historique du monde intellectuel. L'anniversaire de la revue, fondée en 1980, fournit un bon prétexte à un nouveau repérage.

CONSTATS PESSIMISTES

Dès les premières pages, le ton est donné par le directeur, l'historien Pierre Nora. Le maître d'œuvre des *Lieux de mémoire* écrit que ce n'est plus la chose mais le mot même d'« intellectuel » qui serait devenu *« presque insupportable »*. *« On ne sait plus de qui ni de quoi on parle »*, écrit-il. Pour lui, la « belle époque » de la figure correspondrait – pour le meilleur et pour le pire – à l'*« âge des totalitarismes »*. Si un tel personnage désormais en état de survie artificielle ne devait *« sortir de la tragédie »* que pour entrer dans la *« farce »* et la *« comédie »* de *« l'histoire qui se répète deux fois »*, mieux vaudrait *« l'enterrer avec le siècle »*, dit-il.

Cette rhétorique crépusculaire prend appui sur les constats pessimistes disséminés dans le numéro du *Débat* : déclin de l'édition en sciences humaines, déclin de la littérature et de la lecture (analysé par Antoine Compagnon) ; cinéma français devenu « muet », à en croire Philippe Muray, à force d'imposer aux spectateurs *« le culte du changement continu, celui de la mobilité, l'éloge répété jusqu'au gâtisme de la subversion, la frénésie du droit d'ingérence appliquée à tous les domaines de l'existence »*. A quoi s'ajoutent l'utopie d'une *« pédagogie sans école »*, analysée par Philippe de Lara, ou la métamorphose des droits de l'homme en référence exclusive de toute politique à l'âge de l'*« individualisme démocratique »*

Pour Philippe Raynaud enfin, la posture de l'*« intellectuel critique »*, après Sartre et Foucault, se trouverait abandonnée à l'hégémonie du sociologue Pierre Bourdieu – situation caractéristique, à l'en croire, d'une *« génération des 80 % de bacheliers »* pour qui *« l'abbé Pierre et les Guignols de l'info ont au moins autant d'importance que Flaubert, Mallarmé ou Nietzsche »*.

Le nouveau paysage intellectuel fait aussi l'objet d'appréciations moins moroses. L'historien Michel Winock propose ainsi une liste de noms (parmi lesquels ceux de Jacques Derrida, Pierre Rosanvallon, Mireille Delmas-Marty, Luc Boltanski, Jacques Testart, etc.) qui, sans appartenir nécessairement au club limité des « intellectuels patentés » habitués des médias, sont, à ses yeux, autant de penseurs contemporains dont les travaux *« tranchent avec les idées reçues »*.

François Dosse souligne les *« changements de repères »* théoriques que traduisent, depuis les années 80, la redécouverte des pensées d'Emmanuel Levinas, de Paul Ricœur, d'Hannah Arendt ou de Walter Benjamin, et le décentrement philosophique qui, loin d'avoir « tué » les pères de la « modernité » (Nietzsche, Marx ou Freud), en a permis, depuis dix ans, une lecture moins dogmatique, moins déterministe ou moins partiale.

La première histoire du *Débat*, tentée ici par Bénédicte Delorme-Montini, est aussi une manière de rassurer les lecteurs : la vie intellectuelle se renouvelle au moins autant qu'elle subit de défaites.

Nicolas Weill

★ *Le Débat* numéro 110, mai-août 2000, Gallimard, 92 F ; *Esprit* « Splendeurs et misères de la vie intellectuelle (II) », mai 2000, 244 p., 91 F.

RECTIFICATIF

PATRICK CHAMPAGNE

Dans notre article consacré aux étudiants (*Le Monde* daté 25-26 juin), nous avons écrit par erreur que Patrick Champagne est professeur à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Il est sociologue à l'INRA (Institut national de la recherche agronomique).

CONCURRENCE **Le groupe Volkswagen a été condamné, jeudi 6 juillet, à une amende de 90 millions d'euros par le tribunal de première instance des Communautés européennes. ● LE GROUPE allemand avait conclu des accords avec certains de ses concessionnaires italiens pour les empêcher de vendre des voitures à des clients allemands, attirés par les prix inférieurs. ● CE CLOISONNEMENT du marché, contraire aux règles de respect de la concurrence, a conduit à infliger à Volkswagen la plus forte amende jamais décidée par la Commission européenne. ● D'AUTRES CONSTRUCTEURS comme Renault, Peugeot ou Daimler-Chrysler font l'objet d'enquêtes de la part de Bruxelles sur des affaires similaires. ● DEPUIS sa création, en 1989, le tribunal européen a jugé 336 cas de concurrence, dont 14 concernaient des accords de distribution de véhicules automobiles.**

Volkswagen condamné à une amende record de 590 millions de francs

Le tribunal de première instance des Communautés européennes a sanctionné le groupe automobile pour non-respect des règles de la concurrence. Le constructeur interdisait à ses concessionnaires italiens de vendre des voitures à des consommateurs allemands

LE GROUPE automobile allemand Volkswagen a été condamné, jeudi 6 juillet, par le tribunal de première instance des Communautés européennes à payer une amende record de 90 millions d'euros (590 millions de francs). Volkswagen a été convaincu de violation des règles européennes de la concurrence par la juridiction de Luxembourg.

L'affaire remonte au début des années 90. Volkswagen avait alors empêché la réimportation massive des modèles Audi et Volkswagen d'Italie vers l'Allemagne et l'Autriche. A l'époque, il était plus avantageux, pour un Allemand ou un Autrichien d'acheter sa voiture chez un concessionnaire Volkswagen en Italie, notamment en raison du taux de change. Depuis 1993, date d'entrée en vigueur du marché unique européen, tout ressortissant de l'Union peut acheter des voitures dans n'importe quel pays membre, sans payer de droits de douanes spéciaux.

Volkswagen, pour restreindre ces importations parallèles, contingentait les approvisionnements de ses concessionnaires italiens et avait instauré un système de prime, qui conduisait à les décourager de vendre des voitures à des clients non-italiens. Ce cloisonnement partiel du marché commun avait conduit la Commission européenne à infliger à Volkswagen, en janvier 1998, une amende de 102 millions d'écus (l'euro n'était pas encore instauré).

Dans un premier temps, la décision de Bruxelles avait été contestée par le groupe automobile, qui avait demandé son annulation. Pour sa défense, Volkswagen avait expliqué qu'il avait *« uniquement cherché à empêcher des réexportations illégales par des ventes à des revendeurs non autorisés »*, que les pratiques en Italie ne faisaient pas partie d'une *« stratégie générale »*, et enfin, qu'en tout état de cause, le montant de l'amende était *« démesuré »*.

Le tribunal européen, qui avait rejeté en 1999 un premier recours, n'a visiblement pas entendu ces arguments. Il constate que *« Volkswagen a commis une infraction par nature particulièrement grave, gravité accrue par la taille du groupe concerné et commise malgré l'abondance de la jurisprudence existant en la matière »*. L'amende est cependant moins élevée que ce que demandait la Commission : le tribunal a considéré que l'infraction n'avait pu être constatée que sur une période de trois ans (de 1993 à 1996). Théoriquement, la somme peut atteindre jusqu'à 1 % du chiffre d'affaires de l'entreprise condamnée.

Une autre procédure contre Volkswagen pourrait cependant alourdir l'addition. Selon le quotidien allemand *Handelsblatt* du 5 juillet, le groupe allemand risque de payer au moins 100 millions de deutschemarks (51,13 millions d'euros) supplémentaires, exigés par des revendeurs automobiles allemands prêts à porter plainte eux aussi. Le journal cite un avocat selon lequel dix à quinze revendeurs seraient prêts à leur tour à intenter une procédure.

Jeudi matin, le groupe Volkswagen a fait savoir qu'il étudiait la possibilité de déposer un recours dans les deux mois, devant la Cour de justice européenne. Ce pourvoi n'est cependant pas susceptible de remettre en cause les faits qui sont reprochés à Volkswagen, qui peut espérer, au mieux, que la Cour détecte une erreur de procédure, ou qu'elle réduise le montant de l'amende.

L'affaire fera en tout cas jurisprudence, alors que plusieurs constructeurs automobiles sont dans le collimateur de la Commission pour des affaires similaires. DaimlerChrysler est ainsi soupçonné par Bruxelles d'avoir empêché ses concessionnaires exclusifs en Allemagne, en Belgique, aux Pays-Bas et en Espagne de vendre des Mercedes à des Européens non-résidents. Le groupe germano-américain est aussi accusé de fixer des prix spéciaux pour des gros clients comme les compagnies de taxis, qui achètent toute une flotte de voitures. La filiale européenne de l'américain General Motors, Opel, et les français Renault et PSA Peugeot-Citroën ont également fait l'objet de perquisitions de la part de la Commission européenne, sans que, pour le moment, l'enquête ne débouche sur des éléments concrets.

> Plusieurs constructeurs automobiles sont dans le collimateur de la Commission pour des affaires similaires

Ces pratiques découlent des disparités des prix de voitures en Europe. Ainsi, les écarts peuvent aller jusqu'à 20 %, selon une enquête comparative menée tous les ans par la Commission européenne. Deux raisons peuvent expliquer ces différences. D'abord, la fiscalité appliquée au véhicule, qui varie d'un pays à l'autre. Ensuite, la politique commerciale du constructeur, qui, s'il souhaite augmenter ses parts de marché dans telle ou telle zone, a la possibilité de pratiquer des prix plus bas. C'est au Royaume-Uni que les voitures sont les plus chères, tandis que les prix les plus bas sont pratiqués en Finlande, en Grèce et, dans certains cas, en Espagne et au Portugal, selon la Commission. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que, dans de nombreux cas, les plaintes auprès de la Commission européenne émanent de consommateurs britanniques.

Stéphane Lauer

Des relations tendues avec Bruxelles

Volkswagen et la Commission européenne sont toujours opposés sur une autre affaire sensible. En 1996, les autorités de la concurrence bruxelloises avaient refusé d'autoriser 240 millions de deutschemarks de subventions sur les 780 millions promises par les pouvoirs publics allemands au constructeur, pour la construction de son usine de Mosel/Zwickau (dans le Land de Saxe). L'établissement avait été mis en place sur les vestiges de l'ancien constructeur automobile de la RDA, dans le cadre des privatisations de l'économie est-allemande, mais Bruxelles soupçonnait Volkswagen d'avoir bénéficié d'aides publiques disproportionnées. L'enquête de la commission avait suscité une grande effervescence en Allemagne, déclenchant un conflit avec le ministre-président du Land de Saxe, Kurt Biedenkopf (CDU). Depuis, l'émotion est retombée, mais le dossier suit son cours : VW a fait appel de la décision, après un premier recours débouté en décembre 1999.

Plus de 330 cas de concurrence soumis aux juges européens

BRUXELLES
de notre bureau européen

La Cour de justice des Communautés européennes contrôle attentivement l'action exercée par la Commission de Bruxelles en matière de concurrence. Cet encadrement s'impose compte tenu de l'étendue considérable des pouvoirs qu'accorde à la Commission le traité : contrairement à ce qui se passe dans l'ensemble des autres domaines d'activités communautaires (législation ou gestion), les Etats membres ou le Parlement européen ne peuvent rien faire contre les décisions de la Commission. Ses pouvoirs pourraient donc être considérés comme exorbitants s'il n'existait pas la possibilité, pour ceux qui en subissent les conséquences, de s'adresser à la Cour. Celle-ci co-détient donc en partie, avec la Commission, la fonction de gendarme du marché unique.

Depuis sa création, en 1989, le Tribunal de première instance des Communautés européennes a jugé 336 cas de concurrence, dont 14 concernaient des accords de distribution de véhicules automobiles. Dans 35 dossiers, les requérants introduisaient des recours contre des amendes infligées par la Commission. La Cour a le pouvoir d'annuler celles-ci ou de les réduire. L'examen des principaux arrêts rendus par le Tribunal au cours des dernières années montre que, si les juges européens n'hésitent pas à relever – et à sanctionner – les approximations ou les insuffisances juridiques de la Commission, ils confirment souvent son évaluation. Ainsi, récemment, la Commission a condamné le cartel du carton (arrêt du 14 mai 1998), celui des producteurs de « PVC » (20 avril 1999) ou encore des producteurs de poutrelles (11 mars 1999). C'est vrai aussi dans l'affaire où la Commission a condamné le groupe Irish Sugar pour abus de position dominante. Dans ces différents dossiers, le Tribunal a réduit l'amende globale infligée, en a dispensé certaines entreprises, a émis des critiques partielles à l'égard de la méthode suivie par la Commission, mais, pour l'essentiel, a suivi ses décisions.

AMENDES RÉDUITES

Les arrêts révèlent que l'examen du Tribunal porte sur les aspects juridiques du dossier, mais aussi sur le fond. Dans l'affaire des poutrelles où se sont trouvés condamnés plusieurs grands sidérurgistes européens, on lit, à propos des infractions relevées, que *« la Commission avait dans une certaine mesure exagéré leurs effets anticoncurrentiels »*. Dans l'arrêt « PVC », le Tribunal réduit l'amende infligée à Elf Atochem et à ICI, parce que, selon lui, la Commission *« avait exagéré la part de marché de ces deux entreprises »* et fait ainsi un mauvais usage du principe de proportionnalité.

Cependant, dans le cas du cartel du ciment, la plus grande affaire de concurrence jamais traitée par l'Institution (arrêt du 15 mars 2000), le Tribunal s'est très nettement écarté de la décision de la Commission puisqu'il a réduit les amendes de plus de moitié, les ramenant de 250 à 110 millions d'euros. Là encore, le Tribunal ne conteste pas l'existence d'une entente interdite, mais adresse des critiques d'ordre juridique à la Commission (accès insuffisant au dossier...) et estime que, dans le cas de plusieurs entreprises, la démonstration de leur participation au cartel est insuffisante. Dans cet arrêt, le Tribunal reproche assez clairement à la Commission d'avoir eu la main trop lourde.

Philippe Lemaître

IBM EN DIRECT POUR VOUS

e business tools

Mon nouveau ThinkPad i Series,
je l'ai acheté en toute confiance
grâce au service de vente en direct d'IBM.

Faites comme moi,
appelez le **0 810 200 810**
ou connectez-vous sur **ibm.com**/shop/fr

THINKPAD i SERIES
7 990 FHT

TENTEZ
L'e-XPERIENCE

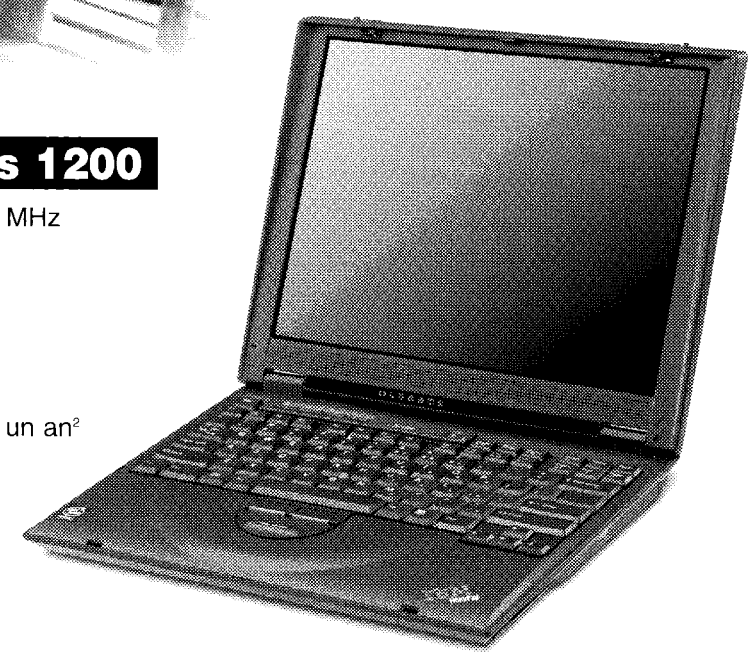
IBM recommande Windows 2000
Professionnal pour votre entreprise.

ThinkPad i Series 1200

- Processeur Intel® Celeron™ 500 MHz
- Ecran HPA 12,1"
- Mémoire 32 Mo
- Disque dur 6 Go
- Lecteur de CD-Rom 10-24x
- Modem 56 K
- Windows 98
- Garantie internationale pendant un an[2]
- Service ThinkPad Express inclus pendant un an[3]

9 556 F[TTC] - 1 456,81 €[TTC]
Réf. TI021FR - 1 218,07 €[HT]

7 990 F[HT]



intel inside
celeron™ PROCESSOR

IBM EN LIGNE
0 810 200 810[4]
ibm.com/shop/fr

IBM

*Prix Shop IBM, hors frais de livraison (frais de livraison : 209 F, soit 250F TTC). IBM se réserve le droit de modifier ses prix à tout moment sans préavis. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine. Photos non contractuelles. L'acceptation de cette offre implique l'adhésion aux conditions de vente d'IBM. TVA en vigueur 19.6 %. [1]Outils e-business. [2]Conditions disponibles sur le site Shop IBM. [3]Enlèvement, réparation et relivraison gratuits de votre ThinkPad en France métropolitaine pendant la durée et dans les conditions de la garantie. [4]Numéro Azur, prix d'une communication locale. ©International Business Machines 2000. Les logos Intel, Intel Inside et Pentium sont des marques déposées d'Intel Corporation et Celeron est une marque d'Intel Corporation. ThinkPad et le logo "e-business" sont des marques d'International Business Machines Corporation. Windows 98 est une marque déposée de Microsoft Corporation. Les autres marques citées appartiennent à leurs entreprises respectives.

LE MONDE diplomatique

JUILLET 2000

Le Maroc indécis
IGNACIO RAMONET
*
Qu'est-ce-que l'économie solidaire ?
JEAN-LOUP MOTCHANE

Au Liban sud, après le retrait israélien
HANA JABER
et MOUNZER JABER
*
Vers une paix armée
GEOFFREY ARONSON
*
Transition à hauts risques en Syrie
ALAIN GRESH

Au-delà de la fraude électorale, le Pérou profond
KARIM BOURTEL
*
Islam contestataire dans le sud des Philippines
SOLOMON KANE
et LAURENT PASSICOUSSET

EUROPE DE L'EST, CARTOGRAPHIE D'UN DÉSASTRE ÉCOLOGIQUE

L'empreinte de Tchernobyl
L'héritage soviétique
L'Arctique nucléaire
Autour de la mer d'Aral
Vents acides

et une double page de cartes

Rwanda, vivre avec le génocide
ANNE-CÉCILE ROBERT
*
Cet archaïque secret d'Etat
JOSEPH K.

En vente chez votre marchand de journaux - 25 F - 3,81 €

L'industrie pharmaceutique s'engage prudemment dans une politique de dons

Les groupes vont favoriser l'accès aux traitements antisida dans les pays en voie de développement

Avant la conférence mondiale sur le sida, qui s'ouvrira le 9 juillet à Durban, la pression exercée par les organisations humanitaires sur les producteurs de médicaments augmente. Ils réclament une baisse radicale des prix des traitements et des droits d'utilisation des brevets. Les industriels, qui défendent farouchement la protection de la propriété intellectuelle, préfèrent organiser des campagnes de dons.

SIMPLE effet d'annonce ou véritable engagement ? Les groupes de sciences de la vie multiplient les promesses de dons ou de partenariats en faveur des pays en voie de développement. Ces spécialistes de la pharmacie ou des biotechnologies végétales cherchent de plus en plus à concilier objectifs commerciaux et collaborations philanthropiques. Pour certains, il s'agit d'initiatives spontanées, visant à améliorer leur image, tandis que d'autres répondent aux sollicitations des groupes de pression.

Pour les fabricants de plantes transgéniques, fortement ébranlés par l'hostilité de l'opinion européenne aux organismes génétiquement modifiés (OGM), il est impératif de démontrer leur intérêt. Le groupe anglo-suédois Zeneca a ainsi décidé de mettre à la disposition des pays qui le souhaitent la technologie de son riz génétiquement modifié, le « golden rice », dont certaines caractéristiques seraient bénéfiques pour la santé *(lire ci-dessous)*.

Les laboratoires pharmaceutiques, eux, tentent de se montrer coopératifs dans un domaine sensible : celui du sida. L'explosion de l'épidémie, notamment en Afrique – qui concentre 70 % des 34 millions de séropositifs –, la mobilisation des gouvernements concernés et d'une trentaine d'organisations internationales les ont fait sortir de leur réserve. Ce qui leur est demandé, sans succès jusqu'à présent, c'est de fixer des tarifs nettement inférieurs pour les médicaments contre le sida dans les pays pauvres ou bien d'accorder aux producteurs locaux le droit d'utiliser leurs brevets à moindre prix (c'est la « licence volontaire »). *« La campagne menée sur la propriété intellectuelle a sans doute effrayé les laboratoires, soucieux de ne pas risquer une renégociation ou une interprétation à la baisse des droits acquis »*, relève un observateur. *« Pour les préserver, ils reprennent l'initiative en envisageant des dons ou des partenariats. »*

Ainsi, l'américain Pfizer, premier groupe pharmaceutique mondial, n'a pas donné suite à la demande de Treatment Action Campaign (TAC), une association sud-africaine de malades, qui réclamait une diminution de prix ou une licence volontaire pour la fabrication de son traitement contre les infections opportunistes, le Diflucan. *« Vendu par Pfizer au tarif journalier de 4,15 dollars* [28 francs]*, le même produit est disponible à 0,29 dollars* [2 francs] *en Thaïlande où il n'est pas breveté »,* explique Médecins sans frontières (MSF). Le groupe a préféré promettre de faire don à l'Afrique du Sud d'une certaine quantité de ce médicament, qui est un de ses produits vedettes, mais sans en préciser les modalités.

« UN PAS EN AVANT »

Autre initiative, cinq firmes – le britannique Glaxo-Wellcome, les américains Bristol-Myers Squibb et Merck, l'allemand Boehringer Ingelheim et le suisse Roche – se sont engagées, le 11 mai, à l'initiative du programme commun des Nations unies sur le sida (Onusida), à améliorer l'accès aux antirétroviraux dans les pays en voie de développement, à des prix abordables. Saluée comme *« un pas en avant »*, cette initiative ne s'est pas encore concrétisée. Les médicaments, les quantités, les pays concernés ainsi que les prix proposés ne sont pas connus. Seul Glaxo-Wellcome s'est engagé à fournir un volume de 2,5 millions de tablettes de Combivir (une bithérapie, ce qui suppose qu'il faudrait associer un troisième médicament) au prix de 2 dollars (13,80 francs), soit une diminution de 85 % par rapport aux 16,5 dollars (113,70 francs) actuellement demandés.

« La date de cette annonce ne doit rien au hasard », relève MSF. Le 10 mai, veille de la déclaration d'intention des cinq laboratoires, le président américain Bill Clinton avait signé un décret assouplissant les lois américaines sur la protection des brevets des médicaments contre le sida en Afrique subsaharienne. A quelques semaines de la conférence mondiale annuelle sur le sida – qui débutera dimanche 9 juillet à Durban (Afrique du Sud) –, c'était une tentative de désamorcer certaines revendications. Même s'il salue l'initiative, MSF émet des réserves sur cette politique de baisse de prix qui *« relève davantage du domaine de la charité ponctuelle que de la mise en place de mesures concrètes sur le long terme »*. Selon l'organisation humanitaire, il vaudrait mieux *« faciliter l'installation de deux règles d'exception prévues par les accords internationaux sur les droits de propriété intellectuelle : les licences obligatoires et les importations parallèles »*. Les premières permettent à un Etat d'autoriser, en raison de l'intérêt public, une entreprise locale à produire un médicament sous brevet sans verser de royalties. Les secondes consistent à importer des médicaments d'un pays où ils sont vendus moins cher. Ces deux mesures sont rarement appliquées en raison de pressions exercées par les multinationales et par les Etats sur les pays concernés. L'instauration d'une concurrence engendre une diminution des prix, en moyenne de 79 % sur cinq ans pour les médicaments contre le sida, selon l'Onusida. Cette situation ne convient pas à l'industrie, qui défend la protection de ses brevets. *« Un élément fondamental pour préserver la recherche et garantir l'accès à l'innovation aux pays du sud »*, explique Jean-Jacques Bertrand, président du Syndicat national de l'industrie pharmaceutique (SNIP). A ses yeux, les licences obligatoires et les importations parallèles ne sont que *« des mesures dissuasives et à contre-courant, puisque les fruits de la recherche, qui coûte très cher, sont confisqués »*. Un argument dont MSF met en doute le bien-fondé. *« La recherche sur le sida a été en partie financée par des fonds publics,* explique l'organisme. *Et du fait de l'aspect mortel de la maladie, la durée des essais cliniques a été diminuée. »*

« MÉDICAMENTS INABORDABLES »

« La baisse de prix est loin d'être la seule problématique », expliquent les différents protagonistes. *« L'enjeu général est un problème de développement »*, rappellent les responsables de l'industrie. *« Les politiques de santé des pays concernés sont à revoir. Des partenariats restent à trouver pour développer les infrastructures locales de distribution des médicaments, former le personnel médical et les malades à leur usage. »* Même dans l'hypothèse où la baisse des prix permettrait d'atteindre 2 dollars (13,70 francs) par jour, soit 730 dollars (5 374 francs) par an pour une trithérapie (contre 10 000 dollars – 68 900 francs – actuellement), ces médicaments resteraient inabordables pour de nombreux pays. Les budgets publics ne sont pas non plus suffisants pour faire face au nombre de malades et à leur prise en charge à vie. La question du financement de cette dépense est au cœur des négociations en cours au sein des organisations internationales. Contactés par *Le Monde*, les laboratoires ont indiqué que des annonces concrètes seraient faites *« dès que possible »*.

F. Ba.

Campagne de communication aux Etats-Unis

Les groupes agrochimiques impliqués dans le développement des plantes transgéniques sont inquiets des répercussions que pourrait enendrer aux Etats-Unis le comportement *« incompréhensible »* des Européens vis-à-vis de cette activité. Aventis, BASF, Dow Chemical, DuPont, Monsanto, Zeneca et Novartis ont créé aux Etats-Unis un comité pour l'information sur les biotechnologies. Les sept compagnies consacreront à ce projet 50 millions de dollars sur une période de trois à cinq ans. Lancée début avril, cette campagne de communication a pour objectif *« d'expliquer aux consommateurs américains les bienfaits engendrés par les biotechnologies »*. En France, tirant la leçon de campagnes de publicité jugées arrogantes, ces groupes ne jugent pas opportun de s'adresser au grand public. En revanche, au travers de regroupements interprofessionnels, ils tentent de convaincre les hommes politiques, les décideurs et les relais d'opinions de la justesse de leur cause.

TROIS QUESTIONS À...

HARVEY BALE

1 Vous êtes directeur général de la Fédération internationale de l'industrie du médicament. Même à 2 ou 3 dollars par jour, les traitements contre le sida resteront inabordables dans des pays où le revenu moyen varie de 300 à 1 000 dollars par an. Que suggérez-vous ?

Le financement des médicaments et de leur distribution doivent provenir d'autres sources, comme les organismes internationaux (Banque mondiale, Unicef, ONU, OMS), les pays eux-mêmes – des milliards d'euros sont dépensés chaque année pour l'achat d'armes – ou des donateurs privés.

2 Pour quelles raisons l'industrie pharmaceutique s'oppose-t-elle farouchement au développement des importations parallèles et des licences obligatoires, qui permettent à un Etat d'autoriser la production locale d'un médicament encore sous brevet, pour rendre les traitements abordables ?

Il est totalement illusoire de croire que les licences obligatoires ou les importations parallèles pourraient changer la dynamique de l'accès aux médicaments dans les pays en voie de développement. Au contraire, elles remettraient en cause la recherche et mettraient en danger la qualité des molécules produites. Les importations parallèles provoqueraient un détournement de médicaments à bas prix vers les pays développés. Seuls les négociants s'enrichiraient et les prix ne diminueraient pas pour autant. Le plus grand perdant ne serait pas l'industrie, mais le patient.

3 En quoi la qualité des médicaments serait-elle menacée ?

Les copies ne garantissent pas la qualité du produit. Seules les compagnies ont l'expertise et le savoir-faire de la production de leurs médicaments. La structure des nouvelles molécules – plus de cent nouveaux traitements contre le sida sont en préparation – sera encore plus complexe. Ils seront d'autant plus difficiles à fabriquer.

Propos recueillis par Florence Bal

Zeneca offre le « goldenrice » aux pays pauvres

ZENECA, filiale agricole du groupe pharmaceutique anglo-suédois AstraZeneca, va mettre le « goldenrice » – un riz génétiquement modifié – à disposition des pays en voie de développement. Ce « riz en or » a été mis au point grâce à des fonds publics et à des subventions de la fondation américaine Rockefeller. De par sa teneur enrichie en bétacarotène, un précurseur de la vitamine A, il permettrait de prévenir les troubles de la vue pouvant conduire à la cécité. Ce fléau, dû à une carence en vitamine A, frappe, chaque année, près de 500 000 personnes dans les pays en voie de développement.

Impliquée dans la recherche concernant le bétacarotène depuis 1996, l'intérêt de Zeneca est avant tout commercial et se concentre sur l'Amérique du Nord et le Japon. Les propriétés antioxydantes du bétacarotène confèrent au golden rice *« des avantages certains sur le marché en progression des aliments de santé dans les pays développés »*, selon Zeneca. Ce riz sera exploité *« en prévention de problèmes de santé comme les maladies coronariennes ou certains cancers »*.

En décidant, au mois de mai, de rétrocéder les droits non commerciaux aux deux inventeurs, le professeur Potrykus, de l'Institut fédéral suisse des sciences végétales, et le docteur Beyer, de l'université de Fribourg, Zeneca accomplit un geste en faveur des pays du Sud.

COMMERCE ET PHILANTHROPIE

« La technologie sera mise à disposition des instituts nationaux de recherche sur le riz des pays en voie de développement intéressés, a déclaré au *Monde* Peter Beyer. *A charge pour eux de l'intégrer dans des variétés locales, davantage adaptées. »* Ce qui devrait prendre au mieux trois ans. Chaque pays multipliera et distribuera ensuite les semences selon les voies classiques en vigueur. Les agriculteurs auront le droit de conserver leur récolte et de resemer les grains. *« La contribution de Zeneca est essentielle*, commente M. Beyer. *L'expertise de la compagnie sera mise à profit pour gérer la propriété intellectuelle – un aspect sur lequel nous n'avons guère de compétences – et pour superviser les procédures, nécessaires à l'évaluation des risques et de la qualité nutritionnelle. »*

Comme Zeneca, la firme américaine Monsanto tente de concilier commerce et philanthropie. La société a promis, en avril, de mettre la cartographie du génome du riz à la disposition de la communauté scientifique et notamment du projet international de recherche sur le séquençage du génome du riz, un consortium qui regroupe une dizaine de pays. En contrepartie, les chercheurs s'engagent à laisser à la société Monsanto la priorité sur l'exploitation commerciale de tout brevet déposé.

Compte tenu du débat en cours sur les organismes génétiquement modifiés, *« ces annonces constituent une excellente opportunité pour ces groupes de se montrer bons citoyens du monde »*, analyse Michel Petit, professeur à l'Institut national agronomique et ancien directeur de l'agriculture à la Banque mondiale. La probabilité, pour ces sociétés, d'avoir des débouchés solvables à court ou moyen terme dans les pays du Sud est très faible. Comme elles disposent d'un portefeuille d'innovations biotechnologiques très important, *« il est tout à fait rationnel de leur part de favoriser des dons qui ont l'avantage d'avoir bonne presse et n'obèrent pas leurs objectifs commerciaux »*, conclut M. Petit.

F. Ba.

Marketing - Commerce - Gestion
Sessions d'été
TEAM
TEST EUROPÉEN D'APTITUDE AU MANAGEMENT
Concours commun
CEFAM, EBS, ESAM, ICD, ISTEC
BAC + 4
Diplômes visés ou homologués
01 44 65 66 62
12, rue Alexandre Parodi - 75010 Paris

La CNIL souhaite un Internet plus sécurisé et respectueux du domaine privé

La Commission s'inquiète de la cybersurveillance et des conditions du commerce électronique

Dans son rapport d'activité 1999, remis mercredi 5 juillet au président de la République, la Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL) a mis l'accent sur l'explosion de l'Internet et sur les risques que celle-ci comporte pour les libertés individuelles. La CNIL a formulé une série de recommandations importantes, notamment dans les domaines sensibles de la cybersurveillance et du commerce électronique.

EN MARGE des problèmes éthiques posés par les fichiers des pacsés ou des empreintes génétiques des condamnés pour agression sexuelle, la Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL) a mis l'accent, dans son rapport d'activité 1999, remis mercredi 5 juillet à Jacques Chirac, sur l'explosion de l'Internet (les déclarations de site ont augmenté de 175 %). La CNIL a enregistré une augmentation des plaintes de 31 %, avec en tête *« la prospection commerciale, la banque »* et *« le travail »*. Michel Gentot, président de la CNIL, se félicite de *« l'attachement »* de ses concitoyens *« aux droits qui leur sont reconnus par la loi du 6 janvier 1978 »*, mais n'en a pas moins souligné les *« inquiétudes »* de la Commission. La CNIL a formulé une série de recommandations importantes, notamment dans les domaines sensibles de la cybersurveillance et du commerce électronique.

Fini le pointage, nous vivons à *« l'ère du contremaître virtuel »*. La CNIL note que les circonvolutions du salarié internaute sont désormais archivées par le système *« pendant des durées très longues »*, et *« font l'objet d'analyses individualisées »*. L'entreprise dresse ainsi à loisir, et à l'insu de l'internaute, son *« profil professionnel, intellectuel ou psychologique »*. Opposée à ces pratiques, illicites au regard des droits de l'employé, la Commission demande *« l'adoption d'une règle du jeu équilibrée »*, fondée sur *« l'information du salarié »*. En matière de commerce électronique, le rapport souligne que *« la France peut mieux faire »*, même si la CNIL fait ressortir quelques résultats satisfaisants. Ainsi, *« 96% des sites étudiés offrant la possibilité d'un paiement en ligne sécurisent la transmission des coordonnées bancaires »*. Un autre point fort : 97 % des sites examinés autorisent les internautes à refuser que leurs coordonnées soit divulguées à des tiers. Les insuffisances restent majoritaires. Les sites français ont du mal à garantir le secret de leurs échanges. Alors que la Toile demeure largement en dehors de tout contrôle (46 % des sites étudiés n'ont pas été déclarés à la CNIL), les *« techniques destinées à assurer la sécurité sur Internet n'assurent en général que la confidentialité du seul numéro de carte bancaire, et non toujours la confidentialité de l'ensemble de la transaction »*.

L'identification des partenaires des transactions électroniques est elle aussi sujette à caution. Ce problème est d'autant plus sensible que *« 40 % des sites étudiés n'indiquent pas clairement l'adresse physique du responsable du site »*. Aujourd'hui coûteuse, l'insertion d'une carte bancaire à puce dans un lecteur adapté ou dans un téléphone portable connecté à l'ordinateur pourrait dans le futur fournir une solution.

« SPAMING » PARASITE

Plus inquiétant pour les internautes, dans 81 % des cas, aucune information n'est fournie sur l'usage éventuel des données transmises de manière invisible d'ordinateur à ordinateur. Ce sont précisément là les informations les plus couramment utilisées pour le *« spaming »* – le « publipostage » électronique intempestif dirigé vers des *« centaines de milliers, voire plusieurs millions »*, de particuliers, à un coût quasiment nul pour les démarcheurs. *« Ainsi, un grand fournisseur d'accès déclarait, en mars 1999, recevoir 1,8 million de spams par jour. »* Le même fournisseur évaluait à 90 000 francs le coût quotidien global en connection pour gérer ces messages publicitaires parasites. La CNIL propose *« la création d'un label EUP (European Europe Privacy) »*, dont les membres s'engageraient à garantir la confidentialité des données collectées et à préciser les droits des internautes.

Romain Goguelin

Les assemblées générales peuvent encore gagner en transparence

Les actionnaires sont de plus en plus actifs

LES PRATIQUES des assemblées générales (AG) évoluent, selon une étude réalisée par la société de conseil en communication économique et financière Ecocom, entre le 30 mars et le 29 juin 2000, sur les sociétés du CAC 40. Le comportement plus actif des actionnaires incite les entreprises à plus de transparence et à l'amélioration de leur communication. Un point noir persiste : le manque de coordination dans le calendrier des assemblées – quinze d'entre elles se sont tenues la même semaine, dont quatre le même après-midi.

La mise en ligne de l'AG sur Internet est en forte progression. Le nombre de groupes ayant diffusé en *live* leur assemblée sur Internet a augmenté de 144 % par rapport à 1999 : elles étaient 22 pour l'exercice 2000, contre 9 l'année précédente. Quatre groupes (Alcatel, France Télécom, Lafarge et Vivendi) préparent le passage au vote et aux procurations par voie électronique, notamment par Internet, afin de favoriser la représentativité de l'assemblée. Actuellement, il est fréquent qu'une assemblée ne puisse se tenir, faute de réunir le quorum. Elle doit alors faire l'objet d'une deuxième convocation.

La communication des rémunérations individuelles des dirigeants est limitée. Les rémunérations partielles ou totales des présidents n'ont été livrées que par neuf groupes, en réponse aux questions d'actionnaires (Sodexho Alliance et France Télécom), par consultation du rapport annuel (Air liquide et Axa) ou de documents remis à l'assemblée (Aerospatiale-Matra, BNP-Paribas, Crédit lyonnais, Lafarge et Pinault-Printemps-Redoute).

En moyenne, les actionnaires ont posé 27 questions en assemblée, un chiffre identique à l'année dernière. On observe un recul généralisé des questions hors de l'objet de l'assemblée, même si l'actualité peut ponctuellement transformer l'assemblée en *« tribunal populaire »*. Parallèlement, *« la technicité et la pertinence des questions des actionnaires individuels progressent sensiblement »*. Leurs nouvelles préoccupations se focalisent sur les axes de stratégie et les perspectives de croissance des groupes. Mais les AG restent encore largement des chambres d'enregistrement : sur toutes les résolutions proposées, seule une (chez Alcatel) n'a pas été approuvée !

Marie Lebègue

Jacques de Larosière mis en examen dans l'affaire du Crédit lyonnais

LE JUGE D'INSTRUCTION Jean-Pierre Zanoto, chargé de l'affaire du Crédit lyonnais, a décidé de procéder à une nouvelle mise en examen, pour *« complicité de présentation et publication de comptes sociaux inexacts »*. Elle concerne encore une fois un haut fonctionnaire de premier plan, Jacques de Larosière, aujourd'hui à la retraite. Dès que la nouvelle a été connue, mercredi 5 juillet, son avocat, Me Benoît Chabert, a fait valoir que son client était *« parfaitement serein dans la mesure où il n'a rien à se reprocher »*.

Tour à tour directeur général du Fonds monétaire international, de 1979 à 1987, puis gouverneur de la Banque de France, jusqu'en 1993, et enfin, président de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement, M. de Larosière a longtemps été l'un des hauts fonctionnaires français les plus en vue. C'est précisément en sa qualité de gouverneur de la Banque de France qu'il est aujourd'hui rattrapé par l'affaire du Lyonnais. Il présidait à ce titre la Commission bancaire, un organisme indépendant chargé d'assurer, pour le compte de la banque centrale, le contrôle des établissements bancaires.

Dans le cadre de son enquête, le magistrat se demande si les comptes 1992 de la banque, affichant une perte de 1,85 milliard de francs, n'ont pas été délibérément minorés, et si la Commission bancaire, garante du bon fonctionnement de la place – et donc peut-être désireuse de ne pas affoler le marché –, n'a pas pesé en ce sens.

Cette mise en examen succède à de nombreuses autres, qui concernent également des hauts fonctionnaires connus. Le 28 avril, l'actuel gouverneur de la Banque de France, Jean-Claude Trichet, a lui-même annoncé qu'il avait été mis en examen, en sa qualité d'ancien directeur du Trésor. Un peu avant, son ancien collaborateur, Jean-Pascal Beaufret, à l'époque chef du service des affaires monétaires et financières à la direction du Trésor et administrateur du Crédit lyonnais, avait connu le même sort.

« LOGIQUE PROCÉDURALE »

Compte tenu de ces précédentes mises en examen, il était prévisible que M. de Larosière, déjà entendu comme témoin assisté, soit, lui aussi, pris dans les mêmes turbulences. *« Cela s'inscrit dans une logique procédurale, il n'y a aucun élément nouveau »*, a fait valoir son avocat. Après avoir engagé une mission d'enquête sur les filiales de la banque, la Commission bancaire a étendu ses investigations sur le cœur même de l'établissement, d'octobre 1992 au printemps 1993, et le juge peut estimer qu'étant à l'époque sous un contrôle renforcé, les dirigeants du Crédit lyonnais se sont entendus avec leur tutelle pour minorer légèrement leurs pertes.

Pour retentissante qu'elle soit, compte tenu des personnalités mises en cause, l'enquête du juge s'annonce extrêmement délicate, car une toute autre lecture des événements est possible. C'est en effet à la demande du ministre des finances de l'époque, Michel Sapin, conseillé par la direction du Trésor, que la Commission bancaire avait renforcé ses investigations sur le Lyonnais, ce qui a contribué à mettre au jour la situation de quasi-faillite du groupe.

Laurent Mauduit

Agitations autour du capital du Crédit lyonnais

LES SPÉCULATIONS autour du Crédit lyonnais se poursuivent. Daniel Bouton, président de la Société générale, aurait rencontré des membres du gouvernement pour discuter d'une éventuelle OPA sur le Lyonnais, a affirmé le quotidien britannique *Financial Times*, jeudi 6 juillet. Interrogée par *Le Monde*, la Société générale dément ces informations. Elle rappelle que son investissement dans le Lyonnais, dont elle détient 3,93 %, est un *« placement d'avenir »*, et souhaite développer des partenariats avec le Lyonnais, sans exclure un rapprochement, *« sur des bases amicales »*. Le Crédit lyonnais, attaché à son indépendance, souhaiterait élargir la période pendant laquelle les membres du groupe des actionnaires partenaires (GAP) ne peuvent disposer librement de leurs actions. Cette période court en principe jusqu'à juillet 2001. Outre la Société générale, d'autres prétendants, comme le Crédit agricole, sont intéressés par le Lyonnais.

Genset nomme un nouveau PDG

A COMPTER du 1er août 2000, André Pernet prendra les commandes de la société française de génomique Genset. Il succède à Pascal Brandys, son cofondateur et PDG, qui quittera ses fonctions mais restera administrateur de la société. Genset, spécialisée dans la fourniture aux sociétés pharmaceutiques d'informations génomiques brevetées, approche du stade de développement de médicaments. L'expérience de M. Pernet, qui était jusque-là vice-président de la recherche du laboratoire américain Abbott, où il avait contribué avec succès au développement de plusieurs médicaments, sera *« la plus appropriée »*, a indiqué M. Brandys dans un communiqué.

SAINT-GOBAIN

L'Assemblée Générale Mixte des actionnaires de la Compagnie de Saint-Gobain s'est réunie le jeudi 29 juin 2000 à Paris. Environ 46 % des droits de vote étaient présents ou représentés.

Cette Assemblée a notamment procédé à l'élection comme Administrateur de M. Daniel BERNARD, Président-Directeur Général de Carrefour.

L'Assemblée a également approuvé la distribution d'un dividende net de 3,60 euros (23,61 F) plus 1,80 euro d'avoir fiscal (11,81 F). Le règlement du dividende, intégralement versé en espèces, a eu lieu le lundi 3 juillet 2000.

Au cours de cette Assemblée Générale, M. Jean-Louis BEFFA, Président-Directeur Général, a notamment déclaré :

"Le premier de nos axes stratégiques est l'acquisition et la préservation de positions de leader. Face à la compétition mondiale, un groupe doit être leader dans son métier pour pouvoir s'y maintenir et s'y développer. Saint-Gobain est leader mondial ou européen dans tous ses métiers. (…) Le Groupe poursuit également un objectif d'avance technologique, de productivité et d'expansion internationale. L'avance technologique est un avantage concurrentiel déterminant dans tous les métiers du Groupe. Elle permet de maîtriser les coûts, d'innover et de conquérir de nouveaux marchés. Le Groupe se dotera aussi de toutes les technologies avancées nécessaires à la mise en œuvre de ses programmes de développement utilisant l'Internet. L'expansion internationale assure la présence mondiale de Saint-Gobain aux côtés de ses clients et lui ouvre de nouveaux marchés. Le Groupe est aujourd'hui présent dans 45 pays."

"Pour 2000, le Groupe se fixe un objectif de croissance de son résultat net hors plus-values de 15%. Nous utiliserons une partie des sommes dégagées par la cession de notre participation dans Essilor à un rachat d'actions. Le Conseil d'administration a d'ailleurs décidé de procéder à une annulation d'actions correspondant à 3,85% du capital. Nous prévoyons de porter cette annulation d'actions à 5% du capital au cours du deuxième semestre. Avec celles-ci, le résultat net hors plus values devrait atteindre 20% en 2000. Saint-Gobain démontre clairement par ces objectifs son engagement à satisfaire l'exigence de rentabilité et vos attentes en terme de création de valeur."

Service des Relations avec les Actionnaires

Les Miroirs • 92096 La Défense cedex • **Téléphone :** 01 47 62 33 33 • **Minitel :** 3615 GOBAIN (1,01 F/mn)
Internet : http://www.saint-gobain.com • **E-mail :** actionnaires@saint-gobain.com • **Reuter :** SGOB.PA

N°Vert 0 800 32 33 33

Des questions restent en suspens après la création de Vivendi Universal

Les hésitations des analystes, la fronde des actionnaires minoritaires, la position du Conseil supérieur de l'audiovisuel et les attaques de BT sont autant d'éléments-clés qui risquent d'entraver la fusion entre Vivendi, Canal+ et Seagram

LE CHOC de l'annonce est passé. Désormais, tous les observateurs cherchent à analyser au calme la création de Vivendi Universal. Né de la fusion de Vivendi, Canal+ et Seagram, le nouveau groupe, qui se veut la réplique européenne du groupe AOL-Time Warner, s'annonce comme un géant de la communication, leader dans la musique et le cinéma. Mais ce mariage implique de nombreux bouleversements financiers et légaux. De multiples interrogations subsistent.

La création de Vivendi Universal est-elle intéressante ?

La première réaction des marchés à l'annonce de la naissance de Vivendi a été glaciale. Les investisseurs n'ont pas aimé que cette fusion se fasse par échange de titres, sans paiement en numéraire. Les titres Vivendi et Seagram ont été lourdement sanctionnés. Depuis, les esprits se sont un peu calmés mais les analystes restent très attentistes. Peu contestent l'idée de créer un grand groupe de communication alliant la télévision, le téléphone, Internet à l'édition, la musique et au cinéma.

En revanche, ils s'interrogent sur la mise en œuvre de cette stratégie. Pour un investisseur anglo-saxon, l'incertitude c'est Jean-Marie Messier, PDG de Vivendi, qui est *« un deal-maker »* mais *« pas encore un manager »*. La crainte des analystes se porte sur l'activité cinéma d'Universal même si les prévisions de résultats semblent les rassurer avec les succès d'*Erin Brockovitch*, *Gladiator* et les *Flinstones*. Quant à la direction du studio, Jean-Marie Messier a répété mercredi 5 juillet aux analystes financiers : *« pas de Français à Hollywood* (...). *Si Pierre Lescure est à la tête du pôle images, il ne sera pas le patron opérationel du studio hollywoodien »* qui sera confié à des Américains.

Un autre fait les intrigue : pourquoi la famille Bronfman, actionnaire à hauteur de 24 % de Seagram et appelée à devenir le premier actionnaire du nouveau groupe, a-t-elle accepté la fusion sans demander une modification des statuts de Vivendi ? Adoptée lors de la dernière assemblée, une résolution prévoit une limitation automatique des droits de vote des actionnaires au-delà de 2 % du capital. *« C'est la première fois que l'on voit l'actionnaire principal d'un groupe renoncer volontairement à l'intégralité de ses pouvoirs »*, note un analyste.

D'après les premiers calculs, la fusion avec Seagram et Canal+ créerait environ 400 millions de titres Vivendi supplémentaires. Le groupe se trouverait avec un capital dépassant le milliard d'actions, ce qui semble énorme . En face, les sources de profits sont rares. Les spiritueux, qui ont apporté l'essentiel des bénéfices de Seagram, seront vendus. Canal+, sans des profits exceptionnels, aurait été déficitaire depuis deux ans. Vivendi tire quant à lui ses bénéfices de l'environnement. *« Ce mariage peut-il transformer trois compétiteurs faiblement rentables en un groupe très profitable ? »*, s'interroge un analyste.

Les actionnaires minoritaires de Canal+ peuvent-il gêner la fusion ?

L'Association de défense des actionnaires minoritaires (ADAM), animée par Colette Neuville, compte saisir le conseil des marchés financiers pour demander une porte de sortie en numéraire pour les actionnaires de Canal+. S'appuyant sur le règlement boursier qui prévoit qu'une société mère doit lancer une offre publique de retrait, en cas de fusion avec sa filiale, l'ADAM demande que Vivendi réaménage ses propositions, car *« les actionnaires n'ont pas à accepter des actions de ce Canal minus »*.

Pour l'instant, Vivendi écarte toutes les demandes de l'ADAM et rappelle que la loi sur l'audiovisuel *« interdit de réaliser toute offre publique qui aurait pour effet de porter la participation de l'initiateur au-delà des 49 % de la société concernée »*. Pour l'ADAM, cet argument ne peut s'appliquer dans la mesure où l'essentiel des actifs de Canal+ sont transférés à Vivendi Universal, Canal+ ne conservant que l'autorisation d'émettre. L'ADAM se dit prête à réunir une minorité de blocage pour contrer la fusion entre Vivendi et sa filiale.

Le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) avalisera-t-il l'absorption de Canal+ par Vivendi Universal ?

Pour Canal+ et Vivendi Universal, le parcours du combattant commence. *« Le mariage Vivendi-Seagram pose beaucoup de questions »*, a déclaré Catherine Tasca, ministre de la culture et de la communication, mercredi 5 juillet sur RTL. Elle s'interroge sur la garantie des engagements sur l'indépendance de Canal+ et le maintien de *« la règle du 49 % »* (le plafond légal pour un actionnaire d'une chaîne privée).

Mercredi 5 juillet, Pierre Lescure, PDG de Canal+, et Jean-Marie Messier ont été reçus au CSA. L'instance de régulation pointe des zones d'ombre. Avant le 6 décembre 2000, date d'expiration de la convention, le CSA veut s'assurer que le nouveau Canal+ respectera les obligations de l'ancien, notamment en matière de cinéma. MM. Lescure et Messier ont accepté de s'y engager par écrit. Le conseil veut être certain que le nouvel agencement de Canal+ au sein de Vivendi Universal *« est un montage juridiquement respectable »*. Le CSA ne veut pas donner son aval pour être retoqué ensuite par le Conseil d'Etat. *« Surtout qu'en ce moment le Conseil d'Etat est un peu raide »*, souligne un membre en référence aux dernières décisions de l'institution. En donnant son feu vert, à un montage séparant la distribution des programmes, le CSA craint de *« créer un précédent »*. Une séparation entre ces deux activités est déjà d'actualité à l'étranger mais aussi en France notamment pour CanalSatellite, les chaînes thématiques et bientôt pour le numérique hertzien. Pour l'heure, TF 1 et M 6 ne songent pas à s'inspirer de l'exemple de Canal+. La chaîne cryptée et Vivendi ne semblent pas au bout de leur peine. La position du CSA n'est pas arrêtée. Seule certitude, la chaîne cryptée devra faire des concessions *« pour établir une nouvelle convention »* avec le CSA.

BT peut-il faire obstacle à la stratégie de Vivendi ?

Silencieux pendant toutes les tractations avec Vodafone puis avec Seagram, BT, le deuxième actionnaire de Cegetel (filiale de téléphone de Vivendi), semble prêt à contre-attaquer. L'opérateur britannique a engagé une procédure d'arbitrage auprès de la Chambre internationale de commerce de Genève pour contester la création de Vizzavi, portail Internet commun de Vivendi et Vodafone. Selon BT, Vizzavi s'inscrit dans la liste d'activités prévues par le pacte d'actionnaires de Cegetel et qui ne pouvaient s'exercer en dehors du cadre de Cegetel. Si BT obtenait un arbitrage en sa faveur, toute la stratégie de Vivendi de développement dans les contenus se retrouverait à terre et la fusion avec Seagram perdrait beaucoup de son sens. Cegetel affirme que le *« portail Vizzavi échappe aux domaines couverts par les actionnaires de Cegetel »*. Vivendi est inquiet et négocie d'arrache-pied un règlement à l'amiable avec BT.

L'Etat exonérera-t-il Vivendi d'impôt sur les plus-values ?

Bien qu'on ne connaisse pas le montage précis, la fusion entre Vivendi et Canal+ devrait faire apparaître une plus-value très importante, de plusieurs dizaines de milliards de francs. Vivendi devrait normalement payer environ 5 milliards de francs d'impôts sur ces plus-values. Le groupe ne les paiera pas. *« Cadeau fiscal ? »*, accusent ses détracteurs. Le groupe bénéficiera en fait du régime fiscal lié aux fusions par échange de titres. Dans ce cas, le fisc accepte de ne pas faire payer d'impôt. En contrepartie, les groupes s'engagent en général à conserver leurs titres pendant plusieurs années. Jérôme Seydoux, le patron de Pathé, a profité de ce régime plusieurs fois.

Guy Dutheil et Martine Orange

Une charte d'indépendance pour Canal+

***« C'EST MIEUX** quand c'est écrit »*, soulignait-on du côté de Canal+ lors de l'annonce de la fusion de Vivendi avec Seagram. Mercredi 5 juillet, devant le CSA, Jean-Marie Messier et Pierre Lescure ont rendu public *« une charte qui entrera en vigueur le jour de la création de Vivendi-Universal »*.

Des engagements écrits pour souligner que *« Vivendi soutient la création et l'indépendance éditoriale de Canal+ »*. Selon la chaîne cryptée, *« cet élément a été discuté d'entrée »*, dès le début des négociations avec Seagram. Avec cette charte, Jean-Marie Messier met un terme à certaines interrogations.

Le nouveau Canal+ sera organisé sous la forme d'un directoire avec conseil de surveillance. La première instance sera composée de cinq membres dont quatre nommés par le président, M. Lescure, tandis que la seconde, forte de six représentants, aura M. Messier pour président.

La future charte, qui s'inscrit dans les règles du gouvernement d'entreprise, fait la part belle à Pierre Lescure et à Canal+. Le PDG, outre *« la plus large délégation de gestion »*, participera aussi *« activement en tant que membre du conseil d'administration, co-directeur général de Vivendi-Universal »* aux décisions et aux *« grandes orientations stratégiques »* qui seront prises dans cette instance.

Ce *« mode d'emploi de la fusion »* veut aussi inscrire dans le marbre l'identité, l'indépendance et les spécificités de Canal+. Les atouts de la chaîne cryptée – *« liberté de ton, qualité éditoriale, respect et fidélisation de l'abonné, complémentatrité de l'édition et de la distribution, notoriété de marque »* – ont été reconnus par Jean-Marie Messier.

Lors de l'absorption d'Havas par Vivendi, Jean-Marie Messier avait pris les mêmes types d'engagements. Tout comme Suez lors de sa prise de contrôle de sa filiale belge Tractebel.

G. D.

TABLEAU DE BORD

ÉCONOMIE

■ **JAPON : la croissance de l'économie dépassera l'objectif de 1 %** fixé par le gouvernement pour l'exercice 2000-2001, a affirmé, jeudi 6 juillet, le ministre des finances Kiichi Miyazawa. L'économie *« se porte généralement bien »*, a estimé le ministre, lors d'un entretien avec la télévision publique NHK.

■ **La consommation des ménages** a reculé de 1,9 % en mai en glissement annuel après avoir augmenté de 1,3 % le mois précédent, a annoncé jeudi le gouvernement.

■ **ETATS-UNIS : l'indice composite des principaux indicateurs économiques**, baromètre censé préfigurer l'évolution de la conjoncture dans les six à neuf mois à venir, a baissé de 0,1 % en mai après être resté inchangé le mois précédent, a annoncé mercredi 5 juillet le Conference Board, l'institut de conjoncture de New York.

■ **Le secrétaire américain au Trésor, Lawrence Summers**, s'attend à la *« poursuite d'une forte expansion économique »* aux Etats-Unis. *« Les fondamentaux restent solides »*, a-t-il déclaré mercredi lors d'une conférence de presse à l'issue d'une intervention devant le Conseil économique et social des Nations unies à New York.

■ **GRANDE-BRETAGNE : un nombre record de projets d'investissements étrangers** a été enregistré en 1999. Selon les chiffres officiels publiés mercredi, 757 projets ont été annoncés lors de l'année budgétaire 1999-2000 terminée en mars, soit 16 % de plus que l'année précédente. Ils doivent permettre la création de 52 783 emplois, ce qui constitue également un record. Les projets émanent de trente pays différents. Les Etats-Unis constituent le premier investisseur avec 48 % des nouveaux projets, suivis du Japon (7,7 %), de l'Allemagne (7 %), du Canada (6 %) et de la France (6 %).

■ **Le rythme de croissance des ventes de détail** en volume a une nouvelle fois ralenti en juin, pour descendre au plus bas niveau depuis treize mois, selon la dernière enquête de la Confédération de l'industrie britannique (CBI) publiée mercredi.

AFFAIRES

● **GLAXO WELLCOME-SMITH-KLINE BEECHAM : les groupes britanniques pharmaceutiques** concrétiseront leur fusion le 21 août. GlaxoSmithKline, nom du nouveau groupe, sera le premier laboratoire pharmaceutique devant l'américain Pfizer.

● **GLOBAL ONE : France Télécom a démenti, jeudi, avoir un projet d'introduction en Bourse de sa filiale Global One,** comme l'avait affirmé le même jour le *Financial Times* de jeudi. France Télécom a pris en janvier le contrôle à 100 % de cette société de services de télécommunications pour les entreprises multinationales, en rachetant les 71 % détenus par l'allemand Deutsche Telekom et l'américain Sprint.

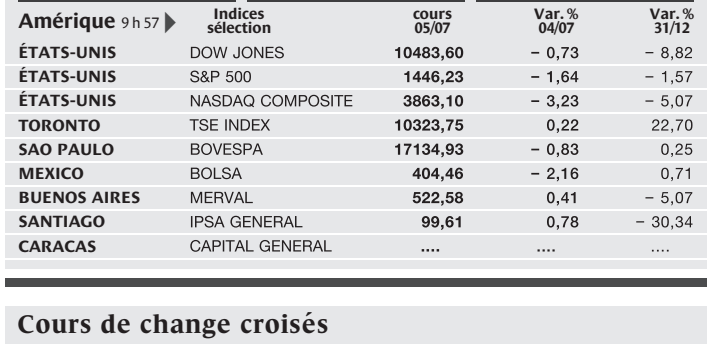
● **COMPUTER ASSOCIATES : l'action du fabricant américain de logiciels a perdu 42 %** de sa valeur, mercredi, après que la société eut indiqué qu'elle ne tablait plus que sur une croissance de 20 % de son chiffre d'affaires au deuxième trimestre (juillet-septembre), contre 25 % dans une précédente prévision.

● **ROYAUME-UNI : plus de la moitié de la population britannique** détient un téléphone portable à la fin juin, avec 30,6 millions d'abonnés sur 59,1 millions d'habitants.

● **CRÉDIT LYONNAIS : les syndicats CFDT et CGT ont dénoncé** mercredi *« l'arnaque »* mise en place, selon eux, par la direction dans le cadre du projet d'accord 35 heures signé le matin même par les autres syndicats du groupe (SNB-CFE-CGC, FO et CFTC).

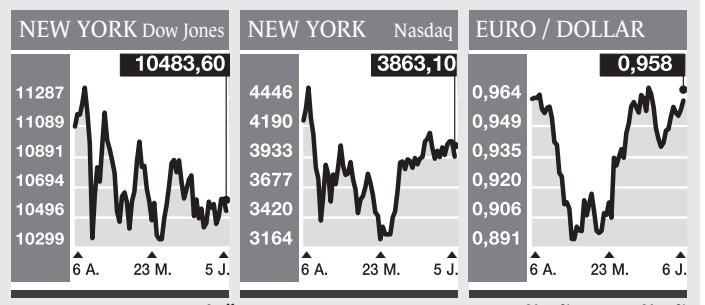
● **DEXIA : le groupe bancaire franco-belge** a annoncé mercredi la finalisation du rachat de l'assureur américain FSA Holdings, annoncé en juin dernier, pour un montant de 2,6 milliards de dollars.

EUROPE



Europe 9 h 57	Indices sélection	cours 06/07	Var. % 05/07	Var. % 31/12
EUROPE	**EURO STOXX 50**	**5134,45**	**– 0,62**	4,69
EUROPE	STOXX 50	**4843,10**	**– 0,67**	2,12
EUROPE	EURO STOXX 324	**424,40**	**– 0,52**	1,96
EUROPE	**STOXX 653**	**377,47**	**– 0,60**	– 0,53
PARIS	CAC 40	**6423,40**	**– 0,61**	7,81
PARIS	MIDCAC	....	....	....
PARIS	SBF 120	**4336,39**	**– 0,63**	7
PARIS	SBF 250	....	....	....
PARIS	SECOND MARCHÉ	....	....	....
AMSTERDAM	AEX	**664,56**	**– 0,49**	– 1,02
BRUXELLES	BEL 20	**2964,19**	**– 0,12**	– 11,26
FRANCFORT	DAX 30	**6941,34**	**– 0,29**	– 0,24
LONDRES	FTSE 100	**6349,90**	**– 0,51**	– 8,37
MADRID	STOCK EXCHANGE	**10744,70**	**– 0,12**	– 7,70
MILAN	MIBTEL 30	**47021,00**	**0,14**	9,37
ZURICH	SPI	**7878,80**	**0,15**	4,08

AMÉRIQUES

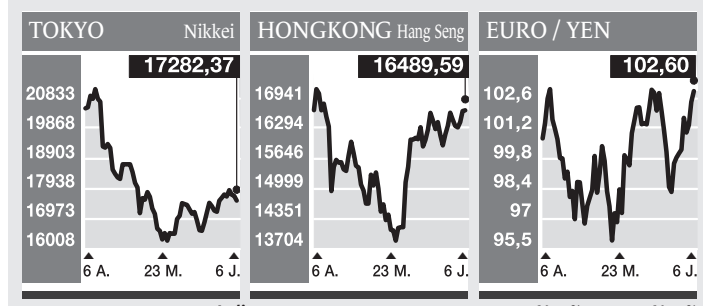


Amérique 9 h 57	Indices sélection	cours 05/07	Var. % 04/07	Var. % 31/12
ÉTATS-UNIS	DOW JONES	**10483,60**	**– 0,73**	– 8,82
ÉTATS-UNIS	S&P 500	**1446,23**	**– 1,64**	– 1,57
ÉTATS-UNIS	NASDAQ COMPOSITE	**3863,10**	**– 3,23**	– 5,07
TORONTO	TSE INDEX	**10323,75**	**0,22**	22,70
SAO PAULO	BOVESPA	**17134,93**	**– 0,83**	0,25
MEXICO	BOLSA	**404,46**	**– 2,16**	0,71
BUENOS AIRES	MERVAL	**522,58**	**0,41**	– 5,07
SANTIAGO	IPSA GENERAL	**99,61**	**0,78**	– 30,34
CARACAS	CAPITAL GENERAL	....	....	....

Cours de change croisés

06/07 9 h 57	Cours DOLLAR	Cours YEN(100)	Cours EURO	Cours FRANC	Cours LIVRE	Cours FR. S.
DOLLAR	.....	0,93392	0,95815	0,14607	1,51015	0,61864
YEN	107,07500	.....	102,60000	15,64000	161,73000	66,19500
EURO	1,04368	0,97466	.....	0,15245	1,57610	0,64535
FRANC	6,84610	6,39245	6,55957	.....	10,33720	4,23345
LIVRE	0,66219	0,61840	0,63445	0,09675	.....	0,40950
FRANC SUISSE	1,61645	1,51005	1,54925	0,23620	2,44195	.....

ASIE - PACIFIQUE



Zone Asie 9 h 57	Indices sélection	cours 06/07	Var. % 05/07	Var. % 31/12
TOKYO	NIKKEI 225	**17282,37**	**– 0,88**	– 8,72
HONGKONG	HANG SENG	**16489,59**	**0,09**	– 2,79
SINGAPOUR	STRAITS TIMES	**2063,35**	**– 0,82**	– 16,79
SÉOUL	COMPOSITE INDEX	**106,13**	**0,77**	– 18,37
SYDNEY	ALL ORDINARIES	**3262**	**– 0,29**	3,47
BANGKOK	SET	**22,55**	**– 1,70**	– 35,09
BOMBAY	SENSITIVE INDEX	**4865,30**	**– 0,95**	– 2,81
WELLINGTON	NZSE-40	**2040,63**	**– 0,39**	– 7,53

Taux de change fixe zone Euro

€uro contre	Taux	contre franc	Taux
FRANC	6,55957	€URO	0,15245
DEUTSCHEMARK	1,95583	DEUTSCHEMARK	3,35385
LIRE ITALIENNE (1000)	1,93627	LIRE ITAL. (1000)	3,38774
PESETA ESPAG. (100)	1,66386	PESETA ESPAG. (100)	3,94238
ESCUDO PORT. (100)	2,00482	ESCUDO PORT. (100)	3,27190
SCHILLING AUTR. (10)	1,37603	SCHILLING AUTR. (10)	4,76703
PUNT IRLANDAISE	0,78756	PUNT IRLANDAISE	8,32894
FLORIN NÉERLANDAIS	2,20371	FLORIN NÉERLANDAIS	2,97660
FRANC BELGE (10)	4,03399	FRANC BELGE (10)	1,62607
MARKKA FINLAND	5,94573	MARKKA FINLAND	1,10324

Hors zone Euro

Euro contre	05/07
COURONNE DANOISE	7,4625
COUR. NORVÉGIENNE	8,1870
COUR. SUÉDOISE	8,4080
COURONNE TCHÈQUE	35,7300
DOLLAR AUSTRALIEN	1,6054
DOLLAR CANADIEN	1,4179
DOLLAR NÉO-ZÉLAND	2,0589
DRACHME GRECQUE	336,7000
FLORINT HONGROIS	260,0700
ZLOTY POLONAIS	4,0928

Taux d'intérêt (%)

Taux 05/07	Taux j. j.	Taux 3 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans
FRANCE	4,32	0,17	5,43	5,64
ALLEMAGNE	4,29	4,52	5,24	5,50
GDE-BRETAG.	5,50	5,98	5,13	4,49
ITALIE	4,29	4,48	5,61	5,95
JAPON	0,06	0,18	1,77	2,23
ÉTATS-UNIS	6,66	5,99	5,98	5,85
SUISSE	2,88	3,33	3,95	4,33
PAYS-BAS	4,25	4,48	5,39	5,61

Matif

Cours 9 h 57	Volume 06/07	dernier prix	premier prix
Notionnel 5,5			
SEPTEMBRE 2000	**28461**	86,55	86,51
Euribor 3 mois			
JUILLET 2000	**NC**	NC	NC

Retrouvez ces cotations sur le site Web : **www.lemonde.fr/bourse**

BOURSE

LA BOURSE de Paris a débuté en baisse jeudi 6 juillet. L'indice CAC 40 cédait, à l'ouverture, 0,44 % à 6 434,21 points. L'indice DAX de la Bourse de Francfort progressait de 0,21 %, à 6 947,21 points, lors des premiers échanges, tandis que l'indice Footsie de la Bourse de Londres reculait de 0,17 %, à 6 371,4 points. Mercredi, les marchés américains avaient terminé en baisse, affectés par le recul des valeurs pétrolières et par des mises en garde sur les bénéfices de la part des sociétés technologiques. L'indice Dow Jones avait fini en baisse de 0,72 %, à 10 483,60 points, et l'indice Nasdaq avait chuté de 3,23%, à 3 863,10 points.

CHANGES-TAUX

L'EURO restait ferme face au dollar, jeudi 6 juillet dans les premières transactions sur le marché des changes.

La devise européenne s'échangeait à 0,9539 dollar. De son côté, le yen retrouvait quelques couleurs face au billet vert après avoir sévèrement chuté la veille à New York. Le dollar se négociait, jeudi matin, à 107,23 yens.

Les marchés obligataires européens s'inscrivaient en recul, jeudi en début de séance. Le taux de rendement de l'emprunt du Trésor français, qui évolue à l'inverse du prix des titres, remontait jusqu'à 5,41 %.

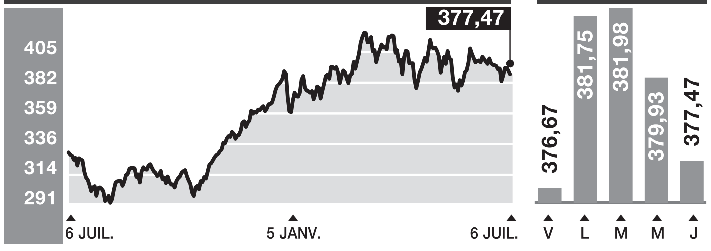
VALEURS EUROPÉENNES

● Les mises en garde sur les résultats publiées par les sociétés d'informatique américaines Entrust Technologies et BMC Software ont affecté en Bourse, mercredi 5 juillet, certaines entreprises européennes. L'éditeur britannique de logiciels **Baltimore Technologies** a chuté de plus de 7,92 % à 488 pences. **SAP**, le numéro un européen des logiciels, a réduit ses gains après les mises en garde sur ses bénéfices. Son action a finalement progressé 1,81 % à 162,9 euros, après avoir momentanément gagné plus de 4 % après le maintien du titre sur la liste des valeurs recommandées du courtier Goldman Sachs.

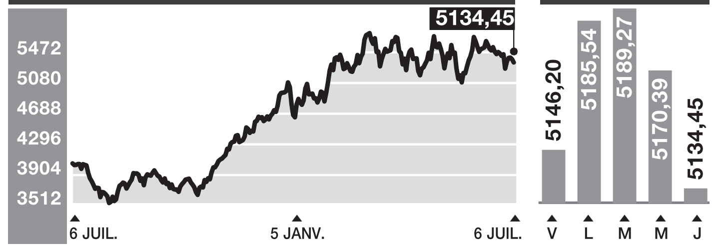
● Les valeurs industrielles liées aux semi-conducteurs ont reculé, mercredi, après la décision de Schroder Salomon Smith Barney d'abaisser sa notation globale de ce secteur aux Etats-Unis. La filiale du géant néerlandais de l'électronique **Philips ASM Lithography**, qui travaille pour l'industrie des semiconducteurs, a cédé 4,63 % à 42,20 euros.

● Les actions pétrolières ont perdu du terrain, mercredi, en réaction à la baisse marquée par les prix du brut, après que les Saoudiens eurent annoncé lundi leur décision d'accroître leurs livraisons. **BP Amoco** a abandonné 4,68 % à 600,5 pence. Le groupe **Royal Dutch-Shell** a perdu 2,04 % à 64,75 euros.

STOXX 653 sur 1 an — sur 5 jours



EURO STOXX50 sur 1an — sur 5 jours



06/07 10 h 07 ▶	Code pays	Cours en euros	% Var. 05/07

AUTOMOBILE

AUTOLIV SDR	SE	25,45	– 0,47
BASF AG	BE★	42,85	– 0,92
BMW	DE★	34	+ 0,74
CONTINENTAL AG	DE★	17,55	– 1,40
DAIMLERCHRYSLER	DE★	55,70	– 1,07
FIAT	IT★	27,25	+ 0,18
FIAT PRIV.	IT★	16,55	– 1,14
MICHELIN /RM	FR★	35,47	+ 1,37
PEUGEOT	FR★	228,90	– 0,22
PIRELLI	IT★	2,80	....
DR ING PORSCHE	DE★	2900	– 0,68
RENAULT	FR★	48,27	– 1,39
VALEO /RM	FR★	55,40	– 0,09
VOLKSWAGEN	DE★	40,45	– 1,34
▶ DJ E STOXX AUTO P		220,92	– 0,19

BANQUES

ABBEY NATIONAL	GB	11,42	– 0,69
ABN AMRO HOLDIN	NL★	25,15	– 0,20
ALL & LEICS	GB	8,35	....
ALLIED IRISH BA	GB	14,57	– 1,08
ALPHA BANK	GR	40,93	+ 2
B PINTO MAYOR R	PT★	23,15	....
BANK AUSTRIA AG	AT★	51,10	– 0,35
BANK OF IRELAND	GB	10,38	+ 0,77
BANK OF PIRAEUS	GR	18,58	+ 1,87
BK OF SCOTLAND	GB	9,06	– 0,52
BANKINTER R	ES★	49,52	+ 0,14
BARCLAYS PLC	GB	23,51	– 1,07
BAYR.HYPO-U.VER	DE★	70,50	– 1,12
BCA AG.MANTOVAN	IT★	8,65	....
BCA FIDEURAM	IT★	16,59	– 0,06
BCA INTESA	IT★	4,59	+ 0,66
BCA LOMBARDA	IT★	9,45	– 0,42
MONTE PASCHI SI	IT★	4,15	– 1,19
BCA P.BERG.-C.V	IT★	19,71	– 1,45
BCA P.MILANO	IT★	7,72	– 1,28
B.P.VERONA E S.	IT★	11,67	– 1,02
BCA ROMA	IT★	1,30	....
BBVA R	ES★	15,65	+ 0,19
ESPIRITO SANTO	PT★	25,60	....
BCO POPULAR ESP	ES★	32,74	+ 0,12
BCO PORT ATLANT	PT★	4,20	....
BCP R	PT★	5,52	....
BIPOP CARIRE	IT★	101,50	....
BNL	IT★	3,72	+ 0,27
BNP PARIBAS /RM	FR★	102,50	– 1,35
BSCH R	ES★	11,19	+ 1,54
CCF /RM	FR★	142,20	– 1,80
CHRISTIANIA BK	NO	5,67	....
COMIT	IT★	5,80	....
COMM.BANK OF GR	GR	46,48	– 0,32
COMMERZBANK	DE★	38,20	– 0,26
CREDIT LYONNAIS	FR★	48,77	– 0,02
DEN DANSKE BK	DK	132,66	– 0,40
DNB HOLDING -A-	NO	4,34	....
DEUTSCHE BANK N	DE★	89,05	– 0,45
DEXIA	BE★	156,60	....
DRESDNER BANK N	DE★	42,30	– 0,47
EFG EUROBANK	GR	27,18	– 1,19
ERGO BANK	GR	19,84	– 1,62
ERSTE BANK	AT★	42,81	– 0,90
FOERENINGSSB A	SE	15,22	– 0,39
HALIFAX GROUP	GB	8,79	– 1,77
HSBC HLDG	GB	12,01	+ 0,40
IKB	DE★	16,80	+ 1,14
KBC BANCASSURAN	BE★	45,80	– 0,41
LLOYDS TSB	GB	9,27	– 0,85
NAT BANK GREECE	GR	41,55	+ 1,67
NATEXIS BQ POP.	FR★	79	+ 4,08
NORDIC BALTIC H	SE	7,49	....
ROLO BANCA 1473	IT★	19,63	– 0,20
ROYAL BK SCOTL	GB	16,27	+ 0,10
SAN PAOLO IMI	IT★	18,10	– 0,55
S-E-BANKEN -A-	SE	12,61	– 0,93
STANDARD CHARTE	GB	13,10	– 0,60
STE GENERAL-A-/	FR★	64,65	– 1,67
SV HANDBK -A-	SE	15,76	– 1,12
SWEDISH MATCH	SE	3,39	+ 3,64
UBS N	CH	156,13	+ 0,10
UNICREDITO ITAL	IT★	5,06	+ 0,20
UNIDANMARK -A-	DK	85,76	....
XIOSBANK	GR	20,20	....
▶ DJ E STOXX BANK P		334,24	– 0,29

PRODUITS DE BASE

ACERALIA	ES★	9,61	+ 0,95
ACERINOX R	ES★	31,79	– 0,19
ALUMINIUM GREEC	GR	39,20	+ 0,23
ANGLO AMERICAN	GB	50,85	....
ARJO WIGGINS AP	GB	4,07	....
ASSIDOMAEN AB	SE	15,58	....
BEKAERT	BE★	53,60	– 0,46
BILLITON	GB	4,17	+ 1,15
BOEHLER-UDDEHOL	AT★	38,70	+ 0,52
BUNZL PLC	GB	5,89	+ 2,20
CORUS GROUP	GB	1,50	+ 1,06
ELVAL	GR	6,59	+ 0,91
ISPAT INTERNATI	NL★	9,80	....
JOHNSON MATTHEY	GB	14,83	– 1,47
MAYR-MELNHOF KA	AT★	50,06	– 1,16
METSAE-SERLA -B	FI★	7,60	....
HOLMEN -B-	SE	24,62	+ 0,98
OUTOKUMPU	FI★	10,66	+ 1,33
PECHINEY-A-	FR★	44,95	+ 1,79
RAUTARUUKKI K	FI★	4,97	– 0,20
RIO TINTO	GB	16,35	+ 0,39
SIDENOR	GR	7,78	– 1,13
SILVER & BARYTE	GR	32,22	....
SMURFIT JEFFERS	GB	1,79	....
STORA ENSO -A-	FI★	10,70	+ 1,90
STORA ENSO -R-	FI★	10,10	– 0,49
SVENSKA CELLULO	SE	21,65	+ 0,28
THYSSEN KRUPP	DE★	17,43	– 0,85
UNION MINIERE	BE★	37,16	– 1,04
UPM-KYMMENE COR	FI★	27,65	– 1,57
USINOR	FR★	12,50	+ 0,97
VIOHALCO	GR	12,18	– 0,24
VOEST-ALPINE ST	AT★	32	+ 1,11
▶ DJ E STOXX BASI P		162,31	– 0,12

CHIMIE

AIR LIQUIDE /RM	FR★	133,60	– 0,89
AKZO NOBEL NV	NL★	44,80	+ 0,34
BASF AG	DE★	42,85	– 0,92
BAYER AG	DE★	41,90	– 0,48
BOC GROUP PLC	GB	15,02	....
CELANESE N	DE★	20,80	– 0,95
CIBA SPEC CHEM	CH	66,31	+ 0,49
CLARIANT N	CH	402,40	....
DEGUSSA-HUELS	DE★	29,35	– 3,45
DSM	NL★	33,03	– 0,21
EMS-CHEM HOLD A	CH	4828,74	– 0,33
ICI	GB	7,70	– 2,21
KEMIRA	FI★	5,15	....
LAPORTE	GB	8,65	+ 16,67
LONZA GRP N	CH	564,64	+ 0,23
RHODIA	FR★	17,98	+ 0,17
SOLVAY	BE★	71,80	– 0,35
TESSENDERLO CHE	BE★	41,48	+ 1,17
▶ DJ E STOXX CHEM P		345,62	– 0,35

CONGLOMÉRATS

CGIP /RM	FR★	44,85	....
CHRISTIAN DIOR	FR★	60,45	+ 1,34
D'IETEREN SA	BE★	262	+ 0,69
AZEO	FR★	68	– 0,73
GBL	BE★	269,90	– 0,04
GEVAERT	BE★	40,75	+ 0,37
HAGEMEYER NV	NL★	28,64	+ 0,56
INCHCAPE	GB	4,12	– 1,89
INVESTOR -A-	SE	14,87	....
INVESTOR -B-	SE	15,10	+ 0,79
MYTILINEOS	GR	9,93	+ 0,90
NORSK HYDRO	NO	44,09	....
UNAXIS HLDG N	CH	277,17	– 1,03
ORKLA	NO	19,42	....
SONAE SGPS	PT★	1,91	....
TOMKINS	GB	3,37	– 0,47
E.ON AG	DE★	51,70	– 1,24
▶ DJ E STOXX CONG P		329,98	....

TÉLÉCOMMUNICATIONS

EIRCOM	IR★	2,75	+ 1,10
BRITISH TELECOM	GB	14,10	– 1,11
CABLE & WIRELES	GB	19,71	– 0,16
DEUTSCHE TELEKO	DE★	57,30	– 0,33
E.BISCOM	IT★	165,60	– 0,69
ENERGIS	GB	41,25	– 0,76
EQUANT NV	DE★	46,50	– 4,71
EUROPOLITAN HLD	SE	12,79	– 0,92
FRANCE TELECOM	FR★	141,50	– 1,32
HELLENIC TELE (	GR	25,35	– 0,06
HELS.TELEPH E	FI★	102,60	....
KONINKLIJKE KPN	NL★	105,70	....
LIBERTEL NV	NL★	16,65	– 0,30
MANNESMANN N	DE★	260	....
MOBILCOM	DE★	113,51	– 2,15
PANAFON HELLENI	GR	11,92	+ 0,50
PORTUGAL TELECO	PT★	12,03	....
SONERA	FI★	48	– 1,03
SWISSCOM N	CH	369,56	– 0,17
TELE DANMARK -B	DK	71,96	....
TELECEL	PT★	15,99	....
TELECOM ITALIA	IT★	14,34	– 0,42
TELECOM ITALIA	IT★	7,05	– 0,14
TELEFONICA	ES★	23,50	– 2,08
TIM	IT★	10,85	– 0,64
TISCALI	IT★	45,90	– 2,34
VERSATEL TELECO	NL★	44,20	– 2,43
VODAFONE AIRTOU	GB	4,67	– 0,67
▶ DJ E STOXX TCOM P		1068,37	– 0,55

CONSTRUCTION

ACCIONA	ES★	40,48	+ 1,20
AKTOR SA	GR	7,80	– 7,57
UPONOR -A-	FI★	19	....
AUMAR R	ES★	15,04	+ 0,27
ACESA R	ES★	9,49	– 0,11
BLUE CIRCLE IND	GB	6,84	– 1,82
BOUYGUES /RM	FR★	70,10	– 1,41
BPB	GB	4,72	....
BUZZI UNICEM	IT★	9,50	+ 0,53
CRH PLC	GB	30,49	....
CIMPOR R	PT★	20,50	....
COLAS /RM	FR★	52,05	....
GRUPO DRAGADOS	ES★	7,46	+ 0,54
FERROVIAL AGROM	ES★	7,62	....
FCC	ES★	20,05	– 0,20
GROUPE GTM	FR★	101,50	– 1,46
GRUPO FERROVIAL	ES★	13,25	+ 1,15
HANSON PLC	GB	7,19	+ 0,22
HEIDELBERGER ZE	DE★	61,50	....
HELL.TECHNODO.R	GR	23,08	– 1,96
HERACLES GENL R	GR	23,23	+ 1,82
HOCHTIEF ESSEN	DE★	29,60	– 0,67
HOLDERBANK FINA	CH	1286,38	+ 0,81
IMERYS /RM	FR★	122,70	– 1,45
ITALCEMENTI	IT★	10,22	....
LAFARGE /RM	FR★	82,20	– 0,66
MICHANIKI REG.	GR	8,61	+ 2,29
PILKINGTON PLC	GB	1,43	....
RMC GROUP PLC	GB	13,61	....
SAINT GOBAIN /R	FR★	144,30	+ 0,28
SKANSKA -B-	SE	37,70	+ 0,32
TAYLOR WOODROW	GB	2,34	....
TECHNIP /RM	FR★	123,40	– 1,99
TITAN CEMENT RE	GR	39,77	....
WIENERB BAUSTOF	AT★	23	– 1,25
WILLIAMS	GB	6,11	+ 0,26
▶ DJ E STOXX CNST P		226,24	– 0,29

CONSOMMATION CYCLIQUE

ACCOR /RM	FR★	42,45	+ 0,35
ADIDAS-SALOMON	DE★	57,50	– 1,03
AGFA-GEVAERT	BE★	24,92	– 0,72
AIR FCE	FR★	17,63	– 0,96
AIRTOURS PLC	GB	5,43	+ 2,39
ALITALIA	IT★	2,14	+ 0,47
AUSTRIAN AIRLIN	AT★	15,09	– 0,72
AUTOGRILL	IT★	11,10	– 0,45
BANG & OLUFSEN	DK	35,64	+ 1,53
BENETTON GROUP	IT★	2,23	....
BRITISH AIRWAYS	GB	6,07	....
BULGARI	IT★	13,90	+ 0,22
CLUB MED. /RM	FR★	149,10	....
COMPASS GRP	GB	13,24	– 0,36
DT.LUFTHANSA N	DE★	25,28	– 0,47
ELECTROLUX -B-	SE	17,13	+ 1,77
EM.TV & MERCHAN	DE★	58,50	– 1,42
EMI GROUP	GB	10,39	– 2,09
ENDEMOL ENTER	NL★	144,45	– 0,62
EURO DISNEY /RM	FR★	0,71	+ 1,43
GRANADA GROUP	GB	10,04	– 0,47
HERMES INTL	FR★	145	– 3,33
HPI	IT★	1,42	....
KLM	NL★	28,30	+ 1,25
HILTON GROUP	GB	3,67	....
LVMH / RM	FR★	87	+ 0,23
MEDION	DE★	106	– 1,03
MOULINEX /RM	FR★	5,50	– 1,26
PERSIMMON PLC	GB	3,15	....
PREUSSAG AG	DE★	33,80	– 2,73
RANK GROUP	GB	2,36	– 0,67
RYANAIR HLDGS	IE	7,80	– 0,64
SAIRGROUP N	CH	173,83	....
SAS DANMARK A/S	DK	9,11	....
SEB /RM	FR★	61,30	+ 1,32
SODEXHO ALLIANC	FR★	182,30	+ 1,56
TELE PIZZA	ES★	6,69	– 0,45
THE SWATCH GRP	CH	1371,36	– 0,70
THE SWATCH GRP	CH	279,10	– 1,14
VOLVO -A-	SE	22	+ 0,82
VOLVO -B-	SE	22,84	+ 0,52
WW/WW UK UNITS	IR★	1,15	+ 0,88
WILSON BOWDEN	GB	10,03	– 1,25
WM-DATA -B-	SE	5,65	+ 0,85
WOLFORD AG	AT★	30,05	....
▶ DJ E STOXX CYC GO P		186,32	– 0,51

PHARMACIE

ALTANA AG	DE★	84,75	– 0,29
ASTRAZENECA	GB	48,76	– 1,35
AVENTIS /RM	FR★	77,65	– 0,32
BB BIOTECH	CH	1160,83	+ 2,15
GLAXO WELLCOME	GB	30,95	– 0,31
NOVARTIS N	CH	1659,80	+ 0,39
NOVO NORDISK B	DK	194,30	– 1,36
ORION B	FI★	23,55	+ 0,21
QIAGEN NV	NL★	193,20	– 1,28
ROCHE HOLDING	CH	12071,85	+ 0,27
ROCHE HOLDING G	CH	10813,16	+ 0,60
SANOFI SYNTHELA	FR★	49,68	– 0,74
SCHERING AG	DE★	60,75	– 0,90
SMITHKLINE BEEC	GB	14	– 0,56
UCB	BE★	39,30	– 0,23
▶ DJ E STOXX HEAL		491,53	– 0,48

(Publicité)

Chaque samedi avec

Le Monde

DATÉ DIM./LUNDI

retrouvez

LE MONDE TELEVISION

ÉNERGIE

BG	GB	5,31	....
BP AMOCO	GB	9,46	– 0,67
BURMAH CASTROL	GB	26,44	....
CEPSA	ES★	9,70	+ 2,11
COFLEXIP /RM	FR★	126,80	+ 0,24
DORDTSCHE PETRO	NL★	56,35	....
ENI	IT★	5,99	+ 0,17
ENTERPRISE OIL	GB	8,08	....
HELLENIC PETROL	GR	11,70	+ 0,51
LASMO	GB	2,09	– 0,75
OMV AG	AT★	85,09	– 3,31
PETROLEUM GEO-S	NO	18,32	....
REPSOL	ES★	20,65	....
ROYAL DUTCH CO	NL★	64,45	– 0,46
SAIPEM	IT★	6,24	+ 1,13
SHELL TRANSP	GB	8,68	– 0,54
TOTAL FINA ELF/	FR★	160,20	+ 0,12
▶ DJ E STOXX ENGY P		345,48	– 0,12

SERVICES FINANCIERS

3I	GB	21,54	....
ALMANIJ	BE★	42,40	– 1,21
ALPHA FINANCE	GR	54,35	....
AMVESCAP	GB	16,46	– 0,29
BHW HOLDING AG	DE★	26,50	– 0,38
BPI R	PT★	3,69	....
BRITISH LAND CO	GB	6,32	– 0,25
CANARY WHARF GR	GB	5,88	....
CAPITAL SHOPPIN	GB	6,68	– 0,71
CLOSE BROS GRP	GB	15,27	– 0,62
COMPART	IT★	1,44	– 0,69
COBEPA	BE★	75,10	– 0,20
CONSORS DISC-BR	DE★	99,15	– 1,44
CORP FIN ALBA	ES★	27,69	– 0,32
CS GROUP N	CH	212,79	+ 0,30
DEPFA-BANK	DE★	105,75	+ 1,20
DIREKT ANLAGE B	DE★	39,80	– 1,73
EURAFRANCE /RM	FR★	498,50	+ 1,53
FORTIS (B)	BE★	30,35	+ 0,50
FORTIS (NL)	NL★	30,48	– 0,07
GECINA /RM	FR★	110	– 0,54
GIMV	BE★	72,15	– 0,07
HAMMERSON	GB	7,03	+ 0,23
ING GROEP	NL★	70,54	– 0,80
REALDANMARK	DK	33,37	....
LAND SECURITIES	GB	12,43	+ 0,51
LIBERTY INTL	GB	8,60	– 0,91
MARSCHOLLEK LAU	DE★	549	+ 0,18
MEDIOBANCA	IT★	10,63	....
MEPC PLC	GB	8,63	....
METROVACESA	ES★	17,20	+ 1,18
PROVIDENT FIN	GB	11,29	....
RODAMCO CONT. E	NL★	45,10	– 0,11
RODAMCO NORTH A	NL★	42,40	....
SCHRODERS	GB	16,03	....
SIMCO N /RM	FR★	74,55	– 1,91
SLOUGH ESTATES	GB	5,85	+ 0,54
UNIBAIL /RM	FR★	141,10	– 1,33
VALLEHERMOSO	ES★	6,40	+ 0,47
WCM BETEILIGUNG	DE★	26,25	+ 3,75
WOOLWICH PLC	GB	4,25	+ 1,13
▶ DJ E STOXX FINS P		278,87	– 0,28

ALIMENTATION ET BOISSON

ALLIED DOMECQ	GB	5,78	– 1,08
ASSOCIAT BRIT F	GB	7,05	....
BASS	GB	11,64	– 1,08
BBAG OE BRAU-BE	AT★	48	+ 1,33
BRAU-UNION	AT★	47	– 1,16
CADBURY SCHWEPP	GB	6,94	– 1,13
CARLSBERG -B-	DK	31,76	....
CARLSBERG AS -A	DK	30,15	....
COCA-COLA BEVER	GB	1,69	+ 1,90
DANISCO	DK	36,58	+ 0,74
DANONE /RM	FR★	144,30	– 0,96
DELTA HOLDINGS	GR	16,54	....
DIAGEO	GB	9,71	+ 0,49
ELAIS OLEAGINOU	GR	23,76	....
ERID.BEGH.SAY /	FR★	106	– 0,38
HEINEKEN HOLD.N	NL★	39,30	– 1,26
HELLENIC BOTTLI	GR	16,93	+ 0,35
HELLENIC SUGAR	GR	15	+ 1
KAMPS	DE★	29,60	– 2,31
KERRY GRP-A-	GB	21,86	+ 0,73
MONTEDISON	IT★	1,85	– 0,54
NESTLE N	CH	2118,85	+ 0,06
KONINKLIJKE NUM	NL★	51	....
PARMALAT	IT★	1,43	– 0,69
PERNOD RICARD /	FR★	59	+ 1,29
RAISIO GRP -V-	FI★	2,08	+ 0,48
SCOTT & NEWCAST	GB	7,87	– 0,20
SOUTH AFRICAN B	GB	7,68	+ 1,04
TATE & LYLE	GB	4,82	– 0,33
UNIGATE PLC	GB	4,77	....
UNILEVER	NL★	49	– 0,20
UNILEVER	GB	6,42	+ 1
WHITBREAD	GB	9,47	+ 0,17
▶ DJ E STOXX F & BV P		224,59	– 0,48

BIENS D'ÉQUIPEMENT

ABB N	CH	125,55	....
ADECCO N	CH	904,58	– 1,40
ALSTOM	FR★	29,30	– 3,93
ALUSUISSE GRP N	CH	681,17	– 0,19
ASSA ABLOY-B-	SE	20,46	....
ASSOC BR PORTS	GB	5,10	....
ATLAS COPCO -A-	SE	21,05	+ 1,14
ATLAS COPCO -B-	SE	20,22	+ 0,59
ATTICA ENTR SA	GR	11,29	+ 0,66
BAA	GB	8,35	– 0,57
BBA GROUP PLC	GB	7,06	....
BRISA AUTO-ESTR	PT★	9,15	....
CIR	IT★	3,42	– 0,87
CAPITA GRP	GB	24,71	....
CDB WEB TECH IN	IT★	12,35	– 0,88
CMG	GB	62,41	....
COOKSON GROUP P	GB	3,26	....
DAMPSKIBS -A-	DK	10050,25	....
DAMPSKIBS -B-	DK	11055,28	+ 1,85
DAMSKIBS SVEND	DK	15327,97	....
ELECTROCOMPONEN	GB	10,77	....
EUROTUNNEL /RM	FR★	1,02	+ 2
GROUP 4 FALCK	DK	177,55	+ 3,63
FINNLINES	FI★	24,90	....
FKI	GB	3,75	....
FLS IND.B	DK	15,41	– 0,69
FLUGHAFEN WIEN	AT★	36,80	....
GKN	GB	13,31	– 0,71
HALKOR	GR	5,32	– 1,10
HAYS	GB	5,59	– 1,67
HEIDELBERGER DR	DE★	69	+ 0,44
HUHTAMAEKI VAN	FI★	31,95	....
IFIL	IT★	8,47	– 2,64
IMI PLC	GB	4,02	....
INDRA SISTEMAS	ES★	25,10	– 1,76
IND.VAERDEN -A-	SE	26,94	....
ISS	DK	80,40	– 0,50
KINNEVIK -B-	SE	27,59	+ 1,53
KOEBENHAVN LUFT	DK	75,71	....
KONE B	FI★	68	....
LEGRAND /RM	FR★	227	+ 0,44
LINDE AG	DE★	43,40	– 1,36
MAN AG	DE★	33,50	– 1,47
MG TECHNOLOGIES	DE★	15,10	+ 0,67
METRA A	FI★	18,60	....
METSO	FI★	12,33	....
MORGAN CRUCIBLE	GB	3,72	+ 5,86
NETCOM -B-	SE	78,97	....
EXEL	GB	5,46	....
NKT HOLDING	DK	205,03	+ 4,44
OCEAN GROUP	GB	17,11	– 0,92
PARTEK	FI★	12,70	+ 1,52
PENINS.ORIENT.S	GB	9,09	+ 2,32
PREMIER FARNELL	GB	7,81	+ 0,61
RAILTRACK	GB	16,38	+ 0,88
RANDSTAD HOLDIN	NL★	37,85	– 1,30
RATIN -A-	DK	80,40	....
RATIN -B-	DK	81,74	....
RENTOKIL INITIA	GB	2,38	– 1,32
REXAM	GB	4,12	– 0,38
REXEL /RM	FR★	77,90	– 0,13
RHI AG	AT★	24,51	– 1,96
RIETER HLDG N	CH	349,60	+ 0,18
DRESDNER TIGER	SE	....	....
SAURER ARBON N	CH	654,78	– 0,10
SCHNEIDER ELECT	FR★	70,05	– 1,20
SEAT-PAGINE GIA	IT★	2,34	....
SECURICOR	GB	2,15	+ 0,74
SECURITAS -B-	SE	23,07	– 0,26
SGL CARBON	DE★	70,70	+ 0,86
SHANKS GROUP	GB	2,84	....
SIDEL /RM	FR★	83,20	– 1,54
INVENSYS	GB	3,93	– 1,20
SINGULUS TECHNO	DE★	120,50	....
SKF -B-	SE	17,25	+ 0,35
SOPHUS BEREND -	DK	19,03	– 0,70
SULZER FRAT.SA1	CH	695,34	– 0,18
T.I.GROUP PLC	GB	5,58	– 5,38
TOMRA SYSTEMS	NO	25,96	....
VA TECHNOLOGIE	AT★	53,67	– 1,12
VEDIOR NV	NL★	12,65	– 0,78
▶ DJ E STOXX IND GO P		550,79	– 0,42

ASSURANCES

AEGIS GROUP	GB	2,93	....
AEGON NV	NL★	79,45	....
AGF /RM	FR★	56,50	– 0,88
ALLEANZA ASS	IT★	14,05	– 0,21
ALLIANZ N	DE★	366	– 0,76
ALLIED ZURICH	GB	12,77	+ 0,12
ASR VERZEKERING	NL★	54,60	....
AXA /RM	FR★	165	– 0,60
BALOISE HLDG N	CH	1049,45	+ 0,56
BRITANNIC	GB	14,49	....
CGNU	GB	16,90	– 0,84
CNP ASSURANCES	FR★	35,35	– 2,72
CORP MAPFRE R	ES★	13,70	– 0,36
ERGO VERSICHERU	DE★	118,20	– 0,67
ETHNIKI GEN INS	GR	29,31	....
EULER	FR★	48	– 0,50
CODAN	DK	72,23	....
FORTIS (B)	BE★	30,35	+ 0,50
GENERALI ASS	IT★	36	– 0,69
GENERALI HLD VI	AT★	169	....
INTERAM HELLEN	GR	22,72	– 1,10
IRISH LIFE & PE	GB	8,79	....
FONDIARIA ASS	IT★	5,60	– 1,06
LEGAL & GENERAL	GB	2,55	– 1,23
MEDIOLANUM	IT★	17,80	– 0,84
MUENCH RUECKVER	DE★	319,50	– 1,08
NORWICH UNION	GB	7,86	....
POHJOLA YHTYMAE	FI★	45,50	– 1,62
PRUDENTIAL	GB	15,02	– 3,17
RAS	IT★	11,67	– 0,34
ROYAL SUN ALLIA	GB	6,68	– 0,94
SAMPO -A-	FI★	44	+ 0,57
SWISS RE N	CH	2139,45	+ 0,24
SEGUROS MUNDIAL	PT★	57,50	....
SKANDIA INSURAN	SE	27	....
STOREBRAND	NO	7,70	....
SUN LF & PROV H	GB	7,97	– 0,20
SWISS LIFE REG	CH	687,61	+ 3,39
TOPDANMARK	DK	18,63	+ 0,72
ZURICH ALLIED N	CH	534,38	– 0,60
▶ DJ E STOXX INSU P		418,02	– 0,44

MEDIAS

B SKY B GROUP	GB	20,66	– 1,21
CANAL PLUS /RM	FR★	178,30	– 0,67
CARLTON COMMUNI	GB	13,31	....
ELSEVIER	NL★	12,51	– 0,16
EMAP PLC	GB	17,57	– 1,42
DAILY MAIL & GE	GB	28,51	....
GRUPPO L'ESPRES	IT★	12,67	– 0,24
HAVAS ADVERTISI	FR★	22,83	– 2,69
INDP NEWS AND M	IR★	4	+ 2,56
LAGARDERE SCA N	FR★	75,60	– 1,56
MEDIASET	IT★	16,84	....
PEARSON	GB	30,90	– 0,10
REED INTERNATIO	GB	8,73	+ 0,73
REUTERS GROUP	GB	18,96	– 1,07
TELEWEST COMM.	GB	3,64	....
TF1	FR★	73,20	– 1,35
UNITED NEWS & M	GB	14,57	....
UNITED PAN-EURO	NL★	27,58	+ 1,03
VNU	NL★	55,35	– 1,07
WOLTERS KLUWER	NL★	27,65	– 1,25
WPP GROUP	GB	15,29	– 0,10
▶ DJ E STOXX MEDIA P		513,63	– 0,69

BIENS DE CONSOMMATION

AHOLD	NL★	29,56	– 0,20
ALTADIS -A-	ES★	16,21	+ 0,37
ATHENS MEDICAL	GR	13,05	+ 0,11
AVIS EUROPE	GB	3,64	– 0,86
AUSTRIA TABAK A	AT★	39,10	+ 0,26
BEIERSDORF AG	DE★	94	– 1,05
BIC /RM	FR★	54	+ 4,45
BRIT AMER TOBAC	GB	6,97	+ 0,23
CASINO GP /RM	FR★	106	– 0,28
CFR UNITS -A-	CH	2906,90	+ 1,35
DELHAIZE	BE★	60,75	– 0,41
ESSILOR INTL /R	FR★	302,90	+ 0,97
COLRUYT	BE★	44,19	+ 0,43
FREESERVE	GB	7,19	....
FRESENIUS MED C	DE★	86,10	– 1,03
GALLAHER GRP	GB	5,69	....
GIB	BE★	38,65	....
GIVAUDAN N	CH	322,56	– 0,20
IMPERIAL TOBACC	GB	10,06	– 0,16
JERONIMO MARTIN	PT★	17,40	....
KESKO -B-	FI★	10,90	– 1,36
L'OREAL /RM	FR★	87	– 0,40
MORRISON SUPERM	GB	2,22	– 0,71
HENKEL KGAA VZ	DE★	62	....
RECKITT BENCKIS	GB	11,90	– 0,92
SAFEWAY	GB	4,17	– 0,75
SAINSBURY J. PL	GB	5,02	....
SMITH & NEPHEW	GB	3,82	– 0,82
STAGECOACH HLDG	GB	1,16	+ 1,39
TERRA NETWORKS	ES★	39,15	– 0,89
TESCO PLC	GB	3,29	– 0,95
TNT POST GROEP	NL★	28,15	– 1,19
T-ONLINE INT	DE★	32,80	– 2,03
WORLD ONLINE IN	NL★	12,75	+ 0,79
▶ DJ E STOXX N CY G P		486,19	– 0,49

COMMERCE DISTRIBUTION

AVA ALLG HAND.G	DE★	485	....
BOOTS CO PLC	GB	8,08	– 0,78
BUHRMANN NV	NL★	33,75	– 0,74
CARREFOUR /RM	FR★	75,50	– 2,14
CASTO.DUBOIS /R	FR★	253,10	– 0,71
CENTROS COMER P	ES★	15,28	– 0,13
CONTINENTE	ES★	20,19	+ 1,71
DIXONS GROUP	GB	4,32	– 0,36
GEHE AG	DE★	33,30	....
GREAT UNIV STOR	GB	6,95	– 0,68
GUCCI GROUP	NL★	99,25	+ 0,20
HENNES & MAURIT	SE	21,35	....
KARSTADT QUELLE	DE★	29,10	– 1,02
KINGFISHER	GB	9,87	– 0,32
MARKS & SPENCER	GB	3,80	– 0,41
METRO	DE★	39,25	– 1,88
NEXT PLC	GB	9,25	– 0,51
PINAULT PRINT./	FR★	218,60	– 1,53
VALORA HLDG N	CH	287,47	+ 0,11
VENDEX KBB NV	NL★	17,03	– 0,41
W.H SMITH	GB	5,85	– 1,60
WOLSELEY PLC	GB	5,61	....
▶ DJ E STOXX RETL P		376,59	– 1,23

HAUTE TECHNOLOGIE

AEROSPATIALE MA	FR★	20,80	– 0,76
ALCATEL /RM	FR★	69,45	– 0,79
ALTEC SA REG.	GR	13,93	+ 0,86
ASM LITHOGRAPHY	NL★	41,10	– 2,61
BAAN COMPANY	NL★	2,85	....
BARCO	BE★	118	– 0,42
BOOKHAM TECHNOL	GB	58,61	....
SPIRENT	GB	17,03	....
BAE SYSTEMS	GB	6,46	– 0,73
BULL	FR★	8,98	– 2,39
CAB & WIRE COMM	GB	13,91	....
CAP GEMINI /RM	FR★	176,60	– 0,23
COLT TELECOM NE	GB	36,59	+ 0,43
COMPTEL	FI★	22	– 2,65
DASSAULT SYST./	FR★	98,55	– 1,74
DIALOG SEMICOND	GB	87,12	....
ERICSSON -B-	SE	21,23	– 0,56
F-SECURE	FI★	11	– 4,35
FINMATICA	IT★	59,85	– 2,68
FINMECCANICA	IT★	1,14	....
GAMBRO -A-	SE	9,51	+ 4,58
GETRONICS	NL★	60,85	....
GN GREAT NORDIC	DK	124,09	– 0,22
INFINEON TECHNO	DE★	75,80	– 0,26
INTRACOM R	GR	38,25	+ 0,63
LOGICA	GB	25,66	– 3,57
MISYS	GB	8,87	– 1,41
NOKIA	FI★	53,25	– 1,73
NYCOMED AMERSHA	GB	10,55	....
OCE	NL★	16,10	– 5,29
OLIVETTI	IT★	3,80	+ 0,53
ROY.PHILIPS ELE	NL★	48,15	– 0,54
ROLLS ROYCE	GB	3,74	– 0,84
SAGE GRP	GB	8,49	– 3,25
SAGEM	FR★	1213	– 1,94
SAP AG	DE★	157	– 1,26
SAP VZ	DE★	196,50	– 1,50
SEMA GROUP	GB	14,49	– 0,65
SIEMENS AG N	DE★	169,50	+ 0,89
SMITHS IND PLC	GB	13,56	– 0,70
MB SOFTWARE	DE★	14,30	– 1,38
STMICROELEC SIC	FR★	64	+ 2,73
TECNOST	IT★	4	+ 0,25
TELE 1 EUROPE	SE	13,97	....
THOMSON CSF /RM	FR★	41,55	+ 1,56
TIETOENATOR	FI★	37,50	– 0,53
WILLIAM DEMANT	DK	33,50	– 1,96
▶ DJ E STOXX TECH P		991,98	– 0,44

SERVICES COLLECTIFS

AEM	IT★	4,31	+ 1,17
ANGLIAN WATER	GB	9,73	– 1,76
BRITISH ENERGY	GB	2,88	– 1,62
CENTRICA	GB	3,50	+ 0,45
EDISON	IT★	10,02	– 0,30
ELECTRABEL	BE★	257	– 0,89
ELECTRIC PORTUG	PT★	18,30	....
ENDESA	ES★	20,80	+ 0,05
ENEL	IT★	4,51	– 0,66
EVN	AT★	37,54	– 2,16
FORTUM	FI★	4,12	– 0,72
GAS NATURAL SDG	ES★	18,78	– 0,11
IBERDROLA	ES★	13,61	+ 1,19
ITALGAS	IT★	4,57	+ 0,88
NATIONAL GRID G	GB	8,35	+ 1,35
NATIONAL POWER	GB	6,65	– 1,64
OESTERR ELEKTR	AT★	105,50	– 0,93
POWERGEN	GB	9,16	+ 0,52
SCOTTISH POWER	GB	9,12	....
SEVERN TRENT	GB	11,25	+ 1,57
SUEZ LYON EAUX/	FR★	183,10	– 1,03
SYDKRAFT -A-	SE	18,32	....
SYDKRAFT -C-	SE	20,81	+ 15,13
THAMES WATER	GB	12,89	– 3,67
FENOSA	ES★	18,90	+ 0,75
UNITED UTILITIE	GB	10,71	+ 0,30
VIAG	DE★	22,45	....
VIVENDI/RM	FR★	92,20	– 0,86
▶ DJ E STOXX PO SUP P		336,31	– 0,45

EURO NOUVEAU MARCHÉ

06/07 10 h 07 ▶	Cours en euros	% Var. 05/07

AMSTERDAM

AIRSPRAY NV	21,30	– 0,70
ANTONOV	0,95	+ 1,06
C/TAC	7,30	....
CARDIO CONTROL	5,05	....
CSS	23,90	....
HITT NV	5,90	....
INNOCONCEPTS NV	20,10	– 0,74
NEDGRAPHICS HOLD	23,50	– 1,26
SOPHEON	7,55	– 1,95
PROLION HOLDING	94	....
RING ROSA	3,62	....
RING ROSA WT	0,02	....
UCC GROEP NV	16	– 1,23

BRUXELLES

ARTHUR	11,75	....
ENVIPCO HLD CT	1,02	....
FARDEM BELGIUM B	20,98	+ 0,38
INTERNOC HLD	1,94	+ 7,78
INTL BRACHYTHER B	10,50	– 7,89
LINK SOFTWARE B	8	....
PAYTON PLANAR	1,48	....
ACCENTIS	7,45	....

FRANCFORT

UNITED INTERNET	157	– 4,85
AIXTRON	144,24	+ 0,15
AUGUSTA TECHNOLOGIE	96,48	– 1,55
BB BIOTECH ZT-D	116,35	+ 2,47
BB MEDTECH ZT-D	12,90	....
BERTRANDT AG	14,11	....
BETA SYSTEMS SOFTWA	8,10	....
CE COMPUTER EQUIPME	147	....
CE CONSUMER ELECTRO	150	– 2,60
CENIT SYSTEMHAUS	33,80	+ 2,42
DRILLISCH	6,90	+ 0,73
EDEL MUSIC	19,85	+ 1,28
ELSA	51	+ 4,08
EM.TV & MERCHANDI	58,50	– 1,42
EUROMICRON	25,30	....
GRAPHISOFT NV	19,55	+ 0,26
HOEFT & WESSEL	14,70	– 1,34
HUNZINGER INFORMAT	8	....
INFOMATEC	11,75	– 2,16
INTERSHOP COMMUNICA	478	– 1,24
KINOWELT MEDIEN	53,50	+ 0,94
LHS GROUP	37	– 0,30
LINTEC COMPUTER	127,90	– 3,87

★ CODES PAYS ZONE EURO
FR : France - **DE** : Allemagne - **ES** : Espagne
IT : Italie - **PT** : Portugal - **IR** : Irlande
LU : Luxembourg - **NL** : Pays-Bas - **AT** : Autriche
FI : Finlande - **BE** : Belgique.

CODES PAYS HORS ZONE EURO
CH : Suisse - **NO** : Norvège - **DK** : Danemark
GB : Grande-Bretagne - **GR** : Grèce - **SE** : Suède.

VALEURS FRANÇAISES

● L'action **France Télécom** était en baisse de 1,6 %, à 141,1 euros, jeudi 6 juillet, dans les premières transactions. L'opérateur envisagerait, selon le *Financial Times*, d'introduire en Bourse sa filiale Global One une fois celle-ci devenue profitable. Ce que France Télécom a démenti.

● Le titre **BNP Paribas** perdait 1,25 %, à 102,6 euros, jeudi matin. Selon le *Wall Street Journal*, la banque française et Carrefour négocieraient un partenariat dans les services financiers sur Internet.

● La valeur **NRJ Group** gagnait 0,59 %, à 51 euros, jeudi matin. Le groupe porte de 20 % à 83,33 % sa participation dans Radio Monte Carlo par le rachat de la participation détenue, via la holding Sud Communication, par le groupe Pierre Fabre.

● L'action **GrandVision** progressait de 2,37 %, à 30,25 euros, jeudi matin, après l'annonce d'un chiffre d'affaires, au premier semestre de l'exercice 2000, en hausse de 14,5 %, à 412 millions d'euros.

● Le titre **Jet Multimedia** cédait 1,4 %, à 38,85 euros, jeudi matin. Le groupe a assuré qu'il existait de *« nombreuses possibilités »* pour se développer dans les services sur Internet, après la décision de la société de services informatiques CGBI de renoncer à leur projet de fusion. Jet Multimedia n'a pas souhaité revoir la parité de fusion avec CGBI, car cela *« n'aurait alors plus reposé sur une réalité économique ».*

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 6 JUILLET — **Cours relevés à 9 h 57**

Liquidation : 24 juillet

France ▶	Précédent en euros	Cours en euros	Cours en francs	% Var. veille	Compensation (1)
BNPPARIBAS(TP)84	145,10	....	....	....	145,60
CR.LYONNAIS(TP) L	147	146,90	963,60	− 0,07	146
RENAULT (T.P.)	340	336	2204,02	− 1,18	339,91
SAINT GOBAIN(T.P.	173,70	....	....	....	174,40
THOMSON S.A (T.P)	157	150,10	984,59	− 4,39	161,99
ACCOR	42,30	42,30	277,47	....	41,72
AEROSPATIALE MATR	20,96	20,72	135,91	− 1,15	23
AGF	57	56,50	370,62	− 0,88	55,80
AIR FRANCE GPE NO	17,80	17,60	115,45	− 1,12	18,19
AIR LIQUIDE	134,80	133,70	877,01	− 0,82	130,90
ALCATEL	70	69,40	455,23	− 0,86	70,70
ALSTOM	30,50	29,26	191,93	− 4,07	28,15
ALTRAN TECHNO. #	211	208,50	1367,67	− 1,18	213,50
ATOS CA	96	95,10	623,82	− 0,94	105
AVENTIS	77,90	77,70	509,68	− 0,26	71,75
AXA	166	165	1082,33	− 0,60	159,90
BAIL INVESTIS	117	118,50	777,31	+ 1,28	116,10
AZEO(EXG.ET EAUX)	68,50	68	446,05	− 0,73	65,50
BAZAR HOT. VILLE	125,10	127,40	835,69	+ 1,84	129,10
BIC	51,70	54,10	354,87	+ 4,64	49
BIS	87,25	87,70	575,27	+ 0,52	94,55
BNPPARIBAS	103,90	102,50	672,36	− 1,35	96,40
BOLLORE	182	182,50	1197,12	+ 0,27	180
BONGRAIN	280	280	1836,68	....	281
BOUYGUES	71,10	70,75	464,09	− 0,49	715,50
BOUYGUES OFFS	52,50	52,95	347,33	+ 0,86	56
BULL#	9,20	8,99	58,97	− 2,28	9,11
BUSINESS OBJECTS	92,40	89,95	590,03	− 2,65	94
CANAL +	179,50	177,60	1164,98	− 1,06	182,60
CAP GEMINI	177	176,70	1159,08	− 0,17	194
CARBONE LORRAINE	40,90	40,40	265,01	− 1,22	44,90
CARREFOUR	77,15	75,70	496,56	− 1,88	72
CASINO GUICHARD	106,30	106,50	698,59	+ 0,19	96
CASINO GUICH.ADP	70,60	70,25	460,81	− 0,50	64,50
CASTORAMA DUB.(LI	254,90	253,90	1665,47	− 0,39	270
C.C.F.	144,80	142,40	934,08	− 1,66	152,50
CEGID (LY)	136,60	134,70	883,57	− 1,39	145
CGIP	44,85	44,66	292,95	− 0,42	46
CHARGEURS	63,40	62,30	408,66	− 1,74	61,50
CHRISTIAN DALLOZ	70,20	70,20	460,48	....	74,20
CHRISTIAN DIOR	59,65	60,20	394,89	+ 0,92	244,30
CIC -ACTIONS A.	112,80	112,50	737,95	− 0,27	112,70
CIMENTS FRANCAIS	50,95	50,80	333,23	− 0,29	49,10
CLARINS	107	107,30	703,84	+ 0,28	103,50
CLUB MEDITERRANEE	149,10	149,10	978,03	....	138
CNP ASSURANCES	36,34	35,34	231,82	− 2,75	35
COFACE	103	102,60	673,01	− 0,39	103,10
COFLEXIP	126,50	126,50	829,79	....	120
COLAS	52,05	....	....	....	51,50
CPR	38,81	38,55	252,87	− 0,67	37,20
CRED.FON.FRANCE	14,20	14,20	93,15	....	14,06
CFF.RECYCLING	50,80	50,55	331,59	− 0,49	55
CREDIT LYONNAIS	48,78	48,80	320,11	+ 0,04	46,10
CS SIGNAUX(CSEE)	59	58	380,46	− 1,69	52,70
DAMART	63,80	62,75	411,61	− 1,65	65,30
DANONE	145,70	144	944,58	− 1,17	132,70
DASSAULT-AVIATION	176,50	176,10	1155,14	− 0,23	179,20
DASSAULT SYSTEMES	100,30	98,75	647,76	− 1,55	96,20
DE DIETRICH	67,30	....	....	....	62,50
DEVEAUX(LY)#	69	69,10	453,27	+ 0,14	75,35
DMC (DOLLFUS MI)	5,17	5,14	33,72	− 0,58	5,15
DYNACTION	28,55	28,55	187,28	....	28,15
EIFFAGE	60	59,80	392,26	− 0,33	59
ELIOR	13,15	13,02	85,41	− 0,99	13,03
ENTENIAL(EX CDE)	37,01	37,01	242,77	....	38
ERAMET CA EX DTDI	44,61	43,70	286,65	− 2,04	46
ERIDANIA BEGHIN	106,40	105	688,75	− 1,32	105,10
ESSILOR INTL	300	302,90	1986,89	+ 0,97	315
ESSO	65	65,20	427,68	+ 0,31	66,85
EULER	48,24	47,92	314,33	− 0,66	48,50
EURAFRANCE	491	498	3266,67	+ 1,43	498
EURO DISNEY	0,70	0,71	4,66	+ 1,43	0,77
EUROTUNNEL	1	1,01	6,63	+ 1	0,98
FAURECIA ■	42,33	41,70	273,53	− 1,49	43,20
FIMALAC SA CA	30,50	31	203,35	+ 1,64	31,50
FIVES-LILLE	78,50	76,20	499,84	− 2,93	80
FONC.LYON.#	113	112,90	740,58	− 0,09	104,50
FRANCE TELECOM	143,40	142,40	934,08	− 0,70	155,50
FROMAGERIES BEL	658	645	4230,92	− 1,98	650
GALERIES LAFAYETT	207	209	1370,95	+ 0,97	202
GAUMONT #	65	64,60	423,75	− 0,62	71,90
GECINA	110,60	110	721,55	− 0,54	105,50
GEOPHYSIQUE	73,40	72	472,29	− 1,91	72,50
GFI INFORMATIQUE ↑	38,50	37,50	245,98	− 2,60	150
GRANDVISION	29,55	30,28	198,62	+ 2,47	30,55
GROUPE ANDRE S.A.	134,30	137	898,66	+ 2,01	140
GROUPE GASCOGNE	78,90	78,70	516,24	− 0,25	77
GR.ZANNIER (LY) #	54,10	55	360,78	+ 1,66	59
GROUPE GTM	103	100,60	659,89	− 2,33	89,90
GROUPE PARTOUCHE	76,60	76,60	502,46	....	72,65
NRJ GROUP ↑	50,70	51	334,54	+ 0,59	49,50
GUYENNE GASCOGNE	93	93	610,04	....	83,60
HAVAS ADVERTISING	23,46	22,90	150,21	− 2,39	23,50
IMERYS(EX.IMETAL)	124,50	122,70	804,86	− 1,45	123,50
IMMEUBLES DE FCE	18,50	18,88	123,84	+ 2,05	18,50
INFOGRAMES ENTER.	25,88	25,45	166,94	− 1,66	27,90
INGENICO	88,80	87,50	573,96	− 1,46	99,50
ISIS	71,85	71,50	469,01	− 0,49	70,50
KAUFMAN ET BROAD	19,52	19,55	128,24	+ 0,15	17,60
KLEPIERRE COMP.FI	97,60	96,90	635,62	− 0,72	91,30
LABINAL	132,50	132,50	869,14	....	132,90
LAFARGE	82,75	82,45	540,84	− 0,36	78
LAGARDERE	76,80	75,60	495,90	− 1,56	80,45
LAPEYRE	54	54	354,22	....	53
LEBON (CIE)	55	54,65	358,48	− 0,64	58
LEGRAND	226	227	1489,02	+ 0,44	225,50
LEGRAND ADP	122,30	123,70	811,42	+ 1,14	122
LEGRIS INDUST.	44,50	44,62	292,69	+ 0,27	44,15
LIBERTY SURF	32,80	32,25	211,55	− 1,68	34,01
LOCINDUS	107,60	108	708,43	+ 0,37	120,50
L'OREAL	87,35	87,05	571,01	− 0,34	813
LVMH MOET HEN.	86,80	87,20	571,99	+ 0,46	436
MARINE WENDEL	81	80	524,77	− 1,23	83
METALEUROP	8,50	8,52	55,89	+ 0,24	8
MICHELIN	34,99	35,40	232,21	+ 1,17	31,90
MONTUPET SA	25,80	25,60	167,92	− 0,78	27
MOULINEX	5,57	5,50	36,08	− 1,26	6,25
NATEXIS BQ POP.	75,90	79	518,21	+ 4,08	75,10
NEOPOST	32,19	31,53	206,82	− 2,05	32,77
NORBERT DENTRES.#	16,06	16,06	105,35	....	16,40
NORD-EST	25,99	25,42	166,74	− 2,19	25,21
OLIPAR	8,15	8,10	53,13	− 0,61	8,35
PECHINEY ACT ORD	44,16	44,95	294,85	+ 1,79	42,89
PENAUILLE POLY.CB	513,50	526,50	3453,61	+ 2,53	602,50
PERNOD-RICARD	58,25	58,65	384,72	+ 0,69	60
PEUGEOT	229,40	228,30	1497,55	− 0,48	218,90
PINAULT-PRINT.RED	222	218,50	1433,27	− 1,58	229,30
PLASTIC OMN.(LY)	107,40	108,90	714,34	+ 1,40	105
PUBLICIS #	415,10	413	2709,10	− 0,51	423
REMY COINTREAU	36,60	35,20	230,90	− 3,83	34,01
RENAULT	48,95	48,27	316,63	− 1,39	43,10
REXEL	78	77,90	510,99	− 0,13	83,10
RHODIA	17,95	18	118,07	+ 0,28	17,44
ROCHETTE (LA)	6,77	7,03	46,11	+ 3,84	6,21
ROYAL CANIN	104	103,80	680,88	− 0,19	107
RUE IMPERIALE (LY	2055	2100	13775,10	+ 2,19	2108
SADE (NY)	48,20	51,30	336,51	+ 6,43	52,60
SAGEM S.A.	1237	1215	7969,88	− 1,78	1320
SAINT-GOBAIN	143,90	144,40	947,20	+ 0,35	136,30
SALVEPAR (NY)	75	75	491,97	....	74,20
SANOFI SYNTHELABO	50,05	49,69	325,95	− 0,72	47
SCHNEIDER ELECTRI	70,90	70,35	461,47	− 0,78	68,35
SCOR	45,80	45,85	300,76	+ 0,11	46,99
S.E.B.	60,50	61,30	402,10	+ 1,32	60,10
SEITA	45,30	45,10	295,84	− 0,44	43,50
SELECTIBAIL(EXSEL	14,75	14,61	95,84	− 0,95	15
SIDEL	84,50	83,20	545,76	− 1,54	75,60
SILIC CA	152	....	....	....	150,50
SIMCO	76	74,55	489,02	− 1,91	79,90
SKIS ROSSIGNOL	14,94	14,90	97,74	− 0,27	15,19
SOCIETE GENERALE	65,75	64,70	424,40	− 1,60	61,50
SODEXHO ALLIANCE	179,50	182	1193,84	+ 1,39	163,10
SOGEPARC (FIN)	79,80	....	....	....	80
SOMMER-ALLIBERT	33,60	33,44	219,35	− 0,48	32
SOPHIA	27,90	27,70	181,70	− 0,72	27,10
SOPRA # ■	77,10	76,70	503,12	− 0,52	71,65
SPIR COMMUNIC. #	80,80	80,65	529,03	− 0,19	85
SR TELEPERFORMANC	42,95	42	275,50	− 2,21	39
STUDIOCANAL (M)	11,60	11,63	76,29	+ 0,26	12,56
SUEZ LYON.DES EAU	185	183,10	1201,06	− 1,03	185,60
TF1	74,20	73,35	481,14	− 1,15	74
TECHNIP	125,90	122,90	806,17	− 2,38	125
THOMSON-CSF	40,91	41,72	273,67	+ 1,98	41,25
THOMSON MULTIMEDI	67,40	65,60	430,31	− 2,67	64,80
TOTAL FINA ELF	160	161	1056,09	+ 0,63	164,60
TRANSICIEL #	68,25	67,70	444,08	− 0,81	65
UBI SOFT ENTERTAI	39,80	40	262,38	+ 0,50	39
UNIBAIL	143	143,80	943,27	+ 0,56	134
UNILOG CA	100,50	100,20	657,27	− 0,30	100
USINOR	12,38	12,47	81,80	+ 0,73	12
VALEO	55,45	55,50	364,06	+ 0,09	58
VALLOUREC	44,55	44,51	291,97	− 0,09	43,35
VIA BANQUE	30,23	29,55	193,84	− 2,25	29,73
VINCI	47,40	47,60	312,24	+ 0,42	46,50
VIVENDI	93	92,10	604,14	− 0,97	92
WORMS (EX.SOMEAL)	15,60	15,60	102,33	....	15,48
ZODIAC	211,20	210,60	1381,45	− 0,28	208
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....
....	....	....	....	....	....

International ▶	Précédent en euros	Cours en euros	Cours en francs	% Var. veille	Compensation (1)
AMERICAN EXPRESS	55,95	54,25	355,86	− 3,04	56,75
A.T.T. #	34,98	35,20	230,90	+ 0,63	38,20
BARRICK GOLD #	18,50	18,45	121,02	− 0,27	19,07
CROWN CORK ORD. #	16	....	....	....	17
DE BEERS #	26,20	25,25	165,63	− 3,63	23,01
DU PONT NEMOURS #	48,80	47	308,30	− 3,69	48,25
ERICSSON #	21,35	21,05	138,08	− 1,41	22
FORD MOTOR #	45,55	49,28	323,26	+ 8,19	46,50
GENERAL ELECTR. #	53,35	52,15	342,08	− 2,25	51,20
GENERAL MOTORS #	61,30	....	....	....	64
HITACHI #	14,72	13,94	91,44	− 5,30	14,64
I.B.M.	108	109,80	720,24	+ 1,67	118,90
ITO YOKADO #	63,55	62,50	409,97	− 1,65	63,45
MATSUSHITA	28	....	....	....	26,99
MC DONALD'S	33,50	33,38	218,96	− 0,36	33,64
MERK AND CO	80	80,35	527,06	+ 0,44	75,95
MITSUBISHI CORP.#	9,58	9	59,04	− 6,05	9,25
MORGAN J.P.#	118,60	123,40	809,45	+ 4,05	126,40
NIPP. MEATPACKER#	14,18	14,22	93,28	+ 0,28	13,90
PHILIP MORRIS#	28,76	28,80	188,92	+ 0,14	25,30
PROCTER GAMBLE	59,95	58,85	386,03	− 1,83	57,70
SEGA ENTERPRISES	16,25	16,25	106,59	....	16,25
SCHLUMBERGER#	74	74,20	486,72	+ 0,27	80,30
SONY CORP.#RGA	103	105,20	690,07	+ 2,14	101
SUMITOMO BANK #	12,97	....	....	....	12,51

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES

1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3 ; ■ coupon détaché ; ● droit détaché ; # contrat d'animation ; o = offert ; d = demandé ; ↑ offre réduite ; ↓ demande réduite ; ♦ cours précédent.

DERNIÈRE COLONNE RM (1) :

Lundi daté mardi : % variation 31/12 ; **Mardi daté mercredi :** montant du coupon en euros ; **Mercredi daté jeudi :** paiement dernier coupon ; **Jeudi daté vendredi :** compensation ; **Vendredi daté samedi :** nominal.

NOUVEAU MARCHÉ

MERCREDI 5 JUILLET

Cours relevés à 18 h 07

Valeurs ▶	Cours en euros	Cours en francs	% Var. veille
ABEL GUILLEM.	19	124,63	+ 8,45
AB SOFT	9	59,04	− 5,36
ACCESS COMME	34,90	228,93	+ 3,87
ADL PARTNER	20,10	131,85	− 1,95
ALGORIEL #	22,40	146,93	− 6,47
ALPHAMEDIA	9,20	60,35	+ 2,22
ALPHA MOS #	6,50	42,64	....
ALTAMIR & CI	229,90	1508,05	....
ALTAMIR BS 9 ♦	14,50	95,11	....
ALDETA	6	39,36	....
ALTI #	23	150,87	+ 1,28
A NOVO #	226	1482,46	− 10
ARTPRICE COM	25,90	169,89	− 0,38
ASTRA	1,91	12,53	− 2,05
ATN ♦	4	26,24	....
AUTOMA TECH	19,09	125,22	− 3,49
AVENIR TELEC	195,10	1279,77	− 6,52
AVENIR TELEC	11,50	75,44	+ 3,60
BAC MAJESTIC ♦	11,50	75,44	....
BARBARA BUI	9,84	64,55	− 0,51
BCI NAVIGATI	25,74	168,84	− 1,57
BELVEDERE	64	419,81	− 1,54
BOURSE DIREC	10,66	69,93	+ 14,01
BRIME TECHNO	49,70	326,01	....
BUSINESS INT	7,49	49,13	− 5,90
BVRP ACT.DIV	42,51	278,85	− 1,14
DATATRONIC	14,60	95,77	....
CAC SYSTEMES	10,80	70,84	+ 0,93
CAST	37,20	244,02	+ 0,27
CEREP	72	472,29	....
CHEMUNEX #	1,35	8,86	− 3,57
CMT MEDICAL	15	98,39	....
COALA #	42	275,50	+ 9,52
COHERIS ATIX	53,60	351,59	− 2,46
COIL	30	196,79	....
CONSODATA #	32,95	216,14	− 3,09
CONSORS FRAN	15,40	101,02	+ 0,98
CROSS SYSTEM	159	1042,97	+ 12,37
CRYO INTERAC	72	472,29	− 2,17
CYBERDECK	7,79	51,10	+ 5,56
CYBER PRES.P	50	327,98	− 1,96
CYRANO #	7,70	50,51	+ 14,07
DALET #	14,51	95,18	− 7,58
DESK #	5,45	35,75	+ 3,22
DESK BS 98	0,22	1,44	− 51,11
DEVOTEAM #	114	747,79	....
DMS #	9,37	61,46	+ 0,21
D INTERACTIV	89	583,80	− 7,29
DIOSOS #	41,50	272,22	+ 1,22
DURAND ALLIZ	4,05	26,57	....
DURAN DUBOI	94,50	619,88	+ 11,44
DURAN BS 00	4,30	28,21	− 18,87
EFFIK #	18,80	123,32	− 10,48
EGIDE #	240,10	1574,95	− 2,79
EMME(JCE 1/1	9,92	65,07	+ 2,80
ESKER	24,60	161,37	− 1,20
EUROFINS SCI	16,40	107,58	+ 6,84
EURO.CARGO S.	10	65,60	....
EUROPSTAT #	23,45	153,82	− 1,68
FABMASTER	17	111,51	....
FIMATEX #	16	104,95	+ 7,38
FI SYSTEM #	44,40	291,24	+ 2,78
FLOREANE MED	9	59,04	− 10
GAMELOFT COM	8,27	54,25	− 0,36
GAUDRIOT #	19,50	127,91	+ 0,26
GENERIX #	41,20	270,25	....
GENESYS #	50,45	330,93	+ 0,90
GENESYS BS00	4,95	32,47	+ 8,79
GENSET	81,30	533,29	+ 4,23
GL TRADE #	58,20	381,77	+ 0,34
GUILLEMOT #	55	360,78	....
GUYANOR ACTI	0,47	3,08	....
HF COMPANY	90,50	593,64	....
HIGH CO.#	96,95	635,95	+ 8,75
HIGHWAVE OPT	75	491,97	+ 5,34
HIMALAYA	27,85	182,68	+ 3,15
HI MEDIA	7,87	51,62	− 5,75
HOLOGRAM IND.	143,10	938,67	− 2,25
IB GROUP.COM	22	144,31	+ 2,56
IDP	7,30	47,88	....
IDP BON 98 (♦	1,07	7,02	....
IGE + XAO	17,35	113,81	− 0,86
ILOG #	39,90	261,73	− 2,21
IMECOM GROUP	4,15	27,22	+ 2,47
INFOSOURCES	14	91,83	− 2,03
INFOSOURCE B	56,10	367,99	+ 4,08
INFOTEL #	80	524,77	− 2,44
INTEGRA NET	11	72,16	+ 17,77
INTEGRA ACT.	....	....	....
INTERCALL #	52,50	344,38	....
IPSOS #	111	728,11	....
IPSOS BS00	14,50	95,11	− 3,01
IT LINK	34,89	228,86	− 1,41
JOLIEZ-REGOL ♦	3,50	22,96	....
JOLIEZ-REGOL ♦	0,17	1,12	....
KALISTO ENTE	16,43	107,77	− 2,09
KAZIBAO	6	39,36	− 1,64
LACIE GROUP	4,22	27,68	− 10,21
LEXIBOOK #	17,45	114,46	....
LINADATA SER	18	118,07	+ 1,98
MEDCOST #	7,30	47,88	....
MEDIDEP #	35	229,58	− 0,57
METROLOGIC G	75,50	495,25	− 1,44
MONDIAL PECH	6,10	40,01	− 5,86
MULTIMANIA #	17,50	114,79	+ 0,52
NATUREX	11	72,16	....
NET2S #	19,20	125,94	− 4
NETGEM	39,40	258,45	− 3,67
NETVALUE #	22,50	147,59	+ 9,49
NEURONES #	8,20	53,79	+ 2,63
NICOX #	60,50	396,85	+ 1
OLITEC	59,70	391,61	+ 2,93
OPTIMA DIREC ♦	14	91,83	....
OPTIMS #	8,30	54,44	+ 6,41
OXIS INTL RG	1,90	12,46	− 12,84
PERFECT TECH	63,60	417,19	− 0,63
PHONE SYS.NE	11,35	74,45	− 19,79
PICOGIGA	88	577,24	+ 0,23
PROSODIE #	50	327,98	− 0,10
PROSODIE BS ♦	30,80	202,03	....
PROLOGUE SOF	14,98	98,26	+ 0,54
PROXIDIS	2	13,12	− 4,76
QUANTEL	5,95	39,03	− 0,83
QUANTUM APPL	3,50	22,96	− 5,41
R2I SANTE	30,49	200	− 4,75
RECIF #	48,85	320,43	+ 1,77
REPONSE #	50	327,98	− 5,66
REPONSE DS 0	2	13,12	− 25,93
REGINA RUBEN	10,10	66,25	− 0,98
RIBER #	24,50	160,71	− 9,26
RIGIFLEX INT	52	341,10	+ 4
SAVEURS DE F	15,20	99,71	....
GUILLEMOT BS ♦	25,90	169,89	....
SELF TRADE #	8,10	53,13	− 0,61
SILICOMP #	56,65	371,60	+ 16,06
SITICOM GROU	21,10	138,41	− 1,40
SOFT COMPUTI	30	196,79	− 0,33
SOI TEC SILI	270,80	1776,33	− 3,25
SOI TEC BS 0	25,41	166,68	+ 21

SECOND MARCHÉ

JEUDI 6 JUILLET

Une sélection. **Cours relevés à 9 h 57**

Valeurs ▶	Cours en euros	Cours en francs	% Var. veille
ALES GPE EX	22,50	147,59	− 0,27
ALGECO #	72	472,29	+ 4,35
ALTEDIA	18,75	122,99	+ 0,32
ALTEN (SVN)	156,10	1023,95	− 2,38
APRIL S.A.#(	199	1305,35	− 1,39
ARKOPHARMA #	82,95	544,12	....
ASSUR.BQ.POP ♦	115,90	760,25	....
ASSYSTEM #	69	452,61	+ 1,47
AUBAY	35,45	232,54	+ 1,29
BENETEAU CA#	89	583,80	+ 2,30
BOIRON (LY)#	58,90	386,36	....
BOIZEL CHANO	57,35	376,19	− 0,09
BONDUELLE	19,06	125,03	− 1,19
BQUE TARNEAU ♦	87	570,68	....
BRICE ♦	17,50	114,79	....
BRICORAMA #	51	334,54	+ 1,19
BRIOCHE PASQ	88	577,24	− 1,35
BUFFALO GRIL	20	131,19	....
C.A. MIDI CC ♦	73	478,85	....
C.A. PARIS I	208	1364,39	+ 1,46
C.A. SOMME C	68,95	452,28	− 0,07
C.A.LOIRE/H. ♦	46,30	303,71	....
C.A.PAS CAL ♦	134,50	882,26	....
CEGEDIM #	85	557,56	....
CERG-FINANCE	6,01	39,42	− 7,54
CIE FIN.ST-H ♦	104	682,20	....
CNIM CA#	61	400,13	....
COFITEM-COFI ♦	55	360,78	....
CR.AG.SUD RH ♦	68,50	449,33	....
CROMETAL ♦	50,50	331,26	....
DECAN GROUPE ♦	41	268,94	....
DU PAREIL AU	40	262,38	....
ENTRELEC CB	58,40	383,08	− 0,09
ETAM DEVELOP	20	131,19	+ 0,05
EUROP.EXTINC	27,19	178,35	+ 2,37
EUROPEENNE C ♦	86,50	567,40	....
EXEL INDUSTR	43,10	282,72	− 2,97
EXPAND S.A	91,80	602,17	− 2,34
EXPLOIT.PARC ♦	117	767,47	....
FACTOR.EXDT ♦	175	1147,92	....
FINACOR	11,50	75,44	− 2,79
FINATIS(EX.L ♦	111,10	728,77	....
FININFO	31,50	206,63	+ 0,54
FLO (GROUPE)	36,11	236,87	− 1,07
FOCAL (GROUP	86,50	567,40	....
GENERALE LOC	108,10	709,09	+ 0,09
GEODIS	68	446,05	− 0,29
GFI INDUSTRI	23	150,87	+ 1,86
GO SPORT	70	459,17	....
GRAND MARNIE ♦	5900	38701,46	....
GROUPE BOURB ♦	55,50	364,06	....
GROUPE J.C.D	124	813,39	....
GUY DEGRENNE	24	157,43	....
GUYOMARC H N ♦	42,60	279,44	....
HERMES INTL	143,70	942,61	− 4,20
HUREL DUBOIS	116	760,91	− 4,92
HYPARLO #(LY	19,70	129,22	− 3,19
I.C.C.# ♦	37,10	243,36	....
IMS(INT.META	8,75	57,40	+ 2,94
INFO REALITE	30,75	201,71	+ 1,75
INTER PARFUM	61,20	401,45	− 0,49
IPO (NS) # ♦	54	354,22	....
JET MULTIMED	38	249,26	− 3,55
L.D.C. ♦	84,90	556,91	....
LATECOERE #	87,90	576,59	+ 1,03
LAURENT-PERR	31,29	205,25	+ 2,59
LECTRA SYST.	17	111,51	− 0,53
LOUIS DREYFU	12,70	83,31	....
LVL MEDICAL	41,30	270,91	− 4,73
M6-METR.TV A	61,25	401,77	− 1,21
MANITOU #	90,55	593,97	− 0,71
MANUTAN INTE	83,10	545,10	− 4,92
MARC ORIAN	56,50	370,62	+ 2,82
MARIONNAUD P.	110	721,55	+ 0,18
MECATHERM #	27,70	181,70	....
MICHEL THIER ♦	156	1023,29	....
NAF-NAF #	14	91,83	....
ONET # ♦	137,50	901,94	....
PETIT FOREST	45,50	298,46	− 2,15
PIERRE VACAN	69,50	455,89	+ 2,51
POCHET ♦	56	367,34	....
RADIALL #	129	846,18	+ 1,34
RALLYE (LY)	64,10	420,47	− 0,31
RODRIGUEZ GR	182,70	1198,43	− 0,11
RUBIS CA# EX	23,40	153,49	− 0,43
S.T. DUPONT	12,41	81,40	− 4,17
SABATE SA # ♦	37	242,70	....
SECHE ENVIRO	60,10	394,23	− 2,91
SERVICES ET ♦	65,90	432,28	....
SIPAREX CROI	30	196,79	....
SODICE EXP.(♦	97,65	640,54	....

SICAV et FCP

Une sélection. **Cours de clôture le 5 juillet**

Émetteurs ▶	Valeurs unitaires★ Euros	francs★★	Date cours
AGIPI			
AGIPI AMBITION (AXA)	30,16	197,84	05/07
AGIPI ACTIONS (AXA)	32,41	212,60	05/07
BNP — 3615 BNP			
BNP ACTIONS EURO	163,04	1069,47	05/07
BNP ACTIONS FRANCE	207,46	1360,85	05/07
BNP ACT. MIDCAP EURO	198,57	1302,53	05/07
BNP ACT. MIDCAP FR.	59,99	393,51	05/07
BNP ACTIONS MONDE	235,33	1543,66	05/07
BNP ACTIONS PEA EURO	264,23	1733,24	05/07
BNP ÉP. PATRIMOINE	35,50	232,86	05/07
BNP ÉPARGNE RETRAITE	41,25	270,58	05/07
BNP MONÉ COURT TERME	2358,35	15469,76	05/07
BNP MONÉTAIRE C	888,61	5828,90	05/07
BNP MONÉTAIRE D	805,92	5286,49	05/07
BNP MONÉ PLACEMENT C	12977,45	85126,49	05/07
BNP MONÉ PLACEMENT D	11631,64	76298,56	05/07
BNP MONÉ SÉCURITÉ	1784,33	11704,44	05/07
BNP MONÉ TRÉSORIE	147211,57	965644,60	05/07
BNP OBLIG. CT	161,20	1057,40	05/07
BNP OBLIG. LT	33,04	216,73	05/07
BNP OBLIG. MONDE	188,02	1233,33	05/07
BNP OBLIG. MT C	142,04	931,72	05/07
BNP OBLIG. MT D	132,86	871,50	05/07
BNP OBLIG. REVENUS	159,56	1046,64	05/07
BNP OBLIG. SPREADS	170,42	1117,88	05/07
BNP OBLIG. TRÉSOR	1837,87	12055,64	05/07
BNP SECT. IMMOBILIER	143,82	943,40	05/07
BANQUE POPULAIRE ASSET MANAGEMENT — www.bpam.fr — 08 36 68 22 00 (2,23 F/mn)			
BP OBLI CONVERTIBLES	346,98	2276,04	04/07
BP OBLI HAUT REND.	109,83	720,44	04/07
BP MEDITERRANÉE DÉV.	131,30	861,27	02/07
BP NOUVELLE ÉCONOMIE	313,94	2059,31	04/07
BP OBLIG. EUROPE	48,17	315,97	05/07
BP SÉCURITÉ	97044,74	636571,77	05/07
EUROACTION MIDCAP	217,56	1427,10	05/07
FRUCTI EURO 50	143,27	939,79	05/07
FRUCTIFRANCE C	114,23	749,30	03/07
FRUCTIFONDS FRANCE NM	446,52	2928,98	25/06
CDC Asset Management — www.cdc-assetmanagement.com			
LIVRET B. INV.D PEA	250,64	1644,09	04/07
MULTI-PROMOTEURS			
NORD SUD DÉVELOP. C	475,57	3119,53	26/06
NORD SUD DÉVELOP. D	383,40	2514,94	04/07
CAISSE D'EPARGNE — Sicav en ligne : 08 36 68 09 00 (2,23 F/mn)			
ÉCUR. 1,2,3... FUTUR	63,92	419,29	05/07
ÉCUR. ACT. FUT.D PEA	90,23	591,87	05/07
ÉCUR. ACTIONS EUROP. C	23,06	151,26	05/07
ÉCUR. CAPITALISATION C	40,57	266,12	05/07
ÉCUR. DYNAMIQUE+ D PEA	59,34	389,24	05/07
ÉCUR. ÉNERGIE D PEA	55,66	365,11	05/07
ÉCUR. EXPANSION C	13895,13	91146,08	05/07
ÉCUR. EXPANSIONPLUS C	39,90	261,73	05/07
ÉCUR. INVESTIS. D PEA	70,27	460,94	05/07
ÉC. MONÉT.C/10 30/11/98	213,05	1397,52	05/07
ÉC. MONÉT.D/10 30/11/98	187,33	1228,80	05/07
ÉCUR. OBLIG. INTERNAT.	163,12	1070	05/07
ÉCUR. TRIMESTRIEL D	268,10	1758,62	05/07
ÉPARCOURT-SICAV D	27,39	179,67	05/07
GÉOPTIM C	2115,11	13874,21	05/07
HORIZON C	616,52	4044,11	05/07
PRÉVOYANCE ÉCUR. D	14,41	94,52	05/07
Fonds communs de placements			
ÉCUREUIL ÉQUILIBRE C	38,76	254,25	05/07
ÉCUREUIL PRUDENCE C	32,77	214,96	05/07
ÉCUREUIL VITALITÉ C	48,88	320,63	05/07
CRÉDIT AGRICOLE — INDOCAM Asset Management — 08 36 68 56 55 (2,23 F/mn)			
ATOUT CROISSANCE	595,75	3907,86	05/07
ATOUT FONCIER	335,10	2198,11	05/07
ATOUT FRANCE ASIE D	105	688,75	05/07
ATOUT FRANCE EUROPE	260,53	1708,96	05/07
ATOUT FRANCE MONDE	63,74	418,11	05/07
ATOUT FUTUR C	278,23	1825,07	05/07
ATOUT FUTUR D	257,66	1690,14	05/07
ATOUT SÉLECTION	141,52	928,31	05/07
COEXIS	320,70	2103,65	05/07
DIÈZE	500,80	3285,03	05/07
EURODYN	709,01	4650,80	05/07
INDICIA EUROLAND	159,80	1048,22	04/07
INDICIA FRANCE	566,13	3713,57	04/07
INDOCAM AMÉRIQUE	55,37	363,20	05/07
INDOCAM ASIE	28,30	185,64	05/07
INDOCAM MULTI OBLIG.	159,56	1046,64	05/07
INDOCAM ORIENT C	44,78	293,74	05/07
INDOCAM ORIENT D	39,89	261,66	05/07
INDOCAM UNIJAPON	230,26	1510,41	05/07
INDOCAM STR. 5-7 C	318,26	2087,65	05/07
INDOCAM STR. 5-7 D	209,32	1373,05	05/07
OBLIFUTUR C	92,29	605,38	05/07
OBLIFUTUR D	79,43	521,03	05/07
REVENU-VERT	169,53	1112,04	05/07
UNIVERS ACTIONS	74,80	490,66	05/07
UNIVERS-OBLIGATIONS	39,07	256,28	05/07
Fonds communs de placements			
INDOCAM VAL. RESTR.	385,23	2526,94	04/07
MASTER ACTIONS	59,57	390,75	03/07
MASTER OBLIGATIONS	29,33	192,39	03/07
OPTALIS DYNAMIQ. C	23,21	152,25	04/07
OPTALIS DYNAMIQ. D	22,26	146,02	04/07
OPTALIS ÉQUILIB. C	20,83	136,64	04/07
OPTALIS ÉQUILIB. D	19,49	127,85	04/07
OPTALIS EXPANSION C	20,31	133,22	04/07
OPTALIS EXPANSION D	20,16	132,24	04/07
OPTALIS SÉRÉNITÉ C	17,83	116,96	04/07
OPTALIS SÉRÉNITÉ D	16,12	105,74	04/07
PACTE SOL. LOGEM.	75,36	494,33	04/07
PACTE SOL.TIERS MONDE	80,29	526,67	04/07
UNIVAR C	182,81	1199,15	05/07
UNIVAR D	182,81	1199,15	05/07
CIC Crédit Industriel et Commercial			
CIC FRANCIC	45,37	297,61	03/07
CIC FINUNION	163,39	1071,77	04/07
CICAMONDE	39,68	260,28	03/07
CONVERTICIC	95,56	626,83	04/07
EPARCIC	813,31	5334,96	03/07
EUROCIC LEADERS	556,85	3652,70	03/07
EUROPE RÉGIONS	75,91	497,94	03/07
FRANCIC PIERRE	34,01	223,09	29/06
MENSUELCIC	1423,41	9336,96	27/06
OBLICIC MONDIAL	685,99	4499,80	04/07
OBLICIC RÉGIONS	178,21	1168,98	04/07
RENTACIC	24,06	157,82	04/07
UNION AMÉRIQUE	772,50	5067,27	04/07
CREDIT LYONNAIS ASSET MANAGEMENT — www.clamdirect.com			
EURCO SOLIDARITÉ	214,44	1406,63	05/07
LION 20000 C/3 11/06/99	934,82	6132,02	05/07
LION 20000 D/3 11/06/99	834,04	5470,94	05/07
SICAV 5000	230,32	1510,80	05/07
SLIVAFRANCE	407,36	2672,11	05/07
SLIVARENTE	38,60	253,20	05/07
SLIVINTER	207,68	1362,29	05/07
TRILION	736,94	4834,01	05/07
Fonds communs de placements			
ACTILION DYNAMIQUE C *.	236,29	1549,96	05/07
ACTILION DYNAMIQUE D *.	227,53	1492,50	05/07
ACTILION PEA DYNAMIQUE	99,90	655,30	05/07
ACTILION ÉQUILIBRE C *	202,80	1330,28	05/07
ACTILION ÉQUILIBRE D *	193,76	1270,98	05/07
ACTILION PEA ÉQUILIBRE	215,31	1412,34	15/06
ACTILION PRUDENCE C *	178,31	1169,64	05/07
ACTILION PRUDENCE D *	170,13	1115,98	05/07
INTERLION	214,85	1409,32	05/07
LION ACTION EURO	127,31	835,10	05/07
LION PEA EURO	128,38	842,12	05/07
Crédit Mutuel Finance			
CM EURO PEA	30,61	200,79	05/07
CM EUROPE TECHNOL.	9,62	63,10	05/07
CM FRANCE ACTIONS	49,63	325,55	05/07
CM MID. ACT. FRANCE	40,08	262,91	05/07
CM MONDE ACTIONS	432,15	2834,72	05/07
CM OBLIG. LONG TERME	101,09	663,11	05/07
CM OPTION DYNAM.	38,90	255,17	05/07
CM OPTION ÉQUIL.	55,37	363,20	05/07
CM OBLIG. COURT TERME	153,57	1007,35	05/07
CM OBLIG. MOYEN TERME	311,57	2043,77	05/07
CM OBLIG. QUATRE	160,07	1049,99	05/07
Fonds communs de placements			
CM OPTION MODÉRATION	18,76	123,06	05/07
LCF E. DE ROTHSCHILD			
AMÉRIQUE 2000	167,34	1097,68	04/07
ASIE 2000	104,18	683,38	04/07
NOUVELLE EUROPE	290,47	1905,36	04/07
SAINT-HONORÉ CAPITAL C.	3311,10	21719,39	04/07
SAINT-HONORÉ CAPITAL D.	3198,46	20980,52	04/07
ST-HONORÉ CONVERTIBLES	340,27	2232,02	04/07
ST-HONORÉ FRANCE	71,43	468,55	04/07
ST-HONORÉ MAR. ÉMER.	78,40	514,27	04/07
ST-HONORÉ PACIFIQUE	164,03	1075,97	05/07
ST-HONORÉ TECH. MEDIA	254,58	1669,94	05/07
ST-HONORÉ VIE SANTÉ	396,12	2598,38	04/07
ST-HONORÉ WORLD LEAD.	124,15	814,37	05/07
LEGAL & GENERAL BANK			
SÉCURITAUX	299,52	1964,72	04/07
STRATÉGIE IND. EUROPE	280,13	1837,53	04/07
STRATÉGIE RENDEMENT	334,55	2194,50	04/07
LA POSTE — Sicav Info Poste : 08 36 68 50 10 (2,23 F/mn)			
ADDILYS C	101,41	665,21	05/07
AMPLITUDE AMÉRIQUE C	32,14	210,82	05/07
AMPLITUDE AMÉRIQUE D	31,52	206,76	05/07
AMPLITUDE EUROPE C	46,71	306,40	05/07
AMPLITUDE EUROPE D	45,33	297,35	05/07
AMPLITUDE MONDE C	328,27	2153,31	05/07
AMPLITUDE MONDE D	297,10	1948,85	05/07
AMPLITUDE PACIFIQUE C	27,59	180,98	05/07
AMPLITUDE PACIFIQUE D	26,76	175,53	05/07
ÉLANCIEL FRANCE D PEA	60,11	394,30	05/07
ÉLANCIEL EURO D PEA	143,09	938,61	05/07
ÉMERGENCE E.POST.D PEA.	46,29	303,64	05/07
GÉOBILYS C	108,97	714,80	05/07
GÉOBILYS D	100,24	657,53	05/07
INTENSYS C	19,46	127,65	05/07
INTENSYS D	16,89	110,79	05/07
KALEIS DYNAMISME C	267,60	1755,34	05/07
KALEIS DYNAMISME D	262,22	1720,05	05/07
KALEIS DYNAMISME FR C	99,07	649,86	05/07
KALEIS ÉQUILIBRE C	215,09	1410,90	05/07
KALEIS ÉQUILIBRE D	209,82	1376,33	05/07
KALEIS SÉRÉNITÉ C	191,34	1255,11	05/07
KALEIS SÉRÉNITÉ D	186,22	1221,52	05/07
KALEIS TONUS C	99,12	650,18	05/07
LATITUDE C	24,39	159,99	05/07
LATITUDE D	20,85	136,77	05/07
OBLITYS D	103,69	680,16	05/07
PLÉNITUDE D PEA	53,56	351,33	05/07
POSTE GESTION C	2472,23	16216,77	05/07
POSTE GESTION D	2265,54	14860,97	05/07
POSTE PREMIÈRE SI	6725,39	44115,67	05/07
POSTE PREMIÈRE 1 AN	39737,22	260659,08	05/07
POSTE PREMIÈRE 2-3	8440,78	55367,89	05/07
REVENUS TRIMESTR. D	771,24	5059	05/07
THÉSORA C	173,13	1135,66	05/07
THÉSORA D	146,61	961,70	05/07
TRÉSORYS C	44667,63	293000,45	05/07
SOLSTICE D	354,52	2325,50	05/07
Fonds communs de placements			
POSTE EUROPE C	84,27	552,77	05/07
POSTE EUROPE D	80,87	530,47	05/07
POSTE PREMIÈRE 8 ANS C	180,10	1181,38	05/07
POSTE PREMIÈRE 8 ANS D	168,86	1107,65	05/07
SG ASSET MANAGEMENT — Serveur vocal : 08 36 68 36 62 (2,23 F/mn)			
CADENCE 1 D	154,75	1015,09	05/07
CADENCE 2 D	153,21	1004,99	05/07
CADENCE 3 D	151,19	991,74	05/07
CONVERTIS C	270,64	1775,28	05/07
CONVERTIS D	264,44	1734,61	05/07
INTEROBLIG C	54	354,22	05/07
INTERSÉLECTION FR. D	97,81	641,59	05/07
SÉLECT DÉFENSIF C	192,61	1263,44	05/07
SÉLECT DYNAMIQUE C	298,45	1957,70	05/07
SÉLECT ÉQUILIBRE 2	188,27	1234,97	05/07
SÉLECT PEA DYNAMIQUE	196,48	1288,82	05/07
SÉLECT PEA 1	270,44	1773,97	05/07
SG FRANCE OPPORT. C	568,29	3727,74	04/07
SG FRANCE OPPORT. D	532,11	3490,41	04/07
SOGENFRANCE C	645,31	4232,96	05/07
SOGENFRANCE D	581,52	3814,52	05/07
SOGEOBLIG C	102,89	674,91	05/07
SOGÉPARGNE D	44,68	293,08	04/07
SOGEPEA EUROPE	301,90	1980,33	05/07
SOGINTER C	101,20	663,83	04/07
Fonds communs de placements			
DÉCLIC ACTIONS EURO	23,04	151,13	04/07
DÉCLIC ACTIONS FRANC	67,43	442,31	04/07
DÉCLIC ACTIONS INTER.	54,48	357,37	04/07
DÉCLIC BOURSE PEA	64,26	421,52	04/07
DÉCLIC BOURSE ÉQUILIBRE	18,75	122,99	04/07
DÉCLIC OBLIG. EUROPE	16,83	110,40	04/07
DÉCLIC PEA EUROPE	31,50	206,63	04/07
DÉCLIC SOGENFR. TEMPO	83,43	547,26	04/07
SOGINDEX FRANCE C	729,50	4785,21	04/07
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....
....	....	....	....

LÉGENDE

★ Hors frais. ★★ A titre indicatif. * Part div. par 10 au 5/5/99.

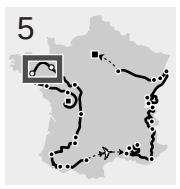
TOUR DE FRANCE L'Allemand Marcel Wüst (Festina) a emporté, mercredi 5 juillet, à Vitré (Ille-et-Vilaine), la 5e étape du Tour de France, battant, au sprint, son compatriote Erik Zabel (Telekom). ● AVANT DE DISPUTER L'ARRIVÉE, le peloton a repris, à quelques centaines de mètres de la ligne, deux échappés, l'Allemand Jens Voigt (Crédit agricole) et le Néerlandais Erik Dekker (Rabobank). ● ERIK ZABEL, 2e de l'étape, n'a toujours pas emporté le moindre succès malgré l'excellent travail de son équipe. ● LE SUISSE ALEX ZÜLLE (Banesto) à la recherche d'une victoire finale dans le Tour de France est en position délicate, accusant un retard de 4 min 19 au classement général.

A Vitré, l'explication finale ne concernait que les sprinters allemands

Marcel Wüst (Festina), coureur polyglotte, né à Cologne, a emporté la cinquième étape du Tour de France. Il a battu, au sprint, son compatriote Erik Zabel (Telekom) qui, une nouvelle fois, n'a pas su profiter de l'excellent travail de ses coéquipiers

VITRE (Ille-et-Vilaine)
de notre envoyé spécial

Le cyclisme est peut-être en passe de vérifier un nouveau théorème. En cas d'arrivée massive lors d'une étape du Tour de France, ce sont les coureurs de l'équipe allemande Telekom qui emmènent toujours le sprint dans les derniers hectomètres, leur chef de file Erik Zabel qui lance l'emballage final mais il semblerait que ce soit systématiquement un autre sprinter, un homme isolé, malin et véloce, qui ramasse la mise et gagne le droit d'aller embrasser les hôtesses sur le podium gonflable.



Depuis le début de cette 87e édition du Tour de France, le scénario s'est produit une première fois, le 2 juillet, à Loudun (Vienne). Il s'est renouvelé, lundi 3 juillet, à Nantes (Loire-Atlantique). Il s'est joué, mercredi 5 juillet, à Vitré (Ille-et-Vilaine). Conduit, comme dans un fauteuil, par ses équipiers à partir du panneau signalant les 500 derniers mètres, Erik Zabel a lancé le sprint. Il a été débordé et battu.

MAILLOT VERT « MAUDIT »

Si ses deux premiers revers lui avaient été infligés par le Belge Tom Steels (Mapei), c'est un compatriote, curieusement et provisoirement vêtu du maillot blanc à pois rouges du meilleur grimpeur qui est, cette fois, venu gâcher la fin de journée d'Erik Zabel : Marcel Wüst, sprinter en titre et en forme de la formation Festina. Avec cette nouvelle deuxième place (après celle de Loudun) et après la troisième place obtenue à Nantes, une « malédiction » semble donc frapper le maillot vert du Tour de France 1999, dont il n'avait toutefois emporté aucune étape. Le Berlinois, qui fête ses trente ans vendredi 7 juillet, n'a d'ailleurs plus gagné une seule étape sur la Grande Boucle depuis 1997. Cette année-là, il avait levé les bras à trois reprises, portant ainsi son bilan total sur l'épreuve à sept victoires en l'espace de trois ans.

De malédiction, Rudy Pevenage, l'un des directeurs sportifs de Telekom, ne veut pas entendre parler, assurant que *« ça va venir ». « Je me sens un peu fatigué en ce moment »,* avait déclaré Erik Zabel à la veille du départ du Tour de France, à Poitiers-le Futuroscope (Vienne). Trois sprints massifs et trois échecs consécutifs pourraient commencer à faire douter celui qui est un des derniers « prototypes » de l'école est-allemande et dont *« la force principale »,* selon l'encadrement de Telekom, est de *« toujours croire en ses forces ».*

Mais son potentiel physique pourrait avoir évolué. C'est du moins ce qu'a indiqué son masseur, Dieter Ruthenberg, à *Vélo Magazine* voici quelques semaines : *« Sa musculature n'est plus la même qu'au début. Elle est plus fine, moins massive, ce qui lui permet de grimper plus facilement que par le passé. »* Cela expliquerait notamment la réussite d'Erik Zabel dans une épreuve comme Milan-San Remo, qu'il a gagnée à trois reprises et où il faut être capable d'absorber plusieurs « capi » (monts brefs mais pentus) dans le final, dont le célèbre Poggio.

« Cela prouve qu'en Allemagne il y a des coureurs de haut niveau et qu'il n'est pas nécessaire qu'ils courent chez Telekom. » A Vitré, Marcel Wüst, lui, n'en finissait pas de savourer sa victoire. Sa première sur le Tour de France. *« Marcel Wüst vaut tous les meilleurs sprinters du monde »,* a assuré, en parlant de lui à la troisième personne, ce *« citoyen du monde »* qui pratique couramment sept langues et préfère passer ses hivers loin d'Allemagne, au soleil.

OLIVIER PREVOST/CORBIS-TEMPSPORT

Wüst, une mise au point

Les maillots peuvent être trompeurs : depuis la 1re étape, Marcel Wüst, le sprinter de l'équipe Festina, portait le maillot à pois rouges du meilleur grimpeur, qu'il a gardé quatre jours en raison d'une disette de côtes sur le parcours. Après ses 5e et une 2e places dans les sprints précédents, il a obtenu à Vitré sa plus belle victoire, et convoite désormais le maillot vert.

Décrit, chez Festina, comme *« un artiste, un peu fantaisiste, à qui il faut parfois laisser plus de libertés qu'à un autre, mais très professionnel dès qu'il est sur un vélo »,* ce grand (1,81 mètre) garçon de trente-deux ans doit son prénom peu germanisant au fait qu'un ami de son père tenait un café baptisé « Chez Marcel », à Paris. Paris où il dit aussi avoir été conçu. Paris où il rêve également de s'imposer : *« J'ai envie de gagner sur les Champs-Elysées. C'est la plus belle pour un sprinter. »*

La menace n'est pas à prendre à la légère. Marcel Wüst est loin d'être le premier venu. Si on ne l'a que très brièvement vu sur le Tour de France – en 1992, pour sa première et seule participation jusqu'alors, il était tombé dès la première étape, à Saint-Sébastien (Espagne) – le coureur allemand affiche, après son bouquet à Vitré, un total de 109 victoires *« dont 14 désormais dans les trois grands Tours : 12 à la Vuelta* [où il a porté le maillot « amarillo » de leader en 1999] *et 1 au Giro ». « Il n'y a pas beaucoup de coureurs en activité qui peuvent prétendre à ça »,* assure-t-il. Mercredi soir, Marcel Wüst a toutefois dû se résoudre à abandonner son maillot blanc à pois rouges, glané lors du contre-la-montre au Futuroscope. Sans regret.

Philippe Le Cœur

Victime favorite de la malchance, le Suisse Alex Zülle attend toujours son Tour

VITRÉ (Ille-et-Vilaine)
de notre envoyé spécial

Il faut croire que l'air iodé ne lui réussit pas. A moins que la proximité du littoral atlantique ne réveille à sa mémoire quelques mauvais souvenirs de précieuses minutes à jamais égarées ? Alex Zülle, 32 ans depuis mercredi 5 juillet, n'a pas le pied marin. Une année chasse l'autre mais l'Histoire bégaie pour le leader de la Banesto et les déboires se répètent.

Victime il y a un an d'une chute dans le passage du Gois, Alex Zülle s'était retrouvé dans une mauvaise cassure et avait concédé six minutes à l'arrivée à Saint-Nazaire, loin derrière les favoris, dont Lance Armstrong (US Postal). Ses supporteurs prétendent que cette péripétie lui avait coûté la victoire finale. C'est que trois semaines plus tard, sur les Champs-Elysées, à Paris, le Suisse levait les bras sur la deuxième marche du podium, pointé à 2 minutes derrière l'Américain.

Mardi 4 juillet, sur les 70 km du contre-la-montre par équipe, le coureur à lunettes a essuyé un grain du même tonneau. Cette fois, la poisse n'a rien à voir dans l'affaire. Alex Zülle a coincé dans le franchissement du pont de Saint-Nazaire. *« J'ai dû travailler plus que prévu sur la première partie du circuit et, dans l'ascension du pont, je me suis mis dans le rouge et j'ai été lâché »,* lançait-il un rien énervé sur la ligne d'arrivée. Relégué à plus de 4 minutes derrière Laurent Jalabert, Alex Zülle occupe la 57e place du classement général à l'approche des Pyrénées, terrain de prédilection de sa formation. *« C'est vrai,* concède Francis Lafargue, manager de l'équipe espagnole, *nous avons réalisé une contre-performance. Même si on savait qu'on n'était pas des spécialistes de la discipline, nous sommes déçus. Alex a accusé le coup. »*

« MANQUE DE FRAÎCHEUR OU DE LUCIDITÉ »

Perdre le Tour sur cette épreuve ? Ce coureur, qui s'affole vite, n'ose pas l'imaginer. L'homme est un anxieux. Même le poids des ans ne calme pas les angoisses de ce professionnel qui entame là son 9e Tour de France. *« J'ai tout essayé pour gagner le Tour,* dit-il. *Chaque fois que j'étais en position favorable, il m'a toujours manqué sur la fin un peu de fraîcheur ou de lucidité. »* Deux fois deuxième, en 1995 derrière Miguel Indurain et en 1999 derrière Lance Armstrong, Alex Zülle a aussi abandonné trois fois.

Pris dans la tourmente de l'équipe Festina, une formation qu'il avait rejointe au début de la saison 1998, il a vécu comme une humiliation les interrogatoires de police et la garde à vue. *« Maintenant, il faut parler d'autre chose, penser au futur »,* déclarait-il en mai 1999, pour son retour au sein du peloton après avoir purgé sa suspension de six mois. Un an plus tard, quand la demande d'un entretien lui est adressée, son manager prévient : *« On parle de tout ce que vous voulez, mais pas des affaires. »*

Devant les policiers, il a été l'un des premiers à prononcer des aveux, soucieux d'être libéré au plus vite afin de regagner la tranquillité de son pays natal. Né à Wil, en 1968, non loin de Zurich, Alex Zülle a signé son premier contrat professionnel en 1991. Deux fois vainqueur de la Vuelta (1996 et 1997), il a fait ses armes sous la férule de Manolo Saiz à la ONCE, avant son passage chez Festina. Arrivé chez Banesto au sortir de *« l'affaire »* en janvier 1999, Alex Zülle y affiche une ambition claire : gagner une fois le Tour de France.

« Pour lui, c'est l'année ou jamais », assure Francis Lafargue. Dans cette formation qui, de Pedro Delgado (en 1988) à Miguel Indurain (de 1991 à 1995), totalise six victoires dans la Grande Boucle, il est le leader incontesté. En 2000, José Miguel Echavarri, son directeur sportif, lui a concocté un programme axé sur une victoire à Paris. A l'instar de Lance Armstrong et de Laurent Jalabert, Alex Zülle a coupé à deux semaines de l'épreuve. Lui aussi a sacrifié au désormais rituel stage de préparation, loin des pelotons et du tumulte des courses.

Ce grand échalas au regard de myope – une affection qui lui a valu quelques redoutables « gamelles » – aurait pu devenir peintre en bâtiment, si, à l'âge de dix-sept ans, une vilaine chute à ski (une de plus) ne l'avait orienté vers la bicyclette, histoire de renforcer la musculature de ses jambes. Quinze ans après, Alex Zülle est en vue de l'objectif.

Yves Bordenave

Le vainqueur de l'étape

● **Marcel Wüst (Allemagne).** Né le 6 août 1967 à Cologne. 1,80 m, 70 kg. Professionnel depuis 1989.

● **Equipes**. 1989-1992 : RMO ; 1993-1994 ; Novémail ; 1995 : Le Groupement et Castellblanch ; 1996 : MX Onda ; 1997–2000 : Festina.

● **Ses principales victoires (109 victoires au total) :** une étape du Tour de France (Vannes–Vitré) ; une étape du Tour d'Allemagne 2000 ; douze étapes du Tour d'Espagne (1995, 1997, 1998, 1999) ; une étape du Tour d'Italie 1997 ; six étapes du Tour du Chili.

● **Classement dans le Tour de France :** abandon en 1992 pour sa seule participation.

● **Classement mondial UCI (fin d'année) :** 120e en 1989, 210e en 1990, 234e en 1991, 182e en 1992, 138e en 1993, 205e en 1994, 88e en 1995, 117e en 1996, 63e en 1997, 80e en 1998, 78e en 1999.

Le maillot jaune

● **Laurent Jalabert (France).** Né le 30 novembre 1968 à Mazamet (Tarn). 1,76 m, 68 kg. Professionnel depuis 1988.

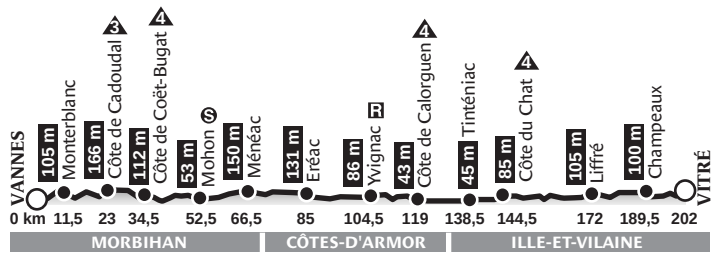
● **Equipes**. 1989-1991 : Toshiba ; 1992 à 2000 : ONCE.

● **Ses principales victoires** (150 au total) : championnat du monde c.-l-.m. 1997 ; champion de France 1998 ; Paris-Nice (1995, 1996, 1997) ; Milan-San Remo 1995 ; Tour de Lombardie 1997 ; Flèche wallonne 1995 et 1997 Grand Prix du *Midi libre* 1996 ; Critérium international 1995 ; Tour d'Espagne 1995 (dix-huit victoires d'étape dans cette épreuve au cours de sa carrière) ; trois étapes du Tour de France (Bruxelles 1992, Mende 1995 ; Saint-Nazaire 2000 c.-l.-m. par équipes) et maillot jaune deux journées en 1995, et deux journées en 2000 ; trois étapes du Tour d'Italie 1999.

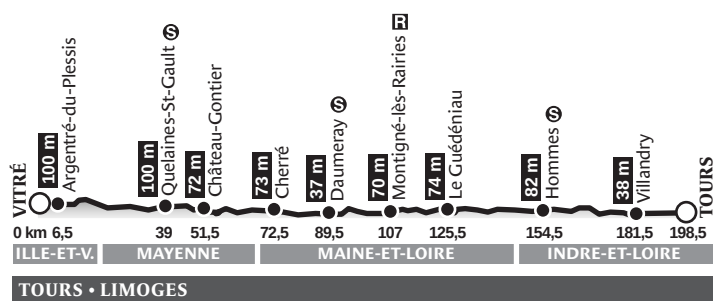
● **Classement dans le Tour de France :** 71e en 1991 ; 34e en 1992 ; abandon 1993, 1994, 1996, 1998 ; 4e en 1995 ; 43e en 1997.

● **Classement mondial UCI (fin d'année) :** 8e en 1992 ; 14e en 1993 ; 16e en 1994 ; 1er en 1995, 1996, 1997 et 1999, 2e en 1998.

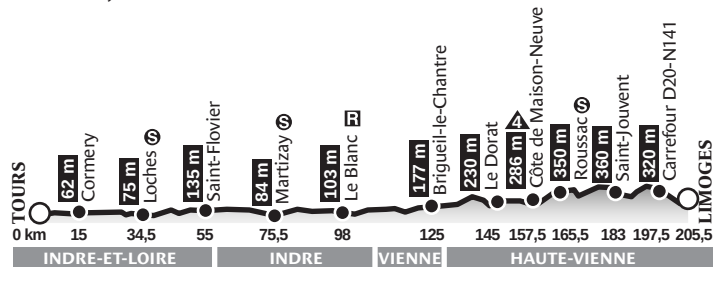
VANNES • VITRÉ
mercredi **5** JUILLET — **5e étape • 202 km**



VITRÉ • TOURS
jeudi **6** JUILLET — **6e étape • 198,5 km**



TOURS • LIMOGES
vendredi **7** JUILLET — **7e étape • 205,5 km**



RÉSULTATS ET CLASSEMENTS

● **5e étape Vannes-Vitré**
mercredi 5 juillet

1. Marcel Wüst (All./FES), les 202 km en 4 h 19 min 5 s (moyenne : 46,780 km/h) ; 2. E. Zabel (All./TEL) ; 3. S. Zanini (It./MAP) ; 4. T. Steels (Bel./MAP) ; 5. S. Commesso (It./SAE) ; 6. R. McEwen (Aus./FAR) ; 7. J. Koerts (PB/FAR) ; 8. S. O'Grady (Aus./CA) ; 9. R. Vainsteins (Let./VIN) ; 10. E. Magnien (Fr./FDJ) ; 11. M. Mori (It./SAE) ; 12. N. Mattan (Bel./COF) ; 13. G. Gwiazdowski (Pol./FDJ) ; 14. A. Piziks (Let./MCJ) ; 15. D. Pieri (It./SAE) ; 16. M. Boogerd (PB/RAB) ; 17. D. Nazon (Fr./BJR) ; 18. J. Ullrich (All./TEL) ; 19. F. Simon (Fr/BJR) ; 20. P. Luttenberger (Aut./ONC) ; 21. G. Magnusson (Suè./FAR) ; 22. F. Vandenbroucke (Bel./COF) ; 23. G.M. Fagnini (It./TEL) ; 24. J. Kirsipuu (Est./AG2) ; 25. L. Armstrong (EU/USP) ; 26. G. Hincapie (EU/USP) ; 27. B. Hamburger (Dan./MCJ) ; 28. B. Julich (EU/CA) ; 29. A. Klier (All./FAR) ; 30. A. Kivilev (Kzk./AG2), tous m.t.

● **Classement général**

1. Laurent Jalabert (Fr./ONC), 14 h 28 min 25 s ; 2. D. Cañada (Esp./ONC), à 12 s ; 3. L. Armstrong (EU/USP), à 14 s ; 4. A. Olano (Esp./ONC), à 33 s ; 5. V. Ekimov (Rus./USP), à 43 s ; 6. N. Jalabert (Fr./ONC) ; 7. I. Gutierrez (Esp./ONC), à 49 s ; 8. P. Luttenberger (Aut./ONC), à 51 s ; 9. M. Serrano (Esp./ONC), à 52 s ; 10. M.-A. Peña (Esp./ONC), à 54 s ; 11. T. Hamilton (EU/USP), à 55 s ; 12. J. Ullrich (All./TEL), à 57 s ; 13. K. Livingston (EU/USP), à 1 min 18 s ; 14. J Voigt (All./CA), m.t. ; 15. G. Hincapie (EU/USP), à 1 min 23 s ; 16. E. Zabel (All./TEL), à 1 min 56 s ; 17. S. O'Grady (Aus./CA), à 2 min 6 s ; 18 S. Wesemann (All./TEL), à 2 min 7 s ; 19. J. Vaughters (EU/CA), à 2 min 12 s ; 20. B. Jullich (EU/CA), à 2 min 15 s ; 21 A Elli (It./TEL), m.t.; 22. M. Backstedt (Suè./CA), à 2 min 19 s ; 23. F. Gougot (Fr./CA), à 2 min 25 s ; 24. D. Millar (GB/COF), à 2 min 27 s ; 25. J. Beloki (Esp./FES), à 2 min 32 s ; 26. D. Plaza (Esp./FES), à 2 min 36 s ; 27. A. Vinokourov (Kzk/TEL), à 2 min 37 s ; 28. J. Heppner (All./TEL), m.t. ; 29. F. Garcia Casas (Esp./FES), à 2 min 46 s ; 30. A. Casero (Esp./FES), à 2 min 47 s ,etc.

● **Classement par points**

1. Tom Steels (Bel./MAP), 94 points ; 2. M. Wüst (All./FES), 87 ; 3. E. Zabel (All./TEL), 84 ; 4. S. O'Grady (Aus./CA), 72 ; 5. J. Koerts (PB/FAR), 59 ; 6. R. Vainsteins (Let./VIN), 58 ; 7. R. McEwen (Aus./FAR), 49 ; 8. D. Pieri (It./SAE), 47 ; 9. F. Simon (Fr./BJR), 45 ; 10. S. Zanini (It./MAP), 41, etc.

● **Classement de la montagne**

1. P. Bettini (It./MAP), 13 pts ; 2. S. Demarbaix (Bel./LOT), 10 ; 3. M. Zberg (Sui./RAB), 8 ; 4. R. Virenque (Fr./POL), 5, etc.

● **Classement par équipes**

1. ONCE, 43 h 25 min 50 s ; 2. US Postal, à 1 min 05 s ; 3. Telekom, à 4 min 15 s ; 4. Crédit agricole, à 5 min 17 s ; 5. Festina, à 6 min 51 s ; 6. Rabobank, à 7 min 34 s ; 7. Cofidis, à 8 min 51 s ; 8. Mapei, à 10 min 14 s ; 9. Mercatone Uno, à 11 min 39 s ; 10. AG2R Prévoyance, 13 min 34 s ; 11. Memory Card Technology-Jack et Jones, à 13 min 36 s ; 12. Banesto, à 14 min 4 s ; 13. Kelme, à 17 min 14 s ; 14. Polti, à 17 min 30 s ; 15. Saeco, 17 min 31 s ; 16. Lotto, à 18 min 17 s ; 17. Farm Frites, à 18 min 55 s ; 18. Vini Caldirola, à 19 min 14 s ; 19. La Française des jeux, à 21 min 24 s ; 20. Bonjour, à 23 min 20 s.

● **Classement des jeunes**

1. David Cañada (Esp./ONC), 14 h 28 min 37 s ; 2. I. Gutierrez (Esp./ONC), à 37 s ; 3. M. Backstedt (Suè./CA), à 2 min 7 s ; 4. D. Millar (GB/COF), à 2 min 15 s ; 5. G. Niermann (All./RAB), à 3 min 26 s ; 6. D. Moncoutié (Fr./COF), à 4 min 42 s ; 7. B. Joachim (Lux./USP), à 5 min 2 s ; 8. F. Mancebo (Esp./BAN), à 5 min 6 s ; 9. D. Pieri (It./SAE), à 5 min 22 s ; 10. Salvatore Commesso (It./SAE), à 6 min 5 s, etc.

● **Abréviations**

AG2 : AG2R-Prévoyance ; BAN : Banesto ; BJT : Bonjour-Toupargel ; CA : Crédit agricole ; COF : Cofidis ; FAR : Farm frites ; FES : Festina ; FDJ : La Française des jeux ; KEL : Kelme ; LOT : Lotto ; MAP : Mapei ; MCJ : Memory Card-Jack et Jones ; MER : Mercatone Uno ; ONC : Once ; RAB : Rabobank ; POL : Polti ; SAE : Saeco ; TEL : Deutsche Telekom ; USP : US Postal Service ; VIN : Vini Caldirola.

Le vététiste Jérôme Chiotti rêve d'une mission contre le dopage

L'ex-champion du monde veut « porter la bonne parole »

VITRÉ (Ille-et-Vilaine)
de notre envoyé spécial

« En ce moment le vélo, je n'ai pas envie. Depuis trois semaines je ne suis pas monté sur mon VTT. » Le Tour de France a beau passer à deux pas de sa porte, rien n'y fait. Jérôme Chiotti nourrit avec son sport une relation difficile. L'ancien champion du monde de VTT, qui avait confié fin avril avoir décroché son titre en prenant de l'érythropoïétine (EPO) n'a pas la « pêche ». Même s'il a voulu profiter, le 4 juillet, de la 4e étape entre Nantes et Saint-Nazaire pour respirer l'air du peloton, le repenti traîne son ennui dans sa villa des environs de Nantes. *« J'attends la délibération du conseil d'appel de la Fédération française de cyclisme qui pourrait me suspendre pour l'affaire d'entente illicite avec Miguel Martinez, lors du championnat de France de VTT cross-country à Vars en juillet 1999 »*, dit-il.

Depuis la parution de ses confessions, le 21 avril, dans le magazine *Vélo vert,* le téléphone de Jérôme sonne moins souvent. A part Christophe Bassons, les autres « copains » du peloton n'appellent plus. Même ceux du Team Giants, son ancien employeur, le tiennent à distance. Jérôme Chiotti est déçu. Quand il a décidé de livrer publiquement les « secrets » de ses succès, il croyait déclencher un déclic parmi les siens. *« Je suis certain que, dans le peloton français, beaucoup aimeraient parler pour se soulager et essayer d'en finir »,* affirme-t-il. *Mais au dernier moment ils trouvent toujours une raison pour reculer. »*

S'il ne regrette pas ses propos, Jérôme Chiotti craint qu'ils demeurent lettre morte. *« Dans ma discipline du VTT, je suis convaincu qu'aux prochains Jeux olympiques la plupart des types qui rivaliseront pour les meilleures places auront préalablement subi une préparation à base de produits interdits »,* se désole-t-il. Alors à quoi bon revenir dans de telles conditions ? L'athlète s'interroge : *« Si c'est pour aller dans une équipe et voir des seringues défiler devant mon nez, non merci. »*

> « Dans le peloton français, beaucoup aimeraient parler pour se soulager et essayer d'en finir »

En fait, il se verrait bien de nouveau en selle, mais au sein d'une structure qu'il créerait. Une équipe dont la vocation serait de porter la *« bonne parole ».* Une formation qui s'alignerait au départ des épreuves, pas tant pour accrocher des podiums que pour promouvoir un cyclisme débarrassé de ces dérives. *« Si je revenais dans ces conditions, il n'y aurait aucune suspicion à mon encontre. Je n'ai plus rien à prouver »,* se rassure-t-il. Mais la tâche s'annonce ardue. L'Aveyronnais de vingt-huit ans en est conscient et ne se berce guère d'illusion. En revanche, il est un rôle qu'il aimerait jouer et pour lequel il se sent une véritable vocation : *« Je pense pouvoir sensibiliser les jeunes au problème du dopage. »* L'ancien éducateur sportif de la ville de Saint-Herblain (Loire-Atlantique), titulaire d'un brevet d'état de 2e degré, se verrait bien en missionnaire de l'antidopage. *« Si le ministère me proposait ce genre de travail,* se plaît-il à rêver, *je serais leur homme. »*

Yves Bordenave

Au meeting de Lausanne, Marie-José Pérec n'a pas manqué sa rentrée en piste

La triple championne olympique a pris la deuxième place du 200 m (22 s 71)

A trois jours de son retour sur 400 m, la distance dont elle détient les deux derniers titres olympiques (1992, 1996), Marie-José Pérec a fait une rentrée plus que satisfaisante sur 200 m, mercredi 5 juillet, à Lausanne (Suisse). Elle a couru en 22 s 71 pour prendre la deuxième place. Sa rivale sur le tour de piste, l'Australienne Cathy Freeman, a signé, elle, le meilleur temps de la saison sur la distance (49 s 56).

LAUSANNE (Suisse)
de notre envoyée spéciale

Forcément, elle n'était pas rassurée et les deux faux départs qui ont encore retardé ses retrouvailles tant attendues avec la compétition sérieuse, mercredi 5 juillet, n'ont pas contribué à la détendre. Mais Marie-José Pérec se savait prête, alors elle s'est lancée. En terminant deuxième du 200 m du meeting de Lausanne (Suisse), en 22 s 71 derrière la Bahaméenne Debbie Ferguson (22 s 43) et devant la Française Muriel Hurtis (22 s 80), elle a effectué un retour rassurant à deux mois et demi de la finale olympique du 400 m, dont elle vise la première place pour la troisième fois consécutive.

ATHLÉTISME

L'épreuve n'a pas été simple. Sur les 120 premiers mètres, elle a reconnu quelques-unes des sensations qui ont fait d'elle la détentrice de trois titres olympiques (400 m en 1992 et 1996, et 200 m en 1996), puis l'image et le son se sont brouillés. *« Les 40 derniers mètres ont été très durs,* a-t-elle avoué, *même si le départ n'était pas mauvais et si la mise en action était très bonne. Peut-être avais-je trop confiance en moi. Mais, pour une rentrée, c'est très bien. Ça ressemble aux autres années. C'est normal. Voilà. »*

Elle entend par là les bonnes années ; pas l'été 1999 où, convalescente (d'une sorte de mononucléose dégénérée en myocardite), elle avait tenté un improbable retour sur 200 m, signant son meilleur chrono à 23 s 25. La maladie et le long processus de guérison ont transformé Marie-José Pérec. Elle a parlé d'elle, de son histoire récente, sans mauvaise grâce. Elle a décrit sa vie à Rostock, en ex-Allemagne de l'Est. Elle a décrit l'isolement *« nécessaire pour atteindre* [le] *but »* qu'elle s'est imposé avec son compagnon, le sprinteur et sauteur en longueur américain Anthuan Maybank. Elle a évoqué les problèmes de racisme dans son nouveau pays d'adoption.

Pérec semble prête à défier une armée entière. Dans les tribunes du stade de la Pontaise, François Pépin, entraîneur de la championne pendant deux saisons à la fin des années 80 et désormais mentor d'Eunice Barber, championne du monde de l'heptathlon, a pris ces déclarations très au sérieux : *« Marie-Jo est une athlète hors norme. Si elle est en bonne santé, elle n'a pas besoin de plus de six mois de préparation pour défendre avec succès son titre olympique. Elle n'est ni usée par les années d'entraînement ni par les compétitions. Sa seule vraie course sera la finale du 400 m. Les séries et la demi-finale ne compteront pas, car le niveau n'y sera pas assez relevé. »*

FREEMAN, LE DANGER

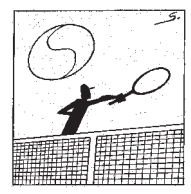
La principale adversaire de Marie-José Pérec, l'Australienne Cathy Freeman, qui travaille sous la houlette du Californien John Smith, ancien entraîneur de la Française, a signé, mercredi, à Lausanne, la meilleure performance mondiale de la saison en empor-tant le 400 m en 49 s 56. Pour l'heure, Marie-José Pérec, qui renouera avec le tour de piste, samedi 8 juillet, à Nice, et vise un temps autour des 50 s, ne s'en formalise pas : *« Je l'attendais à ce niveau-là, et si j'étais à sa place j'aurais choisi aussi le soir de la rentrée de ma grande adversaire pour faire un gros coup. Mais Sydney, ce n'était pas ce soir et le 400 m des Jeux se gagnera en moins de 48 s. »*

Patricia Jolly

Vladimir Voltchkov, le Petit Poucet de Wimbledon

LONDRES
de notre envoyée spéciale

Il a le visage chiffonné de joie et la parole spontanée. Vladimir Voltchkov profite de l'instant avec un bel appétit. Vainqueur, mercredi 5 juillet, du Zimbabwéen Byron Black (7-6 [7/2], 7-6 [7/2], 6-4), le Biélorusse est entré dans l'histoire des tournois du Grand Chelemen égalisant la performance de John McEnroe en 1977 : issu des qualifications, Vladimir Voltchkov est en demi-finale à Wimbledon. *« C'est un endroit qui m'est très cher parce que j'aime frapper à plat des balles qui rebondissent peu »,* lâche-t-il dans un de ces sourires un peu incertains. Ici, sur le gazon anglais, il fut champion junior en 1996 ; deux ans plus tard, il se hissa jusqu'au troisième tour. C'était le temps des promesses et puis, il a fallu se rendre à l'évidence de la dureté du circuit et s'en aller roder son jeu et chercher des dollars ailleurs, dans la division 2 des tournois. Comme Petit Poucet, Vladimir Voltchkov se pose là.



TENNIS

Il a vingt-deux ans, il évolue sur le circuit professionnel depuis cinq ans. Il s'y est fait quelques sous, franchement pas grand chose par rapport aux sommes que les champions récoltent à longueur d'années. En cinq saisons, il a gagné en moyenne 60 000 francs par an. Un temps, il a eu un équipementier. A Wimbledon, il vivote sans sponsor, goûtant aux joies et aux surprises du système D des joueurs anonymes : il était ici en joueur qualifié, logé gratis dans l'appartement loué par son compatriote Max Mirnyi. Son père est son coach et aussi un excellent cuisinier. Depuis son arrivée à Londres, il a vu *Gladiator* quatre fois. Ca le fait rire. Sa performance anglaise lui a déjà valu un gain de 70 000 francs. Il va les mettre de côté pour plus tard, quand il faudra voyager, enchaîner de nouveau les matches et les tournois. Mercredi, sur le court no 1, Vladimir Voltchkov a joué avec un short Adidas donné par son copain russe, Marat Safin, et avec un tee-shirt Nike.

A la veille de sa demi-finale, l'équipementier américain lui a donné deux paires de chaussures. Il les porte en alternance avec ses anciennes Adidas. Lesquelles lui vont le mieux ? Il ne sait pas, bien sûr. Aujourd'hui, on compare son exploit à celui de John McEnroe, qu'il admire, et il doit affronter Pete Sampras, six fois vainqueur du tournoi. Alors, pour les souliers, il verra bien.

Bénédicte Mathieu

Turbulences autour du laboratoire lyonnais des virus

Unique en Europe, l'installation P4 de la Fondation Mérieux, destinée à étudier les micro-organismes les plus dangereux, vient de recevoir l'autorisation de fonctionner. Mais le licenciement de sa directrice relance les polémiques

Sorte d'araignée de verre et d'acier posée dans le quartier Gerland, sur la rive gauche du Rhône, à Lyon, le laboratoire P4 Jean-Mérieux inquiète les riverains. Cette installation classée « point sensible national » doit servir à l'étude des virus les plus dangereux, comme ceux d'Ebola ou de Lassa. L'autorisation d'entrée en phase opérationnelle a été donnée le 15 juin par le préfet de région, au terme d'une longue série d'études et d'expertises menées dans un climat passionnel. La polémique vient de rebondir avec l'annonce, mardi 4 juillet, du licenciement de Susan Fisher-Hoch, la directrice du laboratoire. Cette épidémiologiste américaine, de réputation mondiale mais contestée par sa propre équipe, est accusée d'avoir rapporté d'Afrique, sans précautions suffisantes, des échantillons de sang susceptibles de contenir un virus dangereux.

LYON
de notre correspondante

Moins de trois semaines après avoir obtenu le feu vert pour son démarrage, le laboratoire P4 de haute sécurité de la Fondation Mérieux et de l'Institut Pasteur est au centre d'une violente polémique. Sa directrice, Susan Fisher-Hoch, scientifique américaine de renommée internationale, fait l'objet d'une procédure de licenciement pour faute grave.

Inauguré par Jacques Chirac en mars 1999, ce centre de confinement extrême, unique en Europe, est situé dans le quartier Gerland, au cœur de l'agglomération lyonnaise. Il va travailler sur les micro-organismes les plus dangereux, comme les virus Ebola ou Lassa, connus pour provoquer des ravages dans les pays du tiers-monde et pour lesquels n'existent ni moyens prophylactiques ni traitements efficaces. Depuis novembre 1999, il fonctionne « en mode école », sans micro-organismes dangereux. Aujourd'hui, les premiers virus de type P4 y sont attendus, mais la date de leur arrivée est gardée secrète. L'autorisation d'entrée en « phase opérationnelle », fournie par le préfet du Rhône, Michel Besse, avec plusieurs mois de retard par rapport au calendrier initialement prévu, aurait dû mettre fin à trois années de procédures qui ont nourri les inquiétudes des riverains et les rumeurs les plus folles. La mise en cause de Susan Fisher-Hoch et la démission de plusieurs chercheurs raniment un débat qu'on croyait clos.

L'installation de ce laboratoire sensible s'est réalisée en l'absence d'une législation véritablement adaptée, puisque la France ne disposait pas de structures équivalentes. C'est la préfecture du Rhône qui a été chargée d'imaginer des solutions adéquates. En octobre 1997, un comité de pilotage, associant la ville de Lyon, l'Inserm, des experts désignés par les ministères et les services de l'Etat concernés par ce genre d'installation, fut créé pour préparer un projet de réglementation. L'instruction dura dix-huit mois. Le 20 janvier 1999, après avis du comité départemental d'hygiène, le préfet signa un arrêté de prescriptions auxquelles devait se conformer la Fondation Mérieux afin d'obtenir le droit d'entrer dans la phase opérationnelle. *« Pour s'assurer d'un maximum de garantie et de transparence »*, mais aussi pour répondre aux critiques des riverains regroupés dans le collectif Gerland perspective, le préfet créa *« un comité local d'experts, ainsi qu'une commission locale d'information »*.

« ALLER TROP VITE »

Au début de l'année, la Fondation fournit un rapport, réalisé par un bureau indépendant, pour apporter la preuve que la totalité des prescriptions avaient été respectées. La direction régionale de l'industrie, de la recherche et de l'environnement (Drire) se rendit sur place pour vérifier la conformité du site, mais notifia une série de dysfonctionnements. Commença alors un va-et-vient de plusieurs mois entre la fondation, la Drire et le comité local d'experts. Le 22 mai, ce dernier émettait à l'unanimité un avis favorable à l'ouverture du P4. Le 15 juin, le préfet annonçait qu'il donnait son feu vert, bien que deux points qualifiés *« de détail »*, concernant les douches de décontamination, restassent à revoir.

La réalisation de la phase préparatoire n'a, elle, pas fait l'unanimité dans la communauté scientifique. Trois chercheurs, étroitement associés à la mise en sécurité du laboratoire, ont quitté le P4 à la fin de leur contrat à durée déterminée, manifestant auprès de la Fondation leur désaccord de fond avec les méthodes de travail de Susan Fisher-Hoch. Embauché par Charles Mérieux, ce médecin épidémiologiste américain voulait, selon certains membres de l'équipe, *« aller trop vite »*. En avril, la Fondation avait annoncé, par exemple, qu'elle attendait les virus pour le 17 du mois, obligeant le préfet à démentir et à effectuer un rappel à l'ordre. La secrétaire générale de la Fondation Mérieux, Claude Lardy, bras droit de Charles Mérieux, qui vient pourtant de remercier Mme Fisher-Hoch pour la remplacer par Vincent Deubel, actuel responsable à Pasteur de la recherche sur les fièvres hémorragiques, a son explication à cette polémique interne : la *« jalousie »* que l'image fortement médiatisée de Mme Fisher-Hoch aurait fait naître !

La phase école, démarrée en novembre 1999 et censée déterminer la phase active, s'est réalisée dans des conditions de fonctionnement relatives : le personnel n'était pas au complet (quatre chercheurs au lieu des dix prévus). A titre d'exemple, l'équipe ne comportait pas d'animalier, alors que Susan Fisher-Hoch avait, à trois reprises, en 1998 et 1999, passé commande de singes. *« Les singes*, commente un des chercheurs, *sont potentiellement porteurs de pathogènes dangereux voire mortels pour l'homme, comme l'herpès simien. Cela exige une manipulation et une connaissance particulière. »* Le 30 mars, Mme Lardy annonçait dans *Le Progrès* qu'elle recherchait un animalier et un vétérinaire. *« Si vous en trouvez, nous les engageons tout de suite »*, avait-elle ironisé.

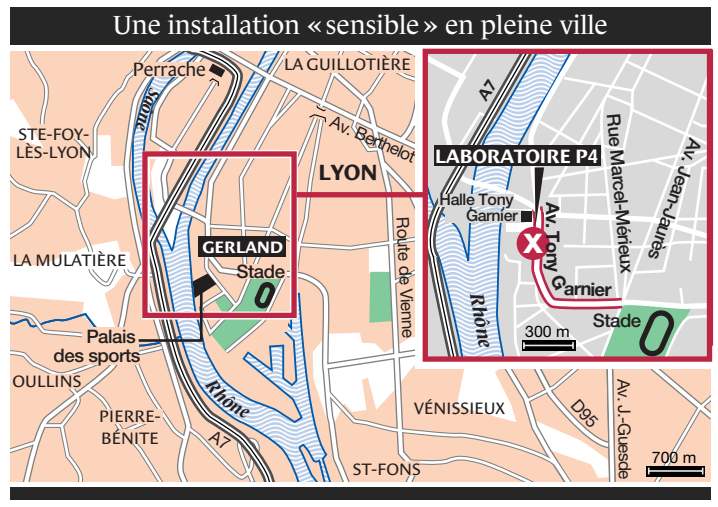
RISQUES MULTIPLIÉS PAR MILLE

Cette désinvolture, censée répondre aux interrogations des riverains ou des journalistes, est significative de la communication qui a présidé au lancement du P4. A aucun moment, les responsables n'ont su répondre à l'enjeu : le classement d'un laboratoire, situé en plein centre-ville, au degré de dangerosité maximale. A la question sur les risques de contamination par l'air ambiant, le professeur Peyramond, un des experts, avait répondu que, *« sans corps humain pour l'héberger*, [l'agent pathogène] *n'irait pas très loin »*. Avant d'ajouter que, *« dans un TGV, il y a plus de bactéries que de voyageurs »*.

En fait, le risque majeur reste la contamination d'un chercheur, pour lequel il est prévu une unité spéciale à l'hôpital de la Croix-Rousse. *« Le travail d'un laboratoire n'a rien à voir avec un travail clinique*, explique l'un d'eux. *Nous manipulons des concentrations de virus extrêmement élevées avec des centrifugeuses surpuissantes qui multiplient les risques par mille. »* A aucun moment, le comité d'experts, qui avait pourtant eu vent des dysfonctionnements internes, n'a auditionné l'équipe de chercheurs censés définir les procédures de sécurité. Ces experts sont néanmoins confiants, estimant que leurs investigations sont allées bien au-delà des normes P4 et qu'elles se poursuivront dans le temps.

Les élus ont fait du P4 une vitrine du positionnement international de Lyon. S'il est vrai que la troisième ville de France peut s'enorgueillir de devenir la grande métropole européenne des biotechnologies, il est vrai également qu'avec ce nouveau laboratoire la région Rhône-Alpes compte désormais sur son territoire trente points dits « sensibles », c'est-à-dire des installations biologiques, chimiques ou nucléaires dont la dangerosité potentielle nécessite un plan de protection particulier.

Sophie Landrin



Un équipement coûteux, à la recherche de fonds

Le laboratoire existe, il ne lui manque que l'argent. Le 21 juin, Charles Mérieux annonçait la création d'un Centre de recherche Mérieux-Pasteur pour assurer conjointement le développement national et international du P4. Désormais, c'est l'Institut Pasteur qui assurera la direction scientifique du laboratoire et financera une équipe spécialisée dans le domaine des maladies émergentes. La Fondation Mérieux met à disposition ses équipements et continue, pour l'instant, de prendre en charge le fonctionnement et la maintenance. Le 18 septembre, les responsables du laboratoire se rendront à Strasbourg pour demander l'inscription du P4 sur la liste des grands équipements européens. Il faut dire que ce laboratoire coûte cher à la Fondation : 50 millions de francs (7,62 millions d'euros) pour sa création et 11 millions de francs (1,68 million d'euros) par an pour son fonctionnement.

Les créateurs de Dolly clonent une agnelle produisant une protéine humaine

APRÈS DOLLY, premier agneau créé par clonage d'une cellule non reproductrice, la compagnie PPL Therapeutics (section à but lucratif de l'Institut Roslin d'Edimbourg, Ecosse) vient de réaliser une nouvelle première. Dans le numéro du 29 juin de l'hebdomadaire scientifique *Nature*, ses chercheurs expliquent avoir réussi une modification génétique ciblée ayant amené des brebis clonées à produire des protéines humaines d'intérêt thérapeutique dans leur lait.

Depuis plus de dix ans, les biologistes savent transférer à la souris des modifications génétiques touchant l'animal entier et sa descendance. Mais la technique n'avait pas encore été appliquée sur de gros animaux. Cette lacune a été comblée par une équipe dirigée par A.J. Kind, de PPL Therapeutics, qui est parvenue à placer un gène d'origine humaine dans un site précis du génome de cellules de la peau de moutons. Elle a ensuite transféré les noyaux de ces cellules transformées dans des ovocytes de brebis dont le noyau cellulaire avait été ôté. Sur 417 essais, 393 ont donné des embryons dont 80 ont été placés dans les utérus de brebis préparées.

Vingt agneaux sont nés vivants de ces manipulations, trois ont survécu et se développent normalement depuis un an. Sur l'un d'eux, une agnelle, la lactation a été stimulée par un traitement hormonal. L'analyse du lait a montré la présence d'alpha-1-antitrypsine, la protéine dont la production est suscitée par le gène introduit. Cette molécule, qui est anormale dans l'emphysème familial, est très utile pour soigner les malades atteints de mucoviscidose.

Cette technologie représente un grand progrès comparé à la transgenèse commune qui consiste à injecter le gène dans le noyau d'un œuf fécondé. Car dans ces conditions, le gène s'insère au hasard dans le chromosome et ne s'exprime que rarement. On ne peut, en outre, modifier ainsi les gènes propres de l'animal. Les résultats chiffrés obtenus par PPL Therapeutics restent néanmoins modestes. Quelques animaux obtenus de cette façon peuvent, néanmoins, être à l'origine de toute une lignée d'animaux modifiés. Ils pourraient être amenés à fabriquer une molécule thérapeutique, ou encore – ainsi que l'envisagent Milind Suraokar et Allan Bradley, de Houston (Texas), dans un commentaire accompagnant le rapport de ce travail prometteur dans *Nature* – être débarrassés d'une protéine dangereuse comme la protéine du prion.

Elisabeth Bursaux

Les échantillons suspects de Susan Fisher-Hoch

LYON
de notre correspondante

« Susan a complètement changé. Elle ne tient pas son équipe (...). Elle a tout cassé. » C'est par ces quelques mots que Charles Mérieux a expliqué, mercredi 5 juillet dans les colonnes du *Progrès*, le départ de la directrice du P4, qu'il avait lui-même embauchée en 1997 et dont le contrat courait jusqu'en 2002. Susan Fisher-Hoch, mariée au chercheur américain Joseph McCormick, est américaine d'origine britannique. Médecin épidémiologiste, elle a travaillé de 1986 à 1990 dans le laboratoire P4 du CDC (Center for Disease Control) d'Atlanta. Elle a ensuite poursuivi ses recherches dans une unité P2 du célèbre institut américain d'épidémiologie et à l'école de médecine de Karachi, au Pakistan.

Critiquée pour son attitude autoritaire par les chercheurs de son équipe, elle a été soutenue contre vents et marée par Charles Mérieux. Jusqu'à ce que, le 30 mars, *L'Express* révèle « l'épisode Merlin ». En avril 1999, au cours d'une expédition au Liberia organisée par l'association Merlin (équivalent britannique de Médecins sans frontières), Susan Fisher-Hoch aurait prélevé puis rapporté à Lyon des prélèvements sanguins, susceptibles de contenir des germes du virus de Lassa (classé P4). Elles les auraient stockés dans un local classé P2, alors que le laboratoire lyonnais n'avait pas encore reçu sa qualification P4.

Susan Fisher-Hoch se défend en affirmant être *« certaine que les échantillons ont été prélevés sur des personnes non infectées »*, mais reconnaît ne pas l'avoir vérifié. *« De toute façon,* ajoute-t-elle, *s'ils contenaient des virus, ces derniers auraient été détruits durant le transport. »* Elle déclare avoir décidé d'entamer une procédure contre la Fondation Mérieux.

Que les accusations contre Susan Fisher-Hoch et son époux soient fondées ou non, elles *« ont créé une mauvaise image du laboratoire, que je ne peux pas tolérer »*, a déclaré Charles Mérieux à l'hebdomadaire scientifique américain *Science*. Le préfet de région a, pour sa part, jugé l'épisode suffisamment sérieux pour demander à la Drire une enquête sur la nature des échantillons. Par ailleurs, il a décidé d'étudier le nouvel organigramme de la Fondation afin de vérifier si les conditions de sécurité requises sont toujours respectées.

S. La.

Des précautions censées empêcher toute propagation

« P » POUR PATHOGÈNE. Le chiffre qui suit, de 1 à 4, désigne le niveau de confinement requis, suivant la plus ou moins grande dangerosité des micro-organismes étudiés. Le niveau 1 concerne les agents biologiques ne provoquant pas de maladie chez les personnes en bonne santé et qui, de ce fait, peuvent être manipulés sans protection spéciale.

Au niveau 2, les choses se compliquent, même si les agents pathogènes en question (par exemple la *listeria*, plusieurs salmonelles, les virus de la dengue ou de la rubéole) ne constituent pas un danger sérieux et même s'il existe des traitements efficaces : l'accès à un P2 est limité et on y travaille avec blouse, gants et protection du visage. Les micro-organismes typiques de niveau 3 sont les prions ou le virus HIV : des agents pathogènes provoquant une maladie grave mais qui ne se transmettent pas par simple contact ou se traitent avec des antimicrobiens ou des antiparasitaires. Dans un laboratoire P3, l'accès et les flux d'air sont contrôlés tandis que déchets et vêtements de travail doivent être décontaminés.

Et on arrive au sommet de l'échelle, le P4. Le labo-bunker par excellence où rien n'entre ni ne sort qui ne soit contrôlé. Sécurité maximale impérative, car des virus à haut risque y sont manipulés : virus Ebola, Marburg, Lassa, herpès simien, pour ne citer que les plus connus (aucune bactérie, aucun champignon ou parasite n'est, pour l'instant, classé P4). Autant d'agents pathogènes se transmettant facilement d'un individu à un autre et provoquant des maladies pour l'heure incurables.

A Lyon, les conditions de sécurité requises pour la construction du P4 sont draconiennes (*Le Monde* du 25 février 1999). Pourtant, rien ne se différencie plus du blockhaus que cette gracile structure sur pilotis (mais aux normes parasismiques), aux parois de verre (mais du verre pare-balles), qui enjambe le bâtiment du laboratoire Mérieux telle une araignée géante égarée sur les quais du Rhône. A l'intérieur de la boîte de verre, une autre boîte, blindée celle-là. Badge et code confidentiel personnalisé pour chaque membre de l'équipe ouvrent une première porte. Après s'être déshabillé, le chercheur met une tenue chirurgicale et enfile un scaphandre léger dérivé de ceux en usage dans un autre secteur à risque, le nucléaire. Il pénètre dans un second sas, puis la dernière porte s'ouvre. Il branche son scaphandre sur une des soixante arrivées d'air et peut commencer à travailler.

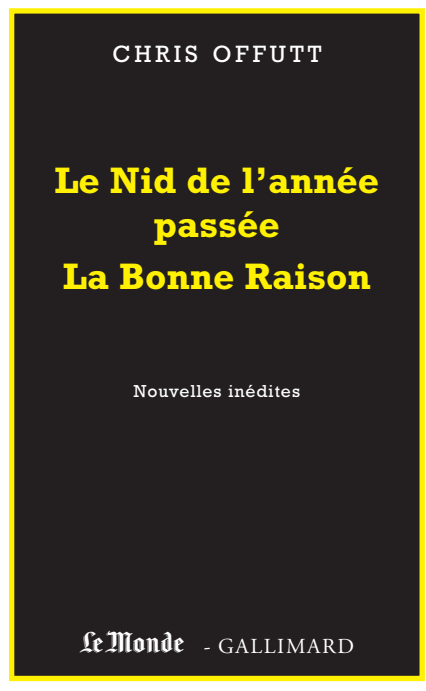
AIR FILTRÉ

Dans le P4 est maintenue une dépressurisation artificielle, principale arme de sécurité de ce type de laboratoire. Grâce à elle, si l'enceinte de confinement fuit, l'air passera de l'extérieur vers l'intérieur, et non l'inverse. De même, si un scaphandre est percé, la différence de pression entre celui-ci et le laboratoire interdira toute intrusion de virus. Chaque chercheur dispose aussi d'un micro et d'une oreillette, reliés au standard, pour donner ou recevoir un signal d'alerte. Toutes les prises électriques sont surveillées par un ordinateur central pouvant prédire les pannes des appareils qui y sont branchés en fonction de leur consommation. L'air est filtré en permanence, des caméras vidéo scrutent l'animalerie, dont les déchets sont stérilisés en étant portés à la température de 128 °C. Quant aux souches de virus elles-mêmes, elles sont conservées dans des cuves d'azote liquide dont l'accès est contrôlé. Enfin, quand le chercheur a terminé sa tâche, il passe par un sas de décontamination dans lequel, toujours vêtu de son scaphandre, il subit pendant quatre minutes une douche chimique – puissant mélange de désinfectant et de détergent.

Malgré toutes ces précautions, la faille du système reste bel et bien l'homme. Cela peut être une erreur, un accident provoquant la contamination d'un chercheur. Mais il ne faut pas non plus exclure les actes de malveillance ou les attentats. La structure est prévue pour résister à un tir de bazooka. Beaucoup de scénarios ont été envisagés avant même la mise en route de la phase école et un dispositif top secret est installé pour neutraliser un éventuel commando. En tant que point sensible national, le laboratoire P4 Jean-Mérieux (du nom du fils du docteur Charles Mérieux, décédé accidentellement en 1994) est relié directement avec la police et les pompiers.

Pierre Barthélémy

Vendredi 7 juillet
avec Le Monde daté samedi 8 juillet



CHAQUE VENDREDI DATÉ SAMEDI
DEUX NOUVELLES INÉDITES DE LA SÉRIE NOIRE

L'été s'en va

VENDREDI. Une dépression formée sur le proche atlantique traverse la France. Un système perturbé s'enroule autour de ce noyau dépressionnaire et engendre un temps médiocre sur la plupart des régions. Ces conditions défavorables se maintiennent pour le week-end.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. – En Bretagne les nuages très nombreux le matin et accompagnés de pluies partagent l'après-midi avec les éclaircies. Le temps est plus maussade de la Basse-Normandie aux pays de Loire avec des passages pluvieux. Il fait de 17 à 21 degrés.

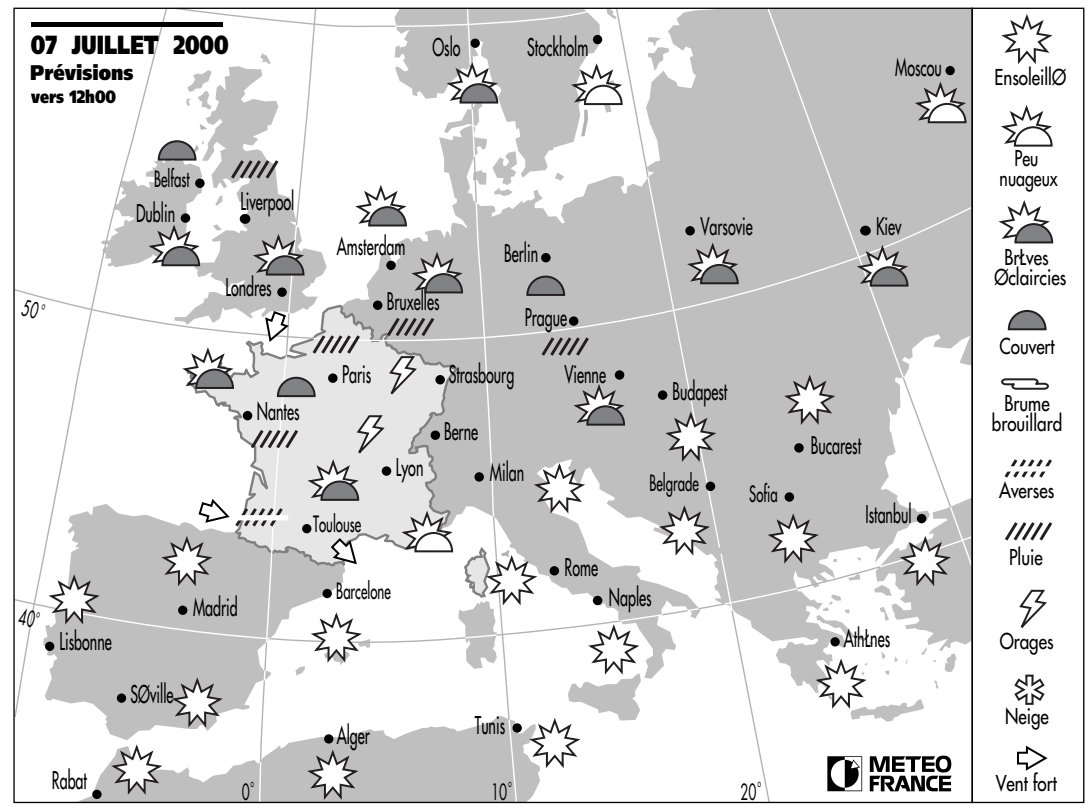
Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. – Le ciel est plutôt gris et s'accompagne de séquences de pluie. Sur le Centre quelques orages peuvent éclater. Il fait de 16 à 22 degrés.

Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. – Le ciel est très nuageux et accompagné de pluie. Une tendance à l'orage se manifeste en cours de journée. Il fait de 18 à 23 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. – En Aquitaine et Midi-Pyrénées, les nuages sont nombreux et des averses ponctuent cette journée. En Poitou-Charentes, le temps variable de la matinée accompagné d'averses laisse place à un ciel couvert et pluvieux l'après-midi. Le relief pyrénéen reste accroché toute la journée. Il fait de 20 à 24 degrés.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. – Le ciel est chargé toute la journée et des orages localement forts, accompagnés d'ondées se produisent. Les températures varient de 22 à 25 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. – Le ciel est très chargé sur les Alpes du Sud et quelques orages peuvent éclater. Autour de la Méditerranée, La journée se déroule sous un ciel nuageux. La tramontane se lève en soirée sur le Roussillon avec des pointes à 80 km/h. Il fait de 27 à 34 degrés.

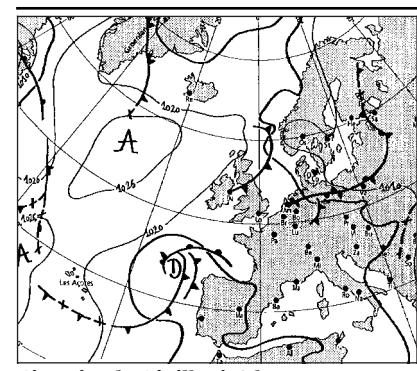


(Publicité)

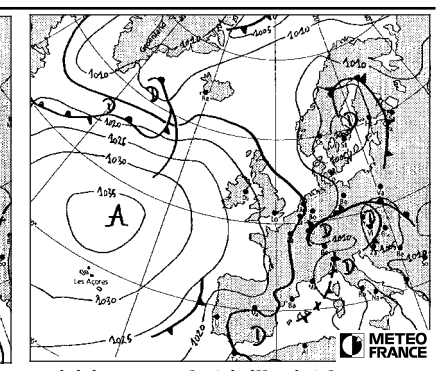
PRÉVISIONS POUR LE 07 JUILLET 2000

Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

FRANCE métropole		NANCY	12/20 P	PAPEETE	22/27 S	KIEV	14/19 P	VENISE	21/29 S	LE CAIRE	27/39 S
AJACCIO	22/32 S	NANTES	15/22 P	POINTE-A-PIT.	25/31 C	LISBONNE	18/25 S	VIENNE	16/29 N	NAIROBI	15/21 C
BIARRITZ	17/20 P	NICE	21/30 S	ST-DENIS-RÉ.	21/25 S	LIVERPOOL	11/16 S	**AMÉRIQUES**		PRETORIA	4/19 S
BORDEAUX	18/23 P	PARIS	11/18 P	**EUROPE**		LONDRES	12/19 C	BRASILIA	15/27 S	RABAT	19/26 S
BOURGES	14/20 P	PAU	15/20 P	AMSTERDAM	11/16 N	LUXEMBOURG	10/14 P	BUENOS AIR.	12/18 P	TUNIS	29/44 S
BREST	14/18 N	PERPIGNAN	21/26 S	ATHENES	28/36 S	MADRID	18/32 S	CARACAS	24/29 S	**ASIE-OCÉANIE**	
CAEN	13/17 P	RENNES	14/20 P	BARCELONE	21/30 S	MILAN	21/32 P	CHICAGO	18/26 S	BANGKOK	26/30 P
CHERBOURG	13/18 N	ST-ETIENNE	16/21 P	BELFAST	8/15 N	MOSCOU	13/22 N	LIMA	15/18 S	BEYROUTH	27/33 S
CLERMONT-F.	15/21 P	STRASBOURG	14/20 P	BELGRADE	19/35 N	MUNICH	14/23 S	LOS ANGELES	16/22 S	BOMBAY	26/29 P
DIJON	13/21 P	TOULOUSE	19/24 P	BERLIN	12/20 N	NAPLES	24/35 S	MEXICO	13/24 S	DJAKARTA	27/29 S
GRENOBLE	16/25 P	TOURS	14/19 P	BERNE	13/19 C	OSLO	8/15 P	MONTREAL	14/20 S	DUBAI	30/39 S
LILLE	9/17 P	**FRANCE outre-mer**		BRUXELLES	9/16 P	PALMA DE M.	23/35 S	NEW YORK	20/27 S	HANOI	28/32 P
LIMOGES	15/20 P	CAYENNE	23/28 P	BUCAREST	14/33 S	PRAGUE	13/23 N	SAN FRANCIS.	12/16 S	HONGKONG	27/31 C
LYON	17/24 P	FORT-DE-FR.	26/30 C	BUDAPEST	17/30 N	ROME	22/32 S	SANTIAGO/CHI	5/13 P	JERUSALEM	25/35 S
MARSEILLE	21/31 S	NOUMEA	18/22 S	COPENHAGUE	9/15 N	SEVILLE	20/36 S	TORONTO	16/24 S	NEW DEHLI	30/37 S
METZ	13/19 P			DUBLIN	7/15 N	SOFIA	16/32 S	WASHINGTON	20/27 S	PEKIN	24/27 C
				FRANCFORT	13/16 P	ST-PETERSB.	15/23 N	**AFRIQUE**		SEOUL	23/30 S
				GENEVE	18/22 C	STOCKHOLM	12/18 C	ALGER	24/34 S	SINGAPOUR	26/30 C
				HELSINKI	14/20 N	TENERIFE	17/23 S	DAKAR	27/31 C	SYDNEY	11/16 S
				ISTANBUL	24/29 S	VARSOVIE	12/21 N	KINSHASA	18/30 S	TOKYO	23/27 C



Situation le 6 juillet à 0 heure TU



Prévisions pour le 8 juillet à 0 heure TU

VENTES

De Normandie ou d'ailleurs, l'armoire est toujours une valeur sûre

MEUBLE ESSENTIEL entre tous, l'armoire a vécu un âge d'or au XIXe siècle, où chaque région lui a légué des décors caractéristiques. Ces différences régionales, apparues au cours du XVIIIe siècle, sont particulièrement marquées sur l'armoire, qui bénéficie d'une nette préférence. Elle reflète l'importance sociale de son propriétaire, qui se traduit par la beauté et l'abondance des motifs sculptés. Cet élément reste aujourd'hui leur principal critère de valeur, qui peut faire monter jusqu'à 50 000 F (7 600 €) les plus beaux modèles régionaux.

L'un d'entre eux est proposé à ce prix dans une vente à Mayenne (Mayenne), le 9 juillet. Il s'agit d'une armoire rennaise en merisier, surmontée de sa corniche typique à double cintre ; chaque porte est ornée de trois panneaux sculptés, séparés par des moulures épaisses. Ce meuble est signé par le menuisier, fait assez rare, et daté, ce qui se révèle relativement courant. De style Louis XIV, il a été fabriqué en 1769, tôt dans l'histoire du mobilier régional, dont les styles successifs accusent un gros décalage par rapport à la production parisienne. Dans les provinces, où dominent les courbes du Louis XV, la grande majorité des meubles datent du XIXe siècle.

PLUS CHÈRES SUR LEUR TERROIR

Ainsi en est-il de la fameuse armoire de mariage normande, dont la tradition remonte au XVIIIe siècle, mais qui a surtout été fabriquée au XIXe. Obligatoirement en chêne, le bois le plus noble, elle est ornée de motifs symboliques tels que colombes, cœurs, corbeilles débordantes de fruits ou de fleurs, etc. Les plus exemplaires, caractérisées par des sculptures foisonnantes, se vendent autour de 40 000 F (6 100 €).

Les prix baissent jusqu'à environ 15 000-20 000 F (2 300/3 050 €) pour les modèles les plus simples. Ainsi, une armoire de mariage de la ville de Bayeux, en chêne, ornée d'une corbeille de fleurs sur la corniche et de médaillons sur les ventaux, est estimée 15 000 F (2 300 €) (Clamecy, dans la Nièvre, 9 juillet). Dans la même vente se trouve une armoire de l'est de la France, à ventaux ornés de moulures et d'un motif de fleurs dans la partie supérieure (12 000/15 000 F ; 1 830-2 300 €).

Les pièces de grande qualité restent malgré tout d'exception, et la plupart des modèles se négocient entre 15 000 F et 25 000 F (2 300/3 800 €), avec leurs ferrures et serrures d'origine et des motifs significatifs de leur région.

Une grande variété de styles et de décors illustrent la richesse de ce mobilier, où certains ornements sont déclinés différemment d'une ville à l'autre de la même province. Certains sont restés fidèles au style Louis XIII jusqu'à la fin du XIXe siècle, par exemple la Vendée, le Sud-Ouest et l'Auvergne. Les plus nombreux ont plébiscité le style Louis XV, de loin le plus représenté. Le vocabulaire propre au Louis XVI (trophées, cannelures, raies de cœur, etc.) s'est greffé sur la structure de l'armoire Louis XV.

Les meubles régionaux profitent tous d'une nette plus-value dans leurs provinces d'origine, où ils se vendent environ 20 % de plus qu'ailleurs.

Catherine Bedel

Calendrier

ANTIQUITÉS-BROCANTES

● **Golfe-Juan** (Alpes-Maritimes), du vendredi 7 au lundi 10 juillet, tél. : 04-93-51-89-36.
● **Grignan** (Drôme), du vendredi 7 au dimanche 9 juillet, tél. : 04-90-79-32-26.
● **Prevessins-Moens** (Ain), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 04-75-90-37-82.
● **Montluçon** (Allier), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 05-57-43-97-93.
● **Labeaume** (Ardèche), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 04-93-61-45-64.
● **Puy-l'Evêque** (Lot), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 05-65-21-37-63.
● **Vimoutiers** (Orne), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 02-37-43-58-26.
● **Paris** (place du Louvre), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 01-40-62-95-95.
● **Paris** (stade Charléty), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 01-37-24-51-60.
● **Plombières-les-Bains** (Vosges), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 03-29-66-01-30.

COLLECTIONS

● **Lalizolle** (Allier), minéraux, du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 04-70-90-78-30.
● **Saint-Honoré-les-Bains** (Nièvre), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 03-86-59-05-14.
● **Boulogne-sur-Mer** (Pas-de-Calais), du samedi 8 au dimanche 9 juillet, tél. : 03-21-30-40-72.

★ Mayenne, dimanche 9 juillet ; exposition la veille de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures et le matin de la vente de 10 heures à 11 h 30. Etude Blouet, 12, rue Réaumur, 53100 Mayenne. Tél. : 02-43-04-13-74. Expert Gérard Glede, tél. : 02-43-53-40-20.

★ Clamecy, dimanche 9 juillet ; exposition la veille de 16 heures à 19 h 30, le matin de la vente de 10 heures à 12 heures. Etude Caste-Deburaux, 10, rue de la Forêt, 58500 Clamecy, tél. : 03-86-27-04-06.

DÉPÊCHES

■ **PRÉEMPTION.** La table de la duchesse de Polignac, livrée en 1782 pour son usage personnel au château de Trianon, a été adjugée 860 000 F (131 106 €) et préemptée par le Musée de Versailles. Marqué au fer *« Garde-meubles de la reine M.-A. »*, ce bureau de Riesener avait été interdit de sortie du territoire avant la vente. (Etude Beaussant-Lefevre, tél. : 01-47-70-40-00.)

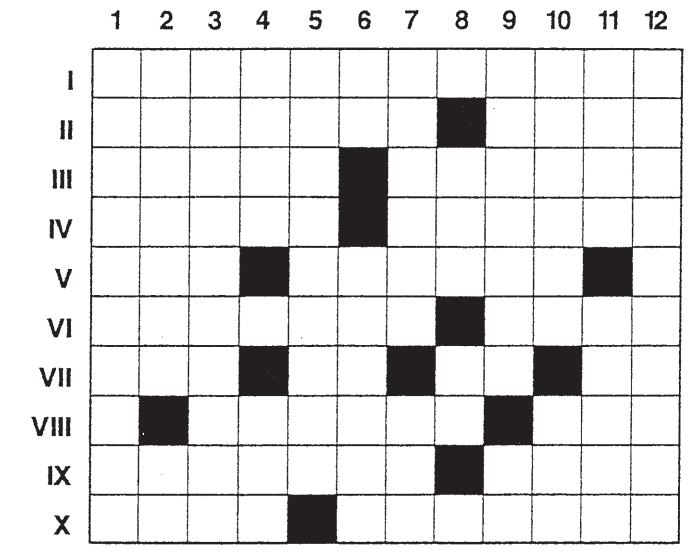
■ **LES ENQUÊTES DU VICOMTE.** Christian de Bonnevie, dit le Vicomte, a officié pendant vingt ans au Quai des Orfèvres comme spécialiste des vols d'objets d'art. En collaboration avec Nidam Abdi, journaliste à *Libération*, il raconte ses aventures pittoresques chez les antiquaires, brocanteurs et collectionneurs de la capitale. (*Les Enquêtes du Vicomte*, Grasset, 109 F, 16,6 €.)

■ **ARGUS.** La nouvelle édition de *L'Argus des jouets anciens* contient trois mille résultats de ventes avec photos, des articles et des analyses du marché. L'auteur, Sylvie Daniel, experte en jouets anciens, a sélectionné des objets de tous les horizons de cette spécialité : poupées, accessoires, automates, jouets, jeux, modèles réduits et ours en peluche. (*L'Argus Valentine's des poupées et des jouets*, Dorotheum Editions, 576 pages, 300 F, 45,7 €.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 00 - 161

Retrouvez nos grilles sur www.lemonde.fr



HORIZONTALEMENT

I. Déjà réglé. – II. Comprime les dépenses quand elle s'associe à la politique. Fournisseur de maroquin. – III. Mouvement artistique ou l'art en mouvement. Partagea. – IV. Parlé en Iran. Tourner en trois temps. – V. Met fin à l'office. Pour celles ou ceux qui ont le cœur large. – VI. Lui aussi a le cœur large. Voyage en toute liberté. – VII. Protégé après avoir beaucoup porté. En nombre. Cours du Nord. Club phocéen. – VIII. Appréciées après lecture. Identifie les notes. – IX. Homme d'action. A fait entrer la paix au musée. – X. Ouverture. Rouvre les portes.

VERTICALEMENT

1. Qui apportera quelques avantages. – 2. C'est le pied. Font partie des traditions. – 3. Même passagers, ils créent du désordre. – 4. Esthétiquement parfaits. Retranché du lot. – 5. Réservée. – 6. Donne le choix. Il est difficile qu'elle soit bonne en permanence. – 7. Soumettre à de trop lourdes charges. Grande page historique. – 8. Un repère avant d'aller au trou. Vainqueur à la bataille. – 9. Mettra fin. Galette musicale. – 10. Jeune du bâtiment. Bout de camembert. – 11. Se laisse taquiner par de jolis mots. Pièce d'attelage. – 12. Séparation plus ou moins longue.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 00 - 160

HORIZONTALEMENT

I. Entremetteur. – II. Lorgnon. Anse. – III. Ace. Tire-lait. – IV. Neper. Oté. No. – V. Cuite. Bander. – VI. Erg. Vie. Tues. – VII. Nausée. Ksi. – VIII. Etêtée. Pie. – IX. Ni. Rail. On. – X. Trentenaires.

VERTICALEMENT

1. Elancement. – 2. Noceur. Tir (tri). – 3. Trépigne. – 4. RG. Et. Aton. – 5. Entrevue. – 6. Moi. Isère. – 7. Enrobée. An. – 8. ETA. Epia. – 9. Talent. Ili. – 10. ENA. Duke. – 11. Usinées. OE. – 12. Rétorsions.

L'ART EN QUESTION

N° 177

En collaboration avec Réunion des Musées Nationaux

L'art du peuple

LE TERME *mingei* (art du peuple) a été inventé en 1925 par trois potiers japonais, Yanagi, Hamada et Kawai, qui considéraient l'art populaire japonais comme un art à part entière. Ils constituèrent le Mouvement pour l'art populaire japonais et eurent à cœur de promouvoir et de préserver l'artisanat, menacé alors par la rapide industrialisation du Japon. En 1936, le Mingeikan de Tokyo ouvre ses portes au public, abritant la plus belle collection au monde d'art populaire du Japon et de Corée. Les peintures, sculptures, céramiques, laques, vanneries ou textiles qui y sont exposés frappent autant par leur beauté et leur simplicité que par leur spiritualité.

Maneki-neko, le chat, est un ornement de boutique. La patte gauche levée près de l'oreille, signe japonais de l'appel, il fait signe au passant d'entrer chez son maître.

Le Musée des Arts asiatiques a été inauguré à Nice en 1998. Qui en est l'architecte :

– Kishi Kurokawa ?
– Ieoh Ming Pei ?
– Kenzo Tangue ?

Réponse dans *Le Monde* du 14 juillet.

Réponse du jeu n° 176 paru dans *Le Monde* du 30 juin.

La restitution du Panthéon au culte catholique a eu lieu en décembre 1851. Cette situation durera jusqu'en 1870.

STEFANO EMBER

« Chat faisant un signe », XIXe siècle, argile peinte (60 cm). Collection Jeffrey Montgomery, présentée au Musée des arts asiatiques, à Nice, jusqu'au 1er décembre, dans le cadre de l'exposition « Mingei, beauté du quotidien au Japon ».

Le Monde est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.
ISSN 0395-2037
Imprimerie du Monde
12, rue M. Gunsbourg
94852 Ivry cedex
PRINTED IN FRANCE
Le Monde
Président-directeur général : Dominique Alduy
Directeur général : Stéphane Corre
21bis, rue Claude-Bernard - BP 218
75226 PARIS CEDEX 05
Tél : 01.42.17.39.00 - Fax : 01.42.17.39.26

LE MONDE ECONOMIE
avec Le Monde DATÉ MARDI

L'ÉTÉ FESTIVAL

Les pérégrinations de Muse

ON RECONNAÎT souvent les groupes les plus fédérateurs au nombre de festivals d'été qui les ont programmés. Muse débutera une impressionnante tournée des rassemblements estivaux par les Eurockéennes de Belfort, qui se tiendront du 7 au 9 juillet. Aucun gang rock anglo-saxon n'en fera autant cette année. Depuis plusieurs mois, les concerts de ce trio britannique se transforment chaque fois davantage en communion sudatoire. Muse et son entourage ont tout misé sur cette célébration *live* d'un genre – le rock – qu'on croit trop souvent tombé en désuétude. Matthew Bellamy (chant, guitare), Chris Wolstenholme (basse), Dominic Howard (batterie), vingt-deux ans de moyenne d'âge mais en paraissant dix-huit, ont choisi d'incarner une fougue lyrique électrocutée par les décibels. Depuis la sortie de leur premier album, *Showbiz* (1 CD Naïve), il y a un peu moins d'un an, ils n'ont cessé de sillonner l'Europe dans leur bus de tournée, pour récolter aujourd'hui les fruits de leur incandescence scénique. Un premier disque d'or vient de les récompenser en Grande-Bretagne, la France devant suivre d'ici peu.

PORTRAIT

Les concerts du trio se transforment chaque fois davantage en communion sudatoire

Cette foi innocente pour les guitares et l'impact des émotions se devait de naître loin de Londres et de sa quête des tendances, loin du nord de l'Angleterre et de son arrogance stylée. L'apathie de Teignmouth, une petite ville balnéaire du Devon, fournissait la dose d'ennui provincial nécessaire à l'épanchement des frustrations et à l'expression d'une ferveur au premier degré. La cohésion du trio se construit entre copains d'enfance sur les bancs du collège. A quatorze ans, on reproduit d'abord le bruitisme juvénile des séries B de l'époque – *Senseless Things, Ned's Atomic Dustbin*... Même en étant trop jeune pour tourner dans les bars, des concerts fournissent les premières émotions décisives. Avant que d'autres bouleversements musicaux ne déterminent une inspiration. Le rock du début des années 1990 offre ses tripes en spectacle. *Nevermind*, de Nirvana, *Grace*, de Jeff Buckley, *The Bends*, de Radiohead, seront les trois albums fondateurs de l'esthétique

D.R.

tourmentée de ces gamins de la petite bourgeoisie anglaise.

Ces éloges électriques de la fragilité permettront, entre autres, à Matthew Bellamy d'exprimer un charisme paradoxal.

INDÉNIABLE MAGNÉTISME

Gringalet à tête de souris (mais aux grands yeux intenses), il trouvera dans l'énergie des distorsions et la démesure androgyne de son chant le moyen de rayonner – à l'instar de Thom Yorke, le chanteur chétif de Radiohead. C'est aussi dans l'empreinte de ses muses qu'on atteint les limites de Muse. Confondant trop souvent fièvre et emphase, les premières chansons du groupe n'ont pas craint les boursouflures. L'efficacité lyrique de leurs concerts s'est moins bien adaptée au studio d'enregistrement. D'autant que la production de John Leckie, déjà aux manettes de *The Bends*, n'a rien fait pour atténuer la grandiloquence de *Showbiz*. Si le succès de Muse est aussi celui d'une forme de racolage, si son public a recherché un groupe de substitution à des artistes trop tôt disparus (Kurt Cobain, Jeff Buckley) ou trop longtemps absents (Radiohead), les étincelles mélodiques d'une poignée de singles et l'indéniable magnétisme de son leader font parier sur l'avenir du trio. Une progression déjà en marche, à en croire les nouveaux titres entendus récemment sur scène, moins esclaves de leurs références, affinant leurs teintes harmoniques, puisant dans un blues ancestral des émotions qui s'éloignent du mélodrame.

Stéphane Davet

★ Les Eurockéennes de Belfort, le 7 juillet ; Solidays, à l'hippodrome de Longchamp, le 8 ; Saint-Nolff, le 14 ; Festives de Font-Robert, à Château-Arnoux, le 19 ; Summer Festival, à Blayes-les-Mines, le 22 ; Les Vieilles Charrues, à Carhaix, le 23 ; La voix du Gaou, à Six-Fours, le 27 ; Festival de Fourvières, à Lyon, le 28.

HORS CHAMP

■ **ESPAGNE : le coup d'envoi des fêtes de la San Fermin de Pampelune devait être donné le 6 juillet** par la traditionnelle mise à feu du *chupinazo* (fusée d'artifice) et sera suivi par une semaine de folie ponctuée quotidiennement par les célèbres *encierros* (lâchers de taureaux dans les rues de la ville). Boisson, taureaux, fêtes, danse, chants, costumes blancs et foulards rouges, et parfois accidents, c'est le cocktail de « Las San Fermines », qui rassemblent tous les ans plus d'un million de personnes dans la capitale de la Navarre. Dans les arènes, « El Juli », Enrique Ponce et Morante de la Puebla tiendront le haut de l'affiche.

■ **PRIX : le groupe français Paris Combo et sa chanteuse Belle du Berry,** ainsi que la pièce de théâtre *Le Grand Retour de Boris Spielman*, de Serge Kribus, ont été primés, lundi 3 juillet, par la Fondation Lucien-Barrière. Paris Combo a reçu pour sa promotion 150 000 francs (22 730 euros) et l'auteur, compositeur et chanteuse Belle du Berry 50 000 francs (7 580 euros). 50 000 francs (7 580 euros) ont été attribués à la promotion du *Grand retour de Boris Spielman*, qui sera à l'affiche du Théâtre de l'Œuvre à la rentrée. Serge Kribus a reçu la même somme.

Les Rencontres d'Arles dominées par les photographes classiques

Arles/Photographie. A côté des figures historiques comme Jakob Tuggener ou Tina Modotti, le Festival présente dix-huit expositions hétéroclites

ARLES
de notre envoyé spécial

Le cru 1999 des Rencontres photographiques d'Arles avait essuyé des critiques rudes. Trop d'expositions historiques et classiques, pas assez d'actualité. Pour l'édition 2000, inaugurée le 4 juillet, le directeur artistique Gilles Mora a corrigé le tir et opté pour un thème tendance : « La photographie traversée ». Traversée par quoi ? Par la peinture, avec Jean-Michel Alberola, qui signe l'affiche du Festival en plus d'une exposition et d'une projection au Théâtre antique. Mais aussi par la vidéo, le son, le texte, le graphisme, le collage, l'image numérique. Le thème appelle le métissage, un terme qui a fait du bruit dans les années 90 et qui semble, ici, en retard d'une mode. C'est surtout, à la vue des expositions, une formule proche du poncif.

Et qui peut déboucher sur des expositions affligeantes, comme celle de Daniel et Geo Fuchs, au Capitole, qui photographient des corps humains et animaux dans le formol. Cette vacuité du concept génère surtout la liste d'expositions la plus hétéroclite qu'on a vue à Arles depuis longtemps et alors même que des directeurs artistiques, dans le passé, ont tenté de dégager une ligne.

Deux forces se font face : d'un côté, des expositions monographiques accordées à des auteurs classiques, avec des petits formats en noir et blanc : Tina Modotti, Jakob Tuggener, Masahisa Fukase, Nicholas Nixon, Herbert Matter, Peter Sekaer. De l'autre, trois expositions thématiques, dans l'air du temps, où sont réunies, dans les lieux prestigieux de la ville, quelques images en très grand format et en couleur d'artistes souvent jeunes : « Hybride, entre naturel et artificiel » (chapelle du Méjan), « Chroniques du dehors et autres hypothèses » (chapelle Sainte-Anne), « Le soleil se lève à l'est, la situation artistique actuelle en Asie » (abbaye de Montmajour).

Entre ces deux pôles, le courant ne passe pas. Pour le premier, deux expositions dominent : Tuggener et Modotti. Nous avons dit combien le Suisse Jakob Tuggener (1904-1988) a été la révélation de l'année, lorsque son œuvre a été montrée dans une exposition fleuve – photographies, peintures, films, maquettes – au Kunsthaus de Zurich (*Le Monde* du 18 février). Tuggener a réalisé des portraits, des montages remarquables (la montée du nazisme), des « reportages » sur le monde paysan et le travail en usine. Son sens du graphisme doublé d'une liberté du regard en font un maître du document poétique.

NICHOLAS NIXON

Nicholas Nixon a pris un portrait par an, entre 1975 (à gauche) et 1999, de quatre sœurs – « The Brown Sisters ».

Robert Frank nous avait confié tout ce qu'il devait à Tuggener : *« C'est un monument aussi grand que Guillaume Tell. Toute sa vie, il a montré la Suisse qui travaille, produit de l'argent suisse, de l'eau suisse, des montagnes suisses. Il a photographié en étant "dedans" mais sans aucune sentimentalité. Je n'ai jamais vu un photographe capable de consacrer sa vie à façonner l'image de son pays tout en adoptant le point de vue d'un touriste. »*

Cette exposition est reprise au Musée de l'Arles antique dans une version courte : moins d'images, pas de films. Surtout, une seule des trois maquettes de livres – il en a concocté plus de soixante –, un support où Tuggener est à son sommet, est présentée : *Fabrik* (1943). Mais un grand artiste surgit au Musée de l'Arles antique, et c'est l'essentiel.

ACCROCHAGES CATASTROPHIQUES

Une autre artiste, Tina Modotti (1896-1942), apparaît à l'Espace Van Gogh. Le projet est tout autant passionnant : est-il possible de restituer une œuvre forgée dans le Mexique des années 20, quand la biographie de son auteur – femme belle et libre, amante du photographe Edward Weston, révolutionnaire – l'a réduite à des icônes qui ont atteint des gros prix en salles des ventes (*Le Monde* du 4 juillet) ? L'exposition, en s'appuyant sur soixante photos inédites, réussit à montrer une Modotti libérée du formalisme puritain de Weston, proche du peuple mexicain et de sa culture.

Les expositions consacrées au Danois Peter Sekaer (1901-1950) et au Suisse Herbert Matter (1907-1984) auraient pu être de belles surprises. Le premier a photographié, dans les années 30, les Etats-Unis de la rue, dans un style documentaire proche de Walker Evans, dont il fut l'assistant. Le second a développé une œuvre aux frontières du graphisme, de la typographie et du montage. Mais les accrochages au Musée Réattu sont catastrophiques et les photos empilées dans des espaces exigus.

La réputation de l'Américain Nicholas Nixon est en revanche établie. Ce dernier, exposé à la salle Henri-Comte, a pris un portrait par an, entre 1975 et 1999, de quatre sœurs – *The Brown Sisters* –, qui se présentent face à l'objectif comme une famille soudée, dans un ordre immuable. Bebe est la femme de l'artiste et l'aînée de Heather, Laurie et Mimi. Elles avaient respectivement vingt-cinq, vingt-trois, vingt et un, et quinze ans au moment de la première prise de vue. Elles ont aujourd'hui vingt-cinq ans de plus.

Ce petit bijou de la photographie, totalement assumé par les modèles, qui renvoie à une pratique familiale, ici transcendée par la discipline et le talent du photographe, est à la fois émouvant, tendre et cruel. C'est aussi un travail où chacun peut détecter le poids des ans, le glissement entre légèreté et gravité, les visages qui se creusent, les regards qui progressent vers la mort.

Seule la photographie peut donner ce sentiment du temps qui abîme. Le Japonais Seiichi Furuya rejoint en cela Nicholas Nixon. Il a photographié quotidiennement sa femme, Christine Gössler, depuis leur rencontre en 1978 jusqu'à ce que cette dernière, minée par la maladie, se suicide, en 1985. Les portraits, en noir et blanc et en couleur, nus ou habillés, souvent centrés sur le visage s'alignent en rang serrés, froidement, dans le Cloître Saint-Trophime. Ce constat impuissant, mais surtout cette chronique amoureuse, est l'exposition la plus émouvante du Festival.

Michel Guerrin

★ Rencontres internationales de la photographie, 10, Rond-Point des Arènes, 13200 Arles. Tél. : 04-90-96-76-06. Dix-huit expositions jusqu'au 20 août. Catalogue, 216 p., 250 F (38,11 €).

L'Asie sous le signe de l'ironie

LE SOLEIL SE LÈVE À L'EST : LA SITUATION ARTISTIQUE ACTUELLE EN ASIE. Abbaye de Montmajour, route de Fontvieille, 13002 Arles. Tous les jours, de 10 heures à 21 heures. 35 F. Jusqu'au 20 août.

ARLES
de notre envoyé spécial

Ils sont dix-sept, filles et garçons, chinois, coréens et japonais. Ils ont entre trente et quarante ans. Ils ne respectent rien. L'ironie, la dérision, le burlesque sont leur ton. Les traditions de l'Extrême-Orient ? Disparues, détruites par l'occidentalisation. La foi dans le progrès ? Une sinistre bouffonnerie. Le bonheur ? Un slogan publicitaire. La photo ? La manière la plus rapide de mettre à mal les apparences. Il faut que ça cogne et que ça grince.

Pour donner son sentiment sur l'amour, la procréation, la famille et autres questions graves, Yang Zhen Zhong fait poser coq, poule et poussins bien en ligne, comme pour une photo de classe. Zhao Bandi confectionne de fausses affiches où, avec un panda en peluche pour partenaire, il tourne en ridicule la télé, le vrai, le faux, la nature et l'amour. Chen Chieh Jen déploie ses clichés retouchés de supplices et d'atrocités. Wu Tien Chang se veut un adepte de Pierre et Gilles ultrakitsch, façon *Madame Butterfly*.

Des cultures et des arts asiatiques, il ne reste que pastiches et détournements. Ainsi, Bae Joon Sung transpose Ingres et Corot en Corée... Au visiteur, s'il l'ose, de soulever la robe peinte sur un film transparent afin de découvrir le corps du modèle. Ces travaux se distinguent à peu près tous par leur efficacité et la netteté technique de l'exécution. Ils démontrent brillamment l'abondance de la création actuelle en Asie et font de cette exposition l'une des plus allègres et des plus convaincantes des Rencontres. Ne reste qu'une incertitude : à tant miser sur la suprise et l'artifice, il se pourrait que nombre de ces photographes aient peine à se renouveler.

Philippe Dagen

RÉVISEZ VOS CLASSIQUES

Révisez cet été avec Le Monde, France Inter, la Fnac et Universal
55 chefs-d'œuvre de la musique classique.

UNIVERSAL

Recommandé par Classica

the vivaldi album.

Divin prêtre roux. La mezzo-soprano italienne Cecilia Bartoli nous convie à une véritable découverte musicale. Près de la moitié des partitions qu'elle interprète sont des premières mondiales au disque ! La richesse des mélodies, la saveur de l'accompagnement instrumental mettent en valeur la chaleur du timbre de sa voix. Cecilia Bartoli fait preuve d'humour, de tendresse et d'une virtuosité qui rappellent bien des concertos dont les *Quatre Saisons* de celui qui fut surnommé le "prêtre roux". Vous êtes au cœur de la musique baroque italienne, baignée de lumières.

Vous découvrirez des extraits de cet album sur France Inter, à 16h dans l'émission de Frédéric Lodéon, "Carrefour de Lodéon".

Le Monde

UNE SEMAINE D'ÉTÉ AVEC MATHILDE MONNIER

PAR QUENTIN BERTOUX

●

ENFANT
8 h 30, atelier dans une classe.

« Regards de l'enfance, si particuliers,
riches de ne pas encore savoir,
riches d'étendues, de désert,
grands de nescience, comme un fleuve qui coule,
regards qui ne sont pas encore liés,
denses de tout ce qui leur échappe,
étoffés par l'encore indéchiffré. »

(Henri Michaux, « Passages », éditions Gallimard)

Mathilde Monnier, chorégraphe, dirige le Centre chorégraphique national de Montpellier depuis 1994. Elle prépare actuellement une pièce, *Signé*, qui sera créée en août au Festival Tanz Wochen à Vienne, en Autriche, puis à Montpellier et au Théâtre de la Ville à Paris, en mars 2001. Sa compagnie sera bientôt présente au Lincoln Center Festival de New York, au Festival d'Edimburg, puis, dans les prochains mois, à l'Exposition universelle de Hanovre, au Mexique, au Portugal, et en France, avec *Pour Antigone, Les lieux de là* et *Arrêtez, arrêtons, arrête.*

La triste fascination de la banalité

Deux expositions pour un constat : les artistes actuels utilisent de plus en plus la photographie pour explorer le quotidien

CHRONIQUES DU DEHORS ET AUTRES HYPOTHÈSES. Chapelle Sainte-Anne, place de la République, 13 200 Arles. Tous les jours, de 10 heures à 21 heures. 35 F (5,34 €). Jusqu'au 20 août.
HYBRIDE. Chapelle Saint-Martin-du-Méjean, place Nina-Berberova, 13 200 Arles. Tous les jours, de 10 heures à 21 heures. 35 F (5,34 €). Jusqu'au 20 août.

ARLES
de notre envoyé spécial

Des lettres écrites du doigt dans la poussière, des coins d'appartements minables, une jeune femme le visage appuyé à la vitre d'un aquarium, des couloirs d'hôtels aux moquettes fatiguées, des spectateurs attendant que passe une course cycliste : rien que de l'ordinaire. Rien d'intéressant. Rien qui soit digne de retenir le regard d'un artiste. Du moins en était-il ainsi il y a deux, sinon trois décennies, l'art contemporain n'entretenant plus alors que des rapports très lointains avec son époque. En ce temps-là, se vouloir réaliste aurait paru le comble du vieillot. Puis, comme il se doit, la tendance s'est inversée, le naturalisme jadis honni est redevenu vivement à la mode, des artistes britanniques ont commencé à donner dans le trivial et le familial. Parmi eux, au premier rang, se sont trouvés des photographes tels que Richard Billingham. Résultat, quelques années d'accoutumance plus tard : deux des principales expositions arlésiennes, dans deux des lieux les plus vastes et les plus recherchés, sont consacrées aux efforts de réalisme auxquels s'appliquent – parfois s'épuisent – des créateurs d'à peine trente ans.

L'une s'appelle « Chroniques du dehors et autres hypothèses » et son commissaire, Régis Durand, la présente comme une suite de *« chroniques que ces artistes tiennent du monde »* et de *« nouvelles formes de narration »*. L'autre, signée Urs Stahel, se nomme « Hybride » et se dit entièrement déterminée par l'apparition du monde des réseaux et des connexions *on line*, monde qui serait entièrement différent de l'ancien, en cours de disparition sous nos yeux. L'une et l'autre se veulent donc l'enregistrement immédiat d'une évolution de la création elle-même indissociable de l'évolution technique, économique et sociale. Elles ne sauraient prétendre qu'elles révèlent un phénomène jusqu'alors passé inaperçu. Elles se bornent à en vérifier méthodiquement l'ampleur, avec ce que ladite ampleur suppose d'imitations et de répétitions.

LA CHAIR EST MORNE

Les écritures dans la poussière sont l'un des motifs de Philippe Durand ; les intérieurs attirent Frances Kearney, Valérie Mréjen et Isabell Heimerdinger qui les retouche sur son ordinateur afin de les rendre plus semblables à des décors de séries télé et donc plus médiocres ; Jörg Sasse se complaît dans l'enregistrement de paysages absolument dénués de tout caractère, ce en quoi il se rapproche à son insu de Pierre Faure, chroniqueur des banlieues et des villes nouvelles ; Véronique Ellena suit les compétitions cyclistes d'un regard froid de zoologiste ; Laurent Montaron prélève des instants d'intimité, que sa photo fige sans qu'ils se changent pour autant en allégories ; et Kartin Freisager fait poser hommes et femmes vêtus de sous-vêtements transparents sans qu'il soit pour autant question de désir ou d'impudeur. La chair, elle aussi, est morne.

Ce monde – le nôtre tel qu'il apparaît dans ces images, généralement en couleur et de grand format –, n'a que peu de charmes, et aucune singularité. Il est ce qu'en ont fait la consommation et la communication, un ensemble de stéréotypes qui s'appliquent avec autant d'autorité à la façon de se vêtir qu'au choix des papiers peints. En ce sens, la description à laquelle s'emploient les photographes ainsi réunis est irréprochable.

On ne peut les soupçonner de masquer ou d'enjoliver l'état des lieux, d'autant qu'ils s'ingénient à n'obtenir que des images sans qualité artistique aucune, des images cadrées avec une feinte maladresse, éclairées au hasard, contrastées approximativement, plus médiocres que celles que produit un amateur, même inattentif. Le dédain de toute élégance va de pair avec le sujet : ce dernier étant d'une irrémédiable pauvreté, sa représentation s'astreint à la même faiblesse, afin qu'aucune considération esthétique ne s'interpose. La plupart des travaux respectent si scrupuleusement ce principe que leur réunion produit un effet débilitant et une lassitude de plus en plus accablante. La cohérence est si forte que l'on pourrait en arriver à confondre les signatures, à l'exception des très rares qui ne succombent pas au vertige du documentaire neutre et de la banalité absolue.

Dans « Hybride », où la tonalité générale est accablante, Philip-Lorca Di Corcia est le seul à s'en dégager, parce que le flash confère à ses plans de rue un accent étrange, à un point tel que le constant glisse à la bizarrerie. Dans la chapelle Sainte-Anne, la présence insistante de la vidéo trouble le jeu. Elle permet à Valérie Mejren de se dégager du sociologisme régnant et d'introduire une ironie un rien sinistre. Elle offre à Pierre Giner le moyen d'inventer un espace clos, où les corps des danseurs se déplacent sans raison, et de créer un rythme qui échappe un tant soit peu à l'atonie et à l'immobilité générale.

Philippe Dagen

Sophie Calle, artiste

« Je suis restée "innocente", et c'est ce qui m'a permis de faire ce travail sur Berlin-Est »

ARLES
de notre envoyé spécial

Une exposition détonne à Arles, celle de Sophie Calle, et pas seulement parce qu'elle est accrochée dans un escalier. L'artiste, qui utilise la photo comme une pièce à conviction en tension avec les mots et avec sa propre vie, a ramené des « souvenirs » de Berlin-Est : des photos de lieux où des emblèmes du communisme (statues, plaques, militaire d'élite devant un bâtiment) ont été enlevés, qu'elle confronte ensuite avec des documents représentant ces symboles, le tout enrichi par des témoignages de passants. C'est la première fois que ce travail est montré en France.

« Comment est né ce projet à Berlin-Est ?

– Je n'avais jamais mis les pieds en Allemagne. Quand j'ai pris le Transsibérien, en 1984, mes grands-parents, juifs polonais, m'ont dit de ne pas poser le pied en Pologne et de fermer les fenêtres du wagon. J'ai grandi avec des rêves d'Espagne, pas d'Allemagne. Je n'étais pas motivée, je n'y avais jamais exposé et je n'y avais pas de collectionneurs. Un galeriste berlinois, Matthias Arndt, est venu me voir en 1996. Je lui ai dit que trois raisons pourraient me faire changer d'avis : que je tombe amoureuse là-bas, qu'on me propose un lieu d'exposition qui ne se refuse pas, que l'on trouve une idée spécifique à la ville. Les deux premiers motifs ne marchaient pas. Restait le troisième. Matthias Arndt a évoqué ces monuments enlevés après la chute du Mur. J'ai pensé aux traces du communisme, une idée qui renvoie à mon travail sur des tableaux retirés du Mur.

« J'ai été surprise par la brutalité des traces du passé »

– Comment avez-vous opéré ?

– C'est un travail proche de l'enquête. La galerie a trouvé la liste des emblèmes ainsi que les photos dans les archives qui témoignent de leur présence. J'ai interrogé les passants, un quart d'heure chacun. J'ai ensuite beaucoup travaillé les textes. Je suis d'ailleurs contente que le livre qui accompagne l'exposition soit retenu dans la sélection du Prix Décembre. Quant aux prises de vues, j'en ai réalisé certaines et j'en ai confié d'autres à un spécialiste en lui donnant un dessin de ce que je voulais. Pour l'exposition à Arles, je voulais un lieu à part. Il m'a emballée cet escalier ! Il a un côté officiel qui renvoie aux objets officiels qui ont disparu des images.

– Comment réagissaient les passants ?

– Quasiment tous étaient affamés de parler. Ils savaient ce qu'il y avait avant. J'étais surprise de constater que la moitié des passants regrettaient ces symboles. Pourquoi, disaient certains, « ceux de l'Ouest » viennent nous enlever nos souvenirs ? Ils y voient une invasion. Une statue de Lénine, c'est aussi pour eux une chose à côté de laquelle ils ont grandi, un objet de compagnie. Certains disent aussi des choses effrayantes sur la disparition de la Garde d'honneur (*Neue Wachte*) devant un bâtiment officiel *(« Des sportifs entraînés, robustes, au teint clair. Pas de calvitie naissante, pas de gros nez, pas de gars avec un bras court et l'autre long. Tout ça était d'une propreté éblouissante »)*.

» J'ai aussi été surprise par la brutalité des traces. Lorsque l'on retire une plaque de Lénine, il est très facile de prendre un peu de plâtre pour masquer le souvenir de sa présence. Mais aussi de mettre du gazon à la place d'un trou. Cinq ans après, ces traces sont encore très visibles. J'y vois le résultat d'une paresse inconsciente. D'ailleurs, les passants parlent de ce qu'il y avait avant, pas de ces traces.

– Vous n'exprimez pas votre sentiment par rapport à ces objets enlevés.

– Je n'en ai pas, je suis restée « innocente », et c'est ce qui m'a permis de faire ce travail. Quand je me rendais devant une trace, je ne voulais pas savoir ce qu'il y avait avant. Je n'avais pas vu les photos d'archives. C'est assez idiot de se poser devant un trou et de demander aux gens de me décrire l'objet manquant. Ensuite, sans que je le leur demande, ils me donnaient leur sentiment. Je recueillais leur émotion. Je ne pense pas qu'un artiste allemand, imprégné de cette histoire, puisse faire ce travail. Cette naïveté m'a permis de toucher juste. D'ailleurs, le Bundestag a acheté cette œuvre dans laquelle, comme dans tout mon travail, et au-delà de l'enquête, celui qui regarde peut y projeter ses désirs. »

Propos recueillis par Michel Guerrin

★ ***« Sophie Calle : Souvenirs de Berlin-Est ».*** **Maison de la Roquette, rue du Port, 13 200 Arles. Livre aux éd. Actes Sud, 72 p., 80 F. (12,19 €).**

Laswell, Zorn et Compagnie face au succès annoncé

La Villette/Jazz. Le festival expérimente une nouvelle « circulation sur le site »

LA VILLETTE JAZZ FESTIVAL, le 5 juillet, Grande Halle de La Villette, Cité de la musique et club Trabendo, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19e. Mo Porte-de-Pantin. Jusqu'au 7 juillet, 20 heures. De 130 F (19,82 €) à 150 F (22,87 €). Tél. : 01-40-03-75-75.

L'improvisation collective, plus ou moins préparée, ne se commande pas. C'est sa force et sa faiblesse. Dans le jazz, ça ne pardonne pas. Sur le papier, la réunion du bassiste Bill Laswell, du guitariste Fred Frith, du saxophoniste John Zorn et du batteur Dave Lombardo a tout pour réussir. Justement. Les trois premiers ont beaucoup expérimenté, composé, produit, inventé des formules pour, généralement, s'en débarrasser ; la plupart des musiques du XXe siècle leur sont familières. Le quatrième a une expérience plus restreinte au rock. Mais, comme le dit une vieille blague de musiciens, ce n'est pas grave, c'est le batteur.

Les voilà sur la scène de l'Espace Charlie-Parker, à la Grande Halle de La Villette, mercredi 5 juin. Le public, jeune, connaisseur, a étrangement décidé du succès de la soirée avant la première note. Dans ces cas-là, tout passe. Laswell, qui s'impose comme dans les pires groupes de jazz rock ; Lombardo, excellent batteur de rock metal, paumé au moindre pas de traverse hors du binaire paroxystique ; les trente dernières minutes planantes bien moins imaginatives que les grandes heures psychédéliques de Grateful Dead. Que la surenchère sonore et la violence n'aient pas été les choix retenus comme en d'autres circonstances montre que les quatre musiciens savent l'importance de la remise en question. Mais cela est resté flou. Ensemble sur scène mais certainement pas ensemble dans la musique. Comme si l'immense liberté qui peut animer le groupe (*Le Monde* du 18 juin 1999) n'avait pu vaincre ce succès trop annoncé.

LE GOÛT DU CONTRASTE

La notion de « circulation sur le site », souhaitée par les responsables du festival, a nécessité des aménagements cette année. Le prix du billet donnait jusqu'à maintenant un accès à l'ensemble des concerts payants du festival. D'où, parfois, des remous pour aller d'une salle à l'autre, des commentaires sur ce qui avait été vu et entendu – mais pas écouté –, la fuite pour réserver une place. Cette fois, le billet d'entrée oblige à choisir entre les deux concerts d'ouverture de la soirée. L'un ou l'autre. Laswell, Zorn et Compagnie à la Grande Halle, ou David Liebman avec un big band de musiciens-enseignants puis un *all stars* européen (Portal, Jeanneau, Humair, Kühn, Celea) à la Cité de la musique. Plus respectueux des musiciens mais plus frustrant pour qui a le goût des contrastes.

La circulation vient plus tard. Par un mouvement assez réussi de convergence vers la Nef de la Grande Halle. Là, le décor rouge zébré de signes typographiques noirs, l'organisation des espaces (point d'accueil, librairie, tables, bars, expositions...), sont à la fois ouverts sur l'extérieur de la halle, désacralisés et avancés vers la scène de la Nef pour les concerts gratuits. Les zorniens n'ont pu entendre toute la beauté de la contrebasse de Celea et les portaliens ne sauront pas ce qu'est le death speed metal. Dommage, mais la plupart vont fredonner ou chanter les airs de Bob Marley arrangés par Monty Alexander pour un drôle d'orchestre tiraillé entre la rythmique du reggae et le swing du jazz dans les doigts du pianiste. Une unité qui se fait peut-être dans les volutes de la ganja, qui montent vers les voûtes d'acier.

Sylvain Siclier

CULTURE EN RÉGIONS
Publicités

"IN" FESTIVAL D'AVIGNON "OFF"
l'@vare mises en scène GERARD GELAS HISTOIRE VÉCUE D'ARTAUD-MÔMO
THEATRE DU CHENE NOIR
DU 6 AU 29 JUILLET 2000 RESERVATIONS 04 90 82 40 57

Pour communiquer dans cette rubrique, vous pouvez nous contacter au : ☎ 01.42.17.39.65

Tina Turner au Stade de France, un show au millimètre près

TINA TURNER, le 5 juillet au Stade de France

En provenance de Zurich, en partance pour les Etats-Unis, Tina Turner, soixante et un ans, donnait le 5 juillet, à Paris, son second concert européen. Le Stade de France se prêtant par nature et vocation aux réjouissances sportives, le show de la « mamie » du rock est précédé des vagues – les olas – destinées à faire jaillir les buts et les succès. Entre l'entrée en scène de la vedette et la fin de la première partie – John Fogerty, ex-leader de Creedence Clearwater Revival et auteur, en 1971, de *Proud Mary*, l'un des tubes majeurs du tandem Ike et Tina Turner –, les bras se lèvent d'impatience, les appétits s'aiguisent. Les tribunes sont pleines, la pelouse est clairsemée ; le stade, configuré ce soir-là pour accueillir 63 000 personnes en contient, selon la maison de disque de Tina Turner, EMI, 56 000.

Tina Turner porte des talons-aiguilles noirs. Intérieur de l'aiguille : rouge, ce qui est plus érotique que toutes les virées punk branchées sexe du monde. Jamais X, jamais vulgaire, Tina Turner, qui fut, en son temps, femme battue, symbole du sexe débridé, a saisi de l'amour charnel l'essentiel : le rythme. Entourée d'un onze de choc, musiciens, choristes, danseuses, « Little Ann » (premier nom de scène d'Anna Mae Bullock, avant qu'elle n'épouse ce voyou d'Ike) exerce son devoir de mémoire, reprenant un chapitre entier de l'histoire de la musique noire américaine – la musique soul et le rhythm'n'blues. De *The Dock of the Bay* et *Tenderness* d'Otis Redding, chantés à âme ouverte, à *Baby I'm a Star* de Prince, Tina Turner montre que depuis son premier tube, *A Fool in Love* publié en 1960 et qu'elle interprète en scène quarante ans plus tard avec une gourmandise égale, les paramètres de la négritude et du génie américain n'ont pas intrinsèquement changé.

En 1960 – la vidéo, très savamment construite sur trois écrans en suspension, le montre – Tina Turner avait les cheveux défrisés, et portait une petite jupe droite. En 2000, les robes sont échancrées plus que jamais, la crinière vole au vent, les lèvres sont rouges carmin. Star comme au cinéma, Tina Turner rejoue ses rôles et ses chansons : *Acid Queen* de l'opéra-rock *Tommy* des Who, *Hero* du film *Mad Max* (au Stade de France, la chanteuse, sadique, nous prive de *Golden Eye*, thème du James Bond du même nom).

PROFESSIONNALISME

On admire chez les showmen (women) américains leur professionnalisme. Le *24/7 Tour*, du nom de son dernier album, ne dément pas cette réputation. Toutes les données sont calculées, et en premier lieu, la fatigue naturelle de la chanteuse : Tina Turner arrive à un âge où le chant et la gymnastique deviennent inconciliables. Elle doit donc s'économiser sans en avoir l'air, relayée par les choristes, éventuellement par une bande-son, soutenue par des musiciens plus portés sur les synthétiseurs que les guitares. La vedette est maintenue constamment sous l'œil du spectateur par une réalisation vidéo de grande qualité (gros plan sur les jambes, sur les pas de danse, les jupes des danseuses, etc.).

Certains, au Stade de France, prennent des risques inutiles (scènes géantes exposées à la pluie, descente en hélicoptère...). Le *24/7 Tour*, non. Posée en fond de stade, la scène a tout du kit, boîte où tout est rangé fonctionnellement. Les décors permettent d'entretenir l'effervescence en scène, et de placer Tina Turner au premier rang sans trop l'exposer. Belle maîtrise, belles chorégraphies. Tina Turner joue avec les nerfs de la foule rassemblée, avant de s'y plonger, symboliquement, du haut d'un bras de fer, passerelle articulée avancée au-dessus des spectateurs hurlant *Nutbush* avec leur égérie.

Véronique Mortaigne

Bibliothèque nationale de France : en progrès, peut mieux faire, estime le Sénat

Un rapport dresse un bilan du fonctionnement de l'établissement

Deux ans après l'ouverture totale de la BNF, la commission des affaires culturelles du Sénat, présidée par Philippe Nachbar, sénateur (RI) de Meurthe-et-Moselle, a enquêté pour dresser un bilan du fonctionnement de l'établissement. Publié sous la direction de Philippe Richert sénateur (UC), du Bas-Rhin, un rapport a été présenté au Sénat le 4 juillet.

APRÈS avoir noté que le bâtiment de la Bibliothèque nationale de France (BNF) *« construit sur les bords de la Seine n'apparaît pas adapté aux missions de l'institution qu'il abrite aujourd'hui »*, les sénateurs relèvent que *« Tolbiac apparaît comme l'expression même d'une contre-performance puisque le bâtiment réussit à être à la fois trop grand et trop exigu »* – des magasins déjà saturés et des espaces de travail trop petits et inhospitaliers quand les distances à parcourir pour le personnel comme pour les usagers engendrent fatigue et perte de temps. Par ailleurs, cet édifice *« peu modulable »* est coûteux : près de 8 milliards de francs (1,22 milliard d'euros). Il faut ajouter à cette somme, indique le rapport, *« des dépenses nécessaires à la réalisation des objectifs de la BNF, désormais financées sur le budget courant de l'établissement »*. C'est le cas des dépenses d'acquisition (les crédits de l'enveloppe originelle n'ayant permis de réaliser que 66 % du programme initial), mais aussi du système informatique estimé à 406 millions de francs (61,89 millions d'euros) au départ et qui devrait, à terme, coûter de 600 à 780 millions (de 91,47 millions à 118,91 millions d'euros) selon les estimations de la BNF ou du ministère de l'économie et des finances.

Le fonctionnement de la BNF est-il trop onéreux ? Il est aujourd'hui de 979 millions de francs (149,25 millions d'euros). *« Les choix architecturaux, s'ils ont amélioré les conditions de conservation, en ont considérablement renchéri le coût »* – la consommation en électricité du site de Tolbiac équivaut à celle d'une ville de 30 000 habitants, notent les sénateurs.

La marche de l'établissement est jugée avec plus d'aménité. Depuis l'ouverture chaotique de l'automne 1998, les services rendus par la BNF s'améliorent, dans un contexte social plus serein. Les incidents informatiques sont en nette diminution. Le nombre des ouvrages demandés peut atteindre dix volumes. L'amplitude des horaires de communication croît. Le délai de communication des ouvrages a été ramené à 45 minutes. La procédure de réservation des places a fait, elle aussi, de gros progrès. L'informatisation des catalogues (BN-Opale) est pratiquement achevée ; 49 900 ouvrages et 45 000 images fixes ont été numérisés ; comme BN-Opale, ils sont accessibles sur Internet. Le dialogue rompu entre la direction et le personnel a repris, indiquent les sénateurs. *« Ces améliorations se traduisent par une augmentation de la fréquentation »* – 1 053 750 lecteurs en 1999, soit + 7,1 % par rapport à l'année précédente.

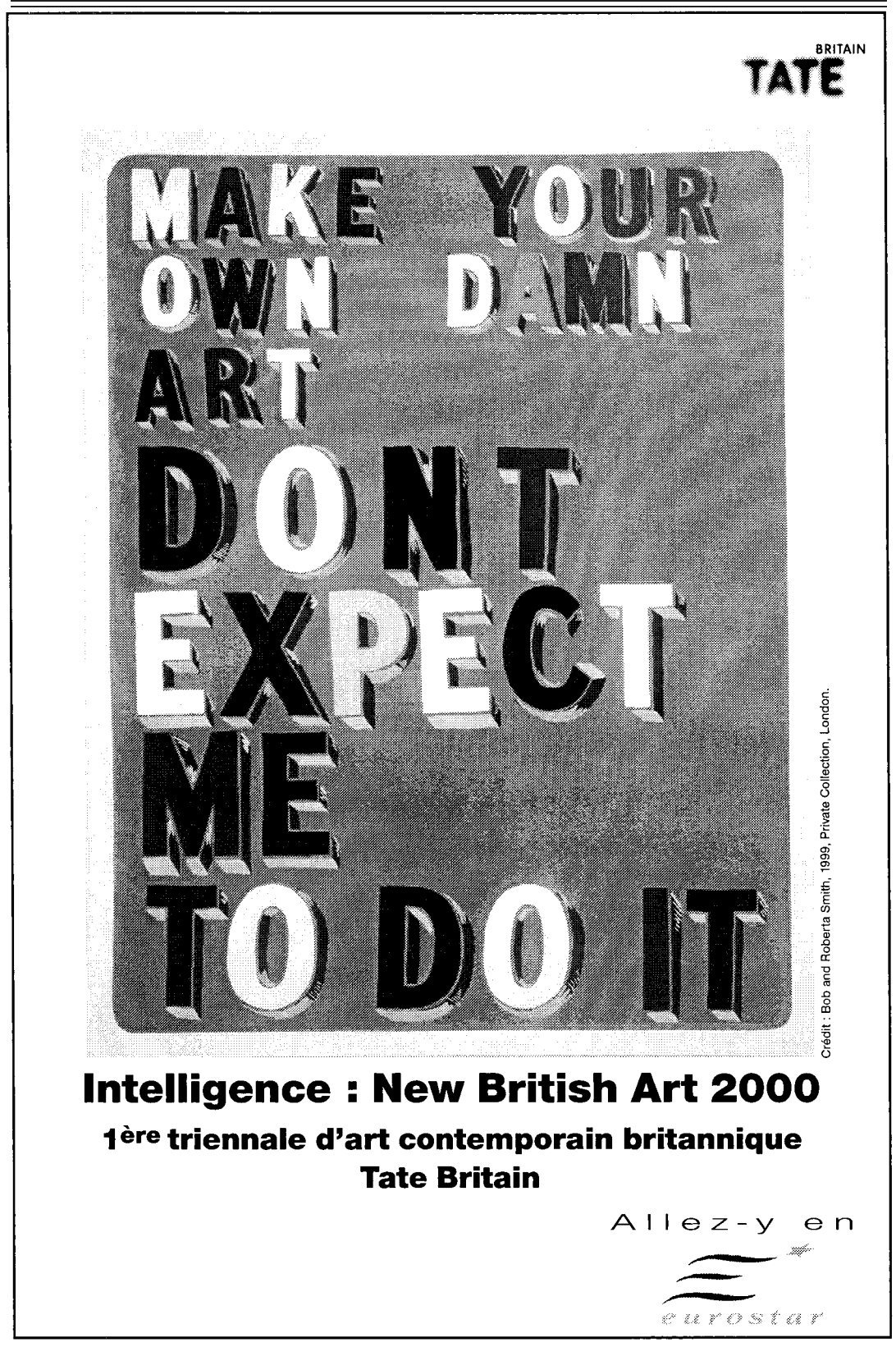
LE PROBLÈME DU DÉPÔT LÉGAL

Pourtant, souligne le rapport, en dépit de ces améliorations spectaculaires, *« la BNF ne remplit pas encore l'ensemble des missions qui lui sont confiées par les textes »*. Le système informatique n'est pas encore maîtrisé dans son ensemble. Il faut achever la reconversion totale des catalogues. L'amplitude des heures d'ouverture est encore à revoir (réouverture du lundi). Une partie des places est toujours *« stérilisée »* du fait de leur non-polyvalence. La BNF doit apprendre à mieux maîtriser la gestion de son personnel : 2 853 postes et quelques 600 contractuels et vacataires. Les sénateurs se préoccupant fort de *« l'unité de la BNF »*, se sont penchés avec insistance sur le sort de la Rue de Richelieu ainsi que sur la création, dans les parties laissées vacantes par le départ des imprimés vers Tolbiac, d'un mythique Institut national d'histoire de l'art dont le coût est estimé à 362 millions de francs (55,19 millions d'euros). La mise aux normes des collections restées à Richelieu (notamment les estampes) est estimée à 125 millions de francs (19,06 millions d'euros).

Autre problème à régler : celui du dépôt légal. L'obligation de dépôt touchant désormais l'ensemble de la production audiovisuelle et multimédia, le nombre des ouvrages qui entrent à la BNF s'accroît de façon considérable : 47 000 en 1994, 55 000 en 1999. Enfin, la vocation encyclopédique de la BNF, réaffirmée avec force au moment de la création de Tolbiac, suppose une *« mise à niveau »*, un rattrapage, que la BNF est actuellement incapable de supporter sur le plan budgétaire.

Dans ses dernières pages, la commission sénatoriale appelle la BNF à trouver une vraie stratégie de développement et de mise en réseau : *« C'est cet aspect du projet qui paraît le moins abouti : le catalogue collectif de France* [rassemblant les catalogues des grandes bibliothèques françaises] *n'est qu'à l'état d'ébauche ; la politique des pôles associés* [les grandes bibliothèques universitaires ou municipales] *doit, à l'évidence, être encore approfondie avec le souci du meilleur partage du patrimoine documentaire national et la politique de numérisation, qui rencontre un vif succès, reste à poursuivre. »*

Emmanuel de Roux



SORTIR

PARIS

La Villette Jazz Festival
Le festival parisien a inauguré une nouvelle formule cette année, tout en gardant la notion de circulation sur son site. En début de soirée, les concerts payants, à choisir entre la Grande Halle et la Cité de la musique, puis en accès libre, passé 22 h 30, les concerts gratuits, là où le festival se fait rendez-vous de quartier, brassage entre les générations, les origines, les musiques. Pour ses deux derniers jours, le programme est alléchant : Ali Farka Touré avec Salif Keita, Roy Haynes en trio, Kenny Garett, Julien Lourau, le trio de Jacques Vidal avec Marcel Azzola (le 6) ; Joe Zawinul Syndicate, James Carter et sa formation électrique, Dave Holland, Bobby Previte en quintette, Angelo Debarre (le 7). Librairie, disques, restauration, expositions sur le site.
La Villette Jazz Festival, Parc et Grande Halle de La Villette, Cité de la musique et Trabendo, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19e. Mo Porte-de-Pantin. Concerts à partir de 20 h 30.. Tél. : 01-40-03-75-75. De 130 F (19,83 €) à 160 F (24,40 €).

LYON

Tibet, un peuple en sursis
Le Centre d'histoire de la Résistance et de la déportation présente, pour la première fois, une exposition sur un pays mythique, le Tibet. Mais les très belles photographies sont là pour rappeler qu'une terrible réalité étouffe ce pays. La culture millénaire du Toit du monde est en danger. Un demi-siècle d'occupation chinoise a déjà eu pour conséquence la destruction et le pillage d'une grande partie du patrimoine. Plus grave encore est le sort quotidien du peuple tibétain. La vie sur le haut plateau, proche des dieux et de la nature impitoyable, a forgé depuis la nuit des temps une civilisation riche de ses croyances et originale de par son mode de vie. Les images d'un peuple opprimé, en lutte, répondent à celles du Tibet mystérieux et magique. Les photographies d'archives de « Révolte et répression » sont signées par de grands reporters (John Ackerly, Ron Schwarz, Steve Lehman...), et réalisées lors des émeutes de Lhassa ; les photographies, témoignage sur la situation actuelle, sont de Matthieu Ricard, Tenzin Dorjee, Antoine Van Limburg et Pierre-Yves Ginet. Un film documentaire, *Tibet, histoire d'une tragédie,* de Ludovic Ségara, est projeté. Une conférence-débat sera animée le 24 septembre par Claude B. Levenson, orientaliste, écrivain, auteur de nombreux livres sur la culture tibétaine et de l'ouvrage publié par les éditions Actes Sud *Tibet, un peuple en sursis.*
Centre d'histoire de la Résistance et de la déportation, 14, avenue Berthelot, Lyon 7e. Jusqu'au 30 septembre. Tél. : 04-78-72-23-11.

ALPES

Transalpine tibétaine
L'idée est originale : organiser une traversée des Alpes pour défendre le peuple tibétain et sauvegarder sa culture. La Marche du Tigre se déroulera sur quarante-neuf jours et touchera trois pays, la France, l'Italie et la Suisse.
La Marche du Tigre, 9, rue Dumenge, Lyon (69004). Du 9 juillet au 26 août. Tél. : 04-72-77-56-73. Web : http ://www.tibet-transalp.com

GUIDE

FESTIVALS FILMS

Biennale des cinémas arabes à Paris (v.o.)
Institut du monde arabe, 5e.
Tél. : 01-40-51-39-91.
Grand Action, 5e. Tél. : 01-43-29-44-40.
Deux ou trois choses qu'il sait d'elle
Reprise du festival Jean-Luc Godard
Elysées-Lincoln, 14, rue Lincoln, Paris 8e. Du 5 au 25 juillet.
Tél. 01-43-59-36-14.
Résistances
4e Festival international de films, organisé par l'association Les Amis du film en Ariège (AFA).
Résistances, AFA, Tarascon-sur-Ariège (09). Du 1er au 9 juillet. Tél. : 05-61-05-13-30 ; Web : http ://www.capmedia.fr/resistances.
Etat des lieux
5e édition des Journées cinéma de Montauban.
Eidos, 28, grand'rue Villenouvelle, Montauban (82). Du 1er au 8 juillet. Tél. : 05-63-63-44-74.

TROUVER SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615 LEMONDE ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/mn).

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places de certains des spectacles vendues le jour même à moitié prix (+ 16 F de commission par place). Place de la Madeleine et parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.
L'Avare
de Molière, mise en scène d'Andreï Serban.
Comédie-Française, salle Richelieu, 2, rue de Richelieu, Paris 1er. Mo Palais-Royal. Le 7 juillet, à 20 h 30. Tél.: 01-44-58-15-15. De 30 F à 190 F. Jusqu'au 23 juillet.
Histoire vécue d'Artaud-Mômo
de Gérard Gelas, création Chêne noir. Dans le cadre du Festival d'Avignon.
Théâtre du Chêne noir, 8 bis, rue Sainte-Catherine, Avignon. Du 6 au 29 juillet (rel. 10, 17 et 24 juillet).
Tél. : 04-90-86-58-11.
« Eva » et « Mère »
Compagnie Catherine Escarret. De et par C. Escarret et Deborah Lary.
Le Proscenium, 2, pass. du Bureau, Paris 11e. Eva, Les 6, 8 et 10 juillet, 20 heures ; les 5, 7, 9 et 11 juillet à 16 heures. Mères, les 5, 7, 9 et 11 juillet à 20 heures ; les 6, 8 et 10 à 16 heures. 50 F et 80 F. Tél. : 01 -40-09-77-19.
Pierre Hantaï (clavecin).
Bach: *Toccata BWV 830, Suite BWV 996, Fugue BWV 944, Préludes et fugues.*
Champs-sur-Marne (77). Château, 31, rue de Paris. Le 7 juillet, 20 h 45. Tél.: 01-60-39-60-39. De 40 F à 80 F.
James Carter, Bobby Previte, Dave Holland, Joe Zawinul.
Cité de la Musique, 221, avenue Jean-Jaurès, Paris 19e. Le 7 juillet, 20 h 30. Tél.: 01-40-03-75-75. De 130 F à 150 F.
Joe Zaniwul Syndicate, Maria Joao
Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19e. Le 7 juillet, 20 h 30. Tél.: 01-40-03-75-75. De 130 F à 150 F.
David Lynx et Diederick Wissels Quartet
Sunset, 60, rue des Lombards, Paris 1er. Les 7, 8 et 9 juillet, 21 heures.
Tél.: 01-40-26-46-60.
Spirit of Life Ensemble
Au duc des Lombards, 42, rue des Lombards, Paris 1er. Les 7 et 8 juillet, 21 h 30. Tél.: 01-42-33-22-88.
Bobby Previte, Steve Swallow, Ray Anderson
Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19e. Le 7 juillet, 22 heures. Tél.: 01-40-03-75-75. De 130 F à 150 F.
Angelo Debarre Quintet
Cité de la Musique, 221, avenue Jean-Jaurès, Paris 19e. Le 7 juillet, 22 heures. Tél.: 01-40-03-75-75. De 130 F à 150 F.
David Sauzay Quartet
Petit Opportun, 15, rue des Lavandières-Sainte-Opportune, Paris 1er. Les 7 et 8 juillet, 22 h 30.
Tél.: 01-42-36-01-36.
Dave Holland Quintet
Le Trabendo, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19e. le 7 juillet, 22 h 30.
Tél.: 01-40-03-75-75. De 130 F à 150 F.
Les Chasseurs français
Le Marilou's Bar, 72, rue Jean-Pierre-Timbaud, Paris 11e. Le 7 juillet, 21 heures. Tél.: 01-43-55-64-68. Entrée libre.
Manolito y su trabuco
La Java, 105, rue du Faubourg-du-Temple, Paris 11e. Le 7 juillet, 23 heures. Tél.: 01-42-02-20-52. 100 F.

RÉGIONS

Jazz à Luz
Luz-Saint-Sauveur (65). Du 7 au 10 juillet. De 80 F à 200 F.
Tél. : 05-62-92-38-38.

DERNIERS JOURS

Les Esprits, l'or et le chamane
Galeries nationales du Grand Palais, avenue du Général-Eisenhower, entrée Clemenceau, Paris 8e. Mo Champs-Elysées-Clemenceau. Tél.: 01-44-13-17-17. De 10 heures à 20 heures, mercredi jusqu'à 22 heures. De 10 heures à 13 heures, entrée uniquement sur réservation. Tél.: 08.92.68.46.94. Fermé le mardi. Jusqu'au 10 juillet. 45 F. Avec réservation: 51 F. Le lundi: 31 F. Avec réservation: 37 F.
Jardins des délices
Jardin du Luxembourg, Orangerie, 19, rue de Vaugirard, Paris 6e. RER B, Luxembourg. Tél.: 01-42-34-31-33.
De 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 9 juillet. Entrée libre.
Posséder et détruire : stratégie sexuelle dans l'art d'Occident
Musée du Louvre, hall Napoléon, 99, rue de Rivoli, Paris 1er. Tous les jours (sauf mardi) de 9 heures à 17 h 30. Jusqu'au 10 juillet.
Bertrand Lavier
Galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3e. Mo Hôtel-de-Ville, Rambuteau. Tél.: 01-42-71-09-33. De 14 h 30 à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 10 juillet.
La Collection photographique des abattoirs
Galerie municipale du Château-d'Eau, grande galerie, place Laganne, 31 Toulouse. Tél.: 05-61-77-09-40. De 13 heures à 19 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 10 juillet. 15 F.

JEUDI 6 JUILLET

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

19.55 et 0.15 TV 5 l'invité. **TV 5**
20.55 Paludisme, l'ennemi public nº 1. **Forum**
21.55 Menaces sur l'Amazonie. **Forum**

MAGAZINES

18.30 et 21.30 L'Invité de PLS. **LCI**
19.00 Best of N.P.A. **Canal +**
19.05 Qui veut gagner des millions ? **TF 1**
19.30 Rive droite, rive gauche. **Paris Première**
20.05 Temps présent. Les villes de Temps Présent : Shanghai, la ville de tous les désirs. **TSR**
20.50 La Nature des champions. Sauter des haies comme le springbok. Lutter comme l'ours. Pratiquer les arts martiaux comme les animaux d'Asie. **France 2**
22.00 Le Feu au lac. Invités : Nathalie Cardone ; Alain Chamfort ; Yannick ; Anne Roumanoff. **TSR**
22.35 Est-ce que tu viens pour les vacances ? **France 2**
23.45 Le Club. Invité : Laurent Terzieff. **Ciné Classics**

DOCUMENTAIRES

20.00 Médecine traditionnelle en Amérique latine. [1/7]. **Planète**
20.00 La Chine, dragon millénaire. [6/13]. La capitale du nord. **Odyssée**
20.15 Putain d'Europe ! [19/20]. **Arte**
20.30 Vols de guerre. [1/11]. **Planète**
20.45 Thema. A propos des garçons, des filles et du voile. **Arte**
21.05 Les Géants du siècle. [11/11]. **TV 5**
21.15 Les Hommes des glaces. Le pôle Nord par les airs. **Odyssée**
21.25 Mosquito ! La lutte contre la malaria. **Planète**
22.10 Les Couples de légende du XXe siècle. Grace Kelly et le Prince Rainier ; Marilyn Monroe et Joe DiMaggio. **TMC**
22.10 Jour de campagne. **Odyssée**
22.15 Des trains pas comme les autres. Sicile. **TV 5**
22.15 La Face obscure du Guatemala. **Planète**
23.00 Dansons. **Mezzo**
23.20 Agnès Varda. Femme et cinéaste. **Canal +**
23.30 Les Aventuriers de l'Egypte ancienne. [1 et 2/13]. **Histoire**
0.20 Gaza 1989. Intifada an II. **Planète**

MUSIQUE

20.00 Chant tzigane nº 1. Musique de Brahms. Avec Christa Ludwig, mezzo-soprano ; Leonard Bernstein, piano. **Mezzo**
20.10 Mozart. *Concerto pour piano* nº 27. Lors du 10e Festival international de Colmar, en 1997. Avec Philippe Bianconi, piano. Par les Virtuoses de Moscou, dir. V. Spivakov. **Muzzik**
21.00 Spivakov dirige Rachmaninov et Tchaïkovski. Lors du 10e Festival international de musique. Avec Dmitri Alexeev, piano. Par l'Orchestre symphonique Tchaïkovski de la Radio de Moscou. **Muzzik**
22.40 Jazz à Vienne 1998. **Muzzik**
22.45 Strauss Gala. Avec Andrea Rost ; José Carreras. Par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. Z. Mehta. **Paris Première**
0.30 Milhaud. *Le Bœuf sur le toit.* Avec Domenico Nordio, violon. Par l'Orchestre de la Radio-Télévision italienne, dir. J.-C. Casadesus. **Mezzo**

TÉLÉFILMS

20.30 Opération tango. Mark Blandford [1 et 2/2]. **Festival**
20.50 Le Manoir des fous. Gareth Davies. **13ème RUE**
22.40 Les Dessous de l'écran. Greame Campbell. O. **TF 1**

SÉRIES

20.45 Buffy contre les vampires. Breuvage du diable. O. **Série Club**
20.55 Navarro. Pleure pas petit homme. **TF 1**
21.10 Urgences. Le petit oiseau va sortir. O. **TSR**
22.45 Poltergeist, les aventuriers du surnaturel. [1 et 2/2]. Le monde des ténèbres. O. **M 6**
22.45 Le Caméléon. Survivre (v.o.). O. Le vol de l'ange (v.o.). O. **Série Club**
0.30 Chapeau melon et bottes de cuir. Meurtre par téléphone. O. **M 6**

FILMS

15.55 Complots ■ ■
Richard Donner (Etats-Unis, 1997, 130 min) O. **Ciné Cinémas 2**
20.30 Tourments ■ ■
Alf Sjöberg (Suède, 1944, N., v.o., 105 min) O. **Ciné Classics**
20.30 Le Sauvage ■ ■
Jean-Paul Rappeneau (France, 1975, 105 min) O. **Ciné Cinémas 2**

20.30 La Sentinelle ■ ■
Arnaud Desplechin. Avec Emmanuel Salinger, Caroline Champetier (Fr., 1992, 145 min) O. **Ciné Cinémas 1**
20.40 Le Jeune Werther ■ ■
Jacques Doillon (France, 1993, 95 min) O. **Cinéstar 1**
20.45 Taxi Blues ■ ■
Pavel Lounguine (Fr. - URSS, 1990, 110 min) O. **Cinéfaz**
21.00 Sur les quais ■ ■
Elia Kazan (EU, 1954, N., v.o., 105 min) O. **Paris Première**
21.10 Prête à tout ■ ■
Gus Van Sant (EU, 1994, v.o., 110 min) O. **Cinéstar 2**
22.15 Le Chevalier mystérieux ■ ■
Riccardo Freda (Italie, 1948, N., v.o., 90 min) O. **Ciné Classics**
22.15 Midnight Run ■ ■
Martin Brest (Etats-Unis, 1988, 125 min) O. **Cinéstar 1**
22.15 Les Dents de la mer ■ ■
Steven Spielberg (EU, 1975, 120 min) O. **Ciné Cinémas 2**
22.25 Jude ■ ■
Michael Winterbottom (GB, 1996, 120 min) O. **RTBF 1**
23.00 Agnès de Dieu ■ ■
Norman Jewison (EU, 1985, 95 min). **Téva**
23.00 Le Grand Chantage ■ ■
Alexander Mackendrick (EU, 1957, N., v.o., 95 min). **13ème Rue**
0.10 Envoyez les violons ■
Roger Andrieux (France, 1988, 90 min) O. **Ciné Cinémas 1**
1.20 Le Signe du lion ■ ■
Eric Rohmer (France, 1959, N., 105 min) O. **Ciné Classics**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

19.05 Qui veut gagner des millions ?
19.55 J'ai deux métiers.
20.00 Journal, Tiercé, Météo.
20.55 Navarro. Pleure pas petit homme.
22.40 Les Dessous de l'écran. Téléfilm. Greame Campbell O.
0.25 Très chasse, très pêche. Chasses d'automne.

FRANCE 2

18.20 Helicops.
19.15 Qui est qui ?
19.50 Un gars, une fille.
20.00 Journal, Météo.
20.45 Point route.
20.50 La Nature des champions.
22.35 Est-ce que tu viens pour les vacances ?
0.10 Journal, Météo.

FRANCE 3

18.20 Questions pour un champion.
18.48 La Météo des plages.
18.50 Le 19-20 de l'information, Météo.
20.05 Consomag.
20.10 Tout le sport.
20.15 Le Journal du Tour.
20.25 C'est mon choix pour l'été.
21.00 Le Gendarme et les Extraterrestres Film. Jean Girault.
22.30 Météo, Soir 3.
23.05 César et Rosalie ■ Film. Claude Sautet.
0.50 Une maison de fous.

CANAL +

► En clair jusqu'à 20.30
18.25 Drôles de vies. Travestis en formation.
19.00 Best of Nulle part ailleurs.
19.45 Flash infos.
20.00 Le Zapping.
20.03 Lascars.
20.05 Les Simpson.
20.30 Soirée Agnès Varda. Agnès, Cléo et les autres : **20.35** Les Glaneurs et la Glaneuse. Film. Agnès Varda O. **21.50** Cléo de 5 à 7 ■ ■ Film. Agnès Varda. O. **23.20** Femme et cinéaste.
0.25 Les Tragédies minuscules. Ça aurait dû être moi O.

ARTE

19.00 Voyages, voyages. Lac Léman.
19.45 Météo, Arte info.
20.15 Putain d'Europe !
20.40 Thema. Impressions d'Egypte. **20.45** A propos des garçons, des filles et du voile. **22.00** Naguib Mahfouz, passage du siècle. **22.50** Le Caire, mère et fils. **23.50** Le Retour d'un citoyen. Film. Mohamed Khan (v.o.).
1.30 Je rêve d'être un papillon. Téléfilm. Heidi Köngäs.

M 6

18.25 Loïs et Clark.
19.15 Cosby Show.
19.50 Voile.
19.54 Le Six Minutes, Météo.
20.00 Solidays, Météo.
20.05 Notre belle famille.
20.40 Paradis d'été, Décrochage info.
20.50 Enfants de salaud ■ Film. Tonie Marshall O.
22.45 Poltergeist. [1 et 2/2].
0.30 Chapeau melon et bottes de cuir.

RADIO

FRANCE-CULTURE

20.30 Equinoxe.
21.30 Radiodrames.
22.10 Multipistes.
22.30 Surpris par la nuit.
0.05 Du jour au lendemain.
0.35 Chansons dans la nuit.

FRANCE-MUSIQUES

20.00 Concert. Par le RIAS Kammerchor et l'Akademie für alte Musik de Berlin, dir. René Jacobs : œuvre de Bach.
23.00 Soirée privée. À Paris.

RADIO CLASSIQUE

19.30 Classique affaires soir.
20.15 Les Soirées. *Suite pour violoncelle et orchestre* op. 16, de Saint-Saëns, par l'Orchestre de chambre Orpheus. **20.40** Au théâtre Khan de Jérusalem. *Septuor pour clarinette, cor, basson et cordes* op. 20, de Beethoven ; *Quintette pour piano et cordes* op. 57, de Chostakovitch.
22.25 Les Soirées... (suite). Œuvres de Fauré, Vieuxtemps, Chausson, Debussy.

Le Monde TELEVISION

CANAL+

20.30 Agnès, Cléo et les autres...
Agnès Varda, quarante-cinq ans après *La Pointe courte,* vient de réaliser un documentaire sur les *« glaneurs, récupérateurs, trouvailleurs »*, diffusé en exclusivité sur la chaîne cryptée et intitulé *Les Glaneurs et la Glaneuse* (sortie en salles, le 7 juillet). Il précède le célèbre film *Cléo de 5 à 7*. La soirée se clôt sur un film sur les femmes cinéastes, qui reconnaissent en Agnès Varda une *« pionnière »*.

ARTE

20.40 Impressions d'Egypte
Apparemment, cette *Thema* est tout entière consacrée à l'Egypte. Mais le Proche-Orient cultive un sens particulier de l'apparence. La double culture (égyptienne et occidentale) des auteurs nous rapproche du Nil, au fil de quatre documentaires entre mémoire et oubli, conservatisme et changement... Signe des temps, vues du Caire, les relations entre les générations, entre Orient et Occident.

PARIS PREMIÈRE

21.00 Sur les quais ■ ■
Sur les quais de New York, un scénario classique des années 50 : la rébellion d'un jeune homme seul contre un gang criminel... Réalisé par Elia Kazan, et servi par l'interprétation d'un Marlon Brando inspiré, le film prend une autre dimension. Pas d'originalité, donc, mais une beauté dure et austère pour un film violent à l'ambiance dramatique. L'occasion d'apprécier en v.o. une œuvre de Kazan.

VENDREDI 7 JUILLET

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

19.55 et 0.15 TV 5 l'Invité. **TV 5**
20.55 Les Vacances à l'étranger de monsieur Dupont. **Forum**
21.55 Pub, le poids des mots, le choc des photos ? **Forum**
22.55 Le poète nouveau est arrivé ! **Forum**

MAGAZINES

13.50 La Cinquième rencontre... L'homme et son univers. L'espace : Le système solaire. Invité : André Brahic. **La Cinquième**
14.15 Spécial questions pour un champion. **TV 5**
17.00 Les Lumières du music-hall. Mick Micheyl. Enrico Macias. **Paris Première**
19.00 Best of N.P.A. **Canal +**
19.00 Tracks. Tracks on Tour : Guano Apes. **Arte**
19.30 Rive droite, rive gauche. Best of. **Paris Première**
20.55 Toutes les chansons ont une histoire. Invités : Françoise Hardy ; Axelle Red ; Patrick Fiori ; Julio Iglesias ; Patricia Kaas. **TF 1**
21.00 Thalassa. Les chevaliers des mers. **France 3**
21.00 Recto Verso. Invité : Alain Prost. **Paris Première**
21.10 Lignes de front. La Sierra Leone. Invités : Rémy Ourdan ; Stephen Smith ; Marc Berdugo ; Jean-Louis Dufour ; Patrick Robert. **LCI**
21.30 L'Invité de PLS. **LCI**
22.10 Faut pas rêver. Madagascar : Les roues de l'infortune. France : Des décors muraux en cinémascope. Etats-Unis : Sarasota, ville du cirque. **France 3**
22.15 Fous d'humour. Humour et sexe. Invités : Patrick Braoudé ; Dieudonné ; Michel Muller ; Anne Depetrini ; Laurent Baffie ; Valérie Bonneton ; François Cluzet. **TV 5**
23.10 Les Dossiers de « Sans aucun doute ». Stars du sport : grandeurs et décadences. **TF 1**
23.35 Petites histoires du cinéma. Bourvil. **Ciné Classics**
23.40 Culte fiction. **France 2**

DOCUMENTAIRES

18.00 L'Actors Studio. Gene Wilder. **Paris Première**
18.05 Iles Marquises, les montagnes de la mer. **La Cinquième**
18.15 Cent ans de comédie. [2/2]. **Ciné Classics**
18.30 Drôles de vie. Ainsi sois belle... **Canal +**
20.15 Putain d'Europe ! [20/20]. **Arte**
20.30 Babylone yé-yé. Johnny Guitare. **Canal +**
20.30 Champs génétiques. **Odyssée**
21.00 Civilisations. Les Aventuriers de l'Egypte ancienne. [3 et 4/13]. **Histoire**
21.05 California Visions. **Canal Jimmy**
21.15 Le Vaisseau spatial Terre. La lutte biologique. **Odyssée**
21.45 Women in Rock. **Canal Jimmy**
22.00 Les Grandes Expositions. Les chefs-d'œuvre de l'art juif. **Planète**
22.00 Dynastie rouge. [2/3]. **Histoire**
22.15 Grand format. On va libérer ! **Arte**
23.20 Médecine traditionnelle en Amérique latine. [1/7]. Kamayura. **Planète**
23.30 L'Epopée du rail. [2/6]. **Histoire**
23.50 Vols de guerre. [1/11]. **Planète**
0.25 L'Aventure de l'art moderne. [9/13]. **Histoire**

SPORTS EN DIRECT

13.30 Motocyclisme. Championnat du monde de vitesse. Grand Prix de Grande-Bretagne. Essais des 125cc et 500cc. **Eurosport**
14.00 Tennis. Internationaux de Grande-Bretagne. Demi-finales messieurs. A Wimbledon. **Pathé Sport**
15.00 Cyclisme. Tour de France (7e étape) : Tours - Limoges (205,5 km). **France 2 - RTBF 1**
15.25 Cyclisme. Tour de France (7e étape) : Tours - Limoges. **TSR**
16.15 Cyclisme. Tour de France (7e étape) : Tours - Limoges. **Eurosport**
21.55 Bryan Ferry. Au Grand Rex, 2000. **Paris Première**
22.20 Saint-Saëns. *Concerto pour violon en si mineur.* Avec Silvia Markovici, violon. Par l'Orchestre de la Radiotélévision suisse italienne, dir. Piero Bellugi. **Mezzo**
22.45 Jazz à Vienne 1998. **Muzzik**
22.50 Tina Turner. Au Manchester Apollo Theatre, le 28 mars 1979. **Canal Jimmy**
22.55 Simon Boccanegra. Mise en scène d'Elijah Moshinski. Par l'Orchestre du Royal Opera House, dir. sir Georg Solti. **Paris Première**
23.50 Souvenir. Pop 2 : Curved Air. **Canal Jimmy**
0.30 Symphonie nº 31, « Paris », de Mozart. Par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. N. Harnoncourt. **Mezzo**

MUSIQUE

19.40 Récital Vanessa Wagner. Œuvres de Mozart, Rachmaninov, Sahran, Tanguy, Chopin. **Muzzik**
19.45 La Piémontaise. Musique de Couperin. Avec Gildas Prado, hautbois ; Nora Cismondi, hautbois ; Marc Trenel, fagott ; Isabelle Sauveur, clavecin. **Mezzo**
20.00 Ouvertures de Rossini. Semiramis. **Mezzo**
21.00 Curlew River. Lors du Festival international d'art lyrique, en 1998. Par l'Orchestre et les Chœurs de l'Académie européenne de musique, dir. David Stern. **Mezzo**
21.00 Kiril Troussow et Alexandra Troussowa. Musique de Mozart, Beethoven, Khatchaturian, Tchaïkovski. **Muzzik**

THÉÂTRE

22.10 Les Clients. Vaudeville de Jean Poiret. Mise en scène. Bernard Murat. **Festival**
23.25 Le Mariage forcé. Pièce en 1 acte de Molière. Mise en scène d'Andrzej Seweryn. **France 3**

TÉLÉFILMS

18.55 La Douleur du passé. Anita W. Addison. O. **Ciné Cinémas**
20.30 Anna en Corse. Carole Giacobbi. **Festival**
20.45 Mon frère, cet idiot. Kai Wessel. **Arte**
23.10 « Il » est revenu. T. Lee Wallace [1/2]. O. **Série Club**
0.00 Marie, la louve. O. **Téva**

SÉRIES

20.45 Twin Peaks. Episode nº 20 O. **Série Club**
20.50 P.J. Racket. O. Cambriolage. O. **France 2**
20.50 Le Clown. [1 et 2/2]. Mission forcée. **M 6**
20.50 First Wave. Tout sur Eddie. **13ème RUE**
21.35 Au-delà du réel, l'aventure continue. Le bouton du mort. O. **Série Club**
22.25 Ally McBeal. Le procès (v.o.). La promesse (v.o.). **RTBF 1**
22.35 New York Undercover. La vengeance. Affaires internes. **13 ème RUE**
22.50 Un flic nommé Lecœur. Dans le béton. **France 2**
22.50 X-Files, l'intégrale. Compte à rebours. O. Le roi de la pluie. O. **M 6**

FILMS

13.00 Forever Young ■
Steve Miner (EU, 1992, v.o., 100 min) O. **Ciné Cinémas 1**
13.00 Midnight Run ■ ■
Martin Brest (Etats-Unis, 1988, 125 min) O. **Cinéstar 2**
13.10 Le Chevalier mystérieux ■ ■
Riccardo Freda (Italie, 1948, N., v.o., 95 min) O. **Ciné Classics**
14.55 Le Miraculé ■ ■
Jean-Pierre Mocky (France, 1987, 85 min) O. **Cinéfaz**
15.45 La Lune était bleue ■ ■
Otto Preminger (EU, 1953, N., v.o., 100 min) O. **Cinétoile**
15.45 Les Dents de la mer ■ ■
Steven Spielberg (Etats-Unis, 1975, 120 min) O. **Ciné Cinémas 2**
15.55 Prête à tout ■ ■
Gus Van Sant (Etats-Unis, 1994, 105 min) O. **Cinéstar 1**

16.35 Tourments ■ ■
Alf Sjöberg. Avec Stig Järrel, Mai Zetterling (Suède, 1944, N., v.o., 100 min) O. **Ciné Classics**
20.30 Le Signe du lion ■ ■
Eric Rohmer (France, 1959, N., 105 min) O. **Ciné Classics**
22.35 L'Amour en trop ■
Bruce Beresford (Etats-Unis, 1993, 110 min) O. **Cinéstar 1**

22.50 Envoyez les violons ■
Roger Andrieux. Avec Richard Anconina, Anémone (France, 1988, 90 min) O. **Ciné Cinémas 2**
22.50 La Couleur pourpre ■ ■
Steven Spielberg (EU, 1985, v.o., 150 min) O. **Ciné Cinémas 3**
23.15 Goodbye South, Goodbye ■ ■ ■
Hou Hsiao-Hsien (Taïwan, 1996, v.o., 110 min). **Arte**
0.10 Baxter ■ ■
Jérôme Boivin (France, 1988, 85 min) O. **Ciné Cinémas 1**
0.20 Ma nuit chez Maud ■ ■ ■
Eric Rohmer (France, 1969, N., 110 min) O. **Ciné Classics**
0.30 La Porte du paradis ■ ■ ■
Michael Cimino (Etats-Unis, 1980, 150 min) O. **Cinéfaz**
3.15 Monsieur Hire ■ ■
Patrice Leconte (France, 1989, 75 min) O. **Ciné Cinémas 3**
4.10 Tempête à Washington ■ ■
Otto Preminger (EU, 1962, N., v.o., 130 min) O. **Cinétoile**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

14.50 Côte Ouest.
15.45 Les Dessous de Palm Beach.
16.45 Dawson.
17.35 Sunset Beach.
18.05 Sous le soleil.
19.05 Qui veut gagner des millions ?
20.00 Journal, Météo.
20.50 Trafic infos.
20.55 Toutes les chansons ont une histoire.
23.10 Les Dossiers de « Sans aucun doute ».
0.35 Embarquement porte nº 1. La Nouvelle-Orléans.

FRANCE 2

15.00 Cyclisme. Tours - Limoges.
17.30 Vélo club.
18.15 Un livre, des livres.
18.20 Helicops.
19.15 Qui est qui ?
19.50 Un gars, une fille.
20.00 Journal, Météo.
20.50 Une soirée, deux polars. P.J. Racket. O. **21.45** P.J. Cambriolage. O. **22.50** Un flic nommé Lecœur. Dans le béton.
23.35 Un livre, des livres.
23.40 Culte fiction.
0.40 Journal, Météo.

FRANCE 3

14.25 La croisière s'amuse. [1 et 2/2].
16.10 Va savoir. Magazine.
16.45 Billy the Kid. Téléfilm. William A. Graham.
18.20 Questions pour un champion.
18.48 La Météo des plages.
18.50 Le 19-20 de l'information, Météo.
20.05 Tout le sport.
20.10 Le Journal du Tour.
20.25 C'est mon choix pour l'été.
21.00 Thalassa. Les chevaliers des mers.
22.10 Faut pas rêver. Magazine.
23.00 Météo, Soir 3.
23.25 Le Mariage forcé. Pièce de Molière.
0.35 La Télévision des festivals.

CANAL +

15.15 Dans la nature...
16.10 L'Objet de mon affection Film. Nicholas Hytner O.
18.00 Micro ciné. Magazine.
► En clair jusqu'à 21.00
18.28 Entre chien et chat.
18.30 Drôles de vie. Ainsi sois belle...
19.00 Best of Nulle part ailleurs.
19.45 Flash infos.
20.00 Le Zapping.
20.03 Lascars.
20.05 Les Simpson.
20.30 Babylone yé-yé. Johnny Guitare.
21.00 Soldier. Film. Paul Anderson O.
22.35 Godzilla ■ Film. Roland Emmerich O.
0.50 Mothra contre Godzilla ■ ■ Film. Inoshiro Honda (v.o.) O.

LA CINQUIÈME/ARTE

15.45 Cafés philo. La pose du philosophe.
15.50 Tempête et marée noire, six mois après. [2/3].
16.20 Jeunesse.
17.05 Alfred Hitchcock présente.
17.35 100 % question.
18.00 Météo.
18.05 Iles Marquises, les montagnes de la mer.
18.55 C'est quoi la France ?
19.00 Tracks. Tracks on Tour : Guano Apes.
19.45 Météo, Arte info.
20.15 Putain d'Europe !
20.45 Mon frère, cet idiot. Téléfilm. Kai Wessel.
22.15 Grand format. On va libérer !
23.15 Goodbye South, Goodbye ■ ■ ■ Film. Hou Hsiao-Hsien (v.o.).
1.05 Le Dessous des cartes. Cachemire.

M 6

16.15 et 1.20 **M comme musique.**
17.20 Mission casse-cou.
18.20 Loïs et Clark.
19.15 Cosby Show.
19.50 Voile.
19.54 Le Six Minutes.
20.00 Solidays, Météo.
20.05 Incroyabl'Animaux.
20.40 Politiquement rock.
20.50 Le Clown. [1 et 2/2].
22.50 X-Files, l'intégrale. Compte à rebours O. **23.40** Le roi de la pluie. O.
0.35 Drôle de chance.

RADIO

FRANCE-CULTURE

20.30 Black & Blue (rediff.). Le Prophète et le Faucon.
21.30 Radiodrames (rediff.). *Des frites belges à New York,* de Daniel Besnehard.
22.10 Multipistes.
22.30 Surpris par la nuit.
0.05 Du jour au lendemain.

FRANCE-MUSIQUES

20.00 Concert CRPLF Privilège. Par l'Orchestre symphonique de Montréal, dir. Charles Dutoit : *Concerto pour flûte et harpe* (création), de Grant ; *Concerto pour piano* nº 20 K 466, de Mozart ; Œuvres de Koechlin, Debussy.
23.00 Soirée privée. Au Blanc-Mesnil. Le trio de Bill Carrothers, piano.

RADIO CLASSIQUE

19.30 Classique affaires soir
20.15 Les Soirées. *Symphonie,* de Kraus, par l'Orchestre de chambre suédois, dir. Petter Sundkvist. **20.40** Chopin et Liszt. Œuvres de Weber et Liszt, Chopin, Bellini, Berlioz, Bach et R. Schumann.
22.40 La Gazetta. Opéra de Rossini. Par le Chœur et l'Orchestre de la RTV Suisse italienne, dir. Bruno Rigacci, Eva Czapo (Lisetta), Benedetta Pecchioli (Doralice).

Le Monde TELEVISION

FESTIVAL

20.30 Anna en Corse
Inédit à la télévision, ce téléfilm de Carole Giaccobi a obtenu un prix au Festival du film de Luchon, en février. Il raconte l'histoire d'Anna (Romane Bohringer, dont c'est le premier rôle à la télévision) qui se réfugie dans le village corse de sa grand-mère (Micheline Presle) pour récupérer après le décès de son compagnon. Un téléfilm réussi, qui intègre les problèmes socio-politiques de la Corse.

FRANCE 2

22.50 Un flic nommé Lecœur
Une série policière de plus, très classique et grand public – malgré l'heure tardive de sa diffusion : un héros aux méthodes peu conventionnelles, flanqué d'acolytes dévoués, sauvant l'innocent et traquant le méchant. Le rôle-titre est joué par Eric Métayer, drôle de flic mi-Columbo mi-Tintin, dont le charme curieux et l'humour redorent le blason de cette série peu originale.

ARTE

23.15 Goodbye South, Goodbye ■ ■ ■
Trois jeunes mafiosi de petite envergure rêvent de quitter Taïwan pour faire fortune à Shanghaï. Hou Hsiao Hsien filme la dérive, de combines en arnaques minables, de ces adolescents incapables de communiquer. Insistance de la durée, fulgurances dans la fuite en avant, c'est un art cinématographique, désormais abouti, que nous propose le cinéaste. En v.o.

SIGNIFICATION DES SYMBOLES

Les codes du CSA
O Tous publics
O Accord parental souhaitable
O Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans
O Public adulte Interdit aux moins de 16 ans
O Interdit aux moins de 18 ans

Les cotes des films
■ On peut voir
■ ■ A ne pas manquer
■ ■ ■ Chef-d'œuvre ou classique

Les symboles spéciaux de Canal +
DD Dernière diffusion
♦ Sous-titrage spécial pour les sourds et les malentendants

Le Monde

VENDREDI 7 JUILLET 2000

De la « gagne »

par Pierre Georges

AINSI LE PETIT ELIAN pourra-t-il, à l'envi et quand il aura fini ses humanités, déclamer l'hugolienne proposition : *« Mon père, ce héros »*. Car voici ce dernier, Juan Miguel Gonzalez, désormais décoré sur le front des troupes anti-impérialistes et qualifié par Fidel Castro de *« géant moral de notre patrie »*. Fermez le ban !

Les géants moraux de notre patrie, eux, sont footballeurs. Et ils sont partout, en « une » de tous les magazines, uniformément bleu de France. Ah ! les braves gens ! Non seulement ils gagnent, mais ils donnent au pays une furieuse envie de *« gagne »* comme le souligne *Le Nouvel Observateur*.

Alors, c'est, quoi la *« gagne »* ? Jusqu'à présent, c'était un mot de l'argot sportif. Un mot de vestiaire fleurant bon l'embrocation et l'envie furieuse de vaincre, pour dire qu'on se sentait dans le sens de la victoire et dans cet état d'esprit qui permet de renverser les montagnes, fussent-elles présumées inaccessibles. La *« gagne »* était un mot, un concept, et un état d'esprit. Avoir la *« gagne »* ou pas, telle était bien la question, existentielle, du champion.

D'évidence, c'est maintenant scientifiquement et universellement prouvé, Zidane et les siens avaient la « gagne ». Et même la « gagne » contagieuse, exquise épidémie qui se répand à la vitesse de l'euphorie, selon le principe des victoires communiquantes. Si eux ont pu le faire, en leur domaine, pourquoi ne pourrions-nous le faire en les nôtres ?

Outre leur envie première, gagner, outre leur vertu seconde, donner du bonheur à pleins tonneaux, les footballeurs français seraient ainsi devenus, sans trop y penser, les éclaireurs avancés du moral des ménages. Et même des prophètes en leur pays. Par leurs reprises de volée, ils auraient annoncé la reprise générale et l'envie de conquête de la France dans l'univers hostile du mondialisme.

Théorie intéressante. Il y a bien longtemps, déjà, lors d'une visite au Bourget, le pape Jean Paul II, à l'époque en pleine forme, avait lancé aux fidèles son fameux *« Ne doutez pas ! »*. Eh bien, ce n'est probablement pas une autre forme de message, de double message, encyclique de 1998, encyclique de 2000, que les papes bleus ont fait passer aux populations. Ne doutez pas puisque c'était écrit sur leur teeshirt, soigneusement floqué à l'avance par la prévoyante chapelle Adidas, *« la victoire est en nous »*.

Donc, cette foi en la *« gagne »* fait école. Elle enregistre des conversions notables. Indices de popularité et indices de production sont dans un même bateau, du vent plein les voiles. Prenons, par exemple, la déclaration du gouverneur de la Banque de France, au soir même de la supergagne contre l'Italie : *« Cette victoire aura des conséquences sur l'économie comme il y a deux ans. »* Ce n'est pas faire injure à Jean-Claude Trichet que de supposer qu'il s'y connaît mieux en théorie des monnaies qu'en théorème du libero. Il n'empêche. Il a noté, et il n'est pas le seul, que la France avait retrouvé les chemins de la confiance, de la combativité et d'une croissance accélérée, certain soir de juillet 1998. Comme si le Stade de France avait constitué le bien beau berceau d'une France nouvelle, gagneuse et fière de l'être. Une France arrivée collectivement au commun et miraculeux slogan : *« Allez la gagne, allez la gagne, allez ! »*

Le juge Le Loire accuse la police d'avoir fabriqué des preuves contre un islamiste algérien

Moussa Kraouche, mis en examen en 1993, obtient un non-lieu

L'ANCIEN porte-parole de la Fraternité algérienne de France (FAF), Moussa Kraouche, interpellé le 9 novembre 1993 et mis en examen pour *« association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste »* lors d'une vaste opération de police dans les milieux islamistes, a bénéficié d'un non-lieu, rendu mercredi 5 juillet par le juge d'instruction Roger Le Loire. L'ordonnance du magistrat, dont *Libération* a publié des extraits dans son édition du 6 juillet, évoque *« une construction de preuves pure et simple des services de police »*, qui auraient cherché par tous les moyens à impliquer M. Kraouche – alors également chef du Front islamique du salut (FIS) en France – dans un réseau terroriste.

Baptisée « Chrysanthème » par les policiers, l'opération avait été programmée en novembre 1993 par le ministre de l'intérieur, Charles Pasqua, en riposte à l'enlèvement d'agents consulaires français en Algérie. Cette vague d'arrestations avait fait l'objet de vives critiques, avant qu'une enquête de l'Inspection générale de la police nationale (IGPN) ne stigmatise les conditions de la perquisition effectuée au domicile de Moussa Kraouche, à Taverny (Val-d'Oise). Au cours de cette perquisition, l'un des neuf policiers présents avait saisi trois documents, sur lequels s'est fondée la mise en examen du dirigeant de la FAF. Selon l'IGPN, les documents litigieux, qui semblaient attester l'appartenance de M. Kraouche à la mouvance islamiste, étaient en fait des copies de textes provenant des services de police eux-mêmes (*Le Monde* du 26 janvier 1994). L'IGPN avait cependant exclu toute *« intention malveillante »* des policiers, se contentant de dénoncer *« le manque d'organisation »* des enquêteurs.

« ERREUR DE MANIPULATION »

Le juge Le Loire démonte *« la thèse officielle de l'IGPN et du ministère de l'intérieur, à savoir l'erreur de manipulation au moment de la mise sous scellés définitifs des documents »*. Il évoque *« une construction de preuves pure et simple »*, précisant que *« les autorités policières avaient pour seul impératif de faire déférer (...) le chef du FIS en France pour donner un caractère de réussite à l'opération coup de poing "Chrysanthème" »*.

Le juge met implicitement en cause le directeur adjoint de la police judiciaire, Roger Marion, alors chef de division antiterroriste, qui aurait *« sanctionné gravement »* un inspecteur de police, Patrick Robert (décédé depuis), qui avait dénoncé les *« incohérences »* de l'enquête.

Interrogé par *Le Monde*, M. Marion s'est dit *« scandalisé »* de se voir ainsi mêlé à une *« éventuelle bavure »*. Le policier affirme que *« la perquisition* [avait] *été menée sous la conduite de la PJ de Versailles, en l'absence de tout enquêteur de* [son] *service »*. M. Marion assure que l'inspecteur Robert avait été sanctionné par le directeur de la police judiciaire de l'époque, Jacques Franquet, *« qui lui reprochait de rendre compte de ses investigations au juge Le Loire, au moment où celui-ci n'était pas encore saisi du dossier »*.

Fabrice Lhomme

La mort de Jacques-François Simon, ancien journaliste au « Monde »

JACQUES-FRANÇOIS SIMON, ancien collaborateur du *Monde,* est mort, jeudi 6 juillet, à l'âge de soixante et onze ans. Né le 14 mars 1929 à Brioude (Haute-Loire), Jacques-François Simon, licencié ès lettres, était entré au *Monde* en mai 1960. Successivement responsable des rubriques transports, travaux publics, tourisme de 1960 à 1972, chef adjoint du service des informations générales dès 1969, il a dirigé le service équipement-régions de 1972 à 1983 avant de devenir directeur adjoint de la rédaction jusqu'en 1985. Il a alors été chargé, à la rédaction en chef, de la coordination des correspondants régionaux et de suppléments thématiques comme « Villes du futur » ou « Régions d'Europe ». En 1992, il a été nommé directeur de la rédaction du *Monde des débats* à sa création, avant de prendre sa retraite en mars 1994. Il a continué à collaborer au journal, notamment comme responsable de l'édition annuelle du *Bilan du monde*. *Le Monde* publiera son portrait dans ses éditions datées 8 juillet.

Le groupe NRJ rachète RMC

DEUX ANS après sa privatisation, qui avait fait l'objet d'un long feuilleton politico-médiatique, Radio-Monte-Carlo (RMC) change à nouveau de propriétaire. NRJ Group et le groupe Pierre Fabre ont annoncé, mercredi 5 juillet, *« un accord de cession de RMC »*. Le groupe de Jean-Paul Baudecroux, qui détenait indirectement 16,67 % de RMC depuis 1998, rachète les parts des Laboratoires pharmaceutiques Pierre Fabre et détiendra 83,33 % du capital aux côtés de la principauté de Monaco (16,67 %). Au cours d'une négociation menée avec une étonnante rapidité, le groupe NRJ l'a emporté sur RTL, autre candidat à ce rachat.

NRJ acquiert une entreprise en mauvaise santé. Le plan social élaboré en 1999, les économies réalisées sur le siège parisien et une nouvelle grille des programmes n'ont pas permis de rétablir l'équilibre financier. L'entreprise perd encore près de 50 millions de francs (7,62 millions d'euros) et son audience stagne autour de 3 % au lieu des 4 % prévus.

Actionnaire minoritaire de RMC, NRJ piaffait depuis plusieurs mois. Jean-Paul Baudecroux prétend connaître la recette de la relance de RMC, qu'il avait déjà voulu racheter en 1993. La manière dont NRJ a réussi le redressement de Nostalgie est la meilleure démonstration de son savoir-faire. *« L'objectif est de faire de RMC, qui dispose d'un potentiel important, une radio qui laissera une grande place à l'information, aux débats et à l'interactivité. Nous chercherons aussi à favoriser l'information de proximité »*, explique Alain Weill, vice-président du directoire de NRJ Group, qui devrait rencontrer les représentants du personnel de RMC, vendredi 7 juillet. Les dirigeants de NRJ se placent dans le cadre de la convention de RMC signée précédemment avec le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), qui doit donner son accord à cette modification du capital. Les sages seront d'autant plus sensibles à cette promesse de respect du format actuel de RMC que celle-ci est une des quatre radios généralistes privées.

Le rachat de RMC imposera cependant à NRJ quelques sacrifices. Car avec les quelque 30 millions d'auditeurs de RMC qui vont venir s'ajouter à ceux de NRJ, de Nostalgie, de Chérie FM et de Rire et Chansons, le groupe NRJ va dépasser le seuil des 150 millions d'auditeurs potentiels autorisés par la loi. Ses responsables ont déjà annoncé qu'ils proposeront *« diverses solutions »* au CSA. Celles-ci pourraient être la cession de Rire et Chansons ou la remise au CSA de certaines fréquences dans des villes de moyenne importance.

Françoise Chirot

MK2 retire « Baise-moi » de l'affiche

UNE MANIFESTATION de soutien au film *Baise-moi*, dont le visa d'exploitation a été annulé vendredi 30 juin par le Conseil d'Etat (*Le Monde* des 2-3, 4 et 5 juillet), s'est tenue, à Paris, devant le cinéma MK2 Odéon, mercredi soir 5 juillet. Organisé par un collectif de professionnels à l'initiative de la cinéaste Catherine Breillat, ce rassemblement devait être explosif, il fut finalement bon enfant, la ministre de la culture, Catherine Tasca, ayant promis de restaurer par décret, *« dans les plus brefs délais »*, l'interdiction aux moins de 18 ans, hors classement X. En attendant, la ministre a exprimé le souhait que tous les exploitants retirent le film de l'affiche. Philippe Godeau, le producteur du film, et Virginie Despentes, la réalisatrice, se sont déclarés satisfaits de cette solution. Marin Karmitz, le distributeur du film, a annoncé qu'il le retirait de ses salles dès jeudi 6 juillet, décision qui devrait être suivie par les autres distributeurs qui avaient décidé de ne pas tenir compte de l'avis du Conseil d'Etat.

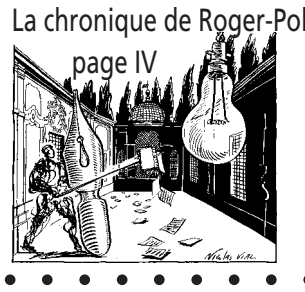
Tirage du *Monde* daté jeudi 6 juillet : 488 547 exemplaires 1-3

Le Monde
DES LIVRES
LITTERATURE ● ESSAIS
VENDREDI 7 JUILLET 2000

A BICYCLETTE
page II

WILLIAM TREVOR
page III

LES LUMIÈRES COMMENCENT TÔT
La chronique de Roger-Pol Droit
page IV



DOSSIER THÉÂTRE
pages VI et VII

ACTUALITÉ
Le Journal de Renaud Camus est à nouveau disponible, expurgé de ses passages litigieux et précédé d'un avant-propos de l'éditeur page VIII

LE MONDE DES POCHES
16 pages

Sur la route du cap P

Embarquement immédiat pour une inoubliable traversée du Cap Cod en compagnie d'Henry David Thoreau

Provincetown, Nantucket, Truro... Si ces noms ne vous font pas rêver, ce livre n'est sans doute pas pour vous. Mais si vous avez envie de chercher à Truro les traces d'Edward Hopper, qui y avait sa maison et a peint beaucoup de paysages alentour ; si vous voulez guetter à Provincetown la silhouette massive et fatiguée de Norman Mailer ; si vous vous préparez à un été à « Cape Cod » – comme on dit aujourd'hui, même si l'on est français – et si vous espérez, en poussant jusqu'à Martha's Vineyard, croiser William Styron, alors vous n'oublierez pas de mettre dans votre valise le *Cap Cod* de Henry David Thoreau. En arpentant ce drôle de cap, sur la côte est des Etats-Unis, le long du Massachusetts, il n'est pas inutile, pour essayer de comprendre le sentiment d'étrangeté qu'on ressent, aujourd'hui encore – même si le lieu n'a plus la sauvagerie d'antan –, de lire chaque soir quelques pages de Thoreau.

Henry David Thoreau (1817-1862) donne assez pâle figure à bien des auteurs qui se baptisent pompeusement, de nos jours, *« écrivains voyageurs »*. Il avait compris, lui, que l'exotisme n'était pas lié au nombre de kilomètres parcourus, que le talent était sans rapport avec le fait de se trouver loin de chez soi. Et, habitant Concord (Massachusetts), il avait la chance d'avoir « le bout du monde » à sa porte. Ce *« redoutable marcheur »* – *« toute sa vie, dit-il, il a marché chaque jour au moins quatre heures »*, relève Pierre-Yves Pétillon, son traducteur et son préfacier pour cette édition – est surtout connu pour deux textes, *Walden* (1) et *De la désobéissance civique* (2).

De cet homme qui *« a vécu parmi nous comme un Indien »*, selon le mot de Nathaniel Hawthorne, Pierre-Yves Pétillon trace, dans son introduction, un portrait singulier et séduisant. Il en fait, à juste titre, *« un ancêtre de tous ceux qui, aujourd'hui, d'une marque rouge et blanche sur les arbres, balisent les sentiers "GR" de grande randonnée »*. *« Chemin faisant, il ramasse et collecte toutes sortes de choses : des pointes de flèches indiennes, des pierres, des spécimens de feuilles pour son herbier, des nids d'oiseaux, des œufs, des brins de mousse, qu'il entasse dans son grenier tel un écureuil naturaliste. »* Et *Walden* fut, dans les années 60 et 70, le livre culte, le signe de reconnaissance d'une génération « hippie-écologiste ». Quant à *De la désobéissance civique*, *« ce petit texte a fait le tour du monde,* précise Pétillon, *et inspiré les travaillistes anglais, les révolutionnaires russes sous le règne du tsar, le Mahâtma Gandhi, le pasteur Martin Luther King, et aujourd'hui d'autres encore »*.

Avant de partir, à travers *Cap Cod*, à la recherche d'un pays presque perdu – *« un jour, fatalement, viendra où cette côte se transformera en lieu de villégiature pour les habitants de Nouvelle-Angleterre désireux de vraiment voir la mer. Aujourd'hui, elle reste totalement inconnue du beau monde »*, écrit Thoreau à la dernière page de son récit –, il faut lire le beau texte de présentation de Pierre-Yves Pétillon, pour bien comprendre le sens de cette rêveuse topographie de l'Amérique que propose Thoreau dans toute son œuvre. *« Thoreau est le premier à définir l'identité américaine comme un semi-ensauvagement* (...) *l'expérience (consubstantielle à l'identité américaine) de la "Frontière". Mais la Frontière n'est pas uniquement là-bas, dans l'Ouest de la transhumance. Elle est partout où je me trouve affronté à la sauvagerie, partout où je parviens à la lisière de mon périmètre familier.* (...) *C'est dans cette topographie de* Walden, *dans cette dialectique de l'enclos et de l'exposition que s'inscrivent les excursions de Thoreau, d'abord dans les montagnes du Maine, ensuite au cap Cod. Dans l'un comme dans l'autre cas, il passe à la limite, va s'exposer à un espace du dehors, un espace désorientant et sauvage. »*

Si l'on s'embarque pour trois cents pages et dix chapitres sur cette route du cap, il faut aimer, jusque dans sa cruauté (« Le Naufrage »), l'océan *« infatigable et sans limites »*. Une passion incompréhensible pour ceux qui le voient comme une étendue d'eau destinée aux « bains de mer ». *« L'océan est une jungle qui entoure notre monde,* écrit Thoreau ; *plus sauvage que la jungle du Bengale ; plus peuplée de monstres ; mais qui vient baigner jusqu'aux quais de nos villes et jusqu'aux jardins de nos villas d'été. »* Dans ce cap, *« lieu totalement dépaysant pour un œil de terrien »*, l'océan sera pour Thoreau *« l'autre lisière de la sauvagerie »*.

Méditation, promenade, observation, écoute..., cette « traversée du cap » est inoubliable (et pas seulement pour son chapitre VII qui porte ce titre). Il faudrait la faire *« une conque collée contre l'oreille »*, pour s'enivrer du tumulte des vagues, qui ne cesse pas un seul instant. Puis tenter d'entendre *« le lugubre piaulement du pluvier »*. *« Sa voix est comme une partie dans la fugue funèbre qui se joue sans cesse le long du rivage, en mémoire des marins disparus au fond de l'océan. »* Le cap fut longtemps l'endroit de terribles naufrages (un regard sur la carte suffit à comprendre pourquoi) et Thoreau parle magnifiquement des *« ramasseurs d'épaves »* et des veuves inconsolées. Le varech – *« cette herbe à avirons, ce volant d'eau, ce cuir de semelle, cette herbe-ruban selon le nom qu'on donne aux diverses espèces »* – a-t-il toujours, en cette fin de millénaire, sa bonne odeur ? Les méduses, *« coups-de-vent-soleils »*, ont désormais mauvaise réputation. Les puces de mer se font rares (victimes de la pollution ?), mais les huîtres et les palourdes (souvent géantes) sont bien au rendez-vous. Les phares demeurent les plus sûrs repères, amers de cette *« terre de mirages et de merveilles »*. Et le rêve maritime, depuis la *« mer violette »* d'Homère, est constant. On peut encore dire avec Thoreau : *« Tout ce qu'on raconte de la mer paraît fabuleux à qui habite l'intérieur des terres ; tout ce qu'elle produit, des algues aux contes de vieux marins, en passant, bien sûr, par les histoires de pêche, a un je-ne-sais-quoi de fabuleux, comme s'il s'agissait d'une autre planète. »* En un mot, on peut encore se réconcilier avec la planète Terre, du côté du cap Cod, à l'été 2000.

Josyane Savigneau

(1) En poche, « L'imaginaire », Gallimard.
(2) En poche, 10/18, sous le titre *Désobéir.*

★ La photographie ci-dessus est de Harry Callahan, dont le travail est présenté jusqu'au 30 juillet à la Fondacion Caixa (Serrano 60, Madrid).

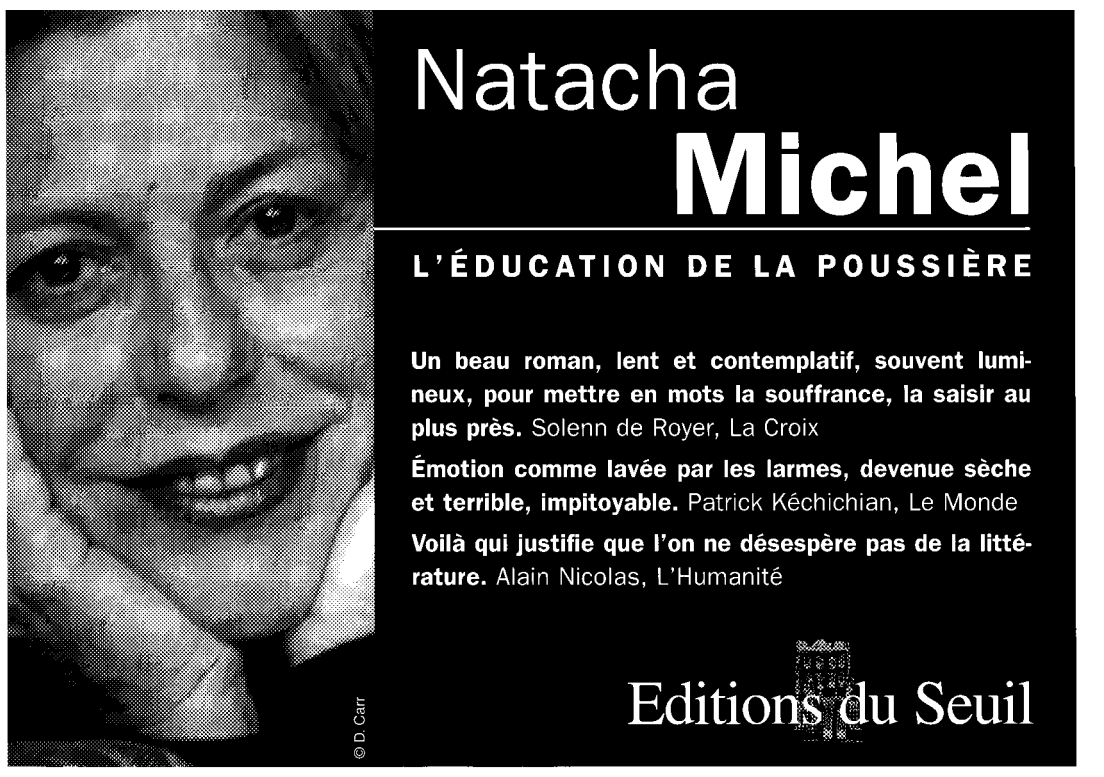
© HARRY CALLAHAN COURTESY PACE / MACGILL GALLERY, NEW YORK

« Cape Cod 1972 », par Harry Callahan

e x t r a i t

« "Cape Cod", tel est le nom anglais : le cap aux Morues. Le mot *cape* vient, je suppose, du français "cap", qui vient lui-même du latin *caput* ("la tête"), peut-être dérivé du verbe *capere,* qui signifie "prendre" (...). Quant aux "morues", l'appellation est due à la "grande quantité de morues" que le capitaine Bartholomew Gosnold prit, en 1602, dans ces parages. Le nom anglais de ce poisson, *cod* , vient du mot saxon *coddle* : une cosse à l'intérieur de laquelle sont logées les graines (...).
Le cap Cod est le bras, nu et plié, du Massachusetts : l'épaule est à la baie du Busard ; le coude au cap Mallebare ; le poignet à Truro ; et Provincetown en est le poing de sable » (page 38).

CAP COD
(**Cape Cod**)
de Henry David Thoreau.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis), présenté et annoté par Pierre-Yves Pétillon.
Ed. de l'Imprimerie nationale, « La Salamandre », 330 p., exemplaires reliés, 250 F (38,11 €) ; exemplaires brochés 139 F (21,19 €).



Eloges de la Petite Reine

Depuis Scribe chantant la draisienne à Blondin glorifiant Fausto, Gino et les autres, on ne compte plus les écrivains qui ont célébré la bicyclette, comme l'illustre l'anthologie d'Edward Nye. De leur côté, Jean-Noël Blanc et James Waddington nous entraînent dans l'enfer du Tour

À BICYCLETTE
Anthologie établie par Edward Nye. Sortilèges, 418 p., 145 F (22,10 €).

LE TOUR DE FRANCE N'AURA PAS LIEU
de Jean-Noël Blanc. Seuil « Points-policier », 260 p., 40 F (6,09 €).

UN TOUR EN ENFER (**Bad to the Bone**)
de James Waddington. Traduit de l'anglais par Marie-Lise Marlière et Guillaume Marlière, Phébus, 220 p., 119 F (18,14 €).

Lorsqu'en 1817 le baron Drais von Sauerbronn mit au point un moyen de locomotion à deux roues muni d'une direction à pivot que ferait avancer l'action alternative des pieds sur le sol, il n'imaginait pas que sa machine évoluerait jusqu'à la forme bizarre des engins à records où, des roues au cadre, on ne reconnaît plus le bon vieux vélo. De la draisienne naquit le bicycle d'Ernest Michaux, dit le « grand-bi », vélocipède à deux roues de dimensions différentes avec pédales fixées sur la plus grande, ce qui mettait l'homme à près de 2 mètres du sol, et l'absence de frein rendait l'arrêt aussi périlleux que le départ. La machine se perfectionna. Pour des roues égales, l'Anglais Lawson imagina la chaîne, le cadre, le guidon et la fourche avant. C'était déjà la bicyclette que nous connaissons, ce vélo, raccourci du nom des vélocipédistes, ces premiers aventuriers du deux-roues sur lesquelles il faut tenir un équilibre qui a donné naissance à une expression qui garantit la pérennité : *« C'est comme le vélo, ça s'oublie pas ! »*

« Ce mot décisif de mon éditeur Chamuel : "La bicyclette tue le livre". » Pour une fois, Léon Bloy était d'accord avec son éditeur. Il lui était évident que ce nouvel engin serait d'une telle attirance et d'un tel usage au service de la vitesse que tout le monde l'enfourcherait et que nul n'aurait plus le temps de lire. D'autres écrivains y virent un nouveau sujet d'inspiration. De Scribe qui, dès 1818, en fit une pièce dont le titre annonçait de nouvelles mœurs – *Les Vélocipèdes ou la poste aux chevaux* – à Beckett – Chère bicyclette, je ne t'appellerai pas vélo – en passant par Tristan Tzara, H. G. Wells, Maurice Leblanc, Hemingway, Gracq, Barthes jusqu'à Blondin, Paul Fournel et Louis Nucera, on ne compte plus les auteurs dont les ouvrages célèbrent la bicyclette, qu'elle soit du cycliste ordinaire ou des Géants de la route. Promeneurs ou champions, tous se retrouvent, comme l'écrit Pablo Neruda, *« assis/ sur les élytres/ des vertigineuses/ bicyclettes. »*

L'apparition de ces deux-roues fut une révolution. Dans les déplacements, mais aussi dans les mœurs. Zola de prédire *« l'émancipation de la femme par la bicyclette... Pourquoi pas ? Cela semble drôle, et pourtant voyez quel chemin parcouru déjà : la culotte qui délivre les jambes, les sorties en commun qui mêlent et égalisent les sexes »*. Le vélo partait à la conquête de la planète. Il est le moyen de transport le plus répandu, il suffit de voir des villes de l'Inde ou de la Chine, et nous savons le rôle qu'il a joué dans un conflit aussi moderne que la guerre du Vietnam. Pour nous, qu'il s'agisse des Six Jours du Vel'd'Hiv', des congés payés de 1936, des vélos-taxis de l'Occupation, des Paulette de l'adolescence chantées par Montand, ou du Tour de France, le vélo est lié à notre histoire.

D'aller en pédalant, le monde changea, et la question se posa même de savoir si, les mains prenant une importance égale aux pieds dans le déplacement, l'anatomie de l'homme n'allait pas évoluer. Dès lors qu'*« il se livre à des exercices qui rappellent plus ou moins la forme quadrupédale de son origine,* (...) *il perdra le pouvoir si laborieusement acquis de maintenir l'équilibre nécessaire à la locomotion bipédale »*. Cette inquiétude du retour de la race humaine à une position simiesque pourrait être d'un humoriste. Elle est de 1900 et signée Sydney Savory Buckman, médecin anglais publiant dans la sérieuse revue *The Medical Magazine* un article qui fut bientôt traduit dans le journal *L'Auto-Vélo* sous le titre « Le cyclisme et ses effets sur l'avenir de la race humaine ». De Scribe chantant la draisienne – *« Grâce à c't'invention là/ Tout va changer de figure »* – aux enthousiasmes de Blondin glorifiant Gino, Fausto et Robic, des *Confessions d'un enfant du cycle,* d'Alphonse Allais, à *Conversation à vélo,* de Jules Romains, l'anthologie d'Edward Nye est un régal de lecture. S'il est un livre où, par la prose et la poésie, se mêlent le sérieux et le désopilant dans des styles d'une grande littérature, c'est bien celui-là. Après avoir fréquenté ces soixante-cinq auteurs inspirés par le vélo, on ne peut regarder sa Petite Reine comme avant, ou on va en acheter une.

ASSOCIATION DES AMIS DE JACQUES-HENRI LARTIGUE

DOPAGE

Parue dans *Paris-Comique* en 1869, une caricature représente les chutes d'une course sur « grand-bi » et la foule qui encourage. En l'an 2000, si rien n'a changé de l'engouement du public, guère d'articles qui n'associent dopage, enquêtes et performances. Force du romancier, Jean-Noël Blanc nous fait vivre, mieux que tout article ou images télévisées, les mystères d'un univers où son personnage, Tavernier, officier de police, a quelques difficultés à démêler le vrai du faux. Deux coureurs font l'objet d'un contrôle décelant des amphétamines et un hématocrite anormal dû à l'EPO. L'un meurt. Tavernier s'en prend à un faux médecin fournisseur de produits, mais persuadé qu'il y a d'autres coupables et *« une vraie culture du dopage chez les coureurs »,* il prend part au Tour. Suiveur d'un genre particulier, il y a entre lui et les officiels un contact plus poli que chaleureux. On devine les réticences quand le directeur de la course l'accueille. *« Nous comptons tous sur vous. Nous voulons un Tour propre, vous comprenez ? »* La *« propreté »* de ce Tour et l'enquête, c'est toute l'histoire pour une conclusion dont on ne dira ici que le cadre, une émission de télévision à propos de laquelle Tavernier sera interpellé par un inconnu. *« J'aimerais vous dire deux mots. De la part d'autorités du cyclisme... Nous sommes déçus. »* Mené bon train avec abondance de dialogues percutants, le récit ne manque ni d'humour ni de colère. Non plus de sensibilité quand l'auteur décrit un coureur épuisé *« loin de la course, loin de tout et absolument seul dans un monde où il se débattait avec sa douleur »*.

Comme répondant à cette douleur, James Waddington, dans sa description de l'enfer des coureurs, s'étonne : *« C'est un miracle s'ils ne rentrent pas tous chez eux en ambulance. »* Parfait thriller, son roman, aussi sérieux dans le fond que désopilant dans la forme, est une espèce d'épopée dont cet amateur de vélo fait une dénonciation de son emploi abusif comme moyen de compétition quand l'amateurisme le cède au professionnalisme. En vingt-quatre étapes, avec prologue et épilogue, nous vivons les heurs et malheurs d'un Tour de France en entrant dans l'intimité et les secrets des coureurs et de ceux qui les entourent. Par ses personnages, les intrigues, les drames pendant la course et après, on peut reconnaître des événements qui n'ont rien d'imaginaire. Portraitiste de grande classe, qu'il place ses héros dans une scène comique ou qu'il évoque la mort, c'est toujours avec un humour des plus britannique. Servitudes et grandeurs du professionnel. Voilà qui résume cet étonnant roman. Sous ses airs légers, il illustre les mots de Blondin dont Waddington fait sa conclusion : *« Etant entendu que nous rêvons d'archanges à roulettes dont la blancheur ne risquerait pas de se ternir au contrôle... il y a, malgré tout, une certaine grandeur chez des êtres qui sont allés chercher dans je ne sais quel purgatoire le meilleur d'eux-mêmes. »*

Pierre-Robert Leclercq

livraisons

● **ET ÇA VOUS FAIT RIRE !** d'Alain Woodrow
Rien de lassant comme un recueil d'histoires drôles. Parfois, on les a entendues rabâchées par un collectionneur inépuisable, parfois on se demande qui elles peuvent bien faire rire. Et, le plus souvent, y manque l'humour, à ne pas confondre avec la rigolade. C'est que le rire est une chose sérieuse. A tel point qu'Alain Woodrow y consacre un épais ouvrage. Quelques bonnes blagues s'y trouvent, mais moins que de bons mots. Surtout, les unes et les autres illustrent, avec verve, une passionnante et érudite analyse du rire à travers les âges, les pays et les religions. De la Bible à Woody Allen, de la Grèce antique à l'Afrique moderne, « le propre de l'homme » nous est présenté sous ses mille aspects et effets. Il se donne ses propres frontières parfois franchies – peut-on rire de tout ? Oui, répond Voltaire, *« et je m'en trouve bien »* (éd. du Félin, 384 p., 139 F [21,19 €].) **P.-R. L.**

Mouvement perpétuel

FILATURE ET TISSAGE
de Denis Montebello. Fayard, 196 p., 89 F (13,56 €).

Professeur de lettres classiques et traducteur de classiques latins, Denis Montebello avait discrètement participé à la rentrée littéraire de l'automne 1999 avec *Au dernier des Romains* (Fayard), un récit singulier qui jouait de la correspondance entre Namatius, un patricien commandant au V[e] siècle la flotte wisigothe face aux incursions saxonnes, le plus attesté Sidoine Apollinaire, et, plus largement, le lecteur moderne, écho à un autre front de résistance à la barbarie.

Il revient à une veine plus explicitement romanesque avec *Filature et tissage*. Encore qu'il serait malaisé de résumer l'intrigue de ce texte court, où un portefeuille trouvé dans un square renvoie son inventeur, poète en route pour l'Italie et venu des rivages de l'Atlantique, renouer avec la Lorraine de son enfance (itinéraire labyrinthique assez propre à donner le ton du récit), un passé affectif tumultueux. Avec adultère, détective privé et souvenirs scolaires en prime.

Filature et tissage ne sont plus désormais des termes professionnels de l'industrie textile, mais les signes de l'élaboration d'un canevas ambitieux, où la voix manque, perdue dans les entrelacs du fil du réel, l'amas des savoirs compilés, qui tentent d'imposer, avec moins de sûreté que les ifs, *« une impression de permanence »*. Mais tout se dérobe, échappe, fuit. Et les mots sont impuissants pour *« arrêter le désert »*, donner *« envie de renoncer à l'errance »*. C'est ce mouvement perpétuel qui interdit les pauses, tronque les histoires, suggère l'apocope sans sacrifier à la mode du moment. Comme le dernier des Romains, Montebello scrute à distance un monde chaotique, fort d'avoir renoncé à l'ordonner.

Philippe-Jean Catinchi

Tueur en série

Alain Demouzon illumine le morne paysage du polar français avec deux nouvelles enquêtes du commissaire Melchior

MELCHIOR ET LES INNOCENTS
d'Alain Demouzon. Calmann-Lévy, 270 p., 110 F (16,77 €).

LA PROMESSE DE MELCHIOR
d'Alain Demouzon. Calmann-Lévy, 314 p., 120 F (18,29 €).

En publiant *Melchior* en 1995, Alain Demouzon renouait avec le roman policier, qu'il avait délaissé onze ans plus tôt, après une trajectoire qui l'avait amené à la frontière indécise du roman de genre et de la littérature générale. La question du roman policier, de la littérature de genre taraude toujours Alain Demouzon, qui fait allusion dans *Melchior et les innocents* à un roman de Friedrich Dürrenmatt, *La Promesse*, dont le sous-titre est « Requiem pour le roman policier » et qui raconte l'histoire d'*« un flic qui foire son enquête »*. Le commissaire Melchior – qui porte un nom de roi mage commençant par un M comme Maigret, tout cela n'est pas innocent – n'y *« foire »* pourtant pas son enquête. Simplement, elle ne prend pas sa source dans un crime remarquable, mais dans un fait divers sans réelle envergure, sinon qu'il suspend le destin d'un inspecteur de police entre la vie et la mort, et elle met rapidement un nom sur le coupable, non pas d'ailleurs à la suite d'une investigation policière rigoureuse, mais par le fait d'une rencontre de hasard et d'une intuition du commissaire.

Elle est cependant pleine d'enseignements pour Melchior : *« Il comprit l'impossibilité de l'innocence, l'illusoire prétention de la solution, l'indéfectible lien qui enchaînait les énigmes les unes aux autres. »* Aussi hétérodoxe que soit l'enquête un peu somnambulique du commissaire Melchior, elle s'inscrit dans un décor et un contexte social d'une justesse bien plus grande qu'il n'est habituellement de mise dans le manichéen roman noir français. L'auteur ne pratique pas l'angélisme – d'une phrase il fait un sort à ceux qui ont « la haine » à la moindre contrariété du quotidien –, son regard est lucide, désenchanté, mais il est trop conscient de *« l'incompréhensible cruauté de la condition humaine »* pour ne pas nous faire éprouver de la compassion pour le peuple entier de ses personnages.

ROMAN D'UNE CRISE

L'intérêt principal du roman n'est pas l'intrigue policière. Le roman de l'enquête intéresse beaucoup moins Demouzon que le roman de l'enquêteur. *Melchior et les innocents* est avant tout le roman d'une crise : celle d'un policier un peu désabusé que vient saisir l'envie de quitter la police, celle d'un homme que commencent à étreindre un sentiment puissant de déréliction et la nostalgie poignante des souvenirs d'enfance ; celle d'un être qui s'enfonce dans la dépression et qui va aller *« jusqu'au bout de sa déchirure »*, jusqu'au seuil même de la mort.

Dans *La Promesse de Melchior,* qui voit le commissaire soigner ses blessures et sa dépression dans un village côtier breton proche de Saint-Nazaire où il a des attaches familiales, Alain Demouzon a construit une intrigue policière nettement plus orthodoxe en s'attaquant au thème fort à la mode du tueur en série. Mais, bien sûr, il l'a abordé dans une perspective très éloignée des manières habituelles, en utilisant la formule du *« murder in retrospect »*. Par curiosité professionnelle, mais aussi peut-être parce qu'il pressent que c'est un moyen pour lui de se « reconstruire », il accepte d'enquêter, à titre privé, sur l'affaire dite du « mystère du blockhaus », l'atroce assassinat d'une jeune fille resté sans solution depuis sept années. Cela va l'entraîner *« vers quelque chose de complexe, de nébuleux, sur lequel beaucoup de temps a passé, où toute urgence de flagrant délit a disparu depuis belle lurette, mais où la souffrance mérite du respect »*. Comme *« il n'y a rien de pire que ces meurtres impunis, opaques, où la dignité des victimes paraît bafouée à jamais »*, il entreprend une série de démarches qui, peu à peu, vont lui permettre de prendre la piste d'un tueur psychopathe ; lequel a semé des cadavres aux quatre coins de la France dans des lieux qui portent des noms de saints : Saint-Marcellin, Saint-Quentin, Saint-Etienne.

La quête patiente de Melchior n'est pas retracée, comme trop souvent, de manière purement fonctionnelle ; elle est ponctuée de vraies rencontres qui sont autant de croisées de destins. Elle affecte tous ceux que Melchior interroge ; elle dévoile des secrets profondément enfouis sous le silence ou le chagrin ; elle provoque des réactions : *« On tramait dans son dos, on nouait et dénouait des intrigues, sa présence fouineuse suscitait des remous, brisait ou raccommodait des sentiments, des désirs, des rêves, des rancœurs, tout un monde invisible mais agissant. »* Un leitmotiv parcourt en filigrane toute l'œuvre et affleure souvent : celui de la peinture, du dessin, du tableau au sens large, qui fournit à Melchior des indices qui ne sont pas seulement d'ordre matériel. Autant dire que *La Promesse de Melchior* est d'une densité romanesque, d'une épaisseur psychologique qu'on ne rencontre que trop rarement dans la littérature policière française, sans que l'intrigue pourtant soit sacrifiée ; Alain Demouzon terminant son roman sur un coup de théâtre magistral qu'il a pris bien soin de subtilement préparer. Avec ces deux romans, Demouzon vient d'illuminer le morne paysage du polar français.

Jacques Baudou

magazine littéraire
N° 389 - Juillet-Août 2000
DOSSIER
la quête du BONHEUR
Epicure. Pascal. Rousseau. Sade. Casanova.
Schopenhauer. Stendhal. Flaubert. Baudelaire. Wilde.
Claudel. Gide. Chardonne. Giono.
Un entretien avec Pascal Bruckner.
Chez votre marchand de journaux : 32 F
Le Magazine littéraire sur Internet : www.magazine-litteraire.com
OFFRE SPÉCIALE
6 numéros : 132 F
Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez
☐ Italo Calvino ☐ Virginia Woolf ☐ Albert Camus ☐ Marguerite Duras ☐ Jean Starobinski ☐ Marguerite Yourcenar ☐ Sade ☐ Witold Gombrowicz ☐ George Sand ☐ Joseph Conrad ☐ Tchekhov ☐ André Gide ☐ Rainer Maria Rilke ☐ Guy de Maupassant
☐ Lévi-Strauss ☐ Jean Genet ☐ Roland Barthes ☐ Georges Perec ☐ Céline, le Voyage ☐ Hermann Hesse ☐ Rabelais ☐ L'existentialisme ☐ Paul Verlaine ☐ Aragon ☐ La Haine ☐ Marx ☐ Michel Foucault ☐ Ernst Jünger
☐ Cioran ☐ Schopenhauer ☐ Jean Giono ☐ Vladimir Jankélévitch ☐ Les Exclus ☐ Ionesco ☐ F. Scott Fitzgerald ☐ Descartes ☐ Oscar Wilde ☐ La planète polar ☐ Le souci, éthique de l'individualisme ☐ Thomas Mann ☐ André Malraux
Nom : .....
Adresse : .....
Règlement joint par chèque bancaire ou postal
magazine littéraire
40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris – Tél. : 01.45.44.14.51 – Fax : 01.45.48.86.36
MON

William Trevor ou l'art de l'épure

C'est en 1960 que le sculpteur irlandais troquait le ciseau contre la plume. Au bois, au métal, matières inertes, il préférait celle, plus tourmentée, des émotions. Une « matière » avec laquelle il cisèle chacune de ses nouvelles et qui fait de lui, outre-Manche, l'un des maîtres du genre

MAUVAISES NOUVELLES
(**Collection of Short Stories**)
de William Trevor.
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Katia Holmes,
Phébus, 256 p., 129 F (19,67 €).

portrait

« Le plus excitant, c'est d'élaguer (...). Ce que je demande au lecteur, au fond, c'est d'imaginer ce qui est parti à la poubelle. »

Et d'abord, le dépouillement, la densité. Cela vaut pour l'homme comme pour l'œuvre. William Trevor plante dans les vôtres ses yeux ardoise, changeants comme des ciels irlandais. Un bleu gris intense qui semble vouloir dire : allons à l'essentiel, en peu de mots s'il vous plaît, puisque rien n'est dicible, puisque l'écriture n'est qu'un tâtonnement malhabile dans le labyrinthe des émotions. Comment réduire cela à une interview ? Comment ne pas voir que, de la persistance même du mystère, naît l'écrivain ? Plus tard dans la conversation, il confessera : *« Si je savais, je n'écrirais pas. J'écris parce que je veux savoir. »*

Oui, il passe tout ça dans les regards, les non-dits, les points de suspension de William Trevor. C'est l'heure du thé dans un grand hôtel de Londres. Tout de tweed vêtu, l'homme, à soixante-douze ans, a fait le voyage du Devon, le comté où il s'est acclimaté depuis qu'il a quitté son Irlande natale. Il est venu parler de ses nouvelles, de la nouvelle, forme rêvée pour aller à l'essentiel. Il y a pour lui quelque chose d'athlétique dans cet objet littéraire. Trevor évoque *« une course brève », « un sprint »* qui impose de *« garder la même vitesse du début à la fin »* tout en tirant le *« meilleur parti de la distance »*. Il conclut : *« Je suis un nouvelliste qui écrit des romans, pas le contraire. J'en écrivais déjà à l'âge de qua torze-quinze ans. Et puis j'ai tout arrêté pour me mettre à sculpter. »*

Entre seize et trente-deux ans, William Trevor a été sculpteur professionnel. D'une certaine manière, il l'est toujours. Il a troqué ses ciseaux contre une vieille machine à écrire et quelques rames de papier bleu. Et changé de matière première, voilà tout. *« Ma sculpture devenait trop abstraite. Il me semblait que je passais à côté de quelque chose ; quelque chose qui concernait les autres. »* Il a délaissé l'inerte, le bois, le métal, pour s'attaquer à une texture vivante. Les arcanes des conduites et des sentiments – honte, remords, désir, colère, amour, amertume, douleur, regret... – voilà la matière tourmentée dont il raffole. Il se nourrit de journaux et de faits divers. Les malhonnêtetés d'un joueur de cricket sud-africain, les scrupules d'une quinquagénaire qui s'est mise à fréquenter un dancing à l'insu de son mari, bref, l'observation inlassable des autres l'alimente en permanence – même si, au bout du compte, ce sont toujours ses *« propres émotions »* qu'il met en scène.

De cette matière brute, William Trevor s'emploie à faire des objets parfaits, impeccablement polis, épurés. Disons qu'il est en quelque sorte de Moore ou le Brancusi de la nouvelle. Copeau par copeau, il se débarrasse de l'inutile. Il colle des petits papiers blancs sur ses pages bleues, change l'ordre de ses paragraphes et biffe le tout sans concession, jusqu'à ce que son manuscrit ressemble à un *« chaos »* qu'il envoie à sa dactylo. L'aspect *« visuel »* de ses textes est primordial : *« Je veux que l'on puisse* voir *la couleur d'une tasse sur une table »*, dit-il. Mais *« le plus excitant, c'est d'élaguer, d'évider. Ce que je demande au lecteur, au fond, c'est d'imaginer ce qui est parti à la poubelle »*.

Lorsqu'il abandonne la sculpture, en 1960, William Trevor entre dans une agence de publicité. C'est là qu'il redécouvre l'écriture, *« par accident »*. *« On nous donnait deux ou trois jours pour écrire un slogan, alors que sept secondes suffisaient en général pour trouver la formule qui ferait l'affaire. »* Il a du temps. Le bouillonnement des « sixties » agit sur lui comme un catalyseur. *« Les écrivains, les auteurs de radio, semblaient surgir de toutes parts. Les Beatles galvanisaient les foules. C'était facile de commencer... »*

SNOWDON/CAMERA PRESS LONDON

« Au lieu de me disputer avec quelqu'un, ce que je déteste, j'écris une nouvelle, je mets tout ça en scène. »

Quarante ans plus tard, en Amérique, au Royaume-Uni, William Trevor est considéré comme un maître de la fiction brève. Nombre de ses histoires ont été adaptées à l'écran. Et le *New Yorker* a salué en lui *« le plus grand auteur vivant de nouvelles en langue anglaise »*. En France, curieusement, alors que ses romans sont presque tous traduits (1), aucun véritable recueil n'avait encore été publié. *Mauvaises Nouvelles* vient donc réparer cet étrange oubli. Ce florilège, annonce Phébus, est même le premier volume d'une *« quasi-intégrale* des short stories » de Trevor. Le titre l'amuse : *« Dites à vos lecteurs que, dans mon prochain recueil* (2), *il y a une histoire qui s'appelle* Good News », lance-t-il pour faire bonne mesure. *« Moi qui ai déjà la réputation d'écrire des choses tristes, cela ne va rien arranger. »*

Ces sept histoires, il est vrai, ne nous épargnent rien. Aucune désillusion, aucun rêve brisé. Le tout, prévient l'éditeur, *« au risque de secouer méchamment les âmes sensibles »,* mais avec la délicatesse qui sied à un maître de la ronde-bosse. Le fil conducteur en est peut-être le regret, avec toutes les variations qui l'accompagnent. Il y a le regret-repentance, comme celui de Michael, qui, dans son élégante *public school,* a éprouvé un jour de la honte pour sa mère, et sait qu'il portera en lui, à jamais, la douleur secrète de cette minuscule trahison (« Mrs Silly »). Il y a le regret-dépit, comme celui de James : le regret brûlant d'un amour bafoué qui conduira bientôt le garçon à l'irréparable (« Miss Smith »). Il y a le regret-désespoir d'Alice, contrite d'avoir, en secret, cédé à la tentation de retourner au thé dansant, parce qu'il n'y avait autour d'elle *« personne dont la compagnie fût amusante »* (« Thé dansant »). Ou encore le regret-nostalgie, poussé jusqu'à la folie et la destruction de soi, un sentiment que Trevor développe longuement dans la dernière et inoubliable nouvelle, « L'Angleterre de Matilda ».

Cette Angleterre-là – qui sied bien au côté *old fashion* et civilisé de William Trevor – est celle des Années folles, des parties de tennis, des *dog-carts* et des tilburys dans les allées ratissées de Challacombe Manor, au temps de sa splendeur. Une guerre plus tard, tout le monde a oublié cet âge d'or, sauf Matilda, dont la vie entière se consume dans le souvenir cuisant d'un passé qu'elle n'a pas vécu. A cet univers de beauté, la jeune femme veut être fidèle, quoi qu'il lui en coûte. *« Pour elle, ce passé représente le sien. Elle sait qu'elle doit continuer à en perpétuer la mémoire »,* remarque Trevor rêveur, comme fasciné lui-même par la détermination dévastatrice de son héroïne.

Car tel est, encore une fois, le miracle de la nouvelle. Lorsqu'il écrit un roman, Trevor s'avoue, au bout de trois ans, lassé de ses personnages. Le temps d'une *« short story »,* au contraire, ceux-ci deviennent si *« parfaitement réels »* qu'il n'est pas rare que l'auteur lui-même *« découvre quelque chose sur leur psychologie »*. Mieux : l'exercice agit sur lui de façon cathartique : *« Au lieu de me disputer avec quelqu'un, ce que je déteste, j'écris une nouvelle, je mets tout ça en scène. »* Ainsi, à force de « sculpter » ses amis et ses ennemis, les inconnus et les proches, les infimes fêlures et les grandes détresses, Trevor a édifié discrètement, en quarante ans, un colossal musée vivant des passions et des regrets. Quelque... trois cents nouvelles au total. Nous n'en avons ici, tardivement, qu'un minuscule échantillon. Mais qui témoigne du savoir-faire éblouissant d'un grand styliste : une manière unique de conjuguer intensité et art du peu.

Florence Noiville

(1) *En lisant Tourgueniev, Ma maison en Ombrie, Le Voyage de Felicia, Mourir l'été,* tous chez Phébus.
(2) *The Hill Bachelors*, à paraître en octobre chez Viking, en Angleterre et aux Etats-Unis.

Déluge répressif

Donald Antrim s'attaque à une société américaine rongée par la violence. Mordant

VOTEZ ROBINSON
(Elect Mr Robinson for a Better World)
de Donald Antrim.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Robert Pépin,
éd. de l'Olivier, 200 p., 110 F
(16,77 €).

On a parlé des Marx Brothers à la sortie des *Cent frères*, que les Editions de l'Olivier ont publié il y a un an. Roman dément où les cent fils d'un type *« convaincu d'être haï »* se réunissaient dans une bibliothèque hantée par les chauves-souris, et où le repas funéraire tournait au chaos avec vociférations et rituels cannibales. Portrait ravageur d'une fratrie monstrueuse à la recherche de stigmates d'humanité, par l'une des branches les moins sauvages de cet arbre généalogique tout en tares et en sanglots.

Votez Robinson fut écrit quatre ans plus tôt. C'est le premier volet d'une trilogie dont on attend désormais le troisième volet avec impatience : Donald Antrim se révèle décidément comme un écrivain à la fois brillant et effarant, de la trempe d'un Robert Coover et des dynamiteurs anarchistes d'une société américaine asphyxiée par la barbarie.

Nous voilà ici dans une *« ville rose stuc, blanc ventre de poisson, parée de glycines et de palmiers qui ondulent, et sentant le fruit pourri écrasé sous les arbres »*. Ancien paradis résidentiel transformé en décor d'apocalypse après que le maire eut lâché une salve de missiles dans le jardin botanique, provoquant un carnage. Depuis, plane une atmosphère de guerre civile. La plupart des habitants, devenus sentinelles paranoïaques, vivent barricadés, creusent des tranchées, tendent des pièges mortels. On rencontre volontiers des types en tenue de camouflage, rangers et béret sombre, visage enduit de charbon.

Le narrateur, membre du Rotary, est fou. Lecteur assidu d'un *Miroir des martyrs chrétiens* exhumé des archives de la bibliothèque municipale, ce professeur d'histoire a fait subir l'écartèlement au maire homicide ; il conserve dans son congélateur des morceaux de son corps et quelques organes emballés dans des sacs auxquels il cherche des lieux adéquats, pour les enterrer un à un, selon un cérémonial réglé comme un exorcisme collectif. Pour se présenter aux prochaines élections, il a élaboré un programme qui revalorise la notion de devoir civique, projette de construire une école où seraient réaffirmées *« les antiques valeurs de l'éducation et de l'aide sociale »*, remet de l'ordre dans la perception des concepts de châtiment et de culpabilité.

RÉGRESSION

Il est amoureux fou de sa femme, Meredith, qu'il surprend au clair de lune en train de s'adonner à des exercices de respiration branchiale, sous l'influence d'un gourou professeur d'anthropologie qui la pousse à se transformer en poisson fossile. Bientôt, à ses désirs elle sera tout ouïe, se changera en cœlacanthe.

A deux pas de l'océan, cette cité côtière habitée par des forcenés de la répression s'enlise progressivement, dans un processus métaphorique de régression. L'eau envahit tout. La pluie qui tombe engorge les caniveaux, bouchés par les ordures. « Les cieux noircissent, l'humidité descend, les canaux montent, les pelouses font flaque, les rues se remplissent lentement. » Tout paraît sombrer. « Je m'attends à voir des reptiles émerger, gueule ouverte, des baies vitrées, des serpents dégoutter des boîtes aux lettres... »

Il faut dire aussi que Donald Antrim maîtrise un humour ravageur. Cette satire de mœurs est contée sur un ton qui ne laisse aucune chance à ses personnages, réacs illuminés en transe préhistorique, d'échapper au ridicule.

Jean-Luc Douin

Vengeance et amnésie

De bouseux du Kentucky, Chris Offutt est devenu écrivain : son succès l'abasourdit

LE BON FRÈRE
(**The Good Brother**)
de Chris Offutt.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Freddy Michalski,
Gallimard, « La Noire »,
430 p., 145 F (22,10 €).

Chris Offutt a été découvert en France, avec deux livres parus presque simultanément chez deux éditeurs différents, un recueil de nouvelles, *Kentucky Straight* (Gallimard, « La Noire »), et un roman très autobiographique, *Le Fleuve et l'enfant* (Mercure de France, « Bibliothèque américaine »). Dès leur publication, le succès est venu, immédiat. Il n'en revient pas. Lui, le jeune bouseux d'un petit village de 200 habitants du Kentucky, qui ne trouvait pas de livres pour rassasier sa boulimie de lecture (la première fois qu'il a vu une librairie, il est resté planté devant pendant des heures et n'a osé y entrer que le lendemain matin), lui qui a quitté l'école et la maison pour devenir acteur à New York et « *pouvoir embrasser des femmes superbes* » et qui, pendant dix ans, a fait à travers toute l'Amérique toutes sortes de petits métiers *(« je suis meilleur laveur de vaisselle qu'écrivain »),* toujours à temps partiel *« pour pouvoir écrire »*, se retrouve « *publié* » ! Ecrivain ! Professeur !

Il reste, toutefois, obstinément, le même petit bouseux ahuri, avec ses chemises sans manches et sa vieille veste à franges, piquenniquant sur un banc au Festival « Etonnants Voyageurs » à Saint-Malo, mal à l'aise dans les salons trop fastueux à son goût de l'Hôtel Lutetia, à Paris, revigoré à la terrasse d'un café en regardant passer les femmes en tenues légères (on a beau être marié, amoureux et fidèle...). Il nourrit ses livres de sa vie et de ses rêves. Il a, dit-il, des tonnes d'idées et souhaite écrire « *un grand livre* ». Il prend des notes, range tout méticuleusement, ne jette rien, n'efface rien, entreprend plusieurs livres à la fois, passe de l'un à l'autre, retravaille constamment ses textes, les lit à haute voix, mais garde toutes les versions de ses manuscrits, les laisse reposer, les reprend, n'est jamais content et finit par les envoyer à son agent quand il en a ras le bol.

VERS UNE AUTRE VIE

Le Bon Frère est donc son troisième livre par ordre de parution (un quatrième est en cours de traduction, et quelques autres en train de se faire). L'histoire d'un homme de bonne volonté, d'un homme simple et tranquille, qui ne veut pas d'histoires, qui va commettre un meurtre pour venger son frère et respecter le code moral en vigueur au Kentucky, comme chacun s'y attend, ses amis, sa famille, sa mère, et même le shérif. Il devra partir, fuir ses collines, la police, et celui qui à son tour voudra venger l'honneur des siens. Au moment de partir, il se sent *« désemparé par le nombre si limité de personnes auxquelles dire au revoir après avoir vécu toute son existence en un seul lieu »*.

La solitude l'attend. La pire : une coupure sèche avec celui qu'il a été et qu'il ne peut plus être, une sorte d'amnésie qu'il s'impose puisque pour se cacher, il va prendre l'identité d'un autre, tenter de devenir autre, d'oublier jusqu'à son nom, ses souvenirs, sa façon de parler pour se refaire une vie. Il n'est plus Virgil, mais Joe. Un homme seul, sans passé, mais avec devant lui un avenir improbable. Il est toujours le même pourtant, il veut toujours être un bon garçon, un brave homme, trouver la femme de sa vie, mener une vie sans histoires. Mais il se lie sans le vouloir avec des milices armées (sans doute ce qu'il y a de moins réussi dans le livre) et il n'échappera plus à la violence de son destin.

Martine Silber

L'idiot du village

Joseph Mitchell fait le portrait d'un improbable saltimbanque de Greenwich Village. Rocambolesque

LE SECRET DE JOE GOULD
(Joe Gould's Secret)
de Joseph Mitchell.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Sabine Porte,
Calmann-Lévy, 244 p.,
89 F (13,56 €).

Joe Gould, alias le professeur Mouette, vaut le détour. C'est l'un des grands écrivains ratés du XX[e] siècle, et le plus bel idiot du village – Greenwich Village. Bohème inclassable, familier de E. E. Cummings et d'Ezra Pound, ce vieux saltimbanque se consacre depuis près de vingt-cinq ans à la rédaction d'une somme monumentale intitulée *L'Histoire orale de notre temps* lorsqu'il croise en 1942 le chemin de Joseph Mitchell, journaliste au *New Yorker*. De leurs entretiens rocambolesques menés sur dix ans, Mitchell a tiré deux articles, publiés en 1942 et 1964 dans les colonnes du *New Yorker* et rassemblés dans cet ouvrage.

Les deux portraits de Gould par Mitchell sont des petits joyaux de brièveté dense, fourmillant de détails incongrus, et des étonnantes bravades de cet orgueilleux lutin hors du commun. Sous le regard et l'oreille attentive du reporter, amateur tout au long de sa carrière de marginaux et d'anonymes hauts en couleur, Gould, attendrissant et agaçant, n'est pas seulement le *« parfait exemple d'un type d'excentriques répandus à New York »*. Ce vieux mendiant fluet, dépenaillé, mais de bonne famille yankee et ancien élève de Harvard, prête à rire, avec son impayable imitation du langage des mouettes et ses combines incroyables. Mais aussi à pleurer, quand perce le souvenir du mépris de son père pour le fils « *inepte* » qu'il était, et la menace de la faim au quotidien. *« J'ai la folie des grandeurs*, résume Joe Gould. *Je me prends pour Joe Gould. »*

A coups d'anecdotes, Gould édifie New York au même titre que les ouvriers indiens dans la charpente des gratte-ciel que Mitchell a chroniqués ailleurs. Quant à cette fameuse *Histoire orale* de Gould, accumulation gargantuesque de toutes les conversations et rumeurs de la rue, retranscrites scrupuleusement comme témoignage de la comédie humaine contemporaine, Mitchell n'en lira que quelques bribes.

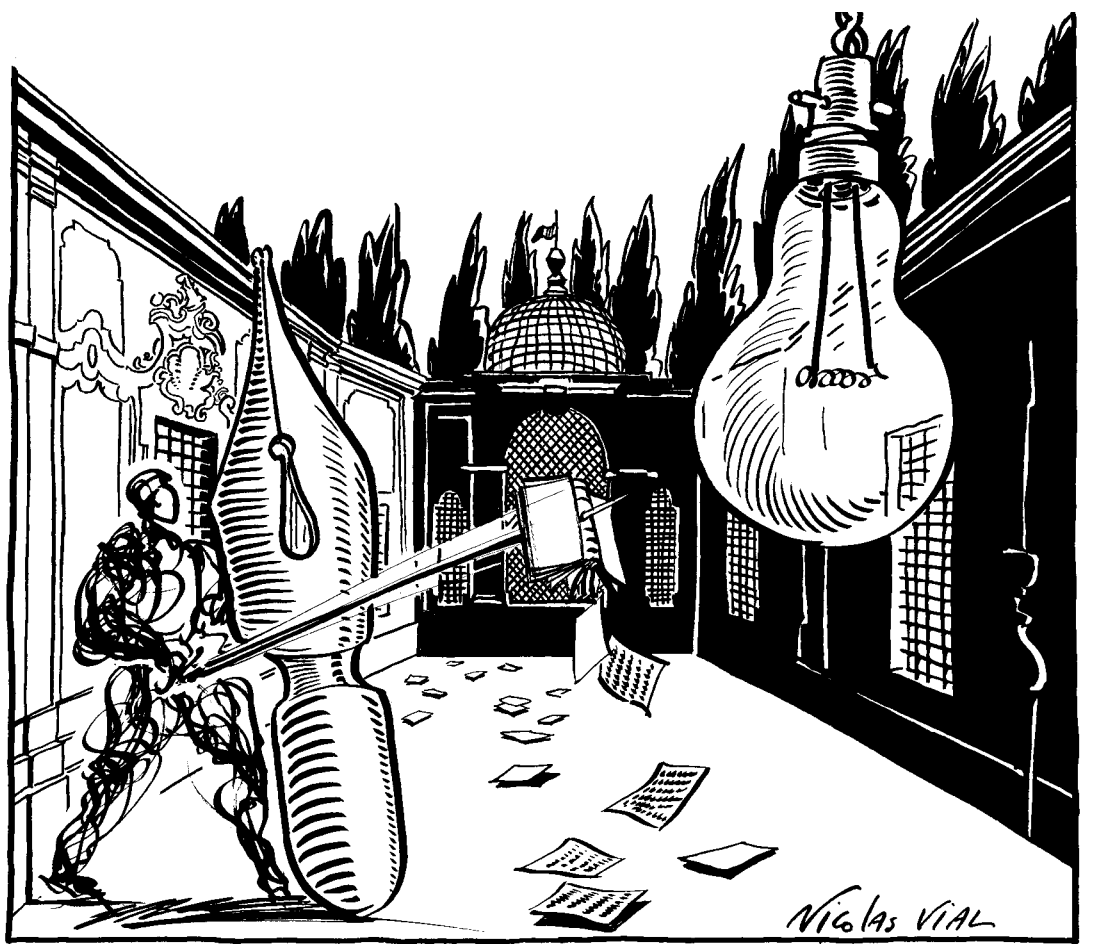
Mais alors, et le secret de Joe Gould ? C'est le plus beau de l'histoire. Le second portrait révèle que de curieux liens de séduction et de répulsion se tissent au fil des ans entre Gould et le reporter, qui lui permettent de percer à jour son mystère. A la mort du saltimbanque, en 1957, aucune trace de l'*Histoire orale*. Et pour cause, ajoute Mitchell. Le grand projet avant-gardiste n'aura été qu'une chimère, formidable élucubration d'un bouffon qui aura dupé le journaliste lui-même : *« L'Auteur excentrique d'un grand Livre mystérieux et inédit – tel était son masque. Et, à l'abri derrière ce dernier, il s'était créé un personnage bien plus complexe, me semblait-il, que la plupart des personnages issus de l'imagination des romanciers et des dramaturges de son époque. »*

On enrage presque d'y avoir cru, comme certains éditeurs de l'époque. Pour un peu, on se sentirait floué. Joe Gould n'aura laissé sur ses cahiers cornés que le récit cent fois recommencé de la mort de son père, empêtré dans la matière de sa propre vie.

En même temps que disparaît cette œuvre fantôme, Joseph Mitchell fait le deuil de son propre roman imaginaire sur New York, mille fois rêvé, jamais écrit. Et si, après tout, la rencontre du trublion et du journaliste avait porté ses fruits ? Et si l'*Histoire orale* de Joe Gould s'était écrite à leur insu, disséminée dans ce portrait, dans les articles successifs de Mitchell sur les anonymes de la grande ville ? On peut toujours rêver.

Fabienne Dumontet

Les Lumières commencent tôt



On redécouvre les libertins de l'âge classique. Nourris du scepticisme antique et des grandes découvertes de la Renaissance, ils ouvrent, avant Descartes, les chemins de la pensée des Lumières, selon l'érudit italien Tullio Gregory

GENÈSE DE LA RAISON CLASSIQUE DE CHARRON À DESCARTES
de Tullio Gregory.
Traduit de l'italien par Marilène Raiola, préface de Jean-Robert Armogathe, PUF, « Epiméthée », 366 p., 298 F (45,42€).

L'histoire des idées avance à pas lents. De grands ouvrages, de loin en loin, viennent y poser des jalons. Il faut du temps pour les relier. Pas de quoi s'étonner : l'évolution des horizons mentaux et des outils intellectuels ne s'explore pas à la va-vite. Il est donc normal que les découvertes soient rares et les vrais changements de perspectives peu nombreux. La situation est encore plus compliquée quand une école de pensée a de bonnes raisons d'être demeurée discrète, et d'avoir préféré l'ombre pour préserver sa sécurité. Les sources, en ce cas, deviennent difficiles à découvrir. Les connexions sont incertaines, les influences parfois peu discernables. Voyez par exemple ceux qu'on a pris l'habitude de dénommer libertins, ces esprits forts du début de l'âge classique. Ce sont des penseurs qui ne se soumettent pas à l'autorité d'Aristote, au magistère de l'Eglise ni au pouvoir supposé des Ecritures. Ils sont philosophes, mais aussi poètes, satiristes, dramaturges, historiens. Ces gens de plumes forment un réseau, qui résiste à la piété ambiante.

Cette nébuleuse, où voisinent La Mothe Le Vayer, Saint Evremond, Gabriel Naudé, Cyrano de Bergerac et nombre d'autres, on commence vraiment à la redécouvrir. La « Bibliothèque de la Pléiade » a rassemblé un important choix de textes, le Corpus des œuvres de philosophie en langue française réédite Gassendi et récemment Gabriel Naudé, auquel la revue *Corpus* a consacré un numéro spécial (1). Ce processus de mise au jour avait été inauguré, il y a plus d'un demi-siècle, par le travail monumental d'André Pintard, achevé en 1939 et publié en 1943 (2), modèle de patience, d'érudition, de lectures attentives. Il est aujourd'hui poursuivi, et en partie renouvelé, par le travail de Tullio Gregory, qui réinvente le sens historique du libertinage, ou du « libertinisme » comme on dit parfois à présent pour faire sérieux. Cet érudit italien, qui se repère avec autant de facilité dans les écoles de la pensée médiévale que dans les courants intellectuels de la Renaissance, soutient en effet aujourd'hui, avec une connaissance de première main, que les libertins inaugurent la pensée des Lumières.

Pour comprendre la relative nouveauté de cette interprétation, il faut rappeler que l'on a longuement hésité sur leur place exacte. On les considérait plutôt, jusqu'à présent, comme les derniers hommes de la Renaissance, héritiers d'une rationalité qui ne dédaigne ni la magie ni l'occultisme. On a même douté, avec Popkins, de leur opposition au christianisme, en voyant dans leur utilisation des arguments sceptiques une ruse possible en faveur de la foi (3). L'intérêt du travail de Tullio Gregory est d'écarter ces interprétations parfois alambiquées. Textes en main, il montre que nos libertins furent sans conteste, pour la plupart, opposés à l'Eglise, dans leurs comportements comme dans leurs croyances. *« Car de fausser les préceptes de Rome, C'est un des plus grands plaisirs selon moy »*, écrit Claude de Chouvigny, baron de Blot l'Eglise, qui a la gentille naïveté de trouver que *« la viande n'est pas si bonne le Jeudy »*, et qu'il vaut mieux en manger... le vendredi, jour où les catholiques de son temps s'en abstenaient. Le même ajoute ailleurs : *« Je ne suis pas si sot de croire à la Genèse »*, tandis qu'un manuscrit anonyme d'un de ses amis précise : *« Nous devons croire avec sagesse/Que l'âme meurt avec le corps. »*

Ce qui distingue ces libertins des hommes de la Renaissance, c'est d'abord qu'ils ne se réfèrent pas à la même Antiquité. Eux lisent avant tout les sceptiques grecs, mais aussi les moralistes, plutôt que Platon (*« fondement à toutes sortes de sottises et de rêveries »*) ou Aristote (tous se rattachent plus ou moins à un même anti-aristotélisme). Tullio Gregory montre également qu'il convient de ne pas négliger l'influence d'un Rabelais ou d'un Bodin. Il accorde en outre une place prépondérante à Charron, trop souvent oublié ou négligé. Or ses amis libertins n'hésitaient pas à le juger supérieur à Socrate, et à placer son maître-livre, *De la sagesse*, juste après la Bible. Publié en 1601, revu en 1604, mis à l'Index en 1606, réédité des dizaines de fois jusqu'en 1672, ce *« livre scandaleux »*, jugé par ses ennemis catholiques *« grandement nuisible à la religion »*, contient déjà bien des traits qui seront ceux de l'esprit des Lumières. Il prolonge la leçon de relativisme tirée par Montaigne de la découverte du Nouveau Monde et de l'Extrême-Orient : *« Chacun appelle barbarie,* écrit Charron, *ce qui n'est pas de son goust et usage, et semble que nous n'avons autre touche de la vérité et raison, que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous somme. »*

Le plus intéressant, dans ce qu'apporte Charron, c'est probablement l'idée que le scepticisme assure la sérénité. Le doute ne génère ni anxiété ni angoisse. L'incertitude n'est pas un trouble, une errance, pas même une diffuse inquiétude. C'est une des leçons essentielles du scepticisme antique qui est ainsi retrouvée, et la quête perpétuelle du savoir, l'impossibilité d'avoir prise sur aucune vérité indestructible ne constituent pas un motif d'agitation ou une source de désespoir. C'est là, au contraire, *« la science des sciences »*, le *« vray repos et séjour de notre esprit »*. On discerne sur ce point une incontestable modernité de Charron, sensible également dans son éloge du multiple et de l'expérience de la diversité. Pas plus que le doute n'est fatigant, la prolifération de mondes humains très divers n'est pas source de crainte. *« Il n'y a point de meilleure eschole pour former la vie que veoir incessamment la diversité de tant d'aultres vies, et gouster une perpétuelle variété des formes de notre nature. »*

Il faut insister sur le fait que le spectacle jouissif de cette diversité humaine suppose pour Charron de laisser de côté toute velléité de redresser les travers de la société. Le sage peut évidemment en avoir envie, juger que cela est préférable. Mais il sait que l'emprise de la *« coutume »* est plus forte que tout sur les humains. C'est pourquoi, *« s'il ne veut pas envoyer sa conscience au bordel »*, dit Charron, le sage *« doit laisser le monde où il est »*.

Là encore, nous voilà loin de Platon, et de la règle imposée au philosophe de redescendre dans la Caverne et de réformer le monde selon le modèle fourni par la contemplation de la Vérité. Mais nous voilà aussi assez à distance des Lumières, qui n'ont cessé à leur tour de vouloir refaire le monde selon les normes de la Raison. Si les libertins ouvrent effectivement, plus tôt qu'on ne le pensait, l'ère de la critique et de la crise des certitudes anciennes, ils sont plus rassis que leurs neveux — en termes moins classiques : plus prudents que leurs successeurs.

(1) Le tome I des *Libertins du XVII^e siècle* est paru dans la « Bibliothèque de la Pléiade » en 1998, ainsi que *L'Addition à l'histoire de Louis XI* de Gabriel Naudé. Le n° 34 de la revue *Corpus* a été consacré à Gabriel Naudé.
(2) Ce classique a été réimprimé sous une forme augmentée à Genève en 1983.
(3) Voir l'*Histoire du scepticisme d'Erasme à Spinoza*, de Richard Popkin, tr. fr. PUF, 1995.

De la crétinisation

Une étude d'Adorno sur une superstition secondaire à partir de la rubrique astrologique du « Los Angeles Times »

DES ÉTOILES À LA TERRE (The Stars Down to Earth)
de Theodor W. Adorno.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gilles Berton,
Exils Editeur, 168 p., 90 F (13,72 €).

Lors de son séjour aux Etats-Unis, en 1952-1953, Theodor Adorno entreprit d'étudier la rubrique astrologique du *Los Angeles Times*. Le philosophe allemand entendait-il démontrer, textes à l'appui, que ses compatriotes n'avaient pas le monopole de l'irrationnel ? C'était une époque où l'on se demandait encore s'il n'y avait pas un mal spécifiquement allemand. Or, comme le dit Adorno dans l'introduction de son ouvrage, le jeu dangereux des interactions entre forces rationnelles et forces irrationnelles dans les phénomènes de masse contemporains *« semble au contraire provenir de conditions sociales et culturelles beaucoup plus universelles »*. Bref, la folie est parmi nous, à preuve l'engouement pour l'astrologie dont témoignent les rubriques qui lui sont consacrées dans la grande presse, et elle est sciemment et commercialement exploitée à des fins de crétinisation. Le mot ne vient pas sous la sobre plume d'Adorno, mais l'idée est bien là. Des extraits qu'il donne à lire, il vaut mieux rire plutôt que de pleurer.

Donc, notre philosophe épluche trois mois de la rubrique. Il en résulte un essai superbe d'intelligence, de pertinence et d'humour. Même si l'auteur nous met en garde contre toute *« généralisation »*, il n'empêche que cette enquête vise bien au-delà de l'horizon fantasmagorique des producteurs, auteurs et lecteurs de ce genre de rubriques ; elle fait apparaître que la pseudo-science des astres est une clef permettant de comprendre des inclinations sociales et psychologiques aujourd'hui largement répandues.

On peut partir du point de vue de l'auteur de la rubrique, Caroll Righter, la Madame Soleil de la Côte ouest. Il lui fallait obéir à une double contrainte : ni décevoir des lecteurs en ne s'impliquant pas du tout, ni compromettre son autorité magique, sur laquelle reposait sa valeur commerciale, en émettant des prévisions qui se révéleront totalement erronées. Pour s'en sortir, il lui faudrait compter sur sa connaissance des problèmes les plus courants que génère l'organisation de la vie moderne, et s'attacher plus particulièrement aux questions qui sont tellement difficiles à résoudre rationnellement que l'on sollicite une source irrationnelle pour leur trouver une réponse.

EXERCICE SUBTIL

Les réponses devaient être faites avec un certain flou dans l'expression, de façon que même des prédictions et des conseils tout à fait irréalistes puissent s'accorder aux situations de la vie du lecteur et ne pas être d'emblée rejetés comme faux. Ainsi l'astrologue ne verrait pas ses prédictions remises en question au niveau factuel *« tant qu'il saura discerner, parmi les besoins et les désirs de ses lecteurs, ceux qui sont si forts qu'ils n'ont guère de chance d'être ébranlés par leur confrontation avec la réalité, à la seule condition toutefois que cette confrontation se cantonne à un niveau purement intellectuel et n'expose pas les lecteurs à des conséquences néfastes dans leur vie pratique »*. Exercice assez subtil et qui demande beaucoup de doigté.

Le jeu journalistique auquel se livre le familier des astres aboutit en fait, comme le démontre Adorno, à présupposer, nourrir et exploiter en permanence les besoins de dépendance du public, tout en projetant cette dépendance sur quelque chose d'extérieur, que ce soit une conspiration des vilains financiers de Wall Street ou sur une constellation céleste. *« Ce qui pousse les gens dans les bras des différents types de "prophètes de l'imposture",* écrit Adorno, *n'est pas seulement leur sentiment de dépendance et leur désir de mettre cette dépendance sur le compte de sources "supérieures" et, en définitive, plus acceptables, c'est aussi leur désir de renforcer cette dépendance, de ne pas avoir à prendre en main leurs affaires. »* Bref, l'astrologie n'exprime pas seulement la dépendance, c'est une idéologie de la dépendance, *« une tentative de renforcer et en quelque sorte de justifier des conditions d'existence pénibles »*.

Il y a plus grave. Reflet de l'opacité de la réalité empirique, l'astrologie est elle-même si opaque qu'elle peut être facilement acceptée par des gens sceptiques et désenchantés. Adorno : *« Le culte de Dieu a été remplacé par le culte des faits. »* Et ce qui va de pair avec la foi grandissante dans les faits, *« c'est que l'information a tendance à remplacer de plus en plus l'investigation et la réflexion intellectuelles »*. L'élément de synthèse, au sens philosophique classique, serait de moins en moins présent, de sorte que l'on pourrait légitimement dire avec notre auteur que *« l'astrologie est la note à payer pour avoir négligé la pensée interprétative au profit de la collecte des faits »*.

Tout cela écrit il y a presque un demi-siècle est prodigieusement intéressant. Mais, en dépit de ses fulgurances, le texte d'Adorno reste marqué par le contexte de l'époque : les lendemains immédiats de la deuxième guerre mondiale, le conflit Ouest-Est, la perspective de la guerre atomique. Certes l'angoisse écologique a remplacé ou s'est ajoutée à la peur nucléaire. Mais la « crise », si crise il y a, n'est plus ce qu'elle était, et l'on aimerait qu'un autre Adorno lise à nouveau notre présent, si ce n'est notre avenir, dans le marc du café astrologique.

Philippe Simonnot

L'@bc du Net

Alain Le Diberder « autopsie » une cinquantaine de termes de la cyberculture

HISTOIRE D'@ L'ABÉCÉDAIRE DU CYBER,
d'Alain Le Diberder.
La Découverte, « Cahiers libres », 180 p., 89 F (15,56 €).

Prendre du plaisir à lire un dictionnaire, informatique de surcroît, peut paraître étrange. Alain Le Diberder, directeur des nouveaux programmes de Canal Plus, réussit pourtant cet exploit avec son abécédaire du cyber. Sa connaissance indéniable de la technique – il est notamment à l'origine du lancement des sites Web de la chaîne cryptée – se double ici d'une passion véritable : *« celle du plaisir des mots, surtout quand ils sont mal assurés et pourtant répandus »*.

D'avatar à webmaster, il propose une *« autopsie »* (étymologique, historique, technique) d'une cinquantaine de termes incontournables de la cyberculture (1). Voici, par exemple, comment Alain Le Diberder se saisit d'un mot comme « bundle » : *« Procédé commercial consistant à proposer, en apparence gratuitement, un ou plusieurs logiciels avec un matériel, que ce soit un ordinateur complet ou un accessoire périphérique. C'est une forme de mariage entre le matériel et le logiciel de plus en plus com mune, mais qu'un tribunal pourrait bien requalifier plutôt en viol qu'en mariage. »*

Alain Le Diberder souligne la difficulté et, parfois, l'absurdité devant l'acharnement de certains à vouloir traduire des termes américains tels que « nerd » ou « geek » qui, en France, ne recouvrent aucune réalité. Avec beaucoup d'humour, et métaphores à l'appui, il fait la chasse aux contresens ou emplois abusifs de certains mots, sous prétexte d'être « wired ». Pardon, branché. Il se méfie des mots-valises tels que multimédia, même si *« je bosse dans le multimédia »* sonne mieux que *« je mets des CD en boîtes chez Ubi Soft »*. Il s'insurge devant l'usage intempestif de « nouvelles technologies » : *« Jusqu'à quand en effet utilisera-t-on ce terme pour désigner des techniques qui ont presque toutes plus d'un quart de siècle de succès derrière elles ? »* Un des objectifs de cet ouvrage est de montrer comment l'évolution de ce qu'il appelle le « sabir cyber » se caractérise par le *« profond décalage entre le temps des mots et celui des choses. »*

D'AROBASE À WEBMASTER

Certes, ce n'est que très récemment que les dictionnaires français ont enregistré ces termes aux résonances peu poétiques. De même, il y a quelques années seulement que les marchés financiers se sont mis à croire à l'imminence de la révolution technique de la communication. Pourtant, Alain Le Diberder rappelle que la fin de cette révolution se situe en 1981. En effet, Bob Taylor avait déjà inventé ARPAnet, le précurseur d'Internet ; Nolan Bushnell était, dès 1971, milliardaire avec la création du jeu « Pong » ; quant à Ray Tomlinson, il avait envoyé en 1972 le premier e-mail et défini ainsi l'usage d'arobase.

Outre cet abécédaire du Net, Alain le Diberder s'interroge, dans le premier chapitre, sur les origines mystérieuses de cette *« icône de la modernité »* qu'est devenue @. Il présente également quelques *« clés de formation du sabir cyber américain et francophone »*. Une bibliographie (livres, CD-Rom, sites Web) complète cet ouvrage, qui devrait permettre de réconcilier définitivement amoureux des mots et passionnés d'informatique.

Emilie Grangeray

(1) La version courte de certains de ces textes a nourri une rubrique hebdomadaire pour canalplus.fr, puis dans *Le Monde*, intitulée « Sabir cyber ».

Masculin féminin, deux planètes ?

QUE SAVEZ-VOUS DU SEXE OPPOSÉ ?
Revue des Deux Mondes (97, rue de Lille, 75007), n° 7/8, 192 p., 70 F (10,67 €).

Vouée à ouvrir des dialogues entre disciplines, nations, cultures, *La Revue des Deux Mondes*, depuis peu dirigée par Nathalie de Baudry d'Asson, entame l'été avec un numéro exceptionnel, pour lequel elle a demandé à vingt femmes et vingt hommes « célèbres » de livrer un regard personnel sur les relations homme/femme. A l'heure de la parité, peut-on parler de progrès ou de régression dans les rapports entretenus entre les deux sexes ? Font-ils planète à part ?

On s'en doutait : scientifiques, artistes, journalistes, psychanalystes, auteurs de romans répondent, peu ou prou, que persistent irréductiblement, entre l'une et l'autre, des différences. L'intérêt de ce numéro réside donc essentiellement dans les formulations, et les différences de perceptions, liées aux civilisations. Mais comment ne pas rapprocher l'ironie de Blandine Kriegel (*« ne jamais rien demander à un homme avant qu'il ait mangé »*) et la violence de la romancière iranienne Fariba Hachtroudi (pour laquelle le sexe masculin reste une *« arme de guerre »*) ?

Comme le fait remarquer d'emblée Françoise Héritier, des scientifiques s'acharnent encore à prouver une supériorité masculine. Elisabeth Roudinesco et Catherine Breillat expliquent qu'il existe entre les deux sexes des différences de perversions et de fantasmes. Alberto Manguel et Angelo Rinaldi analysent comment la littérature *« reste le moyen de connaître, voire même d'être l'autre »*... Il faudrait aussi citer Evelyne Pisier, Malika Oufkir, Michèle Riot-Sarcey, Etienne Beaulieu, Michel Serres, Jean-Didier Vincent, Christian Jambet, Gérard Garouste, Jacques Le Rider...

J.-L. D.

Saveurs vénitiennes

Une flânerie gourmande où Alain Buisine étudie l'alliance de l'évangélique et du gastronomique dans la patrie de Casanova

CÈNES ET BANQUETS DE VENISE
d'Alain Buisine.
Zulma, 190 p., 110 F (16,77 €).

A Venise, où il ne cesse, depuis trente ans, de revenir, Alain Buisine – auteur d'ouvrages sur Proust, Verlaine et Loti – évite désormais les *« déambulations forcenées »*. Pour qui veut, sur ses traces, se livrer à des promenades « thématiques » inédites, ses deux derniers essais, familiers et érudits, sont de merveilleux guides. Dans *Le Dictionnaire amoureux et savant des couleurs de Venise* (1), il déploie l'abécédaire des polychromies de la Sérénissime : du calcaire blanc d'Istrie des façades des palais au rouge des embrasements aquatiques du couchant.

Pour Buisine, l'art à Venise est indissociable d'un substantiel art de vivre. Et s'il nous convie à visiter églises et musées où sont représentés *« cènes et banquets »*, ce sera, à n'en pas douter, une flânerie gourmande, entrecoupée de haltes succulentes. *« Si un restaurant peut vous proposer de vrais fonds d'artichaut à la vénitienne, d'abord trempés dans de l'eau acidulée au citron pour ne pas noircir, puis lentement cuits à la poêle, avec un peu de vin blanc, sur un hachis de persil et d'ail revenu à l'huile d'olive, c'est une excellente adresse vénitienne. »*

S'il partage avec l'Arétin le culte de l'artichaut, il aime comme Casanova le spectacle des marchés, où les primeurs saisonnières proviennent des îles maraîchères de Santo Erasmo et Vignole : tous ces cageots débordant de légumes qui, chargés sur des barques pansues, empruntent à l'aube le Grand Canal jusqu'à l'Erberia. *« Tomates, courgettes, salades, citrouilles au fil de l'eau : à Venise n'importe quel objet, aussi trivial soit-il, est ennobli et magnifié par son déplacement sur les canaux. »*

© MUSÉE DU LOUVRE
Détail des « Noces de Cana » (1562-1563), de Véronèse

La Venise qu'il préfère est vivante – loin de celle de Thomas Mann qu'il *« exècre »*. *« Le fond du caractère de la nation est la gaieté »*, écrit Goldoni, dont le théâtre est riche de saveurs et de fumets : on y montre des plats, la minestra ou la polenta – que le peintre Pietro Longhi célèbre dans une de ses toiles. Aujourd'hui, dans les bàcari, ces pittoresques bars à vin, jambons et plantureux saucissons sont posés sur le comptoir. Sur les étagères s'alignent des crus différents : *« raboso, garganega, prosecco, verduzzo, brachetto, merlot, malavasia, cabernet, tocai, pinot bianco »*, dont les prix au verre sont affichés à la craie. A Venise, plus qu'ailleurs peut-être, manger est un *« acte culturel »*. L'année officielle est rythmée par des banquets d'apparat. Quant au calendrier religieux, il *« peut se lire comme un excellent et copieux menu »* : du canard farci rôti de la fête du Rédempteur aux *zaletti*, les petits pains du carnaval, en passant par la cigale de mer assaisonnée. D'une fruste cuisine de survie en milieu lagunaire, on est passé à un art fastueux de la table, à une *« théâtralisation de la dégustation »*, évidente dans la représentation picturale des repas sacrés et des banquets profanes.

C'est ainsi que les plus grands peintres réalisent, du XVIe au XVIIIe siècle, *« l'alliance de l'évangélique et du gastronomique »*. Les Noces de Cana, parfois représentées avec une démesure dionysiaque, deviennent une sorte de spécialité vénitienne, au même titre que les *vedute*. *« Opérant un véritable détournement vers la pure et simple bombance, le XVIe siècle vénitien va produire une Cène très spécifiquement lagunaire dans sa magnificence culinaire et son refus de toute ascèse alimentaire, qui la font échapper à la contraignante emprise de la théologie romaine. »*

Même un « moraliste » tel que Palma le Jeune finit par céder à l'attrait de Cènes *« moins compassées, plus débridées »*, par exemple en l'église San Moïse. Le *« très prolifique »* Tintoret peint des Cènes d'une spectaculaire expressivité, à San Trovaso et à la Scuola Grande di San Rocco : véritables scènes d'auberge, dont la trivialité scandalise le raffiné John Ruskin. Quant à Véronèse, il attire l'attention de l'Inquisition en 1573, par *« l'extrême mondanité »* d'une fastueuse Cène, initialement réalisée pour le monastère des Santi Giovanni e Paolo : un changement de titre la transformera en banquet.

Mais pour contempler pleinement ces toiles, la dégustation de délicieux plats adéquats constitue, selon Buisine, une *« indispensable propédeutique »*. Pour admirer Tintoret, il faut *« des nourritures consistantes et populaires, du foie à la vénitienne et de la polenta par exemple, servies dans une trattoria de Canareggio. Mais si vous vous intéressez plutôt à Véronèse, il conviendra de choisir un restaurant plus luxueux et plus raffiné. Quant à Giambattista Tiepolo, il réclamera de toute évidence des nourritures plus légères : un sorbet aux fruits de la passion pourrait amplement suffire dans son cas »*.

Monique Pétillon

(1) Zulma, 1998.

Le sens de la forme

Daniel Blanchard interpelle Guy Debord en développant une salutaire critique de sa pensée

DEBORD DANS LE BRUIT DE LA CATARACTE DU TEMPS
de Daniel Blanchard.
Sens et Tonka, « 10/vingt », 58 p., 40 F (6,10 €).

C'est sinon un livre, du moins un texte important que vient de publier Daniel Blanchard, malgré sa brièveté : une cinquantaine de pages. L'édition de ce texte est accompagnée de celle d'un texte que l'auteur, sous son pseudonyme de l'époque où il était membre de Socialisme et barbarie, Pierre Canjuers, cosigna avec Guy-Ernest Debord. C'était en 1960, cela s'intitulait *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire* et, dans un vocabulaire très marqué par les *Grundrisse* de Marx, cela proposait en deux brefs chapitres une analyse à bien des égards prémonitoire de la révolution culturelle en cours dans le système capitaliste, et une stratégie rétrospectivement assez simpliste pour l'affronter.

Revenant, dans son texte contemporain, sur sa propre relation avec Guy Debord (auquel il emprunte ce *« bruit de la cataracte du temps »* qui lui donne son titre), Daniel Blanchard engage une réflexion qui tient d'abord à égalité l'évocation personnelle, jusqu'à une rupture signifiée d'un poulet-frites toujours pas digéré, et la méditation sur le statut occupé à la fois par l'écrivain disparu et par l'idée situationniste à laquelle son nom demeure associé. Avec un rare bonheur d'expression, il dépasse l'opposition désormais canonique entre le styliste et le théoricien, en parlant du *« sens de la forme »* de Guy Debord. Et ainsi peut développer une salutaire critique en trois temps de l'actualité de sa pensée, des effets et enjeux contemporains d'une *« œuvre chargée d'un contenu latent »* dont la puissance de déflagration se mesure à la mise en évidence de *« ce mensonge dévastateur : la dénégation de la mort »*. Au premier temps de la valse valdinguent, c'est la moindre des choses, les références-confiscations par les politiciens, publicitaires, thuriféraires et autres serviteurs de l'ordre moderne se gargarisant de la « société du spectacle ». Le deuxième, plus intéressant, aide à mettre en évidence l'abus des héritiers revendiqués de la pensée de Debord. Le texte de Blanchard aide à dénoncer non pas des captations abusives, mais le contre-sens qui consiste à appliquer au travail de Debord la notion même d'héritage. Cette pensée s'est conçue – et là se trouve son potentiel révolutionnaire intact – comme perpétuellement en déplacement, disons pensée *« virale »*, pour parler comme Baudrillard, que *« virtuelle »*, pour éviter de parler comme tout le monde, dispositif ingérable par aucun dépositaire putatif, continuateur autoproclamé ou structure de quelque acabit que ce soit.

LA « VENGEANCE » DES MOTS

Ainsi, au troisième temps, le plus courageux, Daniel Blanchard peut, par cohérence avec la posture critique de Guy Debord, et au nom même d'*« une œuvre et d'une vie tout entières impulsées par la conscience de la mortalité, tout entières tendues entre l'éphémère et l'utopique »*, l'interpeller lui-même, et en particulier ce qui a fini par faire le plus lourdement référence, les *Commentaires sur la société du spectacle* dont la paranoïa mécanique contredit la liberté ouverte qui hante absolument le premier texte. Il met en évidence le prix, qui n'a pas fini d'être acquitté, d'avoir choisi un terme aussi maladroit, manipulable, finalement confortable que *« société du spectacle »*, le poids terrible des mots – leur *« vengeance »* dit Blanchard – qui, même s'ils ont servi un temps, retiennent l'essor d'une pensée lorsqu'ils sont mal choisis : implacable vengeance politique du style.

Jean-Michel Frodon

L'illusion messianique

De la Renaissance au Grand Siècle, une minutieuse enquête d'Alexandre Haran sur les rêves impériaux des rois de France

LE LYS ET LE GLOBE
Messianisme dynastique et rêve impérial en France aux XVIe et XVIIe siècles
d'Alexandre Y. Haran.
Champ Vallon, « Epoques », 384 p., 175 F (26,67 €).

Y a-t-il une quelconque modernité dans ce que les historiens ont pris coutume d'appeler l'Etat moderne, désignant par là les formes étatiques centralisées qui se développent entre la fin du Moyen Age et l'avènement des Etats-nations au XIXe siècle ? A lire la minutieuse enquête d'Alexandre Haran, on serait tenté de répondre par la négative tant la monarchie française des XVIe-XVIIe siècles, pourtant souvent présentée comme un modèle de construction étatique précoce, semble traversée d'aspirations messianiques et de rêves impériaux étranges et impossibles, en grande partie empruntés aux traditions prophétiques du Moyen Age.

Etroitement lié à la conception messianique juive qui évoquait la venue d'un roi-messie temporel, le thème du roi-sauveur, de l'empereur des Derniers Jours qui apportera au monde la paix et l'union avant la fin des Temps, trouve en effet une vigueur nouvelle avec le XVIe siècle, dans un contexte d'éclatement religieux, de progression de la menace turque, d'affrontement entre Habsbourg et Valois. Au milieu du XVIIe siècle encore, Isaac de La Peyrère n'hésite pas à voir dans le roi de France le messie terrestre, fils de David attendu par les juifs, qui les convertira, enfin, au christianisme, c'est-à-dire, au fond : *« Un Roy elu et choisi de Deu d'entre tous les Roys de la terre pour la délivrance de son Peuple et pour la Félicité de tous les hommes. »*

Panégyristes mercenaires, polygraphes curieux et parfois fort savants, comme Guillaume Postel, aventuriers illuminés, comme Tommaso Campanella, multiplient alors les ouvrages qui exaltent la grandeur sans pareille du Roi de France et l'investissement d'un rôle messianique fondamental. Inventant de toutes pièces d'hypothétiques transmissions de l'Empire des Romains aux Gaulois ou d'imaginaires filiations courant de Noé à Clovis, parlant sans hésiter de Charlemagne comme d'un *Rex Gallorum* évidemment français, ils promettent aux Rois Valois et Bourbons la réalisation des prophéties qui leur réservaient la couronne impériale, la monarchie universelle, la victoire définitive sur l'Islam et la reconquête des lieux saints. Sur le modèle d'Israël, ils imaginent ainsi une alliance entre Dieu et son nouveau peuple élu, qui fait de la monarchie française l'instrument privilégié de la Providence. C'est sans aucun doute le grand mérite de ce livre que de retracer l'immense circulation de ces textes qui brodent sur des schémas médiévaux tout en convoquant de nouveaux instruments d'analyse, comme la numismatique ou l'histoire ancienne des peuples celtes, pour chercher sans relâche à fonder les prétentions hégémoniques de la monarchie française et l'inviter à la croisade. Il en révèle par là l'apport paradoxal à l'absolutisme.

Psaume au dauphin
« Il sera souverain de tout cet Univers
Son pouvoir s'estendra jusqu'au-delà des mers,
Et des lieux d'où l'Aurore aimable
avant-coureur
Vient annoncer le jour et repeindre les Cieux
Jusques où le Soleil va porter sa lumière
Quand il la dérobe à nos yeux ;
Tout ce qui peut remplir l'un et l'autre
hémisphères
Sera vaincu par luy, s'il ne l'est par son père. »
(Nicolas Charpy, paraphrase du psaume LXXI présentée au roi sur la naissance de Mgr le Dauphin, 1638)

Mais qui pouvait réellement croire que Charles IX était amené à devenir empereur et que *« icelui dominera par tout le monde »*, ou qu'Henri IV, *« nouvel Auguste »*, allait entamer une croisade contre l'Antéchrist espagnol ou encore que Louis XIII, *« Vray César des Français »* était monté sur le trône *« pour soumettre aux trois Lys l'Empire de ce monde »* ? Trop savante pour parler aux peuples, trop tortueuse pour convaincre les adversaires, trop conservatrice pour plaire vraiment au souverain, l'illusion messianique était au fond étrangère à la construction de l'Etat de la Raison d'Etat qui s'alliait sans vergogne avec les Turcs et les protestants. Elle n'était que *« la vision des vaincus »* : anciens ligueurs, dévots fascinés par l'Espagne qui voulaient en confier le rôle de puissance catholique dominante à la France, thuriféraires d'une monarchie sainte venant d'un passé idéalisé, dont on aimerait, parfois, mieux saisir les origines, le statut, les relations et les motivations. Pour qui et pourquoi écrivaient ces historiens de l'imaginaire ? Faute de relier l'espace des positions et l'espace des prises de position, on prend finalement le risque de dissoudre l'histoire de l'Etat dans l'histoire des idées sur l'Etat.

Olivier Christin

Le Moyen Age en crise

Guy Bois critique l'historiographie des vingt dernières années

LA GRANDE DÉPRESSION MÉDIÉVALE : XIVe-XVes siècles
Le précédent d'une crise systémique
de Guy Bois.
PUF, « Actuel Marx. Confrontation », 224 p., 118 F (17,98 €).

Les amateurs de polémiques historiennes jubileront à la lecture du nouveau livre de Guy Bois. Celui-ci entreprend une analyse d'ensemble de la crise de la fin du Moyen Age. Le parti pris méthodologique peut se résumer, schématiquement, ainsi : il faut revenir aux analyses macrosociales, de système et de longue durée, trop négligées aujourd'hui.

Guy Bois revient d'abord sur les débats de fond et de méthode suscités par son travail précédent, *La Mutation de l'an mil, Lournand, village mâconnais de l'Antiquité au féodalisme* (Fayard, 1989). Tout en précisant sa position, il maintient, contre les *« antimutationnistes »*, qu'il y a autour de l'an mil une *« rupture de pente dans l'évolution sociale »* qui permet le développement d'une économie de marché.

Mais c'est la *« dépression »* de la fin du Moyen Age qui est au cœur de son propos. Il lui avait consacré sa thèse – qui a fait date – à partir du cas normand (*Crise du féodalisme*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1976). Bien antérieure à la Grande Peste (1347-1348), cette crise, accélérée par *« le couple guerre-fiscalité »*, serait celle d'un système de croissance extensive qui atteint ses limites. Elle se manifeste aussi, insiste Guy Bois, dans la carence des élites, dans la déroute intellectuelle et morale des clercs et des universités...

Cette lecture d'ensemble s'accompagne d'une vive critique de l'historiographie des vingt dernières années. Le recours à l'anthropologie ? Une mode à visées commerciales... La micro-histoire ? Un relativisme fondé sur des *« anecdotes bénignes »*. Guy Bois ne se contente pas de ces jugements péremptoires. Il réfute – ou parfois nuance – bon nombre de travaux considérés comme importants pour la compréhension du Moyen Age, notamment ceux de Jacques Le Goff sur les usuriers et sur le poids du christianisme dans le développement économique : *« pour le moins contestables »*. La construction de la nation par des clercs savants, à travers la propagande politique et l'histoire ? Une erreur de perspective, car c'est dans le *« peuple »* qu'il faut chercher le véritable sentiment national... L'immense recherche qui a étudié la *« genèse de l'Etat moderne »* n'est guère mieux traitée...

Plusieurs de ces analyses méritent à l'évidence d'être discutées (sur l'emploi du terme *« marché »* ou sur la marginalisation des pauvres), d'autres sont très contestables (sur le sentiment national), d'autres encore laissent sans voix (comme d'assimiler les réflexions actuelles sur la construction de la réalité par le discours à *« l'idéologie ultralibérale »*...).

La présentation de la crise de la fin du Moyen Age en regard de la situation d'aujourd'hui – deux crises de longue durée (*« la fin d'une forte croissance et les changements structurels introduits pour y faire face produisent des ravages dans l'ensemble du tissu social »*) – n'éclaire véritablement ni l'une ni l'autre ; d'autant moins que les appréciations morales prennent parfois le dessus.

Quel que soit le jugement porté sur toutes ces prises de position, l'ouvrage demeure stimulant, comme témoin de débats historiographiques importants mais un peu délaissés et surtout parce qu'il fait entendre une voix critique, ce qui n'est pas si fréquent.

Nicolas Offenstadt

L'autre Don Juan

L'ESPAGNE DES ROIS CATHOLIQUES
Le prince Don Juan, symbole de l'apogée d'un règne 1474-1500
de Louis Cardaillac.
Ed. Autrement, « Mémoires », 240 p., 130 F (19,82 €).

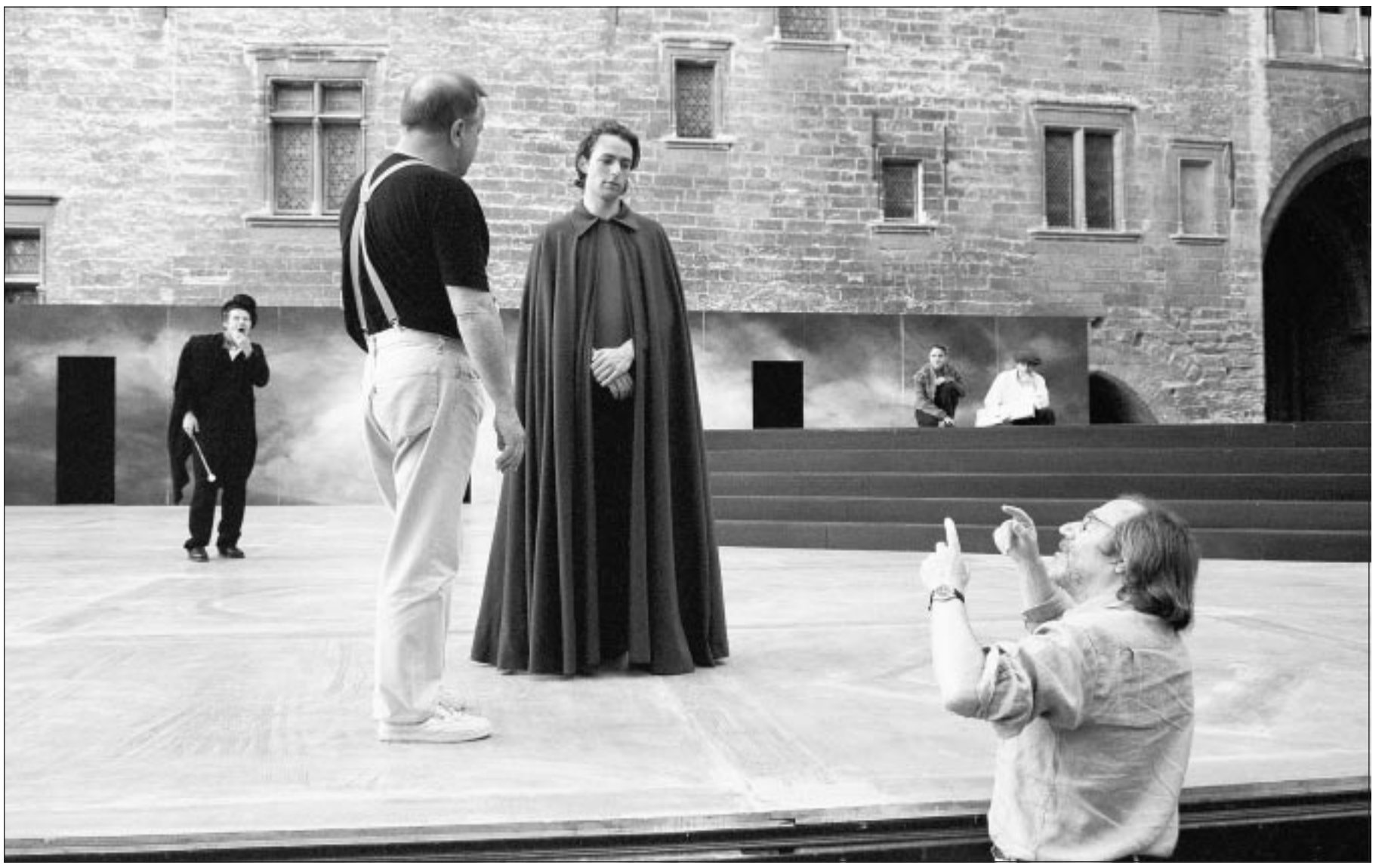
Peut-on mourir d'amour quand on s'appelle Don Juan ? Dès sa disparition prématurée, le jeune prince héritier de la double couronne de Castille et d'Aragon, fils de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique (1478-1497), fut plaint d'avoir succombé à la fougue excessive qu'il mit à honorer sa jeune épouse Marguerite d'Autriche, victime à répétition des stratégies matrimoniales des Grands. C'est ce météore oublié, dont Charles Quint devait capter l'héritage, qui est au cœur de cette captivante étude – ce que le titre de l'ouvrage ne dit pas.

C'est pourtant cette biographie prudente et maîtrisée qui fait tout l'intérêt de ce regard sur l'enjeu politique du monde ibérique à la fin du XVe siècle. Maître d'œuvre d'un remarquable *Tolède XIIe-XIIIe* (Autrement, 1991), Louis Cardaillac signe seul ce gros plan captivant. Il ne se contente pas de rappeler la lente naissance d'un Etat moderne qui devait s'appeler l'Espagne, mais précise la mission exemplaire, fédératrice et unificatrice dévolue à l'infant dès sa naissance (la Castille admet la succession féminine, pas l'Aragon), formé dans le culte des valeurs chevaleresques – il est sacré chevalier par son père sur le front des combats vingt mois avant la chute de Grenade –, inaugurant à Almazan, bourg castillan à la frontière aragonaise, les usages de cour qui allaient préparer l'absolutisme. La délicate analyse de son expérience d'administrateur à Salamanque atteste l'intérêt de cette exhumation exemplaire.

Ph.-J. C.

Dramaturges à la française

Venant de la tradition allemande, le « dramaturg » est un « personnage » qui est apparu en France dans les années 50. Certains contesteront le rôle de ce passeur entre le texte et le metteur en scène au cours des années 70. Du papier à la scène, portrait de ces lecteurs, commentateurs et traducteurs



PASCAL VICTOR

Jean-Pierre Vincent, à gauche, et Bernard Chartreux, à droite, lors des répétitions de « Lorenzaccio », de Musset, qui sera joué du 26 au 28 juillet au Festival d'Avignon

Jean-Louis Perrier

Il y a une dizaine d'années, alors qu'il effectue son service militaire au Mexique, Daniel Loayza, aujourd'hui conseiller littéraire à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, rencontre Georges Lavaudant. Discussions, promenades, complicité. Le jeune normalien est persuadé que le théâtre n'a rien qui puisse le concerner. Il imagine les metteurs en scène, *« avec leurs dossiers bien rangés en tête »*, comme d'autoritaires *« M. Loyal, qui dressent les comédiens »*. Pas du tout, lui répond Georges Lavaudant, il n'est de mise en scène que dans l'incertitude de ce qui va se produire. Lavaudant prépare *Lorenzaccio* au Français, et lui propose d'en être dramaturge. Qu'est-ce qu'un dramaturge ? Réponse en pointillé : celui qui parle de la pièce avec les comédiens et avec le metteur en scène... celui qui peut dire ce que signifie tel geste, telle variation, pourquoi tel mot apparaît ici et pas ailleurs... celui qui *« charge les batteries littéraires, pour répondre à toutes les questions d'ordre textuel »*.

L'apprenti dramaturge se retrouve à la table de lecture de la Comédie-Française, au côté du metteur en scène et des acteurs, et se contraint à une semaine de silence absolu pour voir l'opération. A quel besoin répondre ? Comment entrer dans le jeu ? Il est stupéfait par l'intelligence du texte manifestée par certains comédiens, Jean-Luc Boutté, notamment. Rapidement, Daniel Loayza se trouve *« face à des choses inidentifiables »*. Il pensait tenir l'ensemble des solutions, et se trouve pris à contre-pied. *« Il suffisait d'un regard pour révéler une dimension de sens auparavant insoupçonnable. Je voyais les risques d'inflexion, les tentations d'imprimer une marque sur l'interprétation, le risque de devenir l'enjeu d'une guerre entre metteur en scène et comédien. »*

La distribution des rôles paraît scellée : s'il s'agit du texte, Daniel Loayza répond ; si c'est de l'ordre de l'interprétation, il renvoie au metteur en scène. Désormais, il ne cessera plus de travailler avec Georges Lavaudant. Présent aux répétitions, le *« commentateur littéraire »* devient progressivement *« premier spectateur »*, autrement dit commentateur de scène. Il s'investit plus profondément encore dans le travail théâtral par ses traductions du *Roi Lear*, puis de *L'Orestie*. A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, tout ce qui est de l'ordre de l'écrit passe par sa plume : *« Je suis là pour simplifier la vie du metteur en scène et de la troupe. Afin qu'ils ne soient plus embarrassés par des questions de grammaire et n'aient à traiter que de l'artistique. »*

Le Petit Larousse a avalisé ces contours nouveaux du dramaturge. Calqué sur le *dramaturg* allemand, il n'est plus seulement l'auteur de pièces de théâtre (*dramatiker*), mais aussi *« conseiller littéraire et artistique attaché à un théâtre, à un metteur en scène, ou chargé de la dramaturgie d'un spectacle »*. Une fonction qui n'obéit pas à un profil administratif établi, et recouvre cependant une série de pratiques suffisamment convergentes pour que Jean-Loup Rivière, conseiller littéraire de la Comédie- Française, ait suscité une série de réunions rassemblant une dizaine de ses représentants, sous le titre de « Conférence permanente des conseillers littéraires des théâtres de langue française ».

L'origine du transfert du dramaturge sur le sol français se trouve dans l'imitation de Brecht, chargeant, conformément à la tradition allemande, le *dramaturg* du travail théorique autorisant le passage du texte à la scène. En 1954, *Mère Courage* franchit le Rhin dans cet équipage. *« On était foudroyés par la cohérence du spectacle brechtien. Une génération était touchée au cœur. Tout prenait sens au départ de la scène, et le sens entraînait le sens »*, témoigne Michel Bataillon, dramaturge historique auprès de Gabriel Garran, avant de collaborer avec Roger Planchon. *« La racine de notre engagement se trouve dans la revue* Théâtre populaire *au début des années 50. Dans l'idée qu'un spectacle est un faisceau d'interventions artistiques et artisanales dont tous les fils convergent vers un sens. Et, dans les années 50, la cohérence du sens était confrontée au n'importe quoi : relisez l'article retentissant de Bernard Dort : "Un théâtre sans public, un public sans théâtre". »*

Depuis, Michel Bataillon a pris la mesure de l'appellation brute d'origine. *« Planchon n'a pas besoin d'un* dramaturg *à l'allemande. Il est l'un des plus dramaturges des metteurs en scène. Une de ses caractéristiques est son acuité de lecture. Les secrets cachés, c'est lui qui les déniche à 90 %, je ne peux attirer son attention que sur les 10 % restant... »* Alors, le dramaturge s'investit dans la *« dramaturgie documentaire »*. Exemple : pour la querelle qui oppose Pierrot au Don Juan de Molière, il découvre que les paysans surpris à jurer avaient la lèvre inférieure coupée, alors que les nobles passaient à travers. Elucidation essentielle aux comédiens. Il s'investit dans la *« dramaturgie de programmation »* du TNP et dans sa *« dramaturgie de communication »*. Et de donner à nouveau Brecht en exemple : *« L'affiche, le prospectus, le tract passaient par ses mains, avec le souci essentiel d'une école du spectateur. »*

« On était foudroyé par la cohérence du spectacle brechtien. Une génération était touchée au cœur. Tout prenait sens au départ de la scène. »
Michel Bataillon

Bernard Chartreux – autre dramaturge de la première heure, avec Jean Jourdheuil – est associé, depuis lors, à Jean-Pierre Vincent. Ils ont établi ensemble le texte de *Lorenzaccio* pour Avignon. Ici, le dramaturge – par ailleurs également auteur – demeure impliqué jusqu'au bout dans les répétitions. Il pourrait être un cometteur en scène, placé en *« deuxième rideau »*. Mais les rôles ne sont en rien interchangeables : *« Mon imagination marche mieux à partir des mots qu'à partir de l'espace, tandis que celle de Jean-Pierre s'investit pleinement sur le plateau, dans la direction d'acteurs. »* De cette unité, Bernard Chartreux tire preuve que *« l'image figée du dramaturge comme préposé à l'érudition, réfléchissant sur les enjeux des spectacles et dont le metteur en scène appliquerait les conclusions, ne s'est jamais imposée en France »*.

Précision essentielle. Car entre-temps, par un retournement politique, administratif, culturel – ou leurs logiques conjointes –, l'explorateur du sens était accusé d'en être devenu le gardien abusif. Contre-offensive lancée du cœur même de l'empire fondateur. Heiner Müller, qui fut dramaturge du Berliner Ensemble de 1970 à 1976, pointe le moment où, après la mort de Brecht, la mise en scène est devenue l'*« exécutante »* de la dramaturgie : *« Ça, c'est la mort de tout théâtre* (1). *»* Piétinant une tradition allemande remontant à Lessing, l'auteur de *Hamlet Machine* souffle à l'accusation : *« La période où la dramaturgie a eu le plus d'importance a été la période nazie. »*

En France, c'est Vitez qui s'emporte : *« Le dramaturge est devenu un flic... Il a une pensée sûre, il garantit l'idéologie. Il contrôle. »* Et le metteur en scène d'un fameux *Soulier de satin* à Avignon (1987) ne pense pas qu'à l'Allemagne de l'Est. Il prie le *« commis à l'idéologie »* d'épargner les acteurs : *« Il est vain de vouloir transformer l'acteur en intellectuel. »* Aujourd'hui encore, François Regnault, dramaturge de Patrice Chéreau et Brigitte Jaques (2), le rejoint : *« Lisez les minutes des discussions de Peter Stein sur* Peer Gynt *: on a l'impression que les acteurs ont une interrogation écrite, et que le dramaturge et le metteur en scène les font passer en jugement. »*

Surgi comme un mauvais génie entre l'auteur et le metteur en scène, le dramaturge n'aurait plus qu'à être réabsorbé par l'un ou par l'autre – comme c'était le cas chez Jouvet, chez Vilar, chez Vitez —, ou à se déployer dans les activités annexes. Dans ce moment étrange, les plus sévères à son encontre sont peut-être les dramaturges eux-mêmes : *« Acteur ou metteur en scène sont des métiers réels. Dramaturge est un métier fictif*, dit François Regnault. *A la limite, c'est un ami du metteur en scène. Si on me demande : Pourquoi travaillez-vous avec Chéreau ?, je répondrai : Parce qu'on s'aime bien. »* En effet. S'il fallait écrire une histoire des dramaturges en France, elle serait moins celle d'idéologues féroces, assermentés aux appareils, que le récit croisé de rencontres cultivées dans l'œuvre commune.

Lecture, commentaires et traduction sont les premiers pas de partage. Le dramaturge est doté d'un appétit d'écrit et d'écriture hors du commun. A la Comédie-Française, la fonction du *« conseiller littéraire »* recouvre celle qui était dévolue au *« lecteur »* de la maison au XIXe siècle : lire les manuscrits et rédiger un rapport. Ce bureau de lecture (à ne pas confondre avec le très officiel Comité de lecture qui décide de l'entrée d'une pièce au répertoire) reçoit trois cents manuscrits par an. Une quarantaine d'entre eux trouveront place dans la programmation du Vieux Colombier, du Studio, ou dans les lectures publiques. Se déploie ainsi une dramaturgie de la création théâtrale contemporaine amorcée – ou continuée – dans les *Cahiers* (3) trimestriels.

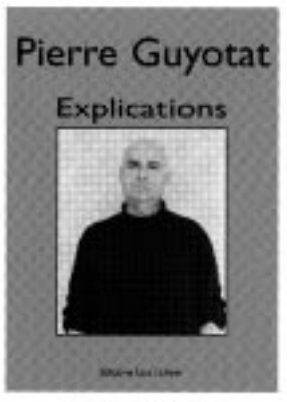
« Il ne s'agit pas de traduire en fonction de la mise en scène, mais de rendre limpide la situation théâtrale (...) trouver un langage qui passe la rampe. »
François Regnault

La traduction, parce qu'il y va de l'établissement du texte, met d'emblée en jeu la différence du dramaturge. Passer d'une langue à l'autre, c'est aussi passer du papier au plateau. *« Pour autant, il ne s'agit pas de traduire en fonction de la mise en scène, mais de rendre limpide la situation théâtrale, de découvrir les cohérences profondes, le non-dit, tous ces éléments que contiennent les grandes pièces et pas les petites. Et trouver un langage qui passe la rampe »*, dit François Regnault, traducteur de *Hedda Gabler* pour Brigitte Jaques. *« Je ne mets pas en scène, et le metteur en scène ne traduit pas. Les endroits sur lesquels j'ai buté dans la traduction, le metteur en scène et l'acteur le sentent immédiatement. Je reprends. »*

Autre originalité du dramaturge à la française : la place occupée par la formation philosophique. François Regnault, maître de conférences à Paris-VIII, y voit tantôt *« le croisement de modèles grecs et germaniques »*, tantôt *« des suites de 68, dans la rencontre théâtre, politique et philosophie »*, tantôt, tout simplement, *« le désir de placer la pensée à une certaine hauteur »*. Jean-Loup Rivière suggère une autre interprétation : *« Segalen avait fait sa thèse sur les romanciers médecins. La philosophie est au dramaturge ce que la médecine était au romancier. Il y a là un rapport très profond. Peut-être dans la proximité du théâtre et de la théorie, en ce qu'il s'agit d'observer. Peut-être y a- t-il entre eux une commune affaire de regard. »*

Justement, Bruno Tackels (4), qui représente une nouvelle génération de dramaturges (trente-quatre ans, enseigne l'esthétique et la dramaturgie à Rennes-II, et collabore avec François Tanguy à la Fonderie du Mans), se définit comme *« observateur »*. Il évoque la *« dramaturgie du regard »* qui se développe via le plateau *« pour en transmettre le sens »*. Un déplacement significatif de la position du dramaturge, expérimenté auparavant dans l'écriture auprès de Gabily. De cinq ans de compagnonnage avec l'auteur de *Gibiers du temps*, il a acquis la conviction que *« le dramaturge ne révèle pas le sens du texte en l'expliquant »*. Son rôle auprès de l'auteur-metteur en scène consiste à *« questionner le texte en cours. A jouer un principe actif et non explicatif »*. Le philosophe y trouve son compte, puisque, selon Bruno Tackels, *« le théâtre est la continuation de la philosophie par d'autres moyens. Il permet de trouver d'autres leviers pour questionner la réalité sans en faire un langage idiosyncrasique. Il ouvre un espace pour non-spécialistes qui permet de se spécialiser »*.

(1) Propos cités dans l'important dossier « Dramaturgie » de *Théâtre/Public* n° 67, janvier-février 1986, 82 p., 70 F (10,67 €).
(2) Brigitte Jaques et François Regnault viennent de publier *Le Théâtre de Pandora*, Editions théâtrales, 194 p., 190 F (28,97 €).
(3) Revue trimestrielle éditée par la Comédie-Française et Actes Sud. Dernière livraison, n° 35 : « Les acteurs, haine, amour... », 104 p., 75 F (11,43 €).
(4) Vient de publier *L'Œuvre d'art à l'époque de Walter Benjamin : histoire d'aura* (L'Harmattan, 118 p., 110 F [16,77 €]).

Pierre Guyotat
Explications

Pierre Guyotat
Explications
Editions Léo Scheer
22, rue de l'Arcade 75008 Paris.
Tél : 01 42 66 13 89

La Société des Écrivains
édite chaque mois
10 nouveaux auteurs.
Découvrez-les…
Catalogue sur simple demande
tél : 01 39 08 05 38 fax : 01 39 75 60 11
147-149, rue Saint-Honoré 75001 PARIS

Dans la jungle du théâtre

Brecht a rêvé de transformer le monde par le théâtre. Récit d'une odyssée politique et artistique

L'ART DU COMÉDIEN (**Schriften zum Theater**)
de Bertolt Brecht.
Traduit de l'allemand
par Jean Tailleur et Guy Delfel,
éd. de L'Arche, 236 p.,
130 F (19,82 €).

THÉÂTRE ÉPIQUE, THÉÂTRE DIALECTIQUE (**Schriften zum Theater**)
de Bertolt Brecht.
Traduit de l'allemand
par Jean Tailleur,
Guy Delfel, Edith Winkler,
Jean-Marie Valentin,
éd. de L'Arche, 250 p., 130 F
(19,82 €).

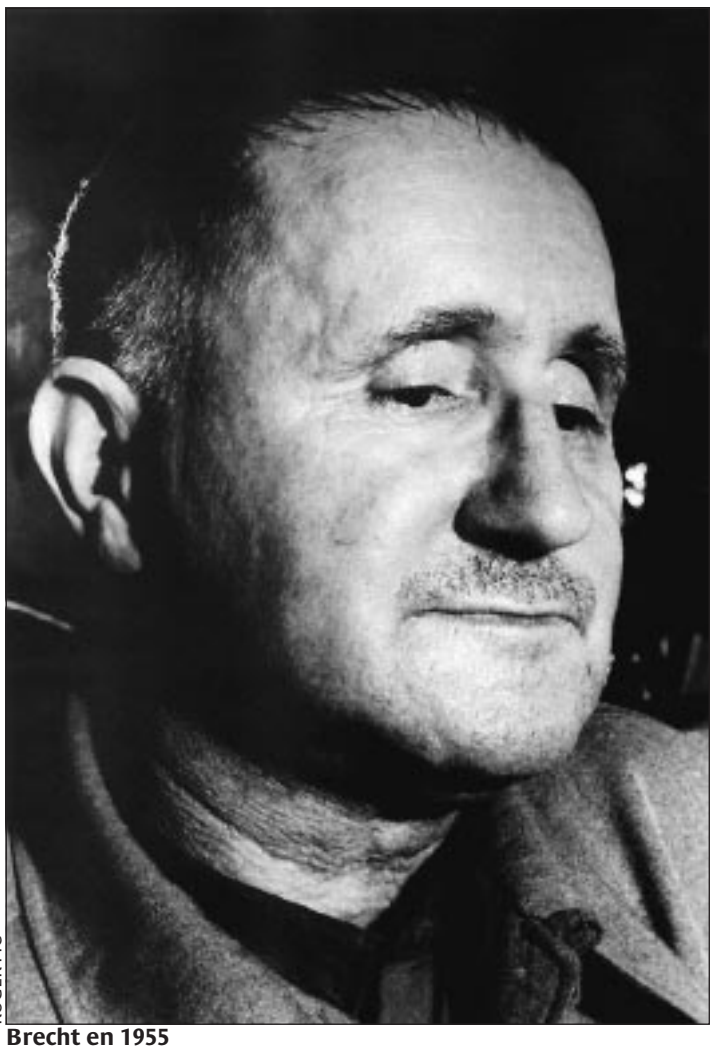
L'ACHAT DU CUIVRE : PETIT ORGANON (**Der Messingkauf : Kleines Organon für das Theater**)
de Bertolt Brecht.
Traduit de l'allemand
par André Combes
et Bernard Lortholary,
éd. de L'Arche, 236 p., 130 F
(19,82 €).

Même s'il n'est plus fêté comme il y a vingt ans, Brecht reste une référence chaque fois qu'on s'interroge sur la mission du théâtre, que ce soit pour adhérer à ses thèses ou au contraire souligner ses inaboutissements. Et si ses pièces ne sont plus jouées aussi massivement qu'autrefois, elles attirent encore des metteurs en scène conscients qu'il y a là une richesse qui est loin d'avoir été entièrement exploitée.

Sans renier ses premières productions comme *Baal* ou *Tambours dans la nuit*, pleines d'une exubérance anarchiste, Brecht, après sa découverte du marxisme au début des années 20, s'est attelé à un renouvellement radical du théâtre. Cette rencontre lui fait d'autant mieux prendre conscience des insuffisances du naturalisme et de l'expressionnisme, qui occupent alors le devant de la scène. L'un, en privilégiant l'objectivité du monde représenté, enlise le personnage dans un milieu. L'autre établit d'emblée la prééminence du sujet, qui échappe à toute détermination. Le marxisme, au contraire, lui apprend l'art du mouvement et de l'évolution en prise avec des réalités sociales qui ne peuvent être considérées comme des absolus.

La parution simultanée et en français, sous la direction de Jean-Marie Valentin, de trois volumes regroupant une grande partie des écrits théoriques de Brecht sur le théâtre nous permet de saisir tout le chemin parcouru depuis le milieu des années 20 jusqu'en 1956, date de sa mort. Son ambition initiale est de promouvoir ce qu'il appelle *« le théâtre de l'âge scientifique »*, période qui commence avec Francis Bacon et Galilée, à qui il a consacré une pièce en 1938. Pour ce faire, il n'a d'autre choix que de remonter à l'Antiquité et à Aristote, dont la *Poétique* imprègne toutes les consciences de façon quasi impérialiste. Il reproche à ce théâtre fondé sur l'identification d'engluer le spectateur dans une sorte de transe apathique qui lui ôte toute capacité critique. Brecht lui oppose le théâtre épique, où ce n'est plus la pensée qui détermine l'être mais l'être social qui détermine la pensée. Cette refonte de l'art dramatique qui s'inspire du théâtre élisabéthain, de Büchner, Lenz et Diderot, n'est pas une nouvelle esthétique mais un moyen d'agir simultanément sur un autre art : *« l'art du spectateur »*, car Brecht sait que seul un nouveau public peut légitimer ses ambitions. Pour ses deux premières pièces, en 1918, il avait déjà fait placarder sur les murs du théâtre, à l'adresse des spectateurs éberlués : *« Ne faites pas ces yeux de merlans frits romantiques ! »* C'est à ce stade qu'il introduit la notion de distanciation, qu'il est allé chercher chez les formalistes russes. Bannissant le pittoresque, l'effet de distanciation, qui s'oppose à l'identification, est *« un procédé qui permet de décrire les processus représentés comme des processus étranges »*, alors même qu'ils font partie de la vie courante. Ruse légitime pour une prise de conscience. Brecht a bâti plusieurs de ses plus grandes pièces sur ce type. Mais dans les années 50, la distanciation n'a pas bonne presse dans les pays socialistes, qui lui préfèrent l'esthétique moins engagée de son grand rival : Stanislavski. Brecht, qui possède l'art de la composition aussi bien que celui de la vulgarisation, est soucieux de ne pas croiser le fer avec les autorités. Plus important encore, il se rend compte que, à camper sur ses positions, il risque d'oblitérer une composante fondamentale du théâtre : celle du plaisir. Comme Schiller, qui voulait éduquer le peuple dans une alliance mesurée de raison et de sentiment, Brecht installe alors son théâtre dans la mise en scène de couples antagonistes : rationnel/ irrationnel, raison/ passion, individu/ collectivité, etc. Ce théâtre dialectique, moins aride que le théâtre narratif, vivifie le spectacle sans renier l'essentiel, qui est que le monde reste *« transformable du fait même de ses contradictions »*. Si ces dernières ont changé depuis, elles sont devenues suffisamment dramatiques pour ne pas enterrer Brecht trop tôt.

Pierre Deshusses



ROGER PIC
Brecht en 1955

L'enfance de l'art

Elle s'appelle Sarah. Quand elle avait douze ans, elle a mis en scène *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, qu'elle a joué avec six copines de collège. Elles ont répété pendant des semaines dans leurs chambres puis elles ont donné deux représentations, dans le parking d'un immeuble. Elles avaient installé trois cartons peints et une dizaine de chaises. La représentation durait une petite heure, Sarah jouait Roméo parce que les rares garçons qui étaient présents au départ du projet s'étaient désistés. Cela donnait au spectacle une tonalité ambiguë qui échappait aux jeunes comédiennes. Dans leur enthousiasme maladroit, elles ne se sont pas rendu compte qu'elle réussissaient à créer, à sept dans un parking, l'illusion que le bal des Capulet bruissait de monde... Depuis, Sarah est devenue institutrice. Toujours amoureuse du théâtre, elle cherche des textes, courts, qu'elle puisse donner à ses élèves pour qu'ils montent des spectacles, à l'école, ou entre eux. Elle les trouvera dans une toute nouvelle collection, la meilleure sans doute qui existe à ce jour : « Théâtre », de Folio Junior.

Pourquoi la meilleure ? Parce que c'est un art difficile de savoir choisir des pièces conciliant la qualité littéraire et l'enfance de l'art. Les apprentis comédiens sont souvent rebutés par les éditions accompagnées de commentaires trop didactiques ou imposants, qui laissent trop peu de place à leur imagination. Les plus grands metteurs en scène réinventent le théâtre. Les plus jeunes veulent l'inventer ; ils ont besoin de pistes qui soient comme les petits cailloux blancs des contes. Des indices. Folio Junior les leur donne. Les quatre volumes inaugurant la collection contiennent chacun un « Petit carnet de mise en scène » enjoué et fin. Chacun est adapté aux pièces qu'il accompagne. Et ces pièces-là sont pour la plupart des merveilles. Jacques Prévert, que les enfants des écoles récitent comme ils respirent, a droit à deux volumes. Il avait le mérite d'écrire court. Folio Junior le lui rend bien, en éditant quatorze pièces qui suivent l'arc en ciel de ses poèmes : de l'amour de la révolution (*Le Tableau des merveilles*) à l'inquiétude métaphysique déguisée en boutade (*L'Accent grave*), en passant par le délice des mots qui glissent et fondent comme le savon de Francis Ponge, au détour de scènes de rue, de comptoir ou de train (*L'Addition, En wagon*...)

De Raymond Queneau, Folio Junior publie une seule pièce, *En passant*. Mais cette pièce pourrait se jouer en boucle. Elle met en scène, sur un quai de métro, deux fois un couple chargé d'une lourde valise. Une fois, la femme, qui se demande si son compagnon l'aime, croise le regard d'un passant et tombe en amour. La seconde fois, c'est l'homme qui aime une passante. Le goût de l'instant masque la mélancolie, les métros passent, et la vie va, qui s'offre à tous les jeux. Mêmes jeux chez Jean Tardieu, mais poussés au comble du désir d'être inutile, de s'amuser avec *Le Beau Langage*, tant et plus que le théâtre semble ici naître de la fantaisie première de l'apprentissage de la parole. Donc d'un théâtre.

Brigitte Salino

★ **Théâtre/1 A perte de vie,** de Jacques Prévert, 117 p., 30 F (4,57 €).
Théâtre/2 Le Beau langage, de Jacques Prévert, 124 p. 30 F (4,57 €).
Théâtre/3 En passant, de Raymond Queneau, 105 p., 27 F (4,12 €).
Théâtre/4 Finissez vos phrases, de Jean Tardieu, 85 p., 27 F (4,12 €). Folio Junior Théâtre, Gallimard.

TNP, service public

CHAILLOT, HISTOIRE D'UN THÉÂTRE POPULAIRE
de Colette Godard.
Seuil, 120 p., 240 F (36,59 €).

Lorsque Vilar quitte Chaillot, de son propre gré, en 1963, il déclare : *« Au moment où je quitte ce poste et ce lieu, c'est la seule chose que je me permets de demander au Pouvoir : l'adaptation de ce théâtre souterrain à des conditions au moins humaines de labeur quotidien. »* C'est admettre que durant onze années ses machinistes, électriciens, acteurs, entre autres, ont travaillé là dans *« des conditions inhumaines »*.

L'une des qualités du livre de Colette Godard (un déferlement de photos superbes, souvent très émouvantes) est son honnêteté. Elle ne nous cache rien. A partir de Firmin Gémier, le père fondateur, (créateur d'*Ubu-Roi* en 1896), qui avait inscrit, en novembre 1920, au fronton de l'ancien Trocadéro : « THÉÂTRE NATIONAL POPULAIRE », et qui, rappelle Colette Godard, définissait ainsi ce TNP : *« Il ne sera pas, en principe, réservé à la classe dite populaire, car il ne saurait y avoir de théâtre de classe. Ce sera une synthèse, présentée de façon émouvante ou joyeuse, et dégageant une leçon cachée. »* Paroles d'or : Vitez ou Savary ne s'exprimeront pas mieux.

Le livre de Colette Godard remet bien des choses au point. Elle rend justice à la direction du successeur de Vilar, Georges Wilson, qui eut le courage de faire jouer 52 % d'œuvres contemporaines alors que Vilar n'en avait donné que 13%. Wilson qui fit construire la seconde salle, la salle Gémier, et qui donna de superbes mises en scène de *Mahagonny*, de *Puntila*, du *Roi Lear*, parmi d'autres.

C'est ensuite Jack Lang, qui, lui, va oser entreprendre les transformations de fond en comble que demandait Vilar. Chaillot devient alors un provisoire mais long chantier, grâce à quoi cette *« immensité souterraine »* (dixit Vilar) devient enfin un théâtre, un vrai. L'inconfort d'écoute de l'ancienne salle obligeait les comédiens à forcer des voix fausses. *« Les spectacles enregistrés de Jean Vilar, même avec Gérard Philipe et peut-être surtout avec lui, sont aujourd'hui inécoutables »*, dit à Colette Godard le scénographe Jacques Le Marquet. Il n'exagère pas, mais quand Vilar est seul, dans *Richard II* par exemple, c'est très beau.

Justice rendue aussi à André-Louis Périnetti, à qui échoit la tâche irréalisable – mais il va la réussir – de sauver, sept années durant, Chaillot, alors que les travaux en cours rendent la salle impraticable, et que le coût des travaux ne laisse pas à Périnetti de quoi faire subsister l'entreprise. Tout d'abord à l'extérieur, à la Cité internationale, à la Renaissance, puis dans la nouvelle salle Gémier dès que, grâce à Lang, elle est prête, André-Louis Périnetti, misant sur des novateurs, Bisson, Bayen, Hermon, Sobel, et invitant Lioubimov, la Mama, Kantor, parvient à garder Chaillot en vie jusqu'à l'arrivée de Vitez en 1981.

Colette Godard donne la parole à l'un des acteurs de Vitez, Didier Sandre : *« Pour Antoine, le théâtre, fondamentalement, est toujours resté un espace carré avec une table, deux chaises, un bâton et des acteurs. »*

Evoquant les décors, les lumières, les éblouissantes « imageries » de Strehler ou de Chéreau, Didier Sandre dit que Vitez *« estimait que sa propre poésie de la scène ne passait pas par ces artifices-là »*.

Heureusement pour Vitez, et pour nous tous, eut lieu l'entente magique Vitez-Yannis Kokkos, qui sut atteindre ce que Vitez appela un *« réalisme enchanté »*.

Sur l'art, sur la direction, de Vitez puis de Savary, qui eût pu, mieux que Colette Godard, leur spectatrice la plus pénétrante, la plus libre, la plus douée, raconter Chaillot ? Courez donc vous plonger dans cet album de rêve.

Michel Cournot

Colette Godard collabore au *Monde*

livraisons

● **LES THÉÂTRES PARISIENS DISPARUS,** de Philippe Chauveau

Vous allez acheter des partitions chez Paul Beuscher ? Vous entrez dans ce qui fut le Théâtre Beaumarchais. Vous allez voir un film au Gaumont Ambassade ? Vous voilà dans l'ex-théâtre de l'Avenue. Vous remontez la rue Rochechouart ? Trois théâtres y vécurent, il n'en reste aucun... Vous pourriez ainsi parcourir Paris, comme Philippe Chauveau invite à le faire, dans un livre remarquable : *Les Théâtres parisiens disparus*. Ce n'est pas une œuvre nostalgique, au contraire. C'est un état des lieux, secret et riche d'enseignements historiques, littéraires et politiques, qui exhume une géographie culturelle oubliée. Un travail de titan. Philippe Chauveau a mis vingt-cinq ans pour venir à bout de son projet de recenser les théâtres construits dans Paris à partir de 1760, et aujourd'hui disparus. Presque tous ont été purement et simplement détruits. Mais il en reste quelques très rares qui pourraient encore être sauvés, comme le Théâtre des Capucines, qui dort derrière une façade d'immeuble des grands boulevards (éd. de l'Amandier, 586 p., 360 F [54,88 €]). **B. Sa.**

● **L'ORIENT AU THÉÂTRE DU SOLEIL,** de Françoise Quillet

Suivant l'exemple d'Antonin Artaud au Mexique, Ariane Mnouchkine s'est tournée vers l'Orient pour enrichir son inspiration. Françoise Quillet trace les influences des traditions théâtrales du Japon et de la Chine ainsi que de l'Inde et de l'Indonésie. La musique sur scène, les maquillages, les costumes, ainsi que l'insistance sur la préparation physique des acteurs sont autant d'éléments intégrés par le Théâtre du Soleil. Avec *L'Histoire terrible et inachevée de Norodom Sihanouk* ou *L'Indiade*, Ariane Mnouchkine démontre que l'Orient n'est pas un simple réservoir d'outils théâtraux, mais bien un territoire politique contemporain (L'Harmattan, 328 p., 180 F [27,44 €]). **C. Ba.**

REVUES

● **THÉÂTRE AUJOURD'HUI N° 8 : MICHEL VINAVER**

Un jour de 1955, Michel Vinaver, qui dirigeait l'usine Gillette, à Annecy, apporta à Roger Planchon le manuscrit d'une pièce qu'il avait écrite, *Les Coréens*. Le metteur en scène créa la pièce au Théâtre de la Comédie de Lyon, qu'il dirigeait alors. Il se souvient aujourd'hui qu'il l'aimait parce qu'*« elle surprenait à la fois les communistes et les pro-Américains ; elle marchait sur une arête de couteau. »* Depuis, le théâtre de Michel Vinaver a fait son chemin, non sans difficultés. Il a fallu beaucoup de temps et l'aide précieuse de metteurs en scène comme Antoine Vitez, Jacques Lassalle ou Alain Françon pour que l'auteur des *Huissiers* soit reconnu à hauteur de son importance – importance dont le n° 8 de *Théâtre aujourd'hui* témoigne, avec des contributions variées et une intelligence heureuse (Centre national de documentation pédagogique, 160 p., 190 F [28,97 €]). **B. Sa.**

● **KADDISH. PAGES SUR TADEUSZ KANTOR**, de Jan Kott

Ce recueil rassemble huit courts articles où éclate l'admiration vouée par l'auteur de *Shakespeare notre contemporain* envers le metteur en scène de *La Classe morte*. Pour la stature, il situe l'homme au chapeau de feutre, qui expédiait les trois coups d'un claquement de doigts, quelque part entre l'auteur de Hamlet, et celui de *Huit et demi*. A Berlin, à Paris, à New York, Jan Kott retrouve étrangement le même public devant les œuvres de son contemporain d'évidence. Il détaille ses accessoires effroyables, analyse ses images implacables, tout en brassant et rebrassant la même idée : *« On peut voir dans Kantor un Charon qui transporte les morts dans l'autre monde. Mais Kantor n'emmène pas seulement les morts, il les ramène aussi. Dans ce théâtre de la trace qui apparaît et disparaît, Kantor, par sa présence sur scène, est la mémoire des lieux et des hommes »* (traduit du polonais par Laurence Dyèvre, Le Passeur, 92 p., 80 F [12,19 €]). **J.-L. P.**

● **REVUE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE**

« Durer. C'est, avec Théâtre, *presque une contradiction.* Théâtre *c'est précarité. »*, écrit Hélène Cixous en conclusion d'un récit intitulé : *« Germes, gestes, restes »*, sur la lente gestation des œuvres du Théâtre du Soleil, sur leurs « mutations » successives et la tardive prise de conscience de l'importance d'en préserver les traces. Manuscrits, dessins, photos, enregistrements sonores et captations : la dernière livraison de la Revue de la BNF se penche sur l'archivage du spectacle vivant. Cécile Giteau parcourt la vie de Gordon Craig à travers sa collection ; Chantal Meyer-Plantureux évoque la place de la photo dans la recherche théâtrale, depuis les clichés de Sarah Bernhardt jusqu'au fonds Pic ; Michel Bataillon raconte le sauvetage et la préservation de la mémoire du TNP à Villeurbanne ; et Simone Benmussa décrit l'inimitable voix de Nathalie Sarraute (*Revue de la BNF*, 2, rue Vivienne, 75084 Paris Cedex 02, n° 5, 140 F [21,34 €]). **J.-L. P.**

● **INTERNATIONALE DE L'IMAGINAIRE**

Deux numéros de l'*Internationale de l'imaginaire* paraissent simultanément. Le n° 12, particulièrement riche, dédié à Jean Duvignaud, est sous-titré : *« La scène, le monde, sans relâche »*. Sociologues, anthropologues ou ethnologues font retour sur nos contemporains avec ce que la science autorise de verve. Au chapitre de *« la société aux feux de la rampe »*, Georges Balandier examine *« La théâtrocratie selon l'anthropologie »*, tandis que Pierre Fougeyrollas dissèque *« la théâtralisation du politique »*, et Jacques Berque les rapports du Coran et de la théâtralité. Titré : *« Jeux de dieux, jeux de rois »*, le n° 13 parcourt les cinq continents (Cameroun, Maroc, îles Loyauté, Brésil, Inde, Roumanie) à la rencontre de ces moments où les apparitions des dieux sont symptômes de crises, et moyens d'en finir avec elles, à travers rites ou spectacles... avant que la mondialisation ne s'intéresse d'un peu trop près à ses officiants-interprètes. (Babel, Actes Sud, n° 12 : 254 p., 45 F [6,86 €] ; n° 13 : 114 p., 39 F [5,95 €]). **J.-L. P.**

ECRIVAINS
pour vos envois
de manuscrits
renseignements :
Editions LA BRUYERE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

Goûtez à tous
les livres de l'été.

Tous les
livres de l'été,
guides de voyage,
cahiers de vacances.
www.chapitre.com
fax : 01 55 33 60 61
3615 Alir (2,23F/mn)
chaPitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET

L'EDITION FRANÇAISE

● **Le Seuil acquiert « Les Empêcheurs de penser en rond ».** Le Seuil a annoncé, mardi 4 juillet, le rachat des « Empêcheurs de penser en rond », détenus par le groupe pharmaceutique Sanofi-Synthélabo. Le montant de la transaction n'a pas été dévoilé. Créée il y a une dizaine d'années par Philippe Pignarre, licencié en février par Synthélabo (*Le Monde* du 4 février), cette collection est spécialisée dans la psychiatrie, la médecine et les sciences sociales. Elle publie deux revues, *Ethnopsy* et *Les Annales d'histoire et de philosophie du vivant.* Le Seuil souhaite ainsi se renforcer en sciences sociales et psychopathologie.

● **Les Belles Lettres rachètent Klincksieck.** Les éditions des Belles Lettres ont racheté, vendredi 30 juin, 80 % du capital de Librairie Klincksieck et Cie, née en 1999 de la fusion de Klincksieck et Didier érudition. Fondée en 1842, Klincksieck, spécialisée dans les sciences humaines, compte à son catalogue 6 000 titres et publie 80 nouveautés par an, notamment en littérature, linguistique et musicologie. Après cette opération effectuée sans concours extérieur, Les Belles Lettres, créées en 1919 et particulièrement célèbres pour leur collection de traductions grecques et latines « Guillaume Budé », devraient réaliser un chiffre d'affaires de 50 millions de francs (7,6 millions d'euros).

● **Georges-Olivier Chateaureynaud, président de la SGDL.** La Société des gens de lettres a renouvelé son bureau et élu à sa présidence Georges-Olivier Chateaureynaud, qui succède à François Coupry. Marie-France Briselance devient vice-présidente.

● **Prix littéraires. Le prix des Amériques insulaires et de la Guyane** a été décerné à Neil Bissoondath, écrivain canadien originaire de Trinidad, pour son roman *Tous ses mondes en elle* (Ed. Phébus, « Le Monde des livres » du 10 septembre 1999). La première édition de ce nouveau prix, présidé par Maryse Condé, a été marquée, en Guadeloupe, par une semaine de rencontres entre écrivains des Caraïbes. **Le prix Louis-Guilloux a été remis à Jean Rolin pour** *Campagnes* (Gallimard), qui relate les séjours de l'écrivain en Bosnie, de 1991 à 1997. **Le premier prix Simenon,** attribué aux Sables d'Olonne, a été décerné à titre posthume à Alphonse Boudard pour *Les Trois Mamans du Petit Jésus* (Grasset). **Le prix du livre Age d'or de France** revient à Louis Leprince-Ringuet pour *Foi de physicien ! Testament d'un scientifique* (Bayard) et à Marc Dugain pour *La Chambre des officiers* (Lattès).

RECTIFICATIFS

● Dans la liste des ouvrages publiés par nos collaborateurs (« Le Monde des livres » du 30 juin), nous avons omis deux titres d'André Velter, *La Vie en dansant* et *L'Amour extrême, Poèmes pour Chantal Mauduit,* tous deux chez Gallimard.

● Une erreur de prénom a été commise à propos d'un des auteurs ayant dirigé l'ouvrage collectif *Histoire des pères et de la paternité* (« Le Monde des livres » du 16 juin) : il s'agit de Jean Delumeau et de Daniel Roche (et non Denis Roche).

PHILIPPE BOUIN
LES CROIX DE PAILLE
« C'est la rencontre miraculeuse d'Alexandre Dumas et de Sherlock Holmes. »
Christian Gonzalez
Madame Figaro
ÉDITIONS VivianeHamy

Renaud Camus, dix pages en moins

« La Campagne de France » est à nouveau disponible, expurgé de ses passages litigieux et précédé d'un long avant-propos de son éditeur, Claude Durand

Un peu plus de deux mois après avoir été retiré de la vente, *La Campagne de France, Journal 1994,* de Renaud Camus, reparaît chez Fayard dans une version expurgée (*Le Monde* du 1er juin). Il a été, mardi 4 juillet, « *remis à disposition des libraires* », ce qui signifie qu'ils peuvent désormais en passer commande, mais il ne leur a pas été livré d'office, comme le veut l'usage. Les passages jugés antisémites ont été retirés après un avis de Me Henri Leclerc, avocat de Fayard et président d'honneur de la Ligue des droits de l'homme. Les passages supprimés sont remplacés par des blancs. Dans l'édition expurgée de *P.A.* (1997), l'éditeur habituel de Renaud Camus, Paul Otchakovsky-Laurens (POL), avait, lui, fait précéder les blancs de la mention : « *paragraphe retiré, à la demande de l'éditeur* ».

Claude Durand, PDG de Fayard, a donc choisi une solution proche, après la polémique déclenchée en avril (plusieurs critiques élogieuses de *La Campagne de France* avaient paru, dans divers journaux, avant que Marc Weitzmann, dans *Les Inrockuptibles* du 18 avril, ne souligne les attaques de Renaud Camus contre les « *collaborateurs juif* » du « Panorama » de France-Culture) (*Le Monde* du 21 avril). La réédition s'accompagne d'un avant-propos de l'éditeur « *assorti de quelques matériaux et réflexions pour une étude socio-médiologique de "l'affaire Camus"* ». Dans ces trente-six pages, celui-ci s'explique sur les raisons qui l'ont conduit à publier *La Campagne de France* (*lire ci-dessous*) et conclut : « *Je me suis senti dans la situation d'un avocat ayant pignon sur rue, à la tête d'un cabinet réputé, à qui le plus mauvais innocent qui soit (n'a-t-il pas, par défi et amertume, annoncé littéralement ce qui l'attendait, tout en en sous-estimant grandement l'ampleur et la violence ?) vient demander d'assurer sa défense. Douteux, le cas Camus ? Toujours la liberté d'expression doit pouvoir être défendue* à l'excès et au bénéfice du doute. »

« ÉVÉNEMENT MINUSCULE »

Mais, surtout, Claude Durand revient longuement sur la polémique médiatique qui, à ses yeux, a transformé un incident en une véritable « affaire » : « *Le médiologue étudiera à partir de là les connexions de réseaux qui se sont opérées pour faire d'un événement somme toute minuscule (visant quelques pages d'un ouvrage qui en compte cinq cents, d'un auteur dont la diffusion habituelle oscille entre mille et trois mille exemplaires) une affaire couvrant des dizaines de pages de quotidiens et magazines nationaux (une part notable des grands périodiques ont su en l'occurrence, quant à eux, raison et sens des proportions garder).* » Il consacre une large part de son texte – probablement pour aider dans son travail le « médiologue » qu'il appelle de ses vœux – à dénoncer « *l'appartenance* » de tel ou tel des protagonistes de « l'affaire », à tel journal, telle maison d'édition, telle revue : « *Je me permettrai (...) chaque fois qu'il sera question d'un protagoniste permanent ou épisodique de l'affaire, de lui accoler un badge, comme on fait dans les colloques, forums et congrès, spécifiant les médias avec qui il entretient des relations permanentes ou irrégulières (...) Non que ce type d'appartenance détermine forcément une position individuelle dans une affaire de ce genre, mais la fréquence de certains badges intéressera le spécialiste des réseaux d'influence (...).* »

Claude Durand s'attache aussi à défendre l'œuvre de Renaud Camus, son originalité d'écrivain. Il souhaite ramener le débat sur le terrain littéraire (*lire ci-dessous*) en soulignant les dangers que feraient courir à la création une campagne, des appels à la censure visant à « *accélérer une mise au pas politiquement correcte de la critique et, par suite, de son objet même, la littérature* ». Editeur réputé depuis des années pour son travail dans le domaine des essais et des documents, Claude Durand a souhaité, comme il le rappelle dans son avant-propos, consacrer la fin de sa carrière à développer le domaine de la fiction chez Fayard. C'est ce qui l'avait conduit à engager Jean-Marc Roberts. Depuis le départ de celui-ci pour Stock, Claude Durand a repris en main la littérature, dans sa maison et souhaitait y accueillir les auteurs les plus divers. L'arrivée de Renaud Camus, écrivain qui a ses fidèles depuis *Tricks*, s'inscrit en partie dans ce contexte.

Mais l' «affaire Camus », malgré les explications que donne aujourd'hui Claude Durand, dépasse le cadre littéraire et le cas d'un romancier changeant d'éditeur. D'une part, parce que POL souhaite continuer de publier les romans de Renaud Camus. D'autre part, parce que les passages incriminés, aujourd'hui supprimés, ne sont pas, contrairement à ce qu'affirme le PDG de Fayard, nés d'un « *harcèlement médiatique* » qui aurait « *créé l'événement de toutes pièces* ».

L'indignation a été forte parce qu'il ne s'agissait en rien, dans ce Journal intime, d'un geste littéraire (si odieux fût-il), mais de déclarations politiques rappelant une époque de triste mémoire, notamment lorsque Renaud Camus compte le nombre de « *collaborateurs juifs* » dans une émission de radio, ou lorsqu'il souhaite que « *les musulmans de souche* » se sentent « *toujours un peu étrangers* » en France. Ou encore lorsqu'il se fait juge de ce qui serait, ou non, « *vraiment français* » : « *Il m'agace et m'attriste de voir et d'entendre cette expérience, cette culture et cette civilisation avoir pour principaux porte-parole et organes d'expression, dans de très nombreux cas, une majorité de juifs, français de première ou seconde génération bien souvent, qui ne participent pas directement de cette expérience, qui plus d'une fois en maltraitent les noms propres, et qui expriment cette culture et cette civilisation – même si c'est très savamment – d'une façon qui lui est extérieure.* »

Enfin, si Claude Durand estime que le débat autour de *La Campagne de France* est l'œuvre de « *pyromanes* », de « *souffleurs de braise* » et de quelques « *procureurs* », « *nouveaux barbares à visage humaniste* », il est peu probable que son texte, qui ne se cache pas d'être volontiers dénonciateur et très ouvertement polémique, contribue à en dégager enfin clairement les enjeux. Quant à Renaud Camus, il s'adresse à ses nouveaux lecteurs, dans un bref texte qui suit celui de Claude Durand, pour introduire cette nouvelle édition, estimant qu'« *il y a quelque absurdité à soustraire d'un ouvrage des phrases qui ont traîné deux mois durant dans toutes les gazettes. Elles s'y trouvaient sans leur contexte. Voici leur contexte sans elles.* »

Alain Salles

★ Sur France-Culture, le vendredi 7 juillet de 12 h 45 à 13 h 30, « La suite dans les idées » aura pour thème « L'Affaire Renaud Camus » et réunira, autour du producteur de l'émission Sylvain Bourmeau, le philosophe Alain Finkielkraut et le germaniste Lionel Richard.

Explications de l'éditeur

Voici quelques extraits de l'« *Avant-propos assorti de quelques matériaux et réflexions pour une étude socio-médiologique de l'"affaire Camus"* », signé par Claude Durand, PDG de Fayard, en préface à la réédition du journal de l'année 1994 de Renaud Camus, *La Campagne de France*. Il place son texte sous les auspices d'Ismail Kadaré et de Régis Debray, citant du premier une phrase de *Clair de lune* et du second ce passage de *L'Emprise* : « *Le boom moral nous permet la culbute : l'opposition au nom de l'ordre établi ; (...) la persécution de nos ennemis intimes, mais pour le compte officiel des persécutés.* »

Sur les raisons de la publication du livre par Fayard, en avril, en même temps que POL, éditeur habituel de Camus, faisait paraître son *Répertoire des délicatesses du français contemporain* : « *J'ai donc lu en entier le manuscrit de* La Campagne de France *et me suis tenu le langage suivant : Voilà l'auteur d'une quarantaine de livres qui divorce partiellement d'avec son éditeur de toujours. (...) Je me dis encore : Voilà un auteur confidentiel mais reconnu. Il fut même une époque où il était de très bon ton de dire le plus grand bien de Renaud Camus ; mais il en est de certains critiques comme de la folle avoine qui dodeline au vent des engouements, des craintes et des influences. Personnellement, cette prose châtiée ne me laisse pas impassible. Il y a chez ce type d'auteurs hautains, puristes, affrontés plus qu'effrontés, une flamme qui me séduit plus encore qu'elle ne m'exaspère, et que je préfère de beaucoup au cynisme à tout crin, au "prenez-moi comme je suis", au "revenu de tout" (...)* »

Sur ce qui est devenu l'« *affaire Camus* » : « *Point de départ : à tort ou à raison, un écrivain déclare "un peu exagéré" certain manquement à la neutralité et au pluralisme par surreprésentation d'un point de vue dans une émission donnée, remontant à six ans, d'une radio de service public, sur des thèmes qui eussent requis, par définition, à son avis, des approches multiples et divergentes.* »

Sur « *les passages controversés* », « *j'éprouve, je l'avoue, des sentiments mêlés*, précise Claude Durand : *j'y relève des accents que l'on trouve dans pas mal de classiques français du XXe siècle en vente libre, et non des moindres (de Barrès à Bernanos, de Gide à Montherlant, de Chardonne à Morand, etc.) ; du côté des vivants, y compris dans la tradition opposée à celle d'un Jacques Laurent [Grasset], d'un Michel Déon [Gallimard, La Table ronde], d'un Félicien Marceau [Gallimard], d'un Michel Mohrt [Gallimard], on en trouverait beaucoup pour acquiescer à l'esprit, voire à la lettre de tel ou tel passage ; l'expression d'un respect (et même d'un amour) de la différence chez l'étranger, par opposition aux cantilènes sur la "culture métisse" dont on a sans doute exagéré les sortilèges depuis les années 80, m'intéresse comme peut être à la fois piqué et révulsé un lecteur qui sent sa propre sensibilité prise à rebrousse-poil* ».

Renaud Camus, lui, termine ainsi, son bref texte de présentation : « *Si j'ai peiné quiconque, j'en suis peiné moi-même. Ce n'était pas mon dessein. Comme la mémoire, la douleur est un argument philosophique, rhétorique, politique, humain – et parmi les plus recevables. Toujours je me suis incliné devant elles, et pour le faire encore en cette occasion-ci, je n'ai pas à me contraindre. C'est seulement quand on les fait servir à des intérêts séculiers qu'il est loisible de résister. Non pas à elles, bien sûr. A ceux qui les profanent en les utilisant à des fins de pouvoir.* »

AGENDA

● **LES 6 ET 8 JUILLET. LECTURES. En Arles** (Gard), dans les jardins du Théâtre antique, l'Association du Méjan organise des lectures avec accompagnement au piano, de textes de Hemingway, Apollinaire, Andersen (Michel Duchaussoy et Marie-Christine Barrault), Maupassant (Claude Santelli), Saint-John Perse, Carpentier, Hugo et Lautréamont (Gérard Desarthe et Maud Rayer). A 19 heures chaque soir (renseignements et réservations : 04-90-49-56-78).

● **DU 8 AU 11 JUILLET. PSYCHANALYSE. A Paris,** dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, se tiendront les premiers états généraux de la psychanalyse (47, rue des Ecoles, 75005 Paris. Inscriptions sur place ou tél. : 01-44-64-15-15).

● **DU 7 AU 12 JUILLET. LECTURES. A Vienne** (Isère), dans le cadre du festival Lettres sur cour, Régine Detambel, Charles Juliet, Vénus Khoury-Ghata et Laurent de Wilde liront des extraits de leurs livres en divers lieux de la ville (rens. : Bibliothèque municipale, place de Miremont, 38200 Vienne, tél. : 04-74-85-07-27).

● **LES 22 ET 23 JUILLET. JOURNÉE DU LIVRE. A Sablet** (Vaucluse), un jury composé des gens du village et présidé par Irène Frain remettra le Prix du premier roman. Un Prix de poésie et de nouvelles destiné à encourager l'expression en français et en provençal sera également décerné (rens. : Journée du livre de Sablet, Font de Mayol, 84110 Sablet, tél. : 04-90-46-97-50).

● **DU 22 AU 30 JUILLET. POÉSIE. A Lodève** (Héraut), se tiendra la troisième édition des Voix de la Méditerranée. Sont notamment attendus Robert Laffont, Dominique Grandmont ou Max Rouquette pour les invités français, ainsi que de nombreux poètes algériens, bosniaques, grecs, libanais, marocains, tunisiens, turcs... Est également prévu un marché de la poésie et du livre méditerranéen (renseignements et réservations : bureau du festival, square Georges-Auric, 34700 Lodève, tél. : 04-67-44-24-60).

● **LES 10, 11 ET 12 AOÛT. STAGE. A Lapte** (Haute-Loire), l'association La voie des livres propose un stage de lecture à voix haute (renseignements : La voie des livres, 47, rue Planchat, 75020 Paris, tél. : 01-43-48-79-55).

● **DU 16 AU 20 AOÛT. LECTURES-SPECTACLES. Sur le haut plateau du Chambon-sur-Lignon** (Haute-Loire), les éditions du Cheyne organisent cinq jours de lecture et de poésie à la carte. Au programme : lectures, rencontres, conférences, musique, lectures buissonnières et stages ouverts à tous (rens. : Cheyne éditeur, 43400 Le Chambon-sur-Lignon, tél. : 04-71-59-76-46).

Chaque mardi avec
Le Monde
DATÉ MERCREDI
retrouvez
LE MONDE INTERACTIF

A l'ETRANGER

● **GRANDE-BRETAGNE : dernières nouvelles de Harry**
Pas une semaine sans que le jeune Harry Potter fasse parler de lui. Il semblerait même qu'il y ait recrudescence de sorcellerie en Angleterre, et pas seulement chez les petits enfants. Cela dit, en attendant, le 8 juillet, la sortie de *The Goblet of Fire*, qui sera tiré à 1 million et demi d'exemplaires en Angleterre et 3,8 millions d'exemplaires aux Etats-Unis, la presse britannique fait le point : 35 millions d'exemplaires des trois premiers tomes des aventures du petit sorcier ont été vendus à travers le monde, et ont rapporté à son auteur, J.K. Rowling, plus de 14 millions de livres (plus de 15 millions de francs, quelque 2,3 millions d'euros), ce qui fait d'elle une des Britanniques gagnant le plus d'argent. Il faut dire qu'elle reçoit entre 15 % et 20 % de droits d'auteur, ce qui est sensiblement supérieur à la norme. Et elle devrait s'enrichir encore plus après la sortie du *Goblet of Fire* et surtout avec le merchandising qui va suivre. Bonne affaire aussi, bien sûr, pour son éditeur, Bloomsbury, qui a acquis les droits des sept premiers volumes. J.K. Rowling a toutefois déclaré qu'elle n'irait de toute façon pas au-delà.

● **Bagarres autour du prix du livre**
Depuis quelques semaines, la bataille fait rage en Espagne, entre les éditeurs, les libraires et les écrivains, d'une part, et les ministres de la culture et de l'éducation, Pilar del Castillo, et de l'économie, Rodrigo Rato, qui ont fait voter une loi maintenant le prix fixe du livre tout en autorisant tous les rabais et même les ventes à perte. Ce qui favorise les ventes en grandes surfaces et en particulier dans les entreprises françaises Continente, Pryca et Alcampo. Les associations professionnelles se sont regroupées pour prendre conseil de leurs avocats. En signe de protestation, le comité directeur de la Fédération des éditeurs a démissionné en bloc le 29 juin pendant le congrès qui avait lieu à Bilbao « *pour ne pas servir d'interlocuteur au gouvernement* », en quelque domaine que ce soit. Les éditeurs refusent aussi de participer aux opérations de promotion de la lecture ou encore de développement du marché espagnol, en particulier dans les pays d'Amérique latine. On parle de possibles grèves.
Conflit également entre les éditeurs allemands et la chaîne de librairies autrichiennes Libro, qui a lancé une offensive sur le prix du livre en Allemagne, vendant certains ouvrages 20 % en dessous du prix imposé par les éditeurs allemands. Un accord transfrontalier avait été prévu, permettant aux éditeurs d'imposer mutuellement le prix du livre, mais l'Allemagne et l'Autriche y avaient renoncé à la suite des recommandations de la Commission européenne, estimant que le système du prix unique contrevenait aux règles européennes de la concurrence.

Le Monde
DES LIVRES DE POCHE
VENDREDI 7 JUILLET 2000

SUR LA TERRASSE DES FEMMES
Le roman de Zora Neale Hurston, un grand classique de la littérature afro-américaine à redécouvrir **p. III**

PLAIDOYER POUR L'ENFANCE D'UN SIÈCLE
Quand, dans les années 30, un jeune homme en colère voulait « refaire la Renaissance » : Emmanuel Mounier ou l'esprit du tumulte **p. X**

SÉLECTION
La liste des « poches » parus en juin **p. XIII à XV**

SUPPLÉMENT AU MONDE DU VENDREDI 7 JUILLET. N° 17246 - DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : JEAN-MARIE COLOMBANI - IMPRIMERIE LE MONDE

sommaire

● **LITTÉRATURES**
Une femme noire
de Zora Neale Hurston
(p. III)
Aventures dans l'Armée rouge
de Jaroslav Hasek (p. IV)
La Légende de Pendragon
d'Antal Szerb (p. IV)
Mauvaise journée, demain
de Dorothy Parker (p. IV)
L'Espagnol
de Bernard Clavel (p. V)
Tous les petits animaux
de Walker Hamilton
(p. V)
Zingaro, suite équestre
d'André Velter (p. V)
Livraisons (p. IX)

● **ROMANS POLICIERS**
Une chauve-souris dans le grenier
et **Carnivore express**
de Stéphanie Benson
(p. VI)
Livraisons (p.VI)

● **SCIENCE-FICTION**
Indigo
de Graham Joyce (p. VII)
Livraisons (p. VII)

● **JEUNESSE**
Une sélection pour l'été
(p. VIII)

● **ESSAIS**
Refaire la Renaissance
et **Ecrits sur le personnalisme**
d'Emmanuel Mounier
(p. X)
Les Bâtards de Voltaire.
La Dictature de la raison en Occident
de John Saul (p. XI)
Mémoires
de Lorenzo Da Ponte
(p. XI)
Les Femmes de Rimbaud
de Jean-Luc Steinmetz
(p. XI)
Le Roman américain depuis 1945
de Lazare Bitoun
et Claude Grimal (p. XII)
Les Judaïsmes
de Jocelyne Lenglet-Ajchenbaum
et Yves-Marc Ajchenbaum (p. XII)
Le Débat interdit
de Jean-Paul Fitoussi
(p. XII)
Livraisons (p. IX)

● **SÉLECTION**
La liste des livres de poche parus au mois de juin (p. XIII à XV)

Vacances en poche

Pour l'été, une sélection des livres parus depuis l'automne

Comme chaque année, les livres prennent des vacances : il n'en paraît pratiquement plus jusqu'à la fin du mois d'août, et le prochain « Monde des livres de poche » ne sortira donc qu'avec *Le Monde* daté du vendredi 7 octobre. En attendant, un « poche » sera traité chaque semaine dans « Le Monde des livres ».

La richesse du fonds des livres de poche, l'abondance de nouveaux titres et de rééditions sont telles qu'il est à la fois facile et difficile de faire son choix. Les nôtres sont avant tout guidés par le plaisir de lire et de faire partager ce plaisir. Nous privilégions, chaque fois que faire se peut, des auteurs mal connus, oubliés, et à qui nous souhaitons de nouveaux lecteurs. C'est le cas ce mois-ci avec Nora Zeale Hurston *(lire page ci-contre),* mais ce fut le cas aussi pour Ludwig Lewisohn *(Crime passionnel,* Phébus), l'auteur du *Destin de Mr. Crump* (chez le même éditeur) ou pour l'écrivain haïtien Dany Laferrière (*Le Cri des oiseaux fous* et *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, Le Serpent à plumes, « Motifs »), ou encore avec l'extravagant romancier espagnol Ramón Gómez de la Serna (*La Femme d'ambre,* Livre de poche, « Biblio », et *Seins,* Actes Sud, « Babel »). Et aussi pour les *Mémoires de la comtesse de Boigne* (Mercure de France, « Le Temps retrouvé »), qui nous font déguster les souvenirs de cette femme de la noblesse normande, élevée à la cour de Versailles, qui, à partir de 1837, entreprend pour se désennuyer de raconter son enfance, la fuite à Londres, son mariage raté, la Restauration, le faubourg Saint-Germain, la monarchie constitutionnelle des Orléans, traçant au passage des portraits-charges qui lui ont valu une heureuse réputation de langue de vipère.

Nous aimons aussi faire redécouvrir des auteurs plus connus, plus classiques, mais que l'on oublie parfois de relire : avec la réédition des *Œuvres complètes* d'Arthur Rimbaud par exemple (Livre de poche, « La Pochothèque »), due au patient et exemplaire travail de Pierre Brunel, qui n'a pas cherché à enrichir le « mythe » de notes ou de commentaires ni à construire « son » Rimbaud, mais tout simplement à reproduire le texte dans sa vérité au fil du temps, pour que lire Rimbaud soit une fête, jubilatoire ou tragique selon les moments. Autre réédition : les livres de Jack London (Phébus, « Libretto ») dans des traductions revues ou renouvelées, à commencer par *Le Peuple d'en bas,* portrait terrifiant des bas-fonds londoniens. Ou encore ceux de Joseph Conrad, bien sûr, et en particulier ses deux premiers romans : *La Folie Almayer* et *Un paria des îles* (Gallimard, « Folio »). Mais aussi *Hommage à la Catalogne,* de George Orwell (10/18), le livre admirable que l'auteur de *1984* a tiré de son engagement en Espagne en 1937, et qui est aussi une autobiographie, un récit de guerre, un chef-d'œuvre de reportage, un traité de critique politique et un poème en prose.

Et, bien entendu, nous attachons une importance particulière aux inédits, rares en littérature (quelques-uns chez 10/18, comme *Retenir les bêtes,* de Magnus Mills ou, à lire dans ce numéro en page V, *Tous les petits animaux,* de Walker Hamilton), beaucoup plus fréquents en essais : des *Ecrits politiques* de Jurgen Habermas (Flammarion, « Champs ») aux *Pensées* de Georg C. Lichtenberg (Rivages poche) en passant par *La Non-Violence expliquée à mes filles,* de Jacques Sémelin (Seuil) et, dans la même collection, *La Résistance expliquée à mes petits-enfants,* de Lucie Aubrac, ou la nouvelle collection qui veut éclairer le monde contemporain : « Le Monde actuel » (Gallimard, « Folio »). Pour les lecteurs de journaux que nous sommes, une lecture s'impose, *L'Economie de la presse*, de Patrick Le Floch et Nathalie Sonnac (La Découverte, « Repères »), qui pose d'emblée la question de la nature économique de ce qui est véhiculé par la presse, à savoir l'information. Et pour les lecteurs de livres que nous sommes aussi, *Littérature et Engagement, de Pascal à Sartre* (Seuil, « Points Essais »), de Benoît Denis, éclaire la manière dont les écrivains ont développé à travers les siècles une pratique engagée de l'écriture quand la notion d'engagement n'existait pas en tant que telle.

Quand on sait qu'une des difficultés que rencontrent les éditeurs de livres en format de poche pour publier des inédits, c'est le coût de la traduction, il faut saluer ceux qui prennent ce risque : ainsi, les éditions Allia permettent aux lecteurs français de découvrir les souvenirs d'Alfred Kubin (*Ma vie*), un des grands dessinateurs de ce siècle, maître d'un fantastique à la fois plausible et inquiétant, qui commença à rédiger ses Mémoires à l'âge de trente-quatre ans, en 1911. Rêveur, observateur, lecteur, voyageur, il raconte. Autre parcours artistique, cette invitation à la flânerie érudite dans *Rome, portrait d'une ville (312 – 1308)* (Livre de poche, « Références/art ») à la suite de l'historien d'art Richard Krautheimer, qui a consacré cinquante ans de sa vie à la ville éternelle.

Si nous n'avons ici que survolé quelques-uns des livres sur lesquels nous espérons avoir attiré l'attention de nos lecteurs, il faut dire aussi qu'il y en a eu énormément d'autres dont nous n'avons pas parlé. Soit tout simplement parce que nous n'avions rien à en dire, soit parce qu'ils avaient déjà été, lors de leur publication en grand format, mis en valeur dans les colonnes du « Monde des livres » ou ailleurs, et cela d'autant plus que les livres à succès sortent à présent parfois un an seulement après leur publication en édition générale, et que les lecteurs qui en attendaient la sortie en poche les voient apparaître sur les tables de présentation des libraires. Il y en a malheureusement aussi dont nous n'avons pas parlé faute de place, et là encore, ce sont les libraires qui reprendront le relais et il faut les en remercier par avance.

Martine Silber

en bref

● **« Le sel et le fer ».** Les éditions Cassini lancent une nouvelle collection de *« vulgarisation scientifique »* en format de poche, « Le sel et le fer », qui se veut vulgarisatrice tout en restant fidèle au *« langage technique de la science ».* Pour ces nouvelles parutions en poche, les éditions Cassini ont contacté le célèbre maquettiste Massin, directeur artistique chez Gallimard pendant près de vingt ans et qui a beaucoup travaillé en particulier pour la collection « Folio ». La présentation claire et attrayante participe à l'effort de vulgarisation. Mais si certains ouvrages, et notamment *Histoires de mathématiciens* ou encore *Problèmes pour mathématiciens petits et grands,* s'adressent à un large public de curieux, amateurs d'histoire et de chiffres, étudiants, professeurs, d'autres, plus complexes, *Leçons de mathématiques d'aujourd'hui* et *Les Plus Belles Formules mathématiques,* visent un lectorat plus éclairé. Les éditions Cassini ne cachent pourtant pas leur ambition d'*« être en vente dans les supermarchés »* et annoncent d'ores et déjà cinq titres en préparation, qui, après les mathématiques et la physique, s'attaqueront à la biologie.

● **L'université aux « Champs ».** La collection « Champs Flammarion » prolonge ses activités avec la création de « Champs Université ». La vocation de ces nouvelles parutions en format de poche : offrir, pour un prix raisonnable (56 F pour 300 p.), un complément de cours, à la fois ordonné et très complet, aux étudiants de 1er et 2e cycle. En plus des chapitres structurés, un glossaire enrichi d'une bibliographie exhaustive fournit un outil de travail des plus utiles aux universitaires. Certains titres répondent de façon précise au programme imposé par les universités, l'agrégation ou le Capes. D'autres, plus généralistes, comme *L'Empire de Napoléon,* sont susceptibles d'intéresser un public plus large. Les sept premiers ouvrages paraîtront à la rentrée de septembre.

● **Un site Internet pour Jack London.** Sous la houlette de Noël Mauberret – qui coordonne aux éditions Phébus la réédition des œuvres de Jack London (« Le Monde des livres de poche » du 7 janvier) – et de Mme Parinet, documentaliste, des étudiants du lycée de la communication Alain-Colas (58000 Nevers) ont créé le site Internet de l'Association des amis de Jack London : http://jack.london.free.fr

● **Gallimard renoue avec la science-fiction.** En 1951, les éditions Gallimard s'associent à Hachette pour créer « Le rayon fantastique », qui fera découvrir aux lecteurs français les grands écrivains américains de science-fiction et les auteurs français de la nouvelle génération. En 1954, les éditions Denoël lancent à leur tour « Présence du futur ». Le 11 octobre, Denoël et Gallimard lanceront en coédition « Folio science-fiction », sur le même principe que « Folio policier », avec une première mise en vente de 30 titres reprenant principalement le fonds de « Présence du futur », accompagnés d'un titre en « Découvertes Gallimard » sur le genre.

Sur la terrasse des femmes

UNE FEMME NOIRE
(Their Eyes Were Watching God)
de Zora Neale Hurston.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Françoise Brodsky.
Ed. de l'Aube, 340 p., 69 F (10,52 €).
(Première édition : éd. de l'Aube, 1996.)

En 1973, Alice Walker fait installer sur la pierre tombale de son « aïeule » spirituelle, enterrée anonymement au cimetière ségrégué de Fort Pierce en Floride : *« Zora Neale Hurston, génie du Sud, 1901-1960. Romancière, folkloriste, anthropologue. »* L'auteur de *La Couleur pourpre* répare ainsi une injustice : sortir de l'oubli Zora Neale Hurston, morte dans l'indifférence et la pauvreté. Mais, à l'instar de Robert Hemenway, biographe de Zora Neale Hurston, elle la rajeunit de dix ans : l'écrivain triche sur son âge depuis le jour tant attendu de son entrée au lycée, à l'âge de vingt-six ans... Plus tard, elle devient anthropologue et folkloriste, enquête sur son propre peuple dans le sud des Etats-Unis (*Mules and Men*, 1935), puis va voir ce qui se passe du côté du vaudou et d'Haïti (*Tell my Horse*, 1938). Elle écrit aussi des nouvelles, pièces de théâtre, romans, livrets de comédies musicales et fait partie de la Renaissance de Harlem, avant de se brouiller avec Langston Hughes.

A la sortie d'*Une femme noire* (1937), Richard Wright taxe le roman de sentimental, *« sans thème, sans message, sans pensée »*, et la romancière d'irresponsable puisqu'elle y décrit un monde noir en Amérique où il est possible de raconter des menteries, de rire, d'écouter du blues, de jouer aux dames (et non de souffrir constamment du racisme des Blancs – ce qui ne figure que de loin en loin dans le roman). Sa liberté de penser et d'écrire est son grand défaut : Zora n'obéit à aucun diktat masculin, noir ou blanc. Du coup, elle se retrouve en marge, puis peu à peu oubliée.

Pourtant, elle est à l'écoute des voix de son peuple et transpose dans ses écrits les proverbes, blues, devinettes et contes folkloriques afro-américains qu'elle récolte sur le terrain. *Une femme noire* est à cet égard exemplaire de l'art avec lequel elle recompose dans l'écrit la langue noire vernaculaire (un défi colossal, que la traductrice, Françoise Brodsky, a relevé avec élégance, ayant travaillé le rythme et mis en place une orthographe phonétique qui en donne en français toute la résonance). Le roman réunit la profondeur de champ, la structure cyclique et la langue empreinte d'oralité d'un poème épique en boucle : le début en est la fin – avec une héroïne au lieu d'un héros. Janie raconte son histoire à sa confidente Phoeby, qui la diffusera ou ne la diffusera pas. *« Tu peux leur répéter c-que jvais tdire si ça te chante. C'est comme si c'était moi, pasque ma langue est dans la bouche de mon amie. »* La narration se passe sur la terrasse de l'arrière-cour, la terrasse des confidences, alors que celle qui donne sur la rue est le site du discours public, masculin, où s'échangent les dires politiques, les plaisanteries, les commérages. Mais là, sur cette terrasse privée des femmes, on se confie selon le rite de l'appel-et-répons de l'église et, sans auditrice, pas d'histoire.

Ecrit en 1937, le roman de Zora Neale Hurston est devenu un classique de la littérature afro-américaine. Pourtant, la romancière, anthropologue et folkloriste ne voulait surtout pas faire partie de « l'école sanglotante de la négritude ». Zora n'obéissait à aucun diktat masculin, noir ou blanc

Celle-ci s'articule autour de trois rencontres masculines : Janie, élevée par sa grand-mère Nanny, connaît, au sortir de l'adolescence, une épiphanie érotique à l'ombre d'un poirier en fleur. Nanny, ancienne esclave, a une sombre vision du monde, aux antipodes de celle du poirier fleuri des rêves de Janie : *« L'homme blanc jette le fardeau et y dit au nèg'de lramasser. Le nèg', y lramasse pasqu'y faut bien, mais y lporte pas. Y lrefile à ses femmes. Les négresses, ce sont les mules du monde, aussi loin quje vois. »* Soucieuse de son bien-être matériel, elle marie sa petite-fille à un fermier rustre mais propriétaire terrien.

Après la mort de sa grand-mère, Janie, déçue par son mariage amer, se laisse emmener par un beau parleur, Joe, vers une nouvelle vie, à Eatonville, bourgade entièrement noire. Joe s'enrichit, acquiert un magasin, devient maire de la ville et exhibe Janie comme un trophée muet. Il la somme de cacher sa chevelure abondante sous un foulard et la maintient à l'écart de la terrasse du magasin, face à la rue où parlent les hommes. C'est donc à la dérobée qu'elle écoute leurs menteries. A la mort de Joe, son premier geste est de brûler ses foulards de tête. Ensuite, elle prend place sur la terrasse et refuse une série de prétendants. *« C'est pas quje pleure la mort de Joe, Phoeby. Mais j'aime tant ma liberté. »* Survient Tea-Cake (« Ptit Four »), qui l'invite à jouer aux dames : elle devient partenaire de jeu, interlocutrice à part égale. Elle est enfin amoureuse : ils partent pour les Everglades, en Floride, où l'on embauche des coupeurs de canne pour la saison. L'idylle de Janie et Tea-Cake se poursuit dans cette petite colonie noire où tous partagent le travail, le rire, les repas, les soirées. Mais un ouragan dévastateur est annoncé.

C'est ce cataclysme aux proportions bibliques qui donne son titre original au livre, et une dimension nouvelle au récit. A travers cette ordalie, Janie devient héroïne : elle affronte la communauté et demeure fidèle à elle-même et à Tea-Cake, avant de rentrer à la maison – ou plus exactement sur la terrasse des femmes.

Le roman de Zora Neale Hurston est devenu un classique de la littérature afro-américaine, on le compare volontiers à ceux de Mark Twain ou d'Alessandro Manzoni dans sa poétique de la langue populaire. On le dit aussi premier *Bildungsroman* féministe – ou plus exactement *womanist* – de la communauté noire. En fait, Zora Neale Hurston joue à cache-cache dans son roman : elle y poursuit l'idylle rêvée qu'elle n'a pas voulu vivre jusqu'au bout elle-même (avec le mystérieux P.M.P. décrit dans son autobiographie) derrière l'histoire fictive exemplaire de Janie. *« Elle tira l'horizon à elle, tel un immense filet de pêche. Le tira des hanches de l'univers et le drapa autour de ses épaules. Tant de vie dans ses mailles ! Elle appela son âme, afin qu'elle vienne voir. »*

Florence Martin

extrait

Les navires au loin ont à leur bord tous les désirs de l'homme.

Certains rentrent avec la marée. D'autres continuent de voguer sur l'horizon, sans jamais s'éloigner, sans jamais accoster, jusqu'à ce que le Veilleur détourne les yeux, résigné, ses rêves mortifiés par le Temps.

Telle est la vie des hommes.

Les femmes, elles, oublient ce dont elles ne veulent se souvenir et retiennent ce qu'elles ne veulent oublier. Le rêve est réalité. Et elles se comportent et agissent en conséquence.

Au début donc, il y avait une femme, revenue d'enterrer les morts. Non les malades et les agonisants, avec des amis à leurs pieds ou près de l'oreiller, non, mais les cadavres gonflés et détrempés, les morts soudains, les yeux écarquillés sur un verdict.

Ils la virent tous arriver, car on était à la tombée du jour. Le soleil s'en était allé mais il avait laissé l'empreinte de ses pas dans le ciel.

C'était l'heure où l'on s'assied sur la véranda au bord de la route.

L'heure où l'on écoute et l'on bavarde.

Ils avaient été toute la journée des marchandises sans yeux, sans oreilles et sans langues. *(...)* Mais maintenant que le soleil et le contremaître étaient partis, leur peau se sentait puissante et humaine.

***Une femme noire,* pages 19 et 20.**

Hasek le brave

AVENTURES DANS L'ARMÉE ROUGE
de Jaroslav Hasek.
Traduit du tchèque par Helena Fanti et Rudolph Bénès.
Ed. Ibolya Virag, « Parallèles », 100 p., 50 F (7,62 €).
(Première édition : éd. Souffles, 1988).

Le coup d'Etat bolchevique de Petrograd, à l'automne 1917, soulève l'espoir d'une paix proche et définitive au sein des foules épuisées par la Grande Guerre ; pourtant, comme s'ils savaient à quoi allait conduire l'effondrement de l'empire tsariste et du régime démocratique qui a suivi, la plupart des pays occidentaux dépêchent leurs armées en Russie pour mettre fin à la fête sanglante. En ce temps, sur les ruines de la monarchie bicéphale, Edouard Benes souhaite l'indépendance du peuple tchèque et son rapprochement avec les Alliés. Il organise un corps expéditionnaire composé de ses compatriotes, anciens prisonniers en Russie, corps qui, à côté des blancs contre-révolutionnaires, devra combattre les rouges sur tous les fronts. Parmi les premiers, Jaroslav Hasek (1863-1923), anarchiste communisant, auteur du célèbre *Brave Soldat Chveik* (1). Une fois en Russie, Hasek déserte, rejoint les rouges et devient le commissaire politique de l'une de leurs unités.

Le brave Jaroslav Hasek y rencontre la même bêtise mâtinée de cruauté, ce qui lui inspire ce petit livre démystificateur. Nommé gouverneur militaire d'un bled perdu au fin fond de la Russie orientale, Hasek raconte à la première personne ses aventures au sein d'une Armée rouge encore jeune mais déjà atteinte de tous les symptômes d'une maladie dégénérative et mortelle. Revenu dans sa Tchécoslovaquie natale, Hasek ne connaîtra pas de son vivant cette forme suprême de l'imposture sanglante.

E. R.

(1) Gallimard, « Folio », 384 p., 36 F (5,49 €).

Terreur gothique et ironie magyare

Le Hongrois Antal Szerb détourne brillamment les vieilles légendes britanniques

LA LÉGENDE DE PENDRAGON (A Pendragon Legenda)
d'Antal Szerb.
Traduit du hongrois par Charles Zaremba et Natalia Zaremba-Huzsvai.
Ed. Ibolya Virag, « Parallèles », 250 p., 70 F (10,67 €).
(Première édition : éd. Alinéa, 1990.)

On a souvent tendance à réduire la littérature de l'Austro-Hongrie impériale et royale aux écrivains de langue allemande, Broch ou Kafka, Musil ou Zweig. Pourtant, elle était également littérature d'expression magyare ou tchèque, croate ou slovène, polonaise ou yiddish. D'autres encore se sont affirmées après l'éclatement de l'Etat multinational des Habsbourg, mais elles sont aujourd'hui oubliées ou bien ignorées. Pour mettre fin à cette injustice, une jeune éditrice, Ibolya Virag, a lancé une collection de semi-poches dans laquelle sont parus des textes du Tchèque Jaroslav Hasek, l'auteur du *Brave Soldat Chveik (lire l'article ci-contre),* de son compatriote Karel Capek ainsi que des Hongrois Dezsö Kosztolanyi (*Les Aventures de Kornel Esti*), Gyula Krudy (*N. N.*) ou Antal Szerb.

Antal Szerb, l'un des esprits les plus érudits et les plus caustiques de l'Europe entre les deux guerres, est né à Budapest en 1901. Essayiste, historien de la littérature universelle et aussi de celle de son pays, romancier, auteur d'un livre déjà traduit en français (*Le Voyageur et le Clair de lune*, éd. Alinéa, 1992), il devait mourir à l'âge de quarante-quatre ans dans un camp de triage où il venait d'être déporté, peu avant la fin de la guerre, en raison de ses origines juives et malgré sa conversion à la religion catholique.

Etonnante légende de Pendragon, lieu maudit qu'Antal Szerb restitue dans ce livre singulier écrit au début des années 30, sans doute à la faveur d'un voyage en Angleterre. Lorsque Jànos Bàtky, universitaire magyar polyvalent (il s'intéresse autant à l'art de la forge en Angleterre ancienne qu'aux plantes insectivores du même pays), rencontre à Londres Owen Alastair John Pendragon of Langvygan, comte de Gwynedd, dix-huitième du nom, il est loin de soupçonner ce qui va lui arriver, avant de devenir le collaborateur d'un biologiste célèbre, Julien Huxley.

Autorisé à utiliser pour ses recherches sur les mouvements maçonniques en Europe la riche bibliothèque du comte de Gwynedd, le jeune intellectuel hongrois se retrouve hébergé, avec trois autres invités – la candide Cynthia Pendragon, son frère Osborn, le neveu du châtelain, et un ivrogne irlandais –, entre les murs de la demeure seigneuriale d'un village perdu au fin fond du pays de Galles. Il sera emporté, malgré lui, par un ouragan d'événements qui le dépassent : tentatives d'assassinat autour d'un héritage fabuleux, expériences énigmatiques de son hôte visant la découverte d'un élixir de longue vie, passion malheureuse de l'aristocrate britannique pour une belle aventurière dont les méfaits seront sanctionnés par la mort, présence propitiatoire d'un chevalier fantomatique, peut-être Christian Rosencreutz lui-même, fondateur de l'ordre de la Rose-Croix. Ce sont là autant d'ingrédients qui donnent au récit un pouvoir d'envoûtement soudain et inattendu, mais il y a plus, et ceci explique sans doute cela !

En dépit de ces éléments effroyables, adoucis par l'amour misogyne et fantasmatique du narrateur pour l'éthérée Cynthia, et auxquels vient s'ajouter la magie des lieux, montagnes désolées, ruines en haut de pitons rocheux, château avec vrais-faux revenants, cryptes lugubres, ce roman n'est pas un remake moderne du traditionnel roman gothique anglais, encore moins un hymne lyrique à la celtitude. L'exercice ferait plutôt penser à une brillante mise en dérision du côté spectaculaire des vieux mythes et légendes britanniques. Elle est opérée par un écrivain venu de la défunte Cacanie : son regard magyar empreint d'ironie et d'humour froid, si proche de celui d'un Jerome K. Jerome, reste impitoyable.

Edgar Reichmann

★ **Trois livres de Karel Capek sont disponibles en français :** ***La Vie et l'Œuvre du compositeur Foltyn*** **(Stock, « Bibliothèque cosmopolite »),** ***L'Affaire Selvin*** **(Calmann-Lévy) et** ***L'Année du jardinier*** **(10/18). De Dezsö Kosztolanyi,** ***Drame au vestiaire*** **(éd. In Fine). De Gyula Krudy,** ***Le Compagnon de voyage*** **et** ***Le Prix des dames*** **(tous les deux aux éditions Albin Michel).**

Cocktail bien frappé

Désenchantement et dérision, cruauté et tendresse : mixez avec l'esprit ravageur de Dorothy Parker

MAUVAISE JOURNÉE, DEMAIN (Thirteen Short Stories)
de Dorothy Parker.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Fillières.
10/18, « Domaine étranger », 178 p., 38 F (5,79 €).
(Première édition : Christian Bourgois, 1999.)

Vous avez aimé Bridget Jones ? Vous adorerez Dorothy Parker. Vous avez détesté Bridget Jones ? Vous adorerez Dorothy Parker. Vous n'avez pas lu Bridget Jones ? Vous adorerez Dorothy Parker. Elle est née en 1893, à West End dans le New Jersey, et travailla d'abord pour la revue *Vanity Fair* puis pour le *New Yorker*. Elle a également écrit des scénarios, dont celui d'*Une étoile est née* pour lequel elle a obtenu un Oscar. Elle se maria deux fois, ou plutôt trois, car elle réépousa le même homme, dont elle se sépara de nouveau, pour le rejoindre encore une fois. Brillante, mordante, elle fut l'une des plus célèbres participantes de la Table ronde de l'hôtel Algonquin à Manhattan, où elle buvait et répliquait sec. Mais elle fit aussi trois tentatives de suicide, et ne put jamais avoir d'enfants. *« Blacklisted »* dans les années 50 en raison de ses sympathies communistes – elle avait participé à la création de l'Anti-Nazi League and Screenwriter's Guild, et couvert la guerre d'Espagne en 1937, appelant ses compatriotes à aider les réfugiés –, elle resta toujours fidèle à ses idées : à sa mort, d'une crise cardiaque, en 1967, elle légua tous ses biens au mouvement du pasteur Martin Luther King. Après l'assassinat de celui-ci en 1968, ils furent transférés à la National Association for the Advancement of Coloured People (NAACP), qui détient aujourd'hui les droits de tous ses écrits.

Qu'elle soit dans son rôle de critique littéraire, de poète satirique, de chroniqueuse ou de nouvelliste, elle est parfaite. Pleine d'esprit plus encore que d'humour, ravageusement non-conformiste, tranquillement immorale, doucement cruelle souvent, vraiment tendre et pleine de compassion parfois, et même, à l'occasion, complètement déjantée. Mais qu'elle brille par ses réparties, par ses formules, son sens de l'ironie ou de la dérision, qu'elle dissèque la bêtise, la lâcheté, les conformismes de tous ordres ou qu'elle porte un regard plus apitoyé sur les victimes, elle laisse toujours apparaître un vrai et profond désenchantement.

Ces textes, souvent repris de ses chroniques du *New Yorker*, devraient être lus comme elle les a écrits et concoctés. Comme on déguste un cocktail bien frappé, un algonquin par exemple : *« 1 mesure et demie de whiskey, 1 mesure de vermouth sec, 1 mesure de jus d'ananas. Agiter avec des glaçons. Passer puis servir dans un verre givré. »* Ne serait-ce que pour se mettre dans l'ambiance : la prohibition règne et l'on boit, des breuvages jamais assez forts, jamais assez corsés. Ce sont les années 20, les années 30, on s'amuse, on se distrait, on papote, histoire de critiquer les papoteuses, les frivoles, les adeptes des régimes en tous genres, les bêtes de mode... le temps de faire sa gymnastique ou de chercher ce que l'on va se mettre. Ou l'on a envie de se casser, de partir, de dire *« oh et puis zut »* et de tout laisser tomber, la femme, l'enfant, le boulot. Un projet comme un rêve.

Martine Silber

Un douloureux parfum d'exil

La guerre d'Espagne, le déracinement, et le personnage emblématique créé par Bernard Clavel

L'ESPAGNOL
de Bernard Clavel.
Pocket, 448 p., 35 F (5,34 €).
(Première édition :
Robert Laffont, 1959.)

Pablo et Enrique fuient l'Espagne. Leur Catalogne est aux mains des armées de Franco. En cette année 1939, la France où ils se réfugient est en guerre. Parvenus dans le Jura, ils trouvent un emploi dans une ferme. Mariana, la femme de Pablo, enceinte, a été tuée dans un bombardement. Pablo n'attend plus rien de la vie. Au contraire d'Enrique qui ne s'habitue pas aux travaux des vendanges et ne pense qu'à reprendre les armes, l'idée de continuer la lutte lui semble aussi vaine que celle de vivre.

« Ce qui n'a pas de sens, c'est de faire la guerre. De tuer les femmes et les gosses qu'elles ont dans le ventre. Et de laisser vivre des hommes comme moi, qui n'ont plus rien. » Enrique s'en va. Pablo, devenu « l'Espagnol », reste à la ferme où vivent Germaine, la patronne, femme encore belle dont le fils est à la guerre et dont le père est moribond, un vieux journalier et Jeannette, une enfant simple d'esprit. Courageux au travail dans ce milieu dur au labeur, il prend sa place dans la vie de ses hôtes, partage les difficultés propres à l'exploitation. Les jours passent, presque normaux.

Jusqu'à l'occupation de la zone libre par les Allemands. Cette nouvelle situation ramène Pablo à son véritable état, celui d'un fugitif qui n'est pas à l'abri d'une dénonciation ou du bavardage innocent mais inconsidéré d'un paysan. L'ancien *dinamitero* de la guerre d'Espagne n'est plus en sécurité et met ses hôtes, voire tout le village, en danger. Plus inquiétant encore, Enrique, traqué pour sa participation à la Résistance, est revenu. Ils partent ensemble. Pablo reviendra à la ferme, mais n'y restera pas.

L'Espagnol est sans doute le roman le plus important de l'œuvre de Bernard Clavel, et cela précisément parce que son Pablo est une de ces figures romanesques qui prennent valeur de symbole. Adopté par une famille et un village, « l'Espagnol » incarne toute une génération de ses compatriotes qui, réfugiés en France de 1936 à 1945 et pas toujours dans des conditions d'accueil exemplaires, ont perdu toute attache avec les leurs et leur patrie. En alliant Pablo et Enrique dans le malheur, et en les opposant dans leur comportement – l'un renonce quand l'autre s'entête –, Clavel donne deux images des diverses façons de vivre une situation qui semble désespérée.

Pour Enrique, la ferme du Jura ne peut être un havre, la lutte contre le fascisme ne s'étant pas arrêtée à Madrid. Pablo, inconsolé de la mort de sa femme écrasée par leur maison, n'aspire qu'au semblant de paix qu'offre l'isolement. Quand se pose la question de suivre ou non Enrique pour reprendre le combat, il n'a qu'une obsession. *« Pour Mariana et son petit, il aurait fallu une tombe avec une pierre. Une pierre solide, une pierre comme un toit, pour empêcher l'eau d'entrer dans la terre. »* Le toit de la ferme qui l'accueille empêchera le désespoir d'entrer dans son esprit jusqu'à s'y installer définitivement.

La grande force de ce roman, c'est d'avoir évoqué, dans un style où les dialogues ont une grande importance, la misère physique et morale des exilés et les drames inhérents à la guerre d'Espagne, tout en décrivant la vie d'une famille de paysans et la façon dont « l'Espagnol » s'y intègre sans parvenir à vraiment en être. Les personnages de la patronne ou la petite Jeannette, qui n'est pas qu'*« une plante »* comme la voient certains, ne sont pas secondaires.

D'un côté, l'homme et la femme, de l'autre l'homme et l'enfant déshéritée, deux êtres dont les malheurs sont différents de ceux de Pablo, mais qui vont être, non les remplaçantes de l'épouse disparue et de l'enfant mort avant de naître, mais les présences qui redonnent la vie et font apprécier *« une nuit de paix qui enveloppait le coteau et la plaine où achevaient de se préparer les prochaines vendanges »*. Il suffit de changer les dates, les lieux et les nationalités des exilés pour donner à *L'Espagnol* l'actualité qui est la nôtre. En cela aussi, sa lecture n'est pas inutile.

Pierre-Robert Leclercq

★ La plupart des romans de Bernard Clavel sont disponibles en Pocket : *Le Carcajou, Malataverne, La Saison des loups, La Lumière du lac, La Femme de guerre, Les Fruits de l'hiver, Le Soleil des morts...*

Poésie au galop

ZINGARO, SUITE ÉQUESTRE
d'André Velter.
Gallimard, « Folio »,
160 p., 36 F (5,49 €).
(Première édition :
Gallimard, 1998.)

André Velter n'en est pas à son galop d'essai quand il écrit *Zingaro, suite équestre*. Rythmé par vingt très beaux dessins d'Ernest Pignon-Ernest, cet ouvrage, dédié à Bartabas, évoque l'ensemble des créations de ce maître écuyer devenu acteur et metteur en scène de l'opéra équestre. Le voici, ce génial Bartabas : *« Le voyou qui vient/ a des réflexes de voyant/ des manières de prince à la roulotte/ d'hidalgo ombrageux/ de rude chef de clan/ il croit contre l'usage et l'usure/ à l'histoire inversée/ à l'insomnie des légendes/ aux mythologies actives/ aux rites efficaces. »*

De même que Bartabas compose avec les chevaux, André Velter jongle avec les mots, usant *« des trois lettres du rat/ jusqu'à en faire du grand art »*. Il plante sa plume dans la chair, se gausse du pouvoir et de l'autorité, préférant celui qui *« élève/ qui dompte qui donne »* à celui qui *« capture/ qui dompte qui prend »*. Il défie le langage, ses normes et ses codes, va jusqu'à utiliser le verlan : *« Tout les déborde tout les décadre/ avec leur nom devant derrière/ ils sont "micos" chez Zingaro. »* Convoquant *« de fond en comble la vie/ dans l'allant et l'allure »*, le poète bouscule le lecteur, lui donne le tournis parfois, le bouleverse, toujours.

Indompté, fougueux, il s'emballe, rue, piaffe et se cabre, mais reste *« à l'aplomb de lui-même »*. Il convoque Artaud – père spirituel de Bartabas – et, avec la complicité de Shakespeare, n'a pas peur de s'écrier : *« Mon néant pour un cheval. »* Mêlant révolte et maîtrise, André Velter défie le temps et donne à entendre, à travers cette aventure, une poésie plus que jamais vivante.

Emilie Grangeray

Animale humanité

L'étrange et singulier « conte de fées » de Walker Hamilton sur la violence contemporaine

TOUS LES PETITS ANIMAUX
(All the Little Animals)
de Walker Hamilton.
Traduit de l'anglais
par Jean-François Merle.
10/18, 140 p., 44 F (6,71 €).
(Inédit.)

Les chiens écrasés n'ont jamais eu la réputation de susciter des articles passionnants, mais les lapins, les hérissons, les rats, les grenouilles et même les escargots, toutes ces petites bêtes qui paient un si lourd tribut à l'automobile, ont au moins inspiré un étrange et singulier roman. Il constitue l'œuvre complète de Walker Hamilton, né en Ecosse en 1934, dans une famille de mineurs, et mort à trente-quatre ans peu de temps après avoir publié cet unique roman, en 1968. Que le livre ait suscité l'enthousiasme de Roald Dahl n'a rien d' étonnant. Leurs univers se ressemblent, on pense aussi à Saki et à ces nouvelles où les animaux savent si bien se venger de la cruauté des hommes.

Walker Hamilton parvient à évoquer un climat étrange qui n'est pas celui des adultes, sans être exactement celui des enfants. Son héros, Bobby Platt, a trente et un ans, mais il est demeuré à un stade proche de l'enfance. Son handicap s'accompagne d'une grande solitude. Les gens ne lui parlent pas. Son père est mort depuis longtemps, sa mère s'efforce tant bien que mal de veiller aux destinées du grand magasin d'une petite ville anglaise. Les affaires vont mal et la mère finit par en confier la direction à un homme que Bobby appelle « le Gros » et qui devient son beau-père.

La mère morte, et on peut penser que le Gros n'est pas étranger à cette disparition, Bobby se retrouve entièrement dépendant de cette sorte d'ogre qui l'abrutit de médicaments, le fait étroitement surveiller, supprime tous les animaux familiers auxquels il est attaché et essaie par tous les moyens d'obtenir de lui la signature qui lui donnerait les coudées franches dans la gestion du magasin. Le « crétin » trouve tout de même la force de s'échapper et rencontre, au bord d'une route de Cornouailles, M. Summers, un étrange petit bonhomme qui consacre sa vie à fournir une sépulture à tous les animaux victimes de l'automobile. Ensemble, ils vont se vouer à cet apostolat qui relève de la croisade contre les chauffards et de la défense des minorités écrasées. Mais le personnage de M. Summers est pour le moins ambigu.

Est-il un lutin féerique animé d'une bienveillance sans bornes ou un criminel en cavale exalté par un usage immodéré du whisky ? Walker Hamilton ne tranche pas, préférant égarer le lecteur dans l'atmosphère étrange d'un conte de fées contemporain où la violence automobile côtoie l'innocence des simples, où l'arrogance des chauffards devient le symbole d'une sorte de sauvagerie économique qui ne connaîtrait plus que les lois de la jungle, et où il semble indispensable de posséder un grand magasin, une puissante voiture ou au moins une bonne carapace pour ne pas rejoindre d'emblée le peloton des victimes. A moins, bien sûr, que, comme dans les contes, un bon génie ne vienne infléchir le destin et rendre aux innocents les mains pleines.

Gérard Meudal

livraisons

● **LES GRANDS PRÊTRES DE CALIFORNIE,** de Charles Willeford
Cette femme en tailleur rouge que le narrateur rencontre dans un dancing miteux, bien qu'elle accepte tout de suite un verre, et par la suite maintes invitations, n'a rien d'une racoleuse. Elle n'avance d'un pas que pour reculer de deux. Prétend l'aimer mais se rétracte au moindre baiser. Notre homme, la mine avantageuse, sapé comme un prince, vend des voitures d'occasion et dragues à qui mieux mieux. Boit sec, écoute du Bartok et lit T.S. Eliot. Qui sont-ils donc ? A les entendre, un célibataire qui rêve de s'établir et une timide veuve de vingt-sept ans. Ou encore, un salaud et une oie blanche ? Un pigeon et une salope manipulatrice ? En même pas deux cents pages d'une concision époustouflante, serties de dialogues qui en disent plus long, mine de rien, que toutes les descriptions, leur histoire clopine vers un dénouement dont on attend le pire, sous toutes ses formes envisageables. L'un des premiers textes de Willeford (années 50), et déjà du grand art. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Danièle et Pierre Bondil, Rivages/Noir, 158 p., 48 F [7,32 €]. Inédit.)

● **LE LÉZARD NOIR,** d'Edogawa Ranpo
Kogorô Akechi, le privé du grand Edogawa, affronte dans ce classique datant de 1929 une incarnation particulièrement démoniaque de la femme fatale, cambrioleuse d'une folle audace surnommée le « Lézard noir » en raison du tatouage qui serpente sur son bras gauche lorsqu'elle danse nue en public. L'intrigue tarabiscotée à souhait débute, comme n'importe quel roman de détection, par le vol d'un énorme diamant et l'enlèvement d'une jeune fille, mais selon une étourdissante chorégraphie d'usurpations d'identité, d'escamotages de corps et de renversements de situation, qui révèle un art accompli de la mystification. Puis elle bascule dans un registre quasi fantastique, où les jeux de masques, l'incessant déplacement des frontières du vrai et du faux troublent la lucidité du lecteur. Et l'horreur finale d'un musée d'êtres humains naturalisés, l'attirance érotique malsaine qui soumet le Mal (la criminelle) au Bien (le limier) ne sont supportables que par la grâce d'un esthétisme glacé. (Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle, Picquier Poche, 158 p., 39 F [5,95 €]. Première édition : Philippe Picquier, 1993.)

● **REVUE « POLAR » n° 23,** dossier André Héléna
S'il n'a pas connu le succès qu'il méritait, c'est peut-être qu'il écrivait après guerre des choses que les Français ne voulaient pas entendre. Peut-être aussi que ça ne l'intéressait pas, qu'il a trop produit sous pseudo, et négligé les bonnes occasions (travailler pour Jean-Pierre Melville, par exemple.) Toujours est-il qu'André Héléna, né en 1919 à Narbonne et mort à Leucate en 1972, méconnu de la plupart et adulé par une poignée de connaisseurs, mérite d'être redécouvert. Ce numéro de *Polar*, dirigé par Jean-Pierre Deloux, nous y incite avec ferveur. A l'image de l'écrivain maudit s'oppose, au gré des témoignages et des textes reproduits, celle d'un auteur engagé, ardent partisan des républicains espagnols et enragé contempteur de Staline, et surtout d'un poète de la littérature populaire, styliste de la rue, des bars et des pauvres filles qui tapinent sous la pluie. « *On a le sentiment qu'entre Barbès et Clichy pas un bar, pas un café, pas un mastroquet n'avait de secret pour lui,* écrit Alfred Eibel. *Il savait en saisir l'atmosphère singulière et la traduire en mots.* » Ça, et les petits trafics de demi-sel, illustrés par la nouvelle « Une brique de Nylon » (1946), sordide et délicieuse histoire de bas Nylon et de faux tickets d'essence. Mais avant de le comparer à Léo Malet, on se reportera aux positions de Georges J. Arnaud, p. 54, et Michel Marmin, p. 163 (Rivages, 214 p., 89 F [13,57 €].)

● **RÉCITS DE L'OMBRE, 1940 - 1945,** de Peter Cheyney
En inaugurant la « Série noire de Gallimard avec *La Môme vert-de-gris* (1945), Marcel Duhamel lançait un mythe qui a longtemps marqué l'imaginaire du public français : la femme fatale aux lèvres écarlates et aux longues jambes gainées de soie (à l'époque, quel luxe !) qui donnait du fil à retordre à l'agent spécial américain Lemmy Caution. Qu'elle s'appelle Marandal, Thérèse ou Janine, la sulfureuse créature sévit également dans ces six romans – *Duel dans l'ombre*, *Les étoiles se cachent*, *Ombres dans la rue*, *Sinistres rendez-vous*, *Héros de l'ombre*, *Sombre interlude* – consacrés au combat des services secrets britanniques contre les nazis. Créant une ambiance feutrée, tendue, et privilégiant l'action, Cheyney ne donnait ni dans la psychologie complexe ni dans le supergadget qui firent la gloire de John Le Carré et de Ian Fleming. Ses héros de l'ombre éliminent sans états d'âme mais non sans peur l'ennemi puissamment organisé : une manière de sensibiliser les lecteurs d'alors au danger réel que présentaient les réseaux allemands. Un demi-siècle plus tard, ils nous captivent encore. (Traduit de l'anglais par M. Arnaud, A. G. Cerisier-Duvernoy, S. Denis, H. Thies. Omnibus, 1 020 p., 145 F [22,11 €]. Première édition : Presses de la cité, 1946-47.)

Au profit du mal

Le regard intraitable de Stéphanie Benson sur notre société

UNE CHAUVE-SOURIS DANS LE GRENIER
de Stéphanie Benson.
Gallimard, « Folio policier »,
255 p., 32 F (4,88 €).
(Première édition : L'Atalante, 1995.)

CARNIVORE EXPRESS
de Stéphanie Benson.
Seuil, « Points », 218 p., 39 F (5,95 €).
(Inédit.)

L'expression « chauve-souris dans le grenier », traduction littérale de *bat in the attic*, correspond à notre araignée dans le plafond. Manière pour Stéphanie Benson d'évoquer la folie tout en introduisant un des animaux-clés de son bestiaire métaphorique, qui compte aussi le loup et l'agneau (en particulier dans sa trilogie *Le Maître des agneaux*). La psychose meurtrière et le vampirisme sont au cœur d'*Une chauve-souris dans le grenier*, son premier roman hanté par les origines de la violence individuelle.

Le prologue en forme de meurtre nous conduit directement aux limites supportables de l'horreur en quelques phrases d'un lyrisme sec, contenu. L'homme au regard de glace étrangle, viole et surine une adolescente dont les mains sont attachées par des chiffons sales. Il le fait à cause du rire insultant d'une autre jeune femme, Marie, qu'il éteignit jadis de la même façon, au couteau, mais qui continue de le poursuivre. « *Chaque coup lui apporta un peu plus de paix et de sérénité, et l'homme ne s'arrêta que longtemps après qu'elle eut cessé de rire.* » Et il plonge ses mains dans le sang frais avant de s'adresser aux voisins toxicos de la victime : « *Voilà ce que vous allez dire au commissaire.* »

Le commissaire Camille Simon a lui aussi sa fêlure, ses propres cauchemars à affronter. Depuis son enfance, il se demande s'il n'a pas tué sa mère. C'est du moins ce que sa grand-mère, qui le hait, lui répète avec acharnement. Les quatre vers cités en épigraphe sont pointés sur lui : dans chaque fille il cherche sa mère, mais il ne veut pas de sa mère pour amie. Le commissaire ne supporte que les putes ou les très jeunes filles. Il va faire son affaire personnelle de la mort de Sandrine, dont l'autopsie nous apprendra qu'elle était enceinte de dix-huit semaines, et l'enquête, que c'était de son père adoptif. D'autres corps, putrides, déchiquetés, seront retrouvés. Et chaque fois, la mise en scène organisée par le tueur va semer le doute. Et si le coupable était le commissaire ? Lui-même, à bout de forces, muré dans sa solitude, y croirait presque. Pendant ce temps, l'autre, protégé par son nom et sa fortune, persévère. A l'abri du système. Mais quel lien obscur unit donc les deux hommes, en dehors des blessures incicatrisables de l'âme ?

D'emblée, Stéphanie Benson crée un nouveau style, plus noir que les plus noirs, où la plongée dans l'inhumain rôde à la lisière du fantastique. Où le projecteur est braqué sur les victimes innocentes de la machine à broyer qu'est notre société. Au fil de ses livres, son propos initial, « *briser le silence de ceux qui n'intéressent personne* », s'élargira, son intérêt pour les causes de la violence individuelle s'étendra à celles de la violence collective. La dénonciation des mécanismes destructeurs du pouvoir et de l'argent atteindra son comble dans *Synchronicité*, impressionnant roman double qui regroupe *Si sombre Liverpool* et *Brumes sur la Mersey* (1999).

Dans ce contexte, *Carnivore Express* surprend en laissant entrevoir une veine plus ludique. Il s'agit du premier volet d'une série relativement *light*, dont les personnages récurrents sont les membres d'Epicur (European Police Investigatory Crime Unit Reserve), unité d'élite qui intervient chaque fois que la police européenne, Europol, est mise en échec. C'est-à-dire lorsqu'une enquête normale, gênant des intérêts supérieurs, est suspendue ou entravée. En l'occurrence, les intérêts sont ceux de l'industrie de la viande et de Ants Chemical Ltd, une boîte qui fabrique des engrais chimiques et bien d'autres choses susceptibles de remplir les poches d'un tas de gens haut placés.

Stéphanie Benson n'abandonnera jamais ses vieilles obsessions – société dominée par la dynamique du profit, police et gouvernants corrompus et dépravés, solidarité internationale des détenteurs du pouvoir. Son écriture nerveuse, impérieuse, reste d'une efficacité implacable. Comme son goût pour les démarrages coups de poing dans l'estomac : ici, un accident ferroviaire qui provoque la mort de plusieurs centaines de passagers, en mémoire de celui de 1999, en hommage probable au chapitre 13 de *Dernière station avant l'autoroute* de Hugues Pagan. Afin, aussi, que l'on n'oublie pas dans quel état Margaret Thatcher a laissé le British Rail.

Mais elle concède un point au divertissement. Situer l'action en 2020 lui permet, sans pour autant franchir le seuil de la science-fiction, d'explorer les dérives possibles de la technologie actuelle, d'inventer de nouvelles maladies et de nouvelles modes. Ainsi les surdoués de l'unité Epicur sont-ils équipés d'un tas de gadgets informatiques très performants, très amusants. Et d'un chef invisible, Tommy, une intelligence artificielle représentée sur leurs écrans d'ordinateur par l'icône d'un petit gnome jaune. En revanche, la superbe Rhea qui dirige le groupe est bien réelle, avec ses problèmes sentimentaux à gérer. Et ses collègues, plus séduisants et brillants les uns que les autres, semblent se jouer de tous les obstacles. Seul Caleb, la nouvelle recrue belge, se comporte bizarrement. Serait-il une taupe ? *Carnivore Express* joue avec les clichés du roman d'espionnage traditionnel, chair faible, héros invincibles et tentation du double jeu. Le seul fait de reconnaître les codes, d'identifier la dimension parodique, permet d'aborder cette lecture avec une alacrité que le réalisme intraitable des autres romans de Stéphanie Benson n'autorisait pas. Et si, dans les épisodes suivants, nous assistions au triomphe du Bien ? On peut toujours rêver.

Marie-Caroline Aubert

Le scaphandre à rêves

Esotérisme, mythologie… Un étrange roman de Graham Joyce

INDIGO
de Graham Joyce.
Traduit de l'anglais
par Michelle Charrier.
Pocket, « Terreur », 310 p., 37 F (5,64 €).

De tous les nouveaux auteurs apparus ces dernières années dans le champ du roman d'horreur ou, pour utiliser une expression à la mode, de la « Dark Fantasy », Graham Joyce est sans conteste le plus brillant, le plus doué, le plus inventif. Il a d'ailleurs obtenu en moins d'une décennie trois British Fantasy Awards : pour *Sorcière, ma sœur* en 1992, pour *Requiem* en 1996 et pour *L'Intercepteur de cauchemar* en 1997. Nous avions eu l'occasion, dans cette chronique, de dire tout le bien que nous pensions de ce dernier roman, remarquable description d'une adolescence visitée par le fantastique ou le fantasmatique, réussissait à nous faire partager le sentiment de déréliction éprouvé par le personnage principal, au seuil de l'âge adulte, et qu'il désignait d'une belle expression : la *« perte d'étoiles »*.

Mais les autres romans de l'auteur méritent également qu'on s'y intéresse de près. *L'Enfer du rêve*, son premier roman, raconte comment un rêve partagé par des étudiants lors d'une expérience va contaminer leur vie. *Sorcière, ma sœur* renouvelle de fond en comble le vieux thème de la sorcellerie. *Requiem* se déroule à Jérusalem, dans un Moyen-Orient en proie aux djinns et aux démons, avec pour nœud de l'intrigue un manuscrit de la mer Morte qui donne de la vie du Christ une version différente de celle de la Bible. *House of Lost Dreams* – qu'on a souvent comparé au roman de John Fowles *Le Mage*, en raison de son décor grec et de son thème – et *Storm Watching* sont, eux, encore inédits en France.

Ce bref panoramique sur l'œuvre joycienne montre bien à quel point son inspiration est diverse, ses thèmes variés, son approche du fantastique originale. *Indigo* en apporte une fois de plus la preuve. C'est, en effet, un roman très singulier, auquel il serait difficile d'accoler le terme « fantastique » si un coup de théâtre ultime ne l'autorisait, et de quelle saisissante manière... On peut approcher *Indigo* par des biais très différents qui rendent compte de son extrême richesse thématique. Au premier degré, c'est l'histoire d'un fils chargé d'exécuter les dispositions du testament d'un père qu'il a fort peu et fort mal connu. Cette obligation consentie, qui lui a déjà fait quitter l'Angleterre pour Chicago, lui vaudra de faire la connaissance d'un éditeur à compte d'auteur, spectateur inconditionnel des bars à danseuses nues (les *« deinseuses »*, c'est sa poésie personnelle !) ou de partir pour Rome à la recherche de l'héritière principale du legs testamentaire, Natalie Shearer.

Mais la Rome que visite Jack Chambers ne coïncide pas totalement avec la ville aimable et vibrante que connaissent les touristes. S'y superpose une cité plus secrète, plus mystérieuse, celle que Natalie appelle la « Rome cachée », où les itinéraires initiatiques peuvent se révéler dangereux et où affleure sans cesse la mythologie fondatrice : *« Perçois-tu la présence du loup, ici, dans sa cité ? Entends-tu son grondement bas au cœur de la nuit ? Ecoute son halètement sourd, rapide. Flaire son souffle, sa fourrure empestant la nuit d'été humide et les méandres boueux du Tibre. Ne vois-tu pas son ombre à la fenêtre ? »*

Cette mission d'exécuteur testamentaire est également l'occasion pour Jack de mieux comprendre qui était Tim Chambers, ce père qui l'avait rayé de sa vie en quittant sa femme et en partant pour les Etats-Unis, puis était réapparu plus tard brusquement pour reprendre contact avec lui et l'avait à nouveau banni cruellement. Un personnage complexe et fascinant qui suscite des sentiments extrêmes chez ceux qui l'ont approché de près. Son épouse américaine, Dory, qui s'est toujours refusée à parler de lui et de ce que fut sa vie conjugale, même avec sa propre fille Louise, reconnaît pourtant : *« La peur et le merveilleux. Voilà pourquoi je suis tombée amoureuse de ton père. Il était capable d'illuminer le monde. De le rendre plus vaste. »* Richissime marchand d'art, toujours entouré d'une cour de jeunes artistes, c'était un être profondément manipulateur, qui n'aimait rien tant que de régner sur son petit cénacle ; un cénacle détruit par une épidémie soudaine de disparitions et de suicides dont Jack Chambers finira aussi par trouver l'horrifiante clé.

Mais Tim Chambers était avant tout un personnage hanté par une étrange quête, participant à la fois de la recherche esthétique et de l'ésotérisme, ou, si l'on veut, d'une forme très particulière de magie : la quête de l'indigo. L'habileté de Graham Joyce est de nous cueillir à froid dans le prologue avec cette réplique énigmatique de Natalie Shearer : *« Je suis dans l'indigo. C'est pour cela que vous ne me voyez pas. »* Et de ne nous éclairer sur son sens que petit à petit, lors de la progression du récit.

Cette quête, Tim Chambers l'a conduite à son terme. Elle l'a mené plus loin encore que nous ne l'avions soupçonné, et il en a tiré la matière d'un guide pour atteindre à cette couleur « mystique », intermédiaire entre le bleu et le violet, et à ses étonnantes propriétés : le *Manuel de la lumière*, qu'il souhaitait voir éditer après sa mort. De ce manuel, Graham Joyce nous livre quelques chapitres aussi troublants que ce que les pérégrinations chaotiques de Jack dans Rome et Chicago, les cités de l'indigo, finissent par nous dévoiler. Variation très inspirée sur le vieux mythe de l'anneau de Gygès, *Indigo* est aussi une très belle histoire d'amour « interdit ». L'un des personnages, Dory, travaille à une couverture en patchwork : *« Elle créait un nounours à la Shéhérazade et un tapis volant, une berceuse et un scaphandre à rêves ». « Scaphandre à rêves »*, cette définition sied aussi très bien à *Indigo*.

Jacques Baudou

★ Tous les romans de Graham Joyce sont parus dans la collection « Terreur » des éditions Pocket.

l i v r a i s o n s

● **LE JUGEMENT DES LARMES,** de Kim Newman
Après *Anno Dracula*, qui avait pour cadre l'époque victorienne, au joyeux temps de Jack l'Eventreur, et *Le Baron rouge sang,* qui se passait pendant la Grande Guerre à l'époque héroïque des duels d'aviateurs, Kim Newman retrouve une troisième fois le personnage de Dracula dont il a fait le chef d'une coterie politique qui a connu ses heures de gloire, mais qui est sur le déclin. Cette fois-ci, il nous invite à danser le « Dracula cha cha cha » à la fin des années 50, à Rome, où le comte est en résidence surveillée depuis la fin de la seconde guerre mondiale et où il doit se remarier avec une princesse de la race des Nosferatu. Tandis que la noce se prépare, Charles Beauregard, son irréductible ennemi, est en passe de mourir dans la capitale italienne où il s'est retiré. Avec le troisième volume de cette trilogie vampirique, c'est une ère qui s'achève, et de façon assez sanglante pour les non-morts, puisqu'un tueur masqué de rouge les décime en toute impunité. Qui en est le commanditaire ? L'un des services secrets qui grenouillent à Rome, où un certain Hamish Bond promène son Aston Martin ? Ou une puissance mythologique qui ne supporte plus la concurrence des Roumains ? Comme à chaque fois, Kim Newman s'est complu à agrémenter son intrigue de références, de clins d'œil, de *private jokes* pour amateurs de second degré. En critique cinématographique réputé, il s'est amusé à rendre hommage au cinéma italien, au Fellini de *La Dolce Vita* et du sketch des *Histoires extraordinaires* comme à Dario Argento (ce qui peut surprendre, mais n'ont-ils pas eu l'un et l'autre le même singulier scénariste, Bernardino Zapponi ?), au péplum et à Cinecitta. Mais il n'a pas oublié non plus la littérature, puisqu'on y croise un certain Tom, droit sorti des pages d'un roman de Patricia Highsmith. Enfin, il convient de signaler le rôle de tout premier plan que jouent ici les femmes ou les mères : ce sont les seules qui survivent... (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Thierry Arson, J'ai lu, « Ténèbres », 320 p., 13 F [1,98 €]. Inédit.)

● **LES DOUZE TRIBUS. Les Derniers Hommes, tome V,** de Pierre Bordage
La fin s'approche, les mystères commencent à se dissiper ; les explications viennent éclairer un récit qui amorce sa décrue et court vers une conclusion dont l'auteur nous laisse entendre qu'elle sera fatale à Solman le Boiteux (« Le Monde des poches » du 7 janvier). Les Aquariotes et les Sheulns, un autre peuple rencontré en chemin et sauvé du désastre sur l'intervention de Solman, trouvent un peu de répit et surtout l'aide des chiens qui, avant l'intervention de Kadija, se comportaient à leur égard comme de féroces prédateurs. Mais si Kadija a pris le parti des hommes, il apparaît que les gens de sa « tribu » sont résolus à éradiquer l'humanité de la surface du globe pour y implanter une nouvelle « race », une élite... Au rassemblement qui doit les réunir, Solman et Kadija réussiront-ils à plaider la cause des survivants d'une apocalypse programmée ? Encore faudrait-il qu'ils puissent franchir un fleuve dangereux. L'auteur, évidemment, nous fait une fois encore le coup du « Cliffhanger ». Il a bien raison : c'est la dernière fois qu'il peut jouer ainsi avec nos nerfs ! (Librio, 94 p., 10 F [1,52 €]. Inédit.)

● **SIGNAUX LOINTAINS,** d'Andrew Weiner
Ce recueil confirme ce que nous savions déjà par quelques nouvelles éparses, mais notables, d'Andrew Weiner, publiées dans les anthologies « Futurs » que Patrice Duvic concoctait pour les éditions Pocket ou dans un numéro d'*Etoiles vives* où nous avions découvert « La Carte », qui aurait fait un superbe scénario pour « La Quatrième Dimension ». Le nom de cette célèbre série télévisée ne vient pas innocemment sous la plume. « Devenir indigène », « En songes », « Un homme nouveau » ou l'extraordinaire « Signaux lointains » auraient fourni des matériaux parfaits à Rod Serling et à ses complices, avec leur sens acéré de l'étrange, leurs chutes efficaces, la linéarité glaçante de leurs intrigues. « La Machine de Klein » et « Fugue » sont plus ambitieuses, mais aussi paradoxalement moins abouties : elles laissent le lecteur dans une certaine expectative, avec le sentiment d'un dénouement un peu frustrant. Quant à « Crise du logement », elle aurait fait le bonheur de la revue *Galaxy* dans sa période humoristique. L'ensemble est d'un niveau élevé. On prend bien du plaisir à cette SF de facture classique, à la fois carrée, imaginative et subtile. Oui, Andrew Weiner est décidément un nouvelliste des plus intéressants. On devrait bientôt pouvoir juger de son talent de romancier (recueil conçu par André-François Ruaud, Bifrost/Etoiles vives, 152 p., 69 F [10,52 €]. Inédit.)

● **L'HOMME QUI COURT,** de Charley Case
Variations autour de la course : course au pouvoir, course vers le progrès, courses de Noël, compte courant, hommes et femmes courant sans cesse et vie qui suit son cours ! A faire méditer d'urgence à ses parents pendant les vacances. La « tragi-comédie graphique » du jeune Charley Case rend si dérisoire cette infernale course-poursuite qu'on a envie tout de suite de prendre ses jambes à son cou ! (L'Atelier d'édition, éditions Pyramides, rue Dejoncker 34, 1060 Bruxelles, Belgique, 110 F [16,76 €]). **A partir de 10 ans.**

● **LA FILLE AUX CHEVEUX COURTS,** de Kochka
Beyrouth 1977. Nabil se trouve promu responsable de l'appartement déserté d'un architecte français, parti installer en France sa famille menacée par la guerre civile. Il découvre alors le journal de Marie, adolescente secrète, et achève de grandir au fil de ces lignes. Avec pudeur – et une finesse de composition qui en fait l'un des titres les plus convaincants de cette jeune collection –, Kochka fait là des débuts remarquables qui donnent hâte de retrouver une délicatesse et une subtilité somme toute rares (éd. Thierry Magnier, « Aller simple », 104 p., 39 F [5,95 €]). **A partir de 11 ans.**

● **LA GRANDE MÉCHANTE NOUNOU**, de Fanny Joly et Christophe Besse
Difficile de tolérer l'ingérence d'une nounou quand on n'est plus un bébé ! Etienne et sa sœur Marion vont en faire la « dramatique » expérience, puisqu'en deux jours ils devront en affronter deux, aussi différentes qu'insupportables. Avec la malice complice qu'on leur connaît, Fanny Joly au texte et Christophe Besse au crayon s'en donnent à cœur joie pour camper à un rythme effréné les tribulations de deux garnements à qui rien ne résiste. A ne pas laisser traîner les soirs de baby-sitting (Casterman, « Romans Huit & Plus », 68 p., 35 F [5,34 €]). **A partir de 8 ans.**

● **LE BAISER DU SERPENT,** de Thomas Scotto
Salomé réconciliera-t-elle ses parents avec sa grand-mère ? Un treizième anniversaire incongru, fêté dans un cabaret parisien, la connivence d'un cousin aux allures d'apprenti Corto Maltese, un drame spectaculaire, où arborer un boa au cou est d'un effet mortel, transforment ce conflit familial en une intrigue haletante aux silhouettes singulièrement attachantes (Syros, « Souris noire », 108 p., 29 F [4,42 €]). **A partir de 10 ans.**

● **BONBON,** de Cécile Nondedeu
Initiation express à l'économie grâce à cette petite leçon de troc qui, d'une poignée de caramels à une authentique automobile, fait mesurer les échelles de valeur sans s'échapper de l'univers de l'enfant. Astucieux et efficace, avec en prime un jeu de mot acidulé (éd. du Rouergue, « 12×12 », 20 p., 35 F [5,34 €]). **A partir de 3 ans.**

● **LA GUERRE DES POILS,** de Gudule
« Un pour Rita, Rita pour tous » : cette devise aux allures de déjà entendu lance une nouvelle aventure de « Zygomatiques ». Gudule a imaginé une classe où chacun craque pour Rita la futée. Et chaque titre met en scène ce petit monde turbulent en alternant le « héros » de l'épisode. Hugo tout d'abord dont les oreilles décollées font de chaque visite chez le coiffeur un véritable supplice, presque un acte de barbarie totalitaire. Le lecteur se rendra compte que le trait est à peine forcé avec cette *Guerre des poils*, dont on prolongera le plaisir avec *Les Bonbons de l'épouvante*, terrifiante affaire de prise de contrôle extraterrestre... par la gourmandise (Mango, « Zygomatiques », 96 p., 25 F [4,57 €]). **A partir de 8 ans.**

● **LA CHARGE DES ÉLÉPHANTS,** d'Elisabeth Laird
« Safari Nature », la nouvelle série de « Folio Junior », séduira tous les amateurs de grands espaces et de vie sauvage. On y entend les barrissements des éléphants, les défenses qui s'entrechoquent et le claquement de l'ivoire avant le combat. L'auteur, une Américaine, a travaillé au Kenya avec des spécialistes de la nature africaine (Gallimard, « Folio junior », 210 p., 32 F [4,88 €]). **A partir de 10 ans.**

● **UN CHEVAL POUR TOTEM,** d'Alain Surget
Pour *« s'élever du monde des enfants à celui des adultes »*, Nuun doit vivre un rite initiatique et choisir un animal-totem. Ce sera le cheval. L'histoire a beau se passer vers 1500 avant notre ère, au bord de la Vézère, en Corrèze, la belle amitié de Nuun et de son poulain, *« liés l'un à l'autre comme les deux bras au corps »*, parlera sans détours aux enfants de la fin du XX^{e} siècle (Castor Poche Flammarion, 128 p., 24 F [3,66 €]). **A partir de 10 ans.** Du même auteur, *Le Cavalier du Nil*, où, dans les troupes de Ramsès II, le cheval joue aussi un rôle-clé (Castor Poche Flammarion, 160 p., 24 F [3,66 €]). **A partir de 11 ans.**

● **TANT PIS POUR LE SUD,** de Christian Lehmann
Inutile de fredonner la nostalgique mélodie de Nino Ferrer : ici l'heure n'est pas au regret mais à l'indignation. Une sombre affaire de suicide d'un adolescent sans problèmes dans un petit village de ce Sud gagné insensiblement (mais est-ce le mot juste ?) par la fièvre brune de l'exclusion et du sectarisme. Julien aimait les jeux de rôle ? Personne, hormis Céline sa cousine, ne veut chercher plus loin. Mais la jeune fille veut comprendre. A tout prix. Une addition très lourde, en fait. Un titre fort, militant et néanmoins subtil de Lehmann qui n'en finit plus de se renouveler (L'Ecole des loisirs, « Médium », 210 p., 60 F [9,15 €]). **A partir de 12 ans.**

● **PÊCHEUR D'ESPOIR,** de Michel Girin
Dans le Vietnam des années 80, le jeune Pham prend tous les risques pour pêcher des crevettes de plus en plus grosses. Parue en 1993 dans « Je bouquine », cette histoire pleine de sensibilité et de poésie est aussi une magnifique introduction aux modes de vie et de pensée asiatiques (Syros, 88 p., 49 F [7,46 €]). **A partir de 12 ans.**

● **EAU DE VIE, EAU DE FEU,** de François Chignac
« Papa habite un territoire entre deux pays. Ni d'un bord, ni de l'autre. Un vrai courant d'air qui vous fiche une saleté de rhume au passage. » Un livre sobre, dur et superbe sur un drame ordinaire discrètement évacué d'ordinaire : l'alcoolisme des parents. Le jeune narrateur voit tout craquer autour de lui comme un *« papier d'emballage trop fragile »*, qui dévoile et laisse choir ce qu'il est censé protéger. Ce premier texte est présenté à la jeunesse : on espère que les plus grands ne se priveront pas de se l'approprier (éd. La Joie de lire, « Récits », 48 p., 48 F [7,32 €]). **A partir de 11 ans**.

● **LES CONTES DU 7^{e} JOUR,** de Jean-Olivier Héron
« — *Alors raconte-moi la suite de l'histoire,* dit Eve. *Je suis perdue.*
— (...) *Bien ! Voilà. Nous en sommes au moment où vous venez de quitter le* "vert paradis des amours enfantines" *pour découvrir le monde. Ce nouveau chapitre pourrait s'appeler* "l'âge adulte*"... Adam, tu m'écoutes ?* » A sa façon dialoguée, drôle et vivante, Jean-Olivier Héron raconte la naissance du monde. Une heureuse réédition de six contes publiés autrefois aux éditions du Cerf (Actes Sud junior, 192 p., 99 F [15,09 €]). **A partir de 12 ans.**

● **LA BANDE DE FORT APACHE,** de Jacques Asklund
« Fort Apache », ce n'est pas celui de John Ford, c'est le leur, celui des Ménager, Binos, Nicolas et Séco, et ils ont bien l'intention de le défendre envers et contre tous. Autour de ce terrain vague, c'est tout l'univers des enfants des années 50, bercés par les premiers grands westerns, que Jacques Asklund se plaît à remémorer en conservant tout ce qu'il faut de secrets et sermons mystérieux, pour le plaisir des enfants et des papas pirates repentis (éd. Rageot, « Cascade », 138 p., 46 F [7,01 €]). **A partir de 10 ans.**

● **PIQUE ET PIQUE ÉCOLE ET DRAME,** de Jo Hoestlandt
A douze ans, Laura est une *« zéroïne »* aux yeux verts pour laquelle tout va mal aujourd'hui. Prise en flagrant délit, les poches pleines d'objets volés à ses camarades, par *« la prof d'histoire-géo »*, Laura va apprendre par la même occasion la vérité sur son père. Fourmillant de jeux de mots et de traits d'humour, ce roman décrit avec vivacité l'histoire de cette petite fille aux idées plus extravagantes les unes que les autres (Pocket junior, 88 p., 26 F [3,96 €]). **A partir de 9 ans.**

● **ALLER CHERCHER MEHDI À 14 HEURES,** de Jean-Hugues Oppel
Chacun a déjà rêvé d'une journée de calamités absolues où tout enchaînement tourne à l'aggravation du désastre. Ce parti pris de comédie, Jean-Hugues Oppel l'a repris pour raconter la folle matinée de Simon qui doit récupérer son fils à l'école ; mais tout se ligue contre lui. Improbable – mais le comique d'accumulation est à ce prix –, cette aventure échevelée sait finir sur une astucieuse pirouette. Réconfortant (Syros, « Mini souris noire », 32 p., 15 F [2,28 €]). **A partir de 7 ans.**

● **MONSIEUR KIT,** de José Parrondo
La logique de la charade avec le clin d'œil du rébus. José Parrondo continue sa salutaire entreprise de dépoussiérage avec ce *Monsieur Kit* qui permet de passer en revue des moyens de locomotion de plus en plus extraordinaires – mais que dire de leurs pilotes ? Un nouvel opus loufoque de l'infatigable créateur (éd. du Rouergue, « 12×12 », 20 p., 35 F [5,34 €]). **A partir de 2 ans.**

● **LES MOTS FONT LA GRÈVE,** de Jean-Marie Poupart, illustrations de Caroline Merola
A la suite d'un conflit avec son père au sujet de sa grand-mère, Victor décide de faire la grève des mots. Le silence de Victor, petit garçon intelligent et têtu, va permettre de renouer le dialogue entre sa *« grand-maman »* et son père. Si le poids des mots n'est plus à prouver, Jean-Marie Poupart nous montre avec cette belle histoire, sur un ton alerte et humoristique, que les enfants peuvent avoir le dernier mot... grâce au silence (éd. La courte échelle, 60 p., 34 F [5,18 €]). **A partir de 6 ans.**

● **LA LIBERTÉ ? CONNAIS PAS...,** de Charlotte Gingras
Mirabelle, ce *« corps-montagne »* de quinze ans, doit apprendre à gérer son irrésistible envie de hurler son mal de vivre. L'auteur qui, pour ce premier roman, a obtenu le prix littéraire du Gouverneur général, explore de façon très sérieuse mais alerte, le monde houleux et tourmenté de l'adolescence (éd. La courte échelle, 156 p., 49 F [7,47 €]. **A partir de 14 ans.**

Sélection réalisée par Philippe-Jean Catinchi, Claire Guidon et Florence Noiville

l i t t é r a t u r e s

● **MORTES PIERRES,** de Lionel Bourg
Dans la collection « Terre d'encre », où des écrivains évoquent des lieux auxquels ils sont attachés, ont paru de beaux textes, notamment *L'Empreinte* de Pierre Bergougnioux, *Epreuve de l'air* de Dominique Sampiero, des *Lettres gersoises* de Serge Safran, et, récemment, *Ile Grande, promenade première* de Denise Le Dantec. Lionel Bourg, né dans la vallée stéphanoise, auteur entre autres d'ouvrages sur la mine et sur le Facteur Cheval, évoque dans *Mortes pierres* la fascination qu'exercent sur lui les paysages austères du Velay : passion géologique qu'il lie à son *« enfance prolétaire »* assombrie par le deuil. *« Les pays rétifs plaisent aux réfractaires. »* Citant Vallès, Stevenson et George Sand, il compare l'imposante masse du Mézenc au *Paysage d'hiver* de Caspard David Friedrich. Quant à sa propre vie, *« Sinueuse. Roide.* (...) *Eruptive. Revêche »*, il la voit pareille aux pierres, ces prismes de basalte brisés que seule adoucit la neige. (Ed. du Laquet, 130 p., 59 F [8,99 €].) **M.Pn**

● **PREMIÈRE JEUNESSE,** de Neal Cassady
Figure de légende de la Beat Génération (il reste inséparable de la vie et de l'œuvre de Jack Kerouac dont il se disait « frère de sang » et avec lequel il partageait le goût d'écrire *« dans la mesure du possible comme si on était le premier au monde à mettre humblement et sincèrement sur le papier ce qu'on a vécu, aimé et perdu... »*), Neal Cassady raconte ici son enfance sordide auprès d'un père alcoolo et ses bourlingues à travers l'Amérique. A cette autobiographie d'avant la rencontre avec l'auteur des *Anges vagabonds*, s'ajoutent des textes en friche, lettres, récits de dragues, digressions, confessions, et une postface de Carolyn Cassady, sa seconde épouse, dont Denoël vient de publier l'un des tomes de Mémoires, *Sur ma route*. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Gérard Guégan, 10/18, 310 p., 47 F [7,17 €]. Première édition : Flammarion, 1998.) **J.-L.D.**

● **CARTON JAUNE,** de Nick Hornby
« Pourquoi ce qui commença comme une foucade d'écolier se prolongea-t-il durant près d'un quart de siècle ? » Telle est la question que se pose ce satiriste adepte d'autodérision, saisi du *« besoin impérieux de comprendre* [son] *obsession du football »*. Autobiographie et inventaire de rites d'apprentissage, *Carton jaune* évoque avec humour les mille et une incidences d'unepassion qui brûle corps et âme d'un supporter de l'équipe d'Arsenal. Du premier match auquel il assista aux angoisses de *« confier tout cela dans un livre »*, faux dérivatif psychanalytique, Nick Hornby se surprend à dépeindre une quête d'identité tout autant qu'un album de famille, une éducation sentimentale. Sa façon de rendre hommage aux trois grandes amours de sa vie, le ballon rond, les disques et les femmes, apparaît déjà comme un classique. (Traduit de l'anglais par Gabrielle Rolin, 10/18, 288 p., 44 F [6,71 €]. Première édition : Plon, 1992.) **J.-L.D.**

● **LES FLIBUSTIERS DE LA SONORE,** de Michel Le Bris
En 1850, San Francisco est à la fois bourbier et pays de Cocagne. Michel Le Bris dépeint les péripéties des insurgés de la révolution de 1848 qui, rescapés des barricades, émigrèrent alors en Californie avec la certitude d'y mettre en pratique leurs utopies. Le livre, très documenté et inspiré de faits authentiques, fourmille de cocasseries et transpose avec un sens inouï de l'épopée truculente les fièvres sociales et métaphysiques de mai-68. (J'ai lu, 574 p., 50 F [7,62 €]. Première édition : Flammarion, 1998.) **J.-L.D.**

● **LA FEMME CACHÉE,** de J. Sera-Montès
Un libraire-éditeur de Saint-Amand-Montbrond, Jean Segura, vient de publier un texte un peu énigmatique, mais néanmoins « habité » et singulier, *La Femme cachée*. Dans la préface de ce court récit, l'éditeur précise que l'affaire de la possible mise en jugement de Pinochet au Chili n'est pas étrangère à la naissance du livre. J. Sera-Montès est un pseudonyme. Le texte est traduit, de l'espagnol peut-on supposer. La femme qui parle a échappé de peu à la torture et probablement à la mort. Elle raconte le lien amoureux qui l'attache à Salvador, son sauveur justement... (Ed. Graine d'élite, 15, place du Marché, 18 200 Saint-Amand-Montbrond, 72 p., 29 F [4,42 €]. Inédit.) **P.K.**

● **PLEINE LUNE**, d'Antonio Muñoz Molina
Miné de l'intérieur par les violences terroristes, un inspecteur récemment muté du Pays basque cherche à retrouver un meurtrier d'enfant. Ayant laissé sa femme dans une clinique psychiatrique, il se débat dans l'ivresse de sa solitude, le labyrinthe de ses culpabilités. Et mène l'enquête, inlassablement, sur les traces de ce criminel qui l'obsède, dont il ignore la personnalité, dont il cherche le pourquoi d'un acte insensé. Antonio Muñoz Molina traque les visages écartelés entre le bien et le mal, l'horreur et l'humanité. Son défi ? Démasquer traîtres, tueurs et gens ordinaires. Savoir comment un homme normal devient bestial, se métamorphose en homme-loup. (Traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon, Seuil, « Points », 440 p., 48 F [7,32 €]. Première édition : Seuil, 1998.) **J.-L.D.**

● **LA NUIT CLOSE DE SAÏGON,** de Robert Olen Butler
Les affres d'un soldat américain amoureux d'une hôtesse de bar vietnamienne dans la débâcle d'avril 1975. Bâti comme un scénario, selon les codes les plus efficaces d'Hollywood, avec morceau de bravoure historique à grand spectacle (l'évacuation, jour après nuit, par hélicoptères, du toit de l'ambassade, des derniers Américains restés à Saïgon et des collabos aux abois), scènes d'alcôves à l'érotisme précis, flash back et épopée intime du retour au pays natal, ce roman incruste des images que brasseront après lui Oliver Stone (*Platoon*) ou Roland Joffé (*La Déchirure*). Butler a le sens de l'atmosphère, du plan qui campe un décor, du détail qui happe. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Isabelle Ramirez, Rivages poche, 328 p., 59 F [8,99 €]. Première édition : Rivages, 1997.) **J.-L.D.**

● **PUISSANCES DE PARIS**, de Jules Romains
« Je m'adresse aux groupes, à ceux dont je suis la chair. Je leur parle au-dessus de la tête des hommes. Je parle aux rues, aux places, aux squares, aux foules qui tournent sur les manèges... » Cette profession de foi « unanimiste » conclut ce recueil de courtes évocations parisiennes publiées par Jules Romains en 1911. Le livre vaut plus par la force des descriptions et par le curieux point de vue qu'adopte l'auteur que par la pensée qui préside à sa vision. (Gallimard, « L'Imaginaire », 134 p., 44 F [6,71 €]). De Jules Romains également, *Le Vin blanc de La Villette*, suite de récits parisiens mettant en scène deux compères, Bénin et Broudier, d'abord publiés dans les journaux et repris en recueil juste après *Les Copains*, en 1914. (Gallimard, « Folio », 164 p., 32 F [4,88 €].) **P.K.**

c l a s s i q u e s

● **ANABASE LIVRES I-II,** de Xénophon
Tout apprenti helléniste s'est lancé à la suite du jeune Xénophon, Athénien en délicatesse avec sa cité, dans l'*« expédition des Dix Mille »*. Cette aventure fratricide entre Cyrus le Jeune et son aîné le grand roi Artaxerxès II est mieux qu'une pierre à l'édification d'une histoire universelle ou un plaidoyer personnel. Récit d'une conquête éphémère, l'*Anabase* entend faire des héritiers des vainqueurs de Marathon ou de Platées des héros à la gloire impérissable. Si la hauteur du projet donne à penser de son succès, cette réflexion sur le pouvoir et la mise en place d'une mythologie du passé grec par un écrivain cultivé dépassent le sort matériel de mercenaires égarés au Moyen-Orient. Les deux premiers des sept livres du texte campent le contexte, nous offrent le récit de la bataille de Counaxa, l'amorce de la retraite et la peinture de la perfidie des satrapes orientaux. De quoi faire espérer la suite. (Les Belles Lettres, « Classiques en poche », texte grec établi et traduit par Paul Masqueray, introduction et notes de Silvia Milanezi, 208 p., 44 F [6,71 €].) **Ph.-J.C.**

e s s a i s

● **LA VIE SEXUELLE DES SAUVAGES DU NORD-OUEST DE LA MÉLANÉSIE,** de Bronislaw Malinowski
L'ethnologie moderne doit beaucoup aux îles Trobriand. C'est en étudiant la population de cet archipel corallien du Pacifique que Bronislaw Malinowski (1884-1943) élaborera quelques-uns des principes qui révolutionneront la discipline. Parce qu'elle domine *« presque tous les aspects de la culture »,* la sexualité, telle que la vivent les Trobriandais, en *« chose sérieuse et même sacrée »,* exigera de Malinowski qu'il mette au point cette méthode fonctionnelle qui fera école. Des coutumes qui accordent à la sexualité le pouvoir de transformer les faits matériels en expériences spirituelles aux institutions mises au point pour purifier la passion brutale, les pratiques sexuelles des Trobriandais – qui n'éliminent pas le plaisir – prennent, ici, la dimension d'une « force sociologique ». Malinowski, qui avait livré dans *La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives* (1927, Payot, « Petite Bibliothèque », 1990) une vigoureuse critique de la théorie freudienne de la vie sexuelle, entendait confirmer son analyse en accordant à la sexualité un rôle déterminant de communication entre les membres d'une même communauté. (Traduit de l'anglais par S. Jankélévitch, Payot, « Petite Bibliothèque », 406 p., 78 F [11,89 €]. Première édition : Payot, 1930.) **A.My**

● **JEAN DUVIGNAUD, LA SCÈNE, LE MONDE, SANS RELÂCHE**
Le sociologue Jean Duvignaud a toujours été un amateur de revues. Au tournant des années 50-60, il a fait partie du comité de rédaction de *Théâtre populaire*, qui eut une influence décisive sur la perception de Brecht en France. Dans les années 80, il suscita la création de *L'Internationale de l'imaginaire,* revue de la Maison des cultures du monde. Aujourd'hui, cette revue lui rend hommage, en publiant des textes écrits par ses amis. La plupart ne sont heureusement pas des apologies du sociologue. Ils abordent des sujets qui le touchent. Les contributions les plus intéressantes sont les plus personnelles, à l'image des *Lettres d'exilés* passées au crible de l'intelligence terriblement sensible de Jean-Michel Palmier. Ne serait-ce que pour ce texte, le numéro 12 de *L'Internationale de l'imaginaire* a sa raison d'être. (Babel, Maison des cultures du monde, 254 p., 45 F [6,86 €].) **B.Sa.**

Plaidoyer pour l'enfance d'un siècle

REFAIRE LA RENAISSANCE
d'Emmanuel Mounier.
Préface de Guy Coq
Seuil, « Points/Essais »,
518 p., 65 F (9,91 €).
(Première édition : Seuil, 1961)

ÉCRITS SUR LE PERSONNALISME
d'Emmanuel Mounier.
Préface de Paul Ricœur
Seuil, « Points/Essais »,
398 p., 59 F (8,99 €).
(Première édition : Seuil, 1961)

Dans les années 1930, face au confort intellectuel et politique qui accable la France, un jeune homme en colère se lance dans un projet fou : « refaire la Renaissance ». Catholique hétérodoxe, Emmanuel Mounier affirme la primauté du spirituel et cherche une troisième voie au-delà du capitalisme et du marxisme. Un esprit du tumulte, à redécouvrir

Il faut imaginer un jeune homme en colère. Non un impudent, sûr de sa science, ou un insouciant, donneur de leçons. Un jeune homme se décrivant volontiers quelconque, petit entre les petits, faible et démuni. Un jeune homme plus enclin à la méditation qu'à l'action, mais que rien ne pourrait empêcher d'affronter *« les grandes faces nues du monde et de l'âme »*. Quand il quitte Grenoble, où il est né en 1905, pour préparer à Paris (et vite réussir) l'agrégation de philosophie, Emmanuel Mounier a vingt-deux ans. Ce timide efflanqué, *« provincial un peu gauche* (1) *»*, ressent, comme d'autres, et peut-être plus vivement, l'isolement de sa génération, celle qui a échappé à la boue des tranchées. A peine sorti de l'adolescence, il découvre la *« médiocrité »* du monde en même temps que le monde lui-même, en éprouve une *« brûlure »* qui ne s'apaisera jamais, et se convainc, sans trop savoir où mènera la conviction, que la raison de sa vie sera de *« se battre en première ligne »*.

Ils sont nombreux, alors, ces jeunes gens qu'afflige le confort intellectuel et politique qui s'est abattu sur la France de l'après-guerre. France bourgeoise s'il en est, et si fière, si sûre de ses intellectuels, qu'elle en néglige de s'inquiéter quand ceux-là sombrent dans la résignation. Universalistes ou nationalistes, partisans ou adversaires de la révolution russe, sensibles ou non à la pensée pure vantée par Benda, ces intellectuels ne sont-ils pas, cependant, occupés à se disputer, avant tout, les postes de pouvoir ou d'influence, à grand renfort de *« mots usés »* ? *« Ce n'étaient même pas des vieillards,* assénera Mounier, *ce n'étaient que des vieux, des fins de siècle, vieux dès leur lointaine jeunesse »*... Henri Lefebvre, à peine plus âgé que Mounier, Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, Paul Nizan, ses exacts contemporains, s'inquiéteront, comme lui, comme d'autres, de la *« dé- mobilisation des esprits »*. Lui ajoutera à ses inquiétudes la *« démobilisation des âmes »*.

C'est que le jeune Mounier a un souci qui dépasse tous les autres. Catholique convaincu, doté d'une solide culture biblique et théologique, il vit comme un drame *« les compromissions du christianisme avec le monde »*. Quand le christianisme soutient la société bourgeoise et sa politique réactionnaire, bien sûr, mais tout autant quand il inspire le catholicisme social et toutes les politiques progressistes, plus faites de morale que de spiritualité. Mounier, qui fréquente Maritain mais se nourrit de Péguy, *« celui que l'on ne peut annexer »*, n'a plus qu'un objectif : affirmer, comme il le pourra, *« la primauté du spirituel »*. Parce que l'heure est aux revues, Mounier, qu'accompagnent Georges Izard, André Deléage et Louis-Emile Galey, fonde en octobre 1932 la revue *Esprit*. Le jeune homme, qui n'a encore que vingt-sept ans, exposera méthodiquement, en le construisant au fil des articles, le projet fou qui l'anime : changer de civilisation. Ce sont ces articles, parus pour la plupart entre 1932 et 1935 – que Mounier fera publier en un volume intitulé *Révolution personnaliste et communautaire* (Editions Montaigne, 1935) – et l'essai *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (Desclée de Brouwer, 1936), qui sont ici rassemblés sous le titre *Refaire la Renaissance* – titre choisi par Mounier pour son tout premier article d'*Esprit*. Un article dont le ton, à lui seul, vaut profession de foi.

C'est dans un « cri » teinté de lyrisme que Mounier décide de s'adresser à ses premiers lecteurs. Il dit que le repos est toujours un désordre et que *« l'esprit est fait pour deviner les valeurs qu'aucun éclat ne signale »*. Il dit que le spirituel commande le politique et l'économique, et qu'il est urgent de « *dissocier le spirituel du réactionnaire* ». Il dit que le désordre, quoi qu'en pensent les marxistes, est d'abord spirituel ; que la pensée n'a pas chez la plupart des hommes de *« passage réservé »*, qu*'« elle avance, mêlée à la foule des instincts, des intérêts, des préjugés collectifs, des entêtements individuels »*. Il dit que l'esprit aime les voies humbles ; que ce n'est pas la force qui fait les révolutions, mais la lumière ; que, dans un monde en panne, l'esprit *« se trahit, s'il s'en désintéresse »* ; que les philosophes doivent *« descendre longuement parmi les hommes »* pour s'y déclasser ; qu'il faut redécouvrir le *« monde solide »*, dont la société industrielle et son langage, l'argent, ont fait *« un instrument servile »*. Il dit qu'il faut *« réhabiliter la communauté »*, au moment où la mystique de l'individu et la mystique du collectif se mènent *« une lutte géante »*. Il invite à apprendre *« le sentiment de l'étranger »* et à aimer *« ce qui est jeune et foisonne »*. Les articles qui suivront ne cesseront de préciser comment Mounier envisageait de réconcilier chrétiens et incroyants en *« une pleine égalité humaine »*. Comment, au-delà du capitalisme et du marxisme, il imaginait une troisième voie pour enrayer la dégradation des démocraties, en redéfinissant la dialectique qui anime la relation entre la *« communauté »* et la *« personne »*.

Pour donner *« un poids, une conscience, une force vive à des tendances encore confuses »*, Mounier fera paraître *Manifeste au service du personnalisme* (Editions Montaigne, 1936), puis *Anarchie et personnalisme* (Esprit, 1937), que complétera, plus tard, *Qu'est-ce que le personnalisme ?* (Seuil, 1946). Rassemblés ici sous le titre *Ecrits sur le personnalisme*, les trois essais rappellent que, pour être une philosophie, le personnalisme n'est pas un système et pas davantage une *« machine politique »*. Un *« mot de passe »* plutôt, une désignation collective pour témoigner d'une *« convergence de volontés »* combinant la fidélité à un certain absolu humain avec une expérience historique progressive.

Alors que la revue *Esprit* survivra longtemps (et aujourd'hui encore) à son fondateur, mort d'épuisement à son service en 1950, la doctrine qui l'inspirait était-elle condamnée à disparaître avec Emmanuel Mounier ? Sans doute le personnalisme n'était-il pas, comme le suggère Paul Ricœur, *« assez compétitif pour gagner la bataille du concept »* face au marxisme et à l'existentialisme, alors triomphants. Mais la défaite de Mounier, telle qu'il l'envisageait, se serait située ailleurs. Dans l'abandon de la jeunesse ou sa dénonciation pour ce qu'elle a d'*« ingénuité d'expérience »* et de *« violence d'étonnement »*. Fût-elle déconcertante d'ingratitude et d'oubli, injuste, brutale, rebelle, et justement pour tout cela, elle seule, assurait Mounier, était habilitée à porter *« l'enfance d'un siècle »*.

André Meury

(1) Michel Winock, *Histoire politique de la revue « Esprit »,* Seuil, 1975, repris en « Points/Histoire » sous le titre *Des intellectuels dans la cité, 1930-1950.*

extrait

« Nous avons contre nous que beaucoup sont las de doctrines. Voyez, nous dit-on, les cœurs ne sont-ils pas plus véreux que les intelligences ? Il y a bien plus de médiocrité que de vraie passion dans les vices du monde moderne, et c'est à restaurer l'amour qu'il faut dépenser aujourd'hui la générosité des hommes. Mais quand naît l'indifférence, si ce n'est quand une nourriture affadie est offerte à l'amour ? La lumière de la nue vérité, la présence concrète et exigeante de l'esprit s'est peu à peu retirée de notre monde. Sur cette épaisseur de mots décharnés et d'habitudes étrangères, où perceront nos regards et les tentatives de nos cœurs ? Renvoyés sur eux-mêmes dans la nuit, où trouveront-ils à se rencontrer ? Nous sommes ceux qui ne possèdent pas même leurs matériaux parce que le plan est égaré et qu'on ne découpe pas les pierres sans le plan. Refaire notre amour du monde avec les mots, avec les gestes, avec les mœurs qui sont là tout autour, autant combiner des opacités pour faire de la lumière. Ne comptons pas sur un peu de bonne volonté et de douceur d'âme pour lier le tout. On ne reconstruit pas la vérité avec des morceaux de mensonge et une absolution. On refond par le feu ce qu'a pénétré le mensonge. Une transfiguration dans la masse de toutes nos valeurs doit précéder la réintégration universelle dans l'esprit. C'est cela, être révolutionnaire. Il y a des mots qu'on ne veut penser qu'avec la peur. On veut que la révolution ce soit cet éblouissement rouge et flammes. Non, la révolution, c'est un tumulte bien plus profond. »

***Refaire la Renaissance,* pages 49 et 50.**

L'âge de déraison

John Saul dénonce l'égarement des élites dirigeantes des pays occidentaux

LES BÂTARDS DE VOLTAIRE
La Dictature de la raison en Occident
(Voltaire's Bastards)
de John Saul.
Traduit de l'anglais (Canada) par Sabine Boulongne.
Petite Bibliothèque Payot, 786 p., 85 F (12,96 €).
(Première édition : Payot, 1993.)

Non content d'avoir un homonyme, John Saul s'est construit un double. Il est facile de le distinguer de son homonyme, lui aussi écrivain. D'une part, ils n'écrivent absolument pas la même littérature ; d'autre part, leurs deuxièmes prénoms sont différents. Celui dont il est question ici se nomme John Ralston Saul. Mais il est moins facile de le distinguer de son double, qui n'est autre que lui-même. Jusqu'en 1993, on connaissait un John Saul, écrivain canadien anglophone, grand voyageur, gentleman-aventurier, auteur de plusieurs romans, dont le premier, *Mort d'un général* (Seuil, 1977) était inspiré de la mort, en 1968, dans un accident d'avion, du général français Charles Ailleret, chef d'état-major des armées. La conviction de John Saul, développée dans son livre de manière romanesque, était qu'il s'agissait là d'un assassinat.

John Saul a ensuite publié notamment *Baraka* (Denoël, 1984), *L'Ennemi du bien* (Mazarine, 1986) et *Paradis Blues* – un beau titre pour un roman qui montre Bangkok et son « enfer paradisiaque » – (Payot, 1988). Et puis... silence... John Saul était-il parti pour un de ses voyages au long cours dont il allait revenir avec une étrange histoire ? On le pensait. Comme les années passaient, on espérait un gros roman et on vit arriver, en 1993, un John Saul inattendu, essayiste provocateur, empêcheur de penser la fin du XX[e] siècle comme les gouvernants occidentaux et les marchés financiers disaient qu'il fallait la penser. L'aventure exotique avait laissé place aux aventures de l'esprit et ce gros essai, *Les Bâtards de Voltaire*, n'était que le début d'une trilogie – ce que John Saul ignorait en l'écrivant, car il s'attachait à *« produire une construction cohérente, d'ensemble, dans un livre qui parle à la fois de l'ENA, de l'art, de la littérature, des stars et de la stratégie militaire »* (un index des thèmes a été judicieusement ajouté dans l'édition de poche). Suivront *Le Compagnon du doute* et *La Civilisation inconsciente* (Payot, 1996 et 1997).

« Si Voltaire revenait parmi nous, estime John Saul, *il serait horrifié par cette mauvaise caricature des changements pour lesquels il lutta en son temps. » « Il déclinerait toute responsabilité »* face à ses descendants supposés, les élites dirigeantes des pays occidentaux, technocrates qui imposent une *« dictature de la raison »* dépourvue de bon sens, ne jurent que par le *« totem de l'efficacité »*, abandonnent l'humanisme en pensant qu'il n'est pas rentable. Pour John Saul, ces élites se trompent, s'égarent et il est temps de le leur dire, de ne plus se laisser effrayer par le principe d'autorité qu'elles développent.

Ce gros livre de presque 800 pages se lit avec une sorte d'allégresse, car c'est un appel à la liberté : contre le style *« unidimensionnel »* des bureaucraties, contre la république des experts. *« Ni l'Histoire ni la philosophie n'associent marchés libres et hommes libres »*, écrit Saul à propos du *« détournement du capitalisme »*. *« Pendant plus de dix ans, j'ai pensé à ce livre. J'ai laissé mijoter*, dit aujourd'hui John Saul dans son impeccable français, langue qu'il manie avec bonheur et jubilation. *J'accumulais les dossiers, les constats, les exemples. Mais j'attendais que l'idée soit vraiment mûre. Après* Paradis Blues, *j'ai senti que j'étais prêt. Je suis descendu dans ma maison de Provence avec des valises pleines de dossiers. Je pensais que j'allais écrire ce livre en quelques mois. Et au bout de trois mois, je n'avais toujours pas fini d'organiser ma documentation. C'était sans doute la plus grande crise de ma vie. Je croyais avoir bien en main mon projet et je m'apercevais que je ne comprenais qu'à moitié ma propre idée. J'ai vu surgir toutes mes contradictions. Et j'ai dû les affronter une à une en construisant le livre. »*

Ses contradictions sont les nôtres et c'est sans doute la raison pour laquelle on se passionne pour ce gros ouvrage, cette plongée dans notre *« âge de déraison »*.

Josyane Savigneau

La vie est un opéra

Les Mémoires tourbillonnants de Lorenzo Da Ponte, abbé vénitien et librettiste de Mozart

MÉMOIRES
de Lorenzo Da Ponte.
Traduit de l'italien par M.C.D. de La Chavanne.
Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 392 p., 49 F (7,47 €).

Le nom de Lorenzo Da Ponte est éternellement lié aux trois livrets de rêve qu'il écrivit pour Mozart, *Le Nozze di Figaro*, *Cosi fan tutte* et surtout le prodigieux *Don Giovanni*. De la pure poésie dramatique, digne des plus grands noms du théâtre. Ce qui pose problème lorsque l'on sait que l'entreprenant abbé vénitien composa par ailleurs des milliers de vers, des dizaines de livrets pour les rivaux de Mozart, sans retrouver une seconde la grâce des muses.

Cette grâce, on la retrouve dans ses *Mémoires* : Da Ponte laisse monter jusqu'à lui le flot des souvenirs et il en oublie d'écrire comme il convient. Il laisse parler l'aventurier qu'il s'est toujours acharné à cacher sous les apparences académiques du lettré. Le gamin pauvre de Venise, fils d'un cordonnier juif, l'improvisateur qui gagne tant bien que mal sa vie à rimer des vers de circonstance sur tout et sur rien, l'abbé sans loi et sans doute sans foi qui mêle sa soutane aux jupes légères des belles Vénitiennes. Au point de devoir quitter précipitamment les rives du Grand Canal pour les terres impériales et Vienne. C'est la chance de Mozart : Da Ponte séduit par sa faconde et par son charme l'empereur Joseph II. Joseph lui commande un livret pour son musicien favori, Martini. Da Ponte, qui vient de rencontrer Mozart chez Wetzlar, arrache à l'empereur la permission d'écrire aussi pour Mozart. A partir d'une pièce interdite sur les théâtres allemands, *Le Mariage de Figaro*. On connaît la suite.

Ou plutôt, on y est entraîné par la cavalcade du récit de Da Ponte, le roi de l'imbroglio. On oublie l'écrivain pour s'attacher au personnage de roman d'aventures dont il nous raconte les exploits et les malheurs. C'est *Manon Lescaut* et *Tom Jones* dans une Europe bouleversée par la Révolution française et par la geste bonapartienne qui s'ensuit. Intrigues et contre-intrigues de cour, cabales de musiciens, affaires amoureuses, conquêtes militaires, spéculations financières, coups bas, coups d'éclat, secrets d'alcôve, secrets d'Etat, guerres, bals, ruines, fortunes subites, musique enfin et opéras, tout se mêle : les rois, les escrocs, les amoureux, les fous.

Da Ponte se présente volontiers comme un malheureux poète, tout entier dévoué au culte de l'art et de la langue italienne, victime de ces temps troublés. On le croit, mais pas trop. Il aime tant les femmes et a tant besoin d'argent. Il perdra tout : une spéculation hasardeuse parmi d'autres l'oblige à quitter brusquement l'Angleterre pour les Etats-Unis en 1805. Il s'y établit ; il vend du thé et des épices ; il se ruine encore, plusieurs fois. Il ouvre un cours d'italien, importe les classiques de son pays, puis les auteurs vivants, avec un goût parfait.

En 1825, le célèbre ténor andalou Manuel Garcia et sa fille, la future Malibran, débarquent à New York pour y jouer l'opéra italien. Ils donnent *Le Barbier de Séville* de Rossini. L'Amérique, dit Da Ponte, découvre la musique ; il peut mourir. Il attendra encore sept ans pour le faire, à quatre-vingt-neuf ans.

Pierre Lepape

Rimbaud au féminin

LES FEMMES DE RIMBAUD
de Jean-Luc Steinmetz.
Ed. Zulma, « Grain d'orage », 140 p., 49 F (7,47 €).
(Inédit.)

L'amant, *« l'époux infernal »* de Verlaine a occulté un autre versant de la personnalité, et surtout l'une des figures de l'œuvre de Rimbaud : les femmes. Jean-Luc Steinmetz, spécialiste de la poésie moderne, éditeur et biographe du poète des *Illuminations,* et aussi de Mallarmé, a suivi ce fil. Certes, les informations sont lacunaires et les hypothèses plus nombreuses que les certitudes. Il n'empêche : de Vitalie et Isabelle, la mère et la sœur, à Mariam, l'Abyssinienne, des femmes ont accompagné l'auteur des *Déserts de l'amour*.

« Tout notre embrassement n'est qu'une question », écrivait Rimbaud. Dans le poème *Les Sœurs de charité*, composé durant le printemps 1871, après une escapade à Paris en février avec, suppose-t-on, une jeune fille, Rimbaud regarde vers l'horizon de la féminité. Il écrit à Demeny : *« Oui, vous êtes heureux, vous. Je vous dis cela, – et qu'il est des misérables qui, femme ou idée, ne trouveront pas la Sœur de charité. »* Et cette expression, *« sœur de charité »*, laisse deviner le manque et l'aspiration de ce tout jeune homme.

Mais attention, avec Rimbaud il faut se méfier de toute mollesse lyrique : l'ironie brutale est derrière les phrases... *« O mes petites amoureuses,/Que je vous hais !/Plaquez de fouffes douloureuses/Vos tétons laids ! »* Comme le souligne Steinmetz, un manque est au centre de l'aventure poétique rimbaldienne. Il serait grossier d'identifier ce manque à celui de la femme, mais plus encore de prétendre que l'homosexualité *« forme* (...) *l'unique chiffre de son rapport à l'autre »*.

Patrick Kéchichian

Panorama américain

LE ROMAN AMÉRICAIN DEPUIS 1945
de Lazare Bitoun
et Claude Grimal.
Nathan Université,
« 128 », 128 p.,
52 F (7,93 €).
(Inédit.)

La collection « 128 » tire son nom des 128 pages des ouvrages qui la composent, on comprendra donc que les auteurs de ce panorama des lettres américaines depuis la fin de la deuxième guerre mondiale aient eu fort à faire pour sélectionner les écrivains dont ils voulaient absolument parler et en éliminer – forcément à contre-cœur – de nombreux autres. Ce qui frappe dès l'introduction, c'est que si cet ouvrage est avant tout destiné au monde universitaire, l'enthousiasme des auteurs pour leur sujet en fait un guide de lecture épatant pour les curieux et les gourmands. Même si, effectivement, on pourra trouver injustes le peu de place accordée à tel ou tel ou certaines appréciations légèrement hâtives (Cormac McCarthy réduit à n'être qu'un écrivain « régionaliste » parmi d'autres) : subjectivité et sensibilité ne peuvent faire l'unanimité.

Il n'en reste pas moins que quelque deux cents romanciers apparaissent au fil de sept chapitres classificateurs : « Romans historiques et romans intimistes », « Les réalismes », « La Beat Generation et les écrivains contestataires », « Le roman juif américain », « Les Noirs et autres minorités », « Le roman des femmes », « Modernistes d'hier et modernistes contemporains ». De quoi se faire un petit programme alléchant de lectures d'été... en anglais, car les œuvres citées le sont sous le titre d'origine, sans mention des traductions et donc des éditeurs français, mais, comme elles sont presque toutes disponibles en français, cela sera aussi l'occasion de mettre à l'épreuve le savoir-faire de son libraire préféré... en chair et en os ou électronique.

Martine Silber

Le judaïsme, au pluriel

Un ouvrage érudit et serein de Jocelyne Lenglet-Ajchenbaum et Yves-Marc Ajchenbaum

LES JUDAÏSMES
de Jocelyne Lenglet-Ajchenbaum
et Yves-Marc Ajchenbaum.
Gallimard, « Le Monde/Folio actuel »,
318 p., 40 F (6,10 €).
(Inédit.)

Sont-ils si nombreux, ces livres sur le judaïsme qui disent tout, ou presque, d'une foi plusieurs fois millénaire, d'une fidélité à Dieu inégalée dans le patrimoine des religions, puis des tragédies traversées, enfin des déchirements contemporains sur la Loi ou Israël ? L'ouvrage de Jocelyne Lenglet-Ajchenbaum et d'Yves-Marc Ajchenbaum est plus qu'un « digest » sur le judaïsme et les juifs. C'est un précieux instrument pour comprendre le destin d'un peuple, d'une « nation », d'une religion et d'une culture uniques, plusieurs fois rescapés des épreuves de l'Histoire.

Leur effort de synthèse et de pédagogie est rédigé sans la passion ni l'engagement que suscite, dans la sphère intellectuelle juive, toute tentative de mise à plat sur le judaïsme passé et actuel. Si la sympathie des deux auteurs pour leur sujet d'étude éclate à chaque page, leur ouvrage vaut surtout par son érudition maîtrisée, par son écriture sereine et dense, par la précision des dates, des chiffres, des notes et références, par le choix des « encadrés » d'illustration. Aucun débat touchant aux juifs et au judaïsme n'est possible sans un tel exposé, accessible et rigoureux, des faits.

Les pages les plus reculées dans l'Histoire sont sans doute les plus utiles pour la connaissance d'un judaïsme dans lequel la mémoire joue un rôle équivalent, ou presque, à celui de la Loi. A cet égard, Jocelyne Lenglet-Ajchenbaum et Yves-Marc Ajchenbaum sont aussi à l'aise dans l'évocation des exodes et des exils bibliques – avec une insistance marquée sur la période babylonienne – que dans la description de l'héritage médiéval dont le judaïsme espagnol est le *« phare »*. De même traitent-ils avec précision de la naissance en Europe de l'Est de la mystique juive (celle des *hassidim*) – réponse à des siècles de « ghettoïsation » et de persécution – comme des politiques d'« émancipation » et d'intégration, fruit des Lumières, mises en œuvre dans la France révolutionnaire, en Allemagne (Moïse Mendelsohn), aux Etats-Unis, etc.

Mais le principal intérêt de ce livre est qu'il n'écarte aucun des questionnements modernes sur le judaïsme. Sans esprit de polémique, il traite du lien entre l'antijudaïsme des origines chrétiennes et l'antisémitisme racial des nazis qui culmine dans l'épreuve insoutenable de la Shoah. Il n'ignore aucune des controverses qui sont nées après la seconde guerre mondiale sur l'*« absence d'analyse et d'action »* des communautés juives européennes à l'heure de l'extermination, face à une situation *« absolument inédite, littéralement impensable »* ; sur la soumission (sans collaboration) des élites dirigeantes juives aux ordres nazis ; sur la naissance du sionisme dans des cercles étroits de l'intelligentsia juive occidentale, la plus bourgeoise et la mieux intégrée ; enfin, sur les rapports de la Diaspora avec Israël redevenu le centre de toute vie juive, le lieu de la résurrection d'un peuple, d'une langue, d'une histoire, d'une éthique, d'une certaine vision de l'homme.

De ce large panorama se dégage l'idée d'un judaïsme excessivement divers, mouvant, actif comme l'est tout corps vivant. D'une pluralité revendiquée comme antidote aux entreprises intégristes. Si le judaïsme ne se réduit pas à sa dimension religieuse, on regrettera seulement que les auteurs ne se soient pas davantage interrogés sur ses relations avec les autres héritiers du Livre, chrétiens et musulmans. Ni sur le spectaculaire « retour » des « pratiques » juives, depuis les années 60 et 70 (en particulier sous la pression du judaïsme sépharade originaire d'Afrique du Nord). Ni sur les risques d'éclatement que fait peser un fossé qui se creuse entre les juifs libéraux, les ultra-orthodoxes et les conservateurs.

Mais l'objet de l'ouvrage de Jocelyne Lenglet-Ajchenbaum et d'Yves-Marc Ajchenbaum est moins de traiter des divergences internes que d'informer les lecteurs d'aujourd'hui – notamment les plus jeunes – sur ce facteur-clé de la marche du monde, de la politique internationale et d'identités culturelles et religieuses en pleine mutation à l'aube du XXIe siècle.

Henri Tincq

Yves-Marc Ajchenbaum est responsable du Courrier des lecteurs du *Monde*.

Contre les fausses évidences économiques

Analyse critique des politiques restrictives menées dans les années 90, par Jean-Paul Fitoussi

LE DÉBAT INTERDIT
de Jean-Paul Fitoussi.
Seuil, « Points-Economie »,
320 p., 48 F (7,32 €).
(Première édition : Arléa, 1995.)

A quoi reconnaît-on un bon économiste ? A ce que la finesse de ses outils d'analyse puisse être appréciée quelles que soient les circonstances dans lesquelles son livre est écrit, puis lu plusieurs années après. L'ambiance dans laquelle est sortie la première édition du livre de Jean-Paul Fitoussi (augmentation du chômage en France, défense des consommateurs) n'est plus du tout la même aujourd'hui. Or l'ouvrage ne souffre en rien de ce renversement du courant conjoncturel. Au contraire.

L'auteur tempêtait contre les politiques économiques brutalement restrictives. Leur relâchement et l'apparition d'un bon taux de croissance ont prouvé la valeur de son diagnostic. Si Jean-Paul Fitoussi regarde de si près le niveau des taux d'intérêt réels, c'est parce qu'il a compris qu'à se protéger avec une forte hausse, on favorise la *« dictature des créanciers »*, la tyrannie du court terme, la dépréciation de l'avenir, qui finit par bloquer la machine et grossit la masse des chômeurs. Mais notre auteur ne fait pas de ce point une obsession. Son livre parcourt bien d'autres rivages, obligeant chaque fois le lecteur à sortir de ce *« débat interdit »* par la pensée dominante, selon laquelle il est impossible de pratiquer une autre politique que celle qui consiste à privilégier la crédibilité du franc fort par tous les moyens, même ce qui remettrait en cause la cohésion sociale... et donc la garantie d'une monnaie solide.

Jean-Paul Fitoussi a l'art de mettre sur le gril des questions mille fois posées pour leur donner des réponses très personnelles. Le progrès technologique dévoreur d'emplois ? Non, en tendance longue, l'accroissement de la productivité étant associé à un taux de chômage plus faible. La concurrence des pays à bas salaires ? Boucs émissaires faciles. Il n'existe pas de déséquilibre entre les échanges commerciaux de la France avec les nouveaux pays industrialisés d'Asie. Le SMIC trop élevé à cause du chômage ? Il pourrait bien être, plutôt, la conséquence des trop hautes rémunérations de certains dirigeants payés 100 fois le SMIC. S'ils acceptaient de ne gagner en entreprise « que » 90 fois le SMIC, dix salariés non qualifiés supplémentaires pourraient y être embauchés. Opposer égalité et équité ? Oiseux. *« Je propose de définir l'équité comme une propriété de la culture d'égalité qu'on choisit.* (...) *Au-delà d'un certain niveau d'inégalités, on en vient à nier la seule égalité qui vaille, l'égalité devant la vie. »*

La grande question est posée. Nous vivons dans une tension entre deux principes d'organisation : *« D'un côté, le marché, régi par le suffrage censitaire, où l'appropriation des biens est proportionnelle aux ressources de chacun. Et, de l'autre, la démocratie, régie par le suffrage universel. »* Jean-Paul Fitoussi juge cette tension dynamique, parce qu'elle permet au système de s'adapter. Les sages l'entendront. Mais les hommes de pouvoir ?

Pierre Drouin

Jean-Paul Fitoussi est éditorialiste associé au « Monde ».

● LITTÉRATURE FRANÇAISE

BOISSARD Janine
Belle grand-mère 3 : Toi, mon Pacha
Le Livre de poche, n° 14888, 317 p., 33 F (5,03 €).

BOMAN Patrick
Le Palais des saveurs accumulées
suivi de ***Jakarta***
et de ***Opération Fu-Yong***
Le Serpent à plumes, Motifs, n° 6, 160 p., 35 F (5,34 €).

BROUILLET Chrystine
Les Neuf Vies d'Edward
Gallimard, Folio, n° 3387, 352 p., 40 F (6,10 €).

CALAFERTE Louis
Requiem des innocents
Gallimard, Folio, n° 3388, 208 p., 32 F (4,88 €).

COSSÉ-BRISSAC Marie-Pierre
Le Cahier indien
Le Livre de poche, n° 14896, 442 p., 40 F (6,10 €).

DURAS Marguerite
Abahn Sabana David
Gallimard, L'imaginaire, n° 418, 120 p., 40 F (6,10 €).

FOUCAULT Annick
Françoise Maîtresse
La Musardine, Lectures amoureuses de Jean-Jacques Pauvert, n° 39, 218 p., 45 F (6,87 €).

GODARD Jocelyne
Les Thébaines 1 : La Couronne insolente
Le Livre de poche, n° 14886, 444 p., 40 F (6,10 €).

GOUGAUD Henri
Paramour
Seuil, Points, n° 760, 240 p., 39 F (5,95 €).

HARDELLET André
Les Chasseurs I et II
Gallimard, L'imaginaire, n° 419, 154 p., 42 F (6,40 €).

HORDE Pierrick
Histoires extraordinaires de la médecine
J'ai lu, n° 5554, 352 p., 38 F (5,79 €).

KOUROUMA Ahmadou
En attendant le vote des bêtes sauvages
Seuil, Points, n° 762, 400 p., 45 F (6,86 €).

MAKINE Andreï
Le Crime d'Olga Arbelina
Gallimard, Folio, n° 3366, 352 p., 40 F (6,10 €).

MÉRIMÉE Prosper
La Double Méprise
Le Livre de poche, n° 14906, 122 p., 10 F (1,52 €).

MONOD Théodore
Plongées profondes
J'ai lu, n° 5565, 192 p., 28 F (4,27 €).

NOBÉCOURT Lorette
La Conversation
Le Livre de poche, n° 14891, 156 p., 23 F (3,51 €).

ORMIENNE Louise d'
Les Caprices du sexe
La Musardine, Lectures amoureuses de Jean-Jacques Pauvert, n° 40, 188 p., 39 F (5,95 €).

PEJU Pierre
Naissances
Gallimard, Folio, n° 3384, 128 p., 25 F (3,81 €).

PUJADE-RENAUD Claude
Le Sas de l'absence
précédé de ***La Ventriloque***
Actes Sud, Babel, n° 425, 192 p., 33 F (5,03 €).

REGARD Olivia
Victoria
Baleine, Velours, 140 p., 39 F (5,95 €).

ROUSSEAU François-Olivier
Les Enfants du siècle
Seuil, Points, n° 759, 240 p., 39 F (5,95 €).

RUFIN J.-C.
Sauver Ispahan
Gallimard, Folio, n° 3394, 592 p., 49 F (7,47 €).

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
Vol de nuit. Terre des hommes. Ecrits de guerre. Pilote de guerre
Gallimard, 116 F (17,68 €).

VERCEL Roger
Romans maritimes
Omnibus, 1100 p., 150 F (22,87 €).

VERNE Jules
Le Phare au bout du monde
Ombres, Petite bibliothèque Ombres, n° 95, 224 p., 64 F (9,76 €).

VERNE Jules
Voyages et aventures du capitaine Hatteras. Les Anglais au pôle Nord
Illustrations de Riou.
Ombres, Petite bibliothèque Ombres, n° 137, 320 p., 74 F (11,28 €).

VERNE Jules
Voyages et aventures du capitaine Hatteras. Le Désert de glace
Illustrations de Riou.
Ombres, Petite bibliothèque Ombres, n° 138, 320 p., 74 F (11,28 €).

VINCENT Claude
Les Roses de l'hiver
Le Livre de poche, n° 14899, 316 p., 36 F (5,49 €).

WIESEL Elie
Les Juges
Seuil, Points, n° 761, 208 p., 39 F (5,95 €).

● LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ARNIM Elizabeth von
Vera
Traduit de l'anglais (Australie) par Bernard Delvaille. 10/18, Domaine étranger, n° 3208, 288 p., 47 F (7,17 €).

AYLWEN Axel
Le Faucon de Siam 3 : Le Derniel Vol du faucon
Traduit de l'anglais par Jean Rosenthal. Le Livre de poche, n° 14895, 512 p., 45 F (6,86 €).

BAZLEN Roberto
Trieste
Traduit de l'italien par Monique Baccelli. Illustrations de Vittorio Bolaffio. Allia, 48 p., 40 F (6,10 €).

BERLING Peter
Les Enfants du Graal 3 : La Couronne du monde
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni. Le Livre de poche, n° 14885, 830 p., 55 F (8,38 €).

CAVE Nick
Et l'âne vit l'ange
Traduit de l'anglais par Christina Douguet et Anne Dubois. Le Serpent à plumes, Motifs, n° 108, 512 p., 49 F (7,47 €).

COE Jonathan
La Maison du sommeil
Traduit de l'anglais par Jean Pavans. Gallimard, Folio, n° 3389, 496 p., 45 F (6,86 €).

DICK Philip K.
La Vérité avant-dernière
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Doremieux. 10/18, Domaine étranger, n° 3207, 288 p., 47 F (7,17 €).

DOSTOÏEVSKI Fedor
Le Crocodile
Traduit du russe par André Markowicz. Actes Sud, Babel, n° 428, 80 p., 33 F (5,03 €).

DOSTOÏEVSKI Fedor
Le Petit Héros
Traduit du russe par André Markowicz. Actes Sud, Babel, n° 429, 72 p., 33 F (5,03 €).

DOSTOÏEVSKI Fedor
Un Cœur faible
Traduit du russe par André Markowicz. Actes Sud, Babel, n° 430, 88 p., 33 F (5,03 €).

FRANKLIN Miles
Le Pays d'en haut
Traduit de l'anglais (Australie) par Nelly Lhermilier. L'Aube, L'Aube poche, 112 p., 69 F (10,52 €).

FRANKLIN Miles
Ma brillante carrière
Traduit de l'anglais (Australie) par Nelly Lhermilier. L'Aube, L'Aube poche, 340 p., 69 F (10,52 €).

HORNBY Nick
Carton jaune
Traduit de l'anglais par Gabrielle Rolin. 10/18, Domaine étranger, n° 3202, 288 p., 44 F (6,71 €).

HUGO Lynne et VILLEGAS Anna
La Leçon de natation
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Emmanuelle Demange et Annick Duchatel. J'ai lu, n° 5580, 352 p., 38 F (5,79 €).

IRVING John
Une veuve de papier
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Josée Kamoun. Seuil, Points, n° 763, 672 p., 52 F (7,93 €).

JIMENEZ Juan Ramón
Platero et moi
Traduit de l'espagnol par Claude Couffon.
Préface de Jean Giono.
Illustrations de Juan Miró.
10/18, Domaine étranger, n° 3209, 336 p., 50 F (7,62 €).

JOHNSON Samuel
Le Paresseux
Traduit de l'anglais par M. Varney. Allia, 128 p., 40 F (6,10 €).

NASREEN Taslima
Enfance, au féminin
Traduit du bengali par Philippe Benoit. Le Livre de poche, n° 14900, 442 p., 45 F (6,86 €).

PYNCHON Thomas
Vente à la criée du lot 49
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Doury. Seuil, Points, n° 773, 224 p., 39 F (5,95 €).

RIEL Jørn
Le Piège à renards du seigneur. La Maison de mes pères, tome 2
Traduit du danois par Inès Jorgensen. 10/18, Domaine étranger, n° 3204, 176 p., 38 F (5,79 €).

SAINT AUBYN Edward
Mauvaise nouvelle
Traduit de l'anglais par Sophie Brunet. 10/18, Domaine étranger, n° 3199, 208 p., 44 F (6,71 €).

SEGAL Erich
Only love
Traduit de l'anglais par Marie-Caroline Aubert. Le Livre de poche, n° 14897, 284 p., 33 F (5,03 €).

STEVENSON Robert Louis
Les Mésaventures de John Nicholson
Traduit de l'anglais par Albert Savine et Michel Georges-Michel. Ombres, Petite bibliothèque Ombres, n° 135, 128 p., 59 F (8,99 €).

TABUCCHI Antonio
Les Oiseaux de Fra Angelico
Traduit de l'italien par Jean-Baptiste Para. 10/18, Domaine étranger, n° 3169, 96 p., 25 F (3,81 €).

TOURGUENIEV Ivan
Les Eaux printanières
Traduit du russe par Jacques Imbert. Librio, n° 371, 128 p., 10 F (1,52 €).

VEGA Inca Garcilaso de la
Commentaires royaux sur le Pérou des Incas
Traduit de l'espagnol par René L. F. Durand.
Introduction de Marcel Bataillon. La Découverte, La Découverte/Poche, nos 92, 93 et 94, 338 p., 290 p. et 304 p., chaque volume 65 F (9,91 €).

VOLLMANN William T.
Des putes pour Gloria
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christophe Claro. Seuil, Points, n° 764, 208 p., 39 F (5,95 €).

WELSH Irvine
Ecstasy
Traduit de l'anglais (Ecosse) par Alain Defossé. Seuil, Points, n° 765, 384 p., 42 F (6,40 €).

ZILAHY Lajos
Les Dukay
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Singer. Gallimard, Folio, n° 3364, 816 p., 65 F (9,91 €).

● BILINGUES

TOLSTOÏ Léon
La Mort d'Ivan Ilitch
Traduit du russe, préfacé et annoté par Françoise Flamant. Gallimard, Folio bilingue, n° 89, 256 p., 60 F (9,15 €).

● ANTHOLOGIES

COLLECTIF
Une journée d'été
Librio, n° 374, 128 p., 10 F (1,52 €).

● POÉSIE

GLISSANT Edouard
Pays rêvé, pays réel
suivi de ***Fastes***
et de ***Les Grands Chaos***
Gallimard, Poésie/Gallimard, n° 347, 204 p., 41 F (6,25 €).

● THÉÂTRE

MARIVAUX Pierre Carlet de Chamblain de
Théâtre complet
Edition de Frédéric Deloffre et Françoise Rubellin.
Le Livre de poche, La Pochothèque, Classiques modernes, 2 279 p., 185 F (28,20 €).

● ROMANS POLICIERS

ALEXANDER Bruce
Le Fourbe et l'Histrion
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Noël Chatain. 10/18, Grands détectives, n° 3218, 224 p., 44 F (6,71 €).

BEAUVOIS Laurent
Le Chien d'en face
Baleine, Instantanés de polar, 154 p., 45 F (6,86 €).

BLANC Jean-Noël
Le Tour de France n'aura pas lieu
Seuil, Points policiers, Sports et micmacs, n° 771, 272 p., 42 F (6,40 €).

BOTTI Laurent
Pleine brume
J'ai lu, n° 5579, 512 p., 44 F (6,71 €).

CLANCY Tom
Code SSN
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique et Denis Chapuis. Le Livre de poche, n° 17138, 350 p., 36 F (5,49 €).

CLARK Mary Higgins
Une si longue nuit
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Damour. Le Livre de poche, n° 17139, 250 p., 33 F (5,03 €).

COOK Thomas H.
Les Instruments de la nuit
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sophie Dalle. J'ai lu, n° 5553, 288 p., 35 F (5,34 €).

DARS Sarah
Coup bas à Hyderabad. Une enquête du brahmane Doc
Philippe Picquier, Poche, n° 140, 192 p., 39 F (5,95 €).

DOSS James D.
La Rivière des âmes perdues
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Danièle et Pierre Bondil. 10/18, Grands détectives, n° 3200, 304 p., 44 F (6,71 €).

HARDING Paul
Le Donjon du bourreau
Traduit de l'anglais par Anne Bruneau et Christiane Poussier. 10/18, Grands détectives, n° 3218, 224 p., 44 F (6,71 €).

JOENSUU M.Y.
Harjunpää et le fils du policier
Traduit du finnois par Anne Colin du Tarrail. Gallimard, Folio policier, 288 p., 32 F (4,88 €).

Le Monde
Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de juin 2000. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

Le Monde

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de juillet 2000. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

KAMINSKY Stuart
Dracula fait maigre
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simone Hilling. 10/18, Grands détectives, n° 3211, 224 p., 44 F (6,71 €).

KHADRA Yasmina
L'Automne des chimères
Gallimard, Folio policier, 208 p., 29 F (4,42 €).

KLEMPNER Joseph T.
Le Grand Chelem
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Famus-Pichon. Le Livre de poche, n° 17137, 442 p., 42 F (6,40 €).

MARSH Ngaio
Une couronne de sang
Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Sophie Dalle. 10/18, Grands détectives, n° 3213, 256 p., 44 F (6,71 €).

McNAB Andy
Manipulation
Traduit de l'anglais par Jean Bourdier. Le Livre de poche, n° 17135, 446 p., 40 F (6,10 €).

MELVILLE James
Un linceul de brocart
Traduit de l'anglais par Gilles Berton. 10/18, Grands détectives, n° 3185, 208 p., 44 F (6,71 €).

MERCADO Patrick
Des gourous et des douleurs
Baleine, Le Poulpe, 210 p., 42 F (6,40 €).

NOZIÈRE Jean-Paul
Fatal Tango
Seuil, Points policiers, n° 769, 272 p., 42 F (6,40 €).

PETERS Elizabeth
La Déesse hippopotame
Traduit de l'anglais par Jean-Bernard Piat. Le Livre de poche, n° 14902, 476 p., 40 F (6,10 €).

REBOUX J.-J.
Fondu au noir
Gallimard, Folio policier, 320 p., 36 F (5,49 €).

SEBASTIAN Tim
Ultra
Traduit de l'anglais par Jean-Pascal Bernard. Le Livre de poche, n° 17136, 286 p., 30 F (4,57 €).

SIMENON Georges
Maigret et la vieille dame
Le Livre de poche, n° 14907, 188 p., 30 F (4,57 €).

SINIAC Pierre
Reflets changeants sur mare de sang
Gallimard, Folio policier, n° 162, 256 p., 29 F (4,42 €).

WAGNEUR Alain
Drôles de drums
Baleine, Le Poulpe, 142 p., 39 F (5,95 €).

● ROMANS FANTASTIQUES ET DE SCIENCE-FICTION

BORDAGE Pierre
Les Derniers Hommes (6). Le Dernier Jugement
Librio, n° 337, 96 p., 10 F (1,52 €).

JETER K. W.
Blade Runner 2
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Demuth. J'ai lu, n° 5564, 320 p., 38 F (5,79 €).

JUBERT Hervé
Deep Fighter. La Promotion 66
J'ai lu, n° 5485, 224 p., 28 F (4,27 €).

PIKE Christopher
Les Témoins
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frédéric Serva. J'ai lu, n° 5567, 320 p., 38 F (5,79 €).

SADOUL Jacques
Une histoire de la science-fiction 2 : 1938-1957. L'Âge d'or
Librio, n° 368, 128 p., 10 F (1,52 €).

SILVERBERG Robert
Les Monades urbaines
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Rivelin.
Le Livre de poche, n° 7225, 256 p., 30 F (4,57 €).

STABLEFORD Brian
Le Sang du serpent. Les Livres de la Genèse 1
Traduit de l'anglais par Nicolas Mesplède. J'ai lu, n° 5572, 576 p., 48 F (7,32 €).

● JEUNESSE

ALDANY Kim
Kerri et Mégane et l'oiseau-trésor
Illustrations de Philippe Munch. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 160 p., 44 F (6,71 €).

ALPAC Dan
Le Chevalier masqué
Illustrations d'Isabelle Dethan. Père Castor-Flammarion, Castor poche Héros, Lumina, 128 p., 29 F (4,42 €).

ALPAC Dan
L'Épée de feu
Illustrations d'Isabelle Dethan. Père Castor-Flammarion, Castor poche Héros, Lumina, 128 p., 29 F (4,42 €).

ALPAC Dan
Le Royaume maudit
Illustrations d'Isabelle Dethan. Père Castor-Flammarion, Castor poche Héros, Lumina, 128 p., 29 F (4,42 €).

AMOR Sofia
Les Aliments mode d'emploi
Père Castor-Flammarion, Castor doc, 128 p., 37 F (5,60 €).

APPLEGATE K. A.
La Prophétie
Illustrations de David B. Mattingly. Traduit de l'anglais par Vanessa Rubio. Gallimard Jeunesse, Folio junior, Animorphs, 210 p., 32 F (4,88 €).

ARDIZIO Marie
L'Affaire du Toon tueur
Hachette Jeunesse, Vertige policier, 224 p., 29 F (4,42 €).

ARONSON Linda
Vent de panique sur l'île aux algues
Traduit de l'anglais par Laurence Kiéfé. Couverture illustrée par Christophe Besse. Hachette Jeunesse, Vertige Fou rire, 224 p., 29 F (4,42 €).

ARROU-VIGNOD Jean-Philippe
Le Club des inventeurs
Illustrations de Serge Bloch. Gallimard Jeunesse, Folio junior, 130 p., 30 F (4,57 €).

ARTHUR Clair
Mama Délire, sorcière d'Afrique
Illustrations de Jean-François Martin. Nathan Jeunesse, Demi-lune, 48 p., 38 F (5,79 €).

ASHBÉ Jeanne
Coucou !
L'École des loisirs, Lutin poche, 32 p., 36 F (5,50 €).

BANSCHERUS Jürgen
Kiatovski détective : Le Cirque Zampano
Hachette Jeunesse, Bibliothèque rose, 96 p., 25 F (3,81 €).

BEN KEMOUN Hubert
Qui aime Personne ?
Illustrations de Vanessa Hié. Casterman Jeunesse, Huit & Plus, n° 153, 72 p., 35 F (5,34 €).

BERTRON Agnès
La Petite Fille et les Loups
Illustrations de Sophie Mondésir. Père Castor-Flammarion, Les p'tits albums, 32 p., 29 F (4,42 €).

BILLIOUD Jean-Michel
Vivre en ville
Père Castor-Flammarion, Castor doc, 160 p., 34 F (5,30 €).

BOBE Françoise
Coline et le loup sous le lit
Illustrations de Charlotte Roederer. Nathan Jeunesse, Étoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

BOIX Armando
Le Jardin des automates
Traduit par Anna Buresi. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 224 p., 32 F (4,88 €).

BRIÈRE Paule
Un petit frère pour Tidino
Illustrations d'Anne Buguet. Père Castor-Flammarion, Loup-garou, 48 p., 37 F (5,30 €).

BROWNE Anthony
Marcel le magicien
L'École des loisirs, Lutin poche, 36 p., 36 F (5,50 €).

BRUN-COSME Nadine
L'Indien d'à côté
Illustrations d'Isabelle Pin. Nathan Jeunesse, Demi-lune, 48 p., 38 F (5,79 €).

BUSINO Jean-Jacques
Classe de foot
Syros, Souris noire, 128 p., 29 F (4,42 €).

CORAN Pierre
La Momie d'Halloween
Magnard, Les P'tits fantastiques, 48 p., 38 F (5,79 €).

CORENTIN Philippe
Tête à claques
L'École des loisirs, Lutin poche, 32 p.,36 F (5,50 €).

CRAIPEAU Jean-Loup
Ti-croco est amoureux
Illustrations de Pierre Fouillet. Père Castor-Flammarion, Chanteloup, 32 p., 32 F (4,88 €).

DALRYMPLE Jennifer
Non, je n'ai jamais mangé ça
L'École des loisirs, Lutin poche, 36 p., 36 F (5,50 €).

DAVID François
Comme deux frères
Illustrations de Frédéric Rébéna. Nathan Jeunesse, Première lune, 32 p., 35 F (5,34 €).

DELVAL Marie-Hélène
Le Petit Roi d'Oméga
Illustrations de François Daniel. Père Castor-Flammarion, Loup-garou, 48 p., 34 F (5,30 €).

DILLON Jack
Alerte ! L'éruption volcanique
Hachette Jeunesse, Bibliothèque verte, 192 p., 25 F (3,81 €).

DURRANT Lynda
Ma vie chez les Indiens
Couverture illustrée par Isabelle Lutter. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse junior, 288 p., 33 F (5,03 €).

FIRTH Barbara
Toi et moi, Petit Ours
L'École des loisirs, Lutin poche, 32 p., 36 F (5,50 €).

GAUTHIER Gail
Les visiteurs débarquent !
Illustrations de Léo Beker. Traduit par Catherine Danison. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 92 p., 32 F (4,88 €).

GAY Michel
Petit-Camion
L'École des loisirs, Lutin poche, 32 p., 36 F (5,50 €).

GRIMM
Le Tailleur et ses trois frères
Illustrations de Christian Heinrich. Père Castor-Flammarion, Faim de loup, 64 p., 37 F (5,80 €).

GROUSSET Alain
Mes premières vacances tout nu
Illustrations de Bruno Salamone. Nathan Jeunesse, Première lune, 32 p., 35 F (5,34 €).

GUDULE
Horrible baby-sitting
Magnard, Les p'tits fantastiques, 48 p., 38 F (5,79 €).

HO Minfong
Chuuut !
Illustrations de Holly Meade. Père Castor-Flammarion, Les p'tits albums, 32 p., 29 F (4,42 €).

HOESTLANDT Jo
Drôle d'endroit pour des vacances
Illustrations d'Alice Charbin. Nathan Jeunesse, Pleine lune, 128 p., 40 F (6,10 €).

HOLMAN Felice
Le Robinson du métro
Illustrations de Hanno Baumfelder. Casterman Jeunesse, Dix & Plus, n° 155, 144 p., 42 F (6,40 €).

INDRIO Massimo
Monsieur Labulle super-cosmonaute
Traduit par Catherine Nielsen. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 96 p., 19,50 F (2,97 €).

INDRIO Massimo
Monsieur Labulle super-détective
Traduit par Catherine Nielsen. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 96 p., 19,50 F (2,97 €).

INDRIO Massimo
Monsieur Labulle super-pâtissier
Traduit par Catherine Nielsen. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 96 p., 19,50 F (2,97 €).

INDRIO Massimo
Monsieur Labulle super-magicien
Traduit par Catherine Nielsen. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 96 p., 19,50 F (2,97 €).

JOLIBOIS Christian
Cocolico !
Illustrations d'Hervé Le Goff. Père Castor-Flammarion, Loup-garou, 48 p., 34 F (5,30 €).

JOYEUX Odette
Côté jardin
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse junior, 192 p., 28 F (4,27 €).

LAIRD Elizabeth
Au secours des loups d'Abyssinie
Traduit de l'anglais par Pascale Houssin. Gallimard Jeunesse, Folio junior, Safari nature, 210 p., 32 F (4,88 €).

LAIRD Elizabeth
Opération Zèbre
Traduit de l'anglais par Anne Krief. Gallimard Jeunesse, Folio junior, Safari nature, 210 p., 32 F (4,88 €).

LAIRD Elizabeth
Rhinocéros en danger
Traduit de l'anglais par Vanessa Rubio. Gallimard Jeunesse, Folio junior, Safari nature, 210 p., 32 F (4,88 €).

LAWRENCE Iain
Les Contrebandiers
Illustrations d'Henri Robillot. Gallimard Jeunesse, Folio junior, 210 p., 32 F (4,88 €).

LEGENDRE François
Jo la Pêche et les bisons
Illustrations de Claire Legrand. Père Castor-Flammarion, Faim de loup, 64 p., 37 F (5,80 €).

LENAIN Thierry
Touche pas à mon papa !
Illustrations d'Antonin Louchard. Nathan Jeunesse, Étoile filante, 32 p., 35 F (5,34 €).

MAGDALENA
Vite, vite, au loup !
Illustrations de Myriam Mollier. Père Castor-Flammarion, Chanteloup, 32 p., 32 F (4,88 €).

MARSDEN John
Aller simple vers l'enfer (4)
Traduit de l'anglais par Valérie Dariot. J'ai lu, n° 5576, 224 p., 28 F (4,27 €).

MARTIN Ann M.
Une sœur pour Carla
Illustrations de Philippe Munch. Traduit de l'anglais par Camille Weil. Gallimard Jeunesse, Folio junior, Le club des baby-sitters, 154 p., 30 F (4,57 €).

MAZARD Claire
Monsieur Elliot
Illustrations de Pascal Lemaître. Casterman Jeunesse, Huit & Plus, n° 152, 112 p., 42 F (6,40 €).

METS Alan
La Carotte géante
L'École des loisirs, Lutin poche, 36 p., 36 F (5,50 €).

MONCOMBLE Gérard
Les Fantômes d'Aham
Illustrations de Mazan. Casterman Jeunesse, Dix & Plus, Bouzouk, n° 154, 176 p., 48 F (7,32 €).

MOREAU Catherine
Jack l'empailleur
Magnard, Les p'tits fantastiques, 48 p., 38 F (5,79 €).

NADJA
Méchante
L'École des loisirs, Lutin poche, 40 p., 36 F (5,50 €).

NICODÈME Béatrice
Futékati et l'homme masqué
Hachette Jeunesse, Bibliothèque rose, 96 p., 25 F (3,81 €).

NOËL Geneviève
Je m'ennuie dans mon lit
Illustrations d'Hervé Le Goff. Père Castor-Flammarion, Les p'tits albums, 32 p., 29 F (4,42 €).

NOGUÈS Jean-Côme
L'Été de Silvio
Couverture illustrée par Nathalie Novi. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse senior, 224 p., 29 F (4,42 €).

NORMA Roger
La Nuit de la grande colère
Traduit par Rose-Marie Vassalo. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 96 p., 19,50 F (2,97 €).

OPPEL Jean-Hugues
Tigre ! Tigre ! Tigre !
Syros, Souris noire, 128 p., 29 F (4,42 €).

PAVLOFF Franck
Prise d'otage au soleil
Illustrations de David Sala. Nathan Jeunesse, Lune noire, 176 p., 44 F (6,71 €).

PERNUSCH Sandrine
Les Mots en miel
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse senior, 352 p., 33 F (5,03 €).

PINKWATER Daniel
Plein gaz sur la planète Gloups
Traduit par Rose-Marie Vassalo. Père Castor-Flammarion, Castor poche, 160 p., 29 F (4,42 €).

PONTI Claude
Dans la voiture, au fond du jardin, sur la branche
L'École des loisirs, Lutin poche, 32 p., 36 F (5,50 €).

PONTI Claude
Le Chien invisible
L'École des loisirs, Lutin poche, 40 p., 36 F (5,50 €).

PULLMAN Philip
Jack le vengeur
Illustrations de David Mostyn. Traduit de l'anglais par Jean-François Ménard. Gallimard Jeunesse, Folio cadet, 128 p., 30 F (4,57 €).

RASCAL et RIFF
Si tu aimes avoir peur
L'École des loisirs, Lutin poche, 32 p., 36 F (5,50 €).

RIVAIS Yak
Contes du cimetière avant l'orage
Nathan Jeunesse, Lune noire, 224 p., 44 F (6,71 €).

RODOLPHE
Seul au monde
Magnard, Les p'tits fantastiques, 48 p., 38 F (5,79 €).

ROSELL Joël Franz
Cuba, destination trésor
Couverture illustrée par Boiry. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse junior, 288 p., 31 F (4,73 €).

SAUVARD Jocelyne
Coup de gong à Hongkong
Magnard, Les p'tits fantastiques, 48 p., 38 F (5,79 €).

SCHNEEGANS Nicole
La Plus Grande Lettre du monde
Couverture illustrée par Robert Diet. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse junior, 128 p., 26,50 F (4,04 €).

SIMARD Eric
Le Secret du tatouage
Illustrations de Jean-François Dumond. Père Castor-Flammarion, Faim de loup, 64 p., 37 F (5,80 €).

TORTEL-BRUNET Pascale
Quel cadeau pour papa ?
Illustrations de Savine Pied. Père Castor-Flammarion, Chanteloup, 32 p., 32 F (4,88 €).

VALCKX Catharina
Le Roi et la Poule
L'École des loisirs, Lutin poche, 32 p., 36 F (5,50 €).

VENISSE Alain
Fantômes en folie
Illustrations de Nicollet. Père Castor-Flammarion, Castor poche Héros, La brigade des spectres, 160 p., 29 F (4,42 €).

VENISSE Alain
Les Tableaux ensanglantés
Illustrations de Nicollet. Père Castor-Flammarion, Castor poche Héros, La brigade des spectres, 160 p., 29 F (4,42 €).

VENISSE Alain
Le Vidéodrome hanté
Illustrations de Nicollet. Père Castor-Flammarion, Castor poche Héros, La brigade des spectres, 160 p., 29 F (4,42 €).

● ESSAIS CRITIQUES

BOUGANIM Ami
Arroi et désarroi du pédagogue
Nadir de l'Alliance israélite universelle, 145 p., 95 F (14,48 €).

CORDELLIER Serge
La Mondialisation au-delà des mythes
La Découverte, La Découverte/Poche, n° 91, 176 p., 45 F (6,86 €).

PERUCCA Fabien et POURADIER Gérard
La Bouffe d'égout
J'ai lu, n° 5714, 160 p., 25 F (3,81 €).

PROUST Marcel
Sur la lecture
Librio, n° 375, 96 p., 10 F (1,52 €).

VÉDRINE Hélène
Le Sujet éclaté
Le Livre de poche, n° 94304, 33 F (5,03 €).

● PHILOSOPHIE

PICAVET Emmanuel
Kelsen et Hart. La norme et la conduite
PUF, Philosophies, n° 131, 127 p., 48 F (7,31 €).

WOLFF Francis
L'Être, l'Homme, le Disciple
PUF, Quadrige, n° 310, 344 p., 98 F (14,93 €).

● SCIENCES HUMAINES

AISENSTEIN Marilia
Michel Fain
PUF, Psychanalystes d'aujourd'hui, n° 28, 125 p., 55 F (8,38 €).

DOYLE William
La Vénalité
PUF, Que sais-je ?, n° 3557, 128 p., 42 F (6,40 €).

ODY Michel
Denise Braunschweig
PUF, Psychanalystes d'aujourd'hui, n° 30, 125 p., 55 F (8,38 €).

RIBAS Denys
Donald Woods Winnicott
PUF, Psychanalystes d'aujourd'hui, n° 29, 125 p., 55 F (8,38 €).

● SCIENCES SOCIALES

BORILLO Daniel
L'Homophobie
PUF, Que sais-je ?, n° 3563, 128 p., 42 F (6,40 €).

GIROUD Françoise
Les Françaises : de la Gauloise à la pilule
Le Livre de poche, n° 14889, 286 p., 33 F (5,03 €).

INSEE
L'Économie française, édition 2000-2001 : rapport sur les comptes de la nation de 1999
Le Livre de poche, n° 90573, 220 p., 40 F (6,10 €).

LE BRETON David
Anthropologie du corps et modernité
PUF, Quadrige, n° 312, 263 p., 69 F (10,51 €).

MONJAL Pierre-Yves
Les Normes de droit communautaire
PUF, Que sais-je ?, n° 3560, 128 p., 42 F (6,40 €).

PAUGAM Serge
La Disqualification sociale
PUF, Quadrige, n° 318, 256 p., 69 F (10,51 €).

PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique
Sociologie de la bourgeoisie
La Découverte, Repères, n° 294, 128 p., 49 F (7,47 €).

● ENSEIGNEMENT

ARIAS Stéphan, LESPERRIER Cyril, LOBBÉ Nathalie, MOMONT Jean-Paul et RAMONDY Karine
QCM baccalauréat Géographie
Ellipses, 208 p., 59 F (8,99 €).

BERCEGOL Fabienne
Stendhal, « La Chartreuse de Parme »
Flammarion, GF-Flammarion, 684 p., 37 F (5,64 €).

BERTHIER Philippe
Stendhal, « Vie de Henry Brulard »
Gallimard, Foliothèque, n° 88, 240 p., 55 F (8,38 €).

BIASI Pierre-Marcel de
La Génétique des textes
Nathan Université, 128, 128 p., 52 F (7,93 €).

BINET Alain
Société et culture en France depuis 1945
Ellipses, Qui-Quoi-Quand, 160 p., 59 F (8,99 €).

BOUVERESSE Renée
Le Rationalisme critique de Karl Popper
Ellipses, Philo, 80 p., 36 F (5,49).

BOYER BEN-KEMOUN Joëlle
La Seconde Guerre mondiale
Ellipses, Qui-Quoi-Quand, 160 p., 59 F (8,99 €).

BRIN Françoise
Saint-Exupéry, « Terre des hommes »
Ellipses, Résonances, 96 p., 36 F (5,49 €).

CARON-PARTE Maxence
Lire Hegel
Ellipses, Philo, 96 p., 42 F (6,40 €).

CARZON Denis
Les Relations Est-Ouest et Nord-Sud depuis 1945
Ellipses, Qui-Quoi-Quand, 160 p., 59 F (8,99 €).

CATSIAPIS Hélène
La Royauté anglaise au XX^e siècle
Ellipses, Les essentiels de civilisation anglo-saxonne, 160 p., 59 F (8,99 €).

COSTAZ Gilles
Georges Feydeau, « Feu la Mère de Madame »
Gallimard, La bibliothèque Gallimard, n° 47, 196 p., 26 F (3,96 €).

DALLENNE Pierre
Des trente glorieuses à la nouvelle économie
Ellipses, Qui-Quoi-Quand, 160 p., 59 F (8,99 €).

DEMARCHE Jean-Pierre
La Conjugaison allemande
Ellipses, 128 p., 45 F (8,99 €).

ÉPINETTE-BRENGUES Fabienne
Hervé Bazin, « Vipère au poing »
Ellipses, Résonances, 112 p., 36 F (5,49 €).

FIESCHI Hélène
Jean de La Fontaine, « Fables »
Gallimard, La bibliothèque Gallimard, n° 52, 328 p., 30 F (4,57 €).

GLEIZE Joëlle
Nathalie Sarraute, « Les Fruits d'Or »
Gallimard, Foliothèque, n° 87, 240 p., 55 F (8,38 €).

HAGE Armand
Le Système judiciaire américain et ses problèmes
Ellipses, Les essentiels de civilisation anglo-saxonne, 160 p., 59 F (8,99 €).

HARDER Marie-Claude
André Gide, « La Porte étroite »
Gallimard, La bibliothèque Gallimard, n° 50, 258 p., 28 F (4,27 €).

JOPECK Sylvie
George Sand, « La Petite Fadette »
Gallimard, La bibliothèque Gallimard, n° 51, 418 p., 30 F (4,57 €).

LEBRUN Jean-Claude
Roger Martin du Gard, « Le Cahier gris »
Gallimard, La bibliothèque Gallimard, n° 53, 252 p., 30 F (4,57 €).

LELOUCH Claire
Molière, « Tartuffe, ou l'Imposteur »
Gallimard, La bibliothèque Gallimard, n° 54, 286 p., 24 F (3,66 €).

MAUDUY Nicole et Jacques
Les Etats-Unis, puissance régionale et mondiale
Ellipses, Le bac en tête-Géographie, 64 p., 28 F (4,27 €).

METAYER Jean
Homère, « Iliade »
Flammarion, GF-Flammarion, 512 p., 35 F (5,34 €).

MISERY Laurent
La Peau neuronale. Les nerfs à fleur de peau
Ellipses, Vivre et comprendre, 96 p., 49 F (7,47 €).

MITZ Vladimir
La Chirurgie esthétique. Ce qu'il faut savoir avant plutôt qu'après !
Ellipses, Vivre et comprendre, 112 p., 49 F (7,47 €).

MOUGEL François-Charles
L'Angleterre au XX^e siècle
Ellipses, Les essentiels de civilisation anglo-saxonne, 128 p., 49 F (7,47 €).

NARVAEZ Michèle
À la découverte des genres littéraires
Ellipses, Réseau - À la découverte, 192 p., 45 F (6,86 €).

NAUMANN Michel
De l'Empire britannique au Commonwealth des nations
Ellipses, Les essentiels de civilisation anglo-saxonne, 160 p., 59 F (8,99 €).

PERDIJON Jean
De l'univers. Chronique d'un séminaire imaginaire
Ellipses, 160 p., 69 F (10,52 €).

PICANO Jean, BILON Marcelle, MARCHAL Joëlle et MARGULIEW Henri
3 en 1. L'héroïsme (programme Sup/Spé 2000-2002) Homère - Shakespeare - Stendhal

POLONI Bernard
Histoire constitutionnelle de l'Allemagne
Ellipses, Les essentiels de civilisation allemande, 144 p., 59 F (8,99 €).

RAULET Gérard
Walter Benjamin
Ellipses, Philo-philosophes, 96 p., 36 F (5,49 €).

SANDALINAS Joseph
Le Moyen Âge dans la péninsule Ibérique, 409-1492
Ellipses, Les essentiels de civilisation espagnole, 112 p., 49 F (7,47 €).

STALLONI Yves
Voltaire, « Candide »
Gallimard, La Bibliothèque Gallimard, n° 48, 238 p., 24 F (3,66 €).

TRITTER Jean-Louis
Stendhal, « La Chartreuse de Parme »
Ellipses, Résonances, 112 p., 36 F (5,49 €).

VERUCCHI Isabelle
Maupassant, « Boule de suif »
Ellipses, 40/4, 64 p., 32 F (4,88 €).

VINCENT Jean-Luc
Emile Zola, « Au Bonheur des dames »
Gallimard, La Bibliothèque Gallimard, n° 49, 672 p., 34 F (5,18 €).

WRONA Adeline
Zola, « Germinal »
Flammarion, GF-Flammarion, 598 p., 39 F (5,95 €).

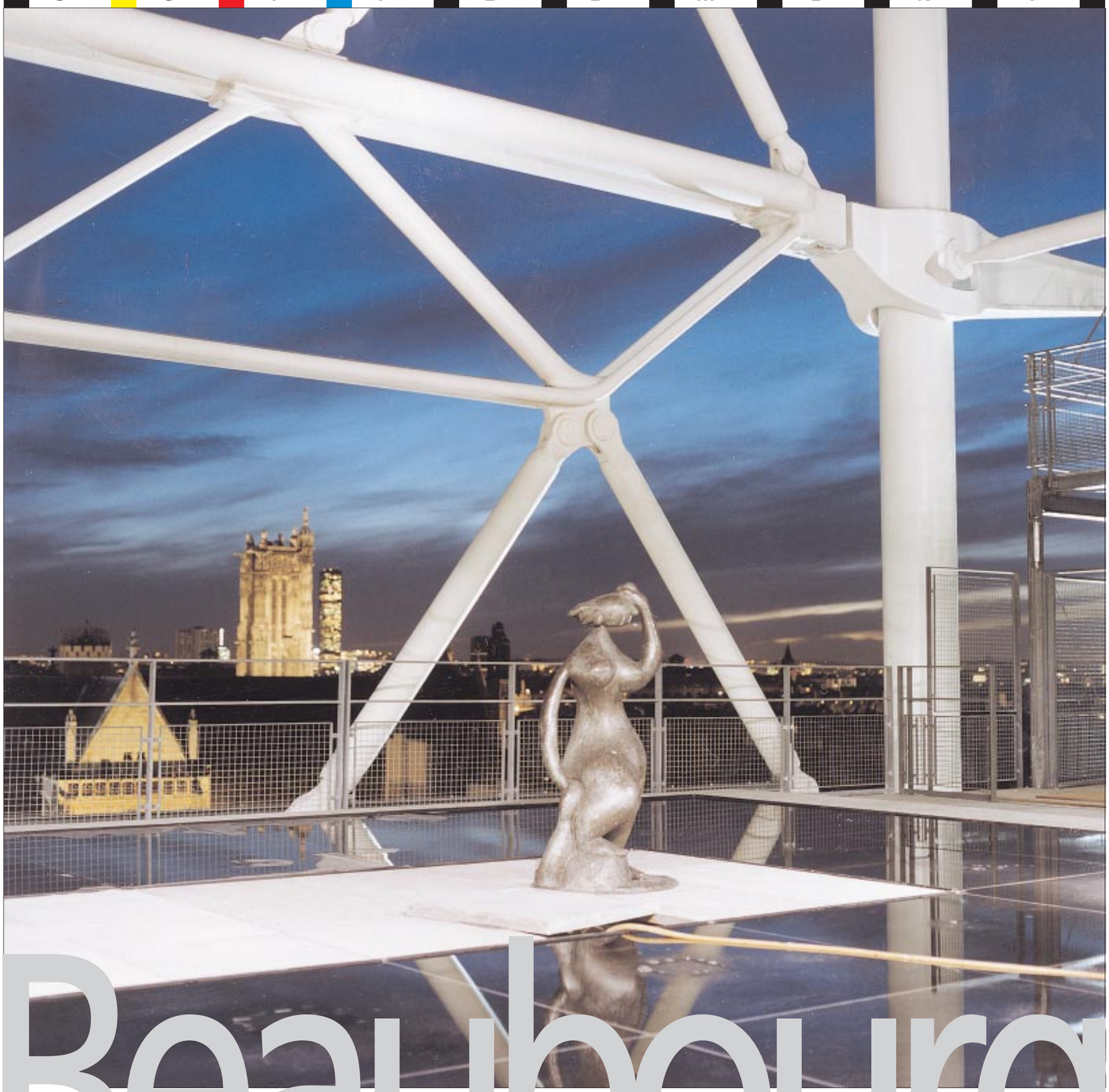
Le Monde

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de juin 2000. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

LeMonde Job: WPA5299--0001-0 WAS SPA5299-1 Op.: XX Rev.: 28-12-99 T.: 18:55 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 Nº:1182 Lcp:700 CMYK

Le Monde

SUPPLÉMENT



Beaubourg d'un siècle l'autre

VOICI LE CENTRE POMPIDOU refait à neuf. Prêt à relever le défi d'un XXIe siècle tout proche, brûlant, et à répondre à une immense demande de culture.

Les heures de la contestation, quand Beaubourg était moqué pour ses allures d'usine à gaz, semblent bien lointaines !

Depuis, 145 millions de visiteurs – soit une moyenne de 23 000 personnes par jour – se sont rendus dans ce quartier du cœur de Paris pour aller visiter ce caravansérail de haute culture où l'on trouve tout à la fois un musée d'art moderne et contemporain et des expositions temporaires, une bibliothèque au succès sans précédent, des salles de spectacles et bien d'autres ressources. Cela ressemble fort à un plébiscite.

Le président du Centre Pompidou, Jean-Jacques Aillagon, et le directeur du Musée national d'art moderne, Werner Spies, qui ont l'un et l'autre travaillé à cette rénovation avec les responsables de l'Ircam et de la BPI, sont persuadés d'offrir ici un outil plus nerveux, la plus belle machine culturelle du monde. Pourquoi pas ? En attendant, ce nouveau Beaubourg a de l'allure, plus que jamais ouvert sur l'extérieur.

Dans les pages qui suivent, nous vous présentons les espaces revus et corrigés du Centre Pompidou. Cette visite est l'occasion de parler d'architecture, de peinture et de sculpture, de design, de cinéma, de musique et de lecture, de danse et de théâtre. Dans toutes ces disciplines artistiques, nous donnons aussi carte blanche à de jeunes créateurs qui nous confient leurs raisons de créer.

ARCHITECTURE p. 2-3
CINEMA p. 14
SPECTACLE VIVANT p. 13
DESIGN p. 11
MUSIQUE p. 12
ARTS PLASTIQUES p. 4-6
LIVRES p. 15
PORTRAIT p. 16
guide p. 7-10

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 17 085 – NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

LeMonde Job: WPA5299--0002-0 WAS SPA5299-2 Op.: XX Rev.: 28-12-99 T.: 19:01 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 N°:1184 Lcp:700 CMYK

ARCHITECTURE

Beaubourg repensé

Fin des travaux. Le Centre Pompidou respire. Le Centre Pompidou est libre. Il était futuriste, pointe architecturale audacieuse et provocante. Il devient de son temps, tranquille, équilibré, paré pour les aventures du siècle à venir. Les architectes Renzo Piano, coauteur du Beaubourg inauguré en 1977, Jean-François Bodin et Brendan Mac Farlane ont désencombré, clarifié, ouvert les espaces. Ainsi Beaubourg est-il redevenu ce paquebot lumineux et intrigant posé au cœur de Paris

En couverture. Au cinquième étage du Musée national d'art moderne, les œuvres du sculpteur Henri Laurens (1885-1954) ont été installées en plein air sur une nouvelle terrasse méridionale

Reportage photos : Serge Picard/VU

Le Forum a retrouvé sa vocation de place publique au cœur du Centre. L'architecte Renzo Piano y a installé une boutique design, un café, un pôle pour les enfants et une librairie

LE GROS PAQUEBOT amarré le long de la rue du Renard est toujours là. Plus de vingt ans ont passé depuis le jour de son inauguration et ses tubulures multicolores font désormais partie du paysage parisien. Mieux, le bâtiment de Piano et Rogers est l'un des hauts lieux du tourisme de la ville. Seul de son espèce, il a suscité, pour le meilleur et pour le pire, un nouveau pôle urbain, avec ses galeries, ses boutiques, ses cafés, ses restaurants, tout un quartier pris d'assaut par une foule jeune, qui déborde des trottoirs.

Les transports publics déversent à toute heure, sur ce qui fut le carreau des Halles, des cargaisons de ces néo-Parisiens venus des périphéries de la capitale pour humer les effluves de la consommation et retrouver le vrai visage d'une ville, avec ses rues et ses places. Le Centre Pompidou étant lui-même investi une partie de la journée par des groupes du troisième âge, venus discuter dans un coin du Forum tandis que s'agitent sur la piazza Beaubourg cracheurs de feu, dessinateurs et vendeurs ambulants.

Après vingt-sept mois de travaux, le Forum, comme le reste de l'édifice, a fait peau neuve. Usé par le piétinement de millions d'usagers, modifié par une pratique intensive, il fallait que le navire futuriste rentre en cale sèche sous la houlette de l'un de ses concepteurs, Renzo Piano. Le radoub est fini. Les visiteurs s'apprêtent à retrouver ces espaces rénovés avec un regard d'autant plus acéré qu'après avoir été tant critiqué le Centre Pompidou était devenu une icône de la modernité.

Pour varier, cependant, Jean-Jacques Aillagon, président du Centre Pompidou, a veillé à ce que d'autres architectes interviennent : la totalité du Musée national d'art moderne (MNAM) – quatrième et cinquième étages – et la Bibliothèque publique d'information (BPI) ont été confiées à Jean-François Bodin, le restaurant a été entièrement repensé par le tandem Jakob et Mac Farlane.

Pour certains aspects, il est difficile de faire la part de ce qui revient à Piano ou à Bodin, ne serait-ce qu'en raison des bonnes relations qu'ils ont affichées. Le premier gain de cette mutation est ainsi une clarté accrue. Au fil des années, le bâtiment, surchargé de bureaux, s'était peu à peu coupé du monde extérieur. Il a été débarrassé de ses paravents adventices. Rue du Renard, le glauque labyrinthe métallique a disparu. Dans les étages, cette perception est encore plus nette. Du MNAM à la BPI, on trouve mille échappées sur Paris, mais aussi sur l'architecture même de l'édifice, agrandi, clarifié entre autres par la suppression de l'échancrure nord-ouest du musée.

Pour le visiteur, la complète refonte du Forum (rez-de-chaussée) par Piano représente l'amélioration la plus spectaculaire. La fosse originelle a été réduite à la fonction de distribuer les salles du sous-sol. Piano a installé là un ascenseur sur trois niveaux, citation tronquée et intériorisée, peut-être, du projet d'origine qui prévoyait une batterie rouge et jaune au centre droit du bâtiment. Les pendeloques de Sotto ayant été démontées et virtualisées par la conservation du musée, le Centre a récupéré un espace suffisant pour créer deux mezzanines : une boutique design (au nord), un café (au sud) sous lesquelles ont été installés un pôle pour les enfants et une librairie. L'entrée d'origine, invisible, a été agrémentée d'un auvent monumental.

L'habitué de la bibliothèque sera le plus surpris par l'ampleur des changements. Désormais, la bibliothèque a sa propre batterie d'escaliers mécaniques à l'intérieur même de l'édifice. La séparation des genres y gagne ce que l'édifice à cet endroit précis perd en fluidité : la cage d'escalier, lourdement protégée des risques d'incendie, a d'ailleurs fait perdre à Richard Rogers ce qui lui reste de flegme. Il conteste vivement ce remake lourd et sombre des grands escaliers de la Bibliothèque nationale de France. Son confrère italien s'impose pour sa part un silence stoïque : le Centre n'était-il pas fait dès l'origine pour supporter tous les caprices de la culture ? Au moins tant Rogers que Piano retrouvent la limpidité de leur œuvre dans les grandes salles de lectures de la BPI étendue.

Nous donnons ici carte blanche à de jeunes artistes. Que pensent-ils de leurs disciplines ? Que cherchent-ils ? Que veulent-ils exprimer ?

● Le coût total de la rénovation du Centre Pompidou s'est élevé à 550 millions de francs, dont 482 millions de subventions de l'Etat (440 1994 actualisés 1999), 54 millions prélevés pour l'essentiel sur les subventions d'équipement courant de l'établissement, et 50 millions de mécénat (Yves Saint Laurent, Pierre Bergé, Pernod Ricard, Saint-Gobain, Usinor, I Guzzini, IBM, etc.).

● Richesse des collections du MNAM : 45 000 œuvres.

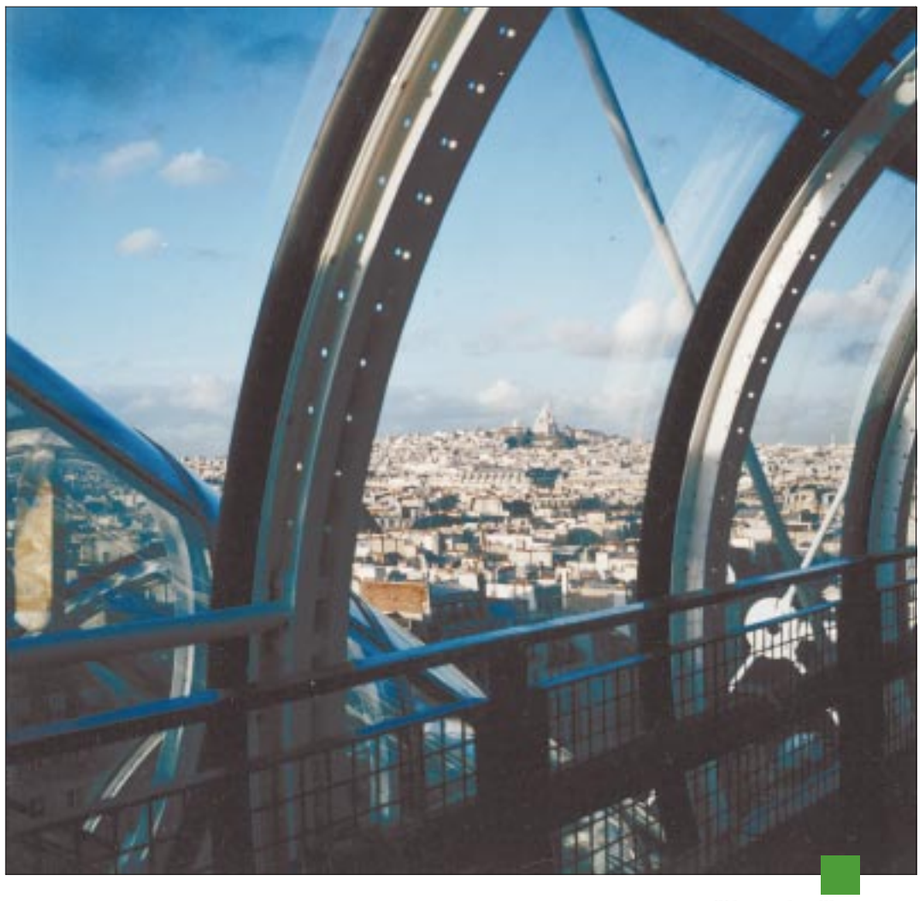
JACQUELINE TRICHARD

NASRINE SERAJI
Née en 1957. En cours : maison confort EDF à Lyon, maison individuelle à Vienne (Autriche), concours pour quatre-vingt-trois logements porte d'Asnières. *« Le langage de l'espace architectural est celui des plans et des coupes ; la modélisation informatique qui tient aujourd'hui d'outil de conception n'est pas forcément synonyme de nouveauté de pensée. La séduction immédiate l'emporte sur l'effort critique... et l'esprit de l'époque. L'architecture ne s'intéresse plus qu'au territoire et aux infrastructures, sans doute parce que l'objet architectural a perdu son pouvoir politique et idéologique. Si elle veut redevenir un enjeu et ne plus se contenter de produire des bâtiments, elle doit renouer avec la réflexion sur son objet. »*

MATTHIEU POITEVIN
Né en 1965. En cours : villa Vertebren (Bouches-du-Rhône), salle de spectacles et gymnase, Les Deux-Alpes (Isère), gymnase Euroméditerranée, Marseille. *« A toujours vouloir être transparente, l'architecture est morte ! Eh oui, ce qui est transparent n'a pas d'ombre, donc pas de mystère, pas de secret, pas d'aura, pas de magie... Sans ombre, l'objet n'existe pas et, par conséquent, l'architecture n'existe plus ! Pour la ressusciter, elle doit être plus authentique, plus dramatique, plus poétique, surtout plus poétique, plus radicale, plus archaïque, plus littérale. Pas de vérité, pas d'apologie de la fonctionnalité, pas de flatterie de la commande... Qu'elle devienne inévitable, excessive et libertaire pour rendre le futur possible sans savoir de quoi l'avenir sera fait, juste pour nous permettre encore de rêver. »*

PHILIPPE RUAULT

ÉDOUARD FRANÇOIS
Né en 1957. En cours : 64 logements à Montpellier, réhabilitation de 206 logements à Hérouville-Saint-Clair. *« Cette fin d'année sera heureuse, car elle sonne le glas des valeurs du siècle. Elles seront poussées dans l'obsolescence ce soir pour cause de Millénium par nos résolutions faites à la puissance 1000. Les valeurs d'international, de minimalisme, d'hygiène, d'éternité, de progrès, d'abstraction et autres n'ont cours que jusqu'à minuit. Elles feront place à développement durable (conscience collective de la planète), à contexte (sur mesure, sur place), à charnel (on a le droit de rire et de pleurer), à matière (une profondeur des choses à inventer), à économie (à comprendre comme accessible), à usage (vaut mieux un balcon où l'on peut manger qu'un perchoir à pigeons). On y gagnera en sens, le genre humain n'en sera que mieux servi. Le changement sera radical à minuit. Que les élites bien-pensantes se disant modernes sans plus trop savoir d'où ce mot est issu s'activent, ou elles seront les nouveaux réactionnaires (horreur). Pour les autres, qui ont anticipé l'obsolescence, tout est possible, à condition d'accompagner le changement et d'arrêter de faire les brocantes. Bonne année. »*



La célèbre « chenille », qui fut longtemps symbolique de Beaubourg, offre toujours le même point de vue imprenable sur les toits de la capitale

Deux rivaux pour une collection

LE MUSÉE NATIONAL d'art moderne rouvre ses portes avec deux salles consacrées à l'architecture, fruits de la politique tardive d'acquisition du Centre. Quelles qu'en soient les mérites, cette nouvelle collection se trouve aujourd'hui en situation de concurrence avec celle de la Cité de l'architecture et du patrimoine qui ouvrira en 2001 à Chaillot. Or celle-ci est déjà dotée de collections plus anciennes, notamment celle de l'Institut français d'architecture (IFA). D'où un conflit latent entre les deux institutions.

Au Centre Pompidou, l'architecture est placée sous l'autorité d'Alain Guiheux, également responsable de ce domaine au Centre de création Industrielle (CCI), direction rattachée depuis 1990 à celle du Musée national d'art moderne (MNAM), et qui a trouvé de ce fait les moyens financiers d'une véritable politique d'acquisition. En 1997, Alain Guiheux, Olivier Cinqualbre et Chantal Béret se sont d'ailleurs trouvés en mesure de publier l'inventaire illustré des dessins et de maquettes, qu'ils ont pu rassembler, impressionnant par le nombre des pages, mais qui ne résout en rien le partage des responsabilités respectives entre le Centre Pompidou et la Cité de l'architecture.

Celle-ci est dirigée par Jean-Louis Cohen, historien de l'architecture moderne, universitaire habitué des aéroports et doué d'un entregent exceptionnel, longtemps doté d'un statut d'électron libre. Ni lui ni son équipe n'entendent désormais se croiser les bras sur le terrain de la conservation (la nécessité de rassembler les éléments reflétant une époque au-delà des goûts et des couleurs des conservateurs en place). Ni sur celui de l'exploration, manie de collectionneur qui autorise passions et partis pris.

Or qu'il s'agisse de l'IFA ou du Centre Pompidou, de Jean-Louis Cohen ou d'Alain Guiheux, chacun estime naturellement qu'il est le conservateur le plus méritant et le collectionneur le plus clairvoyant. Il pourrait y avoir de la place pour tous, comme dans les arts plastiques, mais l'histoire de l'architecture a, en France au moins, quelques coudées de retard par rapport à l'histoire de l'art, particulièrement en ce qui concerne le XX[e] siècle. Les responsables des deux institutions – placés en situation de concurrence sur un terrain où se mêlent la subjectivité, l'exigence technique et la nécessité d'une vision prospective sur la ville – se récusent mutuellement et plus ou moins ouvertement toute compétence. On peut reprocher à Jean-Louis Cohen une présentation parfois simplifiée du siècle (*Les Années 30,* au Musée des monuments français, en 1997) et une forte tendance à s'attendrir sur la valeur esthétique d'inaccessibles incunables. Alain Guiheux parvient, de son côté, à brouiller les cartes et les concepts, jargonnant en médiéviste sur les sujets les plus graves (exposition *La Ville* du Centre Pompidou, en 1994).

Les historiens, tenants de la Cité ou du Centre, semblent au moins d'accord sur un point : leurs politiques d'acquisition seraient par trop fonction du sens qu'ils souhaitent donner à l'histoire de l'architecture. Dans ces conditions, la question de fond devient assez secondaire : expose-t-on maquettes ou dessins pour leur valeur de projet, d'étape dans la conception d'une œuvre vouée par nature à rester hors les murs ? Pour leur dimension historique et documentaire ? Pour leur valeur artistique ? Historiens, conservateurs et spécialistes s'y retrouveront toujours. Le grand public, en revanche, n'est pas près d'être invité à gravir les degrés du temple du savoir.

F. E.

Le visiteur du musée ou des galeries d'expositions temporaires, désormais principaux attributaires de la chenille, sera comblé par une architecture simple et claire au quatrième, et simplifiée au cinquième. Les cimaises apparaissent au service des œuvres au lieu de servir la postérité supposée d'un architecte de passage. Orsay n'a pas la chance de pouvoir obtenir un tel dépoussiérage. L'heureuse surprise se poursuit enfin au sixième niveau selon le même principe de clarté et d'espace.

Sous une allure de simple remise aux normes, c'est un Centre Pompidou entièrement repensé, et en direction du public, qui ouvre ses portes le 1[er] janvier 2000. L'édifice était futuriste, il est à présent de son temps et vient de prouver sa remarquable capacité d'évolution. Il n'aura manqué finalement que quelques moyens financiers supplémentaires pour achever totalement l'opération : descendre au sous-sol avec les autres amphithéâtres la salle Garance, vouée au cinéma, qui occulte toujours une partie de la rue Rambuteau. Réorienter est-ouest l'escalier sous-dimensionné qui lie les quatrième et cinquième étages du MNAM, ouvrir enfin le Centre de façon durable sur la rue du Renard. Mais, pour ce dernier aspect au moins, assure Jean-Jacques Aillagon, ce n'est plus une question d'investissement, mais de budget de fonctionnement. Les portes devraient donc se rouvrir avec le succès renouvelé que chacun attend de cette remise à flot.

Frédéric Edelmann et Emmanuel de Roux

Une nouvelle signalétique

Les graphistes de l'agence Intégral ont assumé avec brio leur délicate mission : inventer une nouvelle signalétique et affermir l'identité visuelle du Centre Pompidou

LE TRAVAIL DEMANDÉ aux graphistes pour la signalétique du Centre Pompidou et pour l'identité visuelle de l'établissement était particulièrement délicat à mener : créer de nouveaux signes et garder l'esprit du lieu. Confié à l'agence Integral dirigée par Ruedi Baur, et réalisé par Denis Coueignoux et Martine Harlé, il a été conduit en liaison étroite avec l'agence Piano, en charge de la transformation du forum.

Espace où l'habitude tenait lieu de repérage, le forum est maintenant ponctué de grands panneaux suspendus, indiquant explicitement les fonctions offertes : musée, bibliothèque, spectacles, etc. Ces mots simples sont en soi une révolution, puisque à l'origine on ne parlait ici ni de musée ni de bibliothèque mais de MNAM (rouge), de BPI (vert), de CCI (bleu) et d'IRCAM (jaune) en les distinguant par le code de couleurs établi par Jean Widmer et son équipe dès 1977. De cette première époque, innovante à plus d'un titre, seul le logo dessiné par Widmer – la façade stylisée en noir et blanc – demeure comme un rappel sur les affiches, le papier à lettres, comme la signature permanente et forte de l'institution.

Sur les nouveaux panneaux de l'équipe Ruedi Baur figure la traduction, en huit langues, de l'information proposée. De cette Babel graphique émerge, en blanc, le mot-clé en français. L'idée était d'avoir, entre les deux plaques de métal bariolées, un éclairage intérieur, mais les services de sécurité ne l'ont pas accepté : ce sera du tout-métal avec éclairage par spot. Le néon rouge prend sa revanche avec de grandes flèches fixées au plafond qui orientent vers une série d'indications de plus en plus détaillées.

Dans la bibliothèque, l'architecte Jean-François Bodin a adapté le même code graphique. De saison en saison, d'autres équipes seront invitées à renouveler le dispositif, en utilisant à leur gré les éléments de la nouvelle charte visuelle.

M. Ch.

RUEDI BAUR
La célébration de l'an 2000, la cité internationale de Lyon et le centre culturel Jean-Marie-Tjibaou ont eu Ruedi Baur pour graphiste. Né en 1956, diplômé de l'école des arts appliqués de Zurich, il a fondé en 1989 Intégral concept avec sept partenaires. Les systèmes visuels qu'il met au point dépassent la typographie et sont conçus comme des ensembles de signes, inspirés du chaos urbain, dont il propose une nouvelle lecture.

LAURENCE ALLÉGRET ET VALÉRIE VAUDOU
Nées en 1961 et 1955. En cours : 32 logements PLI à Paris 18[e] et un immeuble de bureaux pour France Télécom à Villejuif.
« Nous avons fait un rêve : celui d'un monde où, de la trilogie vitruvienne, ce serait la commodité – le respect du programme et des usages – qui primerait ; (...) d'un monde où, loin des considérations triviales, notre métier serait vraiment d'architecturer des espaces au service de l'homme. Au seuil de l'an 2000, nous rêvons de téléphoner à Mies van der Rohe pour lui annoncer que l'utile, le solide, le beau sont enfin réconciliés, et que nous faisons "une architecture qui est le symbole de notre temps". »

FRÉDÉRIC BOREL
Né en 1959. En cours : université des sciences à Agen, palais de justice de Narbonne, lycée de Lognes à Marne-la-Vallée, crèche halte-garderie des Récollets à Paris. *« Après les interrogations profondes des années 60, nous sommes entrés, sans même nous en rendre compte, dans un monde où les loisirs occupent enfin la plus grande partie de notre existence. Pourtant, tout, dans l'architecture actuelle, se pense encore en termes d'effort, d'économie, d'usage, de labeur. Il est constamment question de préserver la ville historique, de respecter les programmes, alors que ces valeurs semblent abandonnées par la société hédoniste qui s'ouvre devant nous. Nous devons éradiquer de nos esprits les notions de banalité, de pauvreté : pour concevoir, au-delà de toute culpabilité, en termes de luxe, de dépense, de plaisir, d'excès, notamment le logement social. Il n'y a plus de prolétaires, ni même de travailleurs : nous avons tous acquitté le droit d'habiter en poètes, comme des Baudelaire, des Huysmans, des Benjamin, des Wenders... Nous avons à inventer un art des formes non contraintes, à imaginer des villes étincelantes croisant espaces offerts et balises sculpturales dans un tissu d'ambiances chatoyantes et contrastées. »*

JEAN-LOUIS BOUCHARD
Né en 1963. En cours : logement-atelier de peintre et de styliste à Lyon/Croix-Rousse, extension de salons clinique de Saint-Victor-sur-Loire (42). Un tabernacle et vitraux, chapelle du Vinatier à Bron.
« Il n'y a pas beaucoup à dire, à écrire sur l'architecture. Il y a beaucoup à faire : les entrées de nos villes détruites, terrorisantes, cette banlieue que l'on ne veut pas connecter, l'architecture ordinaire, d'une fenêtre, que l'on ne sait pas regarder, ce trop d'architectes, d'architecture ? Et cette paradoxale absence de production dans des grandes villes...
» Nous sommes coupables, nous sommes individualistes, dans l'attente de quelques matériaux révolutionnaires, dans une période de creux "godardien", en académisme comme il y a une centaine d'années. »

- Le bâtiment occupe un hectare au sol (sur les 2 hectares du plateau Beaubourg). 7 500 m² par niveau sur 7 niveaux dont 5 en superstructure. Poids de l'ossature métallique : 15 000 tonnes.

- 145 millions de visiteurs ont fréquenté le Centre depuis son ouverture. Une moyenne de 23 000 personnes par jour. La BPI : 75 millions d'usagers, soit environ 12 000 lecteurs quotidiens.

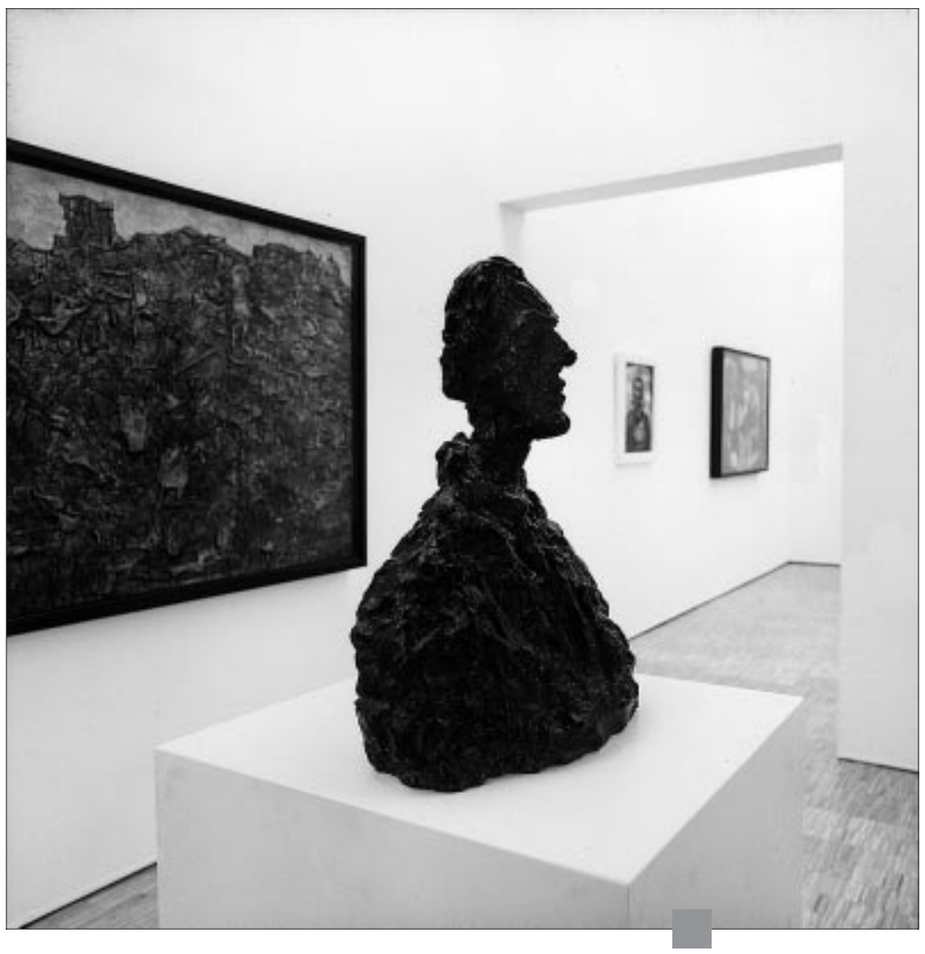
- Expositions les plus visitées : Dali (1980), 840 662 visiteurs ; Matisse (1993) : 734 896 ; Bonnard (1984) : 488 093 ; Paris-Paris (1981) : 473 103 ; Vienne (1986) :450 000 ; Paris-Moscou (1979) : 425 013 ; Paris-Berlin (1978) : 407 524 ; Magritte (1979) : 368 813 ; Bacon (1996) : 363 215.

- Budget du Centre en 1997 : 637,54 millions de francs. Personnel : Centre Pompidou, 910 agents, BPI, 241 agents, IRCAM, 68 agents.

LeMonde Job: WPA5299--0004-0 WAS SPA5299-4 Op.: XX Rev.: 28-12-99 T.: 19:01 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 N°:1186 Lcp:700 CMYK

Un tiercé Max Ernst, Otto Dix et Tinguely

Le Centre Pompidou devient le plus grand musée du monde consacré au XXe siècle. Deux étages sont réservés à l'exposition de chefs-d'œuvre de Kandinsky, Picasso, Matisse, Bonnard, Léger, Dali, Pollock, Miro, Beuys... Le visiteur est entraîné dans un parcours qui mène du surréalisme à l'expressionnisme allemand, du cubisme à l'abstraction, du nouveau réalisme à arte povera... Werner Spies, le grand ordonateur de cet accrochage, a tenu à se libérer des savoirs académiques



Au cinquième étage, entièrement restructuré, le visiteur peut parcourir les collections « classiques » du musée et s'arrêter devant ce « Buste de Diego », d'Alberto Giacometti (1952-54), placé judicieusement devant « Le Voyageur sans boussole », de Jean Dubuffet (8 juillet 1952)

LE MUSÉE national d'art moderne (MNAM) est le grand bénéficiaire de la restructuration du Centre. Avec un gain de quelque 4 500 mètres carrés pour les collections, il devient le plus grand musée d'art du XXe siècle au monde. Extension ne veut pas forcément dire révolution. L'habitué du musée ne devrait pas être trop bouleversé par ces remaniements à vrai dire fort respectueux de l'architecture du bâtiment dont les tripes restent à l'air. Innovation, on entre aujourd'hui par l'étage des contemporains : le visiteur est accueilli par les grandes sculptures de Jean Tinguely, Martial Raysse et Claes Oldenburg.

C'est ici que la transformation est la plus spectaculaire, la grande avenue droite de l'étage abrite désormais des cubes de cimaises blanches semblables à celles de l'étage supérieur. Autrement dit, le découpage de l'espace n'affirme plus comme auparavant la distinction entre les anciens et les nouveaux. Les grands espaces ouverts, places et carrefours, n'existent plus beaucoup, sauf pour la présentation de l'architecture. Paradoxalement, le musée du Centre Pompidou devient le plus classique des musées.

Le nouvel accrochage a été conduit par Werner Spies, le directeur du MNAM, dont la sensibilité imprègne le déroulé historique de l'année 1905 aux années 1960. Nommé quelques mois avant la fermeture du Centre, il s'est beaucoup employé à combler certaines lacunes des collections, notamment en acquérant des artistes allemands importants – un tableau majeur d'Otto Dix et un autre de Christian Schad, que l'on découvre en bonne place sur les nouvelles cimaises. Le parcours qu'il propose s'écarte un peu – seulement un peu – de la voie convenue : si, sur rue, les fauves et les expressionnistes y ont meilleure place que les cubistes, les grandes figures et les ensembles forts sont privilégiés, et Braque tient un mur somptueusement.

L'accrochage est dans l'ensemble sage, moderne avec pondération, conforme à une certaine responsabilité pédagogique, sans prise de risques excessifs quant aux relectures du cours de l'art du XXe siècle et de l'esprit de modernité. Fauvisme, Matisse, expressionnisme, Picasso, Braque, incontournable donation Rouault qui prend une place de choix, Kandinsky, Klee, Kupka... Le Stijl et les constructivismes, puis Léger, Delaunay et Laurens. La progression est intéressante, assez souple, dans le jeu des arrière-salles et la chronologie pour ménager à la fois les tendances et les individualités, ou des binômes et des trinômes, insolites parfois, et plutôt stimulants. Dans les rapprochements bienvenus, on peut citer ceux de Balthus et Bellmer, de Bonnard et Matisse, de Miro et Pollock, de Fontana et Klein.

L'accent est mis sur Dada avec une salle du côté de l'escalier et de la grande terrasse avec plan d'eau et sculptures de Max Ernst et de Miro. Ces derniers ont droit à une autre salle, en vis-à-vis de l'ensemble surréaliste, qui occupe plus de place que jamais dans le parcours du visiteur. Les salles qui lui sont vouées rayonnent autour de l'évocation du cabinet de travail d'André Breton : une occasion aussi d'inscrire la littérature dans le parcours, et de faire jouer la pluridisciplinarité. Celle-ci est exercée avec prudence à l'étage des classiques. La photo trouve sa place en vitrine dans les anciens passages. L'architecture et le design sont dans des salles à part, bien amenées d'ailleurs par la belle rencontre de Mondrian et de Kobro, entourés d'œuvres du Stijl et du constructivisme.

Les petites manipulations de la collection et de l'histoire à travers des rapprochements toujours plus capricieux au fur et à mesure que l'on avance vers la période actuelle donnent l'impression que l'accrochage est provisoire, et que le prochain directeur du musée se fera un plaisir de le changer. Germain Viatte, prédécesseur de Werner Spies, avait d'ailleurs déjà beaucoup pratiqué ce jeu de mouvement tournant, pour présenter les collections qui, rappelons-le, sont riches de quelque 40 000 œuvres.

Que des artistes soient mieux exposés que d'autres correspond bien évidemment aussi aux richesses et aux lacunes de la collection. Celle-ci est enviable et permet d'orchestrer une traversée du siècle, comme dans aucun autre musée au monde (le MOMA, à New York, compris). Elle a cependant des lacunes qu'il est trop tard pour envisager de combler : les futuristes, par exemple.

La présentation des classiques s'achève avec les figurations et les abstractions nées entre 1945 et 1960. Avec Fautrier, Hartung et Wols, Dubuffet et Giacometti, Degottex, Hantaï, Soulages et Etienne-Martin, Fontana et Klein, Miro et Pollock... L'étage des contemporains commence avec les nouveaux réalistes et les pop-artistes que l'on voit dès l'entrée et qui occupent la meilleure place avec les jeunes, tout proches : un signe de connivence entre les générations, combiné à la volonté de rouvrir avec l'image oubliée d'un musée d'art vivant.

Le parcours vers et dans l'art d'aujourd'hui est orchestré en termes d'accrochages très provisoires autour de grands pôles fixes : salles de dessins, salles de vidéos, installations comme *Le Jardin d'hiver* de Dubuffet, ou la salle des feutres de Beuys, non loin du *Container* de Raynaud. Les grands perdants du jour sont les minimalistes, envoyés au purgatoire ou presque (il faut toujours nuancer) et Supports-Surfaces et les figurations critiques : soit tout ce qui faisait les beaux jours de la création des années 70.

Même les artistes d'arte povera, dont la collection est incomparable, ont l'air d'avoir été mis au coin dans une arrière-salle où ils sont à l'étroit. En d'autres temps, ils auraient eu pour eux le grand espace non divisé dévolu à l'architecture et au design. Les gagnants, ce sont les artistes non alignés, les non-inscrits, qui n'ont jamais perdu de vue l'idée de l'homme et son image : Messager, Boltanski, et les jeunes, Veilhan, Closky, Séchas... D'autres aussi que l'on retrouvera, d'ailleurs, au dernier étage du Centre dans l'exposition inaugurale de Catherine Grenier : « Jours de fête ».

Geneviève Breerette

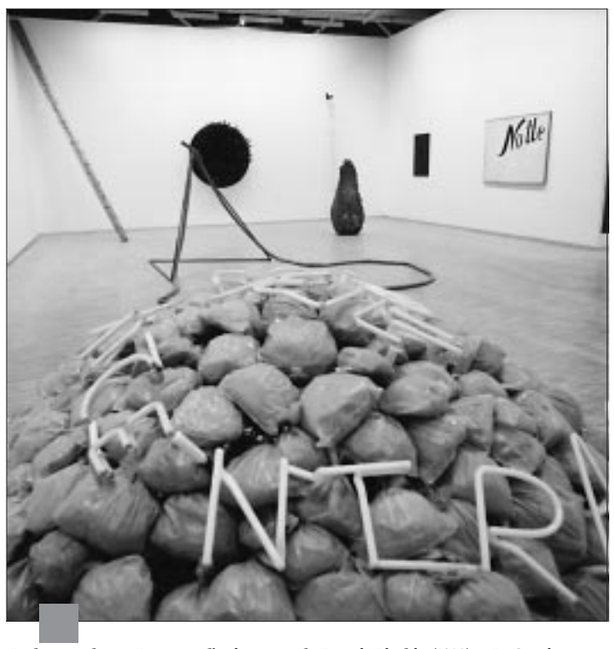
- MNAM : 14 000 m² sur deux niveaux (+ 4 000 m²) dont une salle d'art graphique (220 m²) et une galerie d'exposition (290m²).
- Galeries d'expositions temporaires (sixième niveau) : trois galeries de 2 100 m², 1 000 m² et 300 m².
- Galerie du Forum (niveau 1, mezzanine sud) 1 250 m².
- Le pôle spectacle : la grande salle pour les spectacles vivants (440 places), la salle « parole » pour les débats (160 places), la salle de l'audiovisuel (150 places), la salle Garance (inchangée).

GILLES BARBIER
Né en 1965, à Port-Vila (Vanuatu). Il vit et travaille à Marseille, dans la Belle-de-Mai, une ancienne manufacture de la Seita. Il expose *Concert autistique,* des masques à l'intérieur desquels est diffusée une musique électronique, et *L'Ivrogne,* un clone de l'artiste, lendemain de fête. *« Actuellement, le musée est une caution, avec un côté marketing.* (...) *Le musée est une structure mortuaire, et avant que les gens se rencontrent à Beaubourg, il y a du boulot. Pour cela, je préfère les structures associatives, plus légères, ou les rencontres dans la rue, où je n'ai pas l'étiquette "artiste" collée au front ni l'étiquette "musée" collée au cul. »*

MARIE-ANGE GUILLEMINOT
Née en 1960, à Saint-Germain-en-Laye. En 1997, elle imagine son *Paravent,* un polygone de bois clair, percé de gros trous. Sa fonction varie selon les lieux où elle l'expose : au Setagaya Art Museum de Tokyo, en 1997, les visiteurs étaient conviés à se déchausser et à passer leurs pieds dans les trous. Des assistants les massaient alors délicatement. A Münster, puis à Bordeaux, en 1998, *Le Paravent* servait de refuge à un apiculteur et à ses abeilles : *« Le musée devient un atelier. C'est le lieu qui m'a permis d'élaborer la transformation de mon* Paravent. *Je l'installe en fonction du contexte, bien sûr, mais les gens de passage avant l'ouverture de l'exposition, les photographes et les conservateurs ont un regard qui modifie l'installation. Ainsi, un vidéaste y a filmé le* Paravent *et j'envisage de montrer la bande quelque part dans le musée, comme un rappel. C'est le musée qui me permet de réaliser ces interventions et de montrer que les artistes font un travail qui n'est pas uniquement lié au moment de la représentation ».*

PHILIPPE MAYAUX
Né en 1961, à Roubaix. Il a étudié de 1984 à 1989 à la très avant-gardiste école d'art de la Villa Arson, à Nice.
Un peu difficile à croire, lorsque l'on voit ses tout petits tableaux, si bien léchés. Avec son complice Philippe Ramette, également né en 1961, il a imaginé un *Espace d'amour,* caravane d'un rose improbable supposée abriter les activités d'une cartomancienne. *« Même si nous sommes un peu retenus par des problèmes de sécurité, incendie notamment, Beaubourg nous a permis de finaliser un travail déjà montré dans une association d'artistes, La Station, à Nice. C'est un espace évolutif, transformable, un peu comme les robots des dessins animés japonais. Dans la caravane, il y a une télé, conçue comme un peep show : elle montre la Terre. Mais la caravane est prévue pour se modifier encore. Nous voulons y ajouter une barre de strip-tease, y installer une ouvreuse. La société s'américanise, se tient bien à table et est bien pensante. On nous a accusés d'humilier la femme. Pourtant, c'est un espace bisexuel. Un endroit où faire l'amour avec la Terre entière, hors d'un monde un peu trop coincé. »*

Le musée multiplié



De haut en bas, « Dresseur d'animaux », de Francis Picabia (1923), « Le Capricorne », de Max Ernst (1948-1964), et « L'Igloo de Giap », de Mario Merz (1968)

LE NOUVEAU MUSÉE national d'art moderne (MNAM) vient à peine d'étrenner ses nouvelles cimaises que de bons esprits s'inquiètent de son avenir. Que deviendra-t-il dans dix ou quinze ans ? Si l'on se pose cette question, dès aujourd'hui, c'est que son évolution conditionne le futur de l'ensemble du Centre Pompidou. A tort ou à raison, on identifie le MNAM à l'institution beaubourgeoise tout entière. Après vingt-sept mois de travaux, il occupe deux niveaux sur six pour présenter un panorama de la quasi-totalité de l'art du XX[e] siècle. Le volume des collections gonflera inévitablement – achats, dons, legs, dations – et les conservateurs de la deuxième décennie du siècle prochain auront à gérer un considérable manque de place.

Pour résoudre ces problèmes, plusieurs pistes sont à explorer. La première, qui semble abandonnée mais qui a longtemps été envisagée, est l'occupation progressive par le MNAM de l'ensemble du bâtiment de Piano et Rogers. Le Centre, voué exclusivement aux arts plastiques, devrait alors évacuer progressivement les autres locataires, la Bibliothèque publique d'information (BPI), voire l'Ircam, en deux mots les fleurons de son interdisciplinarité.

La seconde solution, toujours sourdement discutée, serait de couper en deux la collection. On conserverait dans un lieu les œuvres historiques, on exposerait dans un autre ce qui relève de la création contemporaine. Les tenants de ce scénario soulignent qu'il a toujours été prévu de reverser, au fil du temps, la part historique des collections. A Orsay, par exemple, puisqu'il précède le MNAM chronologiquement. Les plus radicaux réclament la construction d'un nouvel établissement dont on ne sait pas s'il devrait accueillir l'art historique du XX[e] siècle ou les œuvres les plus contemporaines.

On peut faire deux objections à cette solution. Un musée « temporel » n'est pas une panacée : enfermer l'art dans les limites étroites d'une courte période – comme Orsay (1848-1905) – est un obstacle à la compréhension de l'art comme de l'histoire. Créer une unité vouée à une courte tranche de temps, soixante ou soixante-dix ans, nuirait certainement à la lecture de l'art du XX[e] siècle dont l'unité est plus grande qu'on ne le pense. L'abstraction est une veine qui court depuis la veille de la première guerre mondiale. Peut-on comprendre les mouvements de la fin de notre siècle sans les œuvres de Duchamp et du dadaïsme ? Enfin n'est-il pas plus valorisant pour un artiste contemporain de figurer non loin de ses aînés au moment où la création contemporaine, plus intellectuelle que jamais, s'enracine difficilement dans l'esprit du grand public ?

Comment faire dans des espaces limités ? En regardant, par exemple, du côté des Etats-Unis où des institutions comme le Guggenheim ouvrent des antennes *downtown*, antennes destinées à accueillir la création contemporaine. Il s'agirait donc de décentraliser le Centre Pompidou. Où cela ? A Paris ? Trop près, trop encombré, trop cher. Dans la périphérie ? Ici, les espaces et les édifices vacants ne manquent pas. Notamment vers Saint-Denis. Le coût d'une telle antenne pourrait de plus être partagé avec les collectivités territoriales. Encore faut-il que ce nouveau lieu soit accessible par des moyens de transports multiples. En province ? C'est tout à fait envisageable si, là encore, les collectivités locales soutiennent une telle ambition. Les noms de trois villes sont avancés pour accueillir un projet culturel de ce type : Lille, Lyon et Marseille. Ce n'est un secret pour personne, Lyon a déjà été approché. Mais les élections municipales de 2001 suspendent toute réflexion un peu poussée.

De toutes les manières, un satellite léger en région parisienne n'est pas incompatible avec une implantation plus lourde en région. Dans les deux cas, il ne s'agirait pas de déposer pour toujours des pans figés de la collection du MNAM, mais de faire tourner des éléments de son fonds. Quelles que soient les solutions retenues, le Centre Pompidou, après son expérience « hors les murs » – qui fut un succès –, ne pourra plus se satisfaire de son splendide isolement parisien. Il lui faudra développer des formules nouvelles de coopération avec les institutions régionales. Le projet envisagé par le Centre Pompidou, en 2001, avec les acteurs culturels de la région Limousin sera un test.

Rien n'empêche le MNAM de poursuivre aussi sa politique de dépôts non définitifs dans les grands musées d'art contemporain régionaux. Le futur Musée d'art contemporain de Toulouse va ainsi recevoir plus d'une centaine de pièces de la donation Cordier qui tourne notamment autour du postsurréalisme – Michaux, Tanguy, Réquichot, Bettencourt. Le CAPC de Bordeaux a obtenu une œuvre importante de Louise Bourgeois et le musée de l'Ermitage à Limoges des tableaux de Suzanne Valadon.

Emmanuel de Roux

Questions à Werner Spies

Enfance et éblouissement

« Vous ouvrez le parcours historique des collections avec deux œuvres : *La Guerre,* du Douanier Rousseau et *La Petite fille qui saute à la corde,* de Picasso. Pourquoi ?

– J'ai trouvé important d'introduire une thématique dans le parcours de la collection. Je l'ai fait en citant ces deux œuvres. Le motif de l'enfance, qui est présent dans les deux, est pour moi très emblématique : il signifie l'importance de se libérer des savoirs académiques. Un personnage comme Rousseau est le porte-drapeau de cette attitude que l'on retrouve tout au long du XX[e] siècle. Quant à Picasso, la nécessité de recommencer à zéro s'est imposée à lui en 1906. Il rompt alors avec un potentiel qui aurait fait de lui un grand peintre académique.

– A l'étage des classiques, le surréalisme n'occupe-t-il pas une place plus importante que tous les autres courants ?

– L'ensemble cubiste est aussi très fort avec le mur des Braque. Mais le surréalisme n'était pas assez représenté précédemment. Avec Dada, il s'agit d'un mouvement fondateur. Nous sommes fiers de présenter le *Dresseur d'animaux,* de Picabia, que nous avons acheté l'année dernière.

– D'où vient l'idée de ramener le bureau d'André Breton au cœur du musée ?

– C'était depuis longtemps un fantasme des responsables du musée. C'est devenu une réalité : deux cent cinquante objets venant de l'atelier de Breton prennent place au cœur du musée. C'est quasi un transfert à l'identique. L'aspect cabinet de curiosités de l'accumulation est presque un éblouissement.

– Avec sa grande allée et son alignement de salles, l'architecture de l'étage des contemporains ressemble maintenant à celle des classiques. Ne pensez-vous pas que cela "muséifie" la création contemporaine ?

– Non, puisque nous avons adopté le principe d'un musée à plusieurs vitesses : une vitesse historique en première partie de l'accrochage où les œuvres sont canonisées ou en passe de l'être et une seconde vitesse pour le plus contemporain. Plus on se rapproche d'aujourd'hui, moins on peut juger d'une façon définitive la valeur des artistes. Il est donc plus honnête de faire tourner les œuvres. Les jeunes artistes sont comme sur un banc d'essai. »

Propos recueillis par Geneviève Breerette

WERNER SPIES
Né en 1937 à Tübingen, Werner Spies est de nationalité allemande. Marié avec une française, il vit à Paris depuis de longues années. Il y a fait une partie de ses études supérieures. Cet universitaire titulaire de la chaire d'histoire de l'art à la Kunstakademie de Düsseldorf a été nommé directeur du Musée national d'art moderne au printemps 1997.

➔

JOËL BARTOLOMÉO
Vidéaste. Né en 1957 à Bonneville (Haute-Savoie), il vit et travaille à Saint-Cloud. Joël Bartoloméo a commencé à filmer des « Scènes de la vie ordinaire » : les jeux de ses enfants, la table familiale, le départ en vacances... Puis il a changé de cap avec une série sur le rapport homme-femme et le désir avoué ou non de l'autre. *« Je n'aime pas faire de projets et je ne sais pas où je vais. Je sais seulement que je travaille toujours en réaction à ce que je viens de produire. Quant à la vidéo, je crois que c'est sa fin et le début du numérique. »*

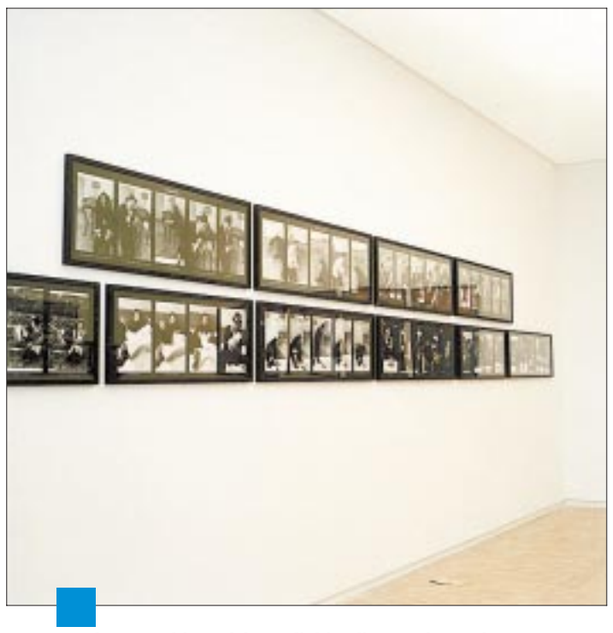
VINCENT CORPET
Né en 1958. Vit et travaille à Paris. Peint, dessine, provoque : *« A en croire la rumeur, l'activité d'artiste, voire celle de peintre, serait sans avenir. Je vais donc continuer cet inutile hobby, mais cette fois à reculons. Mon travail s'appuiera toujours sur des notions aujourd'hui passées de mode, telles que modernisme, formalisme, œuvre. Une fois pour toutes, je ne vois l'avenir que comme un présent vieilli. Le XXI[e] siècle, ce sera moi vieux. Mes ennemis actuels seront morts, mais mon optimisme me pousse à croire que j'en aurai de nouveaux. »*

BERNARD LALLEMAND
Vit et travaille à Montreuil. Dessine, invente des objets, investit des espaces : *« Ce qui m'importe ? Les relations de l'organique et du technique. S'interroger sur la fusion des deux et, dans cette fusion, sur la conscience de l'identité. Quelle sera celle d'un être dont les centres nerveux auront été modifiés par l'introduction de l'électronique ? Notre temps est celui de l'hypervision : on peut tout observer, jusqu'à l'intérieur des corps. C'est ce que j'essaie de rendre sensible : je veux mettre l'intérieur à l'extérieur, permettre de tout voir, mais d'une vision qui est à la fois souveraine et distante : on voit, mais on ne touche pas, on ne sent pas. Cette ambivalence m'obsède. »*

● **Passé.** Les collections du Musée national d'art moderne ont été longtemps fermées aux écoles étrangères. L'expressionnisme allemand, le futurisme italien, le Stijl de Mondrian, les abstractions constructivistes y sont peu représentés.

● **Présent.** Depuis une trentaine d'années, les lacunes ont pu être en grande partie comblées, et le musée est l'un des rares qui permette de suivre le cours de l'art du XX[e] siècle occidental. Ses enrichissements sont considérables, en particulier grâce aux dations. Parmi les ensembles prestigieux qu'il conserve, celui de Kandinsky vient au tout premier rang. Autres grands points forts : Matisse depuis moins de vingt ans et pour la période contemporaine, l'ensemble d'arte povera, sans équivalent, sauf peut-être au Musée de Rivoli, près de Turin.

LeMonde Job: WPA5299--0006-0 WAS SPA5299-6 Op.: XX Rev.: 28-12-99 T.: 18:55 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 N°:1188 Lcp:700 CMYK



La photographie ne fait pas l'objet d'une présentation séparée. Son histoire est intégrée dans le parcours du musée au même titre que la peinture, la sculpture et les arts graphiques

La photo en contrepoint

QUELLE PLACE la photographie occupera-t-elle au nouveau Centre Pompidou ? Le public aura-t-il accès à une collection riche de seize mille images ? Ces questions prennent toute leur acuité quand on sait que la philosophie du nouvel accrochage du Musée est de confronter peintures et sculptures au design, à l'architecture et à la photographie.

La réponse d'Alain Sayag, conservateur pour la photographie au Musée national d'art moderne, est assez abrupte : « *La photographie, c'était dix pour cent du Musée et ça reste dix pour cent.* » Regardons donc de plus près la place qui lui est accordée, que ce soit dans les expositions temporaires ou le parcours de la collection permanente.

La confrontation des disciplines, et donc l'ouverture à des objets aux franges de l'art et de la société, aurait pu induire une présentation guidée par le contexte politique et social des œuvres. Cette option a été écartée au profit d'une lecture classique de l'histoire de l'art, signée Werner Spies, directeur du Musée national d'art moderne (MNAM). La photo y a été intégrée à partir des suggestions d'Alain Sayag. « *Il y avait un peu de photo dans l'ancien accrochage, il y en aura un peu plus parmi les 1 500 pièces exposées* », affirme ce dernier.

L'option d'un espace autonome pour les collections historiques, afin de rendre plus visible la photographie – c'est le choix du Musée d'art moderne de New York depuis 1964 –, n'a pas été retenue. Les photographies des années 1910 à 1950 auront, selon Alain Sayag, plusieurs statuts : « *Certaines dialogueront avec les autres disciplines – c'est le cas des surréalistes.* » Le public pourra ainsi découvrir des œuvres signées Man Ray, Bellmer, Dora Maar, Lotar, Blumenfeld. Ou ailleurs, Moholy-Nagy, Rodtchenko, Kertész, Brassaï.

D'autres photographies seront en revanche en opposition ou en contre-point de tableaux : Cartier-Bresson, Boubat, René-Jacques, Ronis. « *Le journalisme de Doisneau dans les années 50 est associé à la peinture abstraite* », indique le responsable de la photographie. Mais la spécificité et la fragilité du support – comme pour toutes les œuvres sur papier – ont limité cette confrontation. La photographie est de fait surtout accrochée dans des espaces autonomes de circulation. Premier ennemi, la lumière. « *Une peinture peut soutenir 300 lux, une photographie ancienne 70 lux*, explique Alain Sayag. *Comme il est difficile de moduler la lumière dans un même espace, la confrontation directe des disciplines est difficile.* »

D'autre part, ces œuvres ne peuvent pas rester au mur plus de deux mois tous les deux ans. La rotation sera donc rapide. Le responsable de la photographie en déduit que la collection dans laquelle des pièces seront régulièrement choisies pour le mur doit être « *douze fois plus riche* » que son équivalent pictural. « *Cela pose un problème de gestion, pour tenir le rythme et le temps* », relève-t-il.

Les œuvres photographiques contemporaines sont ici fortement mélangées aux autres disciplines. On trouvera une salle Diane Arbus et une autre Boltanski, mais aussi la tradition documentaire allemande (Bernd et Hilla Becher, Struth, Ruff, Schutte), le Canadien Jeff Wall et l'Américain Robert Mapplethorpe. Quant aux Français, signalons Raymond Hains, Bustamante, Valérie Jouve, Tosani et Gette.

L'aspect de nombreuses images, proches du tableau par leur format et leur couleur, la façon dont elles sont perçues, l'attitude des artistes, gomment la spécificité du support. La lumière n'est plus un frein. « *Les artistes estiment qu'une photo peut être remplacée quand elle est altérée*, dit Alain Sayag. *Christian Boltanski m'a dit un jour, alors qu'une de ses œuvres était déchirée sur le bord, de couper 5 centimètres autour. Nous pouvons demander un autre tirage, en profiter même pour qu'il soit meilleur que l'ancien. Alors que pour un tirage de 1930 de Man Ray, le remplacement est impossible.* »

La question est ambiguë puisqu'un tirage grand format de Sophie Ristelhueber, par nature aussi fragile qu'un Man Ray, sera considéré, dans cinquante ans, comme un original à protéger. « *Les artistes ne tiennent pas compte de ce problème* », note Alain Sayag.

Des expositions monographiques ou thématiques temporaires seront présentées dans les deux espaces du 5e étage (900 mètres carrés et 2 500 mètres carrés). Une grande exposition aura lieu tous les deux ans selon le responsable de la photographie. La première sera une rétrospective Brassaï dans la plus petite salle, à partir du 19 avril. Devraient suivre le photogramme (2002) et l'histoire du photo-reportage (2004). Nan Goldin est également au programme.

Deux salles du niveau 4 – la galerie d'art graphique et la galerie du Musée – accueilleront aussi des expositions. Blanc et Demill, actifs à Lyon dans les années 30, ouvriront le bal. Fin 2000, sera présentée l'exposition Magnum, montée en 1989 pour les quarante ans de l'agence, et qui est en dépôt au Musée national d'art moderne.

Michel Guerrin

L'art s'attaque au réel

ETANT DONNÉ l'incertitude de toute prévision, que dire de l'évolution des arts visuels au tournant du millénaire ? D'abord que par « arts visuels », il faut entendre des pratiques et des instruments nombreux et variés. En 1900, art signifiait « beaux-arts » et la photographie n'était encore qu'une intruse. Un siècle plus tard, la peinture demeure vivante, quoique sa mort ait été annoncée souvent. La photographie prospère, au risque de se compromettre dans des modes. La sculpture se porte assez mal. Les installations et les objets ont envahi galeries et musées.

Après les décennies de leur surgissement – années 60 et 70 –, performances et actions se font plus rares. Le cinéma tente de préserver sa part intellectuelle et créatrice contre le nivellement du tout commercial. Les images peuvent être numériques et virtuelles, n'ayant d'autre existence que celle de leur apparition sur un écran informatique. Et rien ne dit que le temps des perfectionnements techniques soit clos.

A cette diversité répond celle des pratiques. De plus en plus nombreux sont les artistes qui, tantôt filment et tantôt assemblent et passent sans peine du clavier de l'ordinateur au crayon du dessinateur. Tatah détermine sur son ordinateur les compositions de ses toiles. Liagatchev alterne croquis et images virtuelles. Lallemand fabrique des objets d'apparence médicale et publie un livre de dessins au trait.

Plus que jamais, penser par catégories et genres revient à simplifier, à ne plus comprendre. Dire de Polke qu'il est peintre ne serait pas faux, mais tairait son œuvre photographique. Dire de Bustamante qu'il est photographe ne serait pas faux non plus, mais passerait sous silence la moitié de son travail actuel. On pourrait multiplier les noms à l'infini, pour affirmer qu'à l'instar de Warhol et de Beuys, les artistes de la fin du XXe siècle se servent de tout ce qui peut servir, du plus simple au plus complexe.

A quelles fins ? La génération la plus récemment apparue – celle qui a entre trente et quarante ans – conçoit ses travaux en des termes moins esthétiques que politiques, moins formels que sociaux. Les artistes d'aujourd'hui assistent en direct aux guerres civiles ethniques et religieuses des Balkans, du Caucase et d'Afrique tout en constatant combien progresse l'uniformisation des modes de consommation et de divertissement, triomphe du capitalisme sur fond de misère aggravée. Il serait singulier que leurs travaux ne portent pas les traces d'un tel présent et du passé noir du siècle.

« *Le réel revient* », dit-on volontiers, en se fondant sur la vogue du film-document et des peintures et photos naturalistes jusqu'à l'insupportable. Il revient de partout, alors que trop de figures des avant-gardes américaines et européennes des années 60 et 70, de Johns à Buren, se sont figées dans des productions qui, pour avoir été trop vues, ne retiennent plus l'œil. Il est revenu dans les toiles de l'Américain Fischl, de l'Allemand Immendorff, de l'Anglaise Saville, du Français Corpet. Il est dans les galeries et les musées, tirages en couleur, vidéos intimes, objets quotidiens ou inventés, projets urbanistiques.

Signe des temps : la dernière Biennale de Venise du siècle a donné son Prix international à la vidéaste iranienne Shirin Neshat dont le travail se réfère à la condition des femmes dans le monde musulman. Or la Biennale tout entière était une vaste chambre d'écho du monde actuel, de ses crises, de ses peurs, de ses représentations publiques. Manipulations génétiques, médiatiques, politiques : autant de sujets dont s'emparent les artistes d'aujourd'hui. Les intentions sont évidemment bonnes. Et le risque est évidemment patent : tomber dans l'illustration, la chronique, le commentaire social, vite désuets, datés plus vite encore, oubliés peu après. Confondre art et sociologie. Aux créateurs de ne pas s'en tenir aux apparences et de faire œuvre durable à juste distance du contexte. A eux de jeter sur leurs semblables des éclats de vérité, les plus tranchants possible.

Philippe Dagen

Dans le cadre de l'exposition inaugurale intitulée « Jours de fête », au sixième étage, cette pièce nouvelle de Gilles Barbier, « l'Ivrogne » (1999)

PATRICK FAIGENBAUM
45 ans. Photographe portraitiste. Il définit ses enjeux à partir d'un portrait d'une collégienne de Saint-Raphaël (Var) : « *Je veux faire sentir qu'on est chez elle et nulle part ailleurs. Par rapport au discours dominant sur les étrangers, en France et dans le monde, je veux montrer que cette fille existe, elle est là. Sa beauté et sa présence ne peuvent faire que du bien. Et pourtant sa mère raconte qu'elle n'est pas toujours considérée comme d'autres enfants. Pourquoi ? Cela fait vingt-cinq ans que je cherche à montrer la charge physique du modèle. Il ne fait rien et il est tout. Il y a de l'espoir dans cette image. A l'avenir, il sera important de parler du peuple dans ses problèmes contemporains.* »

VALÉRIE JOUVE
35 ans. Photographe révélée au début des années 90 par un style documentaire singulier : « *Mon travail artistique, depuis quelques années, est perçu dans une relation entre le corps humain et le bâti. J'ai aussi montré d'autres œuvres, montré mon travail autrement. Des sujets autres, des contrepoints qui luttent contre la définition et sa limitation. Je veux aller maintenant vers une plus grande "physicalité" du mouvement dans l'espace architectural ou social. Dans cette perspective, une dimension du travail s'ouvre vers le besoin de penser et de construire des espaces avec l'image comme élément de cette construction. Le son, l'écrit et le film sont peut-être mes fantômes de ces temps à venir.* »

PIERRE HUYGHE
Vidéaste. Né en 1962 à Paris. Travaille à partir de films existants pour traiter de la voix, du doublage, du déplacement des rôles : « *Je n'aime pas qu'on me qualifie de vidéaste. Je trouve cela restrictif. La vidéo n'est pour moi qu'un médium, pas une fin. Je suis plutôt un réalisateur qui passe à travers différents médias, avec l'idée de prolonger une histoire. Je termine actuellement un film de trente minutes qui est produit par le Centre Pompidou et j'ai un projet de long métrage de fiction avec Philippe Parreno.* »

● **Début.** La collection de photographies du Musée national d'art moderne a démarré en 1977 à partir de deux dons – *Le Simulateur* (1936), de Dora Maar, et *Woman* (1920), de Man Ray –, auxquels il faut ajouter 1 656 images léguées par Brancusi en 1956. La collection est riche de 16 000 images, de 1905 à aujourd'hui.

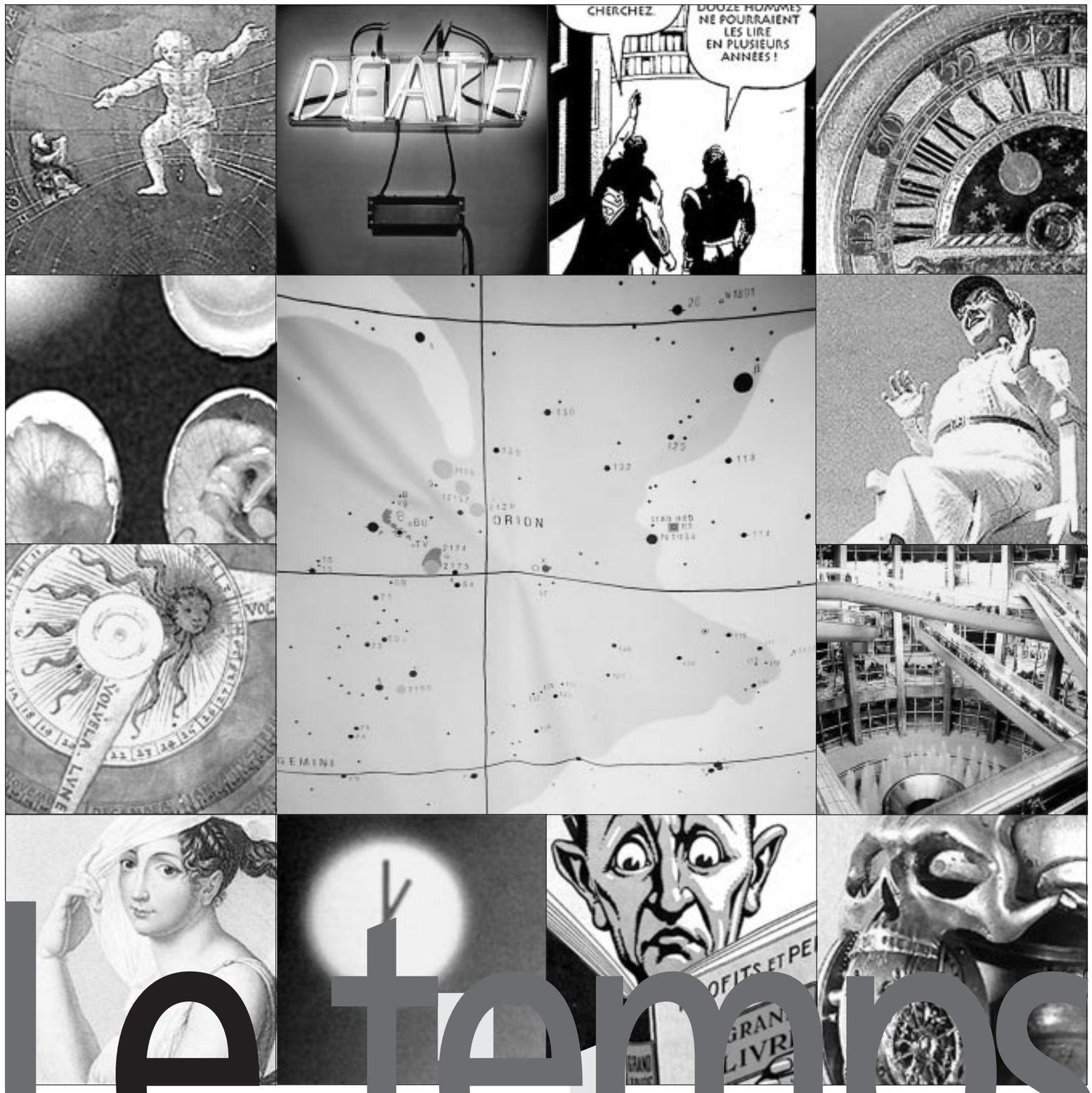
● **Axes.** Avec le contemporain, l'entre-deux-guerres est le point fort : surréalisme (Man Ray, Ubac, Bellmer), Bauhaus (Moholy-Nagy), école tchèque (Drtikol, Sudek). La France est représentée avec Brassaï, Doisneau, Boubat, Izis, René-Jacques, etc.

● **Acquisitions.** Des dons et acquisitions enrichissent la collection : Höfer, Lerner, Plossu, Meatyard, Rousse, Brassaï (1997), Umbo, Cartier-Bresson, Araki (1998), Groover (1999).

LeMonde Job: WPA5299--0007-0 WAS SPA5299-7 Op.: XX Rev.: 28-12-99 T.: 18:55 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 Nº:1189 Lcp:700 CMYK

g u i d e

D'emblée, le Centre Pompidou veut renouer avec les grandes expositions pluridisciplinaires du premier âge de Beaubourg. Avec « Le Temps, vite », les visiteurs entreront dans la nuit pour sortir, douze sections plus tard, dans une clarté presque aveuglante. Une expo pour réfléchir et rêver



Le temps vite

Outre la découverte des nombreuses expositions temporaires qui commencent le 1er janvier, le visiteur pourra parcourir les espaces reconquis partout pour agrandir le Centre

« Le temps, vite », Galerie 1, 6e étage. Du 13 janvier au 17 avril 2000. Catalogue, sous la forme d'un journal, de deux magazines, d'un recueil de fictions, d'une BD et d'un calendrier, 150 F (22,8 €). Un livret explicatif sera distribué gratuitement à l'entrée de l'exposition

IL PEUT SEMBLER paradoxal d'ouvrir la première grande exposition, dans un centre Georges-Pompidou entièrement refait, en exposant une clepsydre égyptienne datée du XVe siècle avant J.-C. Et encore, ce n'est pas l'objet le plus ancien : l'os gravé néolithique, représentant, semble-t-il, les phases de la Lune, remporte la palme. Mais Daniel Soutif, directeur du développement culturel du Centre et commissaire de l'exposition, tenait au symbole : la clepsydre est l'un des plus anciens instruments de mesure du temps et elle réunit deux notions, *« l'écoulement continu »*, celui de l'eau qu'elle contient, et sa graduation, *« tentative de réduire ce flux au commensurable »*.

Quant à l'os lunaire, il signale que notre satellite fut probablement le plus ancien moyen de comprendre la notion de temps. Avec le Soleil, bien sûr. L'exposition « Le temps, vite » commence donc dans la nuit, pour se terminer, douze sections plus tard, dans une clarté presque aveuglante. Entre-temps, elle aura esquissé avec le visiteur une danse des sept voiles, due au scénographe François Confino, qui a divisé l'espace du cinquième étage de Beaubourg grâce à des rideaux opalescents, que de savants jeux de lumière rendent parfois opaques, parfois translucides.

Pas de quoi lever les yeux au ciel. Et pourtant, si : c'est là-haut que ça se passe, avec la reproduction d'un ciel étoilé, version 4 juillet 1442, dont l'original est peint sur la coupole de la basilique San Lorenzo à Florence. Puis, pour se remettre les pieds sur terre, et l'esprit dans le siècle, *La Luna,* une colonne de l'artiste italien Luciano Fabro, et *Moon is the Oldest T. V.,* un assemblage de douze moniteurs vidéo par Nam June Paik.

Dans la section suivante, Daniel Soutif se souvient avoir été philosophe. L'espace s'intitule « Le temps, je... » et s'ouvre par *L'Autoportrait* d'Alighiero e Boetti, un grand personnage de bronze qui s'arrose copieusement le chef à l'aide d'un jet d'eau. Surchauffé, le crâne fume. Celui de la statue, s'entend. La vapeur qui s'en élève *« symbolise le flux continu de la conscience et la désagréable réalité du fait que le temps, irrémédiablement, nous consume »*.

La salle est dominée par des autoportraits d'artistes contemporains, confrontés à ceux de leurs illustres devanciers : on appréciera, dans le contexte aqueux, celui de Bruce Nauman tranformé en fontaine jaillissante, joli contrepoint au Boetti. Et les amoureux de peinture flamande salueront l'effort consistant à réunir une dizaine de « vanités » de Cornelis Gijsbrecht (ou Gysbrechts), un anversois du XVIIe siècle.

A ce stade, on pense évidemment aux expositions auxquelles nous a habitué Jean Clair, savant mélange de neuf et d'ancien. Daniel Soutif s'en défend : *« Je n'utilise pas l'art du passé pour dévaloriser celui d'aujourd'hui, mais pour le faire aimer et comprendre. »* Aimer et comprendre Proust, par exemple : des écrivains contemporains, une cinquantaine, se relaieront pour lire, en version intégrale, *La Recherche du temps perdu.*

C'est une des autres originalités de l'exposition : elle entend renouer avec la vocation interdisciplinaire qui fut celle du Centre à ses origines, mais guère plus longtemps. C'est ainsi que la Bibliothèque publique d'information (BPI) et l'Institut de recherche et de coordination acoustique/musique (IRCAM) ont été étroitement associés au projet. Et c'est pourquoi les visiteurs auront droit, dans l'exposition, à une « scénographie sonore » composée par le musicien allemand Heiner Goebbels. La BPI, pour sa part, fait égrener le mot « temps », et ses cousins (« hier », « aujourd'hui », « demain »...) par une foule d'intervenants qui les ont chacun enregistrés dans leur langue natale. A peu près aussi kitsch que les calendriers des PTT et le célébrissime chat angora près du téléphone, voisinant de surcroît cette fois-ci avec de rarissimes calendriers aztèques et mayas.

Etrange exposition où le temps de travail et le temps des loisirs, la publicité pour une pointeuse et celle pour *Les Vacances de monsieur Hulot* cohabitent naturellement. Etrange vision des temps libres que celle d'Edward Kienholz, avec *The Beanery,* un bar dont les consommateurs ont la tête remplacée par une horloge. L'assommoir, version moderne : à quoi bon leur donner du temps pour eux, ils le passeront au bistrot. Ou version anglaise, vous savez, ce pays où les pubs fermaient à onze heures, ce qui obligeait les soiffards à ingurgiter leur dose en un temps record.

Viennent ensuite les mémoires, et leur stockage. Le meuble le plus réjouissant parmi ceux qui sont présentés est celui en béton conçu par l'artiste britannique Rachel Whiteread, rayonnages imposants garnis de livres prêtés par la BPI et la bibliothèque de la Cité des sciences de La Villette. Quant aux visiteurs banlieusards, qui savent que tous les transports ne sont ni aimables ni, a fortiori, amoureux, ils apprécieront sans doute le mariage contre nature imaginé par Bertrand Lavier entre une voiture de formule 1 et une bouteille de Romanée-Conti : difficile de trouver temps plus différents. Il sera ensuite temps de rentrer. A travers les voiles diaphanes, encore de la vapeur, et la musique des sphères (celle de Pierre Boulez, et un nouvel arrangement de Heiner Goebbels), histoire de se remettre des images prises par le télescope Hubble de soleils explosants. *Il Sole,* un echo de *La Luna,* du même Luciano Fabro, sera là, en fin de parcours, pour rappeler que, tout conquérants que nous soyons, nous sommes aussi mortels. Il ne nous reste plus que cinq misérables milliards d'années à vivre, avant que le Soleil n'éclate. Il y a le temps ? Tout juste.

Harry Bellet

les nouveaux espaces du C

RENZO PIANO

Co-inventeur du bâtiment - avec Richard Rogers -, il a veillé à l'ensemble de la restructuration du Centre.
L'architecte italien s'est chargé lui-même de la refonte du Forum avec ses mezzanines ainsi que des sous-sols.
Auparavant il avait remanié le parvis du Centre, la célèbre piazza, et dessiné le petit bâtiment qui contient l'atelier Brancusi.

RUEDI BAUR

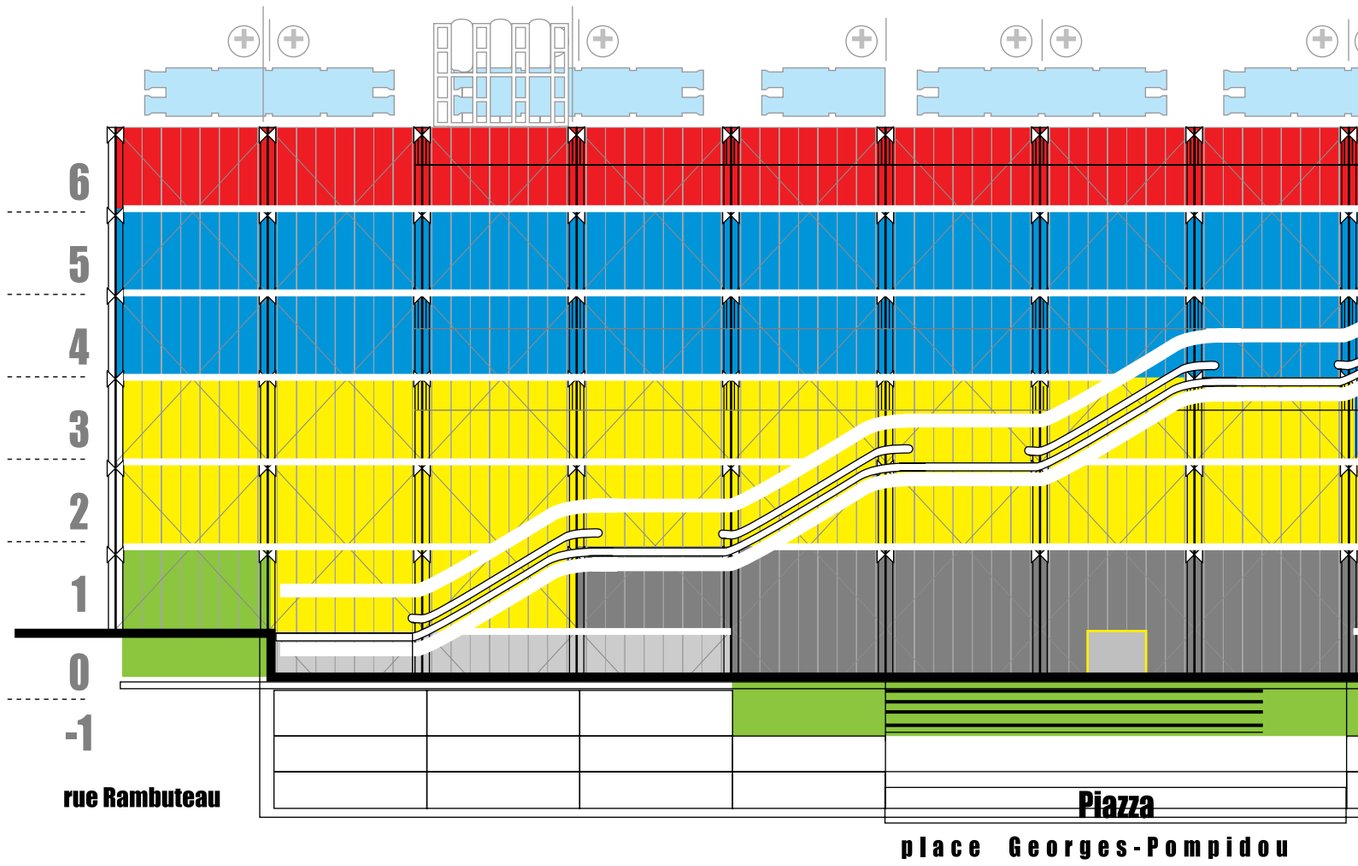
Intégral Ruedi Baur et Associés a conçu la signalétique du Centre Pompidou et sa nouvelle identité visuelle (dont nous reproduisons une partie des éléments dans cette page) .

JEAN-FRANÇOIS BODIN

Cet architecte est familier du monde des musées.
Il a été chargé de la rénovation du Musée d'art moderne de la Ville de Paris et de celui des beaux-arts de Tourcoing, et s'attaque maintenant à la Cité de l'architecture et du patrimoine, au palais de Chaillot.
C'est lui qui a été chargé de conduire le réaménagement de la BPI, sur trois niveaux, celui des deux étages du MNAM et des galeries d'exposition temporaires.

DOMINIQUE JAKOB ET BRENDAN MAC FARLANE

Ces deux jeunes architectes ont gagné le concours lancé pour le réaménagement du restaurant installé au niveau 6.
Vue imprenable et décor à base de planches d'aluminium soufflé.



niveau -1

Au sous-sol, entièrement refait afin de répondre aux exigences d'un confort acoustique et visuel, se trouve l'**Espace spectacles** (3000 m² en trois salles) consacré à la programmation contemporaine.
• S'ajoute une **salle de cinéma** de 200 m² pouvant accueillir 150 spectateurs pour la diffusion de films et de documents d'avant-garde.

niveau 0

Passé la porte monumentale qui ouvre sur la **piazza,** on découvre d'un seul coup d'œil le **Forum** et les mezzanines, mais aussi les escaliers qui conduisent aux salles consacrées au spectacle vivant, en sous-sol.
Au niveau 0 on trouve :
• **l'accueil général** avec les billetteries, les nouveaux vestiaires, les sanitaires, un guichet de poste et un distributeur bancaire ;
• un nouvel **espace éducatif** qui permet aux enfants de découvrir l'art contemporain à travers des ateliers et des rencontres ;
• la **librairie** dont la surface (800 m²) est doublée.

niveau 1

C'est sur deux mezzanines (300 m² chacune) que se trouvent le nouveau **Café** et la **boutique Design.**
Le niveau 1 accueille aussi la **galerie Sud d'expositions temporaires,** qui passe de 1 250 m² à 1 600 m².
L'entrée à la BPI se fait à ce niveau, qui est consacré à la recherche bibliographique, à la formation professionnelle ou aux recherches d'emplois sur des sites présélectionnés par la BPI.

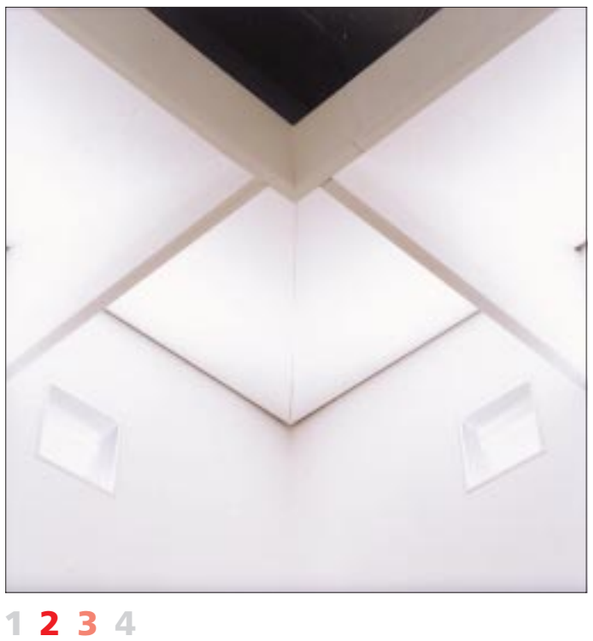
niveau 2

Cet étage est entièrement dédié à la **Bibliothèque publique d'information.**
• La **BPI** occupe ainsi une partie du niveau 1, l'ensemble du niveau 2 et la majeure partie du niveau 3.
Au total 14 km de rayonnages pour 350 000 documents imprimés et 3 500 documents audiovisuels. De **nouveaux services** ont été développés : recherche bibliographique, possibilité d'autoformation...
Un secteur presse offre 400 titres de périodiques, quotidiens, magazines et 16 postes de télévision.
370 terminaux permettent l'accès à Internet et la consultation de CD-ROM et de logiciels d'apprentissage.

niveau 3

La **BPI** occupe les deux tiers de cette surface avec son **espace son-vidéo** où on pourra consulter une vaste collection de films documentaires, de CD audio et de vidéodisques, sur réservation.
• C'est aussi à ce niveau qu' à été conservée la **Documentation générale du Musée national d'art moderne**, mémoire unique de l'art du XXe siècle.

reportage photo par Serge Picard/VU



27 mois de travaux avec 3 000 personnes
2 000 places de lecture à la BPI
Un espace de 14 000 m² pour le musée
Une collection d'œuvres d'art de 1905 à nos jours appartenant à l'Etat
3 400 m² de galeries d'expositions temporaires
Un restaurant de 200 places avec terrasse de 500m² au niveau 6

8 000 m² supplémen
Apprentissage pos et dialectes
1 400 œuvres expos
200 pièces d'archi
800 bandes vidéo,
Des expositions te renouvelables tou
Un nouveau Café d

LeMonde Job: WPA5299--0009-0 WAS SPA5299-9 Op.: XX Rev.: 09-12-99 T.: 16:00 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 Nº:1191 Lcp:700 CMYK

LeMonde Job: WPA5299--0010-0 WAS SPA5299-10 Op.: XX Rev.: 28-12-99 T.: 18:55 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 N°:1192 Lcp:700 CMYK

calendrier de la réouverture

SAMEDI 1ER ET DIMANCHE 2 JANVIER
Réouverture du Centre Pompidou
De 11 heures à 21 heures : journées « avant-première » en entrée libre. Le public est convié à découvrir les nouvelles installations et les nouvelles activités :
– le Musée national d'art moderne,
– la Bibliothèque publique d'information (ouverte à partir du 26 janvier à la consultation),
– les expositions :
« Jour de fête ». Neuf jeunes créateurs de la scène artistique française (jusqu'au 28 février).
« The Poetics Project ».
Une grande installation multimédia de Mike Kelley et Tony Oursler (jusqu'au 6 mars).
« Le Regard égoïste 1. Carte blanche à Christian Boltanski », qui a choisi cinq cents œuvres dans les collections d'art graphique (jusqu'au 6 mars).
« L'Arbre », de Maurizio Cattelan. La première œuvre monumentale présentée dans le nouvel espace du forum. Jusqu'à 4 avril.
« En quête d'objets », inauguration de la galerie des enfants avec une exposition-atelier consacrée au design de demain. Projet du groupe Glassex et de l'ENSCI. Jusqu'au 31 août.
« Princesse X », à l'atelier Brancusi. Une exposition-dossier sur le thème de « la série et l'œuvre unique ». Atelier Brancusi (jusqu'au 27 mars).

LUNDI 3
Journée réservée aux adhérents du Centre et aux riverains. Découverte des nouveaux espaces et activités. Présentation de l'accrochage du Musée par Werner Spies. Visites commentées des expositions « Jour de fête » et « En quête d'objets » par leur commissaire.
De 16 heures à 21 heures.

MERCREDI 5
Pierre Guyotat inaugure le programme des « Revues parlées » par la lecture de sa dernière œuvre : *Progénitures*. Petite salle, 19 h 30.

JEUDI 6
1er forum de l'actualité culturelle, avec Alain Robbe-Grillet : « Que restera-t-il de notre culture au prochain siècle ? ».
Petite salle, 19 h 30.
Ouverture du collège du Centre avec la première séance des cycles « Face aux œuvres ».
Musée, 19 heures.

LUNDI 10
« Au bout du conte », un cycle annuel proposé par la BPI.
Petite salle, 20 h 30.

MARDI 11
Inauguration officielle par le président de la République.

MERCREDI 12
« Mémoires d'architecture », avec Henri Gaudin, proposé par les « Revues parlées » (cycle annuel). Petite salle, 19 h 30.

JEUDI 13
« Le Temps, vite », une grande exposition interdisciplinaire associant science, technologie, philosophie et arts (jusqu'au 17 avril).
Concert « Réouverture du Centre Pompidou », Ircam/Ensemble InterContemporain. Créations de Marc Monnet et Joël-François Durand, Œuvre de Tristan Murail.
Grande salle, 20 heures.

SAMEDI 15
« Les Dicos d'or ». La BPI accueille la finale nationale 1999 organisée par Bernard Pivot. Emission en direct à partir de 20 h 50, sur France 3.

LUNDI 17
« Un siècle à écrire : jeunes littératures européennes ». Rencontres organisées par la BPI.
Petite salle, 18 heures.

MERCREDI 19
« Renzo Piano, un regard construit », une rétrospective de l'architecte italien (jusqu'au 27 mars).
Cinéma autour de l'exposition « Le Temps, vite », « Le Temps du cinéma, vite ». « Face à face : Michael Snow/Johan Van der Keuken » et « Resnais et la machine à explorer le temps », premières séances.
Cinéma 1 et 2 (jusqu'au 7 février).

VENDREDI 21
« Les Soirées de l'improvisation ». Musique électronique, avec Bernd Friedman, Pole, Scanner, David Shea, en liaison avec l'exposition « Le Temps, vite », grande salle, 20 heures (également le 29 janvier) avec FX Randomiz, Matmos, DJ Herbert, Holosud.
« L'Equerre et le compas », une tribune critique de l'actualité architecturale proposée par les « Revues parlées ».
Petite salle, 19 h 30.

SAMEDI 22
Ouverture au public du festival Vidéodanse. 120 films sur la danse contemporaine internationale.
Galerie du foyer, de 14 heures à 21 heures (jusqu'au 19 février).
Les Soirées de l'improvisation.
« Danse : In to and or out of », un laboratoire de performance. Direction artistique Mark Tompkins avec la Compagnie IDA et invités. Grande salle, de 16 heures à 21 heures (également les 23 et 24 janvier).
« Le Langage et le Siècle. Dogmatisme des mots, désinvoltures du sens », Rencontres inaugurées par deux journées d'étude (les 22 et 29 janvier), dirigées par Jean Caune. Petite salle, de 10 heures à 19 heures.

DIMANCHE 23
Art et cinéma, une génération d'auteurs dans les collections « Films sur l'art ». Tous les dimanches. Cinéma 2, 12 h 30.

MERCREDI 26
Ouverture au public de la BPI. En accès libre. Niveaux 1, 2 et 3.
« Le Carrefour de la création ». Renouvelée tous les trois mois, une sélection d'objets où s'exprime l'innovation formelle ou technologique. Niveaux 1 et 0 (jusqu'au 31 mars).
Les Soirées de l'improvisation.
« L'Improvisation : paroles, sons, images »,« Revues parlées » hors séries, trois soirées consécutives en liaison avec l'exposition « Le Temps, vite ». Avec des poètes, musiciens, performers, vidéastes et créateurs de tout bord. Grande salle, 19 h 30. Egalement les 27 et 28 janvier.

JEUDI 27
1er Forum de l'audiovisuel et des nouvelles technologies. Petite salle, 19 h 30.

l'atelier des enfants

La Galerie des enfants (niveau 0, Forum) accueille les 6-12 ans, le mercredi, le samedi et le dimanche ou pendant les vacances scolaires, avec ou sans les parents.
Les enfants sont conviés à visiter des expositions conçues pour eux, participent à des ateliers d'expression ou partent à la rencontre des œuvres du Musée. A travers le jeu et une approche créatrice, ils s'initient à l'art moderne, au design, à la danse ou aux nouvelles technologies.
Réservations-inscriptions sur place ou au téléphone : 01-44-78-49-17.

UNE EXPOSITION : « EN QUÊTE D'OBJETS »
Sept installations originales conçues par de jeunes designers illustrent sept actions de la vie quotidienne.
Du 1er janvier au 31 août 2000, de 11 heures à 21 heures, du mercredi au lundi. Entrée incluse dans le forfait à 30 F (4,57 €). Gratuit jusqu'à 18 ans et pour les adhérents.

DES ATELIERS
Les ateliers du mercredi, « De l'Atelier au musée », six cycles de trois séances de 14 h 30 à 16 h 30 (autour d'œuvres de Jean Arp, Max Ernst, Pierre Alechinsky, Jean Tinguely, Etienne-Martin, Picasso sculpteur). « Entrez dans la danse, voyez comme l'art danse », six cycles de trois séances, de 10 heures à 11 h 30. Un(e) chorégraphe propose son approche d'une œuvre. 210 F (32 €) le cycle.
Les ateliers du samedi. « De l'Atelier au musée ». Séance unique de 14 h 30 à 16 h 30 (autour d'œuvres de Robert Delaunay, Giacometti, Mondrian, Matisse, Dubuffet, Calder). 50 F (7,62 €) la séance, enfants d'adhérents, 40 F (6,09 €).
Un dimanche en famille. Rendez-vous tous les derniers dimanches du mois. Séance de 15 h 30 à 17 heures (à partir du 26 mars). Manipulation de couleurs et de matériaux. 25 F (3,81 €) par personne, 20 F (3,04 €) pour les adhérents.

Détail du plafond du Forum entièrement restructuré par l'architecte Renzo Piano pour lui redonner son aspect de place publique

infos pratiques

CENTRE NATIONAL D'ART ET DE CULTURE
Georges-Pompidou, 75191 Paris Cedex 04,
tél. : 01-44-78-12-33.

ENTRÉE
Centre Georges-Pompidou : rue Saint-Martin (place Georges-Pompidou), 75004 Paris.
Ircam : place Igor-Stravinsky, 75004 Paris).

ACCÈS
Métro : Rambuteau, Hôtel-de-Ville.
RER : Châtelet / Les Halles.
Autobus : lignes 21, 29, 38, 47, 58, 69, 70, 72, 74, 75, 76, 81, 85, 96.
Parc-auto et autocars : tarifs dégressifs ; entrée rue des Halles.
Accès handicapés : emplacements réservés dans parc-auto, accueil à l'Atelier Brancusi.

ACCUEIL LAISSEZ-PASSER
Par téléphone : 01-44-78-14-63. A partir du 1er janvier 2000 : dans le Forum, niveau 0 : du lundi au samedi, 13 h à 19 h.

HORAIRES
Ouvert tous les jours (sauf les mardis et le 1er mai).
Centre Georges-Pompidou : 11 h à 22 h.
Musée, Atelier Brancusi et expositions : 11 h à 21 h (caisses ouvertes jusqu'à 20 h).
BPI : 12 h à 22 h en semaine, 11 h à 22 h samedi et dimanche.
Le Laissez-Passer 2000, tarif de 120 F à 140 F (18,29 € à 36,59 €). Accès gratuit au Musée, expositions, colloques. Tarif réduit, spectacles, concerts, cinéma, activités éducatives.

TARIFS
Gratuité pour les moins de 18 ans au Musée et les moins de 13 ans aux expositions. Gratuité pour les demandeurs d'emploi Gratuité du Musée pour tous le 1er dimanche de chaque mois.
Musée et expositions
Chaque billet donne accès à la fois au Musée, à des expositions temporaires, à l'Atelier Brancusi, à la Galerie des enfants, au panorama (coursive niveau 6). Il existe trois catégories de tarifs selon les expositions choisies : 30 F, 20 F (réduit) (4,57 €, 3,05 €) ; 40 F, 30 F (réduit) (6,1 €, 4,57 €) ; 50 F, 40 F (réduit) (7,62 €, 6,1 €).
Spectacles, concerts (Grande salle) : Selon la nature de la manifestation : de 90 F à 60 F, de 60 F à 40 F (réduits) (de 13,7 € à 9,15 €, de 9,15 € à 6,1 €)
Studio : 30 F, 20 F (réduit) (4,57 €, 3,05 €)
Cinéma : 30 F, 15 F (réduit) (4,57 €, 2,29 €)
Revues parlées « Hors séries » (3 soirées) : 30 F, 20 F (réduit) (4,57 €, 3,05 €).
MINITEL
La programmation du Centre : *3615 Beaubourg. Accès au catalogue de la BPI : 3615 BPI* (1,29 F, 0,20 €, la minute).

INTERNET
La programmation du Centre, la collection du Musée, les chroniques du XXe, la documentation pour les enseignants et les chercheurs : *http ://www.centrepompidou.fr*
Les activités et les concerts de l'Ircam : *http : //www. ircam. fr*
Les activités de la BPI et son catalogue : *http : //www. bpi. fr*
Les collections nouveaux médias du Musée : *http : //www. newmedia-arts. org.*

SERVICES
Restaurant avec terrasse panoramique (350 places), niveau 6. Café (200 places), Forum niveau 1. **Cafétéria de la Bibliothèque,** niveau 2. **Bar** dans l'espace Spectacles, Forum, niveau – 1.
Librairie, spécialisée en art, design, architecture et photographie, affiches, cartes postales, Forum, niveau 0.
Boutique design, objets de la création contemporaine, Forum, Niveau 1.
Vestiaires, bureau de poste, distributeurs carte bancaire, billets SNCF, téléphones, Forum, niveau 0.

l'année 2000

2, 3 ET 5 FÉVRIER
Danse « ...d'un faune » (éclats), par le Quatuor Albrecht Knust. Relecture de la partition chorégraphique de Prélude à l'après-midi d'un faune, de Debussy.

9 FÉVRIER
« Stars au féminin ». Plus de 150 films (jusqu'en septembre).

11 FÉVRIER
Christian Marclay, DJ Olive, Erik M. Musique. En liaison avec l'exposition « Le Temps, vite ».

18 FÉVRIER
Pierrick Sorin, Pierre Bastien et DJ Low. Un concert « création », avec caméra, Meccano et platines.

25, 26 FÉVRIER
L'Organon du XXIe siècle. Colloque de philosophie.

28 FÉVRIER, 1ER, 2 ET 3 MARS
27 jeunes créateurs de mode. Défilés, films, photographies.

DU 9 AU 12 MARS
Concerts autour de l'exposition « Le Temps, vite ». Six créations mondiales (Jean-Luc Hervé, Jean-Marc Singier, Thierry Blondeau, Frédéric Verrières, Yassen Vodenitcharov, James Dillon).

10 MARS
Cinéma du réel : l'Amour (jusqu'au 19 mars).

15, 16 MARS
Danse, Xavier Le Roy, « Self Unfinished ».

DU 22 AU 26 MARS
Chambre, de Catherine Contour. Etapes chorégraphiques en chambres d'hôtel (hors les murs).

28, 29 ET 30 MARS
« Cloner or not cloner ». Un symposium international sur le clonage.

29 MARS
Brancusi et Marcel Duchamp (jusqu'au 26 juin).
Expositions : « Mariko Mori » (jusqu'au 30 avril), « Le Codex duchampien » et « Le concours international pour le Musée du quai Branly » (jusqu'au 5 juin).

1ER AVRIL
Théâtre/Performance avec la Cie Forced Entertainment.

4 AVRIL
« Len Lye et le cinéma direct ». Rétrospective, films expérimentaux et documentaires (jusqu'au 30 avril).

14, 15 ET 16 AVRIL
Zéphyro. Scénario théâtral proposé par Sylvie Nayral, création.

19 AVRIL
« Brassaï ». 350 photographies, 50 dessins, une trentaine de sculptures (jusqu'au 26 juin).

26, 27 ET 28 AVRIL
« La Grâce ». Lectures, projections, débats, avec des artistes, des écrivains, des philosophes.

27 ET 29 AVRIL
Thomas Hauert. Création du chorégraphe suisse.

3 MAI
« Todo Buñuel ». Début du cycle présentant les 37 films du cinéaste (jusqu'au 11 juin).

13 ET 14 MAI
9 × 9, de Christine De Smedt. Danse.

13 MAI
« Duchamp écriveur ». Colloque.

20 MAI
Performances filmées de Jochen Gerz (jusqu'au 30 juin).

24 MAI
Expositions : « Elysian Fields », « Pierre Huyghe : *Re-Extended* » (jusqu'au 24 juillet).

25, 26 ET 27 MAI
A l'occasion de l'exposition « Elysian Fields ». Trois concerts avec le groupe Sonic Youth, Jim O'Rourke, David Grubbs.

7 JUIN
« Picasso, sculpteur ». Une centaine d'œuvres (jusqu'au 25 septembre).

DU 5 AU 25 JUIN
Festival Agora. Les Percussions de Strasbourg, le 8 juin. Emmanuelle Huynh-Thanh-Loan / Christian Marclay et Olivia Grandville, les 12, 14 et 15 juin. Deux projets en hommage à John Cage. François Raffinot, « Al Segno », danse, les 19, 21, 22 et 23 juin.

21 JUIN
Expositions : « Théo Blanc, Antoine Demilly, photographes à Lyon » et « Architecture instantanée » (jusqu'au 18 septembre).

DU 3 AU 23 JUILLET
Festival Paris quartier d'été.

DU 7 AU 15 SEPTEMBRE
Musique. « Les Rendez-vous électroniques ».

13 SEPTEMBRE
Expositions : « Regards d'un siècle. Les mots, l'image et l'événement » (jusqu'au 4 décembre), « Pooh Pooh Bee Doo ». L'âge du spectacle (jusqu'au 8 janvier 2001) et « L'Agence Magnum » (jusqu'au 23 octobre).

DU 25 SEPTEMBRE AU 1ER OCTOBRE
« Highway 101 », une création de Meg Stuart qui associe danseurs, musiciens, vidéastes.

4 OCTOBRE
« Typiquement British ». 150 films (jusqu'à début mars 2001), et une rétrospective Derek Jarman.

11 OCTOBRE
Expositions : « Les Bons Génies de la vie domestique » (jusqu'au 15 janvier 2001), « Les Dessins de Rosemarie Trockel », « La Donation Kartell. De Colombo à Arad » (jusqu'au 1er janvier 2001).

13, 14 ET 15 OCTOBRE
Carte blanche à Victoria (Gand). Théâtre et performance avec Stuart Sherman, Grand Magasin et Jérôme Bel.

20, 21 OCTOBRE
Colloque « Questions à l'Art contemporain ».

NOVEMBRE
« Monter/Sampler ». L'histoire d'une procédure dans le cinéma d'expérimentation.

8, 9 ET 10 NOVEMBRE
« L'Argent de la culture ». Symposium international.

15 NOVEMBRE
« Sons et lumières. L'Age du spectacle ». Une centaine d'artistes (jusqu'au 18 décembre).

DU 15 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE
Compagnie Stan. *JDX - Un ennemi du peuple*, d'Ibsen, du 15 au 18 novembre, *Quartet*, de Heiner Müller, du 22 au 25 novembre, *Point Blank*, inspiré du *Platonov*, de Tchekhov, du 27 novembre au 2 décembre.

DU 15 NOVEMBRE AU 18 DÉCEMBRE
Danse, musique, performance en liaison avec l'exposition « Sons et Lumières ».

15 NOVEMBRE
« Germaine Krull ». Première rétrospective consacrée à la photographe (jusqu'au 5 février 2001).

21 NOVEMBRE
7e Biennale internationale du film sur l'art. (jusqu'au 1er décembre).

7, 8, 9 ET 10 DÉCEMBRE
Emmanuelle Huynh-Thanh-Loan/ Christian Marclay. Danse et musique. Création.

13, 14, 15 DÉCEMBRE
« Machines ». Lectures, projections, conférences, performances.

Le Monde
Siège social : 21 *bis*, rue Claude-Bernard
75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00
Télécopieur : 01-42-17-21-21
Télex : 206 806 F
Edité par la SA Le Monde, président du directoire, directeur de la publication : **Jean-Marie Colombani**

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN : 0395-2037

Pré-presse *Le Monde*
Impression *Le Monde*
12 rue M.-Gunsbourg
94852 Ivry Cedex
Printed in France
1998

LeMonde Job: WPA5299--0011-0 WAS SPA5299-11 Op.: XX Rev.: 29-12-99 T.: 16:43 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 44Fap:100 N°:1193 Lcp:700 CMYK

Le quotidien en beauté

Le design débarque en pleine forme au Centre Pompidou. Juste retour des choses après avoir été longtemps négligé. Voilà cette religion du juste exposée en compagnie de l'architecture. Des meubles et des objets du Bauhaus jusqu'aux ordinateurs aux couleurs acidulées d'Apple. Une occasion de voyager dans le siècle, d'observer les variations du goût, d'admirer des objets fabriqués en série pour le confort de tous

CONSIDÉRÉ comme un bâtiment-objet à son ouverture en 1977, le Centre Pompidou en voulait-il à ce point au design pour ne lui accorder que des plages de réflexion thématiques au lieu de l'insérer plus franchement dans son parcours initiatique ? Vingt-deux ans, le temps d'aller au bout d'une idée. Le temps aussi pour le design d'obtenir sa place dans la création industrielle et sa reconnaissance aux yeux du public avec une sélection d'objets devenus indispensables à l'univers esthétique de notre quotidien.

Le nouveau Centre Pompidou qui ouvre aujourd'hui affiche et solennise ce mot d'ordre du XX[e] siècle : le beau dans l'utile. Durant les sept dernières années, un ensemble déjà remarquable a été réuni par Marie-Laure Jousset, directrice du département Design, et Raymond Guidot, à la fois auprès des particuliers et des galeries et auprès des industriels. Dynamisée dès le départ par l'acquisition de plusieurs dizaines de sièges appartenant à Alexander von Vegesack, et par l'exposition « Manifeste » en 1993, la collection fait son entrée dans les cinq salles dédiées à l'architecture et au design, étapes du parcours du musée.

De la bouilloire pré-Bauhaus (1909) à la dernière chaise translucide de Philippe Starck, des premiers sièges nordiques en bois moulé (1924) aux banquettes en mousse de Verner Panton (1970), sans oublier la chaise longue en métal courbé signée Le Corbusier-Perriand-Jeanneret (1929), on passera en revue l'univers de l'habitat, lieu des utopies domestiquées. Des premiers postes de radio italiens à l'arrivée d'une palette de couleurs acidulées chez Apple, en passant par les carénages de Braun, IBM et Olivetti, on observera le sens d'une histoire qui coïncide avec un siècle fouetté par les technologies, proposé en prise directe à ses destinataires et usagers.

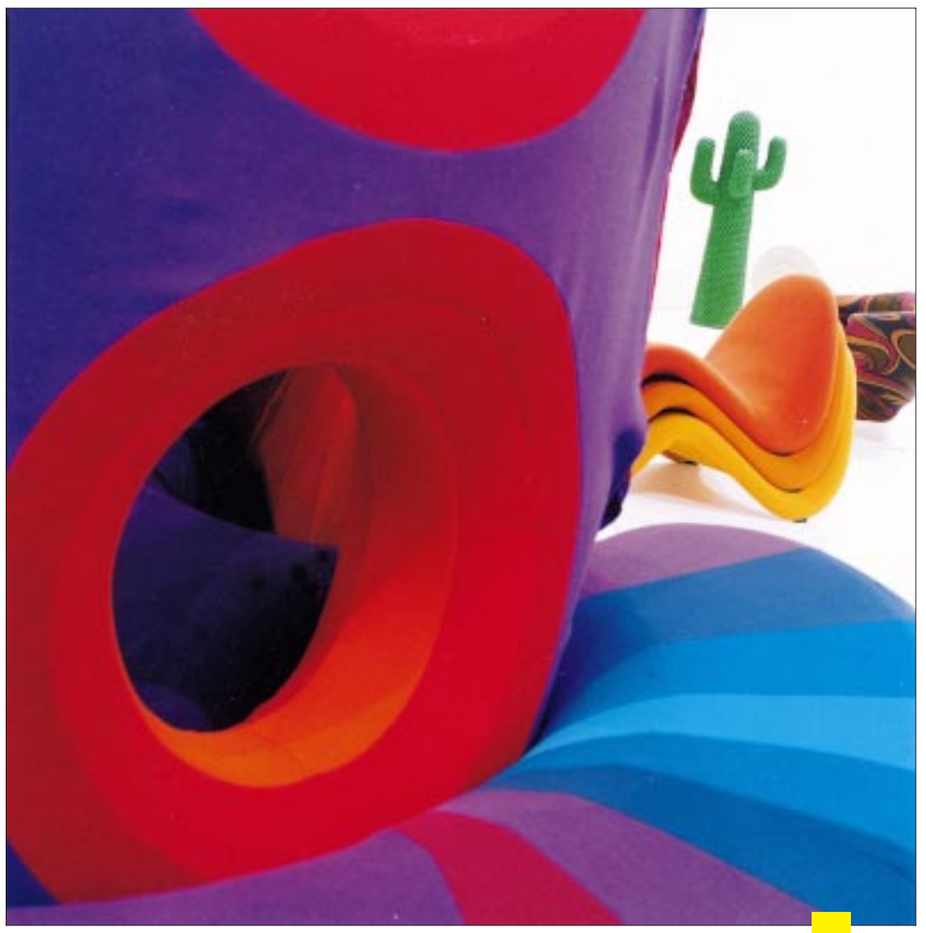
Ce qui semblera naturel au visiteur représente un pari pour les responsables. Celui de faire alterner les cimaises où règnent des toiles de Kandinsky (membre du Bauhaus à Weimar), des œuvres de Fernand Léger (l'un des fondateurs de l'Union des artistes modernes à Paris, en 1930) avec des salles où se retrouvent leurs amis des avant-gardes, ceux qui, selon la formule de Le Corbusier, voyaient l'architecture comme une *« machine à habiter »* : le fauteuil Brno de Mies Van der Rohe (1929) ou la chaise militaire de Rietveld (1923) rustiquement cubiste en noir et rouge, même tenues à bonne distance des toiles de Mondrian, vont dialoguer avec les géométries de leur époque.

Deux salles sont insérées à l'étage de la modernité historique (l'esprit rationaliste des années 30, la forme libre vers 1950) : le temps a fait son choix et l'on sait reconnaître ce qui a compté. Pour les trois salles situées à l'étage du contemporain, une frontière est tracée : il ne s'agit pas d'ennoblir systématiquement des ustensiles communs, mais de repérer dans les grandes entreprises, prototypes, séries anciennes, témoignages de la collaboration entre un industriel et un designer. Ni de jouer le rôle d'autres institutions attachées à présenter les arts décoratifs et l'artisanat précieux.

Même s'il semble plus aisé de convaincre la commission d'achat d'acquérir une pièce rare et coûteuse que d'accepter certaines donations proposées par des marques et sélectionnées pour leur intérêt historique. Ainsi, on pourra voir le bureau de Mollino associé à la Religieuse, un lampadaire de Pierre Chareau, pas très loin d'une charpente métallique de Jean Prouvé (années 50) ; les icônes de la technologie issues de l'école d'Ulm (design Braun) ou des premiers succès de l'Italie (Olivetti) avant les années pop et leurs débordements colorés, qui annonçaient l'avènement du design pour tous.

De Charlotte Perriand à Philippe Starck en passant par Jean Prouvé ou Roger Tallon, militants d'une acclimatation de l'esthétique industrielle, notion plutôt anglo-suisse au départ, aux mentalités françaises... Du Paris des années 30 au Milan des années 70, par la présence de ces architectes-artistes en harmonie avec le vibrato créatif de certaines époques dorées... Tous les parcours, tous les échanges, tous les coups d'œil croisés sont désormais possibles. Les sujets transversaux continueront d'être traités par des expositions ; ce cheminement par étapes ne fige pas la démonstration, puisque sa présentation sera modifiée deux fois par an pour une collection véritablement en mouvement. Mais elle en propose une lecture inaugurale et vivante.

Michèle Champenois



Les nouvelles salles dédiées à l'architecture et au design permettent de parcourir un siècle de créations, comme cette banquette de mousse polychrome de Verner Panton (1970).

La religion du juste

SI CES OBJETS SONT LÀ, c'est qu'ils sont beaux, pourtant ils n'ont pas été dessinés pour être contemplés, mais pour servir. Tracés selon une ligne rationnelle au sens où l'exigent la série, l'industrie, ils ont été pensés aussi pour le plaisir du toucher, l'œil de celui à qui ils sont destinés, et pour son confort. Un atelier d'idées. Après l'ironie veloutée et théâtralisée des années 80, le purisme écolo-lucide des années 90 ; après la course aux signatures, la conquête de l'anonymat et le refus du décor. Mais au-delà des retournements de mode, le futur immédiat s'ouvre à une recherche toujours plus soucieuse de gommer les frontières entre le beau et l'utile. Le design va disparaître, car il sera complètement intégré dans la pensée industrielle. Ce sera vrai pour les entreprises qui se sont converties à cette discipline, à cette ingénierie de la justesse et de la justice des formes. Parfois, elles en avaient d'abord retenu le côté spectaculaire, l'effet d'image, si proche de la démarche des publicitaires.

Peu importe, cette religion a l'esprit large et admet plusieurs doctrines. L'important serait de ne pas perdre de vue le gain final pour l'acquéreur, un consommateur qui deviendrait un usager. Voir les couleurs exploser au rayon électroménager n'est pas forcément si loin des intentions de ces pionniers qui voulaient changer la vie, au jour le jour.

Créé par François Mathey et François Barré en 1969, le Centre de création industrielle (CCI) avait commencé à semer la bonne parole, avant de rejoindre le Centre Georges-Pompidou dès son ouverture en 1977.

Intégré en 1992 au sein du Musée national d'art moderne (MNAM), il lui donne la possibilité de rivaliser avec le Musée d'art moderne de New York, premier à présenter les arts industriels dans le même lieu que la peinture et la sculpture. Des prototypes d'idées qui auront, pour certaines, mis cinquante ans à s'imposer, encouragement et promesse de création.

M. Ch.

● Partagées avec l'architecture, les expositions permanentes du département design disposent de deux salles à l'étage des collections modernes (avant 1950) et de trois salles à l'étage des collections contemporaines.

● « Les Bons Génies de la vie domestique », du 11 octobre 2000 au 15 janvier 2001 – une histoire des utopies et des ustensiles qui ont transformé la vie quotidienne ainsi que l'organisation rationnelle des espaces de travail, de l'ère de la mécanisation à celle de l'informatique. « Donation Kartell, de Joe Colombo à Ron Arad », 11 octobre au 15 janvier – à l'occasion de la donation faite au Musée par cette société italienne qui a édité les plus grands designers.

DOMEAU & PÉRÈS

MATALI CRASSET

Née en 1965, elle a d'abord travaillé dans l'équipe formée par Philippe Starck en mission chez Thomson. Elle développe une approche didactique, comme si le discours sur la forme visait à devenir une structure simple, qui, dans sa nudité, est devenu son style.

« Il faut que chacun trouve sa direction, un sens à sa façon de travailler, qui ne soit pas hermétique, mais généreux. Plus il y aura de diversité, plus les industriels auront le choix. Moment charnière : les objets changent, la couleur arrive (...). On avait tout cloisonné, une chaise est une chaise, une table est une table. Dans la vie, on mélange tout, j'essaie de concrétiser cette pratique dans l'objet, j'invente des objets à fonction élargie, qui peuvent changer au cours de la journée, une chaise avec porte-journaux, un lit qui se déroule pour la nuit. Je pense que les gens ont de plus en plus conscience de ce qu'ils veulent. Désormais, on va acheter intelligent. »

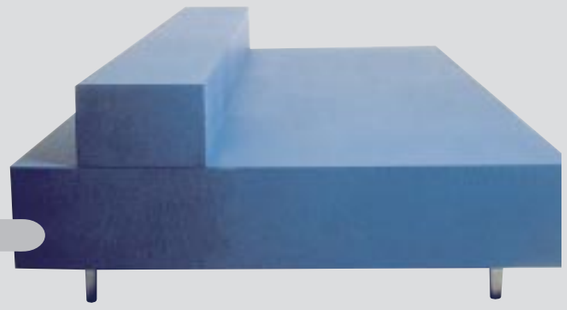
RONAN BOUROULLEC

Né en 1971, il a été invité à réaliser pour le Musée de la céramique à Vallauris (Alpes-Maritimes) une série de coupes, de carafes et de tables basses – la série *« torique »* – qui ont été exposées durant l'été 1999. Auparavant, il avait dessiné des vases combinatoires en matière plastique et une cuisine autonome et transportable, qui sont édités en Italie.

« Je concevais mon rôle de designer uniquement pour l'industrie. L'expérience qui m'a été offerte à Vallauris a été extrêmement importante : de la technique "live", immédiate, la boule de terre sur le tour, les pièces qui sont toutes uniques, un travail en osmose avec des artisans dont il est important qu'ils continuent à exercer. Dans l'industrie, l'appel aux designers commence à devenir naturel, mais la France a une plus grande inertie, des entreprises plus grandes que l'Italie, où les petites unités ont une faculté d'initiative, une souplesse envers l'erreur ou le succès qui les mobilise plus vite. »

MAARTEN VAN SEVEREN

Né en 1956 à Anvers, il a mis sept ans pour passer des séries limitées conçues dans son atelier de prototypes à la fabrication industrielle, à partir de 1994. Notamment avec le fabricant de meubles de bureau Vitra, qui édite la chaise O3 équipant désormais la bibliothèque du Centre Pompidou rénové. D'apparence austère, cette assise obtenue à partir d'une mousse de polyuréthane très dense est plus souple qu'elle n'en a l'air. Refusant d'être cantonné dans un minimalisme à la mode, Van Severen se réfère à la construction et déclare *« concevoir l'architecture comme un tout, ne pas séparer l'intérieur du reste, imposer un même esprit dans un lieu »*...



Les bonnes notes de l'Ircam

L'Institut de recherche et de coordination acoustique/musique, autrement dit l'Ircam, se porte bien, merci ! Né sous la baguette du compositeur Pierre Boulez, il continue sa croissance sous la direction de Laurent Bayle depuis 1992. Trois départements composent ce laboratoire unique : la recherche, la création et la pédagogie. Ici, on élabore les sons de demain, on conçoit et peaufine les musiques d'aujourd'hui. Ici, on produit l'univers musical de notre époque et l'on propose, chaque année, le festival Agora

CONTRAIREMENT à ce que pense, en général, le grand public, l'Ircam n'est pas né d'un caprice de Pierre Boulez, mais de la volonté du président Georges Pompidou d'associer la musique à l'établissement public qui allait porter son nom. Pierre Boulez fut, en fait, le dernier recours (après Iannis Xenakis et Pierre Schaeffer) et n'accepta de quitter une situation enviable de chef d'orchestre à l'étranger (en charge de deux des meilleures formations mondiales du moment, New York et Londres) qu'à la condition de réaliser un projet d'envergure rapprochant scientifiques et musiciens. L'Institut de recherche et de coordination acoustique-musique (Ircam) pouvait enfin voir le jour.

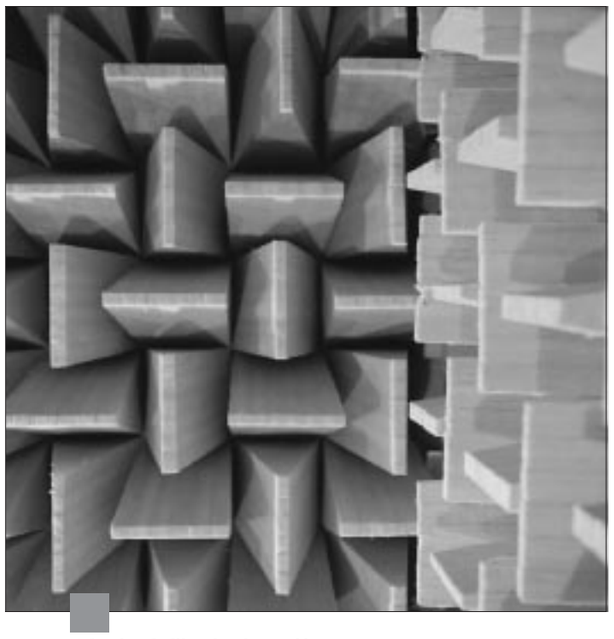
Façon de parler, car l'institut demeura longtemps tapi dans l'espace qui lui fut dévolu sous la fontaine Igor-Stravinsky et œuvra dans une relative indépendance. Cette autonomie (l'Ircam est rattaché au Centre Pompidou mais fonctionne avec un statut d'association loi de 1901), souvent critiquée, a abouti dans les années 80 à une situation de flottement qui a conduit à l'image caricaturale d'un jouet informatique très coûteux offert au compositeur français pour un usage personnel (*Répons*, le grand œuvre de Boulez, développé à l'aide de la machine 4×, éclipsant auprès des non-spécialistes les productions tout aussi intéressantes d'un Murail ou d'un Manoury). Confié, en 1992, à Laurent Bayle (qui, avec le festival Musica de Strasbourg, avait déjà fait ses preuves d'organisateur rigoureux et inspiré), l'Ircam a su, depuis, effectuer une spectaculaire mutation qui prouve, après tout, que l'institution créée par Pierre Boulez était suffisamment forte pour survivre au départ de son concepteur.

Le succès du festival Agora (dont la troisième édition confirmera, en juin 2000, l'articulation exemplaire dans le domaine, très couru aujourd'hui, de la pluridisciplinarité) a couronné, ces dernières années, une politique d'ouverture. Doté d'une solide restructuration en trois départements (recherche, création et pédagogie) aux missions spécifiques, l'Ircam de l'après-Boulez s'est progressivement tourné vers l'extérieur, sous la pression d'une triple nécessité : pratique, financière et esthétique. Pratique, car ses lieux habituels de concerts (espace de projection de l'Ircam, grande salle du Centre Pompidou) ne sauraient accueillir valablement tous les projets (impossibilité d'y monter un opéra, par exemple). Financière, car le fait de se produire hors de ses murs ne présente aucun coût direct pour l'Ircam : les 35 millions de francs de sa subvention correspondant à sa masse salariale, la plupart de ses activités ne sauraient exister sans partenariat. Esthétique enfin, car évoluant avec les aspirations des compositeurs qui viennent y monter des œuvres, la « ligne Ircam » s'est peu à peu dissoute pour devenir une suite de points désignant des personnalités non assimilables à un courant (ainsi qu'en attestent, notamment, Jean-Luc Hervé, Roland Auzet et Yan Maresz, trois compositeurs nés dans les années 60).

Outil sans égal pour les compositeurs, plate-forme de découvertes originales pour le public, l'Ircam du XXIe siècle ira sans doute jusqu'au bout de son ouverture en exposant au grand jour quelques-uns des aboutissements de la recherche scientifique qui se développe dans ses locaux. Des relations avec le secteur industriel existent déjà. L'Ircam contribue, par exemple, avec ses expertises sur l'écoute et ses puissants algorithmes de traitement du son à peaufiner des visioconférences pour entreprises internationales désireuses d'organiser, régulièrement, des réunions virtuelles entre personnes parlant du monde entier autour... d'une même table.

La logique d'ouverture de l'Ircam croise aujourd'hui la stratégie d'extension du Centre Pompidou qui invite, explicitement, à la fusion des deux institutions. Il s'agit là d'une réinterprétation du projet originel qui, sous couvert d'entreprise d'art total, risque de réduire l'Ircam au rôle d'animateur des expositions-spectacles, conçues au Centre Pompidou ou à celui de coordinateur de commandes pluridisciplinaires non viables parce que fondées sur un rapprochement artificiel tel qu'ont pu le vivre le compositeur Brice Pauset, le plasticien Gilles Touyard et l'écrivain Michel Houellebecq à l'occasion du désastreux *Opera Bianca* (1997).

Plutôt qu'une fusion contre nature, il faut donc envisager des passerelles entre les deux organismes, susceptibles d'instaurer un dialogue entre les arts, comme cela s'est déjà produit à plusieurs reprises (on pense à la superbe exposition « L'univers de Borges », conçue en 1993 par la BPI, avec une musique de Martin Matalon) et comme on l'attend de l'exposition « Le temps, vite » prévue pour la réouverture du Centre.



A la tête de l'institution créée par le compositeur Pierre Boulez, Laurent Bayle a commencé en 1992 une mutation spectaculaire qui a fait de l'Ircam un outil sans égal pour des compositeurs très divers

Farinelli remixé

La collaboration au film *Farinelli*, de Gérard Corbiau (1994), a fait connaître l'Ircam à un grand public qui ignorait jusque-là ce qui se passait dans cette institution. Les chercheurs de l'Ircam ont tout simplement relevé un sérieux défi : recréer la voix d'un castrat. Il s'agissait de retrouver un type de voix qui avait triomphé sur les scènes d'opéra à l'époque baroque, excité l'imagination des compositeurs et fait fantasmer hommes et femmes. Cette étrange voix d'enfant préservée et fortifiée dans un corps d'homme a été jadis incarnée par le célèbre Carlo Broschi, dit Farinelli (1705-1782).

Eva Godlewska (soprano) et Derek Lee Ragin (contre-ténor) furent les cobayes de l'affaire. Elle consistait à enregistrer leurs prises d'un même air (le contre-ténor chantait les graves, la soprano les aigus), à homogénéiser le passage d'une tessiture, d'un timbre à l'autre, à lisser l'ensemble de façon qu'une seule et unique voix émerge de ces manipulations. La voix recréée donnait certes l'illusion d'une longue tessiture, bien que le point de passage entre les deux chanteurs soit resté perceptible. Elle ne donnait pas, pour autant, le grand frisson. C'est peut-être que les voix choisies n'étaient pas des plus fascinantes...

Le disque, dirigé par Christophe Rousset, s'est remarquablement bien vendu (1 CD Auvidis Travelling K 1005), le film a eu son heure de gloire, l'Ircam a bénéficié à cette occasion d'une excellente promotion de son image, bien que les producteurs du film aient manifesté le désir de ne pas dévoiler le rôle de cette institution dans la genèse de cette voix. Les chercheurs se sont remis au travail, loin de ce marketing qui n'était pas leur vraie nature. A l'époque, l'Ircam avait d'ailleurs refusé de cloner la voix du général de Gaulle pour lui faire lire le fameux appel du 18 juin, dont aucun enregistrement n'a été conservé. La coordination acoustique et musicale a ses limites et son éthique.

Renaud Machart

● L'Ircam reçoit du ministère de la Culture une subvention annuelle de 35 millions de francs. Le Centre Pompidou lui apporte 6,4 millions de francs par an sous forme de prestations liées à l'entretien et à la sécurité du bâtiment. Ses recettes propres se situent, selon les années, de 10 millions à 12 millions de francs.

● L'Ircam salarie quarante chercheurs à l'année ; une vingtaine d'autres sont invités ; une vingtaine de compositeurs-invités travaillent dans ses studios ainsi que dix étudiants en composition. Deux cents compositeurs viennent s'y familiariser, chaque année, avec les nouvelles technologies.

MYR MURATET

ROLAND AUZET

Né en 1964. Percussionniste de formation, Roland Auzet réalise avec le Cirque du tambour son rêve de musique itinérante. *« La notion de nomadisme trouve son aboutissement dans le fait de disposer d'un vrai chapiteau et de l'installer où bon nous semble. »* Du 7 au 18 juin, le cirque sera près de la Grande Halle de La Villette et dévoilera ce que le compositeur a tiré de la confrontation de ses maîtres (Kagel, Aperghis, Drouet) et de l'univers des nouvelles technologies, qui le fascinent (les mouvements des acrobates engendrent des sons grâce à un sonar de position).

IRCAM

JEAN-LUC HERVÉ

Né en 1960. Dans *Encore* (pièce pour dix-sept instruments, répartis en deux groupes, qui sera créée le 9 mars par l'Ensemble InterContemporain), Jean-Luc Hervé utilise deux *disklaviers* (pianos mécaniques de l'ère numérique) pour lesquels il compose sur ordinateur *« non pas des notes mais des textures, comme on le fait habituellement lorsqu'il s'agit d'une musique sur support »*, et auxquels il attribue *« une fonction acousmatique semblable à celle de l'orgue, dont on entend les sons sans voir le dispositif qui les produit»*.

IRCAM

YAN MARESZ

Né en 1966. Ce jeune musicien collabore à un spectacle du chorégraphe François Raffinot (présenté du 19 au 23 juin dans le cadre du festival Agora) s'appuyant sur un texte de Samuel Beckett intitulé « Compagnie ». Trois instruments à cordes (harpe, guitare et cymbalum) fournissent la base d'une partie électronique en temps réel qui, lorsqu'il s'agit de souvenirs, *« est déterminée par les mouvements d'un danseur sur une surface captante qui, elle-même, lit dans le passé musical de la pièce, retraité, érodé, sali »*.

LeMonde Job: WPA5299--0013-0 WAS SPA5299-13 Op.: XX Rev.: 28-12-99 T.: 19:01 S.: 111,06-Cmp.:30,06, Base : LMQPAG 45Fap:100 N°:1195 Lcp:700 CMYK

La danse du corps réinventé

La danse et le théâtre vont renaître à Beaubourg. Deux salles de spectacles ouvrent. La programmation a été confiée à Serge Laurent, qui préconise la rencontre et le brassage des disciplines. Bien vu, au moment où les possibilités de la technologie font irruption sur scène, comme dans le cas de la danse. Les ordinateurs peuvent mémoriser les attitudes des danseurs, puis recréer une gestuelle

AVEC SES NOUVELLES SALLES souterraines, le Centre Pompidou devrait renouer avec le spectacle vivant. Notamment avec la danse, une discipline déjà entrée dans l'ère du virtuel : des chorégraphies se développent désormais sans danseurs en chair et en os. Les danseurs-clones, cent pour cent artificiels, du film *Captives* des Marseillais N+N Corsino en sont la preuve... vivante. Pour l'instant, les visages manquent de définition, donc de ressemblance. Mais pour ce qui est des corps, la copie est conforme avec le réel, c'est-à-dire avec le danseur qui a servi de modèle à sa créature virtuelle.

La matérialité des corps et les mouvements sont reconstitués sur ordinateurs à partir des nombreuses pastilles (fixées sur les corps des danseurs réels) dont la matière réfléchit la lumière infrarouge des caméras. Ainsi obtient-on la forme, le squelette du mouvement. Ensuite vient l'opération appelée *skinning*, à savoir la mise en chair, stade où la ressemblance s'installe. Le rôle du danseur se réduit à celui d'une matière première indispensable. C'est lui qui danse pour les caméras, mais, une fois les images enregistrées, il disparaît. Les interprètes accepteront-ils cet état de fait ?

Le XX[e] siècle s'achève précisément sur le chef-d'œuvre du *Biped* de Merce Cunningham, où des créatures virtuelles cohabitent en toute intelligence avec les danseurs de la compagnie. Le chorégraphe américain, à quatre-vingts ans, après dix ans de travail sur les ordinateurs, ouvre avec les technologies numérisées une nouvelle voie à la danse. *Biped* pose la question, non pas de la désincarnation, mais du mystère. Remarquons cependant que Merce Cunningham et ses deux artistes informaticiens, Shelley Eskar et Paul Kayser, ont choisi pour leurs créatures le stade du squelette, sans utiliser le *skinning* (la mise en chair des corps). Ainsi les formes issues de l'ordinateur n'entrent pas en compétition avec les danseurs vivants qui évoluent sur le plateau. D'où l'acceptation unanime du public, ému par ces êtres plus androïdes qu'humains, presque timides.

Qu'annonce par ailleurs la jeune danse occidentale ? La mise à mal de la notion même de « danse contemporaine » qui s'est développée tout au long du XX[e] siècle, à partir d'Isadora Duncan. Certains parlent avec une gourmandise radicale de *« sape de la représentation »*. Loin des nouvelles technologies, ils retournent à la case départ, réinterrogent l'instrument de base : le corps. Inventaire de nudités pour identifier les identités sexuelles (travail de Jérome Bel, de l'Espagnole La Ribot). Certains jeunes chorégraphes plongent le corps dans des situations extrêmes, pornographiques ou orgiaques. Ils poussent le bouchon si loin que toute médiocrité leur serait fatale. La scène devient le lieu de l'épreuve qu'ils s'imposent (travaux de Boris Charmatz, du Suisse Gilles Jobin, de l'Américain John Jasperse).

Chez Charmatz, ou Jobin, la jouissance et la mort se côtoient, non pas dans un rapport érotique à la Georges Bataille, écrivain qu'ils ont à l'évidence lu, mais dans une relation étroite avec les guerres de cette fin de siècle qui les ont meurtris. Leur violence sur scène n'a d'égale que l'impuissance qu'ils ont ressentie face à ces conflits. A côté du corps nié, privé de vie des morts, il est clair que le sida a contribué grandement à changer la face de la danse. Le sexe, comme pulsion de vie, génère dorénavant la mort. Le beau corps, intouchable, inatteignable – idéal de la danse – devient une réalité périmée.

A l'aube du nouveau millénaire, on constate que la danse pourrait s'inventer sans danseurs. Que la mixité entre vivant et arficiel sera peut-être la règle. On sait aussi que les technologies sophistiquées ne peuvent être utilisées que par des compagnies riches. Merce Cunningham et ses chercheurs sont plus avancés dans leurs expériences que ce qui est donné à voir dans *Biped*. Mais l'Américain le dit lui-même : *« le stade où nous sommes arrivés est beaucoup trop onéreux pour être transféré sur scène. »* Le merveilleux technologique et chorégraphique appartient paradoxalement à ceux qui ne remettent pas en question l'essence de la danse. Donc, le plus souvent aux aînés. On pense également aux créations du Belge Frédéric Flamand, du Français Jean-Marc Matos, de l'Australien Wayne Mac Gregor.

D'un autre côté, il y a les plus jeunes qui, loin de ces nouvelles technologies, vont jusqu'à parler de non-danse (comme Catherine Contour). Avec la trivialité d'œuvres qui ne tiennent plus rien pour acquis. Qu'elles soient constats ou violences, elles portent au corps magnifié un coup dont il ne se remet pas... En interrogeant leur art, c'est le monde que les chorégraphes prennent à partie.

Dominique Frétard

ZKM KARLSRUHE-WILLIAM FORSYTHE, IN « DANSE ET NOUVELLES TECHNOLOGIES », AUTOMNE-HIVER 99

Le nouveau Centre a réservé un véritable espace au spectacle vivant où metteurs en scène et chorégraphes, comme William Forsythe (notre photo), pourront inventer les formes de demain

« J'observe, je capte »

DÉSORMAIS, le visiteur qui entre à Beaubourg est accueilli par un grand panneau annonçant les « spectacles vivants », à qui un véritable espace est enfin réservé. Un escalier mène à un foyer où l'on trouve un vestiaire, une billetterie, un petit bar. Il dessert une galerie, une salle de cinéma et deux salles de spectacles – 150 et 450 places –, dont la programmation a été confiée à un homme jeune (trente-six ans) au parcours atypique, Serge Laurent.

Formé à l'école de l'archéologie égyptienne, Serge Laurent est entré dans le domaine du spectacle vivant par le biais de l'art contemporain. C'est lui qui a remonté le Velvet Underground pour un concert donné dans le cadre de l'exposition Andy Warhol à la Fondation Cartier à Jouy-en-Josas. Lui qui a mis en place les Soirées nomades – une belle réussite de croisements des arts –, quand la Fondation s'est installée boulevard Raspail, à Paris. Il programme également le festival Nouvelles Scènes de Dijon.

A Beaubourg, Serge Laurent va continuer dans cette voie, qui dénie une rigidité trop grande née de la spécialisation. Le temps est aux carrefours, aux brassages, à l'idée que « contemporain » ne rime pas seulement avec « art contemporain », mais aussi avec tout ce qui touche à la scène – danse, musique, théâtre, mode, performances. *« Je suis comme une antenne parabolique*, dit Serge Laurent, *j'observe, je sens, je capte, puis je mets les gens en relation, en fonction de ma subjectivité, et en ne m'interdisant aucune rencontre. »* Trente-cinq spectacles vont jalonner l'année 2000. Ils seront présentés en trois vagues. Chacune s'appuie sur une exposition (« Le temps, vite », « Elysian Fields », « Sons et lumières ») en la prolongeant plutôt qu'en l'illustrant. *« Pour "Le temps, vite", je me suis demandé ce qui, dans le spectacle, inclut fortement la notion de temporalité. J'ai aussitôt pensé à l'improvisation, parce qu'elle n'a par essence ni fin ni début. »* Ainsi sont nées les Soirées de l'improvisation, où se croiseront, pendant dix jours, à partir du 21 janvier, des musiciens, danseurs, chorégraphes, acteurs, vidéastes, qui devraient faire de Beaubourg une *factory* pour le nouveau millénaire.

Brigitte Salino

● La mode fait son entrée au Centre Pompidou, en collaboration avec Le Printemps. Dix jeunes créateurs français et étrangers seront présents, du 28 février au 3 mars, avec des défilés, des films et des photos.

● Des festivals s'associent au Centre, comme **Agora 2000**, qui offre une programmation interdisciplinaire (du 5 au 25 juin), ou **Paris Quartier d'été**, qui présente en juillet des spectacles destinés à un large public, ou encore le **Festival d'automne à Paris**, qui invite à découvrir le collectif flamand Stan, avec trois spectacles (du 15 novembre au 2 décembre).

OLIVIER ROLLER

THOMAS OSTERMEIER
Metteur en scène, né en 1968 en Bavière, Berlinois d'adoption, il prend en janvier 2000 la direction de la prestigieuse Schaubühne de Berlin, après des débuts fulgurants à la Baracke, qu'il a fondée en 1996. *« J'ai demandé à la chorégraphe Sasha Waltz de codiriger avec moi la Schaubühne. Elle vient avec ses danseurs, moi avec mes acteurs. Nous rêvons de mettre en place un théâtre contemporain international, un centre où se croisent les disciplines. Je ne crois pas au théâtre politique, qui est trop souvent simplificateur. Mais j'ai le désir de changer le monde, à ma façon, en racontant de façon concrète des histoires qui témoignent de la réalité d'aujourd'hui. »*

FARID BERKI
Né en 1963, à Tourcoing, il vient du hip-hop, il réalise un remarquable parcours transculturel, politique au sein de sa compagnie Melting Spot, s'intéressant notamment au ballet classique : *« Après ma version de* Petrouchka, *hommage aux Ballets russes et au siècle qui débutait, j'ai écrit ce solo* Pas de vague avant l'éclipse *pour le danseur-étoile de l'Opéra Kader Belarbi, sorte de clin d'œil à cette fin de siècle qu'on s'escrime à présenter comme une échéance. »* Avec le Brésilien Claudio Basilio, il cosigne en novembre *L'Invisible Armada*, au Bateau Feu, à Dunkerque. *« A l'heure du transgénisme et de la mondialisation, il s'agit de montrer cette "invisible" force que l'individu développe lorsqu'il est brimé ou opprimé. »*

ISABELLE MEISTER

GILLES JOBIN
Né en 1964, à Lausanne, installé à Londres depuis deux ans, a ébranlé avec seulement deux pièces notre perception de la danse : tout d'abord avec *A + B = X'* (1997), puis avec *Braindance* (1999) : *« Je me sens appartenir à ceux qui travaillent dans ce qu'il est convenu d'appeler les "nouvelles tendances". Ceux de ma génération qui, après avoir participé aux années 80, après avoir tellement bougé sans raison, veulent repenser la nécessité du mouvement. Au point parfois de ne plus bouger sur scène. On nous dit : « Mais tout cela n'est plus de la danse ! » Le non-mouvement est encore du mouvement. Moi, je reste encore assez attaché à l'idée de chorégraphie, mais presque malgré moi. »*

Au centre de la ville la plus cinéphile du monde

Le septième art revient en force à Beaubourg. Regroupement et homogénéisation vont faire pièce à l'éclatement ancien. Ce nouveau départ se traduit par une salle de projection supplémentaire et le renforcement des festivals traditionnels. Rendez-vous dès le 9 février avec « Stars au féminin »

IL FUT UNE ÉPOQUE, pas si lointaine, où la Cinémathèque française et les salles d'art et d'essai constituaient les principales alternatives à la distribution cinématographique. Depuis une vingtaine d'années, beaucoup de grandes institutions (Forum des images, Musée du Louvre, Musée d'Orsay, Galerie du Jeu de paume) se livrent à leur tour à un passionnant travail de programmation, contribuant à faire de Paris la ville la plus cinéphile du monde. Le Centre Pompidou a toujours figuré en bonne place parmi elles, non seulement parce qu'il a été un pionnier en la matière mais aussi en raison de la richesse et de la diversité de son offre.

Son champ d'investigation est très vaste. Il couvre la fiction : ce sont les grandes rétrospectives nationales qui proposent deux fois l'an, sous la responsabilité de Jean-Loup Passek, deux cents à trois cents films par cycle ; le documentaire : c'est la manifestation annuelle Cinéma du réel, qui a su s'imposer, sous la conduite de Suzette Glénadel, comme le plus grand festival français consacré au genre ; le cinéma expérimental : c'est la collection du Musée national d'art moderne (huit cents films environ, de 1916 à nos jours), qui fait l'objet, sous la conduite de Jean-Michel Bouhours, de rédécouvertes régulières. A quoi l'on peut ajouter deux autres festivals, plus spécialisés, la Biennale internationale des films sur l'art et Vidéodanse, ainsi qu'une programmation hebdomadaire (le mercredi après-midi) spécialement consacrée aux enfants.

Le réaménagement du Centre n'a pas remis en cause l'existence de ce dispositif. Il a tout au plus permis de le restructurer, comme l'explique Daniel Soutif, directeur du développement culturel : *« Il y avait à Beaubourg une longue tradition du cinéma, mais elle souffrait de son éclatement, de son manque d'unification et d'articulation. Tout cela ne faisait pas l'objet d'une réflexion collective. Nous avons essentiellement souhaité faire tenir ensemble toutes ces programmations dans un cadre commun. »* Ce souhait se concrétise aujourd'hui par le regroupement de toutes ces manifestations dans deux salles de cinéma – l'ancienne salle Garance ainsi qu'un nouvel espace – qui permettront d'augmenter la capacité de programmation du Centre à six séances par jour. Cette marge de manœuvre accrue permettra l'accueil de partenaires extérieurs, tel l'INA, qui se voit confier la responsabilité de trois séances par semaine.

Cette volonté d'homogénéisation du pôle cinématographique ne se traduit pas seulement par une montée en puissance logistique. Le cinéma participera aussi aux grandes expositions, comme « Le Temps, vite » (13 janvier - 17 avril 2000). Fictions, documentaires et films expérimentaux s'y associeront pour offrir une image hétérogène du temps tel que le représente et l'éprouve cet art en mouvement. Parmi les grands moments annoncés : un week-end consacré à Alain Resnais (maître monteur s'il en est), ainsi qu'une confrontation entre ces deux extrêmes : Michael Snow (le travail sur le support) et Johan Van der Keuken (l'ouverture au réel).

Chacune des grandes manifestations du Centre conservera néanmoins son autonomie, à commencer par Cinéma du réel. Dévolu à la promotion d'un genre en pleine expansion (Raymond Depardon, Frederik Wiseman, Johan Van der Keuken y ont été notamment consacrés), ce festival permet la découverte de nouveaux documentaristes qui seront peut-être les grands cinéastes de demain. Même chose pour les cycles expérimentaux qui joignent à l'intérêt patrimonial des rétrospectives d'auteurs, des programmations ouvertes à la création contemporaine. On pourra ainsi découvrir, outre le cinéma de Len Lye (du 4 au 30 avril 2000) et une intégrale Buñuel (du 3 mai au 11 juin), une manifestation consacrée à l'esthétique de la récupération et de l'échantillonnage, depuis l'après-guerre jusqu'à nos jours (« Monter-sampler» : novembre).

On entre, en revanche, dans une phase de transition douce pour les grands cycles de cinémas nationaux. Daniel Soutif envisage de mettre un terme à ces « longs tunnels » en modifiant leur présentation et leur fréquence. Il est vrai qu'après cinquante et un cycles on a bientôt fait le tour de la planète et qu'une approche plus fine des cinématographies nationales, découpées en sections logiques ou esthétiques plutôt que livrées en blocs indistincts, ne ferait rien perdre au change.

La reprise annoncée de ces grands cycles porte déjà la trace de cette volonté. « Stars au féminin » (9 février - septembre 2000) proposera ainsi une traversée raisonnée des nations (Etats-Unis, Inde, Italie, Mexique) à travers la passion déraisonnable qu'y ont enflammée les idoles féminines. De même, « Typiquement british » (4 octobre 2000 - mars 2001) se présentera moins comme un continuum de la production cinématographique anglaise que comme une succession de coups de projecteur sur certains aspects marquants de ce cinéma (Hitchcock, le *Free Cinema*, la « dynastie » Redgrave). Il est vrai que le cinéma anglais se prête idéalement à cette approche.

Jacques Mandelbaum

GEORGE HURRELL/IN « THE BOOKS OF STARS », SCHIRMER/MOS, 1991

Les cinéphiles disposent désormais de deux salles de projection pour visionner les collections du Centre et assister à de nombreuses manifestations prospectives ou rétrospectives, comme « Stars au féminin » (ici Marlene Dietrich)

SUZETTE GLÉNADEL

La passion au cœur

L'accent est rocailleux, le parler franc et l'abord direct. Elle est comme ça, madame la déléguée générale de Cinéma du Réel, et tous ceux qui la connaissent apprécient Suzette Glénadel pour ces raisons. Sans doute cela vient-il de son Sud-Ouest natal, où rien ne la prédestinait à une vocation de cinéphile. Le choc inaugural (Bresson et le néoréalisme italien) a lieu dans une institution religieuse, où elle commence à s'occuper du ciné-club, activité qu'elle poursuit au lycée de Cahors, puis à l'université de Toulouse, où elle ne finira jamais ses études de lettres, trop occupée à faire du stop le week-end pour aller découvrir des films rue Champollion à Paris. Elle s'y installera en 1966, commençant un cursus de cinéma à l'université de Vincennes, haute époque.

Après une longue escapade italienne, la voici de retour en 1978 à Paris, où elle travaille au département audiovisuel de la BPI du Centre Georges-Pompidou. C'est en 1987 qu'elle devient déléguée générale de Cinéma du Réel. La manifestation va devenir, sous son égide, une des principales plates-formes internationales de ce que l'on pourrait appeler le *« documentaire d'auteur »*. Quelque huit cents films visionnés par an, des nuits entières passées à leur sélection, plus des voyages réguliers pour monter les rétrospectives nationales organisées chaque année : un travail accaparant pour une équipe qui ne compte que quatre permanents. ***J. M.***

● Les rétrospectives du Centre Pompidou ont permis de découvrir un grand nombre de cinématographies nationales, illustres ou méconnues.

● Le cycle géorgien (1988) suscite la venue en France de Sergueï Paradjanov ; le cycle coréen (1993) révèle un cinéma jusqu'alors inconnu en Occident ; le cycle japonais (1997) présente parmi deux cent vingt films un nombre considérable d'inédits, y compris au Japon même.

● Les rétrospectives espagnole (1988), mexicaine (1992), les cycles consacrés à la Warner (1991) et à Pathé (centenaire du cinéma en 1994-1995) figurent parmi les plus grands succès publics de la manifestation.

ALI ESSAFI
Né en 1963. Découvert cette année au « Réel », diffusé sur la Cinquième, puis programmé dans la foulée aux Etats généraux du film documentaire de Lussas, *Le Silence des champs de betteraves*,d'Ali Essafi, part d'une agression raciste dans une paisible bourgade d'Ile-de-France. Sans complaisance pour le fait divers, le film donne à voir un village en pleine déshérence sociale et communautaire, atomisé par la mondialisation. Il répond, avec beaucoup d'intelligence cinématographique, à la question : *« Pourquoi est-ce arrivé là, aujourd'hui ? »*

CLAIRE SIMON
Née en 1955. Avec son premier long-métrage de fiction, *Sinon oui*, elle a signé l'un des films français les plus envoûtants et les plus singuliers de l'année 1997. Claire Simon vient du documentaire, où elle jouait déjà admirablement des puissances romanesques du genre. *Récréations* (1992), tourné dans une cour du même nom, et *Coûte que coûte* (1995), dans une petite entreprise au bord du dépôt de bilan, en sont deux exemples remarquables.

SERGEÏ DVORTSEVOY
Né en 1962, ce jeune homme d'origine russe et vivant au Kazakhstan voulait, à l'origine, être aviateur. Il a surtout été l'une des grandes révélations de Cinéma du réel en 1995, et il est en passe de devenir, avec seulement trois films à son actif (*Chastié*, 1995 ; *Bread Day*, 1998 ; *Highway*, 1999), un immense cinéaste de notre temps, avec la justesse du regard et le sens de la durée pour alliés.

Pages en liberté

Feuilleter, consulter à volonté. Le pari lancé et tenu par la Bibliothèque publique d'information (BPI) est renouvelé. L'audace est encore et toujours au rendez-vous. Avec davantage d'écrans en tout genre. Il ne reste plus qu'à fouler les moquettes couleur prune

D'ABORD on ne verra qu'eux : des ordinateurs un peu partout. 370 écrans de consultation disséminés sur les trois niveaux de la nouvelle Bibliothèque publique d'information (BPI) qui ouvre ses portes le 26 janvier. Des écrans pour lire et voir le monde, pour apprendre et se souvenir, avec des journaux, des livres, des encyclopédies, des CD-ROM en ligne, des films, des disques, des méthodes de langues, etc.

Au premier niveau, dans la salle de consultation des références – destinée aux visiteurs qui cherchent un renseignement précis –, on voit surtout l'escalator qui conduit au cœur de la bibliothèque. En sortant de l'escalier, on est plongé dans un univers multimédia où se côtoient ordinateurs, télévisions, livres, journaux. L'ordinateur ne va pas remplacer le livre à la BPI. Celui-ci apparaît vite, dans ces colonnes d'étagères, qui passent du vert au gris, comme le reste du mobilier, assorti à une moquette de couleur prune.

La bibliothèque est conçue autour de la complémentarité entre les supports. *« C'est un mélange entre les ressources physiques et les ressources virtuelles. Les choses ont une réalité, une solidité. C'est le rôle d'une institution d'offrir cette solidité des choses »*, explique la directrice de la BPI, Martine Blanc-Montmayeur. La bibliothèque conserve sa division par disciplines. L'idée de procéder à des changements ou des regroupements a été abandonnée, faute de temps.

Chacun des secteurs se décline dans les différents supports : à droite les revues, à gauche les livres et au milieu les écrans. Ce classement par disciplines s'étend aux supports multimédias. Le choix a été fait de mettre les CD-ROM en réseau dans des zones délimitées, c'est-à-dire que les CD-ROM d'histoire seront consultables dans le secteur histoire.

C'est une volonté assumée de classer aussi Internet et le monde du multimédia, pour *« faire en sorte que tout le monde ait accès aux nouvelles technologies »*. La mise en réseau des CD-ROM – faits pour être utilisés par une personne – consultables par plusieurs postes de travail se heurtent parfois à divers problèmes. *« Cette offre mondiale n'est pas faite pour une offre collective. C'est une conception individualiste d'approche du grand public. Internet c'est la glorification de l'individu. On veut en faire quelque chose de collectif »*, explique Martine Blanc-Montmayeur.

Il y a, et il y aura encore longtemps, cette masse de livres, ces 350 000 ouvrages, directement accessibles par tous, sur 14 kilomètres de rayons, dans des étagères plus hautes, mieux éclairées. Une partie des livres n'ont pas quitté le centre. Ils sont restés entreposés, passant d'un étage à l'autre, au gré de l'avancement des travaux. Les divers déménagements ont permis de procéder à un tri des collections en profondeur appelé « désherbage ». Quelque 25 000 exemplaires ont été éliminés, alors que la moyenne habituelle était de 10 000 exemplaires par an. Il s'agit le plus souvent d'ouvrages scientifiques, de livres de droit, qui changent au gré des découvertes ou des lois.

Le rêve de démocratie qui a présidé à la naissance du centre et de sa bibliothèque est toujours d'actualité. La nouvelle BPI veut inverser la tendance qui a fait que les étudiants composaient les trois quarts du public, en 1995, alors qu'ils n'étaient que la moitié en 1982. Il s'agit de profiter de l'expérience de la délocalisation pendant deux ans à Brantôme, où le public s'est diversifié, puisque 26 % des personnes qui fréquentaient cette bibliothèque n'allaient pas à la BPI.

Cette parenthèse a servi au réaménagement de la nouvelle bibliothèque. L'une des principales innovations est l'intégration de l'ancienne salle d'actualités – qui était au rez-de-chaussée du centre, en dehors de la BPI – au cœur de la bibliothèque. Désormais, seize télévisions retransmettant des programmes du monde entier accueillent le visiteur. Il y en avait six auparavant, qui avaient leurs fidèles : des Russes venaient ainsi régulièrement regarder les émissions.

Les espaces d'autoformation pour apprendre des langues ou l'usage des logiciels sont également renforcés.

La bibliothèque propose 150 quotidiens, 250 magazines, des CD-ROM et des sites Internet sélectionnés. Passé cet espace, le règne du livre commence et le plaisir de lire sur des sièges plus confortables, des tables munies de lampes et de prises pour les ordinateurs portables, devant une grande baie vitrée qui donne sur Saint-Merri et la fontaine Stravinsky. Le visiteur pourra aussi simplement y rêvasser, entre deux pages, cent fois tournées et demain peut-être en levant les yeux de son écran virtuel.

Alain Salles

Les encyclopédies d'hier voisinent avec les terminaux d'aujourd'hui, qui permettent de consulter les nombreux CD-ROM des collections de la bibliothèque et autres sites Internet sélectionnés pour favoriser l'accueil du public le plus large possible

350 000 ouvrages, 14 kilomètres de rayons, des étagères pratiques et mieux éclairées : la BPI a réussi sa transformation

La bibliothèque multimédia

L'ÉLECTRONIQUE et Internet s'apprêtent à modifier profondément l'accès à la littérature et à l'écrit en général. Au-delà de la lecture sur les ordinateurs actuels, loin de satisfaire tous les besoins du fait de l'inconfort imposé par le défilement du texte à l'écran, deux formes nouvelles de « livres » apparaissent. La première, la plus développée aujourd'hui, se présente comme un écran plat. La seconde, plus ambitieuse, cherche à conserver l'aspect et le mode d'utilisation des ouvrages en papier ordinaire grâce à l'encre électronique. Mais cette dernière technique, développée aux Etats-Unis par l'entreprise E-Ink, ne devrait pas aboutir avant trois à cinq ans.

Les premiers livres électroniques seront donc dotés d'un écran plat et de tous les composants nécessaires pour les transformer en ordinateurs spécialisés. Deux modèles américains sont déjà en vente, le Rocket eBook de Nuvomedia et le Softbook Reader. Ils seront suivis par l'Everybook et par le produit du français Cytale dès le début de l'année 2000. Malgré des différences de présentation, tous fonctionnent sur le même modèle. Le contenu des livres s'affiche page par page à l'aide d'une simple pression sur un bouton. Mais d'où viennent les textes ? D'Internet bien entendu.

La Toile constitue en effet le complément naturel du livre électronique. Des sites spécialisés dans la publication en ligne d'œuvres écrites se développent pour commercialiser les fichiers informatiques contenant les textes. En quelques secondes, sans sortir de chez soi, il sera possible de télécharger le contenu d'un ouvrage après avoir réglé son prix par carte bancaire. Les images, les sons, la musique et même la vidéo promettent d'enrichir les œuvres créées pour ce support de diffusion.

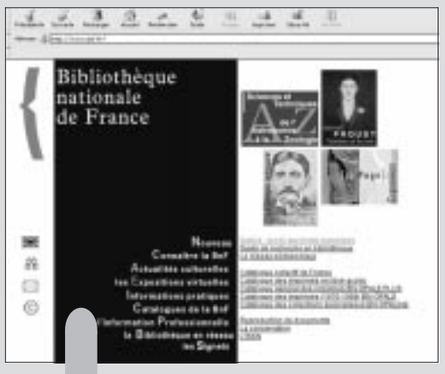
Il faudra néanmoins que le transfert des fichiers volumineux prenne moins de temps qu'aujourd'hui sur le Web et que la mémoire des livres électroniques soit augmentée.

Nul doute que le texte deviendra de plus en plus multimédia sous l'impulsion des supports électroniques qui proposent de se substituer au papier. S'agira-t-il, pour autant, de la fin du livre en papier ? Rien n'est moins sûr. L'électronique offre un nouveau mode de lecture. Elle donnera naissance à des contenus inédits. Mais il est loin d'être certain qu'elle remplace le contact physique avec le papier, sa texture, son odeur...

Michel Alberganti

● La BPI possède 2 200 films documentaires, de Depardon à Wiseman, consultables sur place, et de nombreuses archives sonores. 100 places en consultation individuelle sont réservées à cet usage. 40 pour regarder ces documentaires, 60 autres pour écouter des disques (10 000 CD) ou des archives sonores.

● L'espace d'autoformation bénéficie de 120 places, pour l'apprentissage des langues, de la bureautique et de la publication assistée par ordinateur (PAO). 135 langues et dialectes sont proposés. 5 cabines sont conçues pour les non-voyants.

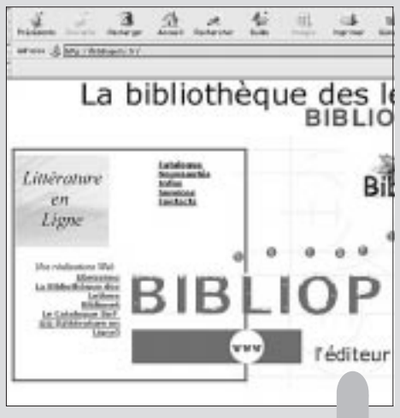


BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque nationale de France (*www.bnf.fr*) propose de consulter des textes anciens directement sur le Web, dans sa belle collection « Gallica », qui propose plus de 1 000 ouvrages de la BNF. On trouve des textes anciens sur le serveur de l'Association des bibliophiles universels (*http://cedric.cnam.fr/ABU*) ou sur le site de la Bibliothèque de Lisieux (*www.bmlisieux.com*). On peut également consulter les grandes bibliothèques étrangères : la British Library (*http://portico.bl.uk*), la Library of Congress (*http://lcweb.loc.gov/homepage/lchp.html*) ou la New York Public Library (*www.nypl.org*). Le site de la BPI (*www.bpi.com*) donne accès à un choix important de bibliothèques en ligne.

LIBRAIRIES

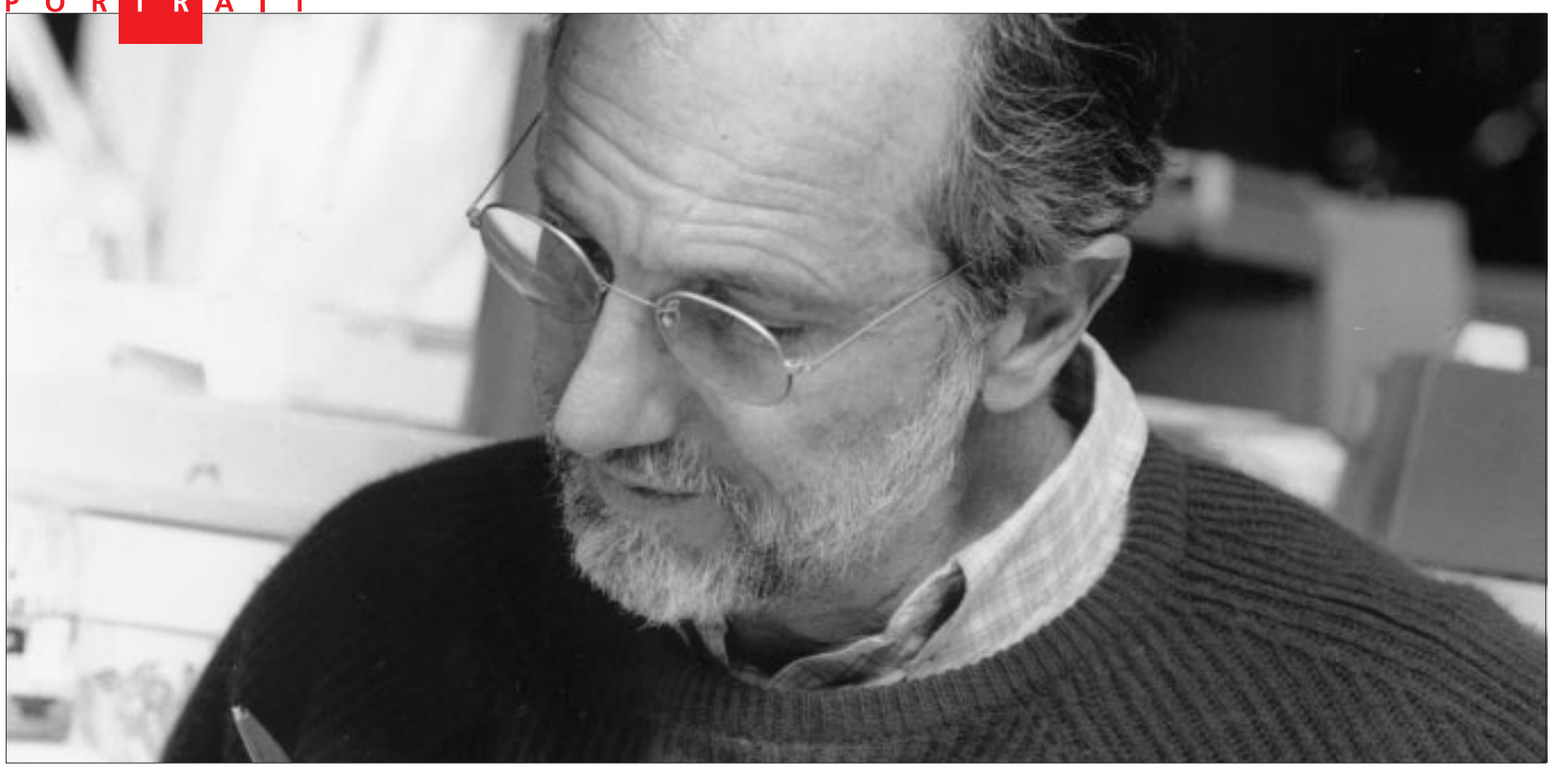
Les deux principales librairies électroniques sont américaines. Il s'agit d'*amazon.com* et de *barnesandnoble.com*. Présent en Angleterre, Amazon devrait arriver en France pendant l'année 2000. Les deux principaux sites français sont *alapage.com* et *bol.fr*, auxquels il faut ajouter *fnac.com*. De nombreuses librairies ont également développé leur propre site, comme le Furet du Nord (*www.furet.com*) ou la librairie lyonnaise Decitre (*www.decitre.fr*). Le site *www.galaxidion.com* permet d'avoir accès au catalogue de nombreuses librairies anciennes et de chercher des livres rares.

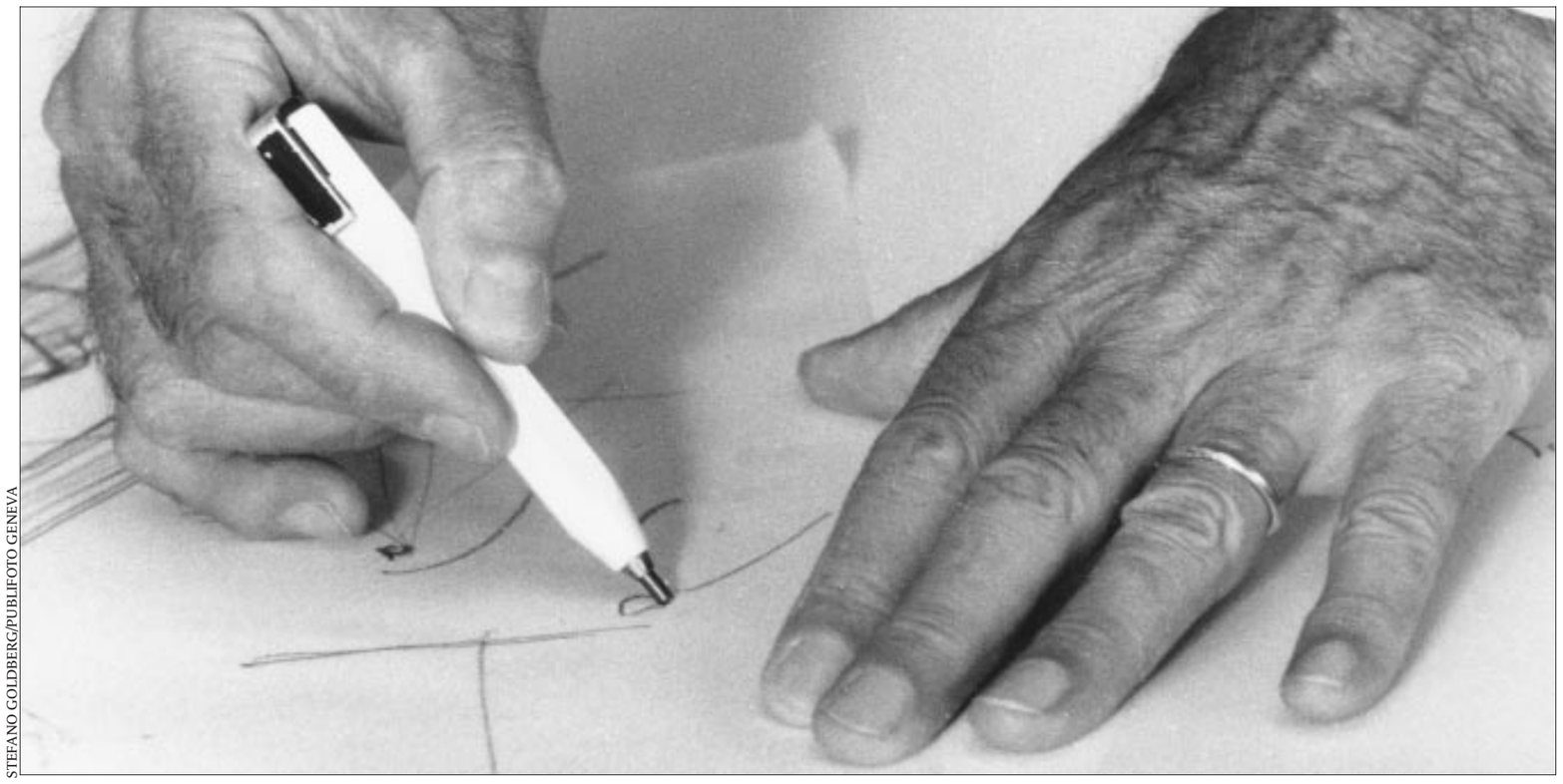


ÉDITEURS

00h00.com s'est rapidement imposé comme le principal éditeur en ligne en France. Il publie à la fois des rééditions et des inédits qu'on peut télécharger ou recevoir sous forme de livre fabriqué à la demande. 00h00 a publié notamment plusieurs scénarios de films récents, comme celui de *L'Humanité*, de Bruno Dumont, ou de *Voyages*, d'Emmanuel Finkel. Plusieurs sites proposent également des rééditions de livres devenus introuvables. C'est le cas de *bibliopolis.fr* et de *librissimo.com*.

PORTRAIT





STEFANO GOLDBERG/PUBLIFOTO GENEVA

La république de Piano

VOLTRI, COMMUNE DE GÊNES, est la capitale de la république de Renzo Piano. A soixante-deux ans, ce grand seigneur de la construction, coauteur du Centre Pompidou et responsable de sa rénovation, s'est éloigné du cœur ancien de la capitale ligure pour construire son nid d'aigle de Vesima, sur un promontoire au-dessus de la mer. Mystérieuse officine à laquelle on accède par un funiculaire à crémaillère.

Renzo Piano Building Workshop (RPBW), Atelier de construction Piano. On sonne. Une nacelle de verre, meublée de quatre fauteuils de metteur en scène, aux toiles rouges, arrive et vous embarque sans autre forme de discours (il y a de la caméra dans l'air), suit les caprice de la pente, révèle la mer et un paysage fastueux sur Gênes, son port, ses montagnes. James Bond ? Raté : l'architecte n'aime pas cette référence aux prouesses irréalistes d'un surhomme énervé. Il répond par l'image de la retraite, sorte de mont Athos où il réfléchirait au calme, entouré d'une quarantaine de citoyens « pianistes », sur la centaine que compte sa république. S'il aime la perfection technique, c'est celle qui naît du dessin, de l'expérience, du dialogue avec les ingénieurs. C'est celle qui sert l'architecture, pas celle qui épate.

Les toits de l'agence de Gênes suivent eux aussi la pente, sans esbroufe, sans les couleurs, le rouge brique, le gris ou son fameux jaune, qu'il décline dans ses réalisations. Mais peut-on parler de Piano au singulier ? L'agence de Voltri forme, sur plusieurs niveaux successifs, un grand espace ouvert, où son bureau est à la fois partout et nulle part. Seule une grande table oblongue désigne le lieu central des échanges. A côté est dressé un grand panneau vertical où sont méticuleusement alignées des liasses de papier, une par projet. On y distingue des notes brèves, précises, hiérarchisées par les feutres de couleur qu'il surimpose parfois au vert universel de tous ses dessins d'études.

Piano ne laisse rien au hasard. Il travaille en équipe, mais chaque détail passe entre ses mains. Seuls ses associés, Shunji Ishida, Noriaki Okabe, Flavio Marano, Paul Vincent et Bernard Plattner auront pu prendre l'initiative sur quelques-uns des immenses projets du maître génois. Une ville, toute une ville à Berlin – le secteur Daimler-Benz de la Potsdamer Platz –, l'aéroport du Kansaï sur une île artificielle au large d'Osaka, la Cité internationale de Lyon, un gratte-ciel à Sydney...

Chaque détail est testé, grandeur nature, dans les ateliers qu'il a installés à quelques kilomètres de là, à l'abri des voies autoroutières qui traversent les montagnes pour aller dévaster le vieux port de Gênes, muraille insurmontable élevée devant l'une des plus belles villes d'Italie. C'est aussi dans cette véritable usine qu'il stocke méthodiquement ses archives, et qu'il aura testé chaque élément de l'exposition que le Centre Pompidou lui consacre, mais dont il ne laisse, évidemment, rien passer sans y mettre la main.

Il travaille en équipe, mais il exprime aussi une indéfectible fidélité à ceux qui l'ont inspiré : son père Carlo Piano, un constructeur génois, Pier Luigi Nervi, qui lui donna peut-être la maîtrise des grandes dimensions, l'ingénieur Jean Prouvé, qu'il croise lors du concours du Centre Pompidou, et surtout Richard Rogers auquel il s'est associé dès 1971 et avec lequel il achèvera le centre en 1977. Ajoutons Peter Rice, ingénieur et tête pensante de l'agence Ove Arup, disparu en 1993, mais sans lequel il ne se serait pas risqué à dessiner un clou.

Pourquoi Renzo Piano tient-il tant à ce qu'on vienne le voir travailler à Vesima, et invite-t-il si volontiers dans la maison qu'il partage avec sa seconde femme et collaboratrice Milly, sous les derniers toits de l'agence ? Parce qu'il redoute et travaille tout à la fois son image. C'est un anxieux organisé. Avec sa première femme Magda Arduino, il a eu trois enfants, dont un fils devenu inventeur-designer et une fille qui s'est convertie à l'architecture. Avec Milly, il a adopté un enfant, qu'il manipule avec de grands gestes d'acrobate.

C'est vrai qu'on comprend mieux, ici, de quels tiroirs sortent ses pullovers aux cols irrémédiablement ronds ou ses chemises à fines rayures. Ce n'est pas une question d'origine, c'est une affaire sentimentale, comme celle qu'il entretient avec ses cigares Toscani, noirs, torrides, si âcres qu'ils en éloignent les mouches. Pour autant, Piano ne cache pas qu'il vit plus souvent à Paris, sous des combles de la place des Vosges, à quelques pas de la rue des Francs-Bourgeois, où se trouve sa principale agence. Et à une encablure du Centre Pompidou.

Richard Rogers ayant emporté avec lui, à Londres, la frénésie du tandem original (c'est lui qui a construit le fameux siège de la compagnie Lloyds, et lui encore qui achève l'immense dôme du Millénaire, à Greenwich), Piano est peu ou prou devenu le capitaine et le gardien du vaisseau immobile. Depuis plus de vingt ans, il veille sur le Centre Pompidou, leur œuvre commune, tempêtant à l'occasion, comme ce fut le cas dans les années 80, contre le manque d'entretien ou la dégradation du Centre, mais toujours présent lorsqu'il s'agit d'intervenir, que ce soit pour colmater une brèche, ou pour mettre carrément le navire en cale sèche pour de plus grandes espérances. En 1991, Jack Lang l'a d'ailleurs clairement missionné pour assumer ce rôle parfois délicat, où il lui faut à la fois défendre l'intégrité de l'édifice et composer avec les inévitables demandes de modification.

L'architecture de ce grand seigneur se résume en trois mots : invention, urbanité, sensibilité. Disons-le plus fort : innovazione, città, poesia

Au-delà des images – Gênes et son port, d'ailleurs partiellement aménagé par ses soins, le paquebot Pompidou –, Renzo Piano est un navigateur dans l'âme et un véritable marin. Un mois par an, ce beau Génois barbu aux yeux clairs part sur son voilier jouer les Christophe Colomb. Isolé du monde pour mieux en reprendre la mesure, laisse-t-il volontiers croire. C'est le seul espace privé qu'il se soit réservé. Ainsi se dessine le profil humaniste de Renzo Piano.

Mais un navigateur, c'est aussi un obstiné, un méchant, un dur. L'architecte est aimable et démocrate, au moins jusqu'au point où son choix final viendrait à être mis en cause. Ce n'est pas un hasard s'il refuse un chantier au moins par jour et plus généralement tout projet purement alimentaire. Il est en situation de choisir ses commandes, de les faire payer au prix de la perfection qu'il recherche lui-même. Il veut aussi les maîtriser de bout en bout, au-delà du dialogue et des concessions qu'implique le travail avec un maître d'ouvrage. Combien sont-ils d'architectes dans le monde à pouvoir et savoir ainsi conserver la maîtrise de leur œuvre ? Quelques dizaines tout au plus.

De Piano, les Français ont, si l'on excepte le Centre Pompidou, quelques images disparates : le Centre culturel Jean-Marie-Tjibaou de Nouméa, avec ses grands élancements charpentiers, l'immeuble de la rue de Meaux, à Paris, régulièrement envahi par les écoles d'architectes, le centre de conférence de Lyon, ou encore, travail plus ancien, le Centre commercial de Bercy 2, ébauche approximative des formes courbes qui feront quelques années plus tard, et à grande échelle, le succès de l'aéroport de Kansaï (Japon). Ils connaissent parfois la Fondation Beyeler près de Bâle (Suisse), et la transformation du Lingotto, l'usine Fiat de Turin, en machine culturelle. Mais ils appréhendent mal l'énorme projet berlinois, autant architectural qu'urbain, et dont les qualités sont en toute logique aussi disparates que peut l'être une ville. Ils ont encore un peu de temps pour découvrir l'immense sanctuaire du Padre Pio en cours d'achèvement à Foggia (Italie), et ils gardent quelques chances de voir le nouvel auditorium de Rome, qui devait être prêt pour l'an 2000, mais dont le chantier s'est durablement enlisé dans les problématiques locales...

Or c'est tout cela ou presque qu'ils pourront découvrir au Centre Pompidou à partir du 19 janvier, dans l'exposition conjointement maîtrisée par Olivier Cinqualbre, et Piano. Le premier, soucieux de rationalisme, aurait rêvé d'un plan tripartite exprimant les grandes lignes de force de l'œuvre de l'architecte : l'invention, l'urbanité, le sensible, ou mieux en italien : innovazione, città, poesia. C'est le plan établi en commun, mais le Génois veut aussi montrer l'homme à l'œuvre, les petites et grandes choses du métier, comme on dessine une poutre, la courbe d'une charpente en lamellé-collé, comme on passe du parement de brique aux céramiques. Expliquer le lien entre ses graffitis verts et le captage des vents de Nouméa, l'organisation d'une église ou l'agencement d'un quartier.

C'est le job impossible qu'il avait déjà tenté, montrant à nu l'ordre vagabond de l'imagination lors d'une première exposition à la chapelle de la Sorbonne, en 1987. Lors de l'ouverture de la Fondation Beyeler, il avait peaufiné son dispositif, assemblant à la manière d'Arman toutes ces bricoles à travers lesquelles il se reconnaît artisan, mais qui disparaîtront ensuite aux yeux du public dans l'unité des réalisations.

Au Centre Pompidou, le modèle sera amplifié, peaufiné, magnifié autour d'une vingtaine de projets ou réalisations. Le Génois y livrera ses convictions, répétées et vérifiables sur le terrain : l'architecture au service des hommes, l'architecte explorateur, l'impératif de la légèreté, du travail avec la lumière... Des convictions morales et culturelles qui font la grandeur du métier. Pour autant, dans cette mise en scène de la sincérité, livrera-t-il toutes les clefs de son travail ? Renzo Piano garde au moins un mystère : la dualité d'une œuvre écartelée entre une retenue classique et une sorte de galop baroque. En France cela n'a pas trop de sens, les jeux de la courbe ou de la contre-courbe étant toujours restés marginaux. Chez un Italien, cela peut sembler plus difficile à vivre : c'est sans doute ce secret-là qu'il s'en va ruminer en mer sur son voilier une fois par an.

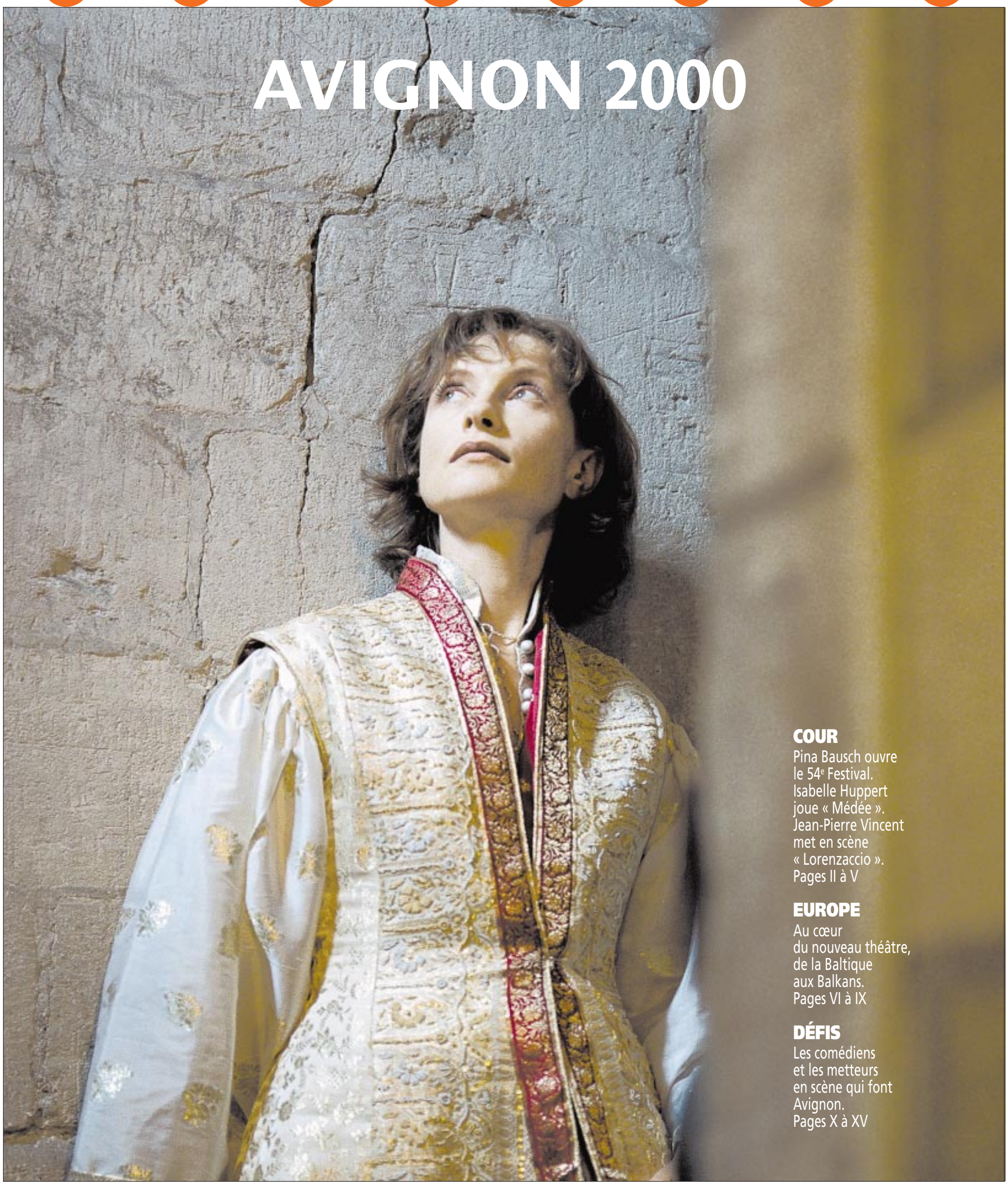
Frédéric Edelmann

Né en 1937 à Gênes (Italie), Renzo Piano est diplômé du Politecnico de Milan (1964). Il travaille notamment aux Etats-Unis et à Londres, où il enseigne à l'Architectural Association. Il y rencontre Richard Rogers, avec qui il élabore en 1971 le projet pour le Centre Pompidou (1977). Il crée ensuite son agence, installée à Paris et à Gênes, multipliant les projets de toutes tailles, des logements de la rue de Meaux, à Paris (1982), à l'ensemble urbain et architectural Daimler-Benz sur la Potsdamer Platz, à Berlin (1992-1999) ; et de toutes natures : du stade de Bari (Italie, 1990) à l'aéroport du Kansaï (Japon, 1994) ou au Centre culturel Jean-Marie-Tjibaou à Nouméa (1998). Il est lauréat du Pritzker Prize, « Nobel » de l'architecture.

Le Monde

F E S T I V A L

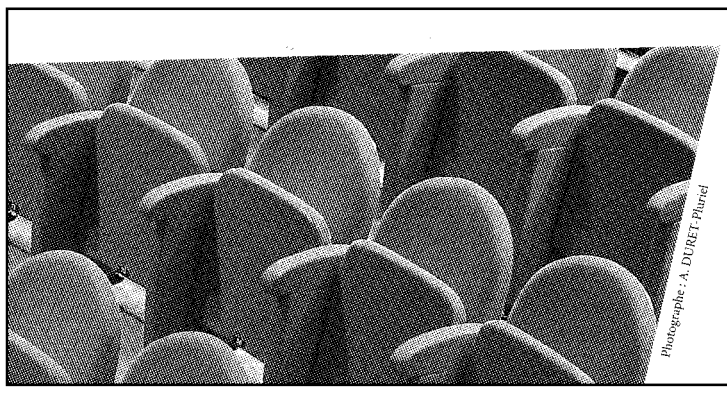
AVIGNON 2000



COUR
Pina Bausch ouvre le 54e Festival. Isabelle Huppert joue « Médée ». Jean-Pierre Vincent met en scène « Lorenzaccio ».
Pages II à V

EUROPE
Au cœur du nouveau théâtre, de la Baltique aux Balkans.
Pages VI à IX

DÉFIS
Les comédiens et les metteurs en scène qui font Avignon.
Pages X à XV



Photographie : A. DURET-Pluriel

PROLOGUE

DEXIA
Crédit Local de France

COUR

La Cour est une fatalité. Elle impose sa loi et sa légende. Elle fait peur autant qu'elle fascine, et du coup, elle tente les plus grands. Isabelle Huppert se lance à sa conquête en jouant *Médée*, d'Euripide, sous la direction de Jacques Lassalle. C'est elle qui a choisi son rôle, dans la lignée des Violette Nozière qu'elle a magnifiées à l'écran. Jean-Pierre Vincent, lui, va *« à la cour »* – comme il dit joliment – avec *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, dont il confie le rôle-titre à Jérôme Kircher. Il sait que certains, parmi les spectateurs, ont l'âge de se souvenir de la mise en scène de Jean Vilar et de Gérard Philipe en prince florentin. Il mesure les pièges de la Cour pour y avoir tout connu – la cabale avec *Les Dernières nouvelles de la peste*, de Bernard Chartreux, l'échec avec *Macbeth,* de Shakespeare, le triomphe avec *Les Fourberies de Scapin*, de Molière. Mais la peur de réveiller les fantômes, avec *Lorenzaccio*, s'efface devant l'aiguillon de tenter, une nouvelle fois, l'Annapurna de la Cour. Enfin, c'est une première : la danse ouvre le 54e Festival d'Avignon, avec *Le Laveur de vitres*, de Pina Bausch, dans la Cour d'honneur du Palais des papes. C'est un défi : comment Peter Pabst, le décorateur de la chorégraphe depuis vingt ans, va-t-il plier aux exigences de l'espace et aux caprices du vent la montagne de 80 000 pétales de fleurs, la passerelle et la nacelle qu'il a imaginées pour la création de la pièce, en 1997 ?

BRIGITTE ENGUERAND

Isabelle Huppert pendant les répétitions de « Médée ».

Toutes les femmes et Isabelle Huppert

Après avoir joué au cinéma des personnages de femmes meurtrières, Isabelle Huppert entre dans la Cour d'honneur pour interpréter « Médée », d'Euripide, mise en scène par Jacques Lassalle

LORSQU'UN acteur, une actrice, parle de son travail au cinéma, des semaines, des mois se sont écoulés depuis la fin du tournage. L'effort et le doute sont loin derrière eux, leur travail a été malaxé par le montage, le mixage, les comédiens – pourvu qu'ils soient de bonne volonté – s'expriment sereinement. Mais parler d'une pièce de théâtre... Au mieux, les représentations ont déjà commencé, et l'artiste est déjà fixé sur quelques points : l'accueil critique, le succès public. Au pire, c'est pendant les répétitions, en un moment plein d'inconnu.

Isabelle Huppert a répété tout l'après-midi de ce premier jour de canicule parisienne. Elle doit partir le lendemain pour Avignon où elle commencera à prendre la mesure de la Cour d'honneur. Elle doit y jouer *Médée,* elle en conçoit apparemment, même si elle n'en parle pas, une appréhension certaine.

C'est elle qui s'est lancée dans cette aventure. Bernard Faivre d'Arcier l'avait invitée depuis longtemps à jouer dans la Cour. Isabelle Huppert voulait jouer Médée. *« Tout comme j'ai eu envie de jouer dans* Violette Nozière, Une affaire de femme, La Cérémonie. *J'avais envie de jouer* Médée, *sans d'ailleurs très bien connaître la pièce, plutôt instinctivement, mais en envisageant Médée plus comme la victime expiatoire que comme le monstre sanguinaire qui généralement la définit. »*

Le guide de l'actrice est Jacques Lassalle, metteur en scène de théâtre cinéphile. *« Je veux importer quelque chose de la quête de Bresson au théâtre,* dit-il, *la négation du théâtralisme. Bresson est allé de Maria Casarès aux acteurs non professionnels. Isabelle Huppert est l'une des rares à pouvoir partir de sa pleine identité d'actrice pour arriver à cette qualité de disponibilité. »* Jacques Lassalle cite les trois mêmes films qu'Isabelle Huppert – tous signés Chabrol, ainsi élevé au rang d'Euripide contemporain – pour jalonner le cheminement qui a abouti au choix de *Médée.* Pour s'assurer de la justesse de ce choix, metteur en scène et actrice ont fait une petite promenade au long de laquelle ils se sont arrêtés à la Viola de *La Nuit des rois,* aux Phèdre d'Euripide et de Racine, et ont rendu visite à Marivaux, Ibsen, Tchekhov. *« Après deux rencontres ponctuées de lectures, on s'est dit,* Médée *l'été 2000, à Avignon »*, se souvient Jacques Lassalle.

Médée est-elle la mère de toute ces victimes criminelles, Violette la parricide, Marie l'avorteuse d'*Une affaire de femmes,* Jeanne la meurtrière de *La Cérémonie ?* Et que cherche Isabelle Huppert au fond de ces femmes ? *« Tous ces personnages tournent autour de la faute, et donc de l'innocence. Bien sûr, Médée participe de ce double mouvement, comment dégager l'innocence dans la faute ? »*

Mais la sorcière de Colchide a une identité propre. *« Elle a son animalité, sa violence sauvage. Mais elle a l'intelligence, elle est incroyablement argumentée, rhétorique. Son savoir, c'est sa capacité de révolte. »* Et Médée va jusqu'au bout de la transgression : *« Elle est dans une logique de mort. C'est elle qu'elle tue en tuant ses enfants. Les adaptateurs de la pièce* (Pierre Judet de la Combe et Myrto Gondicas) *nous ont expliqué qu'en grec l'infanticide est désigné par le même mot que le suicide. »*

Cette singularité de Médée se double pour Isabelle Huppert de la rareté de ses incursions au théâtre. Après avoir suivi le cours de la rue Blanche, puis étudié au Conservatoire de Paris, l'actrice a consacré son temps au cinéma, jusqu'à son premier retour au théâtre en 1991. Elle jouait Isabelle dans *Mesure pour mesure,* de William Shakespeare, sous la direction de Peter Zadek. Depuis, il y a eu *Jeanne au bûcher,* l'oratorio de Honegger sur un texte de Claudel, avec Claude Régy, le périlleux solo d'*Orlando,* d'après Virginia Woolf, mise en scène de Bob Wilson, et une traversée de la Manche pour jouer à Londres le *Mary Stuart* de Schiller sous la direction de Howard David.

Cinq *« aventures »* en une décennie. Le spectacle d'Isabelle Huppert sur scène est à peine plus fréquent que le passage des comètes. Il y a les raisons de la raison : *« Pas tant de metteurs en scène avec qui j'aie envie de travailler. Pas d'aventure théâtrale digne de ce nom qui ne soit pas à chaque fois un questionnement sur le théâtre. Ce qui nécessite de travailler avec certaines personnes, dans un certain contexte. »*

Et aussi une réticence plus profonde : *« C'est éprouvant le théâtre. Quand Jacques Lassalle me dit que le théâtre c'est la voix d'une autre en soi, c'est aussi la permanence de la voix d'une autre, c'est très envahissant. Je peux tourner cinq films par an et la voix d'une autre au cinéma va se confondre avec la mienne, se faire très discrète. Je ne la sens pas, elle est complètement silencieuse. Alors que la voix de Médée au théâtre est envahissante, elle me poursuit. C'est assez violent. C'est beaucoup plus lourd. »*

Cinq « aventures » en une décennie. Le spectacle d'Isabelle sur scène est à peine plus fréquent que le passage des comètes

Jacques Lassalle, rencontré un matin, avant la répétition quotidienne, jette une lumière plus positive sur ces interrogations que l'actrice visiblement fatiguée par son labeur quotidien : *« Au théâtre, elle livre un combat pour ne rien renoncer des acquis du jeu cinématographique. Elle est d'un grand sang-froid, il y a une absence de pose et d'hystérie. Elle entretient avec sa condition d'actrice une relation très précautionneuse. »* Mais l'homme de théâtre, qui vient de faire une incursion au cinéma (il a récemment joué le mari de Catherine Deneuve dans *Le Vent de la nuit,* de Philippe Garrel), pointe très précisément la différence des deux façons de faire son métier d'acteur : *« Il n'y a de vrai travail de l'acteur qu'au théâtre. Au cinéma, il y a une manière de se mobiliser pour obtenir le plein emploi de l'instant alors que le reste de la journée est paresseuse. Le théâtre fonctionne sur l'art de refaire tous les jours la bonne prise. Un vrai acteur de théâtre, personne ne l'attend dans la rue. Un jour, j'étais dans le métro en face d'une vieille dame habillée comme les concierges à l'ancienne, c'était Casarès. L'acteur au théâtre doit consentir à disparaître. »*

A ce poids, à ces renoncements, il faut ajouter ce qu'Isabelle Huppert appelle *« l'insécurité »* qui fait pour elle l'essence du travail des acteurs au théâtre : *« C'est le manque de contrôle ; comment, soir après soir, faire naître un courant qui existera ou pas entre le public et le théâtre. Mais c'est à cause de l'insécurité qu'il y a un échange. »* Et, au bout, il y a aussi la fierté du travail bien fait : *« C'est un travail de funambule. J'ai joué* Orlando *cent trente-cinq fois sans jamais tomber. Mais, jusqu'au dernier soir, j'avais l'impression d'être sur un fil, en équilibre. C'est long une traversée de deux heures et quart. Au début, on croit que ça ne va jamais finir. Il faut se dire qu'il n'y en a que pour deux heures. C'est important d'osciller entre quelque chose d'impalpable, d'impondérable, tous les "ables" et en même temps de remettre l'événement dans sa banalité, c'est un spectacle. »*

Thomas Sotinel

★ « Médée », du 12 au 22 juillet, à 22 heures, Cour d'honneur.

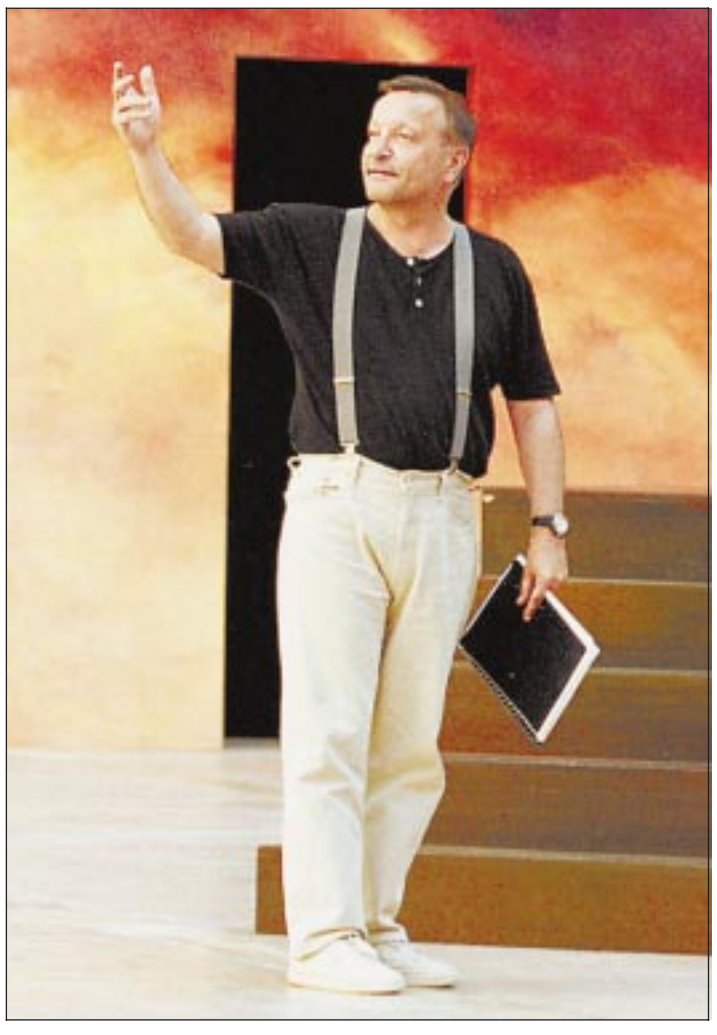
Photo de couverture : Isabelle Huppert, par Gérard Rondeau

Jean-Pierre Vincent, metteur en scène de « Lorenzaccio »

« Lorenzaccio est un couronnement de l'œuvre de Musset »

Le directeur du Théâtre de Nanterre-Amandiers affronte la Cour pour la quatrième fois

Ci-dessus : François Clavier et Jérôme Kircher, dans « Lorenzaccio ». Ci-dessous, Jean-Pierre Vincent dirigeant les comédiens.



« Vous souvenez-vous de la toute première fois où vous êtes entré dans la Cour ?

– Le premier spectacle que j'ai vu dans la Cour, c'était à la radio. J'avais quatorze ou quinze ans, j'ai entendu une retransmission du *Dom Juan*, de Molière, avec Jean Vilar et Daniel Sorano. A ce moment-là, je me fichais totalement du théâtre. Je lisais des bandes dessinées, les classiques m'emmerdaient. Mais j'avais un frère qui écoutait France-Culture. Un après-midi, j'ai entendu *Pom Pom Pom* – les trompettes de Maurice Jarre – et l'annonce du *Dom Juan*. J'ai écouté le début de la pièce. Et j'ai tout écouté. Je ne me souviens pas de ce que j'ai vu, mais je suis sûr d'avoir vu quelque chose. La retransmission donnait une sensation d'espace. On entendait la nuit, le public, on imaginait un drôle d'endroit... C'était ça, ma première Cour d'honneur. Et je pense que, même si je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup, cette audition a décidé de beaucoup de choses pour moi.

– Et que s'est-il passé quand vous avez vu des spectacles dans la Cour « en vrai » ?

– J'ai dû commencer à en voir dans les années 70, mais je ne m'en souviens pas, alors que j'ai une bonne mémoire des spectacles. Ce devait être des choses dans le genre du *Roi Lear* en géorgien, et ça ne m'a pas forcément marqué. Mes premiers vrais souvenirs sont ceux des *Céphéides* mises en scène par Georges Lavaudant, de *Hamlet* mis en scène par Patrice Chéreau, et du *Soulier de satin* mis en scène par Antoine Vitez.

– Qu'est-ce qui vous a frappé à ces moments-là ?

– Pour *Le Soulier de satin*, qui commençait à 7 heures du soir et se terminait à 7 heures du matin, c'est le passage du jour à la nuit et de la nuit au jour. De l'imaginaire que ça trimbalait, des fantômes historiques : on y sentait vivre toute une société. Il y a très peu de bâtiments qui font monde comme la Cour. Elle dégage quelque chose de si simple dans le gigantisme, que ça dépasse la notion de bâtiment. On a l'impression d'être au cœur d'une ville très particulière. Alors qu'ils ignoraient superbement le bâtiment, *Hamlet* et *Le Soulier* me semblaient répondre à la mythologie de la Cour : ils dépassaient les frontières de ce qu'est usuellement un spectacle.

– Vous avez été invité à Avignon dès 1971 et vous n'avez présenté qu'en 1983 votre première mise en scène dans la Cour, *Les Dernières Nouvelles de la peste*, une pièce contemporaine de Bernard Chartreux. Pourquoi ?

– Parce que je me suis tenu longtemps à l'écart de ce lieu. Quand j'ai commencé à faire des spectacles et à être invité à Avignon, j'avais absolument besoin, pour m'identifier, de me placer contre. Je pensais que ce que Vilar avait fait dans cette Cour – qui était certainement admirable et que je n'avais pas vu – ne devait pas être très loin des sons et lumières. Je me disais que, si un jour j'y allais, il faudrait absolument que je fasse autre chose. J'ai donc refusé la Cour jusqu'au moment où j'ai eu l'occasion d'y présenter une création. Je ne voulais pas commencer par un Shakespeare ou un grand classique qui irait dans le sens du poil. Je voulais secouer la Cour et son public.

– De ce point de vue, vous avez réussi. *Les Dernières Nouvelles de la peste* ont suscité une polémique. Beaucoup de spectateurs partaient.

– Il restait un tiers du public à la fin. C'est tout juste si Bernard Chartreux, qui se tenait près de la porte pendant les représentations, ne se battait pas avec les spectateurs. Mais quand on prend des risques, il ne faut pas s'étonner de recevoir des gadins.

– Pour *Macbeth*, en 1985, vous avez connu l'échec, aggravé par un vent violent qui faisait s'envoler la couronne de Macbeth et déséquilibrait les comédiens. Vous êtes-vous posé la question des éléments, à cette occasion ?

– Non. Mais je sais que j'ai fait une série d'erreurs techniques. La première était celle du décor. Jean-Paul Chambas avait eu une idée formidable : faire du plateau de la Cour un champ à vaches comme on en voit partout en Europe – champ sur lequel allaient se passer les choses extravagantes que Shakespeare raconte dans *Macbeth*. Il y avait 40 centimètres de terre, de l'herbe et des fleurs. La terre ralentissait les entrées et les sorties des comédiens – donc dérythmait le spectacle – et elle avalait le son. A cela se sont ajoutés, le soir de la première, le mistral et la tramontane qui soufflaient en même temps. Il est évident qu'on avait accumulé les difficultés.

– *Macbeth* a donc été rattrapé par sa légende de « pièce maudite ».

– Pour Vilar aussi *Macbeth* avait été une catastrophe.

– En revanche, *Les Fourberies de Scapin*, jouées en 1990, avec Daniel Auteuil dans le rôle-titre, ont fait un triomphe.

– Oui. Avec le même vent que pour *Macbeth*.

– Comment vit-on le triomphe et l'échec dans la Cour ?

– Tout metteur en scène sait très bien que, quand il est dans la Cour, il a quarante fois plus d'obligations par rapport au festival que quand il est dans un autre lieu. La charge symbolique est énorme. Je me souviens du lendemain de la première de *Macbeth*. C'était horrible. J'ai vu des gens faire des détours de 300 mètres pour ne pas me croiser. J'en ai vu qui au contraire venaient à moi et me demandaient, avec un œil mortel : *« Ça va ? »* Cette année-là, j'ai engueulé quelqu'un en direct à la radio pour la première fois, et la seule, je crois.

» Quant aux succès, je m'en méfie. Ils incitent à baisser la garde, à ne pas être aussi attentif que l'on devrait, le spectacle suivant. J'ai plus appris des moments où j'ai connu l'échec. Et comme je fais ce métier par passion d'apprendre, ce sont ces moments-là qui me sont les plus chers.

– Que vous a appris la Cour en particulier ?

– Des questions de « cuisine » : elle a des lois qu'il faut respecter. Elle est immense – plus de 1 000 mètres carrés. Il faut centrer le jeu sur un espace réduit, tout en donnant l'illusion qu'on occupe la totalité du plateau. Et il ne faut pas se soucier du bâtiment. Il joue tout seul, à côté du spectacle. J'entends par bâtiment non seulement ce que le palais représente historiquement, mais aussi les fantômes artistiques qui habitent la Cour, dans l'imagination des spectateurs. Qu'on y soit allé une, quinze ou cinquante fois, elle est animée par les souvenirs radieux, bons ou catastrophiques, de chacun.

« Dans la Cour d'honneur, il faut parler avec ses oreilles. Il faut absolument entendre le retour de ce qu'on dit. Faire des oreilles un élément de la parole »

– Et que faites-vous du ciel ?

– Le ciel n'est plus ce qu'il était. L'idée un peu illusoire d'Avignon, c'est qu'on va au spectacle sous le ciel de Provence, comme en 1947. Mais il y a des avions et des hélicoptères qui passent, on entend, par vent du sud, les TGV freiner en gare, et la ville est plus bruyante. Pourtant, certains soirs où souffle un petit vent à 20 kilomètres à l'heure, il peut se recréer quelque chose d'une extraordinaire douceur.

– La Cour impose-t-elle une forme de jeu ?

– Oui, nécessairement, ne serait-ce que parce que la performance physique n'y est pas du même ordre que dans les autres lieux. Il y a deux choses avec quoi les acteurs doivent compter. La première, c'est la peur. Quand vous arrivez sur le plateau, vous avez vraiment l'impression d'entrer dans une arène. La seconde chose, c'est la nécessaire vocalisation, le fait de devoir jouer de face certains passages qu'on jouerait plus volontiers de profil. Les soirs de mistral, le contact avec les partenaires devient aléatoire : les comédiens doivent tout « balancer » au public pour qu'il entende. Personnellement, j'essaye de transformer ces contraintes en avantages.

– Quels conseils donnez-vous aux comédiens ?

– Ils sont extrêmement différents d'un acteur à l'autre. Les acteurs sont des animaux très individualisés, particularisés. Il y en a qui arrivent très naturellement dans la Cour, parlent à voix normale – et ça marche. D'autres doivent faire un énorme travail pour colorer leur voix de façon à rester eux-mêmes. A mi-chemin des répétitions de *Lorenzaccio*, que nous avons faites à Nanterre, nous sommes allés travailler une semaine dans la Cour. Avant de partir, j'ai dit aux comédiens qu'ils devraient penser autrement à l'émission vocale : dans la Cour, il faut parler avec ses oreilles. Il faut absolument entendre le retour de ce qu'on dit. Faire des oreilles un élément de la parole.

– *Lorenzaccio* est la cinquième pièce d'Alfred de Musset que vous mettez en scène, après *La Mort d'Andrea del Sarto*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Les Caprices de Marianne*, *Il ne faut jurer de rien*. Souvent, les metteurs en scène commencent par monter *Lorenzaccio*.

– Oui, parce qu'il y a une identification assez facile avec la pièce. Pour moi, *Lorenzaccio* est une sorte de couronnement de l'œuvre de Musset, même si ce n'est pas une pièce qui date de la fin de sa vie. J'aurais pu la monter en 1993, juste après les quatre autres pièces. Mais je considérais que je n'avais pas pris d'abonnement avec Musset, et que le public n'avait pas pris d'abonnement avec moi. Je pensais par ailleurs qu'il fallait attendre, parce que *Lorenzaccio* est, financièrement et artistiquement, une pièce de plus grande ampleur que *Badine* ou *Jurer*. Je voulais attendre le bon moment, celui de la nécessité de monter cette pièce-là plutôt qu'une autre. On peut entrer par plusieurs portes dans un chef-d'œuvre comme *Lorenzaccio*. Jean Vilar et Gérard Philipe avaient trouvé la leur quand ils ont créé la pièce, en 1958. En 2000, ce qui réactive le besoin, c'est la corruption dont parle Musset.

– Pourquoi spécialement la corruption ?

– Parce qu'elle est partout, à Moscou, à Paris ou dans les paradis fiscaux. Elle est en tête du spectacle. Elle soulève la question que chacun se pose ou devrait se poser, celle des modes de résistance. *Lorenzaccio* dessine le portrait d'une ville, Florence, et le paysage d'une âme, celle de Lorenzo, ange et pourriture. La pièce décline toutes les classes de la société florentine, dans une polyphonie extraordinaire, et, comme dans les romans de Dostoïevski, l'âme du personnage respire dans tous les pores de cette ville.

– Bernard Chartreux et vous avez établi une nouvelle version de *Lorenzaccio*. L'avez-vous fait en pensant spécialement à la Cour ?

– Non. Au départ, je voulais monter la pièce dans son intégralité. Mais il y a des passages qui sont presque impossibles à comprendre pour un auditeur. Cela tient au fait que Musset a écrit la pièce pour qu'elle soit lue et non jouée, et aussi à des images qu'il a écrites un peu trop tard dans la nuit. Nous avons donc gardé entre deux tiers et trois quarts du texte. Comme Vilar, nous avons beaucoup coupé dans le cinquième acte, parce que l'énergie n'est plus la même, après la mort du duc. Nous avons conservé tout ce qui peut concerner en premier chef nos contemporains.

– Le *Lorenzaccio* de Jean Vilar et Gérard Philipe appartient à la légende du Festival d'Avignon. N'avez-vous pas hésité à prendre la suite ?

– Si. Je me suis dit : *« Ouh la la. Déjà, quand on met en scène dans la Cour, on sait que le jugement peut être très violent, à cause de la charge symbolique. Si en plus il y a les fantômes... »* Puis j'ai pensé que, comme nous ne jouons pas en ouverture mais en fin de Festival, les fantômes seraient peut-être plus amicaux. Puisque la pièce a la dimension polymorphe de la Cour, le moindre des courages était d'y aller. »

Propos recueillis par Brigitte Salino

★ « Lorenzaccio », du 26 au 30 juillet, à 22 heures, Cour d'honneur.

Peter Pabst relève les défis de Pina Bausch

Pour « Le Laveur de vitres », la chorégraphie de Pina Bausch, le décorateur, Peter Pabst, doit faire entrer dans la Cour une passerelle, une nacelle et une montagne de fleurs

UN homme qui avance à pas prudents sur une passerelle suspendue. Ou qui glisse, bien ficelé dans sa nacelle, le long de gratte-ciel dont il doit nettoyer les vitres. Une montagne, énorme, écarlate de fleurs que des dizaines de danseurs grimpent inlassablement en un mouvement incessant. A la veille de l'ouverture du Festival d'Avignon, chacun se pose encore la question de savoir pourquoi Pina Bausch a choisi *Le Laveur de vitres*, créé en 1997, pour danser dans la Cour d'honneur : comment attacher la passerelle ? Comment arrimer ce sacré laveur avec sa raclette, dans un lieu dépourvu de toute machinerie théâtrale ? Comment éviter que le premier coup de mistral n'éparpille les fleurs par centaines ? A Peter Pabst, scénographe de la chorégraphe depuis vingt ans, de résoudre le casse-tête. Mission impossible ? On dit qu'il a été jusqu'à envisager une dépose du laveur de carreaux par hélicoptère. Trop cher ? Trop bruyant ? Rien pourtant ne fait peur à Peter Pabst. Ses décors sont à la hauteur du théâtre de Pina Bausch, qui met en branle l'humanité toute entière.

Peter Pabst. Une petite cinquantaine qu'il porte allégrement avec le crâne rasé, des yeux marrons à la fois fixes et toujours à l'affût ; il travaille à Bochum avec le metteur en scène Peter Zadek quand ce dernier l'emmène à Wuppertal voir une répétition de Pina Bausch. *« A l'époque, Pina avait Rolf Borzik comme scénographe,* se rappelle-t-il. *Puis, début janvier 1980, Rolf meurt. C'était en pleine préparation de la pièce* 1980. *Quand Pina a fait appel à moi, je n'avais déjà plus beaucoup de temps, et aucune idée de ce que pouvait être la danse. C'est la première fois que la compagnie travaillait au Schauspiel de Wuppertal, et non pas à l'Opéra. Alors j'ai vidé ce théâtre. C'est ainsi qu'en guise de décor une pelouse verdâtre, une biche empaillée se sont retrouvés sur scène. »*

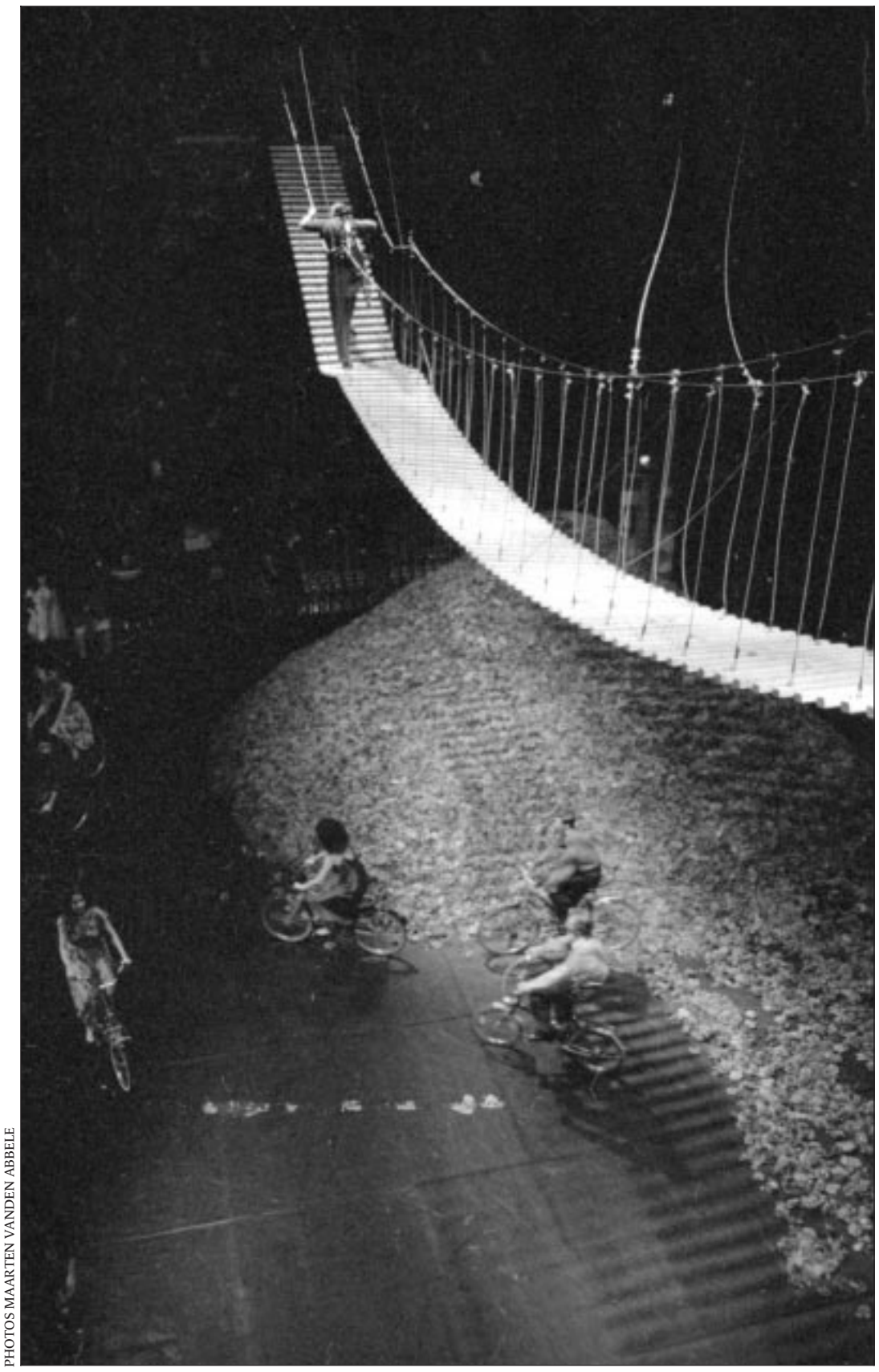
Depuis vingt ans, chaque scénographie est un challenge. *« Tout se décide très tard, entre six et trois semaines avant la première »*, explique Peter Pabst. Et dans les dernières pièces, le décor est devenu tellement énorme qu'il l'oblige à disparaître des répétitions pour en surveiller la réalisation : bateau échoué (*Das Schiff*), troncs d'arbres géants (*Nur du*), montagne de lave noir mat (*Masurka fogo*) : falaise de verdure sculptée (*« La pièce de Budapest »*). Pourquoi un tel gigantisme ? *« Cela doit aller avec l'évolution de Pina Bausch car je ne ferai rien ni sans elle, ni contre elle. »* Enorme présence de la nature qui contraste avec la légèreté de la danse, les solos virtuoses, apparus ces dernières années. Présence nouvelle du minéral, du végétal, autant d'éléments qui sont venus s'ajouter à l'eau, élément fondateur de la création depuis le début. On se rappelle les icebergs et les ours polaires de *Renata wandert aus*, le plateau recouvert de 10 centimètres d'eau d' *Arien* où une jeune danseuse s'offrait une amourette avec un hippopotame, les crocodiles clapotant parmi les miroirs et les illusions de *La Légende de la chasteté.*

En 1982, Peter Pabst a l'idée d'un plateau recouvert de 8 000 œillets crémeux. Une idée tardive par rapport à la première. Coût : prohibitif. Il s'envole alors pour la Chine, jouant son va-tout, et trouve les artisans qui couperont et coudront les fleurs artificielles capables de résister aux piétinements des danseurs lancés à toute volée. Il revient avec son précieux chargement au tout dernier instant. La pièce *Nelken* a fait le tour du monde. Elle est toujours au répertoire. Une splendeur... On se rappelle *Tanzabend II*, la pièce de Madrid où la neige, qui crissait avec tant de vérité, était en réalité dix tonnes de sel répandu. Pour la montagne de fleurs du *Laveur de vitres*, le scénographe a retenu la leçon de *Nelken*. La pièce ayant été préparée en 1996 au cours d'une résidence de création à Hongkong, la Chine de nouveau a servi à produire les fleurs. *« Ce sont des bauhinias, qui figurent sur le drapeau de Hongkong, auxquelles j'ai ajouté des roses,* explique Peter Pabst. *Il y en a 80 000. Chez Pina, l'espace doit rester ouvert, flexible, car les scènes ne sont pas fixées. Pour adapter ce* Laveur de carreaux, *on est forcé de retirer le pont suspendu. On lutte pour inventer des alternatives à la scénographie d'origine. Mais l'impossible n'existe pas. »*

« Chez Pina, l'espace doit rester ouvert, flexible, car les scènes ne sont pas fixées »

Le décor de la plus récente création, celle qui a eu lieu le 26 mai à Budapest, temple de verdure à la verticale dans lequel circule une installation sonore aquatique, est basculé par d'énormes poulies : *« Au début personne n'ose s'approcher du colosse, quand le géant est à terre les danseurs grimpent dessus, s'y fraient des chemins. »* Le communisme, géant au pied d'argile ? Symbole de toutes les statues qui ont été déboulonnées ? *« Ces vingt-cinq ans de métier m'ont appris deux ou trois choses dont je suis sûr. Un décor ne doit jamais raconter une histoire. Il ne doit pas être descriptif, mais rester ouvert. Il doit créer un monde utile au théâtre, à la danse qui seuls lui donnent son sens. »* Et les arbres pétrifiés de *Nur Du*, la pièce créée à Los Angeles, ne sont-ils pas supposés symboliser la forêt californienne, au-delà de San Francisco ? *« Je ne l'avais jamais vue avant de créer ces troncs ! »*

A force de travailler contre la montre, Peter Pabst n'envisagerait-il pas d'ajuster le décor à la danse la veille de la première, agissant



PHOTOS MAARTEN VANDEN ABBELE

En haut, « Le Laveur de vitres » à sa création en 1997. En bas, « 1980 » le premier décor de Peter Pabst.

Décors

● **1980 :** Peter Pabst signe son premier décor pour Pina Bausch : une biche empaillée sur une pelouse verdâtre. La pièce s'intitule tout simplement *1980*. Elle aura une influence considérable sur de nombreux metteurs en scène de théâtre français, en particulier Georges Lavaudant.
● **1982 :** Pour *Nelken* (*Les Œillets*) Peter Pabst recouvre le plateau de 8 000 œillets crémeux, des fleurs artificielles coupées et cousues par des artisans chinois. Ce spectacle, qui tournera autour du monde, reste emblématique du style Pabst-Bausch.
● **1991 :** Peter Pabst introduit les projections d'images dans ses décors. Pour *Danzon*, il montre des poissons de toutes les couleurs qui évoluent dans un aquarium géant pendant que Pina Bausch danse un solo de bras qui bougent comme des algues. Ce moment reste un sommet d'émotion.
● **1995-2000 :** Peter Pabst travaille de plus en plus avec le minéral, le végétal. Ses décors deviennent de plus en plus impressionnants : un bâteau échoué pour *Das Schiff*, des troncs d'arbres géants pour *Nur du*, une montagne de lave noire pour *Masurka Fogo* – pièces créées au cours des résidences à l'étranger qui nourrissent les créations de la compagnie de Pina Bausch.

ainsi à l'instar du compositeur John Cage et du chorégraphe Merce Cunningham qui mettaient en commun musique et danse au dernier moment ? *« La logique serait de répéter l'expérience chaque soir »*, conclut en riant le scénographe. Mais, le plus souvent, il essaie d'être présent aux répétitions, d'assister aux improvisations nées des différentes questions posées par Pina Bausch *« afin de voir dans quelle direction ça pourrait aller. A l'inverse du théâtre où il y a un texte, de l'opéra régi par la structure mathématique de la musique, au début chez Pina, il n'y a littéralement rien. Ça pourrait rendre nerveux. Je suis habitué à ne pas savoir, ,à suivre les fantaisies des danseurs. J'aime leur soumettre des accessoires qui les dérangent. C'est une promenade du genre aventureux. Quelquefois on a l'idée tout de suite. Il n'y a pas de règles. Les choses viennent d'une image, d'un mot, d'une scène que Pina et moi nous avons vue dans la rue, quelque chose qui provoque la tête, ou le cœur, et qui commence à travailler ».*

En 1991, Peter Pabst utilise pour la première fois des projections. Fleurs énormes qui s'ouvrent en accéléré et qui se ferment de même. Vagues déferlantes qui éclatent sur le plateau. Eaux calmes qui baignent la scène bien au-delà de ses limites, mordant sur tout l'espace du théâtre. Sous-bois ombrés. Jusqu'à cet aquarium géant de *Danzon*, dans lequel des poissons éclatants de couleurs vont et viennent, tandis que Pina Bausch danse un solo de bras qui s'agitent telles des algues. Moment unique d'intensité et d'émotion. Mais aussi de beauté. Car ce que recherche de plus en plus Peter Pabst, c'est le beau, la sérénité. *« Je pense à la projection d'un film qui intégrerait la présence des danseurs, leurs déplacements, leurs entrées et sorties. L'image comme décor vivant. »*

Dominique Frétard

★ « Le Laveur de vitres », du 6 au 8 juillet, à 22 heures, Cour d'honneur.

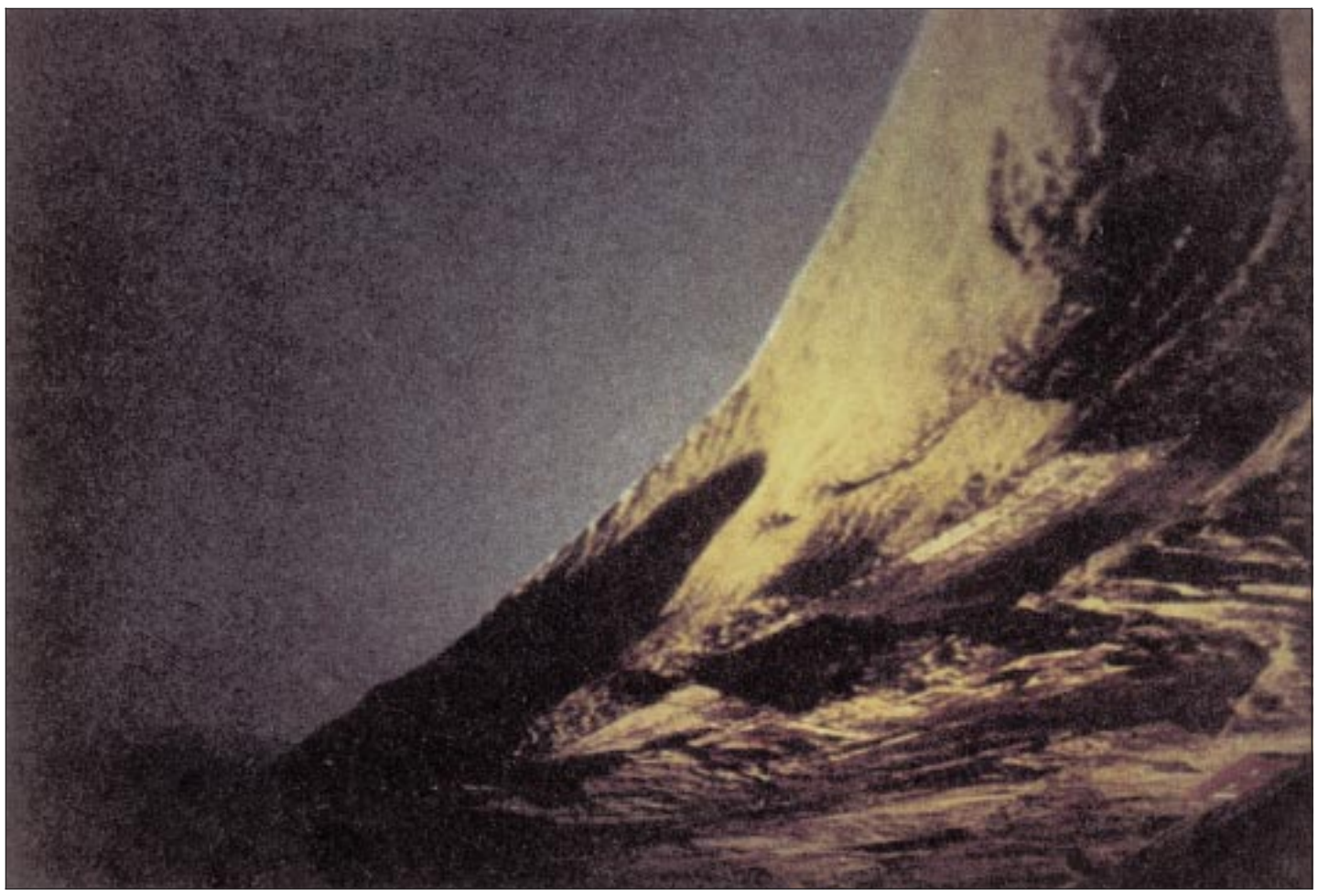
Des combines et des filles

LA robe chez Pina Bausch est l'expression des embarras de l'âme. Le support à une chorégraphie de contorsionniste qui met en branle, tout en les soulignant, des parties du corps sur lesquelles il est de bon ton de ne pas s'appesantir : seins, fesses, hanches. Robes boudinées, qu'on découvre pour la première fois dans *Kontakthof*. Tenter d'être la plus belle pour aller danser, se faire siffler par des garçons tout aussi gauches, tout aussi mal à l'aise, tout aussi endimanchés. Esthétisque du moche, du banal vulgaire qui, en plein triomphe du justaucorps pur et dur de la danse américaine, gifle sérieux le minimalisme chic des années 80.

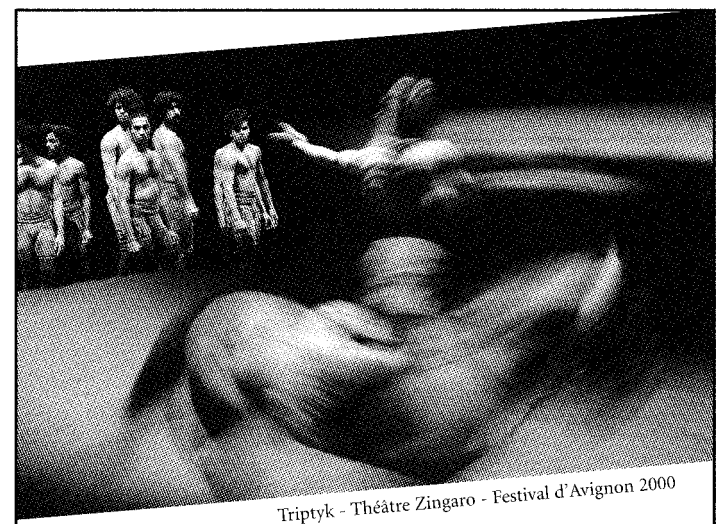
Cette robe se supporte comme un urticaire, gratte aux entournures, démange là où elle se colle. « Deuxième peau » qui danse les élans du désir et de la gêne. Pina Bausch n'a jamais prétendu être féministe. Dans la panoplie chère à la chorégraphe, on trouve encore plus étonnant que cette robe ventouse, carrément plus sous-vêtement : la combine tendance chemise de nuit pour femme totalement démunie, victime offerte. Combine rose chair pâle de *Café Müller* où le satin se confond avec la peau pour crier l'anéantissement ; combine transparente du *Sacre du printemps* qui se macule de la terre jetée au sol sur laquelle les corps trépignent et se roulent. Petite combinette sexy avec horreur. Parfois espiègle pourtant, bêtement enfantine, façon nuisette, baby doll, pin-up des années 50.

Depuis vingt ans, Marion Cito (une ex-danseuse de Pina Bausch) règne en maîtresse sur la robe bauschienne et ses indispensables accessoires que sont les talons aiguilles. Cambrure extrême. Pour que les femmes dominent ? Piétinent les messieurs allongés au sol ? Voilà qui est drôle. Au fil des collections de ces dix dernières années, la robe a pris une autre tournure en même temps que le travail de Pina Bausch évoluait. Elle est toujours excessive, toujours démodée sans qu'on sache vraiment pourquoi, décalée, toujours affublée de talons pic à glace, mais belle, taillée dans des mousselines, des couleurs impalpables. La robe du soir chez Pina Bausch, c'est le vêtement de travail, un détournement exaspéré de la robe de bal, sauf que le plus souvent elle sert à tout sauf à danser. On l'enfile, on ne la quitte plus, on mange avec, on dort avec. Une robe à tout faire.

D. F.



En haut, l'inoubliable champ d'œillets de « Nelken ». Ci-contre, l'étrangeté marine de « Danzon ».



Triptyk - Théâtre Zingaro - Festival d'Avignon 2000

ACTE 1

DEXIA
Crédit Local de France

Photographe : Marc ENGUERAND

Le Mandat
de **Nikolaï Erdman**
Mise en scène
Bernard Sobel

Auprès de la mer intérieure
d' **Edward Bond**
Mise en scène
Stuart Seide

Prunus Armenica
7 miniatures pour Paradjanov
Conception et réalisation
Xavier Marchand et Olivia Granville

Le Pain dur
de **Paul Claudel**
Mise en scène
Bernard Sobel

gt

Théâtre de Gennevilliers
Centre Dramatique National
01 41 32 26 26

Arlequin poli par l'amour
de **Marivaux**
Mise en scène
Jean-Michel Rabeux

Les Caprices de Marianne
(version 1840)
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée
d'**Alfred de Musset**
Mise en scène
Philip Boulay

En collaboration avec la Ville de Gennevilliers
Ouvrez ! c'est hermétique...
Cie Ashanti / danse

Le Monde

Siège social : 21 *bis*, rue Claude-Bernard
75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00
Télécopieur : 01-42-17-21-21
Télex : 206 806 F

Edité par la SA Le Monde,
président du directoire,
directeur de la publication :
Jean-Marie Colombani,

Directoire :
Jean-Marie Colombani ;
Dominique Alduy,
directeur général ;
Noël-Jean Bergeroux,
directeur général adjoint.

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437. ISSN : 0395-2037

Pré-presse *Le Monde*
Impression *Le Monde*
12 rue M.-Gunsbourg
94852 Ivry Cedex
Printed in France

1998

TRAVERSÉES

Un arc théâtral européen traverse le Festival. Il va de la Lituanie à la Bulgarie, en passant par la Pologne, la Hongrie et la Roumanie. Il pourrait sembler homogène, parce qu'il parcourt des pays qui ont tous appartenu au bloc de l'Est. Mais l'accélération de l'Histoire, ces dix dernières années, a tellement creusé les particularismes que, de la Baltique aux Balkans, l'Europe conjugue tous les présents. Le programme Theorem (Théâtres de l'Est et de l'Ouest Rencontres européennes du Millénaire) propose d'embarquer pour un voyage au long cours. Né en 1997 à l'issue d'un colloque avignonnais, Theorem regroupe quatorze directeurs d'institutions en Europe, qui se réunissent tous les deux mois et croisent leurs projets. Leur priorité, selon Bernard Faivre d'Arcier, est *« de soutenir les jeunes générations d'Europe de l'Est »*, en multipliant les coproductions et en privilégiant la création. Ainsi, les spectacles élus voyagent de ville en ville. Avignon en accueille neuf en 2000. Autant sont annoncés pour 2001. *Le Monde* a voyagé pour suivre, de Lituanie en Bulgarie, l'arc chahuté de ce nouveau théâtre.
Le festival n'ignore pas pour autant l'Ouest. Deux grands invités, qui sont déjà venus à Avignon, sont à l'affiche de la 54e édition. Le Québécois Denis Marleau crée une pièce de Normand Chaurette. L'Italien Romeo Castellucci, en s'emparant de la Genèse, poursuit à sa manière la quête de la mémoire qui traverse l'Europe.

Lituanie

Un cosmopolitisme européen

VILNIUS, ville basse qui vit au rythme du claquement lent des pas. Couleurs trop vives de crépis trop neufs. Ors des églises avoisinant des bâtiments restaurés, où s'exposent banques et magasins griffés à l'international sur un bon kilomètre carré du territoire. Et beaucoup plus dans les têtes. Un pas au-delà, et on frôle hier, dans un camaïeu de gris comme l'URSS l'avait rêvé ; un pas encore et c'est la plongée dans un insondable passé lourd de bottes boueuses. La rupture culturelle, indéniable, exubérante, est aux couleurs du centre : goût fort, contrastes violents, mélanges audacieux, artistes entreprenants, Etat discret et commanditaires aux aguets. Vilnius a pris le tournant d'un cosmopolitisme européen, à la différence de sa rivale Kaunas, fief du nationalisme terrien.

En dix ans d'indépendance, le vieux monde n'a pas été effacé de tous les murs. La colonnade de ciment néo-classique du Théâtre russe a fait rêver les promoteurs de casinos. En vain. Rescapée de la roulette, la salle à l'italienne continue d'accueillir le metteur en scène Kama Guinkas, venu de Moscou, mais aussi les productions maison, de Pouchkine à Albee, servies par cent trente-neuf employés permanents, dont quarante comédiens. L'acerbe directeur artistique, Vladimir Tarassov, musicien et plasticien (il a beaucoup travaillé avec Ilya Kabakov et un peu avec Josef Nadj) vitupère pêle-mêle les acteurs payés à ne rien faire ; l'influence d'une culture à base de vidéo-clips ; l'enseignement qui continue de former des acteurs comme si rien n'avait changé. Et pire encore : *« les jeunes qui ne comprennent plus le russe »*.

Après s'être tournée vers l'allemand lorsqu'elle a pu rencontrer l'Ouest physiquement, la génération de l'après-1990 a cherché les raccourcis vers l'anglais pour communiquer en musique ou en bits. Dans le même temps, le lituanien s'est redécouvert lui-même. *« La langue s'était figée sous le régime soviétique*, dit Kestutis Zilionis, administrateur du Petit Théâtre. *Elle était sous surveillance de linguistes, qui l'exigeaient "grammaticalement correcte", purifiée par leurs soins. En dix ans, elle a retrouvé sa souplesse. Avant, les acteurs parlaient comme des robots, maintenant ils peuvent jouer naturellement. La télévision a accéléré ce changement. Il nous a fallu inventer de nouveaux vocables, pour des réalités qui n'existaient pas auparavant. Et récupérer les gros mots qui étaient le monopole du russe. »*

Les rigidités de la langue étaient à l'image d'une société qui tolérait du théâtre qu'il révélât ses failles. Et qui ne manquait pas de talents pour les représenter. Voir Eimuntas Nekrossius (48 ans), le plus fameux d'entre eux, avec *Pirosmani, Pirosmani...* (1981), *Le Nez* (1991), ou *Hamlet* (1997). *« Son langage s'est développé parce qu'il y avait la censure*, estime Audronis Liuga, directeur de la revue *Lietuvos Teatras (Théâtre lituanien). Les images permettaient de dire ce qui était interdit. Les gens s'unissaient en les déchiffrant. Cela créait une complicité dans la rébellion. Comme ses prédécesseurs, Nekrossius vient d'un village. Sa philosophie et sa poésie sont celles de la campagne, d'un monde sans industrie. En revanche, Oskaras Korsunovas est issu de la ville. Il en a la mentalité. C'est pour cela qu'il a été reconnu par les jeunes citadins. »*

Bien qu'âgé de trente ans seulement, Oskaras Korsunovas se souvient du temps où *« le théâtre avait le monopole de la vérité »*. La mission nouvelle est-elle à lire dans son propre itinéraire ? Les chars russes sont encore dans les rues, lorsqu'il donne sa première mise en scène, avec *Là, être ici*, d'après Daniil Harms. L'avant-garde soviétique des années 1940, interdite par Staline, tend la main à la Lituanie étourdie de liberté. Sa *« révolution dans la révolution »* fait reconnaître immédiatement le metteur en scène à l'étranger. Hébergé par le Théâtre national, il peut engager son nom sur la durée.

Tandis qu'il prépare *Le Maître et Marguerite* pour Avignon, on présente deux de ses créations : le classique *Songe d'une nuit d'été* dans une mise en scène contemporaine (très réussie), et le contemporain *Shopping and Fucking*, dans une mise en scène classique. « Shopping and Fucking *n'est pas une pièce à la mode*, répond-il aux interrogations, *l'œuvre a devant elle une longue vie. Elle témoigne parfaitement de ce qui se passe en Lituanie en ce moment, où on ressent le capitalisme d'une manière encore plus intense qu'en Grande-Bretagne, parce que c'est nouveau. Elle nous parle de notre vie, des relations entre enfants et parents, de l'argent et de la drogue. »*

Oskaras Korsunovas a créé son propre « théâtre » : O. K. Théâtre. Pas de bâtiment, mais un répertoire de huit pièces. L'une d'entre elles *(P.S. File O.K.)* a été commandée à un jeune Lituanien, Sigitas Parulski, pour amorcer un mouvement d'écriture dans le pays. Autant de signes, selon Audronis Liuga, que le rideau entre les deux mondes a été définitivement arraché : *« Il n'y a plus d'Europe de l'Est dans le théâtre. Ce qui n'empêche pas les Allemands ou les Français d'attendre encore de nous une sorte d'exotisme. Les circulations ne sont plus à sens unique : le Polonais Grzegorz Jarzyna ou le Hongrois Arpad Schilling sont venus jouer à Vilnius avant Avignon. Les relations ne sont plus entre Est et Ouest : elles sont entre artistes qui se reconnaissent un seul type de problème : celui de la création. »*

Jean-Louis Perrier
(envoyé spécial à Vilnius)

★ « Le Maître et Marguerite », du 19 au 22 juillet, à 19 heures, salle Benoît XII.

Les photos de Stéphane Duroy, publiées dans cette page et page VIII, sont réunies dans un ouvrage intitulé « L'Europe du silence », éd. Filigranes, 64 p., 170 F (25,92 €).

STEPHANE DUROY

Pologne

Changements dans le désordre

BOOM économique, incertitudes politiques et interrogations artistiques. Varsovie vit les changements dans le désordre, non sans cesser de se retourner pour s'assurer qu'elle est sur le bon chemin. Et le théâtre, justement, est resté en arrière. Ni l'apparition des premières compagnies indépendantes ni l'introduction d'un répertoire boulevardier n'ont affecté un appareil intact. A l'époque socialiste, il était le temple et le répertoire des grands noms et des grands moments historiques, un lieu de célébration de la nation et de la résistance. Ses acteurs étaient dorlotés et menacés par le pouvoir, qui tentait de s'attacher les trublions en les plaçant au plus haut de la hiérarchie sociale. Aujourd'hui, la société les a un peu oubliés et nombreux sont ceux qui se sentent à juste titre déclassés, contraints d'abandonner le service public pour une télévision ou une publicité.

Dans le chambardement des premières années 1990, la moitié sinon les deux tiers des spectateurs ont délaissé les salles. Les tentations de privatisation se sont brisées sur la conviction qu'elles conduiraient à la quasi-disparition d'un art qui avait joué un rôle essentiel dans l'émancipation du pays. Une réforme administrative allait redistribuer l'héritage. L'Etat garderait deux théâtres nationaux, dépendant du ministère de la culture : le Théâtre Narodowy de Varsovie – homologue de la Comédie-Française – et le Théâtre Stary de Cracovie. La gestion des nombreux autres était déléguée aux seize régions nouvellement créées, aux départements et aux villes. Avec le risque de soumettre la culture à l'inculture : ne vient-on pas de refuser le nom de Grotowski à une rue de sa cité natale ?

« Nous avons fait une enquête en demandant aux spectateurs ce que le théâtre polonais avait gagné ou perdu durant les dix dernières années, dit la jeune Natalia Adaszynska, dramaturge du Théâtre Rozmaitosci à Varsovie. *Presque tous ont estimé que la plus grande perte était celle de son influence sur la vie de chacun. Avant, il passait des messages, il était à double sens. Maintenant, les gens n'en ont plus besoin et on ne sait plus très bien à quoi il doit servir. Les gens veulent moins d'histoire collective et politique à la Wajda et plus d'histoire individuelle. Ils veulent voir leur propre reflet sur scène et pas celui de la masse. C'est la fin du génie polonais. »*

Le *« génie polonais »* se dispute souvent entre les noms de deux visionnaires qui n'ont jamais eu la partie particulièrement facile : Kantor et Grotowski. De sa place forte du Théâtre national de Varsovie, la dramaturge de l'établissement, Matgorzata Dziewulska, rapporte une confidence de ce dernier : *« J'ai choisi l'incantation, sachant qu'ainsi je serai loin de la censure. »* En l'absence de la censure, l'enjeu actuel, selon elle, outre un retour au texte que manifesterait le Théâtre national, consiste à repasser de l'incantation au réel. Elle le perçoit dans l'intérêt nouveau pour les marginaux, ignorés par le socialisme et délaissés par le capitalisme. Elle l'entrevoit dans les mises en scène de Krysztian Lupa : *« En un certain sens, il montre des personnages concrets. C'est un réaliste, même s'il est aussi un mystique. »*

Nul autre nom ne revient aussi souvent dans les conversations que celui de Lupa. En tant que metteur en scène, mais aussi en tant qu'enseignant. Une fois encore, Cracovie dispute à la capitale son titre dans le champ du théâtre en alignant son conservatoire, son université et sa revue théâtrale, *Didaskalia*, aux côtés du Stary et de sa troupe d'acteurs de haut niveau. La percée est d'autant plus sensible que trois anciens élèves de Lupa s'affairent à prendre le relais générationnel. Ils se nomment Grzegorz Jarzyna (qui donne *Yvonne, Princesse de Bourgogne* et *Le Prince Mychkine* à Avignon) ; Piotr Cieplak (qui sera présent dans *Hotel Europa* à Avignon) ; Krzysztof Warlikowski, metteur en scène d'un *Hamlet* tumultueux au Théâtre Rozmaitosci à Varsovie.

En trois ans, le Rozmaitosci est devenu l'incontestable pôle de création théâtrale de la capitale. Si quelqu'un l'a inventé, c'est probablement Bogdan Slonski. Avant d'en être cavalièrement évincé il y a quelques mois par ceux-là mêmes qu'il y avait fait entrer. Après une jolie rénovation de cette salle centrale un peu étroite d'entournures, il en a appelé à un mince garçon enfiévré qui n'était encore que l'assistant de Krysztian Lupa sur *Les Somnambules*. Dès sa première mise en scène, *La Fièvre des Tropiques* de Witkiewicz, Grzegorz Jarzyna s'impose auprès de jeunes gens réputés rétifs au théâtre et qui viennent, empétardés, voir et revoir leur pièce : *« Witkiewicz n'était plus l'auteur cérébral que nous connaissions*, dit Bogdan Slonski. *Il se mettait à parler dans la langue de la jeunesse, avec son rythme et ses images. »*

Désormais seul aux commandes, Grzegorz Jarzyna, veut faire du Théâtre Rozmaitosci *« un théâtre de génération »*, où se donneront les inévitables *Shopping and Fucking* de Mark Ravenhill et *Blasted* (*Anéantis*), de Sarah Kane. Pour le coup, les *« marginaux »* sont sur scène, suscitant les remous imaginables dans un pays où l'Eglise continue de confesser plus de fidèles que d'amateurs de théâtre. Avec 35 000 spectateurs, et son lourd appareil hérité du passé (troupe permanente), le Rozmaitosci n'a pas la partie facile. Grzegorz Jarzyna a passé outre aux incertitudes économiques en tablant sur la création et trouvé des soutiens au sommet de la municipalité, non sans s'intéresser au sponsorat, alliant la culture et l'innovation venues de Cracovie à l'entregent de Varsovie. Dans ce contexte, le pari artistique du *Prince Mychkine* (d'après *L'Idiot*, de Dostoïevski) devient aussi un pari économique engageant la première génération théâtrale de l'après-socialisme.

J.-L. P.
(envoyé spécial à Varsovie)

★« Yvonne, Princesse de Bourgogne », du 15 au 17 juillet, à 21h30 et « Le Prince Mychkine », du 21 au 23 juillet, à 21h30. Au Théâtre municipal.

théâtre de la bastille

Phaedra's Love / *Sarah Kane / Renaud Cojo* ▮ Carte blanche à *Simone Forti* ▮ Des souffles de vie / *Fattoumi et Lamoureux* ▮ L'œuvre à faire : L'Ours normand / *Fernand Léger / Arnaud Churin* ▮ Ecoles de Cannes et de Lausanne ▮ Gilles Deleuze / *Dominique Féret* ▮ Ma / *Pierre Droulers* ▮ La Testimone et Exercices spirituels / *Caterina Sagna* ▮ Projection privée/ théâtre public ▮ *W.-H. Auden / Jean-François Peyret* ▮ Le Retour au désert / *Bernard-Marie Koltès / Thierry de Peretti* ▮ $Shot / *Jennifer Lacey* ▮ Au bord des métaphores / *Rachid Ouramdane* ▮ 4 + 1 (little songs) / *Catherine Diverrès* ▮ Manque / *Sarah Kane / Jean-Marie Patte* ▮ Bérénice de Racine / *Frédéric Fisbach et Bernardo Montet*

saison 2000-2001

01 43 57 42 14

Roumanie

Jusqu'aux frontières extrêmes

CE n'est pas un paysage urbain, c'est une désolation : des hectares de terre et d'herbe rare où rôdent des chiens – ces chiens errants qui envahissent Bucarest. Au loin, une masse d'immeubles dans le style de Ceaussescu. Et, posé au milieu de ce vide comme une fatalité, un théâtre : le Théâtre juif d'Etat. Construit en 1876, le bâtiment a résisté à la seconde guerre mondiale et à la folie de démolition-reconstruction du dictateur. C'est un îlot, dont l'intérieur dégage une ambiance merveilleusement Mitteleuropa : on s'y retrouve dans un temps qui rappelle la Prague de Kafka, ou la Vilna du début du siècle.

Il y avait 300 000 juifs à Bucarest en 1939. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 15 000, et les plus jeunes continuent de partir. Pour pallier le manque de comédiens, le Théâtre juif a commencé il y a quinze ans à engager des non-juifs. Ceux-là représentent aujourd'hui l'essentiel de la troupe permanente : trente acteurs, dont trois juifs. Les nouveaux venus apprennent le yiddish pour jouer les classiques de la littérature juive, et ceux de la littérature dramatique universelle. Ainsi, Shakespeare et Labiche ont leurs entrées au Théâtre, où les fauteuils sont équipés d'écouteurs qui permettent aux spectateurs d'entendre une traduction simultanée en roumain.

En ce mois d'avril 2000, le Théâtre juif affiche *An die Musik*. Une pièce qui fait date dans son histoire. Elle associe Bucarest à une tournée européenne d'envergure, qui conduira le spectacle d'Avignon à Berlin, en passant par Nancy et Rotterdam. *An die Musik* a été créé par le metteur en scène anglais Pip Simmons en 1974. Ce fut un événement. Ceux qui l'ont vu s'en souviennent comme d'une expérience qui les poussait aux frontières extrêmes du théâtre en les mettant face à l'horreur des camps de concentration nazis.

Pourquoi remonter aujourd'hui *An die Musik* ? La réponse appartient à Pip Simmons, sexagénaire aux allures de jeune homme et à l'humour corrosif. *« Je m'étais promis de ne jamais refaire ce spectacle. Mais il y a aujourd'hui une contradiction constante entre les politiciens, les gens qui disent : "Plus jamais ça" et ce qui se passe en Europe, le retour de l'extrême droite et de la barbarie. »* Pip Simmons vit actuellement en Suède, dans la forêt. Il travaille parfois avec des théâtres suédois ou danois. *« Je ne suis plus aussi ambitieux qu'avant. La tournée d'*An die Musik *est la première que j'organise depuis 1985. »* 1985, c'est la date à laquelle Pip Simmons a dissous le groupe international qu'il avait fondé à Rotterdam en 1974. *« Le public vieillissait avec nous. On aurait pu continuer longtemps comme ça, mais je ne voulais pas. J'ai toujours entretenu une relation très ambiguë avec le théâtre. La plupart du temps, ce qu'on voit m'ennuie. Aujourd'hui, l'économie est déterminante. Le théâtre a peur de lui-même, parce qu'il y a trop de risques financiers. Quand on avait vingt ans, on faisait, tout simplement. »* Et il répète : *« We just did it. »*

Pip Simmons a mis deux ans et demi à réunir les coproducteurs d'*An die Musik*. Il a trouvé la voie de Bucarest en écoutant une émission de radio qui parlait d'un programme mis en place par le gouvernement roumain pour informer les jeunes sur la seconde guerre mondiale. Et c'est ainsi qu'il s'est retrouvé début 2000 au Théâtre juif, pour deux mois de répétitions avant la création. Pip Simmons ne connaissait pas Bucarest. *« On m'a donné un appartement dans un quartier où les bâtiments sont encore plus sinistres qu'autour du théâtre. Vous avez vu les chiens dans les rues. Il y en a 300 000 à Bucarest. Ils sont très tristes. Dans le quartier où j'habite, les gens ont les mêmes expressions que les chiens. Ils détestent leur vie. Ils regardent à la télévision des fantaisies sur la manière dont nous vivons, en Suède ou en France. Et ils sont conscients d'être considérés comme les chiens de l'Europe. »*

Pendant les répétitions d'*An die Musik*, Pip Simmons a dû expliquer aux comédiens beaucoup de choses sur l'Holocauste – ce qui n'était pas le cas à la création, en 1974. *« Le fossé entre les générations est aussi un fossé entre les connaissances historiques. Il y a vingt-cinq ans, les comédiens étaient plus proches de la réalité des camps, ne serait-ce que parce qu'ils en avaient entendu parler par leurs parents. Les comédiens roumains d'*An die Musik *ont entre vingt et trente ans. Leurs parents avaient d'autres préoccupations que la Shoah. »* Ce que confirme Harry Eliad, le directeur du Théâtre juif : *« La Shoah, en Roumanie, c'est comme Attila ou Gengis Khan : de l'histoire ancienne. »*

« Nous vivons aujourd'hui dans un monde sous tension », poursuit Harry Eliad. *« Deux dangers nous menacent : l'égoïsme qui crée des problèmes sociaux, et l'extrémisme, qu'on sent monter en Roumanie. Le racisme refait surface. Il touche les Tsiganes et les Juifs, d'une manière différente. Les Tsiganes sont attaqués directement, les Juifs, qui sont pour la plupart des intellectuels, d'une manière plus pernicieuse, idéologique : on attaque des conceptions philosophiques, pas les gens. »*

Harry Eliad a dit oui au projet d'*An die Musik* parce qu'il pense *« qu'aujourd'hui tout le monde est menacé par l'extrémisme ; pas seulement nous »*. Pip Simmons, lui, espère que d'Avignon à Rotterdam, le public verra que le spectacle est aussi une métaphore du Rwanda ou du Kosovo. *« On espère toucher une nouvelle génération et lui donner des armes pour se battre. On ne sait pas si on y parviendra. Qu'est-ce qu'on peut faire, avec une pièce de théâtre ? »*

Brigitte Salino
(envoyée spéciale à Bucarest)

Hongrie

Entre deux mondes

LUMIÈRE d'or sur Budapest. Un été imprévu s'est installé en avril en Hongrie, couvrant de fleurs les collines de Buda. A Pest, de l'autre côté du Danube, les enfants jouent avec des canettes le long des façades d'un autre temps. C'est là, dans une salle improvisée, que Laszlo Hudi présente pour un soir son spectacle *Beckett-Songs*. Le metteur en scène avait prévu de montrer *La Cerisaie*, avant qu'elle ne vienne au Festival d'Avignon, mais les décors se sont égarés à Caracas, où Mozgo Haz (La Maison mobile), la compagnie de Laszlo Hudi, était invitée. Ce sont les aléas des tournées, ces tournées vitales au théâtre neuf de l'Est, qui tire le diable par la queue.

A côté de *La Cerisaie*, Laszlo Hudi emmène à Avignon *La Tragédie de l'homme*, d'Imre Madach. *« C'est un grand classique, chez nous »*, explique le metteur en scène. *« Une pièce en vers, écrite en 1861, très philosophique. On y voit Adam et Eve, accompagnés du diable, qui voyagent dans l'Histoire. Le diable veut montrer à Adam et Eve que ce voyage est inutile, parce que l'Histoire est finie avant même d'avoir commencé. »* Voilà qui fait rire Laszlo Hudi : la métaphore avec la situation de la Hongrie aujourd'hui est tellement évidente ! *« Nous n'avons rien qui nous guide vers le futur. Pas de points précis qui nous permettent de nous situer. Tout est devenu flou, éclaté en mille morceaux, dominé par l'argent. Qu'est-ce qu'il nous reste ? Les gens. »* Syndrome emblématique d'une génération : Laszlo Hudi a quarante ans. *« C'est plus facile pour ceux qui ont vingt ans aujourd'hui, parce qu'ils n'ont pas connu l'ancien système. Je me dis toujours que je suis né trop tard ou trop tôt. Trop tôt, parce que j'ai connu le mensonge. Enfant, je sentais bien que les gens avaient une vie officielle, en accord avec le régime. Dès qu'ils étaient chez eux, ils vivaient tout à fait autrement. Cette double vie était terrible. »*

La famille de Lazslo Hudi émigre en Allemagne dans les années 90. Le père, entraîneur de handball au niveau national, a vu les portes se fermer parce qu'*« il n'était pas dans le bon cercle »*. En 1998, Laszlo Hudi, formé à l'école de la pantomime, revient seul à Budapest pour retrouver *« la petite famille »* de ceux qui cherchent de nouvelles voies, pluridisciplinaires. Les pionniers : ce sont eux qui introduiront la danse moderne en Hongrie, où seul le ballet classique avait droit de cité. Laszlo Hudi travaille avec le chorégraphe Josef Nadj, qui prépare son *Canard pékinois*. Joué cinq fois à Budapest, le spectacle part pour Paris. Triomphe. Les tournées s'enchaînent. Le jeune Hongrois découvre la France, *« une révélation : la Hongrie est un petit pays, mélancolique et limité. En France, j'ai trouvé des bases à quoi m'identifier, une ouverture d'esprit qui guide mon travail depuis »*.

Aujourd'hui, il y a soixante-dix compagnies indépendantes en Hongrie. Beaucoup n'existent que le temps d'un spectacle. La Maison mobile de Laszlo Hudi, créée en 1995, reçoit des subventions – évidemment insuffisantes. Mais le metteur en scène se plaint surtout du manque de lieux. Comme Arpad Schilling, son compatriote, qui compte parmi les valeurs les plus sûres de la nouvelle donne européenne (il sera l'invité en 2001 du Festival d'Avignon), il attend beaucoup de la réorganisation, en cours, des scènes hongroises. *« Les théâtres publics jouent 400 fois par an. Ils remplissent les salles. C'est un service culturel, mélangé avec un peu d'art. Ils fonctionnent comme les usines de l'ancien régime. »* Il s'agit donc de prendre le pouvoir. Autrement.

B. Sa.
(envoyée spéciale à Budapest)

★ « La Cerisaie », du 9 au 11 juillet, à 21h30, au Théâtre municipal et « La Tragédie de l'homme », du 20 au 23 juillet à 22 heures, au Cloître des Carmes.

Le Monde RENCONTRES

Le Monde
Festival d'Avignon 2000

du 6 au 23 juillet 2000
Cloître Saint-Louis
Tous les jours - entrée libre

16 heures à 17 h 30
Rencontres avec les artistes
animées par les journalistes de la rédaction

Le Monde rencontre celles et ceux qui font le Festival : acteurs, metteurs en scène, chorégraphes et organisateurs se succèderont pour commenter leurs aventures artistiques.

11 heures à 19 heures
***Le Monde* vous accueille**
- Le kiosque du *Monde* : journaux, publications, livres, cédéroms.
- En accès libre : http://tout.lemonde.fr (programme des rencontres disponible sur ce site)

Renseignements :
Tél. : 04 90 86 55 20
avignon@lemonde.fr

Bulgarie

A la recherche d'un paradis perdu

NOUS les avions rencontrés en 1996 à Sofia. Margarita Mladenova et Ivan Dobchev œuvraient alors dans les combles du Théâtre national. Ils n'avaient pas voulu de la grande salle pour mettre en scène *Oncle Vania* et *Les Trois Sœurs*. Ils voulaient que les spectateurs sentent le souffle de Tchekhov, qu'ils soient baignés de la lumière d'icône qui irradiait des comédiens, tout près, si près. Cette année-là, Margarita Mladenova et Ivan Dobchev étaient à un tournant de leur histoire. Ils venaient de trouver « leur » théâtre, un dépôt de décors dont l'Etat leur cédait le bail. Ils auraient enfin un endroit pour leur troupe, le Sfumato, le premier « théâtre-laboratoire » de Bulgarie, fondé en 1988 et aussitôt repéré en Europe.

Quatre ans plus tard, Margarita Mladenova et Ivan Dobchev sont à un autre tournant de leur histoire. Ils vont devoir quitter l'endroit qu'ils ont bâti – un théâtre de cent vingt places, posé comme une maison de campagne dans une cour qui donne sur les Champs-Elysées de Sofia. Une adresse idéale, une ambiance : des arbres frôlent les façades délabrées des immeubles qui donnent sur la cour, des jeunes gens se retrouvent dans le petit café attenant au théâtre. C'est ouvert et intime, protégé de la tristesse des regards des gens qu'on croise dans les rues. La vie est brutale en Bulgarie. En dix ans, la population est passée de neuf à huit millions d'habitants – un signe de dépression. *« Nous avons l'impression d'être revenus au début du XX^e siècle »*, dira Margarita Mladenova.

Loi du marché. Le terrain où est installé le Sfumato a été récupéré par ses propriétaires qui l'ont vendu à une banque viennoise. Il va donc falloir aller ailleurs, et recommencer. En attendant, en ce mois d'avril 2000, Margarita Mladenova et Ivan Dobchev présentent une création bien venue, *La Toison noire* : une histoire de paradis perdu. Un songe en noir et blanc de une heure dix. L'histoire des Karakatchanes, tribu de bergers itinérants dont l'origine s'oublie dans la nuit de notre temps, et qui a perdu sa raison d'être quand le régime communiste l'a contrainte à la sédentarisation, dans les années 50. Ils étaient des milliers, qui vivaient sous le signe du noir. Noir comme leurs brebis, noir comme la nuit pendant laquelle ils se déplaçaient. Ils allaient du nord de la Grèce aux montagnes de Bulgarie, fuyant le froid et cherchant l'herbe, vivant de la vente de la laine et du fromage.

Ivan Dobchev se souvient d'en avoir vu, quand il était enfant (il est né en 1947, comme Margarita Mladenova). Sa famille, des bergers eux aussi, habitait près de la frontière grecque. *« Les Karakatchanes venaient nous rendre visite, comme à des gens proches, parce que mes parents résistaient à la collectivisation. »* Quand ils traversaient les villes, ils formaient un cortège où il n'y avait que les femmes, les enfants et les bagages. Ils étaient guidés par la fiancée la plus belle, vêtue de son costume de mariée, qui marchait en tricotant. Pendant ce temps, les hommes contournaient la ville, avec les troupeaux. *« Ils étaient perçus comme des étrangers, ils faisaient peur, alors que c'étaient des gens paisibles »*, dit Margarita Mladenova. *« Ils étaient proches des juifs anciens, qui avaient des troupeaux, un Dieu mais pas d'églises. Ils enterraient leurs morts dans les cimetières chrétiens, quand ils en trouvaient sur leur route. »*

Dans un tiroir du bureau du Sfumato, des cassettes sont alignées, en ordre. Ivan Dobchev les dévoile comme un trésor. Ce sont les témoignages des Karakatchanes, patiemment recueillis, après de longues recherches menées sur leur histoire. Pourquoi cette nuit incessante autour d'eux ? *« Il y a une explication en forme de légende : les Karakatchanes avaient une patrie qui se trouvait autour d'une montagne, en Grèce du Nord. Le pacha turc Ali a voulu prendre une de leurs filles pour la mettre dans son harem. Les Karakatchanes ont tué le pacha. Comme ils s'attendaient à des représailles, ils ont tué toutes leurs brebis blanches, ne gardant que les noires. Ils se sont tous habillés de noir. Ils ont bouché l'ouverture des cloches avec de la paille. Et ils ont disparu dans la nuit. C'est de ce moment que date leur fuite éternelle. »* Quoi qu'il en soit, la nuit leur est restée comme un réflexe de préservation. C'est pour cela que c'est la lune qui brille, et non le soleil, pour les Karakatchanes.

Version pragmatique : les brebis noires donnent beaucoup de laine et peu de lait. Elles ne sont pas rentables pour les sédentaires. Mais elles sont très résistantes. Selon certains chercheurs, les Karakatchanes formeraient la population autochtone des terres balkaniques. *« Ce seraient des nomades thraces »*, explique Ivan Dobchev. *« Ceux qui donnent l'image initiale d'un contrat entre l'homme et la nature. »*

La première attaque contre les Karakatchanes, dont les traces les plus anciennes remontent à l'Empire romain (ils fournissaient en lait, viande et lait les légions romaines), est venue de l'interdiction qui leur a été faite de passer en Grèce. Ivan Dobchev se souvient d'eux, forcés de s'arrêter à la frontière, vivant comme ils pouvaient en attendant le retour du printemps et le départ vers le Nord. Le second coup, fatal, leur a été porté dans les années 50. Finie, la nuit. Ils vivent maintenant dans des maisons, seuls les plus âgés peuvent encore raconter : *« Ils étaient très contents qu'on s'intéresse à leur histoire*, dit Margarita Mladenova. *Ils pleuraient, ils sortaient de vieux costumes, ils nous chantaient leurs chansons. Comme ils sont sans complexe, ils nous racontaient tout. Leurs enfants, qui ont notre âge, et leurs petits-enfants sont tout à fait différents. Ils n'ont presque plus rien de karakatchane. »* Selon les estimations, il reste aujourd'hui en Bulgarie entre trois et douze mille Karakatchanes.

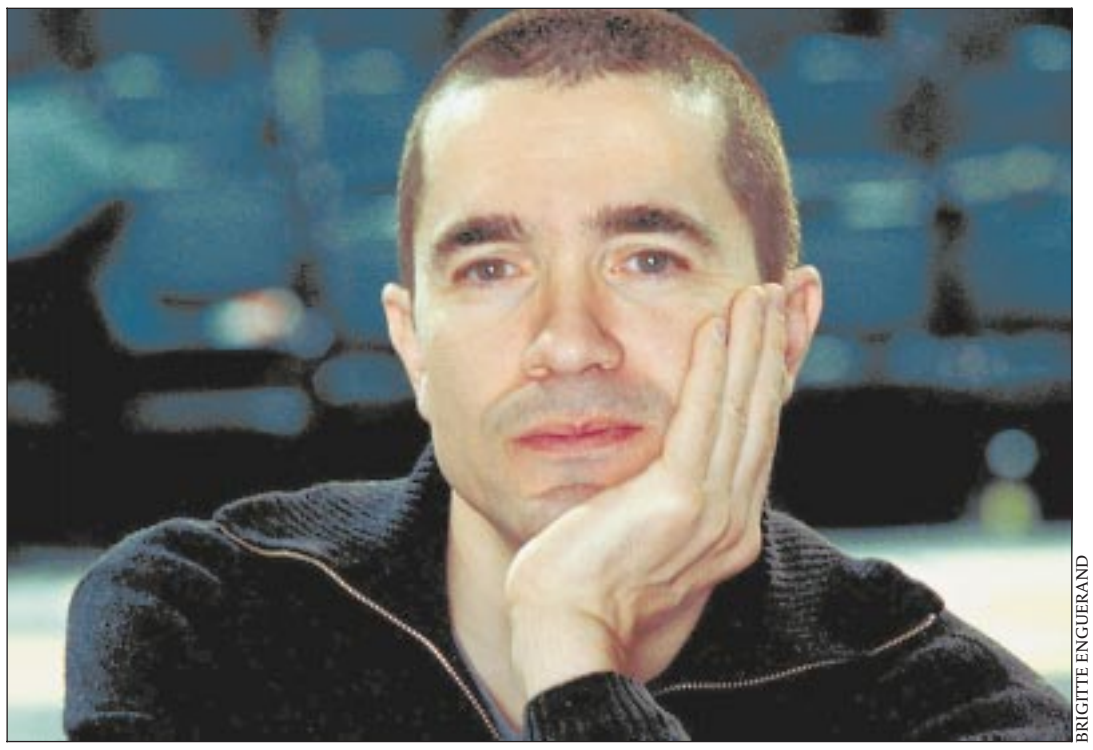
« Chez nous, dans les Balkans, tout est plus dur, plus brutal qu'ailleurs en Europe, poursuit Margarita Mladenova. *La culture karakatchane a été détruite. Comme ce n'était pas une culture écrite, elle a disparu sans cérémonie. C'est une métaphore du modèle balkanique d'agression, de notre propre angoisse. Nous vivons aujourd'hui dans un entre-deux, sans repères. Il y a un rejet radical et général de l'ancien système. Pour les jeunes gens, ce rejet est presque organique. Il efface même tout ce qui concernait l'opposition au régime du réalisme socialiste. Pour nous, c'est différent : nous avons commencé à travailler en 1974-1975, et nous nous sommes nourris des valeurs de cette opposition. Nous pensons que dans le vacuum actuel, seule reste la mémoire pour transmettre certaines valeurs. Elle est comme un trésor. »*

Dans l'histoire du Sfumato, les Karakatchanes arrivent après Tchekhov. Sans rupture. *« Nous poursuivons le même chemin : la recherche des pré-images, le songe et le rêve sur la destination de l'homme. Chez Tchekhov, ce sont les rêves personnels.* La Cerisaie *est une histoire de paradis perdu. Dans* La Toison noire, *il s'agit des archétypes collectifs. Dans les prochaines années, nous pensons revenir à Tchekhov. Nous savons déjà que notre approche sera différente. »* Nourrie par le paradis perdu de *La Toison noire.*

B. Sa.
(envoyée spéciale à Sofia)

★ « La Toison noire », du 7 au 10 juillet, à 19 h, Chapelle des pénitents blancs.

LES GEMEAUX/SCEAUX/SCENE NATIONALE
SAISON 2000/2001
FESTIVAL D'AUTOMNE / Marie-Paule ANDRÉ
Helen MERRILL (USA)
FADO DE LISBONNE
FESTIVAL D'AUTOMNE / Trisha BROWN (USA)
Didier LOCKWOOD
MAUPASSANT / Claude SANTELLI
J.S. BACH / Amaury DU CLOSEL
TCHEKHOV / Éric LACASCADE
QUARTET MOUTIN RÉUNION
Philippe GENTY
TCHAIKOVSKI / CULLBERG BALLET (Suède)
Archie SHEPP (USA) / Éric LE LANN QUINTET
DÉCEMBRE 2000 : RENCONTRES EXCEPTIONNELLES
L'ORCHESTRE NATIONAL D'ILE DE FRANCE
Alexandre DUMAS / Massimo SCHUSTER
LAURÉAT DU JAZZ À LA DÉFENSE 2000
MOZART / Amaury DU CLOSEL / Daniel LARRIEU
Christian TOUCAS QUARTET
LA TROPPA (Chili)
Philippe CAUBÈRE
Richard STRAUSS / Christian SCHIARETTI
Debora SEFFER
LES TAMBOURS DU BRONX
PICCOLO TEATRO DI MILANO / Giorgio STREHLER
LE GRAND ORCHESTRE FRANCO-CUBAIN de Luc LE MASNE
LES RENDEZ-VOUS CHORÉGRAPHIQUES DE SCEAUX
Ballet de l'Opéra National de Lyon,
Marie-Claude Pietragalla, Maryse Delente,
Philippe Chevalier, Claude Brumachon
CHORUS 92
P. NERUDA / Michel ROSTAIN / Vicente PRADAL
TRIO BADO
MAETERLINCK / Denis MARLEAU (Montréal)
TRIO Bertrand RENAUDIN
Jean-Pierre BODIN
SAISON JEUNE PUBLIC
01 46 61 36 67



BRIGITTE ENGUERAND

Romeo Castellucci.

Italie

Romeo Castellucci, metteur en scène de « Genesi »

« La mélancolie peut faire naître la beauté »

« *Genesi* se développe en trois actes (« In Principio », « Auschwitz », « Abel et Caïn »), un peu comme s'il y avait thèse, antithèse, synthèse.

– Cela pourrait être le cas *[rires]*, à cela près que le processus n'est pas exactement celui de la dialectique. Je dirais que ce sont trois stations, trois manières de concevoir la musique de la création... et de la créature. Il y a trois ordres figuratifs et trois problèmes de temps différents. « In Principio » est une œuvre qui se situe loin dans le temps ; « Auschwitz », au contraire, est le précipité de l'histoire, le point le plus concret et le plus bas de l'histoire humaine, de l'histoire vécue ; et « Abel et Caïn » se situe dans un temps mythique. On passe de la cacophonie du chaos originel au silence d'« Auschwitz » puis à la musique d'« Abel et Caïn ».

– Quel est le premier geste théâtral selon vous ?

– Se tenir debout sur la scène devant les autres. C'est un geste incroyable qu'il faut repenser sans cesse. Il faut penser continuellement au support. Parce qu'il faut le réanimer continuellement. L'habitude n'est pas suffisante au théâtre. Ce n'est pas parce qu'on a toujours fait ainsi – monter sur scène et jouer – qu'il ne faut pas réexaminer sans cesse ces éléments. Le problème de l'art n'est pas la création, mais la recréation. En cela j'ai un rapport extrêmement fort avec ce texte. Chaque artiste occidental a à faire avec la Genèse. Qu'il le veuille ou non.

– Etes-vous athée ?

– Je ne le sais pas.

– Est-ce que la question de Dieu est une question théâtrale ? Est-ce que le théâtre doit poser la question de Dieu ?

– C'est inévitable. D'abord, pour une raison linguistique. Au sens où je me pose comme un misérable créateur, un succédané de Dieu. En me posant comme tel, je me pose comme ridicule. Le pouvoir de l'artiste est un pouvoir ridicule. Parce que c'est une recréation. Il refait le monde. Pour moi, cette conscience est nécessaire : savoir que je m'expose au ridicule.

» En vérité, le théâtre occidental naît quand Dieu meurt. Quand l'expérience du sacrifice n'est plus acceptable au niveau culturel naît la tragédie. Le drame et la violence sont élaborés au théâtre et non plus sur un autel. Ils sont transférés dans un contexte culturel et non plus cultuel. Depuis ses origines, le théâtre pense le sens de Dieu et l'absence du sacrifice. Quand le sacrifice entre en crise naît le théâtre. Je pense que tout spectacle, même au cabaret, met en scène ce noyau originel.

– La Genèse reconduit vers l'enfance. Quelle place accordez-vous à l'enfance et à l'enfant dans votre travail ?

– Un des mes travaux les plus radicaux, *Amleto*, affrontait ce processus infantile, celui de l'enfance qui est comme une enfance du théâtre. Il devait accueillir, protéger l'étymologie de ce mot, *infantia*, qui signifie « celui qui est hors du langage », c'est-à-dire celui qui est hors la prédétermination de tout monde possible. Dans le théâtre, l'enfant a la possibilité d'élaborer sa propre langue, adhérant au corps, qui ne provient ni d'un auteur ni d'un livre, mais d'un verbe fait chair.

– Dans le texte de présentation de *Genesi*, il y a un mot important : mélancolie. On retrouve cet accablement fondamental de l'homme dans chacune de vos œuvres.

– La mélancolie est une occasion extraordinaire offerte à l'homme pour repenser sa propre condition. De s'arrêter pour reconsidérer chacun de ses gestes. De se délester de son monde et, ainsi allégé, de repenser. La mélancolie est un beau mot, une attitude saine, une attitude esthétique qui peut faire naître la beauté, à condition qu'on se déleste de ses habitudes et des choses inauthentiques. De ce délestage seulement peut venir une renaissance. Et, en l'espèce, le théâtre peut parler de renaissance, en tant qu'il est tentative de recréation, de refaire un monde possible, d'en reconnaître les différentes possibilités.

» Pour *Genesi*, le moment de la mélancolie est probablement dans « Auschwitz ». Même si la lecture d'« Auschwitz » n'est pas historique, elle introduit le problème de l'irreprésentabilité, indique le point aveugle du théâtre et de la représentation, le nadir de l'expérience humaine. Dans la divagation de ces enfants qui tournent dans le vide habillés de blanc, il n'y a pas de violence, mais des images enfouies, plus violentes encore probablement, d'où sourd cette atmosphère mélancolique qui suspend progressivement le réel et le temps. »

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier

★ « Genesi », du 22 au 29 juillet, à 22 h, relâche le 26, Cloître des Célestins.

Parcours

● **1981 :** création de la Societas Raffaello Sanzio à Cesena (Romagne) par Romeo Castellucci, metteur en scène, sa sœur Claudia, dramaturge, et son épouse Chiara Guidi, metteur en scène et directrice des ateliers pour enfants.
● **1985 :** *Santa Sofia, théâtre khmer.*
● **1990 :** *Gilgamesh.*
● **1992 :** *Hamlet, la véhémente extériorité de la mort d'un mollusque.*
● **1993 :** *Masoch, les triomphes du théâtre, comme puissance passive, faute et défaite.*
● **1995 :** *L'Orestie, une comédie organique ?*
● **1998 :** *Giulio Cesare*, présenté au Festival d'Avignon.
● **1999 :** *Genesi, from the museum of sleep*, créé au Festival de Hollande.
● **1999 :** *Voyage au bout de la nuit*, créé au Festival d'Avignon.
● **2000 :** *Il Combattimento*, créé au Festival des arts de Bruxelles.

Canada

Denis Marleau, sorcier québécois

Une mère dévoratrice, un enfant sacrifié au profit de la musique sont au cœur de l'œuvre « Le Petit Köchel », de Normand Chaurette, mis en scène par Denis Marleau

SERGE CLÉMENT

Denis Marleau, fondateur et directeur du Théâtre Ubu à Montréal.

FONDATEUR et directeur du Théâtre Ubu à Montréal, Denis Marleau retrouve, avec *Le Petit Köchel*, Normand Chaurette, dont, en 1996, il créait à la Chartreuse *Le Passage de l'Indiana,* en parallèle aux *Maîtres anciens*, d'après Thomas Bernhard, spectacle demandé par le festival, joué dans la cour du lycée Saint-Joseph. C'était leur première rencontre, et pour la première fois, Denis Marleau montait un auteur québécois. Jusqu'à ce moment, il avait travaillé principalement sur les avant-gardes européennes des années 1920-1930 : Jarry, Tristan Tzara, Max Jacob, Gertrude Stein... Mais aussi sur Bernard-Marie Koltès, Büchner, sur Pessoa, auteur multiforme d'une œuvre multiple, signée de noms divers pour lesquels il s'inventait tout autant d'existences.

Denis Marleau s'intéresse aux écritures labyrinthiques, piégées. Aux plongées dans l'absurde, aux face-à-face de personnages dédoublés. *Le Petit Köchel* ne pouvait que le séduire. Il y est question d'un quatuor : deux fois deux sœurs. Deux pianistes, deux musicologues. Toutes les quatre se disent mères d'un enfant qu'on ne verra pas. Enfermé dans la cave, il décide de se pendre. A une condition : après l'avoir nourri de jeunes filles (des jumelles) le quatuor – lié par la musique autant que par cette maternité improbable – devra à son tour s'en nourrir. Et à chaque anniversaire, répéter le rituel de sa mort. *« Il ne fait qu'obéir aux lois de sa culture amoureuse en nous demandant de manger la viande dont qui est là. Présente, pesante. Souvent le père n'est qu'une absence, un manque. Le coureur des bois, qui de temps en temps, après la traite des fourrures passe par la maison avant de repartir, fait partie de notre mythologie. »*

> Une écriture tout en ruptures, en hésitations, en reprises, en retours, en motifs passant d'un personnage à l'autre

Deux thèmes se court-circuitent : cannibalisme, et répétition comme plongée dans la mémoire, comme façon d'enrichir cette mémoire. Répétition d'un rituel à inventer, ou bien à retrouver. Répétition des musiciennes cherchant le son juste dans les bruits et les mots. Répétition des actrices qui interprètent ces personnages. Répétition d'une histoire ancienne, comme au théâtre. Comme répéteraient des instrumentistes, avant de jouer un quatuor. Le texte est ainsi, tout en ruptures, en hésitations, en reprises, en retours, en motifs passant d'un personnage à l'autre.

« L'écriture de Normand Chaurette est musicale. On imagine quelque chose d'intuitif, une ritournelle inconsciente, mais la construction de cette mise en abîme sans fond est d'une rigueur radicale. C'est en quoi elle me passionne, et c'est pourquoi nous avons renoncé à toute autre musique. Il fallait laisser l'espace entier à la parole. Un espace dépouillé, pour le dernier acte d'amour. »

Colette Godard

★ « Le petit Köchel, du 8 au 15 juillet, 19 heures, relâche le 10, Salle Benoît XII.

le festin est d'une grandeur totale, malgré tout ce qu'on peut croire », dit l'une des mères.

L'histoire se passe la veille d'Halloween, jour des sorcières. Un 31 octobre de n'importe quelle année. Les actrices sur scène représentent-elles les mères musiciennes ? Le premier soir ou bien un autre, plus tard ? Ou encore des actrices reprenant le rôle des mères ? La question est posée. *« Elle n'est pas immédiatement évidente. Elle le devient au long de la représentation. Chaurette dispose des indices qui n'apportent pas vraiment de réponse. Plutôt, comme dans un scénario à la Hitchcock, ils indiquent les moyens de se diriger dans ce dédale. Une vérité possible apparaît, se dérobe, comme ces figures de tapis orientaux dont les formes semblent en perpétuelle évolution. Ici, la situation, au départ irrationnelle, trouve une explication dans la manipulation exercée sur les mères par le fils. De sa cave, c'est lui qui mène le jeu. »*

Révolte de l'enfant délaissé au profit de la musique. Anéantissement du fils dans la mère. Mère biologique ou non, cette question-là se pose à peine. Le thème du cannibalisme, le personnage de l'enfant sacrifié, de la mère dévoratrice court l'œuvre de Normand Chaurette. Et habite le subconscient québécois : *« Historiquement, depuis les temps coloniaux, notre société est matriarcale. La femme sait lire et écrire. Elle est la seule personne instruite de la famille, elle est sa colonne vertébrale. Celle*

Le Monde
RENCONTRES

Le Monde
Festival d'Aix-en-Provence 2000

du 7 au 23 juillet 2000
Cloître Saint-Sauveur
Place de l'Archevêché
Tous les jours - entrée libre

17 heures à 18 h 30
Rencontres avec les artistes
animées par Philip de la Croix

Le Monde rencontre celles et ceux qui font le Festival : chanteurs, musiciens, chefs d'orchestre, metteurs en scène, et organisateurs se succèderont pour commenter leurs aventures artistiques.

12 heures à 21 heures
Le Monde vous accueille

■ Le kiosque du *Monde* : journaux, publications, livres, cédéroms.
■ En accès libre : http://tout.lemonde.fr (programme des rencontres disponible sur ce site)

Renseignements :
Tél. : 04 42 21 45 10
aix@lemonde.fr

Médée - Festival d'Avignon 2000

ACTE 2

DEXIA
Crédit Local de France

Photographe : Brigitte ENGUERAND

PARIEURS

Une nouvelle tendance se dessine au Festival 2000. Elle rassemble des comédiens et des metteurs en scène qui, à première vue, n'ont rien en commun. Ni l'âge, ni l'itinéraire, ni la façon d'envisager le théâtre. Ce sont Philippe Caubère, Eric Lacascade, Jacques Nichet, Laurent Pelly, Alain Platel, Olivier Py et Pascal Rambert. Le hasard apparent de la programmation les réunit à Avignon. Pourtant, aussi dissemblables que soient leurs projets, tous sont portés par le désir d'aller au bout d'une revendication du « je ». Sans tenir compte des cadres convenus, sans se soucier des goûts du moment, ni de la durée des spectacles. Chacun tente à sa façon une expérience – expérience du temps, de la performance, du réel, de la musique, du monde, de l'affectif ou de la poésie –, en cherchant moins à séduire qu'à affirmer la nécessité de se mettre en jeu. Histoire de passer le cap du nouveau millénaire ?

La force du désir

ILS ne s'érigent pas en modèles et ne se prennent pas pour une avant-garde. Ils disent simplement « je ». Je veux monter tout Tchekhov, je veux jouer une comédie musicale contemporaine ou écrire une pièce de huit heures, faire entendre mes poèmes-compagnons, jouer avec des enfants sur scène ou encore parler de ma mère à des milliers de personnes. Et ils le font. Ces acteurs et metteurs en scène sont des parieurs. Quand ils étouffent dans les limites du théâtre, ils ripostent et repartent à l'aventure. Aux confins de la scène, ils ont un monde à explorer. Ils cherchent de nouveaux espaces où jouer, de nouveaux enjeux à exprimer, de nouvelles durées à expérimenter avec les spectateurs.

Le Festival d'Avignon accueille plusieurs de ces parieurs qui cherchent moins à se démarquer qu'à aller au bout de leur rêve, de leur désir. Seul dans l'immense Carrière de Boulbon, qui accueillit Peter Brook, Bartabas et Pierre Boulez, Philippe Caubère entreprend de faire revivre sa mère à travers les deux premiers épisodes d'un feuilleton qui en comprendra six. Le chorégraphe et metteur en scène belge Alain Platel installe, dans la cour du lycée Saint-Joseph, sa drôle de troupe composée d'enfants impossibles. Dans un champ de tournesol sur l'île de la Barthelasse, le jeune Pascal Rambert monte *Gilgamesh*, l'épopée sumérienne, avec des comédiens d'Amérique, de France et du Moyen-Orient. Olivier Py livre sa version de l'Apocalypse en écrivant une pièce qui se déroule pendant huit heures d'affilée. Brigitte Jacques conduit un marathon : avec elle, les élèves du Conservatoire national supérieur d'art dramatique interprètent *L'Odyssée*, de 16 heures au lendemain matin 7 heures. Jacques Nichet délaisse un temps le répertoire de théâtre pour proposer *« une partition subjective en plus de soixante poèmes français et étrangers »*. Amoureux des films de Jacques Demy, Laurent Pelly et Agathe Mélinand réalisent un vieux rêve : créer une comédie musicale sur des questions d'aujourd'hui.

PASCAL GÉLY/AGENCE BERNAND

En haut, Céline Chéenne et Yann-Noël Collin dans « L'Apocalypse joyeuse », d'Olivier Py. En dessous, Philippe Caubère répète « Claudine et le théâtre ».

Le Festival d'Avignon accueille des auteurs ou metteurs en scène qui cherchent moins à se démarquer qu'à aller au bout de leur rêve

DANIÈLE PIERRE

Plusieurs d'entre eux créent pour parler d'eux-mêmes, allant jusqu'à voir dans l'autobiographie un genre prometteur et, au fond, assez osé pour le théâtre de l'an 2000. Comme s'ils voulaient entrer dans le XXIe siècle plus seuls, plus nus, plus sincères. Pour les autres aussi, le passage à l'an 2000 est un symbole. Pascal Rambert le conteste en honorant une épopée vieille de cinq mille ans, *« pour rappeler que d'autres civilisations ont précédé l'ère judéo-chrétienne »*. Olivier Py le défie, avec son *Apocalypse joyeuse*.

« J'essaie de donner ma vision du XXe siècle, celle d'une rupture de l'alliance de l'homme avec sa propre parole », précise-t-il. Alors Olivier Py fait entendre sa parole, à travers un long rêve poétique, riche en allégories, un spectacle *« joyeux, avec un grand J »*. En huit heures, plus les entractes, il convoque la durée. *« Au bout de quelques heures, on ne s'adresse plus à la même personne. Ce n'est plus le consommateur de spectacle, le prédateur de la scène, mais le spectateur talentueux qui rêve d'un théâtre inouï, à la fois comme jamais et comme toujours. Grâce à la durée, le petit jeu social du théâtre s'effondre ; le spectateur fait l'expérience du temps. Je veux donner le temps de l'oraison. Le récit, long et généreux, doit nous permettre de rouvrir la foi en la providence. »*

En saisissant le public par l'émotion, Alain Platel et Arne Sierens lui proposent aussi un autre rapport – plus sensible – à la scène. Le chorégraphe et l'auteur, originaires de Gand, qui avaient déjà présenté *Bernadeteje* à Avignon en 1997, se disent *« solidaires »* de leur public. *« Les moments très émotionnels sont d'abord émouvants pour nous. C'est important que les spectateurs aiment les acteurs, parce qu'ils sont beaux, parce qu'ils sont jeunes, et qu'ils osent aborder certaines choses un peu cruelles. »*

Depuis dix ans, Alain Platel inclut des enfants et des adolescents dans ses créations. *« J'avais envie de montrer la vie telle qu'on la voit, avec des enfants et des vieux. »* Peu à peu, il découvre : les enfants aiment que les adultes les invitent à improviser et les adultes sont bouleversés par l'énergie et la présence sans complexes des enfants en scène. Son intention initiale n'était pas de *« dire quelque chose »* sur la jeunesse, mais il observe très vite que *« les enfants ont des choses à dire »*.

Les pièces de Platel et Sierens traitent de la famille – *« notre obsession »* – à travers des situations affectives folles et banales. *« Certains de nos jeunes acteurs vivent des choses bien plus troubles que ce que l'on joue. Ils savent très bien ce qui se passe autour d'eux. Dans* Tous des Indiens, *nous ne les montrons pas toutes, mais nous essayons, au moins, de ne pas éviter d'en parler. »* Pour autant, les deux artistes fuient l'approche psychologique ou explicative, préférant laisser parler la présence physique des acteurs. *« Ils disent très peu de choses, pour que beaucoup soit suggéré. En cela notre travail est très différent du théâtre qui se fait couramment aujourd'hui. »*

Ce travail diffère tout autant par la place des subjectivités individuelles, revendiquée dans le processus de création. Le texte et la mise en scène s'élaborent à travers un long travail d'improvisation. Pour susciter ces *« vraies rencontres »*, Alain Platel insiste sur la nécessité d'instaurer un climat chaleureux. *« J'ai besoin de me sentir bien dans le studio de répétitions. Nos pièces sont turbulentes, mais j'aime travailler dans une atmosphère sans conflits, sereine, joyeuse – presque une fête. »* Adulte ou enfant, chacun apporte des bouts de sa propre histoire, ajoutant sa part personnelle à la création en cours.

Parler de soi, brasser le magma de ses propres affects, en tirer du plaisir, c'est ce que poursuit Philippe Caubère, fidèlement, depuis qu'il a quitté le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, il y a plus de vingt ans. Son matériau, c'est lui. Son écriture, c'est lui. Son interprète, encore lui. Aujourd'hui, plus que jamais. Caubère avait beaucoup livré de sa vie professionnelle, de ses années avec *« Ariane »*, comme il dit, au fil des onze épisodes (trente-trois heures au total) du *Roman d'un acteur* ; à présent, il plonge dans les profondeurs de son enfance.

« Ma motivation : faire revivre ma mère. Mon but : avoir le plaisir de la retrouver pendant les deux ans où je vais jouer ce spectacle. » Cet été, il crée les deux premiers épisodes de *Claudine et le théâtre*, qui en comportera six. A cinquante ans – soit presque l'âge que sa mère, Claudine, avait à sa mort –, Philippe Caubère entame un récit qui part de ses premiers mois dans le ventre maternel. *« J'en suis venu à la voir avec indulgence, ce qui me permet de faire un portrait féroce et tendre. »* Les tout premiers mois du bébé devraient occuper une bonne part du premier épisode. *« Quand je*

THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE

MES FILS
Jean-Marie Patte
Petit Théâtre / 14 septembre - 15 octobre 2000

L'ORIGINE ROUGE
Valère Novarina
Grand Théâtre / 28 septembre - 29 octobre 2000

JUSTE LA FIN DU MONDE
Jean-Luc Lagarce / Joël Jouanneau
Petit Théâtre / 9 novembre - 17 décembre 2000

LE COCHON NOIR
Roger Planchon
Grand Théâtre / 17 novembre - 15 décembre 2000

LE CRIME DU XXIe SIÈCLE
Edward Bond / Alain Françon Grand Théâtre / 9 janvier - 9 février 2001

LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN
Bertolt Brecht / Benno Besson
Grand Théâtre / 1er mars - 15 avril 2001

MELANCHOLIA
Jon Fosse / Claude Régy théâtre
Petit Théâtre / 19 janvier - 25 février 2001

MÉDÉE
Hans Henny Jahnn / Anita Picchiarini
Petit Théâtre / 9 mars - 15 avril 2001

VISAGE DE FEU
Marius von Mayenburg / Alain Françon
Petit Théâtre / 10 mai - 24 juin 2001

DER NAME (LE NOM)
Jon Fosse / Thomas Ostermeier
Grand Théâtre / 7 juin - 13 juin 2001

GIER (MANQUE)
Sarah Kane / Thomas Ostermeier
Grand Théâtre / 16 juin - 22 juin 2001

2000/2001 ABONNEZ-VOUS !

THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE 15 rue Malte Brun 75020 Paris 01 44 62 52 52

☐ Je désire recevoir la brochure saison 2000/2001

Nom _____ Prénom _____

Téléphone _____

Adresse _____

PARIS QUARTIER D'ÉTÉ
15 juillet - 14 août
le festival de l'été parisien
01 44 94 98 00 www.quartierdete.com
billetterie FNAC 0803 808 803

● PIERRE HENRY
● PHILIPPE DECOUFLÉ
● LA GATTA CENERENTOLA ● CARMEN (SambÓpera)
● LES « PROMS » DE L'ORCHESTRE NATIONAL DE FRANCE
● BLANCA LI ● EUROPA DANSE ● SPARTACUS
● LA VENGEANCE DE GUI YING ● PARIS SUR PAROLES
● JAZZ À ALBRET ● DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ÉCRAN
● MUSIQUE DU MONDE...

suis né, ma mère était devant moi comme une poule devant un couteau. J'ai grandi entre ma mère, réactionnaire, admiratrice de Pétain, et les femmes de ménage qui étaient des communistes marseillaises ou des anarchistes espagnoles. Mais ça, c'est l'histoire de la France. »

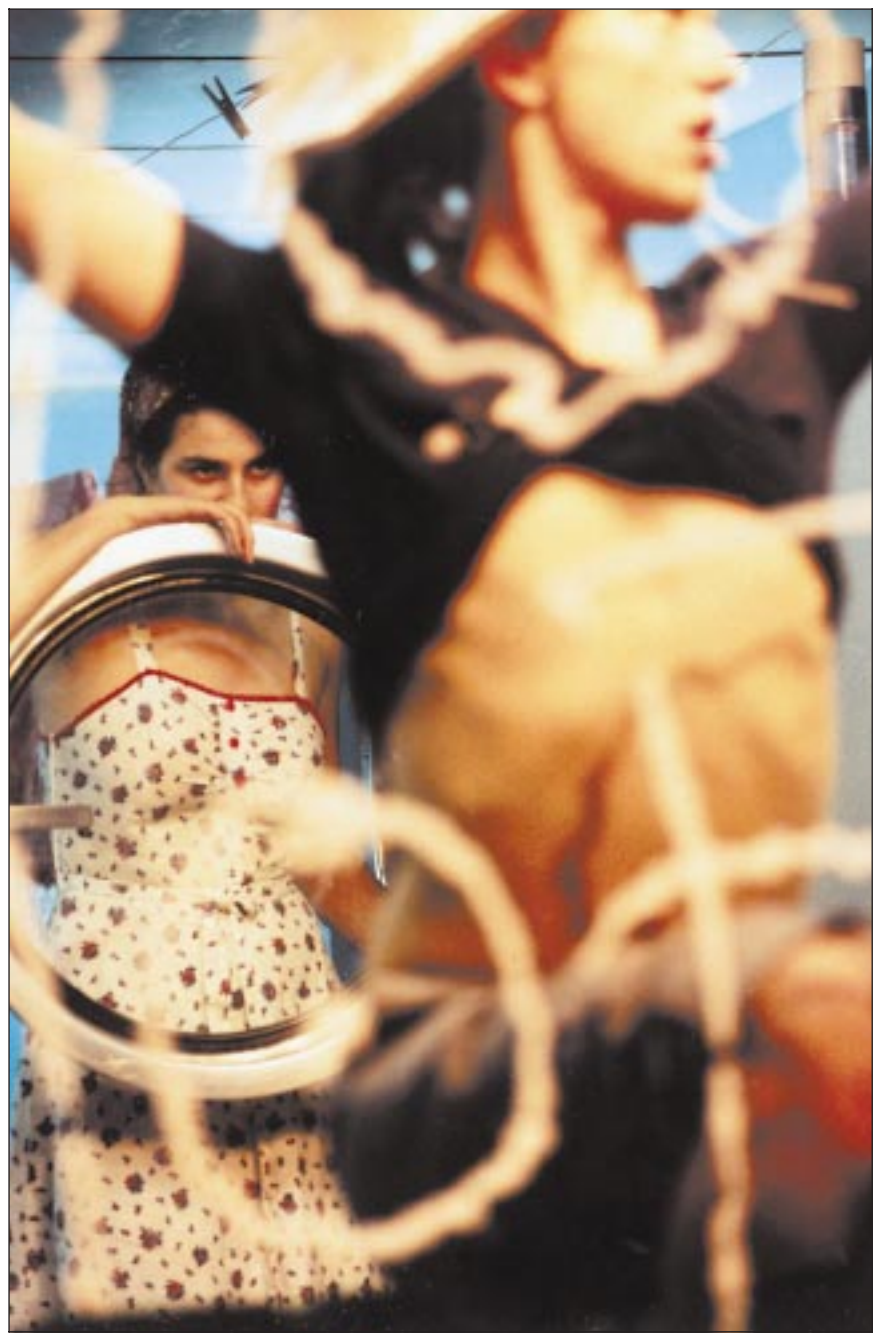
Dire « *je* » : l'auteur-acteur l'assume. Mieux : il le revendique. « *On m'a beaucoup reproché de faire ma psychanalyse sur scène. C'est vrai, mais, là, c'est le dénouement.* » Seul en scène, il se sait condamné à la performance. Avec trente ans de métier, il en possède les outils. « *Mais ce qui m'intéresse, c'est la performance affective.* » Il estime qu'au théâtre, « *il faut se mouiller, parler de soi, du sexe, du théâtre, de ce qu'on aime et de ce qu'on n'aime pas* ».

Cet appel à la sincérité, ce plaisir de s'exposer, Philippe Caubère se réjouit de les retrouver dans l'évolution de la littérature contemporaine. « *Dans le roman, l'autobiographie est devenue un genre important, de Christine Angot à François Nourissier, en passant par Michel Polac. Je me sens rassuré de voir que le livre est le dernier refuge de la vérité, à l'heure où la télévision ment et où le cinéma incarne le rêve. C'est un devoir pour les auteurs de parler d'eux-mêmes. Aujourd'hui, notre malheur, c'est la solitude. L'art est là pour que des gens parlent d'eux-mêmes sincèrement. C'est un objectif difficile, qui demande beaucoup de générosité – même si je suis aussi narcissique et mégalomaniaque...* »

Bien qu'aux antipodes de Philippe Caubère, Jacques Nichet, metteur en scène dédié aux auteurs classiques contemporains, d'Aimé Césaire à Bernard-Marie Koltès ou Serge Valetti, rejoint aujourd'hui le comédien dans le souci de soi. Avant de s'engager personnellement au service de la poésie, Jacques Nichet s'en est approché pour des raisons presque pratiques. Disposant de peu de temps pour lire, il s'est mis à la lecture de recueils poétiques. « *Plus j'avançais, plus je mesurais l'immensité des trésors que j'avais encore à découvrir.* » Alors il s'interroge : « *Le théâtre n'a peut-être pas assez donné sa place à la poésie en tant qu'art majeur, dont pourtant il découle.* » En honnête homme, il décide de créer, à partir de 1998, au Théâtre de la Cité qu'il dirige à Toulouse, des ateliers de poésie qui font très vite le plein. Pendant un mois, des groupes d'une quarantaine d'adultes viennent apprendre par cœur des poèmes. Des auteurs comme Michel Deguy, Claude Nougaro, Serge Pey les accompagnent.

D'un même élan, Jacques Nichet rassemble des poèmes qui disent le XXe siècle, pour en faire un spectacle, intitulé *La Prochaine fois que je viendrai au monde*. « *Ma sélection est subjective. J'ai choisi des textes qui disent « je », pour que le « je » de la scène parle au « nous » de la salle. C'est mon anthologie personnelle, mon autobiographie imaginaire. Toutes ces voix mêlées forment ma voix.* »

Dévoiler l'intimité, confier son univers intérieur, Pascal Rambert, jeune auteur, l'a beaucoup fait, notamment avec ses pièces *Le Réveil* ou *Les Parisiens* qui révèlent ses talents d'écriture. Puis il s'est tourné vers l'Autre, l'Ailleurs. En 1991, la guerre du Golfe éclate alors qu'il est à Alexandrie, en Egypte, grâce à l'aide de la Villa Médicis. « *De l'âge de seize ans jusqu'aux* Parisiens, *pièce créée en 1989, j'avais travaillé tout le temps. J'étais constamment dans des salles de répétition. Je ne voyais pas le monde. Ce séjour m'a beaucoup ouvert l'esprit.* »



KURT VAN DER ELST

A Alexandrie, il commence à apprendre l'arabe. Né à Nice, région où le Front national a commencé sa percée, il s'interroge sur les raisons qui ont amené les Français « *à mal se comporter avec les Arabes* ». Puis il voyage. Il vit une partie du temps à New York, où il fréquente le département expérimental de l'école de théâtre à la New York University. A Los Angeles, il mène une expérience en profondeur sur le thème de la confrontation entre l'Occident et le reste du monde, qui aboutit à la création du spectacle *Race* (1999), joué au dixième étage d'un parking. Pour y parvenir, il travaille six mois avec des sans-domicile, au sein de la compagnie Los Angeles Poverty Department Theatre Group.

Clochards du quartier et spectateurs habituels de théâtre se retrouvent au coude à coude pour assister à la pièce. « *Il y avait un arc de tension extraordinaire. J'avais enfin le public que je voulais.* » Depuis, il veut engager le travail dans la durée et ne plus arriver « *en parachuté du théâtre* », jouant le temps d'une représentation. « *Ces projets m'ont amené à passer d'un théâtre abstrait, proche de Claude Régy, et de pièces un peu autobiographiques à une chose plus ouverte, plus hétérogène.* »

> J'aime ceci. J'ai envie de cela. Les mêmes expressions reviennent constamment dans la bouche de ces parieurs

Hétérogène, la création de *Gilgamesh* l'est à la fois par son brassage d'acteurs, recrutés à New York, Paris et Damas, et par le croisement de plusieurs langages artistiques. C'est à Alexandrie que Pascal Rambert a lu pour la première fois *Gilgamesh*, le plus ancien texte littéraire connu, écrit à Sumer trois mille ans avant Jésus-Christ, une histoire éternelle de la lutte des hommes contre la mort. Les pays d'origine des comédiens n'ont pas été choisis au hasard : les Etats-Unis, la France et la Syrie ont été directement mêlés à la guerre du Golfe. En outre, Pascal Rambert a séjourné longuement en Syrie, suivant le travail d'une équipe d'archéologues. Dans ces trois pays, il a dirigé des ateliers de théâtre qui lui ont permis de choisir ses acteurs.

Un champ de tournesols, situé sur l'île de la Barthelasse, au milieu du Rhône face à Avignon, a séduit le regard du metteur en scène. « *J'inscris de plus en plus mes spectacles hors des salles de théâtre.* » Attentifs aux aspects visuels, Pascal Rambert travaille depuis plusieurs années avec le décorateur Fred Condom. Ensemble, ils intègrent des objets locaux dans leurs créations – des emballages de boissons en métal à New York, des couvertures en laine à Damas. « *J'aime travailler avec des objets de récupération, tout ce " laissé-de-côté " qui intéresse beaucoup les plasticiens. Nos créations ressemblent de plus en plus à des installations.* »

J'aime ceci. J'ai envie de cela. Les mêmes expressions reviennent constamment dans la bouche de ces parieurs. « *C'est une passion de jeunesse* », répondent tranquillement Laurent Pelly et Agathe Mélinand quand on leur demande pourquoi ils ont choisi de monter une comédie musicale, genre souvent mal aimé en France. Et aussi : « *Pour se faire plaisir.* » L'une a chanté dans la maîtrise de Radio-France quand elle était enfant. L'autre a fréquenté les chorales et, longtemps, joué du hautbois. Après des mises en scène plus classiques, Laurent Pelly, associé au Cargo à Grenoble, a créé un spectacle en hommage à Boris Vian (*Et Vian ! En avant la zique !*) et travaillé sur plusieurs opéras.

« *Nous partageons une passion exacerbée pour les films de Jacques Demy* », confie Agathe Mélinand. Traduisez : ils ont vu trente fois *Les Parapluies de Cherbourg* et connaissent par cœur *Les Demoiselles de Rochefort*. Pour leur comédie musicale, *C'est pas la vie ?*, ils ont commandé des textes à six auteurs vivants, sur le thème *La France aujourd'hui et ses conditionnements*. Thierry Boulanger en a composé la musique. En changeant de création, Laurent Pelly change aussi de rôle. « *L'orchestre et les acteurs-chanteurs prennent plus de place. Le metteur en scène est un peu en retrait. Je n'ai plus envie de monter des pièces déjà représentées mille fois, où la version qu'en donne le metteur en scène prend une importance extrême.* »

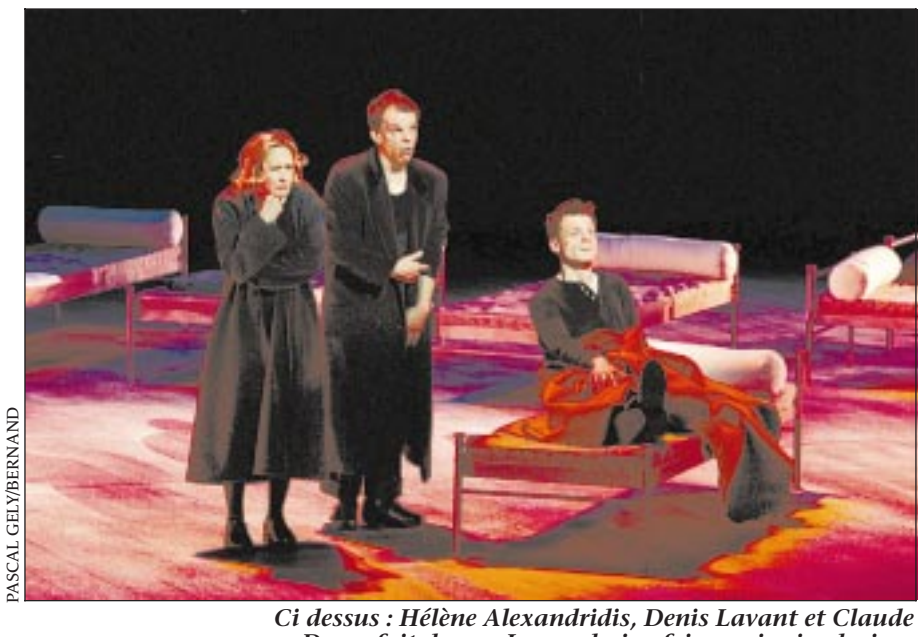
C'est bien là le point commun, et de taille, entre les artisans de ces projets hors normes. Philippe Caubère, qui a réglé le problème en s'attribuant tous les rôles, est direct : « *Aujourd'hui, ce système où l'acteur est la dernière roue de la charrette, cette mode du metteur en scène démiurge, qui va négocier ses subventions au ministère, c'est « has been ».* » Pascal Rambert, qui privilégie les projets permettant un long compagnonnage avec acteurs et artistes, affirme : « *Je ne fais plus que de la mise en scène à 50 %. Le reste, ce sont des actions aléatoires qui se produisent pendant le spectacle, rendues possibles par les mois de travail en commun.* »

Olivier Py fait souvent appel aux mêmes comédiens, depuis ses derniers spectacles, *La Servante* (1995), *Le Visage d'Orphée* (1997) et *Requiem pour Srebenica* (1999). « *Je ne suis pas passionné par la direction d'acteurs. Il y a des gens qui aiment ça parce qu'ils aiment les chefs. C'est une mythologie pour laquelle j'ai peu d'estime. J'accompagne mes collaborateurs artistiques. Je n'ai aucune envie de monter la dix millième version du* Misanthrope. *J'ai soif d'inconnu.* »

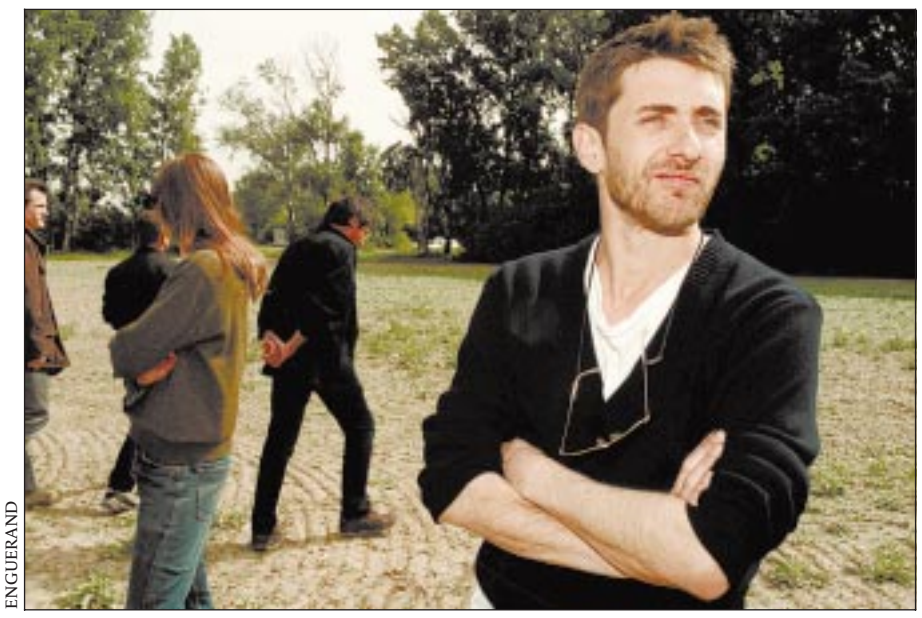
Cet amoureux du théâtre, qui se fait volontiers prophète, annonce des temps nouveaux. « *Quelque chose change dans le théâtre. Il y a dix ans, j'ai cru qu'allait émerger un théâtre d'auteur, qui remplacerait le travail d'exégèse que nous proposaient jusqu'alors les grands metteurs en scène. J'ai cru qu'on passait du temps de l'exégèse au temps de l'annonce. Mais ce théâtre des auteurs s'est affaibli après la mort de Jean-Luc Lagarce et de Didier-Georges Gabily*, affirme Olivier Py. *Il se met en place un théâtre qui s'appuie sur un pur acte artistique, avec des références extérieures – l'image, chez Romeo Castellucci, la danse, chez Alain Platel – ou, pour les gens comme moi qui recherchent le vieux théâtre, avec l'univers qu'apporte chaque artiste. Quand on regarde ces deux metteurs en scène, ainsi que Valère Novarina ou François Tanguy, par exemple, ce sont eux qui produisent le théâtre le plus intéressant. C'est un geste de libération pure.* »

En l'an 2000, le théâtre éternellement en crise, éternellement en renaissance.

Catherine Bédarida



PASCAL GELY/BERNAND



ENGUERAND

Ci dessus : Hélène Alexandridis, Denis Lavant et Claude Duparfait dans « La prochaine fois que je viendrai au monde », de Jacques Nichet. A gauche : Alain Platel fait appel à des adolescents pour sa création « Tous des Indiens ». Ci-dessous : Pascal Rambert prépare son « Gilgamesh ».

★ « Claudine et le théâtre », du 7 au 29 juillet, à 22 heures, Carrière de Boulbon. « C'est pas la vie ? », du 11 au 20 juillet, à 22 heures, relâche le 14, Cour du lycée Saint-Joseph. « Tous des Indiens », du 24 au 28 juillet, à 22 heures, Cour du lycée Saint-Joseph. « La Prochaine fois que je viendrai au monde », du 27 au 29 juillet, à 22 heures, Cloître des Carmes. « L'Apocalypse joyeuse », du 18 au 26 juillet, à 17 heures, relâche les 19, 22 et 25, Gymnase Aubanel. « Gilgamesh », du 15 au 26 juilllet, à 22 heures, relâche le 20, Champ de la Barthelasse.

ÉPILOGUE

DEXIA
Crédit Local de France

Photographie : Marc ENGUERAND

AVIGNON 2000

Eric Lacascade s'empare de Tchekhov

Le metteur en scène présente « Ivanov », « Cercle de famille pour trois sœurs », et « La Mouette ». Un tryptique empreint de fureur sombre et d'ironie

ERIC Lacascade rencontre pour la première fois Tchekhov au temps du Ballatum, compagnie lilloise fondée avec Guy Alloucherie : ils avaient monté *Ivanov,* puis *Les Trois Sœurs.* L'an dernier, à la Comédie de Caen, qu'il dirige seul depuis 1997, il met en scène une nouvelle version d'*Ivanov,* présentée à la Cabane de l'Odéon-Théâtre de l'Europe (*Le Monde* du 6 juin 1999). Il reprend aujourd'hui le spectacle, y ajoute *Cercle de famille pour trois sœurs,* « laboratoire théâtral » composé de fragments, au centre d'un triptyque. Un pont, un trait d'union entre *Ivanov* et *La Mouette.*

« Manière, dit Eric Lacascade, *de casser les règles que je me suis d'abord imposées et d'aller ailleurs. »* Manière également d'explorer le plus possible les voies offertes, de s'approcher au plus près de ces personnages *« agaçants, attachants. On ne sait jamais à quels moments ils sont superficiels ou profonds, à quels moments sincères. Tchekhov les étudie au scalpel, il les désosse, les désarticule. Il ne porte aucun jugement, se contente d'exposer les faits, puis nous laisse nous débrouiller avec ». « Il me rassure et me déséquilibre. Il me dérange et, en même temps, je me retrouve en lui. Je reconnais dans son théâtre une noirceur que, peut-être, je porte au fond de moi. Dans la simplicité de son écriture aussi je me reconnais. Je me sens avec elle en accord immédiat. Trop immédiat. J'ai l'impression de tout comprendre tout de suite. Justement ce n'est pas normal. Alors je dois creuser ce qui se passe entre le dit et le non-dit. C'est évidemment cet entre-deux qui me passionne. »*

« Le désespoir n'est pas négatif. A condition de ne pas laisser de côté la lucidité, l'humour, il fait avancer les choses »

L'une des grandes qualités du Ballatum était une énergie dévastatrice mêlée d'ironie, et qui ne s'est pas perdue. Elle est plus mature, espère Eric Lacascade, moins blagueuse. Elle rend compte en tout cas de la formidable, de l'indestructible violence vitale des Russes. Il n'est absolument pas question ici de « nostalgie slave ». Il est question de détresse, d'une fureur sombre : *« un désespoir heureux, généreux, exhibé, une forme de tragique pareil à celui de Phèdre s'en allant mourir* : "Soleil je te viens voir pour la dernière fois "... *Elle ne pleure pas, elle s'offre comme à un amant. Le désespoir n'est pas négatif. A condition de ne pas laisser de côté la lucidité, l'humour, il fait avancer les choses. Etre pessimiste amène à se battre pour vivre, alors que les optimistes se contentent de ce dont ils disposent. Au dedans d'eux-mêmes, ils sont morts, sans désirs. Dire aujourd'hui malgré les guerres, les bombes, les exclusions, la perte des utopies, les vraies difficultés, dire* " Je continue " *témoigne d'une absolue folie dont est porteur le théâtre. »*

« Tchekhov évoque irrésistiblement la formule d'André Breton, la poésie du désespoir. Je cherche quelle forme lui donner : je vais vers le réalisme poétique des frères Prévert. Je fais alterner les scènes crues, directes, les sentiments étalés qui nous happent, provoquent des émotions brutes, et une forme de distanciation onirique, lyrique, les moments d'attente conduisant à la réflexion. Seul le théâtre permet ce double effet. »

Le théâtre tel qu'il se pratique, tel qu'il se vit et regarde le monde, se situe naturellement au cœur du triptyque tchékhovien. *La Mouette* suit le comportement d'échec d'un groupe familial : Arkadina, comédienne célèbre ; son fils Treplev, auteur malheureux d'une pièce d'avant-garde ; Trigorine, l'amant dramaturge. Et Nina, la mouette, jeune fille éblouie, fracassée...

Le triptyque commence donc par la marche suicidaire, somme toute joyeuse d'Ivanov, se dépouillant orgueilleusement de ce qui compose sa vie, émerveillé de son inutilité. Puis vient le « cercle familial » autour des trois sœurs. Il n'y a plus de maison, mais un lieu clos, hanté par les malheurs passés. Une prison, un carcan, un tombeau à l'intérieur duquel des âmes errantes se cognent aux murs, aux fausses portes, clament leur révolte impuissante, leur grandiose désir d'amour, de bonheur. *« L'image même de notre enfermement heureux dans le théâtre, de notre folie à nous, qui restons cloîtrés huit à dix heures par jour dans une pièce obscure. »*

Alors sur scène arrive un théâtre : quand commence *La Mouette*, Treplev organise la représentation de sa pièce, et c'est le fiasco. Pourtant les personnages continuent à vivre, à souffrir, à vouloir aimer, à ôter et remettre leur masque. Et les acteurs continuent à assumer ces fragilités, ces comportements, ces contradictions. Toutes ces énigmes. *« Partager le mystère, et non le secret »,* disait René Char à propos de l'amour.

Le choix des pièces composant le triptyque ne doit rien au hasard, même inconscient. L'une amène l'autre. Un fil rouge les relie, peut-être à travers les personnages féminins. Pourtant au moment des répétitions, Eric Lacascade s'interdit de penser à ce qui peut suivre : *« J'accomplis à chaque fois une œuvre ultime. J'essaie d'y être entièrement. Quand je suis dans un amour, je ne veux pas penser à un autre amour. »* Pourtant, par la force des choses arrive cet autre... *« Mais je n'ai pas de projet. Je ne veux pas dire deux ans à l'avance ce que je vais monter. Je ne le veux pas. J'ai toujours agi de cette façon et je ne changerai pas. Le centre dramatique tourne autour de ça. Autour d'une genèse de création, et non d'une mécanique de production. »*

« La saison prochaine nous tournons le triptyque. Et puis il y a les accueils, les rencontres, l'école, qui ne se compare pas à celles existantes, mais cherche à enseigner comment se repérer par rapport au théâtre. J'arrive à la fin de mon premier mandat, et je ne suis pas lassé. »

Colette Godard

★ « La Mouette », du 11 au 17 juillet, à 18 heures, relâche le 15. « Cercle de famille pour trois sœurs », du 11 au 26 juillet, à 22 heures, relâche les 15, 18 et 22. « Ivanov », du 20 au 26 juillet, à 18 heures, relâche le 22, Baraque Chabran.

PHOTOS PASCAL MAINE

De haut en bas : « Ivanov », de Tchekhov et Eric Lacascade.

Ecrits

En novembre 1887, Tchekhov écrit sa première pièce, *Ivanov*, en dix jours, à Moscou : *« Je termine ma pièce comme je le fais pour mes nouvelles : tous les actes se déroulent doucement, tranquillement, mais à la fin, je tape sur la gueule du spectateur. »*

En avril 1894, Tchekhov part soigner ses poumons à la campagne, à Melikhovo. Il se fait construire une *« maison de poupée »*, derrière la cerisaie. C'est dans ce pavillon de bois qu'il écrit *La Mouette. « J'écris avec plaisir, bien que je sois en train de pécher affreusement contre les conventions scéniques. C'est une comédie avec trois rôles féminins, six rôles masculins, quatre actes, un paysage (vue d'un lac), de nombreuses discussions littéraires, peu d'action, cinq* pounds *d'amour. »*

Le 16 octobre 1900, Tchekhov écrit à Maxime Gorki qu'il a terminé *Les Trois sœurs* : *« J'ai eu beaucoup de mal à écrire* Les Trois sœurs. *C'est qu'il y a trois héroïnes, chacune doit avoir son type et toutes trois sont filles de général. »*

Parcours

Eric Lacascade est né en 1959. En 1983, il fonde avec Guy Alloucherie le Théâtre du Ballatum, qui s'impose comme l'une des meilleures jeunes compagnies françaises des années 1980-1990, avec des spectacles inspirés par Roland Topor, Enzo Cormann, David Mamet, Stig Dagerman, Sophocle, Marivaux ou Tchekhov. En 1997, le Ballatum met fin à son histoire. Eric Lacascade prend la direction du Centre dramatique national de Normandie, à Caen, où il crée un centre d'expérimentations théâtrales. Après avoir mis en scène un tryptique intitulé *A la vie, à la mort* (d'après Racine, Claudel et Eugène Durif), il s'est lancé dans un autre tryptique, consacré à Tchekhov, et fondé sur le travail de « théâtre-laboratoire » qu'affectionne le metteur en scène amateur de défis artistiques.

Malcolm X
de Mohamed ROUABHI
Mise en scène :
Mohamed ROUABHI
Du 24 au 29 octobre 2000
Grande salle Lille

La Vie de Galilée
de Bertolt BRECHT
Mise en scène :
Jacques LASSALLE
Du 8 au 18 novembre 2000
Grande salle Lille

L'Ours normand
d'après des textes
de Fernand LÉGER
Mise en scène :
Arnaud CHURIN
Du 5 au 10 décembre 2000
Petite salle Lille

Le Réformateur
de Thomas BERNHARD
Mise en scène :
André ENGEL
Du 15 au 22 décembre 2000
Grande salle Lille

Lorenzaccio
d'Alfred de MUSSET
Mise en scène :
Jean-Pierre VINCENT
Du 4 au 14 janvier 2001
Grande salle Lille

Les Mains d'Edwige au moment de la naissance
de Wajdi MOUAWAD
Mise en scène :
Vincent GOETHALS
Du 19 au 25 janvier 2001
Grande salle Lille

William Pig, le cochon qui avait lu Shakespeare
de Christine BLONDEL
Mise en scène :
David GÉRY
Du 6 au 11 février 2001
Grande salle Lille

Le Fusil de chasse
de Yasushi INOUÉ
Mise en scène :
Dominique SURMAIS
Du 7 au 11 mars 2001
Ancien Hospice Tourcoing

Baglady
de Frank McGUINNESS
Mise en scène :
Stuart SEIDE
Du 9 mars au 14 avril 2001
Petite salle Lille

Les Paravents
de Jean GENET
Mise en scène :
Bernard BLOCH
Du 13 au 18 mars 2001
Grande salle Lille

Transits
de Philippe BRAZ
Mise en scène :
Brigitte MOUNIER
Du 21 au 31 mars 2001
Ancien Hospice Tourcoing

L'Avare
de MOLIÈRE
Mise en scène :
Roger PLANCHON
Du 4 au 14 avril 2001
Grande salle Lille

Elektra
de Hugo VON HOFMANNSTHAL
Mise en scène :
Julien ROY
Du 4 au 20 mai 2001
Petite salle Lille

Le Gardien
de Harold PINTER
Mise en scène :
Stuart SEIDE
Du 10 mai au 9 juin 2001
Ancien Hospice Tourcoing

saison 00 01

© Marcel Bencik. photo Bruno Desmaele

personnages en jeu

vous 0320

du

Grand'Place
59000 Lille

Etre acteur

JOUEURS

Jérôme Kircher endosse le costume de Lorenzaccio, après Gérard Philipe. Il pourrait en trembler, mais ses préoccupations sont ailleurs. Comme Dominique Blanc, Agnès Sourdillon, Marcial di Fonzo Bo et Gretel Delattre, Jérôme Kircher ne vit pas dans la mythologie. Il s'interroge sur le métier d'acteur qu'il a choisi, la manière de durer, la nécessité de faire front aux inévitables moments « sans ». C'est un signe des temps. Il y a quelques années encore, les comédiens parlaient plus volontiers d'« art » que de métier. Ceux qui se lancent aujourd'hui, comme Gretel Delattre, une élève du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, partagent avec leur aînés une lucidité qui n'exclut pas la passion de jouer. Ils sont devenus comédiens parce qu'ils avaient envie d'« autre chose », de chaleur, de paroles, de moments intenses. Ils ont des désirs et des rêves, bien sûr, mais ils savent que la concurrence oublie souvent le talent, que les « familles » de théâtre doivent beaucoup à l'économie, et que la chance compte sur leur propre force. Ils ne misent pas leur vie sur leur carrière, ils puisent leur énergie dans le regard des enfants, comme Agnès Sourdillon, la fréquentation des textes, comme Dominique Blanc ou Marcial di Fonzo Bo, les rencontres, comme Jérôme Kircher, les amis, comme Gretel Delattre. Ils sont à Avignon comme ils seraient ailleurs. Ils n'ont pas peur d'avouer leurs doutes et leur fragilité. Ils sont sensibles, attentifs au monde qui les entoure.

ILS viennent d'un peu partout, en particulier du secteur public – c'est, depuis 1947, le label du Festival – et assimilé : institutions riches ou moins riches, compagnies plus ou moins permanentes, plus ou moins reconnues, écoles plus ou moins officielles. Tous, ils connaissent Avignon même s'ils n'y ont jamais travaillé. Ils savent tout sur le public, le mistral, sur la Cour d'honneur et ses légendes. Le Festival, pour les acteurs, ne représente pas une consécration – beaucoup n'en ont plus besoin – mais un défi. L'occasion de se mettre en jeu face à des spectateurs qui consacrent plusieurs jours de leur vie au théâtre et seulement au théâtre. La nécessité de se faire reconnaître dans le maelström qui s'abat sur la ville.

En quelques siècles, l'art et les métiers du théâtre ont, certes, grandement évolué, mais les questions de base demeurent : pourquoi (être acteur). Comment (le devenir, le rester). Pourquoi ? Pour changer de vie. Il semble bien que la scène figure une destination privilégiée pour les insatisfaits du quotidien. Ensuite, c'est une question de chance.

La chance, grande déesse de ce monde imprévisible. Sans cesse elle est évoquée. Elle peut se montrer fugace, trompeuse. Elle est essentielle. Quel acteur, aussi sûr de son génie soit-il, oserait sans rire programmer sa carrière en la négligeant ? Encore faut-il la saisir, l'amadouer, ne pas la gâcher. Les enfants de la balle, nourris dans le sérail, doivent, selon l'expression consacrée, « se faire un prénom ». Finalement, ils ne sont pas si nombreux. Beaucoup moins que les adolescents de tous les milieux en quête de chaleur humaine, moins avides de gloire que de se sentir utiles.

Le théâtre est un monde généreux. Et aussi : dur, instable, hasardeux, insécurisant. Le (la) jeune apprenti(e) doit d'abord trouver l'entrée de ce monde. Un vrai jeu de piste, qui le (la) mène d'illusions en déceptions. Cela s'appelle l'expérience. Comme dans tous les métiers, avec cette différence que jamais, ou rarement, ne se rencontrent deux situations similaires. Rester naïf, pour un acteur, équivaut à se saborder. Dans certains pays, comme l'Allemagne, au sortir de l'école, normalement les élèves sont engagés dans des troupes, puisque chaque institution en possède une. En France, à l'exception de la Comédie-Française, du Théâtre du Soleil, on appelle *« troupe »* la réunion plus ou moins éphémère d'une dizaine de comédiens. Chacun doit trouver sa famille, plus précisément ses familles. Ce qui n'est pas pour déplaire au caractère que l'on dit individualiste et inconstant des Français. Mais enfin faire son chemin seul signifie savoir être choisi et par qui. Ensuite, savoir choisir. Prendre des risques, incalculables dans le sens où nul n'a jamais trouvé les lois de la réussite. Avant de commencer, et même avant la première représentation, nul ne sait rien. Ce qui permet d'ailleurs d'espérer et de continuer quand, en cours de route, on commence à se poser des questions...

> Jeunes comédiens ou artistes confirmés, Avignon leur offre mieux qu'une consécration, l'occasion de relever un défi

Faire son chemin seul signifie également savoir durer. Combien voit-on de spectacles aux distributions inégales ? Où, au mieux, on se demande si tous les comédiens jouent la même pièce, alors qu'on connaît de grands talents inemployés ? La chance, c'est aussi une question de moment. De mode. Pourquoi un(e) comédien(ne) croule un temps sous les propositions et même après un succès, se morfond dans les silences de son agent ? C'est là que peut intervenir l'expérience. Une intuition qui permet de flairer le piège. De se diriger ailleurs, vers d'autres familles, parfois ennemies, et qui souvent s'ignorent. La scène française est un univers foisonnant, composé de planètes grandes et petites. Certaines suivent des trajets concordants, coproduisent des spectacles. A condition de se trouver dans la même fourchette de budget. Et les compagnies, les metteurs en scène, dits indépendants, en dépendent pour présenter leur travail aux publics.

Quant au comédien solitaire, il doit tracer son chemin dans cette forêt vierge, où la concurrence est rude. Chaque année, chaque jour déboulent des « nouvelles têtes », accrochées à un nouveau metteur en scène qui fonde sa compagnie, demeure autant qu'il le peut fidèle à « son équipe ». Et après ? Après trois ans, que deviennent les élèves sortant des écoles nationales lorsque le JTN (Jeune Théâtre national) ne se charge plus de leurs cachets ? Il en va aujourd'hui comme toujours. Qu'est devenu le créateur du rôle d'Œdipe lorsqu'un plus jeune est arrivé sur l'arène ? Il a joué Tiresias ?

Colette Godard

Jérôme Kircher, question de choix

JOUANT *Lorenzaccio* pour la mise en scène de Jean-Pierre Vincent à la Cour d'honneur, Jérôme Kircher ne pense pas au fantôme de Gérard Philipe. Il n'en parle pas. Ses préoccupations sont ailleurs. Il s'interroge à propos de sa place dans son métier. *« Elle est délicate. Des projets se réalisent, d'autres se présentent, d'autres doutes s'installent. Comment les maîtriser ? J'ai du mal à dire :* « oui, je suis acteur. » *J'ai du mal à le penser. Seule solution : se tenir prêt à toutes les expériences. »* Peut-être pas toutes, puisqu'il refuserait de tourner des publicités.

Mais il est vrai qu'avant les majestés avignonnaises, il jouait *Résonances* à l'Atelier. Son premier essai de Boulevard. Il a accepté parce que la mise en scène était d'Irina Brook et que le reste de la distribution ne le dépaysait pas. Parce qu'il s'agissait d'un nouveau type de travail, qui, dit-il, l'a détendu, lui a beaucoup appris. La tendance à s'organiser en groupes fermés sur eux-mêmes – et elle existe, reconnaît-il, dans le secteur privé comme dans le secteur public – le heurte. *« Si j'étais musicien, j'aimerais jouer de tous les instruments. »*

Avant de devenir comédien, Jérôme Kircher n'était pas musicien : il préparait sa médecine. Il a également tâté des maths sups, sans s'attarder : *« Les premiers mots en cours ont été* « Vous êtes trente-cinq et vous êtes l'élite de la France. Dans un an, l'élite sera réduite de moitié. » *Pour moi, cette mentalité est inacceptable. J'ai donc arrêté, je suis passé en lettres où j'ai fait un peu de théâtre. Après quoi, je suis entré au Conservatoire. Je n'avais pas une idée précise de ce que je voulais faire : aider les gens en tout cas. Partir en Afrique, travailler dans les hôpitaux. Partir, vivre autre chose. Je ne savais pas si le théâtre me convenait, je savais qu'on y traverse des moments intenses. On parle, on se parle et c'est important. »*

Jérôme Kircher croit aux rencontres déterminantes, aux chaînes d'amitié, d'affinités, aux fidélités de travail, aux familles. Il n'envisage pas de parcourir seul sa carrière, mais ne supporterait pas non plus la vie de troupe, le confort des gens qu'on connaît bien, avec qui on s'entend bien. Il a besoin de prendre le large. *« Déjà au Conservatoire, me retrouver avec les mêmes personnes ne me réussissait pas. J'ai besoin d'aller voir autour de moi. Je vais où j'ai envie d'aller. Il m'est arrivé de faire autrement, par copinage, et ça s'est toujours mal passé. »*

« Est-ce que je choisis ou est-ce que je refuse ? Mes envies me portent vers des gens qui me font confiance. Et surtout qui me donnent confiance. Je ne sais pas précisément en quoi, sinon que leur conception du théâtre me rassure, me nourrit : je suis une coquille vide, j'ai besoin d'être rempli. Je m'attache aux personnages très éloignés de moi. Ils m'aident à ouvrir des petites portes. Je crois bien, à force, être plus intéressant qu'il y a dix ans. Pourtant, j'ai encore du travail pour réaliser mon rêve : me montrer plus fort que le metteur en scène, c'est-à-dire le surprendre en lui apportant plus que ce qu'il attend. »

C. G.

★ « Lorenzoccio », du 26 au 30 juillet, à 22 h, Cour d'honneur.

Les rêves de Gretel Delattre

UNE promotion d'élèves du Conservatoire participe à un marathon de quinze heures : *L'Odyssée,* production de France-Culture dirigée par Brigitte Jaques. Gretel Delattre fait partie de cette sélection. Elle apprécie sa chance, qui ne l'étonne pas vraiment : elle est venue à Paris pour ce genre de rencontres, arrivant de Belgique où elle avait déjà suivi des cours, et même joué en public, parce que son professeur dirigeait un théâtre. *« Le Conservatoire est un énorme cadeau. On rencontre de vrais maîtres, on apprend le chant, la danse, l'acrobatie. A la sortie, nous avons pas mal de cartes en mains. Nous pouvons être engagés sur des productions pour lesquelles nous sommes payés par le Jeune Théâtre national. En trois ans, nous devons trouver notre place. Naturellement, nous sommes choisis sur audition. C'est dur. Autant que les exercices d'élèves en fin de troisième année, censés être des spectacles. Seulement ce n'est pas la façon dont nous y participons qui est estimée, c'est nous. Nous sommes devant des juges, lancés sur le marché, et pas sur scène pour raconter une histoire et y entraîner les spectateurs. »*

Au Conservatoire, on apprend l'art de jouer, mais rien ou pas grand-chose sur la vie professionnelle. Les expériences sont-elles transmissibles ? Que peuvent faire les professeurs, sinon prévenir leurs élèves qu'on ne les attend pas ? Ce qu'ils savent. Qu'ils font irruption, ce qu'ils savent également, dans un métier dépendant du désir des autres. *« On a intérêt à rester serein, à ne pas se laisser emporter par la double angoisse et de jouer, et de se demander si on va trouver l'occasion de jouer. On pense au moment où on va être sur scène. A ce bonheur-là. »*

Au stade où en est Gretel Delattre, il s'agit moins de savoir comment choisir que comment être choisie. Comment imposer son existence, ses capacités, ses désirs. Qui, dit-elle, sont immenses, larges, multiples. Plutôt que de continuer, pour gagner sa vie, à être serveuse dans un restaurant, avec une amie elle a fondé une compagnie. Histoire de ne pas rester sans rien faire, de monter de petits spectacles de chambre en collaborant avec d'autres compagnies de même niveau. Viser plus vaste serait irréaliste. Chacun reste dans son couloir.

Le pragmatisme n'empêche pas Gretel Delattre de rêver. Elle rêve de se produire dans le lieu même où Rachel et Sarah Bernhardt ont été applaudies : à la Comédie-Française – où elle a joué dans des mises en scène de son professeur Daniel Mesguich. Elle se promet, *« dans ses désirs les plus fous »* de diriger un jour un théâtre – elle sait déjà lequel. Même à son âge (vingt-six ans) elle compte le temps qui passe. S'inquiète de la concurrence : *« La ruée des tops sur le cinéma. Elles encouragent les adolescentes qui veulent changer de vie, être connues. C'est idiot. Déjà, vous n'imaginez pas la tension qui s'installe dans le hall du Conservatoire quand on voit arriver les nouvelles promotions. Obligatoirement on est concurrents : dès qu'il y a plusieurs personnes pour un même rôle, on l'est. Les gens jouent leur vie, c'est disproportionné. »*

C. G.

★ « L'Odyssée », 17 juillet, de 16 h à 17 h du matin, Cour du musée Clavet.

ANNE GAYAN

La passion de Dominique Blanc

MANIFESTATION organisée par Jean-Michel Ribes, au nom de la SACD, « Texte nu » présente pour la troisième année consécutive des textes nouveaux lus par des comédiens reconnus. Ainsi *Mickey la Torche,* de Natacha de Pontcharra, par Dominique Blanc, passionnée de ce que l'on appelle les « écritures contemporaines », aussi diverses que leurs auteurs. C'est justement ce qui l'attire : la possibilité d'une sorte d'enquête prometteuse de découvertes, de surprises. L'occasion de mettre en lumière des auteurs qui ne sont pas publiés – pas encore – et qui, peut-être, en profiteront pour rebondir. L'opportunité d'aider des débutants, comme elle a été aidée, elle, arrivant de sa Croix-Rousse lyonnaise, absolument seule, bataillant pour *« trouver la faille, la porte, la personne qui va vous faire démarrer ».*

« Avant de penser au théâtre, jusqu'à mes dix-huit ans je voulais être psychiâtre. Un désir relié au mal-être de l'enfance, je rêvais d'aider à passer ces âges-là. Un rêve utopique, sans doute. J'avais été bouleversée par les livres de Bruno Bettelheim. Finalement, est-ce que le théâtre n'appartient pas au même genre d'aventure humaine ? »

Une vraie aventure : à Paris, par trois fois, Dominique Blanc tente le concours d'entrée au Conservatoire. Par trois fois, elle échoue. *« Je suis une autodidacte »,* affirme-t-elle. Sur son jeu, sur sa personne, son physique pleuvent (dit-elle) des commentaires durs à entendre. Peu importe, *« ça fait partie du jeu ».* Elle a déjà fait ses débuts avec Patrice Chéreau dans *Peer Gynt,* garde le souvenir de Maria Casarès – qui jouait Aase – arrivant au théâtre une demi-heure avant tout le monde : *« On commençait, elle était prête, en larmes, en ébullition, en condition. Elle disait préférer les répétitions aux représentations, c'était vrai. »* Dominique Blanc se retrouve au Théâtre des Amandiers de Nanterre, y retrouve Patrice Chéreau. Elle est distribuée dans son spectacle inaugural *Les Paravents,* de Jean Genet, qui, de temps en temps, vient, ignorant l'excitation qu'il provoque. Elle continue avec *Tonio Kröger,* de Thomas Mann, avec Pierre Romans, *Terre étrangère,* de Schnitzler, avec Luc Bondy...

Elle a trouvé sa place, suit son chemin au théâtre, et au cinéma - dans *Je suis le seigneur du château,* de Régis Wargnier, elle est comparée à Bette Davis. Elle connaît des hauts et des bas, mais aujourd'hui se voit en position de choisir : *« Le seul luxe des comédiens. Et la plupart du temps, dire non n'est pas évident. Comment savoir ? On peut se tromper. Personnellement, je refuse si je sens que n'existent pas dans le projet une urgence, un désir, un plaisir profond. C'est plus intuitif que raisonné. Sinon, je peux accepter un petit rôle dans un premier film, lire du René Char, des scénarios à Angers... Est-ce que la façon dont je suis entrée dans la profession avec Patrice Chéreau est encore possible ? Je me le demande.*

» Pour d'autres, les choses ne se passent pas aussi bien. Vous allez tourner un film ou un téléfilm en province, vous rencontrez des comédiennes du lieu, elles tiennent les seconds rôles. Elles étaient venues tenter leur chance à Paris, comme moi. Et puis elles ont eu leur premier bébé. Elles ne pouvaient plus vivre du métier, sont retournées chez elles, se sont inscrites sur des fichiers, elles cachetonnent. Elles disent avoir abandonné une part d'elles-mêmes. Est-ce quelles avaient le choix ? On n'en parle pas beaucoup de ces situations. On connaît des couples de comédiens. Un des deux travaille. Quand il a joué dans une création du centre dramatique, qu'est-ce qu'il fait après ? Regardez autour de vous, tout est tellement fragile. »

L'important, dans ce genre de métier, reconnaît-elle, est d'apprendre à se protéger. Une question se pose : quand on a trouvé sa « famille », faut-il s'y cramponner ? Regarder ailleurs ? Où ? *« J'ai l'impression que tout est de plus en plus fermé. Au théâtre, les compagnies restent entre elles, les metteurs en scène se composent des équipes. Au cinéma, pour les films d'auteur, on rencontre le même problème. Les avancées technologiques, la manière dont fonctionne le marché creusent le fossé entre les petits projets ambitieux et les grosses machines à costumes. Et puis, sans tomber dans le féminisme stupide, les rôles pour les comédiennes n'ont pas augmenté, le nombre de comédiennes n'a pas diminué. Obligatoirement la concurrence est rude. Avoir le choix, être choisie, c'est éphémère. Jouer, ça peut l'être. On vit avec ça. »*

MARC ENGUERAND

C. G.

★ **« Texte nu », du 20 au 24 juillet, 19 heures, Cour du musée Calvet.**

La belle fragilité d'Agnès Sourdillon

LA première fois qu'Agnès Sourdillon a vu une pièce de Valère Novarina, c'était par hasard au Théâtre de la Bastille où elle était abonnée. Elle y est retournée sept fois. Par la suite, évidemment, elle a joué dans plusieurs de ses spectacles. Et cette année dans *L'Origine rouge.* A première vue, elle paraît fragile, avec un sourire d'orpheline, une voix un peu cassée. Il suffit de la voir sur scène pour comprendre sa force obstinée. Elle dit n'avoir jamais décidé de devenir comédienne : *« J'avais seulement envie de faire du bien aux gens. Le théâtre, quand j'y allais, me réchauffait. Je l'avais repéré comme un endroit qui pousse à vivre, à ressentir les choses plus violemment, plus précisément. Un endroit rassurant. Par la suite, j'ai évolué. Ce métier est plein de dangers imprévus. On est amené à aborder des seuils qui, au lieu de réconforter, vous approchent de la folie. On remet en cause pas mal de notions simplistes, du coup on est déstabilisé. Moins confortable. »*

« Se persuader que sur le petit espace de la scène quelque chose va se produire qui, mieux que les infos du 20 heures, va me faire connaître, je ne sais pas...la nature humaine, peut devenir dangereux. Je n'aimerais pas parler de déception, mais c'est un fait : je ressens un point douloureux. A mes débuts, ça n'existait pas. Une boule. Une envie de pleurer. Une peine qui, qui d'ailleurs m'enrichit. J'ai perdu la naïveté. » Ses débuts, Agnès Sourdillon les a faits avec Stéphane Braunschweig – rencontré à l'Ecole du Théâtre national de Chaillot, au temps d'Antoine Vitez – dans *Woyzeck,* de Büchner. Elle était Marie, se sentait proche de cette fille qui *« s'émerveille de tout ».* Puis elle a suivi François Wastiaux. En dehors des spectacles de Valère Novarina, elle a joué notamment avec Alain Ollivier : *La Révolte,* de Villiers de l'Isle Adam, parcours d'une femme qui, avec un calme sans concession, refuse la dictature de son mari.

« La scène reste un endroit de liberté, c'est une chose que je ressens profondément. Je ne dirais plus de moi comme on dit d'une jeune comédienne : « Tu es passionnée de théâtre. *» Je mets davantage ces mots sur ma vie vraie, dont le théâtre est un condensé. A vingt ans, on est influençable. Je me disais qu'en grandissant, je gagnerais mes opinions. Finalement, j'ai gagné en distance. J'en souffre parfois. A l'adolescence, même à vingt-cinq ans, on colle étroitement à tout ce qu'on fait. »* Agnès Sourdillon a « grandi », mais se souvient de son enfance, pendant laquelle elle a beaucoup écrit sur ce qu'elle avait dans la tête. Les enfants l'influencent : la justesse de leur regard, leur hypersensibilité, leur force de récupération *« alors que plus tard, quand on n'a pas vu son amoureux depuis quinze jours, on se désespère. Ils ont les mêmes angoisses que les adultes et en même temps une formidable confiance dans la vie. »*

BRIGITTE ENGUERAND

On est bien obligé de devenir adulte, même au théâtre. Même quand on est comédienne, et qu'on doit se trouver, ou se construire une « famille » qui vous reconnaît, avec laquelle on travaille. Qui vous choisit ou qu'on choisit. *« Une famille...Je ne sais pas. Plus je vais plus je me sens solitaire, lâchée dans la nature, et du coup désemparée. Je vois des gens avec plein d'envie, mais isolés. Les risques, de toute façon, on les prend seule, et quand on est engagée dans une production, réussite ou non, on va jusqu'au bout. Ce qui n'empêche pas les réseaux, les amitiés. Seulement, je ne me définis pas de cette manière. Il n'y a pas de hiérarchie dans ma tête. J'ai de la chance, on me demande. Il s'agit alors de choisir. On refuse toujours pour de mauvaises raisons, puisqu'on refuse avant de commencer. L'idéal serait d'essayer avant de dire oui ou non. En tout cas, je n'ai jamais rien regretté. Il m'est arrivé de prêter ma voix pour des publicités, ça me permet d'aller parfois travailler avec des gens qui ne peuvent pas me payer. »*

Fragile, Agnès Sourdillon ? Certainement oui. Mais en « grandissant », elle a appris à se servir de cette fragilité, pour se mettre au service du personnage, qui *« au fur et à mesure prend de l'autorité. Auparavant, je cherchais mille choses dans le désordre. A présent, je sais mieux regarder. Mon ego passe au second plan. Je ne suis pas comédienne pour* « me connaître moi-même ». *Pas seulement. Mais parce que le théâtre est nécessaire. Il pose des questions que les adultes oublient de poser. Il explore ce qu'il est seul à pouvoir explorer. Il est indispensable. »*

C. G.

★ **« L'origine rouge » du 9 au 16 juillet, 22 heures, relâche le 14, Cloître des Carmes.**

La chance inouïe de Marcial di Fonzo Bo

MARCIAL DI FONZO Bo revient à Avignon dans le spectacle d'Olivier Py, *L'Apocalypse joyeuse.* En 1998, il y avait eu *Les Parapazzi,* d'Yves Pagès par François Wastiaux. En 1995, *Richard III.* Shakespeare revu par Matthias Langhoff, et la révélation d'un *« jeune innocent sans morale, follement pitre, clown blanc, blafard, ivre de méchanceté et de mélancolie »*... Marcial di Fonzo Bo avait déjà joué avec Claude Régy *Paroles du sage,* de Meschonnic et *La Terrible Voix de Satan,* de Gregory Motton – et il l'a retrouvé la saison dernière dans *Quelqu'un va venir,* de Jon Fosse, aux Amandiers de Nanterre. Auparavant, il était assistant d'Alfredo Arias. Auparavant encore, comédien à Buenos Aires, où il est né en 1968, dont il est parti en 1987. C'est dire qu'il n'a jamais envisagé d'autre vie que celle du théâtre. Il bénéficie d'une curiosité inaltérable : envers un metteur en scène des mondes intérieurs comme Claude Régy. Envers un maître du chaos comme Matthias Langhoff – pour qui il a joué également *L'Ile du salut* d'après *La Colonie pénitentiaire,* de Kafka, *L'Inspecteur général,* de Gogol. *« J'ai envie de croire que chaque écriture démasque un aspect nouveau du comédien. Que chaque metteur en scène est un révélateur d'écriture. Aussi différents soient-ils, Matthias Langhoff et Claude Régy ont quelque chose en commun : chacun de leur projet part d'une conception globale, d'une vue d'ensemble de la pièce. »*

A. FONTERAY

A vingt-deux ans, persuadé qu'il piétine et fatigué de s'ennuyer, Marcial di Fonzo Bo s'inscrit à l'Ecole du Théâtre national de Bretagne à Rennes. Un temps de pose pour comprendre ce que signifie le théâtre en France, pour en connaître les artisans et les artistes. Là, il rencontre Claude Régy. Rencontre essentielle : *« Avec lui, les répétitions sont des moments uniques. On en sort différent. Il n'apprend pas seulement à aborder un rôle, un texte. Il enseigne comment travailler avec soi-même. On en reste marqué, même quand on va ailleurs. Il est un grand maître d'acteurs. »*

Formidablement intense sur scène, capable aussi d'un jeu tout à fait extériorisé, Marcial di Fonzo Bo dégage une belle générosité chaleureuse, témoigne d'une totale discrétion. Il reconnaît sa *« chance inouïe »,* ne se pose pas la question de savoir si elle est justifiée, si elle va continuer. Il travaille. Il ne parle de lui qu'à travers le théâtre. Là, tout l'intéresse, rien ne lui échappe : *« La folie d'écriture d'Olivier Py, sa manière à lui de ne pas perdre de vue le monde, tout en menant la barque de son aventure théâtrale. Il est poète plus que metteur en scène. »*

« Très proche des écritures contemporaines, Claude Régy se concentre sur le langage. Il monte beaucoup d'auteurs étrangers, aime se glisser dans les décalages des traductions. Le rapport de Matthias Langhoff au langage est particulier : souvent, il se réfère à la version allemande – sa langue maternelle – de la pièce. Il est un provocateur, un dramaturge toujours surprenant. Il arrive avec une idée précise, extrêmement pointue, un décor déjà planté. Il est un inventeur de projets impensables, construits en fonction des acteurs à qui il laisse une grande liberté. Une énorme responsabilité. Richard III *a été mon premier contact avec lui. J'ai passé une bonne partie du temps à essayer de comprendre, l'autre à essayer de le faire, et là, on était presque arrivés à la première... Dans l'idée d'une troupe, il avait rassemblé douze jeunes acteurs. Mais en France, c'est difficile. Je crois pourtant que le foisonnement du secteur public représente une vraie chance. C'est là que je trouve ma place. Et dans le cinéma. Le cinéma d'auteur. Pour le reste, je ne sais pas. On ne me demande pas, alors la question ne se pose pas de choisir. Quand je refuse, c'est plutôt pour des questions de date. Le plus difficile étant de reconnaître les opportunistes qui se servent de vous pour des ambitions carriéristes. »*

La vie de Marcial di Fonzo Bo est centrée sur le théâtre. Il donne l'impression de ne jamais s'en éloigner. A Rennes, avec des élèves de son groupe, il a fondé une compagnie, un collectif : Les Lucioles. Ils ont organisé des ateliers, joué dans écoles, les prisons. A partir des dessins, des textes, des lettres de Copi, ils en ont dressé un inoubliable Portrait (*Le Monde* du 13 janvier). La plupart des textes étaient écrits en français, Marcial di Fonzo Bo les a traduits en espagnol, pour une tournée qu'il a organisée à Barcelone, Madrid, le Chili, l'Argentine... Il n'aime pas perdre son temps.

C. G.

★ **« L'Apocalypse joyeuse », du 18 au 26 juillet, à 17 heures, relâche les 19, 22 et 25 juillet, gymnase Aubanel.**

PERSONNAGES

Bartabas appartient à la mythologie d'Avignon. Quand il était encore au Cirque Aligre, à la fin des années 70, il déboulait avec ses amis sur la place de l'Horloge, à l'heure des parades, jouant le dur, lançant des rats aux pieds des festivaliers. Il entretenait alors la légende sur ses origines : de quelle terre sauvage vient ce cavalier noir ? se demandait-on. C'était bien. Aujourd'hui, c'est tout aussi bien. Bartabas ne se cache plus, ni derrière sa culture ni derrière sa séduction. Il vient en invité privilégié, en star. Son Théâtre équestre Zingaro joue pendant toute la durée du festival, offrant à Avignon la primeur de chaque nouvelle création. L'opus 2000 s'appelle *Tryptik*. On y voit les chevaux se plier aux exigences du *Sacre du printemps* et de *La Symphonie de psaumes*, d'Igor Stravinsky. C'est le nouveau défi de Bartabas. Le nouveau défi de Lisette Malidor s'appelle Le Vif du sujet – le programme de danse dont la règle offre souvent de belles surprises : un danseur demande à un chorégraphe de lui imaginer un solo. Lisette Malidor, qui fut l'une des dernières grandes meneuses de revue, a choisi François Raffinot. Elle vient pour la première fois à Avignon. Elle ne cache pas sa joie.

Le jeu des sept cavaliers

BARTABAS n'était pas superstitieux, jusqu'au jour où un amoureux maniaque lui a fait remarquer que les titres de ses spectacles comportaient toujours sept lettres : *Shamman, Mazeppa, Zingaro, Chimère.* Depuis, Bartabas fait attention. *Tryptik*, sa nouvelle création, en témoigne. Il y a non seulement sept lettres dans le titre mais, pour faire bonne mesure, sept cavaliers, sept danseurs de kalaripayatt (cet art indien du Kerala qui a fondé les arts martiaux) et vingt-trois chevaux en piste... Les chevaux sont des nouveaux venus pour la plupart. Ils s'appellent Babilée, Balanchine, Baryshnikov, Lifar, Nijinski, Noureev, Picasso, Goya, Farinelli, Nord, Sud, Est, Ouest. Le gris moucheté, un ancien, qui est monté par Bartabas à la toute fin de *Tryptik*, s'appelle quant à lui Horizonte.

Zingaro, l'âme du théâtre équestre, a fini sa vie à New York, au cours d'une tournée, à l'automne 1999. Bartabas en parle avec une pudeur qui ne masque pas sa tristesse : *« Il était la mémoire vivante de notre théâtre. J'ai d'abord eu le cheval, puis j'ai fondé la compagnie. Je n'ai pas encore digéré vraiment sa mort. Zingaro n'était pas très âgé, il avait dix-sept ans. J'avais d'autres chevaux qui en avaient dix-huit ou vingt-deux, mais que j'avais achetés plus tard. Il y a un an, j'ai pris la décision de les mettre à la retraite et de ne plus les monter. Je les ai donnés à des amis, ils font de la balade. J'ai mis très longtemps à trouver d'autres chevaux, ce qui ne m'arrive jamais. D'habitude, je ne choisis pas les chevaux, ils me viennent un peu par hasard. Mais là, ça a dû prendre une importance trop grande, parce qu'ils devaient remplacer ceux qui étaient partis. Je ne trouvais pas ceux que je voulais, je n'étais jamais content. J'ai mis deux ans. C'est la vie. »*

C'est la vie, et elle a les yeux bleus, aujourd'hui, au fort d'Aubervilliers. Bartabas a trouvé six chevaux – six petits crème lusitaniens d'une élégance rare, avec les yeux d'un bleu à s'y baigner. Ils sont accompagnés de camarades bai cerise – des voisins espagnols. A tous revient l'honneur d'ouvrir une nouvelle ère du Théâtre équestre. Et de relever un pari : se mettre au pas d'une musique qui n'a pas été créée pour eux, comme dans les spectacles précédents. Cette fois-ci, les chevaux doivent se plier à deux œuvres d'Igor Stravinsky : *Le Sacre du printemps,* et *La Symphonie de psaumes* – qui encadrent le *Dialogue de l'ombre double*, de Pierre Boulez conçu comme une respiration pour deux danseurs de chez Maurice Béjart. Dans « Tryptik », les chevaux vont rester sur la piste d'un bout à l'autre de chaque œuvre. Ce sera vraiment un travail d'ensemble. La différence se fera sur des finesses d'interprétation. Un beau début pour Babilée, Balanchine, Nijinski et les autres. *« Les chevaux,* explique Bartabas, *sont sensibles à la musique dans la mesure où ils mémorisent très vite. Je n'irai pas jusqu'à dire : travaillent en musique tous seuls, mais ils ont tendance à mécaniser. Ça peut être un avantage ou un problème. En général, on joue nos spectacles longtemps, deux ans. Si un défaut s'installe, il est difficile de le corriger. Le cheval n'est pas con. Il sait que pendant le spectacle, on ne lui fait pas recommencer, qu'il n'y a pas de contrôle, comme en répétition.*

» Jusqu'à présent, j'ai toujours choisi des musiques qui laissaient la place à l'improvisation. S'il y avait un gros problème, on pouvait toujours tirer sur une note, rajouter un couplet. Là, ce n'est plus possible. Ça oblige à une autre réflexion sur la rigueur dans le travail ».

» Dans Triptik, *les chevaux vont rester sur la piste d'un bout à l'autre de chaque œuvre. Ce sera vraiment un travail d'ensemble. La différence se fera sur des finesses d'interprétation. »*

Un beau début pour Babilée, Balanchine, Nijinski et les autres.

Brigitte Salino

ANTOINE POUPEL

« Triptyk », de Bartabas. Une composition équestre et théâtrale sur des musiques d'Igor Stravinsky.

★ « Triptyk », du 6 au 30 juillet, 22 h, relâche les 9, 12, 16, 19, 24 et 27, Châteaublanc, Parc des expositions.

Lisette Malidor, une pêche d'enfer

« LA vie est dure, mais je suis plus dure qu'elle. » Cette phrase de Tina Turner, la comédienne Lisette Malidor, que certains considèrent comme la dernière grande meneuse de revues du music-hall, aime à la citer. Elle l'accompagne d'un rire éclatant, comme pour envoyer balader ce qu'elle sous-entend de blessures secrètes, de combat incessant contre l'adversité. Femme fière, femme droite, Lisette Malidor semble avoir décidé une bonne fois pour toutes de regarder la vie de haut. *« Ma force vient de mon enfance à la campagne en Martinique »*, confie-t-elle. *« C'est elle qui me sauve encore aujourd'hui. Nous étions huit enfants qu'il fallait nourrir, habiller dans des conditions pas vraiment confortables. Mais on s'en sortait toujours. Chaque matin, je devais me lever très tôt pour aller chercher l'eau et aider ma grand-mère à transporter sur le marché les fleurs, les ignames, les mangues qu'elle devait vendre. Ensuite seulement j'allais à l'école du village à pied – nous habitions dans le centre de l'île, à Saint-Joseph – et je faisais quatre fois le trajet par jour. J'ai mis longtemps à apprécier cette période. Maintenant, je considère que ça a été une grande chance pour moi. La vie est dure, mais elle est belle. »*

Lisette Malidor, l'une des dernières grandes meneuses de revues vient danser pour la première fois à Avignon

Ce pays, vers lequel vont aujourd'hui toutes ses pensées, Lisette Malidor le quitte à l'âge de seize ans pour travailler comme baby-sitter en banlieue parisienne. Une fois remboursé le prix de son billet d'avion, elle enchaîne les petits boulots, tout en faisant l'apprentissage du racisme, de l'étranger. *« Je ne savais rien de tout ça en Martinique, J'étais une enfant sans a priori qui débarquait en France avec ses bonnes joues et ses bras ronds »*, poursuit-elle. *« J'ai tout découvert d'un coup et j'étais vraiment fascinée par cet univers de la différence. Moi, je pensais naïvement que les Noirs étaient blancs, que les Blancs étaient jaunes, bref que nous étions tous pareils. J'ai pris conscience de la couleur de ma peau, j'ai été blessée, je l'ai oublié, j'ai vécu avec. J'ai surtout eu la chance de faire ce métier de comédienne qui m'a aidé à savoir qui j'étais profondément. »*

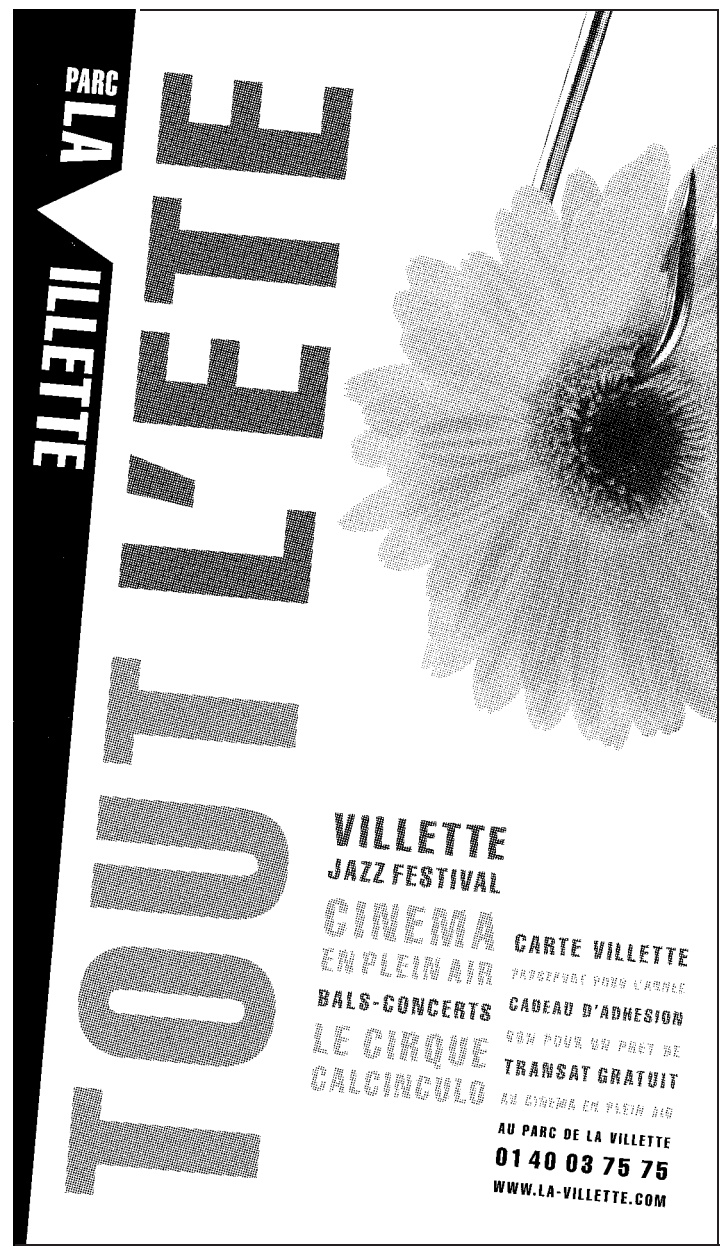
Mais avant de jouer *Amou'Toujou'*, sous la direction de Philippe Adrien, ou *Le Balcon*, de Genet, dans une mise en scène de Lluis Pasqual, Lisette sera coiffeuse, puis vendeuse de programmes au Casino de Paris. Elle a vingt ans, une pêche du diable et l'envie de s'amuser. Le destin lui fait signe. Le chorégraphe Roland Petit, qui met en scène une revue, l'accoste en lui disant qu'elle serait mieux sur scène que dans la salle. Rendez-vous est pris pour une audition. *« Ça a été un moment très difficile, car il a fallu que je me mette nue avec cette impression terrible de trahir l'éducation que j'avais reçue. J'ai pensé à ma mère, à mon père, à mes frères et sœurs, et j'ai balancé mes vêtements n'importe comment dans la fosse d'orchestre. J'ai été engagée et, de grade en grade, j'ai fini par remplacer Zizi Jeanmaire. »*

Quinze ans de music-hall plus tard, déterminée à ne plus être une marionnette, mais à choisir ce qu'elle veut faire sur scène, elle se retrouve... au chômage. Deux ans d'attente, de solitude, jusqu'à ce que Anne Delbée l'engage en 1978 pour *La Ville*, de Claudel. *« J'ai débuté avec l'auteur le plus difficile, le plus rude à faire exister sur un plateau. J'étais fascinée par cet univers dans lequel je me sentais plus nue que dans une revue. Mais le théâtre, à travers des metteurs en scène comme Philippe Adrien, par exemple, m'a permis de rencontrer des artistes, de parler, d'être écoutée et pourquoi pas comprise par d'autres. »*

Pour susciter des échanges, Lisette Malidor hante les bibliothèques à la recherche d'auteurs et de textes. Au chorégraphe François Raffinot, à qui elle a demandé de lui écrire un solo pour l'opération Le Vif du sujet, elle a glissé quelques très jolies feuilles intitulées *Rituel de mes jambes*, écrites par Pablo Neruda. Jambes qui s'accrochent à la terre, terre nourricière, que Lisette Malidor aime à arpenter la nuit en courant dans les forêts de sa campagne, située à quelques kilomètres de Paris. *« Ce texte dit tout, la vie et la mort, le temps qui fuit. Car tout s'achève et tout commence par les pieds, non ? »*

Rosita Boisseau

★ « Le Vif du Sujet », les 14, 16 et 19 juillet, 18 h; les 15, 17 et 20 à 11 h, Chapelle des Pénitents blancs.



Programme

COUR D'HONNEUR

Le Laveur de vitres
De Pina Bausch, chorégraphie et mise en scène de Pina Bausch. *Du 6 au 8 juillet à 22 h. Cour d'honneur du Palais des papes.*

Médée
D'Euripide, nouvelle traduction de Myrto Gondicas et Pierre Judet de la Combe, mise en scène de Jacques Lassalle. *Du 12 au 22 juillet à 22 h, relâche les 14 et 18. Cour d'honneur du Palais des papes.*

Lorenzaccio
D'Alfred de Musset, mise en scène de Jean-Pierre Vincent. *Du 26 au 30 juillet à 22 h. Cour d'honneur du Palais des papes.*

DE LA BALTIQUE AUX BALKANS

Hôtel Europa
Spectacle-déambulation. Création collective Bulgarie, France, Lettonie, Lituanie, Macédoine, Pologne, Russie, Slovénie, Suède, Yougoslavie. *Du 13 au 29 juillet à 21 h, relâche les 17 et 24. Usine Volponi.*
LITUANIE
Le Maître et Marguerite
D'après Mikhaïl Boulgakov, mise en scène d' Oskaras Korsunovas. *Du 19 au 22 juillet à 19 h. Salle Benoît-XII.*
POLOGNE
Yvonne, princesse de Bourgogne
De Witold Gombrowicz, mise en scène de Grzegorz Jarzyna. *Du 15 au 17 juillet à 21 h 30. Théâtre municipal.*
Le Prince Mychkine
D'après *L'Idiot* de Fiodor Dostoïevski, mise en scène et adaptation de Grzegorz Jarzyna. *Du 21 au 23 juillet à 21 h 30. Théâtre municipal.*
HONGRIE
La Cerisaie
D'après Anton Tchekhov, mise en scène de Laszlo Hudi. *Du 9 au 11 juillet à 21 h 30. Théâtre municipal.*

La Tragédie de l'homme
D'après Imre Madach, mise en scène de Laszlo Hudi. *Du 20 au 23 juillet à 22 h. Cloître des Carmes.*
ROUMANIE
An die Musik
Conception et mise en scène de Pip Simmons. *Du 25 au 28 juillet à 19 h. Salle Benoît-XII.*
BULGARIE
La Toison noire
Scénario et mise en scène de Margarita Mladenova et d'Ivan Dobchev. *Du 7 au 10 juillet à 19 h. Chapelle des Pénitents blancs.*
RÉPUBLIQUE TCHÈQUE
Aria Spinta
Chorégraphie de Lenka Flory et de Simone Sandroni. *Du 27 au 29 juillet à 21 h 30. Théâtre municipal.*

THÉÂTRE

Triptyk
Théâtre équestre Zingaro, mise en scène de Bartabas. *Du 6 au 30 juillet à 22 h, relâche les 9, 12, 16, 19, 24 et 27. Châteaublanc - Parc des expositions.*

Claudine et le théâtre
Spectacle comique en deux soirées, écrit et joué par Philippe Caubère. *Première partie : Claudine ou l'éducation les 7, 8, 9, 16, 18, 21, 23 et 26 juillet à 22 h. Seconde partie : Le Théâtre les 12, 13, 14, 17, 19, 22, 24 et 27 juillet à 22 h. Intégrale : Claudine et le théâtre le 29 juillet à 20 h. Carrière de Boulbon.*

C'est pas la vie ?
Une comédie musicale mise en scène par Laurent Pelly et Agathe Mélinand. *Du 11 au 20 juillet à 22 h, relâche le 14. Cour du lycée Saint-Joseph.*

Tous des Indiens
Ecrit et mis en scène par Arne Sierens et Alain Platel. *Du 24 au 28 juillet à 22 h. Cour du lycée Saint-Joseph.*

L'Origine rouge
Ecrit et mis en scène par Valère Novarina, avec Michel Baudinat. *Du 9 au 16 juillet à 22 h, relâche le 14. Cloître des Carmes.*

La Prochaine Fois que je viendrai au monde
Conception et mise en scène de Jacques Nichet. *Du 27 au 29 juillet à 22 h. Cloître des Carmes.*

Marat-Sade
D'après la pièce de Peter Weiss, mise en scène de Iouri Lioubimov. *Du 11 au 18 juillet à 22 h, relâche le 14. Cloître des Célestins.*

Monnaie de singes
Conception et direction de Didier Galas. *Du 22 au 29 juillet à 22 h, relâche le 26. Cloître des Célestins.*

Genesi
Ecrit et mis en scène par Romeo Castellucci. *Du 8 au 14 juillet à 17 h, relâche le 12. Gymnase Aubanel.*

L'Apocalypse joyeuse
Texte et mise en scène d'Olivier Py. *Du 18 au 26 juillet à 17 h, relâche les 19, 22 et 25. Gymnase Aubanel.*

Le Petit Köchel
De Normand Chaurette, mise en scène de Denis Marleau. *Du 8 au 15 juillet à 19 h, relâche le 10. Salle Benoît-XII.*

Yacobi et Leidenthal
De Hanoch Levin, mise en scène de Michel Didym. *Du 7 au 24 juillet à 21 h, relâche les 11 et 18. Gymnase Saint-Joseph.*

Trilogie Tchekhov
Adaptations et mises en scène d' Eric Lacascade. La Mouette : *du 11 au 17 juillet à 18 h, relâche le 15.* Cercle de famille pour trois sœurs : *du 11 au 26 juillet à 22 h, relâche les 15, 18 et 22.* Ivanov : *du 20 au 26 juillet à 18 h, relâche le 22. Baraque Chabran.*

Gilgamesh
D'après le scribe Sîn-Leqe-Unninni, adaptation, conception et réalisation de Pascal Rambert. *Du 15 au 26 juillet à 22 h, relâche le 20. Champ de la Barthelasse.*

L'Inspecteur
D'après *Le Revizor* de Gogol, par le Footsbarn Travelling Theatre. *Du 11 au 27 juillet à 22 h, relâche les 14 et 21. Clos de l'Abbaye à Villeneuve-lès-Avignon.*

DANSE

Le Vif du Sujet
Mis en œuvre et présenté par Karine Saporta. *Programme A : Jean-Claude Pambé Wayak et Régis Obadia ; Marion Lévy et Michèle Anne de Mey, les 14, 16 et 19 juillet à 11 h ; les 15, 17 et 20 juillet à 18 h. Programme B : Lisette Malidor et François Raffinot, les 14, 16 et 19 juillet à 18 h ; les 15, 17 et 20 à 11 h. Programme C : Monique Loudières et Blanca Li ; Ana Laguna et Sasha Waltz, les 23, 26 et 28 juillet à 11 h ; les 24, 27 et 29 à 18 h. Programme D : Christophe Salengro et Grand Magasin ; Wilfried Romoli et Bernardo Montet, les 23, 26 et 28 juillet à 18 h ; les 24, 27 et 29 juillet à 11 h. Chapelle des Pénitents blancs.*

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON

LES XXVII[es] RENCONTRES D'ÉTÉ DE LA CHARTREUSE DE VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON
Terres promises
De Roland Fichet, mise en scène de Philippe Lanton. *Du 8 au 22 juillet à 22 h, relâche les 14 et 18. Grand Cloître de la Chartreuse.*
Meurtres hors champ
D'Eugène Durif, mise en scène de Jean-Michel Rabeux. *Du 7 au 11 juillet à 19 h. Tinel de la Chartreuse.*
La Fin d'un monde ou presque
Textes et mise en scène de Christian Caro. *Du 14 au 18 juillet à 17 h.Tinel de la Chartreuse.*
Pour Antigone
Lecture-spectacle à partir du journal de Henry Bauchau, réalisation de Thierry Roisin. *Du 22 au 26 juillet à 19 h. Tinel de la Chartreuse.*
Diotime et les lions
De Henry Bauchau, mise en scène de Valérie Cordy. *Du 22 au 26 juillet à 22 h. Tinel de la Chartreuse.*
Le Chemin
Spectacle de fin de stage autour de l'œuvre de Henry Bauchau. *Le 24 juillet à 14 h 30. Tinel de la Chartreuse.*
Le Dernier Numéro
Texte et mise en scène d'Olivier Dutaillis. *Du 17 au 21 juillet à 17 h. Cave de 25 toises de la Chartreuse.*
A
De Patrick Kermann, installation de Joël Fesel. *Du 15 au 26 juillet de 9 h à 18 h 30. Petit Cloître de la Chartreuse.*
Réserve d'acteurs
Mise en jeu de Solange Oswald. *Du 21 au 26 juillet à 17 h. Cave du pape de la Chartreuse.*
La Nuit du millénaire
Sur le thème de la perte et l'éloge. *Le 29 juillet à partir de 17 h. Dans toute la Chartreuse.*

EXPOSITIONS

Jeunes scénographes à travers l'enseignement de la scénographie en France
Du 8 au 30 juillet (sauf le 14). Maison Jean Vilar.
Aki Kuroda
Du 16 juin au 30 juillet de 14 h à 22 h. Galerie Marina.

MUSIQUES

Centre Acanthes 2000
Le Centre Acanthes accueille l'Ircam et propose aux jeunes musiciens une initiation aux technologies informatiques appliquées à la composition et à l'interprétation musicales. *Pédagogie : du 10 au 23 juillet, Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Concerts publics les 15 et 17 juillet à 21 h, Clos des Trams ; le 20 juillet à 19 h, église de la Chartreuse. Concert de fin de stage le 23 juillet à 19 h. église de la Chartreuse.*
Messes et cycles d'orgue
Les messes du festival, le Cycle des orgues historiques et les concerts du mercredi : du 9 au 30 juillet. Métropole Notre-Dame des Doms.

FRANCE CULTURE

Musique
Pierre Henry
Journal de mes sons. *Le 7 juillet à 23 h. Cour du musée Calvet.*
Anna Karina et Katerine
Le 8 juillet à 23 h. Cour du musée Calvet.
Rap au féminin
Le 9 juillet à 23 h. Cour du musée Calvet.
Inde du Nord : Imrat Khan
Le 16 juillet à 23 h. Cour du musée Calvet.

FICTION

Berg et Beck
De Robert Bober. *Le 10 juillet à 11 h et 19 h. Cour du musée Calvet.*
Planches de salut
De Ricardo Montserrat. *Le 11 juillet à 11 h et à 19 h. Cour du musée Calvet.*
Sujet libre
D'Olivier Rolin. *Le 12 juillet à 11 h et à 19 h. Cour du musée Calvet.*
Premier jour
D'Erik Orsenna. *Le 13 juillet à 11h et à 19 h. Cour du musée Calvet.*
Nathalie Sarraute aurait 100 ans
Le 14 juillet à 11 h et à 19 h. Cour du musée Calvet.
Le Feu au lac
De Roland Topor. *Le 15 juillet à 11 h et à 19 h. Cour du musée Calvet.*
L'Odyssée
D'Homère. *Le 17 juillet de 16 h à 7 h du matin. Cour du musée Calvet.*

SACD

Mots d'auteur
Avec René de Obaldia, Armand Gatti, Denise Bonal, Tilly et Jean-Claude Carrière. *Du 20 au 24 juillet à 11 h. Cour du musée Calvet.*
Texte nu
Des textes choisis et lus par Dominique Blanc, Marianne Basler, André Dussolier, Catherine Frot et Michel Aumont. *Du 20 au 24 juillet à 19 h. Cour du musée Calvet.*

PRATIQUE

● **Mémento.** Du 6 au 30 juillet. Ouverture des portes une demi-heure avant le début du spectacle. Salles numérotées : Cour d'honneur, Chateaublanc. Placement libre dans les autres lieux. Cour d'honneur : de 120 F (18,29 €) à 200 F (30,49 €). Tous les autres : de 60 F (9,15 €) à 140 F (21,34 €) ; 190 F (28,97 €) pour *L'Apocalypse joyeuse*, d'Olivier Py ; 190 F (28,97 €) pour *Triptyk*, mise en scène de Bartabas ; 210 F (32,01 €) pour l'Intégrale de *Claudine et le théâtre*, de Philippe Caubère.
● **Réservation.** Par téléphone : 04-90-14-14 (de 9 heures à 13 heures et de 14 heures à 17 heures). Par Minitel : 3615 Fnac. Par Internet : www.festival-avignon.com. Fnac : Paris (Bastille, Etoile, Forum, Micro, Italiens, Montparnasse) ; région parisienne (Créteil, Cergy, la Défense, Noisy, Parly-II) ; province : toutes les Fnac. Bureaux de location : à l'Espace Saint-Louis, de 11 heures à 20 heures, 20, rue Portail-Boquier, 84000 Avignon ; aux guérites installées place du Palais-des-Papes, de 11 heures à 20 heures.
● **Numéros utiles.** Office de tourisme d'Avignon : 04-32-74-32-74. Office de tourisme de Villeneuve-lès-Avignon : 04-90-25-61-33. Mairie : 04-90-80-80-00. SNCF : 08-36-35-35-35. Taxis : 04-90-82-20-20. Chartreuse : 04-90-15-24-24. Renseignements Festival d'Avignon : 04-90-14-14-26.